

Tronc de figuier



de
Céline Hervé-Bazin



« Elle est noyau figue pensée
Elle est le plein soleil sous mes paupières closes
Et la chaleur brillante dans mes mains tendues

Elle est la fille noire et son sang fait la roue
Dans la nuit d'un feu mûr. »

Le Don,
Paul Eluard

Résumé

Une maison isolée dans la campagne marocaine. Un homme attend au pied d'un figuier. Il a reçu une dague et une prière. Au loin, une femme murmure. Elle détient le secret et les mots pour guider ce jeune homme blessé en quête de revanche. Son employeur, bourreau colonialiste, s'apprête à s'endormir avec la pleine lune. Dans la nuit, un acte bouleverse la vie de plusieurs personnes et révèle le poids des mots, des non-dits et des différences.

Tronc de Figue est plongé au cœur des familles immigrées espagnoles et italiennes installées au Maroc avant la campagne de pacification jusqu'à nos jours. Les femmes sont les héroïnes des drames qui se vivent au prix de la violence, de l'infériorité et des événements politiques.

Contexte du livre

Un secret. Des secrets. Six générations de femmes vivent des tragédies liées à leur condition de femme. Au cœur de ces drames pèsent les non-dits, la violence et un héritage douloureux. Soledad est rebelle. Elle accouche à quarante ans sans mari à ses côtés. Maria est naïve. Elle manque de se faire violer et fuit contre son gré. Magdalena est soumise. Elle vit la vie que son père lui choisit. Joséphine est violente. Elle fuit sa maternité en martyrisant ses enfants. France est joyeuse. Elle se heurte à la réalité cruelle de son corps. Elisa est rêveuse. Elle rencontre le grand amour qu'elle perd pour sa famille.

Six tranches d'histoire de 1860 à nos jours racontent six générations de femmes qui luttent avec leur identité, leur sexualité et leur parole. Elles sont racontées par leur entourage jusqu'à la révélation d'une malédiction vieille de plusieurs siècles. Ces femmes connaissent les secrets du corps féminin et de sa puissance. Fruit de la honte et arbre de l'humiliation, la médecine du ventre est méprisée, jugée et condamnée. En filigrane, la figue, les événements politiques et les textes religieux construisent une poésie subtile et mystique. Les vers dévoilent peu à peu la force d'un art universel qui mène à l'amour véritable.

Tronc de Figue est organisé en six parties constituées de trois chapitres de dix-neuf pages chacun, dans le respect d'une symétrie sacrée. Chaque chapitre propose une citation éclairant le récit qu'un personnage, toujours différent, rapporte à l'exception de la dernière partie. La sixième série confie le secret et les secrets sous la forme d'un narrateur omniscient qui confond

les voix des personnages des trois derniers chapitres et de tous les personnages qui forment cette épopée historique et transgénérationnelle.

Tronc de Figuier est appuyé sur un travail de recherche constitué de nombreuses références (livres, articles scientifiques, articles de presse, images) qui pourront être précisées ultérieurement si cela est nécessaire.

Tronc-de-Figuier et Tronc de Figuier

Selon l'Académie française, « l'expression tronc-de-figuier est une insulte raciste. Elle associe la personne à qui on l'adresse à un tronc c'est-à-dire une chose sans intelligence. On rencontre avec la même idée les formes souche et bûche. Cette insulte s'est aussi rencontrée sous la forme abrégée tronc et avec la variante pied-de-figuier¹. »

« Tronc-de-figuier » est une expression utilisée par certaines familles espagnoles et italiennes nées au Maroc. Devenue française, cette communauté se définit selon un héritage qui n'a pas de racines suite aux immigrations et à une intégration souvent douloureuses. Elle est une insulte raciste et une qualification inconsciente de sa propre identité de groupe. Elle pourrait se rapprocher de « pieds noirs », expression plus connue et désignant les Européens, en particulier ceux ayant fui la guerre d'Algérie.

Le roman est nommé Tronc de Figuier pour évoquer la partie principale de cet arbre sacré tout en faisant référence à cette expression peu connue. Considérée raciste et insultante, le choix de cette expression s'insère dans le débat dit de « la Cancel Culture » ou culture de l'effacement.

¹ Réponse de l'Académie française, 1^{er} octobre 2005 à Patrick B. : <https://www.academie-francaise.fr/patrick-b-france#:~:text=L'expression%20tronc%2Dde%2D,variante%20pied%2Dde%2Dfiguier.>

Sommaire

Résumé	5
Contexte du livre	5
Tronc-de-Figuiers et Tronc de Figuiers	6
Cueillie trop tôt	9
La tête qui tournait.....	11
Partie 1 : Un arbre sans fruits	31
Chapitre 1 : Un cri dans la nuit.....	33
Chapitre 2 : La sorcière de Cadix	53
Chapitre 3 : Le secret de Magdalena	73
Partie 2 : Le tronc arraché.....	93
Chapitre 4 : Le noble de cœur	95
Chapitre 5 : La princesse d'Alicante	115
Chapitre 6 : Le choix du Féminin.....	135
Partie 3 : Les fruits pourris	155
Chapitre 7 : Une double vision	157
Chapitre 8 : La reine de justice.....	177
Chapitre 9 : Le messager de Beni-Mellal	197
Partie 4 : Les racines cachées	217
Chapitre 10 : L'arbre coupé.....	219
Chapitre 11 : La belle de Cadix	239
Chapitre 12 : La mère au poing	259
Partie 5 : Tronc de Figuiers.....	279
Chapitre 13 : Un attentat contre sa Majesté.....	281

Chapitre 14 : La vierge de Rabat	302
Chapitre 15 : Le voile du secret.....	322
Partie 6 : La fleur du figuier.....	342
Chapitre 16 : La graine du cœur	344
Chapitre 17 : Le cœur d'un arbre.....	364
Chapitre 18 : L'arbre d'une âme.....	384
Une fleur cueillie à temps.....	404
L'âme qui tournoyait	406
Arbre généalogique.....	408
Lexique	409

Cueillie trop tôt

« Bonne est l'action qui n'amène aucun regret
et dont le fruit est accueilli avec joie et sérénité. »

Bouddha

La tête qui tournait

Mouloud, Beni Mellal, 1936

« Apercevant un figuier sur le chemin, il alla auprès mais il n’y trouva que des feuilles.

Et il lui dit : « Jamais plus tu ne donneras de fruits ! »

Et instantanément, le figuier se dessécha. »

Matthieu, XXI : 19, *La Bible*.

Le tronc. Les branches et les feuilles coriaces agitaient l’horizon. Une lumière dans le noir brillait. Le paysage était flou et confus. Le fruit tombait avec la nuit. L’obscurité régnait dans son esprit. Un léger vent brassait la nuit aiguisée par la fraîcheur de la montagne. L’ivresse subtile agitait son regard nocturne. Ses pieds nus sur la terre fertilisée puaient avec les fruits entamés. Des senteurs nauséabondes explosaient sous les nervures de son épiderme hostile et sec. Des peaux tirées et de la pulpe écrasée tapissaient le sol sableux. Son visage était couvert par un pelage rance et agressif. Ses mâchoires crissaient à chacun des mouvements des ramures tendues. Il n’avait pas effectué son travail, il n’avait pas ramassé les précieuses figes... Elles gisaient malheureuses et gâchées, pâles figures de sa vie désœuvrée. Et maintenant, il se dressait derrière l’arbre en quête de revanche.

La maison isolée en pleine campagne se tenait devant lui, discrète et distante. Une silhouette passa derrière la fenêtre. Elle éteignit la dernière lampe allumée de la demeure. Quelques bruits de pas rejoignirent le lit. Un crissement raya le sol. Un bruit de ressort craqua. Un mouvement de couverture se frotta contre le coton blanc du drap frais. Le sommier avait grincé. Le corps s’était allongé. L’immobilité dominait. Le néant. Rien. Le calme était désormais total. Le sommeil s’invitait dans la nuit qui régnait. Le dormeur s’était déjà assoupi, emporté par les susurrements tendres de Morphée. La résidence se reposait, la fatigue commandait. Il était las. Le silence, il aurait voulu le faire taire.

Tout parlait en lui. Le plissement de ses yeux chuchotait. Les paupières fermées copiaient le rythme ralenti du cœur. Son souffle endormi se tenait dans le jardin. Son esprit était dans la chambre et il voyait l’homme endormi. Il avait l’impression d’entendre sa respiration. Il détestait son air. Sa bouche, son nez et son haleine étaient insupportables. Son accent empestait,

sa langue l'exaspérait. Quand il passait à côté de lui, la réaction se déclenchait. Ses narines vociféraient le jugement, elles s'écartaient quand il s'exprimait. Son ventre empestait. Il criait quand il parlait. Cet homme ne savait pas dire, il ne faisait que gueuler.

L'offense était le paroxysme muet de cette nuit sombre. Ses pieds hurlaient avec le sol. Les fourmis de sa tête chantaient les sillons de son ressentiment. Les affronts grandissaient le long des tiges fécondes. Les insultes résonnaient avec les bourgeons. Il était rempli des mots, des phrases et des discours outrageux du patron. Son arbre avait été contaminé et les racines avaient pourri. Les fruits tombaient, ils étaient malades. Ils taisaient l'affront infâme.

Quiconque salit la terre, offense la mère.

الغيب².

Dans l'obscurité du soir, la haine crépitait avec le crépuscule opaque d'un ficus carica³ aussi rustique que sa peau brûlante. Un affront siffla dans ses oreilles. Son esprit rejoua les scènes du passé avec les paroles humiliantes et les insultes du patron.

« Sale arabe incapable. »

Il n'était pas « arabe », il était Amazigh. Il était libre. Il portait les signes sur sa peau. Il était la poésie du miroir. Il était la langue de la vérité. Il était la mère, l'amour et le sacrifice. Il était la tendresse du temps. La main avait décidé au nom de ses aïeuls, des arbres et des fruits. Il portait son héritage, fier combattant et digne fils de sa lignée. Il était le pied qui avançait à mesure que la terre se transformait.

« Retourne à ton dieu, vaurien. »

Ce n'était pas « son » dieu. C'était « le » Dieu. Il était Allah le Très Miséricordieux. Ses fidèles le priaient cinq fois par jour. Ses serviteurs donnaient l'aumône. Ses croyants jeûnaient une fois par an. Ses adorateurs menaient la lutte. Ses sages l'honoraient en pèlerinage à la Mecque. Son esprit enseignait la tolérance. Ses phrases édictaient la voie de l'amour. Ses mots lisaient l'âme du monde.

² « Al-Ghayb » en phonétique. Ce concept spirituel renvoie à ce qui est invisible.

³ « Figuiet comestible » ou « figuiet commun » en latin.

« Pauvre fou. »

Il crachait son ignominie. La salive était les glaires qui insultaient depuis sa bouche de mécréant. Le chef avait hurlé, il avait postillonné sur lui. L'ouvrier avait serré son poing et retenu sa colère. Ses ongles avaient pénétré sa paume. La peau déchirée avait fait jaillir le sang. Il s'était tu. Il avait scellé le silence. Il avait détourné le regard et ignoré son employeur. Il était parti la tête remplie des assauts de son bourreau colonialiste. Ses mots étaient des poignards. Ses crimes quotidiens étaient les insultes contre eux, les arabes à son service. Trop. Trop de phrases méchantes. Il avait trop entendu. Il avait trop accepté. Il était temps de tuer le silence.

Le murmure venait de ses ancêtres. Ses yeux voyaient le passé. Les mots prononçaient des croyances d'un autre temps. Le voile brillait sur son regard d'ancien combattant. Le sang brûlait sur son âme de jeune naïf. Tout était indicible. A peine effleuré. Tout était la terre d'un sol trop lointain et d'un sable à ses pieds. Il était la fécondité de sa vengeance, la sécheresse de sa vertu et le germe de sa vérité. Il prononçait les racines du temps. Rien ne pouvait l'empêcher de toucher sa science, sa loi et son texte.

باطن⁴.

Le patron, c'était un Espagnol. Il était Yu'dūna⁵. Il était Buht⁶. Quand le patron parlait, il prononçait l'offense. Il rejetait qu'ils étaient. Cet immigré, il disait qu'ils étaient les troncs. Il blasphémait. Non, eux, ils étaient les Rifains. Eux, son peuple, ils étaient les Béni Ouriaghel⁷. Eux, ses frères, ils étaient l'Arbre. Le patron devait les craindre. Le chef devait se méfier. L'employeur devait recevoir la sentence. Il se croyait supérieur, comme ces Français vides et insignifiants. Ils exerçaient la langue. Ils commandaient le droit. Ils jugeaient la barbarie. Non, lui, il était le Dahir⁸. Lui, il était le Jugement. Lui, il était la Loi invisible. Il était le bras et la justice des hommes. Il était le silence qui commandait la vérité.

« Mouloud, c'est bien un prénom d'arabe ça. »

4 « Batin » en phonétique. Concept spirituel qui signifie « le mystère secret » en arabe littéral.

5 Offense verbale d'un non-croyant à l'égard d'un musulman.

6 Calomnie à l'égard d'un musulman.

7 Références aux combattants de la tribu Aït Ouriaghel traditionnellement établie près d'Al Hoceima.

8 Dahir du 8 avril 1934 objet de résistance et manifestations (notamment à Fès les 8 et 10 mai 1934). Historiquement, cette loi participe à l'émergence du nationalisme marocain moderne et continue la lutte contre les Protectorats français et espagnol.

L'affront touchait sa naissance. Le Roumi⁹ l'humiliait. Le colonisateur voyait la couleur de leur peau. Il était aveugle. Il ne respectait pas leur corps. Il ne voyait pas la brillance. Il ne captait pas leur âme. Son esprit « soi-disant » cultivé les condamnait. Ses actes « soi-disant » justes déchiraient l'équilibre invisible. Ses lois « soi-disant » évoluées défiaient le texte saint. Il croyait sa race blanche supérieure. Il pensait que leur peau noire était maudite. L'étranger promettait la civilisation et il bafouait le genre humain avec ses soi-disant. Ils remplissaient le vide de leur vacuité. Ils empêchaient l'écho et ils paralysaient le silence.

Les silences chuchotaient le son des mémoires. L'eau diffusait le chant des âmes. Le sol nourrissait la voix de leur peuple. L'invisible émanait la parole. Le secret murmurait l'arbre.

بحر الذات¹⁰.

Le patron l'avait insulté. Tant de fois. A chaque mouvement de bouche, il le rabaissait. A chaque intonation, il l'anéantissait. Chaque parole était un coup dans le dos. Il se présentait avec sa corpulence trapue, ses cheveux noirs et son air dédaigneux. Il répétait les injures. Il recyclait les affronts. Sa voix était agressive. Son corps menaçait. Face à lui, Mouloud renaissait. A chaque mot, il écoutait le mystère. A chaque syllabe, il entendait l'invisible. A chaque vibration, Mouloud ressentait l'essence. La justice préférait le silence.

*Alea jacta es*¹¹.

Une disparition. Après une énième humiliation. La colère l'avait emporté avec le vent et l'orage. Trois jours étaient passés. L'ami l'avait cherché. La mère avait prié. Le père avait désespéré. Les mots flottaient. Les employés s'interrogeaient. Le patron, lui, attendait son retour. Les figues étaient tombées pour pourrir sur le sol. L'essence avait déserté, emportée par son égo rugissant. La valse du silence avait purgé son cœur. Seules les sirènes criaient. Il était temps de juger.

Son ami. Mohamed avait essayé de l'initier. Son esprit croyait au compromis. Mohamed était l'intendant du patron et il implorait la tempérance au nom de la raison et de la foi. Quand le

⁹ « Roumi » désigne « l'étranger. » L'expression est issue de l'arabe رُومِيّ et désigne « les Chrétiens » ou « les Européens. » Le mot signifie « romain. »

¹⁰ « Bahr al-dhât » en phonétique. Cette expression arabe se traduit par « l'essence divine. »

¹¹ « Le sort en est jeté » en latin.

patron s'emportait, Mohamed temporisait les insultes. La posture sociale prévalait. Mohamed lui disait de retourner au travail, il devait apporter le pain à la famille. Il devait se plier. Les mots étaient une illusion. Seule la foi comptait. Seul le devoir était. Quand Mohamed parlait, le bruit augmentait. Mouloud n'écoutait plus. Le temps était venu de faire taire le patron, ses mots et sa malédiction.

לא תרצח¹².

Une autre justice. Mouloud entendait les discours. Impressionnable, il écoutait les jugements. Passionné, son essence devenait haine. Aimant, son invisible se changeait en justice. Sa réalité était macabre. Les langues étaient les vipères. Elles sifflaient la résistance amazighe. Sa tribu refusait la pacification. Les yeux étaient les chiens. Ils observaient les exécutions publiques. Son peuple vomissait la police française, leurs veines étaient les lions. Sa nation défiait les fusils, leur sang était le couteau. Peu importaient les conseils glissaient de Mohamed, la sagesse tournait et le silence tournoyait. Il devait faire taire ce silence. L'heure était venue de faire taire le silence.

- ¹³ أَسْتَغْفِرُ اللَّهَ وَأَتُوبُ إِلَيْهِ

Sa première phrase. Elle était pour elle. Il craqua nerveusement un rameau. Il mâchouilla automatiquement. Le lait caustique piqua sa langue. Un feu blanc embrasa sa bouche. Il réveilla la voix. Un son voulait jaillir. La main devait écrire. Mouloud connaissait les vers, les pieds et les mots de son alphabet. Sa langue âpre récitait la poésie de son peuple. Chaque plume était perforante. Chaque goutte était amère. Chaque lettre était sanguinaire. Il s'y réfugiait. Il embrassait la liberté. Il affichait sa dignité. Il avait cueilli le fruit du livre. Il avait mangé les lignes. Il avait trouvé la justice. L'heure était venue de juger le silence.

Mouloud arracha un fruit jeune au figuier de son amour. Il coupa un morceau de branche pour se séparer. Il appelait la force de sa terre pour éteindre son cœur. Sa main était restée immobile. Elle était happée par les racines de la pénombre. Un coup de canon retentit dans son ventre. Sa bouche en feu se remplit de fer. Son esprit divagua. Il perçut les images du soleil. Il tombait sur le jardin où des innocents gisaient. Des spectres jouaient avec la réalité de la lune. Ils étaient

¹² « Lo Tirtsa'h » en phonétique. « Tu ne tueras point » en hébreu, *Le Décalogue*.

¹³ « Astaghfirullah wa atubu ilaih » en phonétique. « Je demande pardon à Allah » en arabe littéral.

les fils, les petits-fils et les descendants. Ils étaient les corps ensanglantés par la lutte. La Pacification était une guerre du silence.

Mouloud entendait les mortiers, les cris et la supériorité militaire. La France les humiliait. La République les tabassait. Le coq les condamnait. Liberté. L'infériorité de leur race. Fraternité. L'aveuglement de leur cœur. Égalité. Le sommet de leur inhumanité. République française. Le drapeau était la révolution menée contre leur Peuple. France. Ses mots étaient la mort des silences. Il cracha avec la rage de la voix quand l'innocence surgit, une voix lui parla.

- Des figues ! Des figues ! Encore une s'il te plaît !

L'appel transperça l'affront. Dans ce jardin, Mouloud était appelé. Dans son jardin, Joséphine apparaissait. Il avait planté le figuier par amour pour elle. Elle venait à lui, elle lui demandait le fruit sacré. Tout s'effaçait. Le trait écrivait une nouvelle histoire. L'espoir renaissait. Elle souriait. Tout était neuf. Les lettres racontaient la réconciliation. Au son de sa voix, Mouloud cueillait les fruits sans hésiter. Son torse se bombait de joie. La fillette s'approchait. Ses yeux étaient curieux. Elle avait un regard de biche et il était le lion. Au lieu de bondir, il s'abaissait. A chaque fois, elle parlait et son cœur se serrait. A chaque fois, il désirait la petite-fille de son employeur. Quand son bourreau blasphémait, la vérité revenait. Tout s'effaçait. Le passé avait raison. Le rêve quittait l'âme, l'amour disparaissait et la vengeance triomphait.

- Regarde Mouloud, j'ai trouvé une figue mûre, lui disait-elle avec innocence.

Lui « le vaurien » n'avait eu ni jardin, ni jouets. Il avait eu une bassine pour laver le linge et une mère aussi dure que la pierre avec laquelle il devait nettoyer ses vêtements sales. Il avait eu le Coran, les versets et l'enseignement de sa mère aussi fière que le drapeau libre. Il avait eu les graines, les dessins et les tissus de leur mère amazighe qui tapissaient son honneur. La fierté avait planté son enfance. La foi avait tatoué son adolescence. Adulte, sa culture était l'unique vêtement avec lequel il pouvait s'habiller. Il soupira en lâchant une larme sur son destin de pauvre bougre. Le patron avait raison. Il n'était rien, un sans-valeur. L'Espagnol était juste. Face à lui, Mouloud n'avait ni remords, ni doutes. L'insulte seule avait raison et le destin le montrerait.

- Peuple d'inférieurs !

Lui, le « peuple d'inférieurs », croyait en son destin. Il avait entendu les récits des combats. Il avait écouté la lutte de la campagne contre l'étranger au fusil. Il avait pleuré leur soumission, ce soi-disant « Protectorat » avec ce général Lyautey. Cette marionnette républicaine s'habillait comme un aborigène. Il disait qu'il respectait les « Arabes. » Ses mensonges étaient des illusions professées, ils servaient des jeux et du pain pour la foule endoctrinée. Le résultat avait été identique. Toute leur fierté avait été avalée par les routes, les trains et les écoles.

Le patron avait tort, il était « tout ». Ni vaurien, ni fou, il était tout et il était son employé. Il supportait ses insultes. Il travaillait pour vivre. Il cueillait les figues. Il protégeait les enfants. Il avait accepté de se tempérer pendant toutes ces années. Il avait regardé son pays se soumettre. Il avait vu ses frères se battre. Il avait senti la colère monter. Le feu grondait. Chaque cri était devenu un combat. L'eau bouillait. Chaque réprimande signifiait la guerre. La terre tremblait. Mouloud voulait la justice.

Quand l'esprit perd l'essence, tout se déséquilibre.

Quand le cœur s'arrête, tout se détruit.

Quand l'âme s'effondre, tout meurt.

Seule l'intention d'amour répare.

Ecoute l'amour. Ecoute la vérité.

المعنى¹⁴.

Son estomac pouffa avec ridicule. Il était rempli de rancœur. Il était dévoré par l'acidité. Il soupira. Il sortit la figue de sa poche. Elle était son idée à elle, à cette mère puissante qui prophétisait avec la parabole d'At-tin¹⁵. Le fruit dans sa main signifiait le jugement dernier. Sa mère lui avait dit de cueillir la figue pour obtenir l'approbation de Dieu. Elle voulait faire parler le silence et faire taire le Roumi. Il passa la main dans le sable. La poussière de la vie vibra sur les grains fins. Ils étaient son idée à eux, ces ancêtres omniprésents qui régissaient leur arbre. Il suspendit son esprit. Il parlait sans prononcer un mot. Mouloud était la terre, la graine et l'espoir de la récolte.

Teghli Tiwarqett¹⁶.

¹⁴ « Al ma'nà » en phonétique. Ce concept spirituel évoque « l'intention » ou « le sens. »

¹⁵ Sourate At-tin, *Le Coran*. Le mot signifie « le figuier. »

¹⁶ « La feuille est tombée. » Cette expression amazighe est prononcée à la suite du décès d'une personne.

Il cracha sa haine à la nuit. Il expira à l'intérieur de ses poumons. Il était coincé. Mouloud était prisonnier. Son Dieu, son peuple et sa mère attendaient. Son corps était un feu consommé par ses viscères. Dans ses oreilles bourdonnaient les farces, les jeux et l'innocence. Dans sa main vivaient les insultes, les cris et les humiliations. Sa gorge s'étrangla. Une larme coula sur sa joue. Il trahissait. Il se trahissait. Il se haïssait. Il haïssait. Les bruits continuaient. Sur la plaine, dans les montagnes et au creux des rivières, il taisait son cœur pour étouffer avec honneur. Les mots répondaient au silence. Ses mots hurlaient. Il était tout.

- Joséphine, murmura-t-il. Je te demande pardon. J'ai honte et j'ai peur. Toi seule me comprend mais jamais, jamais, je ne pourrais te posséder.

Il écrasa la chair immature. Elle éclata avec la peau verte du fruit trop jeune. Il l'enfouit à nouveau dans son pantalon. La figue attendait. Elle était le talisman sacré de son amour et de sa haine. Il devait repousser les regrets. Il devait agir. Il devait rétablir l'honneur de sa mère. Il devait élever sa lignée. Il était décidé. Il attrapa une branche du figuier. Il serra violemment l'arbuste au point d'irriter la peau de sa main. Il tira une force nouvelle de l'arbre. Il retrouva l'ombre de ses veines. Son sang brûla, son cœur s'arma et ses yeux s'embrasèrent. Le goût âpre s'était adouci. Il coulait dans sa trachée. Le nectar corrosif ravivait son chemin. L'heure était venue. Dans sa langue pâteuse, le silence avait parlé.

Un coup d'œil, tout était calme. Le vieux dormait seul à l'arrière. Il le savait, les ronflements gênaient. L'épouse couchait à l'étage. Il avança mécaniquement sans se préoccuper des alentours. Ses yeux étaient téléguidés par la noirceur. Son horizon s'était restreint. La pleine lune s'était éteinte. L'obscurité avait disparu, seul brillait le feu de l'affront. Il contourna la maison pour atteindre la porte arrière du garage. Un grand portail en fer préservait le foyer familial. Il récupéra la clé cachée sous un galet. Elle était réservée à l'usage de la fille. Plusieurs fois, il avait vu. Elle sortait la voiture. Elle dissimulait le sésame d'entrée sous la pierre couleur ocre et elle partait. Le galet scellait le secret.

Doucement, il souleva la barrière protectrice. Il se faufila à l'intérieur. La nuit éclaira furtivement le hangar. Comme un chat, il trouva ses repères dans la pénombre. Brusquement, il se figea sur place. Une présence de fer argenté reflétait une silhouette sombre. Devant lui, la voiture se tenait triomphante. Sur la carrosserie, il trouva des traces de mains. Sur les vitres, des visages étaient encore dessinés. Sur la banquette, les miettes du pain trônaient sur le tissu. Dans

le coffre, le cadre en aluminium de la valise en cuir avait rappé l'habitable. A l'intérieur, les chants, les disputes et les silences du trajet tapissaient l'âme du véhicule. Ils étaient arrivés avant la nuit, les rainures des pneus étaient encore tendues.

- Ils sont là.

Il pondéra l'information avec hostilité. C'était un imprévu. Il détestait les surprises. Leur venue était une complication. La famille présente, elle serait là. Il ferma les yeux pour se calmer. Il inspira. Sa mère l'observait. Elle était assise sur son tabouret aussi raide que son visage. Le bois était ferme. Son regard était cruel. Elle affichait inlassablement sa dureté. Elle avait ses lèvres crispées. Les plis du tatouage ornaient son menton. Sa tunique tombait. Elle se confondait avec la tapisserie accrochée derrière elle. La calligraphie cousue en lettre d'or édictait la sagesse du Coran.

- ¹⁷ إِنَّ مَعَ الْعُسْرِ يُسْرًا.

La température brûla. Sa vue se brouilla. Son corps se raidit. Une lumière cligna. Ses pupilles se dilatèrent. L'éclair l'aveugla. Le scintillement du parechoc arrière l'aveugla. Il posa sa main sur le toit emporté par une vision. Il était assis sur le cuir du fauteuil. Il buvait la vitesse délicieuse de l'automobile. Il goûtait l'ivresse de la Citroën AC6. Il avalait les routes ensoleillées par la liberté.

Un instant, une musique remplit ses oreilles. Il était conducteur au volant de sa vie. Un instant, il entendit sa joie. Joséphine était assise à côté de lui. La petite fille avait grandi. Elle était adulte. Elle était belle. Elle était sa femme aimante. Elle riait. Il serra ses doigts sur la poignée en cuir. Un instant, il était avec elle et il était libre de l'aimer. Dans une éternité, le pacte de la terre était effacé. Dans un présent, les races de la peau étaient oubliées. Ils étaient deux êtres sur terre et ils s'aimaient. Leurs âmes s'étaient reconnues.

Pour toujours, elle était libre de le choisir. La poésie de Taougrat était l'air de leur amour. La lumière de leur mémoire était intacte. L'âme tombait sur leur peau. Les grains érigeaient la

¹⁷ « Fa'inna Ma'a Al-'Usri Yusrāan » en phonétique. « A côté de la difficulté est, certes, une facilité ! » en arabe littéral. Sourate As-Sarh, verset 5.

profondeur de leur cœur. Ils étaient unis dans la fleur des sables. L'ivresse oubliait. L'envie irradiait. Au loin, les souvenirs de leur souche commune renaissaient. Leurs arbres se mariaient.

*Da ykkat uzwu akccuḍ aqurar meqqar illan g tizi,
Idda yer bu yfr ammiy illa lehwa gg ixf-nnes ar t isergigi¹⁸ !*

Un virage. Sa mère et la petite fille apparurent, chacune se tenait sur un chemin différent. Le carrefour de sa vie jaillissait devant lui. Il alterna son regard. Il devait décider entre rester et accomplir son devoir ou partir et pardonner son cœur. Le vieux avait raison. Il était un pauvre fou. Le choix n'existait pas, tout était déjà tracé. Son destin avait été écrit par ses ancêtres.

- ¹⁹ وَإِلَىٰ رَبِّكَ فَارْغَبْ فَإِذَا فَرَغْتَ فَانصَبْ

Je te demande pardon Joséphine. J'aimerais choisir ta route. Tu ne seras jamais mienne. Tu es la fille de l'homme qui m'a déshonoré. Tu es l'enfant de la Nation qui m'a réduit à l'infériorité. Sache que jamais, jamais je ne t'oublierai... Et un jour, nous pourrons nous aimer. Dans la vérité de l'amour et de notre âme reconnaissante.

Une voix. Une injonction habilla la nuit. Une larme coula sur son cœur. Il leva les yeux vers le spectre de ses pensées en proie au délire. Les silhouettes flottaient avec la lumière. Les reflets du ciel tendaient les miroirs de son esprit torturé. Une hypnose dessinait ses yeux. La poésie déversait les graines. Les figues étaient le fruit de sa promesse. Sa richesse était celle de l'éternel. Il était en transe avec son esprit. Il n'avait que sa chair pour se consoler. Il n'avait que son égo pour agir. Il avait un précepte totalitaire. L'arbre brillait et la liberté de son peuple l'appelait.

- *Quelle est la main qui te donne le fruit ?
Quelle est la tête qui t'offre le mystère ?
Quelle est la bouche qui t'embrasse avec la force ?
Seule la demeure du sable déroule la terre.
Seule la maison d'argile intime le devoir.*

¹⁸ « Le vent point ne frappe le bois sec, fût-il en haut d'un col, Il s'en va vers l'arbre feuillu, celui ayant la joie en tête qui d'amour le fait trembler. » Poème de Taougrat.

¹⁹ « Wa 'Ilâ Rabbika Fârghab » en phonétique. « Quand tu te libères, donc, lève-toi. Et à ton Seigneur, aspire » en arabe littéral, Sourate As-Sarh, verset 8.

Seul l'honneur de la foi guide la vérité.

Tes ancêtres sont avec toi quand la figue est immature²⁰.

Le songe disparut. Il savait. L'injonction de sa mère résonna dans son esprit. Le feu des ancêtres appelait. Il bondit sur le siège. Il toucha la vitre froide de la toiture. Un tremblement tressaillit depuis le sol. Il remuait nerveusement des pieds jusqu'aux épaules. Ses mains chancelaient. Son corps était gelé. Il agita sa tête pour clarifier ses idées. Il écarquilla ses iris noirs. Il devait agir désormais. Les ordres de sa mère éteignirent définitivement la lueur de son cœur. Cette petite fille, il l'avait tant aimée. Il se redressa. Son souffle était chaud. Son aïeul était lucide. Le silence avait parlé.

- Souviens-toi mon fils, c'est un Roumi. Souviens-toi de la nature véritable des Roumi.

Les têtes coupées défilaient. Les soldats ennemis avaient dépecé l'honneur. Ils avaient ri de leurs croyances. Ils avaient bafoué leur connaissance. Ils avaient violé leurs femmes. Le sang avait pourri le sable de leur soleil et la force de leur lune. Ces envahisseurs voulaient la mer, le sol et les hommes. Ils commandaient avec un égoïsme vulgaire. Ces Espagnols s'étaient installés comme une vengeance contre Al-Andalous. Ces Français avaient imposé leur loi comme une religion contre Al'Islām. Ils avaient défié leur lumière et leur vérité. Ces Roumi étaient sans âme.

- Nous les avons tués. Nous avons résisté... Et ils nous bafouent encore.

Sa mère avait parlé. Elle avait donné une graine. Elle avait montré la figue. Elle avait pointé l'arbre. Elle avait raconté les corps à terre avec leurs visages ensanglantés. Leurs frères avaient été tués. Au-dessus de leurs cadavres, un nuage gris flottait pour toujours. Leur terre avait été souillée. Les canons avaient coloré l'air et les fusils avaient manipulé le vent. Elle avait dessiné le Général. Sa moustache, ses insignes et ses faits d'arme étaient des mots-dits. Elle avait répété ses paroles. Les étrangers avaient planté une malédiction contre leur tribu.

- A ttalb nna s igan i wmeddakwel ca han rbbi.

²⁰ Construction symbolique autour de l'énigme, art pratiqué par les Amazighs pour enseigner les valeurs aux futures générations.

Ad ac ibby afus nna s as tarud allig I yâeffa²¹.

Le souffle s'agita. Il se confondit avec les esprits nocturnes. Il dépassa les étagères en bois remplies de vaisselle, de boîtes et de journaux. L'air respirait la poussière des vieilleries stockées. Sur le béton, des gouttelettes de sueur marquaient son sillon. Elles trempèrent la poignée qui menait au bureau. Sans trembler, il ouvrit la porte. Devant lui, le lit triomphait. La fenêtre était entrebâillée. La lune baignait la salle d'une lueur glaciale. Les rayons transperçaient la chambre. Le patriarche dormait les volets entrouverts. Question d'honneur.

L'agresseur baissa son regard. La silhouette de son patron respirait sous l'épaisse couverture. Il ressemblait à un tas de pommes de terre. L'homme était recroquevillé en quasi-position fœtale. Dans l'entrebâillement, Mouloud resta immobile quelques secondes. Le vieux remua. Il se détendit. Il adopta une position droite couchée sur le drap blanc. Ses rides vivaient sur son front. Elles racontaient les souvenirs et son teint animait la peau. Mouloud se demanda si le vieux rêvait de la guerre. Le patron avait servi pendant la guerre du Rif. Le dirigeant en était fier, il en parlait avec dignité. Souvent, il en transpirait dans son costume.

- ننتقام ولدي²². Vengeance mon fils.

Les yeux de sa mère encadraient son visage sec ponctué par son menton tatoué. Son voile carré dessinait sa sagesse dure. Ses mains ridées citaient son Coran, le Très saint et noble Coran. Présence invisible, elle était face à lui, à côté de lui et derrière lui. Sa narine respirait son parfum. Elle portait sa djellaba²³, la seule qu'elle revêtait jour après jour. Son père la lui avait offerte. Elle était son talisman. Face au doute, le tissu lui rappelait leurs origines. Ils étaient les enfants des Aït Soukhman. Ils n'avaient rien en commun avec les étrangers.

السبية²⁴

La montagne est notre havre.

Notre esprit est plus fort que les mots écrits.

²¹ « O talb (magicien / sorcier) qui m'a séparé de mon amant. Dieu coupera ta main qui a scellé notre séparation. » Poésie amazighe.

²² « Ntiqam walidi » en phonétique. « J'ai une revanche » en arabe littéral.

²³ Robe longue et ample dotée d'un capuchon, جلابة en arabe littéral.

²⁴ « Al Siba » en phonétique. Ce terme traduit par « anarchie » désigne l'espace de résistance marocaine à la colonisation pour certains historiens français.

Notre langue est plus fière que la peau jugée.

Notre foi est plus puissante que la chronologie d'un instant.

Nous sommes l'arbre du ciel et les racines de la Terre.

Il révolta un hoquet haineux. Le silence était revenu. Mouloud hoqueta. Il était possédé. La rage de l'esprit tapissait la vengeance du pouvoir. Il sortit la dague de son père. Il s'avança. Il posa la main sur l'épaule. L'imposteur devait mourir réveillé. L'étranger devait écouter le silence. Il était temps de meurtrir la gorge.

- Sidi Directeur, réveille-toi.

Le quinquagénaire ouvrit les yeux sans bouger. Ses cheveux noirs étaient parsemés de grisaille. Les récoltes anxieuses avaient accentué ses jugements autoritaires. Il était habillé de blanc. Il trompait la nuit avec sa blancheur. Sa peau était brunie. Son hispanité était pileuse. Il était une âme prête à mourir. Tout son visage ridait le passé. Le directeur paraissait conscient de la situation. Il savait qu'il allait mourir. Imperturbable, il garda sa position allongée. Il fixait le vide, Mouloud ricana.

- Tu sais pourquoi je suis là.

Le patron de l'exploitation agricole avala sa salive. Les images de leur confrontation planaient. Leurs regards revivaient la violence. Paternaliste, il avait hurlé avec agressivité. Mouloud refusait. Il avait Allah et il avait sa terre pour le protéger. Il avait son héritage pour le transcender. Aucune langue, ni aucun être n'avaient le droit de vociférer. Aucune voix ne devait maudire. Le blasphème était interdit. Les mots, Mouloud voulait les faire taire.

- Les vaillants décapitent leurs ennemis.

Le fier grand-père de Joséphine trembla. Dans le silence, sa peur transparaissait. Les pensées de Mouloud planaient sur son esprit. Son mépris mêlait son aversion. Les colonisateurs rejetaient leur terre pour mieux se l'approprier et la travestir. Ils s'imposaient avec la force des canons. Ils bafouaient leurs racines. Leurs discours criaient leurs infamies. Les mots étaient aveugles. Il était temps d'étouffer leurs voix.

- Rappelle-toi Melilla²⁵, le Rif²⁶ et Agourai²⁷, ²⁸أخي. Tu connais ce mot. Tu essaies de le prononcer mais tu ne connais pas le respect²⁹. حشومة خويا.

Le vieux déglutit en silence. Ses traits se figèrent. L'homme se tourna. Il avait ordonné avec ses yeux froids. Il le défiait avec honneur. Il lui signifiait son courage. Le Roumi parlait. Mouloud afficha une risette admirative.

- Tu gardes ta dignité... Il s'arrêta pensif quelques secondes. Toi et moi, nous sommes pareil. Nous avons la fierté. Le respect... Et nous aimons Joséphine.

Le vieux frissonna de colère. Il attrapa le bras de Mouloud. Il saisit son poignet avec force. Mouloud trembla. Son directeur l'avertissait avec ses pupilles dilatées. Il menaçait. Son patron affichait une maîtrise glaciale. Mouloud reconnut la force de son maître. Il s'adoucît un instant. Son regard tendre posa son cœur épris.

- Je ne lui ferai jamais de mal. Sa voix était affection. Elle est du même figuier que moi.

Un silence plana. Le vieux relâcha. Sa poigne capitula, sa mine sévère resta. Mouloud savait. A l'approche de soixantaine, le responsable agricole était un battant. Il pouvait frapper. Il pouvait résister. Le patron pouvait défier le dessein nocturne de Mouloud. Il refusait. Il protégeait sa famille et dressait un mur infranchissable. Joséphine était inatteignable. Mouloud savait que leur amour était impossible. Une larme délicate glissa avec sa voix silencieuse.

- Tu sais que je t'aime, n'est-ce pas ? Oui, tu sais, ajouta le jeune employé ému. Mouloud approcha le couteau que les yeux de son employeur reconnurent. Oui, c'est l'arme de mon grand-père. Tu la connais, je sais. Tu m'as proposé de te la vendre car tu me crois sans honneur... Mais tu vois Sidi Directeur, je ne vends pas l'honneur de ma famille. Je ne peux pas vendre mon amour non plus. Je suis obligé de te tuer. Personne ne veut de

²⁵ Guerre de Melilla oppose les troupes espagnoles et les Rifains entre juillet et novembre 1909.

²⁶ Guerre du Rif oppose les puissances espagnole et française aux tribus berbères marocaines du Rif entre 1921 et 1927.

²⁷ Agourai est une des villes citées par la poésie berbère pour inciter à la résistance des tribus.

²⁸ « Akhi » en phonétique. « Mon frère » en arabe littéral.

²⁹ « Archouma Huya » en phonétique. « Honte à toi mon frère » en dialecte marocain.

notre mariage. Ni toi, ni ma mère, ni mon père... Seul mon cœur est fou. Seule mon âme sait. Et seule ma main peut rétablir la vérité.

Les yeux du patriarche s'étaient perdus. Il ne l'écoutait plus. Mouloud comprit. Le dirigeant attendait. Sur son drap blanc, il restait digne. L'air perçait la fenêtre. La lune brûlait. Les cris se taisaient. La pointe de l'arme piquait la gorge. La lame sur la peau imposait son pouvoir. Un crissement dans la nuit raviva la colère. Mouloud avait perdu son honneur à cause de lui. Le patron lui avait arraché son cœur, son arbre et sa dignité.

- Supplie-moi. Sidi Directeur, prends pitié. Demande-moi pardon.

Mouloud glissa la lame, le cou brilla. Il traça un sillon sur l'épiderme, le sang gicla. Ses yeux glacèrent la lune. La lueur racla sa trachée. Il tourna la tête. L'astre lunaire bascula. Mouloud cligna des paupières. La vérité était allongée devant lui. Elle transpirait avec chaque souffle. Ils échangeaient en silence. Le liquide coagulait. Il sillonnait. Il transportait les mots. Le vieux avait dit avec rage. La jugulaire était sous son emprise. Le vieux gémit. Il serra ses doigts sur sa peau. Il ferma son regard et éteignit sa vision. Ses pupilles courageuses résistaient. Il imposait le silence. Il faisait parler le silence.

L'évidence. Le patriarche ne parlerait pas. Mouloud savait. Le vieux ne prononcerait pas une phrase. Mouloud comprenait. Ils avaient l'orgueil en commun. Il protégeait sa famille. Il se dressait entre la justice et son acte. Mouloud comprit. Le silence avait gagné. Le patron avait fait taire la nuit. Il avait fait taire son poignard. Sa vengeance était sans voix. C'était peut-être mieux ainsi, le silence parlerait plus tard.

- Ne t'en fais pas, je ne toucherai pas à eux. Je te veux toi et seulement toi. Je veux venger ton affront. Tu m'as déshonoré Sidi Directeur... Moi, ma famille et mes ancêtres. Tu devrais le savoir. Il ne faut jamais salir la terre. Il ne faut pas humilier un homme. Encore moins un homme libre !

La rémission. Le patriarche baissa la tête comme s'il expiait son péché. Les yeux s'éteignirent. Mouloud retint son souffle. La compassion éclata dans son essence. Il l'avait tant admiré. Il avait tant vénéré cette force indescriptible. Mouloud jalousait son autorité. Le sang coulait, la

dignité mourrait. Mouloud expira l'air. Il balayait les sourates de sa mère, son misbaha³⁰ et son musc tahara³¹. Mouloud blanchit la noirceur de ses prunelles sombres. Il s'enracina dans sol carrelé. La pièce était froide. L'odeur douce d'une figue planait. L'amertume emporta sa vengeance.

- Tu es un homme d'honneur Sidi Directeur. Pour Joséphine, je te pardonne. Et que Allah nous protège. ³²البلاد الله غاث

Le vieux blêmissait. Son corps s'affaiblissait. Son assassinat était un néant interminable. Mouloud abaissa son front contre celui de son employeur. Il murmura une prière, son esprit répétait la voix de l'arbre. Elle unissait leur communauté. Elle célébrait leur tradition. La voie du figuier guidait leur foi. Elle illuminait leur conduite. La dague se glaça contre la peau. Elle était le combat. Elle matérialisait son honneur. L'arme unissait le combattant du Nord avec le guerrier du Sud.

- Va, pars en paix comme à la guerre car ce soir, je venge l'honneur des miens. ³³وَمَا أَرْسَلْنَاكَ إِلَّا رَحْمَةً لِّلْعَالَمِينَ. Que Allah et ton dieu nous pardonnent !
- Amen, murmura l'âme à la Vierge Marie invoquée en silence.

Emporté par le courroux, Mouloud prit le sabre. Les deux mains étaient prêtes. Il fit un pas en arrière. Il inspira sa rage. Ses yeux étaient remplis d'un grain acide. Il abattit la lame aiguisée. Il décapita son bourreau colonialiste. Du sang gicla, il pénétra son palais. Il avala sa salive. Il sortit la figue écrasée. Il croqua à l'intérieur. Le liquide blanc se mêla au goût de fer. Ce sérum empoisonné et sa saveur détestable signifiaient sa victoire. Il exécutait avec respect. La fierté de sa mère coupa la vérité. Le poignard avait tranché, il avait rétabli le nom de sa famille.

Les instructions. La matriarche avait ordonné le code. Il devait s'accroupir devant le cadavre étendu. Le rituel sacré était clair. Il devait obéir devant les esprits invisibles. Il sortit le papier

³⁰ « Misbaha » est le chapelet musulman, « مسبحة » en arabe littéral.

³¹ Le musc tahara « الطَّهَارَةُ مِنْكَ » est utilisé et prescrit dans l'Islam pour les femmes afin de se purifier après leurs menstruations. L'acte de purification, « غَسْلٌ » en arabe littéral et le « ghousl » est un acte méritoire. Le « tahara » désigne la purification, الطَّهَارَةُ et permettrait d'éloigner les mauvais esprits.

³² « Ghath Allah al-blād » en phonétique. « Que Dieu vienne en aide à notre pays » qui pourrait se traduire ici par « Que Dieu nous vienne en aide » en arabe littéral.

³³ « Wa Mā 'Arsalnāka 'Illā Raḥmatan Lil'ālamīna » en phonétique. « Et nous ne t'avons envoyé qu'en miséricorde pour l'univers » en arabe littéral, Sourate Al-Anbiya, verset 107.

chiffonné. Sa mère avait confié. La famille méritait un art ancestral. Il posa l'arme près de la tête et s'agenouilla. Ses yeux profonds regardèrent le ciel. Ils observèrent un temps de silence. Sa mère était une femme droite. Sa mère était une Amazighe noble. Sa mère était une tendre rude. Son visage était l'âme de son autorité. A ce moment-là, sa peau avait été blanche. La directive divine avait opéré. La sagesse éternelle était descendue. Il ouvrit la feuille. Il formula à voix basse l'invocation retranscrite. Il laissa les mots au silence.

Le secret est dans l'écriture que seuls les yeux lisent.

La salive. Les traces dans le palais gardaient le goût de la colère. Il mastiquait le mélange du fruit et du sang. Il prononçait les phrases d'une supplique exorciste. Cette danse verbale fredonnait son pouvoir. Son héritage énonçait pour expier les malédictions du Roumi. Les mots apaisaient le mauvais œil. Le poids disparaissait. Le chœur éternel chanta l'absolution. La fenêtre maugréa. L'air pénétra la froideur de la nuit. Il avait terminé.

Il t'a possédé.

شطح³⁴

L'esprit malin. Une femme. Une tête. Un déséquilibre subtil s'enclencha. L'alchimie entre le sang et la figue tourna. L'odeur du cadavre contaminait son esprit. Une malédiction invisible alourdit son corps. Les débris allumèrent le feu du cœur meurtri. La haine brûla dans son âme. Mouloud était consommé par un ressentiment inconnu. La colère jaillit. Il oublia. La famille avait disparu. La figure respectable de son employeur était décapitée. Sous ses yeux, la tête ensanglantée riait. Ses yeux étaient déformés. Le blasphème beuglait. Le spectre du patron défunt continuait de vociférer. Les canons résonnaient encore. Leur terre violée rugissait pour obtenir la justice. Tout régurgita. Mouloud cracha sur le visage ensanglanté.

- *Sois maudit, toi et toute ta famille.* Tous, qu'ils meurent de votre sorcellerie. Je t'ai donné la mort dans le respect, que je sois récompensé par mon Dieu et puisses-tu, toi mécréant, retourner au tien. ³⁵ اللَّهُ جَامِعُ الْمُنَافِقِينَ وَالْكَافِرِينَ فِي جَهَنَّمَ جَمِيعًا

³⁴ « Shath » en phonétique. En arabe littéral, le mot signifie « perturbé. »

³⁵ « Allāha Jāmi`u Al-Munāfiqīna Wa Al-Kāfirīna Fī Jahannama Jamī`ān » en phonétique. « Allah rassemblera les hypocrites et les mécréants, tous, dans l'Enfer » en arabe littéral, Sourate An-Nisa'a, verset 140.

Un bruit. Un vent dans le froid de la montagne alerta. Sa mère s'était levée. Son poing était serré. L'angoisse sur son visage apparut, elle l'appelait. Il devait quitter les lieux. Une menace pesait. Mouloud sentit. Son esprit avait perdu l'odeur de la figue. Le sang fou avait dominé. Les mots avaient pris possession de son crime. Son flux sanguin s'arrêta et le chemin s'aveugla. Un instant, tout bascula. Il trembla avec la chaleur de la lune. La glace de l'arbre gela son esprit. Il avait été possédé.

D'un mouvement, il s'empara des cheveux du vieux. Il souleva la tête comme un vulgaire sac. La dague glissa sur le sol. Mouloud n'entendit pas, il était emporté par la peur. Il ouvrit les volets. Le sabre cliqua. Il sauta sur le lit pour sortir. Les persiennes claquèrent contre le mur. Il escalada la fenêtre, il marcha dans la nuit. La lumière lunaire baignait l'espace. Un bruit craqua. Il foula les cailloux de la cour. Une chambre de la maison s'alluma. Un pas s'approcha. La pression le rattrapa. Tout bascula. Un cri glaça le figuier, l'horreur perça l'ombre. Il reconnut la voix. Joséphine s'était réveillée. Elle était descendue. Elle avait senti l'odeur. Elle avait ouvert la porte. Elle avait découvert son grand-père baigné dans le sang.

- Joséphine, murmura l'assassin.

Il se figea. La tête tomba au milieu des fruits pourris. La terreur de la fillette perça son tympan droit. La douleur percuta son foie. Ses viscères se tordirent. Ses genoux flagellèrent. Elle voyait la scène. Le drap ensanglanté avait caché le couteau sur le sol. Le crime était exposé. Il s'arrêta. Il posa la main sur le tronc du figuier. Son cœur s'arrêta. L'arme était restée, l'employeur avait retenu son honneur. Il se retourna pour hurler vers le ciel. Un esprit planait au-dessus des terres. L'air était informe et vide. La surface creusait l'abîme. La lumière fût avec le feu de la vérité, elle sépara l'espace-temps. L'âme de Mouloud cria.

- Salvador, tu m'as trahi !

Des hurlements. Toutes les salles étaient allumées. La panique s'empara du foyer. La petite avait vociféré d'un poignard dans la gorge. La mère avait couru pour éloigner l'enfant. Le père avait appelé le gardien. La grand-mère était restée allongée. Mohamed avait couru depuis la maisonnette voisine. Il avait quitté l'annexe pour rejoindre le crime.

Son ami. Il était décapité par son acte. La lumière se rapprochait. Le patron était assassiné et Joséphine pleurait. Elle était terrorisée. L'ombre avait pris possession de leur lien. Mouloud sentit la fillette. Ses yeux étaient déchirés, son cœur était brisé. Lui, l'homme qui l'aimait, avait bafoué son innocence. La réalité tomba avec un éclair dans le ciel. La foudre frappa sur la colline. Il écarquilla les yeux. Le vent se leva. Une bourrasque violente hurla. Le feu s'évada. Les feuilles s'avivèrent. L'arbre brûla sous ses yeux.

L'âme porte avec elle la protection des Dieux.

L'âme enseigne le mystère de Dieu.

Avec la feuille tombée vient la résurrection de la chair.

Remets-toi au jugement du fidèle.

L'Éternel n'est-il pas le plus équitable des juges³⁶ ?

La maison était réveillée. Le crime nocturne éclipsait la sentence diurne. Mouloud regarda sa main tachée de sang. Ses yeux s'écarquillèrent. Son autre main se posa sur l'arbre fruitier. Le figuier sauvage irritait. Il l'avait planté par amour pour Joséphine. Les fruits délicieux étaient pendus à ses branches et des étoiles avaient brillé dans son cœur. Un espoir avait élevé le temps, les mots avaient érodé les rêves. Les souvenirs s'épandaient amers et doux, leur union était impossible.

Un éclair. L'âme avait reconnu, la malédiction avait détruit. Les figues étaient écrasées et pourries. Joséphine était condamnée et lui aussi. Un coup de tonnerre défia le destin. L'invisible avait opéré, Mouloud avait tué. Il avait coupé une tête. Il avait vengé son clan, il avait puni le Roumi. Il avait décapité son employeur avec la dague de son père. Il avait chanté la prière de sa mère. Et maintenant, la nature se déchaînait contre lui. Pour toujours, sa famille porterait son crime. Pour toujours, son âme serait témoin.

Mouloud cracha de la bile. Elle était remontée dans sa bouche fermée. Il aurait dû garder le liquide. Il aurait dû s'empêcher de le déverser. Il aurait dû préserver la terre. Il venait de rompre le code sacré. Mouloud venait de maudire le sang pour une éternité de malheurs. Kahina savait. Et avec elle, toute leur tribu. Un autre éclair foudroya la terre. Un coup de tonnerre déclencha un déluge. La nuit changea de visage. Après le calme, l'horreur bascula. La vengeance sacrée

³⁶ Sourate At-Tin, verset 8.

était une exécution criminelle. Ses yeux s'écarquillèrent. Son visage était terrorisé. Tout s'était écroulé sous ses yeux. Joséphine, il l'aimait avec les mots indicibles du cœur.

Quand la feuille est tombée, la vie a repris.

J'étais ton enfant sous le figuier en fleurs et je rêvais de la vie.

Quand le fruit est tombé, la mort est venue.

J'étais un adulte debout, mes pieds touchaient des racines mortes.

Notre mémoire avait été meurtrie.

Nos récits avaient été jugés, méprisés et salis.

Alors j'ai tué.

Quand j'ai pris une vie, j'ai su que la mort allait nous hanter.

J'ai su que nos arbres allaient mourir.

Et j'ai prié.

J'ai prié pour la résurrection de notre terre.

Je t'attends.

D'un seul souffle, le divin avait chaviré. La colère d'Allah s'abattait sur lui. Mouloud haleta avec ses mains souillées et la porte s'ouvrit. L'allée s'éclaira. La lumière se déploya. La torpeur l'emporta. Les tripes étaient tordues par son esprit bouleversé. Ses pieds sur le sol ordonnèrent la fuite. Il courut les derniers mètres. Il escalada le grillage. Il atterrit. Le choc de la terre retentit. Les fourmis dans les jambes augmentaient la peur dans le cœur. Il devait s'enfuir. La pluie tombait et les pas avaient détrempé.

- Ne tuez qu'en toute justice la vie qu'Allah a fait sacrée³⁷. »

Mohamed parla au silence. Mouloud avait déjà disparu, spectre dans la nuit, le diable à ses trousses.

³⁷ Sourate Al-Anam, verset 151.

Partie 1 : Un arbre sans fruits

Soledad, 1841

« Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle ? »

Bouddha

Chapitre 1 : Un cri dans la nuit

Josefina, Andalousie 1881

« Une femme, quand elle est en travail, a du chagrin parce que son heure est venue ;
Mais dès qu'elle a donné naissance, elle ne se souvient plus de l'angoisse,
Pour la joie qu'un enfant est né dans le monde. »

Jean 16 : 21, *La Bible*.

La lune. Le silence planait sur la lumière nocturne. Le spectre était posé sur les étoiles. Une chouette chantait et les voix murmuraient la nuit. Le sexe de la naissance saignait. Il transpirait. Il tirait. Elle lui édicta de souffler. Elle parla à l'enfant et entonna un refrain inaudible. Tout était doux. La lumière était tamisée par la chaleur des bougies. La salle ronde aux murs ocres apaisait les sens. Une odeur agréable s'éleva. Les sécrétions, les hormones et le sang mêlaient une orchestration délicate. Elle connaissait bien cette harmonie dissonante du corps en lutte avec sa nature physique. Josefina était la fière gardienne de l'œuvre de Maria Lucia décédée trois ans plus tôt.

La soixantaine, Josefina était un arbuste aussi solide qu'un chêne. Elle était petite, rabougrie par la méfiance et agrandie par la sagesse. Son visage portait ses yeux noisette sur ses cheveux blancs en chignon et ses rides zigzaguaient avec ses bras. Ses bras, Josefina les déployait sans fin. Porter. Soutenir. Soulager. Sa peau lâche connaissait la souffrance des corps. Josefina était un figuier en fleurs. Il se chargeait des fruits prêts à donner avec la lumière estivale. Josefina était la résistance de l'arbre sec. Peu importaient les intempéries, les douleurs et la mort, elle combattait pour les femmes. Son corps éprouvait les corps humains. Dans sa maison de naissance, elle accueillait les nouveaux nés qui formaient les racines de la vie.

Anna, son apprentie, l'accompagnait. De grande taille et la charpente épaisse, elle détenait les qualités d'une campagnarde aux joues roses. Sa poitrine était généreuse et ses jambes étaient potelées et remplies de naïveté. Anna portait une foi chrétienne inébranlable. Elle était gauche et d'une intelligence limitée. Elle était dévouée. Sans esprit, Anna obéissait. Cette vertu était essentielle. Elle avait conservé son travail grâce à son obéissance. Josefina avait voulu la congédier à de nombreuses reprises, à chaque fois le destin avait empêché. Son absence d'à-

propos et son manque d'intuition étaient un fardeau agaçant. Avec les mois, Anna avait résisté. Elle dépassait les épreuves. Elle était un arbre du désert, courageux et entêté.

Tout souriait. Le processus était naturel. Josefina adressa une expression clémente. La quarantenaire poussa. Elle avait refusé l'enfant pendant neuf mois. Neuf mois de déni. Elle ne voulait pas de ce miracle de la vie. Neuf mois de colère. Son village condamnait cette naissance. Celle qui accouchait était sans mari. Elle préférait le sexe à la maternité. Josefina connaissait le fardeau qu'elle portait, il s'appelait le poids de l'intransigeance des jugements et il était aussi lourd que le ventre à terme. L'enfant allait naître coupable. Il était le secret. Il était le silence de sa mère.

Injustice. Cette société méprisante pointait et la femme subissait en silence. Elle devait donner naissance. Son corps était écrasé par la maternité. Le bassin déformé était une moindre douleur. L'utérus élargi était une moindre souffrance. La punition était le regard sur le ventre. Le malheur était le fardeau de l'enfant. Le châtiment était l'appréciation du rejeton. Le supplice était le devoir d'être mère. La femme était écrasée par l'accouchement, laminée par son statut de mère et étranglée par l'éducation de son marmot. La chair du nouveau-né perpétrait la malédiction de son sexe fécond. Et fécondé.

Un instant. Une vie naissait et tout basculait. Josefina aidait à donner la vie. La femme devenait mère sous ses yeux et avec ses mains. Elle regardait le sang. Elle observait les muqueuses. Elle libérait les eaux. La mère prenait l'enfant dans ses bras. Ses cellules mutaient et son souffle s'alourdissait. Elle avait donné la vie et son statut social changeait. Tout prenait sens. La société approuvait. La femme se vidait. La mère apparaissait pour connaître la chair de sa chair. Ce corps issu de son ventre devenait son identité. Josefina soupira. La femme qui accouchait s'appelait Soledad, elle était une femme, pas une mère.

Soledad était la fille de Maria Lucia. Elle était un oiseau de liberté. Elle avait été jugée toute sa vie. Soledad voulait être jugée. Elle voulait le sexe des hommes et elle voulait être l'amante. Elle avait été l'amante. Elle manipulait le pouvoir du lit. Elle séduisait et elle s'envolait avec son cœur rebelle. Le destin l'avait rattrapé. L'union de deux sexes avait conçu un embryon. Soledad avait renié sa grossesse. Trop tard, le ventre avait gonflé. Quatre mois avaient passé. Elle ne voulait pas de cet enfant. Soledad était venue la consulter et Josefina avait condamné son déni. Elle lui avait dit de cesser l'illusion. Elle devait arrêter de porter son masque et le rôle

qu'elle jouait. Soledad allait devenir mère. Elle devait grandir. Elle devait s'intégrer à leur communauté. Soledad se fichait de la médisance. Ce village était un cercle fermé de moqueurs perfides. L'enfant né, Soledad serait face au jugement dernier.

« Souffle, ordonna Josefina.

La sage-femme pressa ses doigts sur les tétons. Ses mains chaudes détendirent les seins de Soledad. La vieille sentit ses bras fermes. Sa peau était douce et ses muscles denses. Josefina chatouilla le lobe de l'oreille. Sa joue toucha sa nuque. Elle excitait les sensations. Ses gestes orchestraient un souffle libérateur. Elle frictionna le bas de son dos avec ses poignets puissants. Les nerfs réagissaient à ses impulsions. La future mère expira. L'eau coula de son utérus ouvert. Les os se contractèrent. L'action du bassin enveloppait les hanches. Le liquide flotta. Les tendons expulsèrent la souffrance. Le sang libéra la pression et une odeur émana.

Un ordre. Les yeux insistèrent. Anna capta Josefina. L'effet fût immédiat. Elle palpa l'intérieur des cuisses. Elle massa et remonta vers les fessiers. Elle toucha la région lombaire. Elle était mal à l'aise. Ses gestes manquaient de fermeté. Josefina grinça avec mécontentement. Anna décrypta les lèvres muettes de Josefina. Anna comprit. Elle racla sa trachée pour dissimuler son mal être. Son incompetence pesait. La jeune femme se corrigea. Elle osa toucher les hanches, le psoas et l'intimité. La pénétration conquit le sexe de Soledad. Elle appliqua l'huile sur les pourtours du vagin. Avec autorité, celle que la doyenne lui demandait d'exécuter. Elle devait agir sans honte, ni maladresse. Anna se mit à fredonner des incantations.

Une communion. La voix de Josefina se joignit à elle. Une sensation palpita du fond de leurs gorges. Un son vibra et s'éleva. Toutes deux chantaient une mélodie sensuelle. Elles encerclèrent la femme semi-accroupie, semi-assise sur une pierre chauffée par le feu de la cheminée. La main caressa le clitoris. L'autre cajola la peau. Une chaleur monta le long de son plexus. Des étincelles pigmentèrent son ventre. Elle expira dans un nuage de rires délicieux. L'être sortait. Les yeux fermés, Josefina afficha un sourire libéré. Le crâne perçait le jour. La chair quittait la nuit.

Une tête. Elle était couverte d'une mélasse chaude et rosée. Des odeurs entouraient la bestialité des corps. L'enfant paraissait fripé par le sang. Il était tendu par l'expulsion. Il était raidi par la lumière extérieure. Les mains d'Anna étaient chaudes et enveloppantes. Elles l'accueillaient.

Le nourrisson avait une mine sereine. Elle paraissait heureuse. Elle était consciente. Elle s'ouvrait à la vie qui l'entourait. Elle souriait avec une expression rare et une douceur incomparable. Ce petit être affichait sa pureté. La sage-femme s'étonna. Le poupon enseignait la douceur. Il était le présent simple et tendre.

Soledad poussa un soupir de soulagement. Le travail n'était pas terminé. Elle avait quelques secondes. Son entre-jambe se libérait, il entamait une transe secrète et essentielle. Josefina observait. L'accouchée retrouvait son corps. Un être avait séjourné à l'intérieur. La tête était sortie. Son émotion était profonde. Elle était engluée dans l'essence de solitude. Josefina ironisa. Elle lança un regard à son apprentie. Anna tapota gentiment sur ses cuisses. Il fallait continuer. Un instant, la tête parut coincée entre la peau irritée des cuisses.

Un corps sans tête apparut.

Un son puissant transperça les oreilles.

Un cri du temps.

Josefina cligna des yeux. L'image démembrée la saisit. Elle toussa. Elle rejeta. Elle affermit la pression. Il fallait ignorer. Elle pressa. Les membres du bébé s'éjectèrent de la panse. L'enfant était évacué de la poche utérine. Le corps fatigué s'exposait pleinement. La lignée continuait. C'était une fille. Josefina poursuivit son incantation. La muqueuse utérine respirait. Le ventre retrouvait son espace. Elle se réappropriait sa chair. Elle souffla. Soledad était ailleurs. Son esprit voguait dans les montagnes. Son âme était attachée à une plaine où une vision sordide planait.

Josefina tapa à nouveau. Elle devait chasser le démon. L'œuf fécondé était une fille. Une victoire. L'air déblatérerait. L'eau riait. Cette naissance était une absolution. Josefina contemplait la fille de Maria Lucia. Elle détenait une force naturelle. Elle flottait en harmonie avec la vie. Elle conversait avec sa mère. Soledad était en transe. Chacune de ses cellules célébrait la naissance. La douleur physique était illusion. Tout était murmuré. Tout était beau. Josefina lâcha un regard doux.

- Tu es une femme sacrée Soledad. Comme ta mère, chuchota la sage-femme avisée.
- Je le suis. Et je suis fière, déclara la jeune femme en expiant sa réussite.

Un geste. Josefina saisit la petite des mains d'Anna. Le bébé émit un gémissement frileux. La jeune infirmière se paralysa. Josefina posa l'enfant sur le sein maternel. La nouvelle née arrêta de pleurnicher. L'odeur l'apaisa. Le cœur animé de sa mère lui parlait. Elle reconnut le parfum. Elle se blottit avec tendresse. Elle était accueillie par celle qui l'avait portée. Soledad saisit sa main minuscule. Leurs respirations s'harmonisèrent. Le triomphe était complet. Elle avait combattu. Elle avait conquis. Elle avait accouché dans les règles de l'art sacré pratiqué par sa mère. Josefina posa son regard rempli de béatitude.

- Comment va s'appeler cet ange ? demanda la sage-femme.

La jeune maman sourit. Elle se pencha. Sa bouche s'approcha de l'oreille. La voix murmura la tradition. Soledad devait souffler le prénom au nourrisson.

- Maria. Soledad murmura. Maria Manuela Carmen.

Carmen. Un son résonna dans le silence. La discrétion des lèvres prononçait un secret. Le prénom était la clé. Il était le mystère de la paternité restée cachée. Josefina avait deviné et désapprouva avec ostentation. Ce choix signifiait la malédiction. Elle tapa sur son cœur. Elle toussa pour expier la peur. Elle relâchait le fardeau d'un passé qu'elle ne voulait pas pour cette enfant. Elle observa Anna. Elle était près de la commode. Elle n'avait pas entendu. Elle fredonna à nouveau. Josefina espérait. Elle savait. Cette petite était protégée. Elle portait le prénom de sa grand-mère.

- Maria, énonça clairement Josefina à l'attention d'Anna. Comme sa grand-mère et ton maître Maria Lucia. Montre-lui le respect.
- Oui Josefina, obéit Anna avec une crainte. Elle posa un baiser sur la main de la petite.
- Comme ta mère. Josefina fixa Soledad. Maria. Le premier prénom de ta mère, cette femme qui m'a tout appris. Voilà, un beau prénom pour ta fille, Soledad.
- Maria... Manuela et... Soledad prononça « Carmen » de ses lèvres dans un silence magistral. N'est-ce pas Josefina ?
- Oui Soledad, obtempéra la sage-femme. Je suis certaine que notre Dieu le père tout puissant, a entendu.
- Mon cas est désespéré, Josefina, Dieu ne veut pas de moi.
- Dieu nous protège tous. Ne te refuse pas à Lui, répondit sèchement la sage-femme.

La fille de son mentor afficha une expression satisfaite. Elle ignorait ses sous-entendus. Elle balayait ses jugements. Josefina l'avait connue adolescente. Elle connaissait son masque d'adulte. Elle était la femme amante. Soledad portait l'indépendance. Son esprit était libre, soi-disant. Elle appréciait les provocations. Elle aimait tenter. Josefina retint ses paroles. La neutralité était une obligation. La diplomatie accordait la bienveillance à cette femme qui venait d'accoucher. Elle approuva avec compassion. Josefina accorda la compassion à Soledad. Elle la protégea d'un geste tendre sur la tête.

- Maria, répéta Josefina pour Anna qui écoutait. Tu t'appelleras Maria comme ta grand-mère. Et comme deux femmes remplies d'amour, Maria et Maria-Magdalena, déclara la vieille. Sois bien aimée ma petite.
- Josefina, s'il te plaît, s'exaspéra Soledad.
- Peu importe, soupira la ventrière en capitulant. Il est temps de terminer le travail.

La jeune mère s'exécuta. Elle souleva difficilement son bassin. L'accoucheuse nettoya le ventre. Le placenta avait coulé en partie. Les deux sage-femmes restaient vigilantes. Elles vérifiaient. Le corps libérait les eaux. La poche aqueuse disparaissait. La vieille poussa sur le pubis. Ses doigts chauds touchèrent les poils, les lèvres mouillées et la vulve. Peu importait si l'abdomen tirait. Les muscles se rassemblaient. Elle passa la main le long de la colonne vertébrale. Elle frôla le sexe. Elle exécuta le rituel que Maria Lucia lui avait enseigné pour évacuer le placenta. Elle pointa le geste à son apprentie. Elle devait apprendre.

- Tu dois presser l'extrémité. L'horizontalité. Regarde. Elle montra son geste à Anna qui hocha la tête. Tu dois t'assurer que tout est sorti avant le bain.
- Oui Josefina, répondit docilement la jeune femme.
- Tu as compris, tu dois presser puissamment ? Anna hésita, Josefina s'agaça. Tiens, prends la petite. Mets-la dans le berceau.

La honte. Anna baissa la tête transpercée par la répugnance. Elle afficha sa culpabilité. Elle récupéra Maria. L'enfant dormait. Anna la posa dans le petit lit. Josefina observa la scène avec satisfaction. Cette petite était docile. Les premières minutes racontaient la personnalité de l'enfant. Maria remua, elle avait entendu. Josefina comprit, Maria était intuitive. Elle était l'héritière de sa grand-mère. Un instant, tout flotta. Anna était immobile. Elle rechignait à les

rejoindre, encore une fois. La vieille femme perdit patience. Cette apprentie n'avait pas de talent, elle n'en aurait jamais. Josefina leva la tête.

- Tu devrais le faire. Pas moi. Mais comme toujours, tu n'oses pas ! s'emporta Josefina.
- Laisse-la, soupira Soledad. Elle est jeune. Elle a le temps d'apprendre.

La gêne. Anna souleva sa tête alourdie par le jugement. Cette femme était sans mari. Elle avait mauvaise réputation et elle lui venait en aide. C'était inattendu. Josefina piqua d'un regard assassin. Anna ne devait pas juger. Elle rompait le code. Anna baissa la tête et s'approcha avec soumission. Les paumes vers le ciel, elle demandait pardon. Josefina n'avait pas le temps de la sermonner. Elle lâcha Soledad. La jeune apprentie prit sa place. Elle se colla contre le dos de l'accouchée. Elle posa ses mains sur le sexe et la honte s'afficha. Elle ferma les yeux. Elle serra ses dents. Elle devait exécuter. Elle souleva la mère avec force. Un cri et Soledad exulta. Anna la posa à terre. La puissance de Soledad éclata à ses yeux. Tant de libération dans l'épreuve.

- Non continue, s'exaspéra Soledad qui tremblait.
- Vas-y, qu'on en finisse ! ordonna Josefina avec autorité.

Anna reprit sa posture. Josefina vérifia d'un coup d'œil. Ses doigts appuyaient au bon endroit. Elle approuva avec contentement. La petite avait utilisé son instinct avec précision. Anna avait compris la manipulation sacrée. Sa pression avait été parfaite, rapide et salvatrice. Le bassin exulta. Josefina envoya son signal. La jeune élève pressa une lombaire. C'était le point secret. Le ventre se relâcha et elle inspecta avec automatisme. Son geste évacua les résidus placentaires. La posture triompha, la délivrance était complète.

- C'est fini, lâche-la, commanda Josefina.

Soledad repoussa l'apprentie qui recula avec soumission. Un vrombissement tellurique surgit de la femme. La Terre parlait. Le placenta quittait son corps. Soledad se tenait près du rebord de la baignoire. Elle ressentait son ventre. Les cellules de la vie réagissaient. La rage afficha le plaisir. Soledad lâcha un soupir. Le travail était terminé et elle pleurait de joie, de plaisir et d'ironie. Josefina saisit Soledad dans ses bras. La jeune mère accueillit son affection. Elles restèrent immobiles dans la chaleur de l'une et l'autre.

Un rempart. La poitrine de la sage-femme l'enveloppait. Ses seins chauds la sécurisaient. L'esprit de Soledad s'évada. Il entra dans les couches voluptueuses du ciel engourdi. Josefina connaissait cet état léger et onirique. Il emportait les femmes accouchées. Dans leurs pupilles, les étoiles de la maternité naissaient. Un nouvel univers s'ouvrait. Soledad entra dans la guérison sacrée. Elle sourit avec une quiétude pleine et entière. Josefina souffla avec bienveillance. Il était temps de faire parler le plaisir de la naissance.

Le divin descendait. La vieille quitta les bras pour encercler le dos de Soledad. Elle se posa derrière elle, accueillant sa colonne vertébrale avec sa poitrine. Josefina posa ses mains pour exciter le corps de la jeune mère. Son doigté était magique. Il était doux et intense. Josefina était fière de son art. Elle excellait. Son ressenti était affûté. Elle connaissait l'anatomie des femmes, la turbulence de leurs émotions et la résilience du corps. Elle contempla la nouvelle mère. Soledad recevait le plaisir. Elle touchait les cieux. Elle appréciait les sensations. Son esprit s'ouvrait. L'accouchée entendait Maria Lucia, l'esprit de sa mère défunte.

Son tout. Cette grande dame était son monde. Josefina l'admirait pour l'éternité. Maria Lucia avait un visage dur. Il cachait une rare compassion. Elle avait créé cette salle pour recevoir le destin du féminin. Elle communiait avec les souffrances, toutes les sévices vécues par les femmes. Celles qui déchiraient les entrailles. Celles qui exécutaient le cœur. Celles qui réduisaient leur être. Les femmes étaient soumises. Inférieures, elles étaient battues par les hommes qui jugeaient leur hymen. Ils condamnaient leur célibat. Ils évaluaient leur procréation. Un garçon, elles étaient respectables. Une fille, elles n'étaient qu'une vulgaire épouse. Stériles, elles n'avaient aucune existence. La femme n'avait qu'une valeur, celle de reproduire l'espèce. Son bassin déterminait son destin, son statut et la sentence de son néant.

Josefina souffla sur le clitoris. Elle le pressa. Soledad respira. Les glissements subtils attisaient son essence. Elle haleta. Elle attisa un tournis. Un appel transporta l'esprit. L'orgasme éclata. Elle claqua une expiration. Elle cria une extase puissante. Son utérus se contractait. Il commençait le processus pour retrouver sa taille. Le ventre était rempli. Des étincelles de vie jaillissaient comme des étoiles brûlantes et merveilleuses. Cette opération était magique, elle activait la rétraction utérine. Les tissus s'étaient réunis. Une main invisible avait opéré. Un fil doré avait réparé, soutenu par le mystère de la vie et du corps.

- Merci Josefina, souffla Soledad. Toi seule sait accoucher les femmes dans le plaisir. Sois bénie, mon amie.
- Tu sais qui m'a appris cette « technique » ? enquera la sage-femme.
- Celle d'attiser le clitoris pendant le travail ? Ne me dis pas que ma mère célébrait le plaisir sexuel pendant l'accouchement, décocha Soledad avec son insolence détachée.
- Ta mère croyait au plaisir sexuel placé sous le commandement de Dieu.
- Vraiment ? Car la Bible est tellement indulgente avec la femme qui accouche ! dénigra l'oiseau rebelle.
- Il faut savoir écouter la parole divine Soledad, expliqua l'élève de Maria Lucia. L'accouchement n'est pas le plus douloureux...
- Vraiment ?
- L'enfant est la véritable souffrance... Et la guérison aussi.
- Ma pauvre mère. Elle a été condamnée par son enfant.
- Ta mère te respectait. Elle connaissait ta vraie nature. La voix de Josefina cassa l'esprit caustique de la fille de Maria Lucia. Tu détiens le savoir sacré.
- Je sais, formula Soledad avec sincérité. Je remercie ma mère, tu es sa digne héritière Josefina.
- Remercie ta fille. Cette enfant est une nature calme. L'accouchement est celui de l'enfant avant d'être celui de la mère.
- Ma mère le disait toujours.

La dame s'arrêta. Elle la tapota dans le dos. Elle murmura. Le travail était terminé. Le sang avait cessé de couler. Les muscles s'étaient raffermis. Les os s'étaient redressés. D'un geste de la tête, elle ordonna à Soledad de se mettre à l'eau. Le bain chaud pouvait requinquer son corps. Cette tradition était secrète, elle était la signature de Maria Lucia. Soledad s'assit dans le flot et afficha son contentement. Sa tête se relâcha dans la tendresse maternelle.

Josefina fit signe à Anna. L'infirmière s'exécuta. Elle posa la petite sur le sein de sa mère. Maria était endormie. Son nez renifla. L'odeur du lait réveilla son instinct. Le nourrisson sortit des songes. L'accoucheuse s'assit derrière Soledad. La jeune apprentie versa des herbes et de l'huile dans le bain. L'eau était fraîche. La mère grimaça. Josefina s'amusa. Le froid glissa. La vieille commença à masser le bas du dos. Les frictions chauffaient les sens, Soledad se détendit. Josefina entonna une prière mystérieuse. Elle palpa le crâne pour masser les cheveux. Elle versa

un mélange d'huiles chaudes apaisantes. Soledad s'abandonna. Sa tête s'alléga avec Maria contre elle. La mère et la fille étaient en union et vibraient à l'unisson.

Un instant, l'espace se rompit. Les odeurs et les neurones stimulèrent un lien inconnu. Une sécrétion tendit les tétons. Les liquides s'agglomérèrent. Le colostrum se forma. La bouche se réveilla. La main se posa et les lèvres touchèrent la peau. Maria trouva l'eau de la vie. Elle aspira avec une évidence qui déconcerta Soledad.

- Bienvenue dans la vie.

Une phrase. La simplicité traduisait la profondeur maternelle qui se réveillait. Peu importait le statut... Quand la femme accouchait, elle était mère. Son corps avait enfanté. Le bassin changeait d'assise. Les hanches se décalaient. La colonne grandissait. La profondeur de l'amour se déployait et les souffrances disparaissaient avec le lien. L'enfant tétait avec douceur. Soledad afficha une risette simple. Josefina perçut combien elle était condamnée.

La séparation originelle opérait entre la mère et l'enfant. Le corps de Soledad dessinait la rage. Il murmurait les douleurs passées. Elle était l'enfant rebelle. Elle avait bâti les barreaux de son esprit. Elle était en cage. L'accoucheuse continua ses massages. Ses chants calmaient. La vibration délivrait. De nouvelles sensations émergeaient. Le suçon contractait les lobules. Le feu consumait les canaux fragiles. La peau chauffait. Le processus avait réussi. Soledad s'était raidie. Elle serra ses dents et ses paupières. Elle toucha l'irascibilité d'être mère. Le liquide nourricier passa. Son téton tirait et se contractait. Soledad ouvrit des yeux étonnés avec surprise, elle donnait le sein.

- Ça marche, observèrent les lèvres plissées par le dégoût.
- Bien sûr. C'est naturel Soledad, voyons.
- Je ne suis pas une mère.
- Tu l'es maintenant.

La dureté. Josefina se remémora les paroles de Maria Lucia. La sage-femme jugeait sa fille, cette femme libre qui affichait sa nonchalance. Elle était la séductrice insaisissable. Elle cachait sa vulnérabilité. Elle plantait sa souffrance derrière le masque de l'illusion. Elle faisait croire derrière son sourire provocateur. Sa liberté était sa prison. Un jour, tout bascula. L'amant l'avait

mise enceinte. Elle avait dû quitter son rôle. Le rejeton gémit. La vieille posa la main gauche sur la fontanelle.

- Là. Lis ton enfant. Doucement. Sans brutalité. Touche son âme.

Maria s'arrêta et attendit quelques secondes. Le temps se suspendit pour accueillir une caresse. Josefina avait posé sa main droite sur l'épaule de Soledad. La vieille prononça des mots inaudibles pour délivrer Soledad. L'accoucheuse pointa le cœur de la petite. Elle prit la paume de Soledad pour la poser sur le crâne de l'enfant. Soledad ferma les yeux et inspira la douceur de l'instant. Elle laissa ses formes se diluer pour capter la chaleur du bébé contre elle. Les lèvres du nourrisson rappaient son téton. La langue touchait et la bouche aspirait. Soledad avait mal. Elle retint une émotion et Josefina ne peut s'empêcher un soupir.

Soledad. Josefina connaissait son histoire. Elle avait un mentor depuis ses dix-neuf ans. Elle lui avait donné sa virginité. Année après année, mois après mois et jour après jour, aucun enfant n'était venu. Avec ses hanches fines, son ventre était resté invariablement plat. Aguichante, elle était stérile. Elle avait multiplié les conquêtes sans jamais tomber enceinte. Son mécène détestait la liberté de Soledad. Cet homme était brutal, possessif et violent. Il lui avait interdit. Elle était possédée.

Son riche gardien était revenu entre ses cuisses pour la contrôler. Son bienfaiteur jaloux la soumettait à la destruction. Elle recevait les étoles colorées. Elle cachait ses blessures. Elle se parait de bijoux sur ses bleus invisibles. Elle dissimulait les cicatrices avec des chaînes délicates. Elle portait les tuniques élégantes. Elle habillait son âme meurtrie qu'elle n'arrivait plus à retrouver.

Les femmes meurent. Avec la bague. Avec la robe blanche. Avec le sexe troué par les baisers faux. L'obligation est fleurie avec la foule contentée. Sous les coups de l'homme.

Les draps de satin encerclent. Avec les oreillers de plume. Avec les têtes de lit en lin. Avec la couverture chaude. Le caveau est décoré de l'alcôve des secrets. Sous le regard de la société.

Une conception. Soledad était tombée enceinte et tout s'était écroulé. Qui était le père ? La sentence. Après quatre mois de déni, il était impossible d'avorter. Le ventre avait gonflé. Qui était le père ? Comble de l'ironie, l'homme voulait savoir. Soledad savait, elle n'avait qu'un

amant. Qui était le père ? Elle n'avait qu'un seul poignard. Son bourreau était unique. Il passait. Il repassait. Il répétait l'autorité incontournable de la société absolue. Soledad avait su qu'il était temps de renoncer au silence. Elle était partie pour son village rejoindre la maison de sa mère. Un jour, sa disparition avait entraîné la mort de son passé. Et sa délivrance.

- Tu dois songer à ta réputation Soledad.
- Je resterai celle que je suis, Josefina.
- La rumeur te tuera.
- Ma mère est morte, c'est la seule mort qui compte.
- Tu es têtue.
- Je suis une femme libre. Soledad grinça des dents, le bébé s'arrêta.
- Là, calme-toi, femme libre. Tu es soumise à cette vie dans tes bras maintenant.
- Elle est mon pouvoir sur lui ! Soledad avait crié.
- Ton pouvoir sur lui ? Josefina ricana. C'est lui qui a tout le pouvoir. C'est un homme. Tu es femme. Quel pouvoir détiens-tu ?
- Tais-toi, marmonna la jeune accouchée.
- J'ai raison et tu le sais. La sage-femme ordonnait. Tu es faible, femme libre. Tu es mère, tu es femme. Ta responsabilité est ton destin et ta rédemption aussi.

Soledad se raidit. Cet être reposait entre ses bras. Elle passa sa main sur ses épaules. Josefina perçut sa tristesse. La vieille aurait aimé l'alléger. Elle connaissait l'emprise qu'une femme de la cour d'Espagne exerçait sur elle. Soledad avait dix-sept ans quand elle avait quitté son village. Maria Lucia l'avait envoyée après le décès de son mari. Elle voulait que sa fille dépasse le deuil. Elle voulait qu'elle obtienne un diplôme et une expérience d'infirmière. Elle avait usé de ses connaissances. Maria Lucia détenait les secrets des femmes nobles. Elle avait accouché les épouses. Elle avait recousu les sévices avec les aiguilles de la discrétion. Soledad était une dette. Son éducation était le prix du silence.

Maria Lucia avait trouvé une position d'aide-soignante pour Soledad. La jeune femme avait accompagné une noble atteinte de tuberculose avec dévotion et franchise. Manuela était entrée dans sa vie. Cette femme titrée connaissait la couronne. Manuela était devenue la protectrice de Soledad. Elle l'avait gardée à son service et la vie de Soledad avait changé. Tolède, Madrid, Cadix, Paris... Soledad avait découvert le luxe. Ses mains étaient son sésame. Elle soignait, elle était récompensée. Manuela était devenue sa marraine.

Avec Manuela, Soledad avait reçu des livres. Elle aimait les lettres. Elle invitait les poètes dans son palais et affichait son goût pour l'art. Elle avait offert *Carmen* à Soledad. La rumeur disait que Manuela était la muse à l'origine du personnage principal. L'esprit libre de Carmen manipulait ses amants. Manuela abusait des personnes autour d'elle, elle avait la position pour le faire. Soledad s'était identifiée aux deux personnages. Elle voulait user de son pouvoir. Elle voulait mourir par amour. Avec Manuela, Soledad avait reçu un masque.

« Allons, allons ! vous voyez bien que je suis bohémienne ; voulez-vous que je vous dise la baji* ? Avez-vous entendu parler de la Carmencita ? C'est moi. J'étais alors un tel mécréant, il y a de cela quinze ans, que je ne reculai pas d'horreur en me voyant à côté d'une sorcière. — Bon ! me dis-je ; la semaine passée, j'ai soupé avec un voleur de grands chemins, allons aujourd'hui prendre des glaces avec une servante du diable. En voyage il faut tout voir³⁸. »

Soledad ressemblait à Carmen avec ses cheveux noirs aux reflets bleus. Ses yeux étaient obliques. Ses doigts fins et ses lèvres discrètes étaient la pulpe du fruit. Elles exerçaient un parfum mystérieux accentuant son allure bohème. Son âme ensorceleuse mouchait les hommes. D'un regard, elle aimait séduire. Manuela était intervenue. Elle lui avait ordonné son fils Carlos. Sa marraine avait orchestré leur première nuit. Soledad avait perdu son hymen, il avait été percé par le pénis de l'héritier de Manuela. Avec lui, elle avait appris le sexe et la conquête.

Le lit avait excité son désir. Soledad voulait des hommes entre ses cuisses. Elle avait trouvé de nouveaux amants. La sexualité générait son extase. Carlos avait su. Cet homme était violent et jaloux. Dès qu'il avait su, il avait tapé. Soledad s'était soumise. Son destin était écrit par un homme qui la frappait. Soledad partait, Manuela ordonnait et Soledad obéissait. Elle revenait dans le lit ensanglanté par le silence. Elle taisait les coups. Elle cachait les bleus. Elle aimait son bourreau. Avec lui, elle avait appris la guerre des sexes.

- La paix Soledad. Seule la paix de l'esprit donne la vie, soupira Josefina en éloignant les souvenirs lugubres. Maria va changer ta vie. Ta mère sera heureuse.
- Ma mère est morte.

³⁸ Nouvelle de Prosper Mérimée (1845) qui a inspiré l'Opéra Carmen de Georges Bizet. *Baji : la bonne aventure.

- Est-ce une raison pour renier ce qu'elle t'a appris ? Tu as une fille, tu dois transmettre Soledad. Ce n'est pas un choix.
- Ou quoi ? Ma vie est déjà maudite. Ta médecine, Josefina... Elle condamne les femmes.
- Non. Josefina coupa le verbe. Elle libère les femmes.

Le ton sec. Le bébé s'arrêta. Elle afficha une moue. Maria avait fini. Son expression mêlait contentement et questionnement.

- Ça y est. Elle réalise qu'elle est un être de chair. Elle s'incarne, observa Josefina.
- Pour apprendre la cruauté des hommes ? bouda la jeune mère amère. Pour apprendre l'infériorité de la femme ?
- La femme est puissante, somma la vieille.
- Puissante ? ricana Soledad. Je croyais que l'homme détenait le pouvoir.
- Nous sommes femmes. Nous sommes notre destin. Nous sommes notre libre arbitre. Josefina était impériale. Où est ton amant Soledad ? Je ne vois ni mari, ni amour à côté de toi. Ta mère a gardé son mari avec elle, car elle connaissait trop les dangers qui rôdent autour d'une femme sans statut. C'est ça, être puissante.
- Je suis célibataire, rugit Soledad comme une lionne déchaînée.
- Et regarde-toi ! Prends exemple, tête dure ! Choisis le bon mari. Le mien est mort. Celui d'Anna a disparu... Ils sont des masques. Ils sont une façade. Grâce à eux, nous sommes libres. Nos chaînes sont écrites dans un registre que l'Eglise cache. Renonce à l'amour Soledad. Et reconnais l'amour. Celui d'être femme pour toi-même.
- Mais...
- Et ne me parle pas de la Manu. Josefina était excédée. Cette femme avait l'argent, la position et le pouvoir. Elle était vide. Regarde la vérité en face, tu peux être pleine.
- Tais-toi.
- Ta seule force, c'est l'héritage de ta mère. Il est temps d'apprendre son savoir. Tu dois m'aider à accoucher.

Le silence. La bouche fermée, Soledad restait muette. Anna avait disparu. Elle s'était effacée. L'infirmière ressemblait au flacon posé sur le meuble en bois. L'armoire était encastrée dans le mur. Elle épousait parfaitement la forme arrondie de la maison. Au-dessus, la broderie reproduisait un dessin. Un code mystérieux se cachait derrière les lignes verticales. Des triangles alignés brillaient subtilement. Les trois points exaltaient la forme parfaite. Tout était

toujours par trois. Maria Lucia croyait en la trinité. Soledad sourit faiblement et constata la fatalité. Sa mère, cette femme éternelle continuait d'exercer son autorité sur elle.

- Les hommes sont des lâches, grogna Soledad. Mari ou amant, ils ne veulent qu'une chose, te posséder au lit. Et une fois qu'ils t'ont attrapée, ils veulent te posséder à la vie et à la mort.
- Tu lis trop de romans. Ta mère serait en colère. Anna, as-tu fini ? cassa Josefina fatiguée par l'inertie d'Anna.
- Oui Josefina.

L'ordre. La jeune infirmière tendit la décoction. Le silence l'avait préparée. La vieille renifla. Elle approuva avec satisfaction. Elle donna le bol. Soledad devait boire. La jeune mère s'exécuta. Elle attrapa le récipient d'une main. Le nourrisson dormait. Il fallait protéger son sommeil. Josefina opina. Elle reconnut. Elle devait admettre. Soledad était forte. Elle était puissante comme Maria Lucia. Telle mère, telle fille.

- Tu es mère maintenant. Regarde ta fille. Apprends à toucher son âme. Apprends à communiquer avec elle. Apprends-lui les secrets des femmes. Un de ces secrets est de composer avec les hommes pour survivre. Ta responsabilité, c'est transmettre à ta fille tout ce que ta mère savait.

Soledad expira doucement. La décoction produisait son effet. Maria dormait. Dans le bain tiède, Soledad expiait sa frustration. Son corps se libérait. Josefina perçut les émanations. Les coups avaient cassé ses membres. Les menaces hantaient les oreilles et les abus de l'amant réapparaissaient. L'homme était omniprésent. Il flottait avec son sexe qui blessait. Josefina souffla sur le crâne de la fille de Maria Lucia. Elle devait s'affranchir. Elle devait oublier Manuela. Elle devait abandonner Carlos. Elle devait chasser les spectres de son ancienne vie. Soledad inspira.

- Tu n'es qu'un démon, s'écria brutalement Soledad. Jamais tu ne me posséderas !

Maria se réveilla. L'assaut soudain accéléra son rythme cardiaque. Les images défilèrent avec le cri. La vieille prit l'enfant dans ses bras. Elle se mit à chanter. La voix effaça les sons. Les

vibrations apaisèrent l'environnement autour du nourrisson et la musique porta le pardon. Josefina isola Maria et berça l'enfant loin de sa mère.

- Chut Maria, Chut. Ta mère se libère de son démon. Doucement, murmura Josefina avec tendresse. Tout va bien se passer.

Elle saisit une serviette chaude et elle entourait la petite. Elle ordonna à Anna. Elle devait contenir Soledad. L'accouchée respirait lourdement. La tête tournait avec les gouttes de sueur. La torpeur déchirait les tripes. Des poussées hallucinantes dessinaient des nuages noirs. Une silhouette émergea, elle était diabolique. Ses yeux étaient orbités et menaçants. Ses bras étaient coiffés d'une arme blanche. Un poing voulait la cogner. Soledad hurla son délire.

Anna la plongea dans l'eau. Elle la sortit pour l'asperger d'eau glacée. Anna la tapa sur la tête. L'esprit de Soledad se relâcha. La jeune femme s'éteignit. Anna interrogea Josefina du regard. La vieille était satisfaite. Dans ses bras, la petite était calme. Elle la confia à l'assistante. La ventrière s'approcha de la baignoire. Soledad était hagarde. Elle fixait une ombre invisible. L'esprit de Manuela planait sur les eaux.

- Soledad, écoute-moi. Quitte-la. Tu es une femme de cœur. Ne laisse pas cette ombre t'envahir. Ne laisse pas les coups te dominer. Tu m'entends ? somma la femme sage. Je m'appelle Josefina. Je suis l'amie de ta mère Maria Lucia. Elle est là. Regarde-la. Ignore Manuela et quitte l'enfer.
- Je ne...
- Pars maintenant. Tu n'es pas coupable. Tu m'entends, Soledad ? Tu n'es pas coupable !

Un rot bruyant. Libération. La respiration de Soledad ralentit. Son corps se détendit. Ses traits s'adoucirent. Peu à peu, ses yeux se baissèrent. Ils vagabondèrent sur le sol. La robe de l'accoucheuse dessinait ses formes généreuses. Ses jambes ressemblaient à des troncs. Josefina était un arbre inébranlable. Soledad se recroquevilla. Sa vulnérabilité jaillit. Elle éclata en sanglots avec l'étreinte de Josefina.

- Là. Lâche. Lâche ta peine. Laisse la violence, Soledad, la vie t'appelle.
- *Je suis ici. Je suis la femme, le secret et ton devoir.*
- Qui parle ?

- La Belle de Cadix a les yeux de la liberté.
- *Chante Josefina. Chante.*
- La Belle a une fleur d'éternité, encore et toujours. Josefina avait les yeux fermés.
- *Un homme du Sud vient t'aimer. Il est la figue de l'olive, l'eau de la poésie et la main de vérité.*
- Qui parle ?
- Chut, souffla la sage-femme. Apaise-toi Soledad.

Les voix. L'accoucheuse l'encercla. La chanson mystique apaisa la pièce. Maria s'endormait à nouveau. La quiétude planait. Les gémissements de la jeune mère s'éteignaient. Le rythme intangible exerçait son autorité, la nuit touchait à sa fin. Les premières lueurs du jour annonçaient le matin. Le calme régnait. La vieille sortit Soledad de son bain. Elle l'habilla d'une robe en tissu léger. Elle posa une large étoffe en laine. Elle entoura ses cheveux mouillés dans un fichu en lin. Elle lui massa les membres. Elle se détacha. Son silence ordonnait.

- Tu vas rentrer chez toi. Avec Maria.
- Oui.
- Bien. Tu dois dormir avec ton bébé, c'est compris ?
- Oui, Josefina.
- Anna va te rejoindre à huit heures.
- Oui...
- Tu as besoin d'aide Soledad. Arturo t'attend dehors, il te portera.
- Mais...
- Tu préfères que je le fasse ? coupa la vieille.
- Oui, Josefina, je laisserai Arturo me porter, obéit la rebelle dominée.

Anna s'approcha de Soledad. Elle tremblait. Maria dormait au creux des bras. L'accouchée saisit l'enfant. Elle était mère, elle était condamnée. L'enfant se posa sur son cœur, elle était libre. Elle adressa un sourire. En quelques mouvements, elle quitta la salle d'accouchement. Les épaules voûtées, elle s'éloigna. Une ombre portée par la lune disparut avec elle.

- Tu es sûre qu'elle peut garder l'enfant ? demanda Anna inquiète.
- Oui. Elle est forte, tu verras. Elle n'est pas mère. Elle n'est pas faite pour être mère. Mais, tu verras. Soledad élèvera bien son enfant.

- Oui Josefina.
- Anna, laisse-moi te dire une chose, reprit froidement Josefina. La femme violée est la plus forte d'entre nous. Qui sommes-nous pour la juger ?
- Violée ?
- Oui, Anna. Et ne crois pas qu'il soit le seul homme à abuser de sa femme. Tu débutes. Tu ne sais rien des horreurs que vivent les femmes, vociféra âprement l'accoucheuse. Des maris qui les forcent. Des grossesses qui les tuent. Des fils qui violent leurs filles. Crois-moi Anna, Soledad mérite le respect.
- Oui, Josefina.
- Bon sang, c'est elle qui sait, pas toi !

La rancœur. Josefina s'éloigna de son apprentie avec effroi. Ses paroles avaient été blessantes. Elle s'était emportée. Jamais elle n'avait laissé parler sa frustration. Elle ordonnait. Elle régenterait avec rigueur mais jamais... Jamais elle jugeait. Elle se regarda dans le miroir. Ses rides. Ses cernes accusaient sa peau. L'odeur du sang émanait des compresses. Elles étaient disposées sur le meuble. Elles témoignaient de leur art et de leur peine. Elle sentit la fatigue. Elle était épuisée par cette nuit de travail. Cette naissance avait terminé un cycle.

- Bien, il est temps. Tu n'es pas prête. Tu n'as pas d'instinct. Mais tu es la seule qui sois formée.
- Je suis la seule à avoir une autorisation.
- Grâce à la révolution ! Les nouveaux décrets ne seront plus aussi cléments³⁹, rugit Josefina avec hargne. Elle s'arrêta. Elle commença à sangloter.
- Matrona⁴⁰ Josefina, tout va bien ?
- Non, ça ne va pas, avoua-t-elle sèchement.

Elle s'approcha du meuble. Elle ouvrit un tiroir. Un coffre résidait à l'intérieur. Elle actionna le mécanisme secret pour l'ouvrir. Une larme tomba sur sa joue. Il était temps. Le volet se leva. Il s'étira. Il dévoilait son trésor, une lettre cachetée écrite par Maria Lucia. Josefina la tira de

³⁹ Entre 1868 et 1874, la période révolutionnaire a conduit à un allègement de la rigueur académique. Le Décret de Ruiz Zorrilla du 21 octobre 1868 libéralise l'exercice des professions médicales dont celui de sage-femme régi par la loi Moyano sur l'instruction publique qui établit les conditions d'obtention du titre de sage-femme. La femme doit être âgée de plus de 20 ans, mariée ou veuve pour exercer.

⁴⁰ « Mère » en latin, la « sage-femme » dans l'usage courant en espagnol.

son sommeil. Une deuxième larme souffla sur sa peau. Elle renouvela le mouvement. La boîte se ferma. Elle soupira avec nostalgie. Le devoir résidait dans la mémoire d'une conversation.

- Il est temps.
- Il est temps ?
- Tu n'es pas prête. Tu ne le seras jamais.
- Mais Josefina...
- Ecoute-moi bien, coupa l'enseignante. Tu n'as qu'une seule chose à accomplir désormais. Te taire.
- Oui Josefina. La jeune femme acquiesça sans saisir la mesure de l'annonce de la sage-femme.
- Cette lettre est pour Soledad. Elle désigna l'enveloppe et la posa sur le meuble. Je m'en vais.
- Mais Josefina...
- Débarrasse-toi de tes habits et tu seras grande.

La chambre ronde. Cette clinique pour femmes était l'aboutissement d'une vie et d'un savoir. Anna avait appris avec dévotion. Son dévouement était à la hauteur de l'aura de la fondatrice de cette demeure élégante et rigoureuse. Cette salle de maternité était la rondeur chaleureuse. L'esprit de la grande dame flottait. Chaque détail portait sa connaissance. Tout murmurait son éloquence. Tout détaillait son art. Anna avait appris au cœur du royaume de Maria Lucia.

- Viens toujours les pieds nus et le cœur disponible, conclut Josefina.

Anna opina avec obéissance. La vieille femme commença à ranger ses affaires. Anna comprit. Elle savait. L'apprentie s'activa immédiatement. Elle prépara de l'eau chaude. Comme à chaque fois, la boisson devait être prête avant que son enseignante ne quitte la salle. Josefina aimait boire avant de marcher. Le breuvage l'aidait. Elle pouvait rejoindre le village. Anna lui tendit la tasse. Josefina sourit. Cette fois-ci, elle n'avalait qu'une gorgée. Elle quitta la chambre sans cérémonie et sans un mot. Tout avait été dit. Elle ferma la porte. Le chemin était silencieux. Les ombres passaient avec les corneilles. Elles volaient dans le ciel. Maria Lucia était partie, Josefina pleurait.

Les détails. La vieille pensa. La porte en bois dégageait une odeur d'épinette noire et de patchouli tendre. Les fleurs d'oranger sur la tapisserie racontaient l'essence du lieu. Elles embrassaient le parquet lissé et brillant. L'armoire dans le mur continuait les lignes et approfondissait la pièce. La baignoire en nacre jouait avec les reflets de la lumière de la cheminée. Le ventre de l'ancre ruminait un feu incandescent. Il éclairait la bibliothèque où les livres murmuraient la vérité. Le linge s'accumulait dans les paniers avec les traces de la vie. Les outils étaient rangés dans la commode douce. Tout était d'une propreté impeccable. Josefina quitta le souvenir du sanctuaire en fermant son esprit. Tout était accompli.

Sur le chemin, le temps s'agitait. La vie continuait avec le vent de la pluie. La sage-femme parlait avec l'invisible. Elle confiait son cœur à Maria Lucia. Elle pleurait avec la bourrasque du matin. Ses mots l'avaient trahie. Elle marchait avec tristesse, désespoir et colère. Josefina avait rompu son code, l'éthique selon laquelle il ne fallait ni juger, ni maudire. Elle entra dans l'espace public. Sur la place, le temps balayait la poussière. Un cri réveilla la foule endormie. Des voix s'élevèrent dans la petite ville, la tragédie avait frappé. Un corps gisait sur le patio de l'église au pied d'une statue de pierre. L'esprit de Josefina s'était envolé. Un sourire étrange était gravé sur ses lèvres. Son expression inhabituelle cachait son visage blanchi par le jour.

Chapitre 2 : La sorcière de Cadix

Anna, Andalouse 1860-1884

« Et Saül dit à ses serviteurs :

Cherchez-moi une femme qui évoque les morts, et j'irai la consulter.

Ses serviteurs lui dirent :

Voici, à En Dor il y a une femme qui évoque les morts.

Alors Saül se déguisa et prit d'autres vêtements, et il partit avec deux hommes. Ils arrivèrent de nuit chez la femme. Saül lui dit :

Prédis-moi l'avenir en évoquant un mort, et fais-moi monter celui que je te dirai.

La femme lui répondit :

Voici, tu sais ce que Saül a fait, comment il a retranché du pays ceux qui évoquent les morts et ceux qui prédisent l'avenir ; pourquoi donc tends-tu un piège à ma vie pour me faire mourir ? »

Samuel 28 : 7-9, *La Bible*.

Des lèvres fermées. Ses cheveux noirs étaient retenus en chignon. Son regard exigeant avait jugé. Maria Lucia avait rendu son verdict. Peu importaient les encouragements reçus à Cadix. Peu importait sa connaissance aiguisée des manuels. Rien. Aucun argument ne plaiderait en sa faveur. Anna était dénuée de talent. Son analyse était nulle. Zéro. Les yeux de la grande dame ne se trompaient jamais. Anna avait failli vomir. La sévérité de Maria Lucia était un poignard, elle l'avait plongé dans son estomac. Anna avait été prévenue, cette femme était austère et sans répit.

« Elle n'a pas le don.

- Elle a l'œil et la précision, avait rétorqué Josefina.
- C'est vrai.
- Elle vient de Cadix, ajouta la confidente de Maria Lucia.

Le silence avait régné. Une sorte de musique inaudible avait joué. Maria Lucia était restée debout. Immobile, elle trônait silencieuse dans son temple impassible. Les meubles étaient

parfaitement agencés. Ils épousaient la rondeur du lieu. Ils dégageaient son implacabilité. Une bibliothèque était remplie de livres dont plusieurs éditions uniques. Les habitants connaissaient leur réputation. Ils murmuraient la connaissance de la femme, celle qui se dissimulait derrière son masque rigide. Les cadres glissaient des dessins, des formes et des codes secrets. Ils dansaient subtilement les clés de l'art du ventre que cette femme royale détenait.

- Bien.

Un mot. Maria Lucia avait opiné. Son âge avançait, sa fille la refusait. Elle était contrainte. Elle avait cédé. La légende avait plié. Elle avait accordé sa clémence. Le destin d'Anna avait basculé. Elle avait été acceptée. Anna était autorisée, elle pouvait devenir l'apprentie de Maria Lucia et de Josefina. Deux années avaient passé. Maria Lucia était restée identique. Sans révision, elle avait maintenu son jugement. Anna était mauvaise. Elle n'avait pas le don. La jeune femme détenait une qualité, elle était patiente. Elle montrait sa persévérance. Elle faisait les décoctions. Elle exécutait ses exercices. Elle réalisait ses lectures. Josefina lui enseignait les gestes. Maria Lucia nourrissait son esprit.

A vingt ans, Anna avait été envoyée à Madrid. Elle s'était formée pour obtenir son titre de sage-femme. La jeune femme reconnaissait toute sa chance. Elle avait été mariée à un cousin fermier. Cette union lui avait donné le sésame. Sans mari, Anna ne pouvait pas partir étudier. La société exigeait qu'elle soit mariée ou veuve. Les femmes avaient trouvé une solution en organisant un mariage de raison avec un homme de leur village. Mariée, elle avait pu partir.

La ville. Anna avait découvert un autre monde, moderne et rugissant. Elle avait marché dans les rues. Elle avait détaillé chaque immeuble. Avec une soif curieuse et naïve, elle avait passé la porte de l'éducation. L'université était une promesse pour un avenir différent. Le cursus universitaire affichait la possibilité d'apprendre. Anna avait suivi une formation en obstétrique. Elle n'aimait pas les études théoriques. Elle avait persévéré. Fidèle à sa force discrète, elle avait sillonné entre les épreuves. Elle avait combattu. Tous lui reconnaissaient sa résistance passive et efficace. Elle avait reçu son diplôme sans exploit. Un membre de l'enseignement lui avait offert un poste en province. Josefina avait écrit.

La lettre. Anna devait revenir au village. Maria Lucia était décédée brutalement. Soledad avait refusé d'assister à l'enterrement. La fille voulait rester auprès de son célèbre amant. Elle avait

rejeté son héritage. Josefina était désespérée. Elle devait transmettre le savoir de Maria Lucia. La femme-Reine s'était bercée d'illusion. Sa fille rejetait. Josefina avait la responsabilité de trouver une élève. Elle n'avait pas le choix. Josefina voulait Anna comme apprentie. Elle était la seule à avoir été formée à l'Université. Une nouvelle fois, le destin avait frappé.

- Tu n'as vraiment pas l'instinct, avait répété la sage-femme.
- Je sais, Josefina.

L'apprentissage était difficile. Josefina était à l'image de Maria Lucia. Elle était une enseignante exigeante, sèche et intransigente. Chaque soir, Anna rentrait pour pleurer. A côté du feu de cheminée, son mari avait menacé. Il pouvait retirer son autorisation. Ses parents avertissaient, elle devait arrêter. Anna refusa. Elle était têtue, elle se croyait capable et compétente. Maria Lucia l'avait tolérée. Cette grande dame, cette sommité de toute l'Espagne l'avait formée. Josefina l'avait appelée. Cette sage-femme aux mains d'or voulait lui transmettre les secrets de Maria Lucia. Elle était la Pythie. Elle était Hippocrate. Non, Anna devait rester.

Un matin, son mari était parti pour le travail. Il n'était pas revenu. Il avait disparu sans explication. Josefina avait prophétisé. Il avait été agressé par les vagabonds. Avec la crise agraire, les dangers de la route sévissaient. Leur Espagne périssait dans la pauvreté, l'instabilité politique et la violence. Son époux avait disparu et personne n'avait pu retrouver ni son corps, ni sa trace. Du jour au lendemain, Anna était devenue libre. Elle pouvait exercer sans mari et sans son autorisation. Ce jour-là avait fait basculer son destin, Anna avait gardé sa place. Elle pouvait pratiquer librement la médecine du ventre. Un soir, Anna entra dans le temple du savoir secret. Elle fit une prière. Elle demanda à ne plus quitter la clinique. Elle voulait être l'héritière. Elle voulait que Soledad ne revienne jamais.

Quelques semaines plus tard, Soledad débarquait dans la maison de Maria Lucia. La femme stérile était enceinte. Ce jour-là, les yeux de Josefina avaient retrouvé les étoiles. La sage-femme étincelait à nouveau. Anna s'enferma dans la trahison, la déception et la rage. Elle laissa sa rancœur envahir ses veines. Soledad ne venait jamais à la clinique. Elle continuait de refuser. Josefina resta silencieuse. Avec les jours, le ventre grossissait. Avec la pluie, Soledad entra dans la salle ronde de sa mère. Elle accepta d'accoucher avec l'aide de Josefina et d'Anna.

La colère. La jalousie étrangla Anna. Josefina commença à enseigner les potions les plus secrètes à la fille rebelle. La femme maitre était si joyeuse.

La fille de Maria Lucia cheminait vers elle. Elle répondait à l'appel de sa mère. Elle exauçait les prières de Josefina, sa protectrice. La sage-femme se considérait comme sa vraie marraine. Anna réalisa les manœuvres de Josefina. Elle préparait l'accouchement de Soledad selon les règles de l'art. Josefina voulait que Soledad donne naissance dans le plaisir. Elle voulait s'émanciper de la souffrance chrétienne qui condamnait la femme à accoucher dans la douleur. Josefina perpétrait le ventre véritable. Elle orchestrait la naissance par l'orgasme. Son intention coupa la voix d'Anna. Elle ne serait jamais l'héritière, Anna refusait cette médecine.

- Il est temps, avait dit Josefina le jour de la naissance de Maria.

Quelques heures plus tard, elle mourrait. Josefina avait été emportée par le mystère. Anna voyait sa demande se réaliser. Elle était la sage-femme du village. Les heures suffirent pour confirmer l'évidence. Anna n'avait pas le don. Elle était devenue sollicitée. Les femmes venaient à elles. Elle tremblait en silence. L'image restait. Elle était Anna. Elle avait sa réputation pour elle. Elle était l'étudiante de Josefina et l'élève de Maria Lucia. Ce statut la rendait intouchable. Elle n'avait pas leur talent. Elle ne détenait ni leur doigté, ni leur intuition. Elle était un mensonge. Tous les jours, elle trompait. Un jour frôla la catastrophe.

Son incompétence était évidente. Josefina l'avait vue. Maria Lucia l'avait décrétée à la seconde où elle l'avait rencontrée. Anna avait ignoré. Elle était aveuglée par la persévérance. Les livres étaient inutiles. La pratique était stérile. Elle ne savait pas ressentir le corps féminin. Elle ne savait pas toucher le cœur. Elle était douée pour les manipulations mécaniques. Elle pouvait prendre en charge le bébé. Elle était incapable d'anticiper. Elle comprenait mal les besoins des femmes. Reine de la clinique sacrée, Anna s'était trouvée face à l'évidence, elle n'avait pas le talent. Rien. Zéro. Le néant.

Face à l'évidence, ses yeux s'étaient ouverts. Elle avait entendu et accepté son manque de ressenti. Anna avait dû ranger son orgueil. Elle avait dû arrêter de parler. Les jugements l'avaient possédée. Les rumeurs se retournaient contre elle. La culpabilité la rattrapait. Elle était rongée par son comportement malsain. Anna vivait le péché, celui de condamner l'autre par

désir. La jalousie avait rongé sa persévérance. Elle était le vice. Elle avait commis une offense capitale et primaire. Elle avait mal dit.

Emportée par le désespoir, Anna s'était rendue chez Soledad. Elle savait son incompetence. Elle avait besoin d'aide. Soledad était la fille de Maria Lucia et la protégée de Josefina. Elle pouvait lui enseigner. Anna était venue pour lui demander. Elle voulait apprendre. Anna avait toqué à la porte avec une résolution. Elle devait convaincre Soledad ou des femmes risquaient de mourir à cause d'elle. Anna était maudite par son péché d'orgueil. Elle espérait racheter son âme égoïste.

- Est-ce que je peux vous parler ? Il était tard et il faisait froid.
- C'est toi.
- Je suis désolée, Soledad. Je vous l'avoue. J'ai dit du mal de vous. Je vous en supplie, pardonnez-moi, avait-elle débité avec rapidité. J'ai besoin de vous.
- Ah ! La pratique de ma mère. Je suis digne de respect alors ?

Anna avait baissé la tête avec honte. La culpabilité colorait ses joues. La peur dessinait ses traits. Sa trahison remplissait ses yeux. Elle était l'égo défait. Elle avait dit la malédiction. Elle avait colporté. Elle avait été dévorée par l'envie. Anna était à la porte de sa rédemption. Elle implorait le pardon à celle qui avait commis l'adultère. Soledad lui avait souri. Son expression était pure. Elle était une femme battue. Le mythe de Carmen avait masqué sa souffrance. Elle était une femme violée, pas la rebelle qui avait connu la prison de sa liberté.

- Viens, j'ai fait une tisane. Attention au bruit. Maria dort. Et Dieu sait combien j'aime le silence de son sommeil.
- Merci Señora Soledad.
- S'il te plait, Anna. Tutoie-moi et appelle-moi Sole.
- Oui Soledad.
- Ça commence bien. Entre.

La maison. Tout était resté identique. La rigueur de Maria Lucia brillait dans chaque recoin. Soledad portait la même demeure. L'odeur était identique. La musique était le miroir des réflexes similaires à ceux de sa mère. Elle portait du noir sur son visage dur et ses yeux doux. La maternité l'avait transformée. Elle affichait un détachement visible. Elle agissait avec

sagesse. Elle était une bonne mère. Elle comprenait les besoins de Maria. Elle posait des limites à son enfant. Elle paraissait si différente. La mort de Josefina l'avait transformée. Le silence qu'elle avait observé. Elle avait été admirable, elle avait gardé les murs du secret.

Soledad proposa un fauteuil à la jeune femme. Anna s'exécuta. Elle contempla le salon exigü. Les vieux cadres s'étaient sur le mur. Anna s'arrêta sur une photographie, celle de la propriétaire des lieux. Josefina avait emmené Maria Lucia chez le photographe. La vieille avait râlé. Elle redoutait les images. Elle disait qu'elles imprimaient le temps. Le temps était fait pour passer. Le temps était le contraire d'une photographie. Il devait rester dans la mémoire vivante, pas dans un cadre statique. Dans le salon, le cliché souriait. Maria Lucia était morte quelques jours après. A côté d'elle, Josefina étincelait. Anna explosa en larmes.

- Voyons, voyons Anna. Calme-toi. Calme-toi. Soledad lui avait tendu un mouchoir.
- Je ne mérite pas ta gentillesse Soledad !
- Oh je sais. Je sais ce que disent les femmes. Et je sais ce que tu dis avec elles.
- Oh Soledad, peux-tu seulement me pardonner ?
- C'est pardonné. J'ai connu pire, je t'assure.

Anna sanglota avec une vigueur redoublée. Son cœur se brisait. Elle avait si honte. Elle avait colporté tant de fausses paroles. Elle avait accusé Soledad. Elle avait insinué. Elle avait affirmé de sorcellerie, tant de maux avaient été dits. Soledad était le démon. Il venait la nuit. Il portait des verrues sur le nez. Il avait des dents pourries. Il avait un sourire terrifiant. Elle avait inventé une légende pour se libérer. A chaque mot, elle se désignait l'héritière de Maria Lucia. Le diable était Soledad, elle était le masque qui convenait à la société. Maléfique.

- Pire ? Je t'ai donné le surnom de sorcière !
- Ah ! Mais quelle sorcière, Anna ! La sorcière de Cadix, se réjouit Soledad. Cela me change de l'oiseau rebelle ! Je suis certaine que ma mère s'amuse avec les Morts...

La malice. Soledad leva la main. Elle était joyeuse et taquine. Elle était le pardon entier et pur. Elle accompagna sa déclaration d'un sourire. Elle voulait apaiser la jeune femme. Son intention eut l'effet contraire. Anna redoubla ses lamentations coupables. Elle pensait à Maria Lucia. Son esprit l'observait depuis les cieux. Elle avait si honte. Elle n'était pas à la hauteur. Le jugement

dernier l'attendait. Elle avait corrompu la médecine du ventre. Elle avait reçu l'enseignement pour mieux le bafouer. Elle était un affront. Elle était une renégate. Anna méritait l'enfer.

- J'ai insinué que... commença Anna avec remords.
- Oh tu n'as pas été la première à jeter cette pierre. Les vieilles de l'église l'avaient déjà suggéré à la mort de ma mère.
- Mais tu n'étais pas là !
- Et alors ! Un poison est un poison, Anna. Il se boit, même périmé.

Anna se figea. La fumée de l'eau chaude émanait au-dessus de la tasse. Elle s'attarda sur la coupe avec un sourire amer. Tant de rumeurs avaient circulé à la mort de Maria Lucia et après celle de Josefina. Telle une roue libre, Anna avait alimenté. Sans répit, elle avait répété. Elle avait déformé avec appétit. Ses yeux s'étaient remplis de méchanceté. Sa langue avait râpé les adjectifs mesquins. Ils brûlaient son âme. Ils se répétaient comme le refrain d'une chanson. Anna était hantée par la musique. Son venin était l'instrument du diable. Anna était figée par sa langue de vipère.

- Je ne l'ai pas empoisonnée, tu sais...
- Je sais, coupa Soledad. Je n'écoute plus le vieux curé depuis longtemps. Ni toi, ni moi sommes coupables de la mort de Josefina.
- En es-tu vraiment sûre ?
- *Une femme meurt quand elle devient visible.* Une phrase inconsciente et omnisciente. Soledad tiqua. Elle afficha un sourire amusé. Le mysticisme me dépassera toujours.
- Visible ? Le mot résonna dans l'esprit d'Anna.
- Seule ta conscience sait Anna, murmura Soledad.

Anna acquiesça. Sa vue se brouilla. Son regard hagard croisa le souvenir de la nuit de la naissance de Maria. Elle avait répété les minutes dans sa tête. Elle avait douté, beaucoup douté de ses gestes. Le spectre de la nuit avait interrogé sa raison. Anna avait perdu le fil de ses actions. Elle avait commis une erreur. Elle avait changé la potion pour du cyanure. Non. Elle avait pris l'eau. Elle avait mis les feuilles. Elle avait versé la décoction. Son incompetence la hantait. Anna n'avait jamais eu le don. Elle était perdue. La confusion lacérait son esprit. Anna rejetait les souvenirs englués dans la mort.

- Tu t'interroges n'est-ce pas ?
- Tous les jours, avoua la jeune femme implorante. Tout est passé si vite... Et je suis si mauvaise, Soledad ! Maria Lucia avait raison. Je n'ai pas de talent. Je ne comprends rien à l'anatomie des femmes. Rien du tout.
- Tshh... calma Soledad. Maman disait beaucoup de choses fausses. Une seule était vraie. Une sage-femme apprend avec le temps. Tu as perdu deux éducatrices en moins de quatre ans. Tu as le droit à l'erreur.
- *Les sorcières accompagnées d'une vieille sont dignes de confiance.* Une voix d'outre-tombe avait parlé à la place d'Anna.
- Pardon ? Soledad avait reconnu la phrase.
- Nous devons travailler ensemble, reprit Anna. Tu avais raison pour Francisca, elle devait seulement remuscler son périnée... Ses douleurs sont parties maintenant.
- Une simple déduction, Anna.
- Que je n'ai pas su faire. Soledad resta silencieuse.
- Je suis fatiguée.
- Aide-moi, je t'en supplie.
- Tu dois trouver ton destin, Anna.
- Et tuer les femmes qui accouchent ?

Soledad afficha une expression triste. Les frappes, les cris et les douleurs percèrent son visage. Les scènes défilaient sous ses yeux. Anna comprit. La femme voyait. Soledad accédait aux détails intimes d'une personne, d'un couple et d'une famille. Anna lâcha une larme. Elle trembla avec effroi. Anna lui prit la main. Elle la baisa avec chaleur. Son envie était absoute. Tout était effacé. Anna savait. Elle comprenait ce que Soledad vivait. Elle touchait les âmes. Elle communiait avec la souffrance des corps. Anna comprit ce qu'avoir le talent signifiait.

Soledad se détacha. Elle se leva. Elle s'approcha du portait de sa mère et de la sage-femme. Son secret était un fardeau. Anna décela la torture interne de la fille de Maria Lucia. Elle captait les informations, les pensées et les émotions. Soledad lisait le corps des femmes comme un livre. Elle découvrait les blessures pour agir et pour les guérir. Elle détenait la connaissance de la médecine du ventre. Anna baissa les yeux. Soledad était celle qu'elle aurait voulu être. Elle était la beauté de la femme qui exerce naturellement son art.

- Tu vois, n'est-ce pas ?

- C'est une malédiction, Anna. Nous sommes des barbares, avoua Soledad.
- Soledad, tu ressens les femmes !
- Tais-toi. Tu ne sais pas de quoi tu parles...
- Soledad...
- Tais-toi. Le silence régna. Les femmes comme moi connaissent leur place. Ma mère est morte d'une attaque cérébrale brutale. Josefina est morte d'une crise cardiaque fulgurante. Une femme clairvoyante est une malédiction. La mort vient à elle quand elle a terminé sa mission. Elle meurt quand elle a donné les clés de son être. La mort sait quand elle doit rendre son âme. Le savais-tu Anna ?
- Je... balbutia Anna qui ignorait cette croyance. Soledad, je dois t'avouer mon secret... Josefina t'a laissé une lettre.
- Celle de ma mère ? Soledad afficha un air conscient. Je sais que tu l'as brûlée.
- Je suis désolée, avoua Anna avec culpabilité.
- Je l'ai vu en rêve. Ma mère est venue me le dire, expliqua sommairement Soledad. Méfies-toi Anna, une femme obtient toujours la vérité.
- Je n'ai jamais su... La voix d'Anna s'égorgea. Une larme tomba. Je n'ai jamais eu le talent.
- C'est ainsi. Accepte ton destin.

Soledad se détourna du portait et s'assit sur le fauteuil. Elle reprit sa place. Elle but de l'eau parfumée. Anna observa la femme. Elle incarnait un mystère absolu, celui de la reine puissante. Elle avait été l'amante. Elle avait été la protégée de la Duchesse Manuela et la pute du village. Et maintenant, elle était l'héritière de Maria Lucia. Avec ses mains de fée, Soledad pouvait guérir, elle détenait les clés du talent. Anna but une gorgée de la tisane en hochant la tête comme hébétée par la vérité. Elle était prête. Elle connaissait le code. Elle se leva. Elle quitta Soledad sans regarder le portait et sans honorer l'autel de la vérité. Anna s'engouffra dans la nuit. Le spectre parla sur le chemin.

- *Une femme clairvoyante sait quand elle doit mourir.*

Anna ferma les yeux. Des larmes ruisselaient avec l'orage tonitruant qui tombait sur la nuit. La soirée était pourpre. Le sang coagulé avait coulé. Des mouches empestaient la salle. Elle était seule avec ses aiguilles et son désespoir. Les souvenirs hurlaient les réprimandes. Les échos

répétaient les erreurs. Le flot était incessant. Il mêlait les reproches. La conversation avec Soledad avait été stérile. Le masque, Anna l'aimait trop pour l'abandonner. Possession.

La jeune femme avait continué à pratiquer. Sa patience était son atout. Sa docilité finirait par briller. Elle avait gardé la clinique ouverte. Anna avait défié les enseignements et les traditions. Encore et toujours, le masque restait. Il brûlait désormais. Anna était face à son incompetence. La mort mangeait le corps affaibli. La femme allongée devant elle n'avait plus de force. Elle voulait mourir. L'enfant était bloqué dans le bassin. Il étouffait.

La honte. Anna suintait. La sueur se mêlait à ses larmes inutiles. La salle ronde tournait. Les erreurs s'accumulaient. Les prières étaient étouffées par l'essoufflement. Les pansements s'accumulaient sur la table. Une femme était allongée sur le bois. Elisa était en train mourir. Anna pleurait avec son cœur. Ses regrets murmuraient. Son impuissance hurlait. Le spectre de Maria Lucia parlait à côté d'elle. Il lui répétait son incompetence. Il condamnait son entêtement. Anna avait continué la médecine du ventre sans respecter une règle fondamentale. Elle avait pratiqué sans ressentir. Elle n'avait pas d'intuition. Elle ignorait l'intelligence du cœur.

- Je vais mourir en enfer, sanglota l'apprentie, les mains couvertes de sang et le front en sueur. Dieu viendra me punir.

Elisa était allongée et flottait avec la nuit. Elle était évanouie. Elle arpentait le monde des ombres. Son corps n'était que douleurs. Un instinct de survie l'appelait. L'enfant voulait naître, le ventre voulait s'ouvrir. Anna se frotta les yeux. Un liquide tomba sur ses joues. Ses mains étaient rouges. Le sang se mélangeait avec les gouttes chaudes de son désespoir. Elles avaient peur. Son cœur comptait les battements. La torpeur dévorante agressait ses tripes. Son entêtement l'avait bernée. Elisa était condamnée par son incompetence.

- Tu avais raison, Matrona Maria Lucia. Je suis médiocre. Je connais les textes par cœur, mais je ne sais rien.

Les larmes pleuraient. Les pleurs coulaient. L'écoulement étouffait. Son cœur était en miettes. Elle était poignardée par son insolence.

- *Une femme qui essaie est une femme qui vit.*

Une femme qui pleure est une femme qui cherche.

Une femme qui agit est une femme qui témoigne.

La réponse est devant toi !

L'esprit te parle. Il te montre le chemin de la mort et de la résurrection.

Réveille-toi, Anna.

La porte s'ouvrit avec violence. La pluie extérieure tonnait avec le vent. L'air s'engouffra. Il propagea le froid. D'un geste, un nouveau claquement ferma le temple. Anna sursauta. Les larmes coulèrent de soulagement. Soledad lui lança un regard noir. Elle enleva son manteau. Elle balaya la scène. L'opération en cours puait. Elle s'approcha de la table. Elle détailla la situation. Soledad exerçait avec clairvoyance. Elle utilisait son intuition et son savoir. Elle était impériale. Anna hoqueta. Elle gémissait. Elle avait envie de s'effondrer. Elle voulait se réfugier avec la mort. Elle voulait cacher son échec coupable. La fenêtre ferma son péché.

- Bouge, ordonna Soledad.

Un coup d'œil. Elle réalisa le diagnostic. Le bébé se présentait par le siège. La femme était inconsciente. Le sang était abondant. Il coulait partout. Il annonçait le monde et la mort.

- Tu as ouvert le ventre ?
- Je... Anna perdit sa voix dans ses larmes. Le bébé...
- Il est trop grand. Pousse-toi maintenant, ordonna Soledad. Reprends-toi. Tu as deux vies entre tes mains. Ce n'est pas le moment d'avoir des remords.
- Oui, Soledad.

Anna se décala. Elle lâcha ses instruments avec soumission. Soledad nettoya le ventre. Elle épongea le sang. Il sortait de l'utérus. La fille de Maria Lucia soupira bruyamment. L'urgence hurlait. Elle se précipita vers le meuble. Elle saisit l'arme tranchante. Elle nettoya. Elle imbiba le tissu avec l'odeur décapante de la préparation de Maria Lucia. Elle s'approcha du corps de la patiente. Elle prépara son geste. Une incision parfaite coupa la peau. Le sang jaillit. Elisa quitta le monde conscient. Son corps se relâcha. Soledad ordonna. Anna apporta plusieurs serviettes.

- Va chercher tes aiguilles. J'ai besoin de toi, abrégé Soledad. Tu comprends ?

- Oui, répondit Anna en exultant ses jérémiades. Et le bébé ?
- Anna, la mère va bientôt mourir. La mère morte, le bébé meurt. Ressaisis-toi enfin !
- Oui Soledad.
- Je vais opérer l'intérieur. Tu dois utiliser les serviettes pour contenir le sang. C'est compris ?
- Oui Soledad, c'est compris.
- Tu t'occupes de l'enfant. Dès qu'il est sorti, c'est compris ?
- Oui Soledad, pleurnicha Anna dont la culpabilité égorgeait la parole et la raison.

L'arme tranchante. La précision innée tomba comme une épée de justice. Anna observa avec un désespoir aveugle. Soledad découpa sans merci. Sans douter, elle opérait. Le sang explosa abondamment. Sans hésiter, elle tira le bébé qui cria. Les oreilles étaient coupées par le soulagement de la vie. Il respirait. Le sauvetage était réussi. Elle trancha le cordon ombilical. Elle confia l'enfant à Anna. Sans attendre, Soledad saisit les aiguilles. Elle sortit un morceau de placenta. Avec une rage inconnue, elle pénétra le bassin. Anna comprit. Soledad voulait sauver la femme allongée.

Anna prononça une prière à voix basse. Tout son amour vibrail. Elle emporta l'enfant avec elle. Elle accueillit le nourrisson avec sa peau chaleureuse. Elle nettoya l'enfant qui braillait. Elle l'emballota. Elle le posa dans le lit. Le marmot hurlait. Anna ne l'entendait pas. Ses oreilles étaient remplies. Elle était guidée par Maria Lucia et Josefina. Leurs silhouettes invisibles lui parlaient. Elles lui montrèrent les gestes. Anna accédait à une nouvelle expérience. Ses deux enseignantes étaient à côté d'elle. Les deux femmes défunes la guidaient. Anna découvrait le talent.

- *Tu sais opérer, Anna. Tu sais. Laisse ton instinct venir à toi. C'est dans l'épreuve que le féminin se réveille. C'est dans l'adversité que la femme émerge. Sois la médecine. Sois celle qui opère. Nous avons besoin de toi. Maintenant !*

Brutalement, une transe inattendue traversa son esprit. Anna saisit une aiguille et les pansements. Elle les imbiba d'une décoction secrète. Ses enseignantes étaient à ses côtés. Guidée, Anna opéra à son tour. L'utérus était déchiré et le placenta s'était dispersé. De concert, les deux femmes triaient. Elles désinfectaient. Elles recousaient les tissus. Les pleurs de l'enfant déchaînaient l'air. La fatalité défiait leur obstination. Soledad termina la première. Elle comprit.

Anna avait bientôt fini. Elle était inspirée. Elle était guidée par l'esprit. Anna avait laissé son instinct agir. Elle s'était réveillée avec la foudre. Elle était habitée par une force puissante. Elle était devenue le mystère.

- Tu as été touchée, conclut Soledad. De larges cicatrices habillaient le bas ventre de la patiente. Il suintait de douleurs et d'écorchures. L'esprit est venu à toi.
- Trop tard, Soledad. Il est venu trop tard.
- Tu aurais dû le voir, c'est vrai. La dureté de Soledad était similaire à celle de Maria Lucia. Elle ne pouvait pas avoir d'enfant par voie basse. Son bassin était trop étroit et sa colonne mal placée. N'as-tu rien vu, Anna ?
- Je suis désolée, je... Je n'ai pas vu. Anna gémit. Je n'ai pas ton talent ni même ta connaissance, Soledad.
- Occupe-toi de ce braillard maintenant, assomma la fille de Maria Lucia. Elisa a peu de chances de survivre, donnons une chance à son fils.

Le nourrisson. Il était un miracle. Il était en vie. Anna prit le petit dans ses bras. Les larmes jaillirent. Elle le déshabilla. Elle le plongea dans l'eau. Elle sanglota. Sa vue se brouilla avec ses pensées. Soledad était venue. C'était le troisième sauvetage in extremis. Anna avait frôlé la catastrophe. Elle était rongée par la culpabilité. Elle était abattue par la honte. Soledad avait opéré. Elle l'avait inspirée. Elle avait exercé avec le fantôme de Maria Lucia et l'âme de Josefina à ses côtés. Elle avait suivi l'exemple de Soledad. Elle avait exécuté sans hésiter. Avec puissance, Anna s'était approprié les rituels de Maria Lucia. Elle avait pris possession de sa médecine. Le temps d'une seconde, elle avait fait parler le talent.

- Il est temps. Anna capta une larme.

Anna regarda l'enfant. Il s'était calmé. Il dormait. Anna ferma les yeux avec remords. Les bavardages rampaient encore. Elle avait colporté les rumeurs et les phrases assassines depuis la naissance de Maria. Elle avait participé à la rancœur contre Soledad. Et maintenant, Anna avait été initiée. Elle avait vécu le talent. Soledad était sa femme maitre.

- Tout est accompli.

Soledad posa la main sur les yeux de la sépulture d'Elisa. Le bruit du silence tonna dans le ciel. Anna sursauta. Cette scène du passé avait prédit le présent. Elle regarda Elisa et Soledad. Elle avait gardé le bébé endormi dans ses bras. Il portait une risette apaisée sur son visage de poupon. Anna écarquilla les yeux pour revenir à la réalité. La mère était allongée sur la table d'opération, elle commençait le chemin vers l'autre monde.

Soledad continuait son rituel. Elle avait lavé les tissus. Elle avait nettoyé le sol. Elle avait enfumé l'air. Les esprits funèbres flottaient. Ils attendaient avec la lumière naissante du matin. L'espoir était aplati par le pragmatisme. Le corps accouché était anéanti. Il avait été écrasé par la dureté de l'utérus. Soledad combattait pour lui. Un halo brillait autour de la ventrière. Sa vraie peau éclairait l'instant. Tout vacillait avec son attitude. Tout racontait le destin. Anna comprit. Elle avait décrypté. Les gestes de la guérisseuse reproduisaient une fatalité évidente. L'âme d'Elisa dansait à côté de son fils nouveau-né.

- Je suis désolée Elisa, murmura-t-elle à son esprit.
- Elle sera mieux là où elle va, crois-moi, prédit Soledad.
- Et son mari, qu'allons-nous lui dire ?
- Quand il daignera venir ? Soledad fulmina. La vérité.
- La vérité, répéta Anna. La vraie vérité, oui.
- Sa femme est morte en donnant naissance à un enfant comme trop de femmes avant elles et beaucoup d'autres après elle, cracha la ventrière avec colère.

Soledad ouvrit brutalement la fenêtre. La pièce sursauta. La lumière extérieure entra. Elle rangea les tissus déchirés. Le sang avait séché. Les bandelettes étaient raides et irrécupérables. Elles étaient prêtes à être brûlées. Le balai grattait le sol. Soledad chassait la douleur en faisant le ménage. Elle expiait le drame. Elle condamnait l'horreur. Le vent balaya avec elle.

- Laisse, Soledad ! Je m'en occuperai plus tard !
- Ce n'est pas pour toi, c'est pour elle... Et pour lui. Elle désigna le petit. Tu devrais aller le voir. Lui amener son fils. Il est sous sa responsabilité maintenant. Un fils sans mère, c'est une tragédie.
- Mais...
- Laisse ! Je m'occupe de la salle. Et d'elle aussi. Dis au mari que tu as préparé le corps. Il doit venir avec le croque-mort. Il faut enterrer Elisa.

- Mais...
- Quand vas-tu comprendre Anna ? C'est trop tard. Tu es coupable de sa mort. Elle haleta. Mais tu n'as pas à en être responsable ? Va maintenant avant que je m'énerve.
- Oui, Soledad.
- Elisa ne devait pas avoir d'enfant, n'importe quel docteur aurait pu le dire. Va, maintenant. Tu connais le chemin.

La sentence. Anna trembla. L'enfant dans ses bras commença à gémir. La réalité tapait. Elle acquiesça avec soumission. Sa tête était agitée. Une folie naissait en elle. Elle saisit un sac. Elle préparait chaque naissance. Elle organisait le linge, la couverture et l'huile qui accompagnaient les premières heures de la vie de l'enfant. Elle se hâta avec automatisme. Il déroula l'affront. Son cœur était brisé. Ses larmes amères coulaient sur sa culpabilité. Elle avait du sang sur les mains. Elle ouvrit la porte sans se retourner. La route était poussiéreuse. Elle accueillait un enfant orphelin. Elle condamnait une femme meurtrie par son existence sur terre.

- Chut, petit cœur de miel. Nous allons retrouver ton père... Nous allons trouver ton père. Anna esquissa un mouvement douloureux. Et tu t'appelleras Santiago. Que Dieu te favorise par la mère que tu n'as jamais eue et celle que je ne serai jamais.

Le chemin. Il était baigné par la tristesse. Le soleil matinal glaçait son cœur étouffé. Un rayon passa sur la plaine. Une bénédiction brillait. L'astre solaire chauffait la route. Anna déborda. Ses émotions pleuraient avec le bambin. Ses tripes étaient tordues. Son corps la portait à peine. Le passé chahutait l'espace, il se tenait avec elle. Les fantômes chantaient ses erreurs. Son esprit retraça les étapes de sa vie. Anna marchait le long de la fatalité. L'histoire racontait son destin. Le bébé dormait dans ses bras, il était l'innocence incarnée.

- Quelle idiote ! se sermonna Anna avec désespoir. Tu m'entends Santiago. Les femmes sont idiotes. Elles se laissent influencer. Promets-moi, Santiago. Promets-moi d'être un homme, un vrai... Un homme qui soutient sa femme. Tu m'entends. Encourage-la ! Toujours et pour toujours. Promets-moi de ne jamais l'humilier ! Jure Santiago ! Jamais tu ne frapperas ta femme ! Ni avec le poing, ni avec les mots !

Un tonnerre tonna dans le ciel. Anna regarda l'horizon. Tout était de plus en plus gris. La pluie allait revenir. Elle devait se hâter. Elle désespéra. Le passé tournait court. Le présent l'appelait.

Elle sentit. Elle savait. L'esprit d'Elisa la suivait. Elle voulait voir son fils. Cette plaine était décharnée par le chagrin. Anna accéléra le pas. Elle parcourut une centaine de mètres. La maison approcha. Le bébé était contre ses seins. Il était chaud. Il était pur. Les bourrasques annonçaient un vent porteur d'orages. Elle trouva la porte. Elle frappa avec force. L'homme ouvrit. Le ciel gronda. Il baissa les yeux. Le souffle déchanta. Il vit l'enfant dans les bras d'Anna.

- Où est Elisa ?
- Morte. Et voilà son héritage, cracha Anna. Un enfant plus pur que le matin. Prends ton fils Miguel car il ne reste que lui.

L'annonce était cruelle et rêche. Anna avait administré un venin inhabituel. Elle avait parlé sans compassion. Elle avait prononcé avec agressivité. Elle avait énoncé les mots avec méchanceté. Elle avait jugé. Elle se rappela Josefina. Elle avait regretté et elle était morte. Anna n'avait ni culpabilité, ni remords. Elle voulait voir cet homme déchiété. Elle voulait qu'il ressente la douleur de sa femme. Son bassin avait été éventré par la naissance. Son utérus avait été déchiré par la vie. Anna voulait que Miguel paie. Le père resta choqué. La réalité était muette. Il était planté dans l'incompréhension. Les mots n'avaient pas atteint son cerveau. Tout s'était arrêté.

Un mouvement. Une personne approcha derrière lui. La sœur de Miguel apparut. Alba avait un visage doux. Elle était venue de son village pour la naissance. En les rejoignant, elle découvrit Anna et le bébé. Son frère était muet. Elle comprit avec effroi. Dans un tremblement, elle s'avança vers Anna. Elle saisit l'enfant de ses bras. Ses yeux brûlaient. Elle retenait ses larmes. Miguel ouvrit la bouche clouée, incapable de formuler un seul mot. Il était sous le choc. Sa sœur le remplaça.

- Entre Anna, proposa Alba. L'orage arrive.
- Je dois retourner à la salle. Avec un croque-mort. Le corps d'Elisa, il faut l'enterrer le plus vite possible.
- Cela peut attendre la fin de l'orage, Anna... Et Miguel... Il a besoin de temps.
- Je n'ai plus de temps. Elisa n'a plus de temps non plus. Au revoir, Alba. Elle fit quelques pas, l'eau commençait à s'abattre sur elle. Elle revint. Le petit, il s'appelle Santiago. C'est la volonté de Dieu qui a parlé. Promets-moi de le baptiser de ce prénom.

Abasourdie, la foudre conclut le tonnerre de l'annonce. Alba promit. Le silence apaisa l'échange. Anna sourit, elle était contente. Elle avait donné un prénom, elle avait un héritier. Elle quitta la maison sous l'averse drue et sans concession. La jeune femme repartit vers la salle. Le chemin était le présent. Il menait au temple des femmes. Anna parcourut les kilomètres vides. Rien. Tout était blanc. Son esprit était vacant. Les blessures de son passé étaient lavées. L'eau ruisselait. Elle pénétrait tous ses pores. Elle n'avait plus de peau. Son corps n'était que l'eau et l'oubli. Anna flottait au-dessus de la tourmente. Le tissu s'aplatissait contre sa peau avec vigueur. Il frottait son être. Il évacuait ses péchés.

Anna n'avait plus de corps. Elle était ce cyclone incongru. Elle était ce ciel coupable. Elle était ce déchainement de la nature. La montagne au loin riait. L'océan au loin moquait. La neige invisible commentait. Les nuages déversaient le venin. Les mots tombaient sur ses épaules. Des milliers de vibrations rappelaient ses péchés. Elle était coupable. Elle n'avait qu'un chemin, celui de la rédemption. Elle arriva devant la porte fermée de la clinique de Maria Lucia. Cette bâtisse en chaux était la chambre de tous les secrets. Le cœur gros et l'esprit léger, Anna entra.

L'ovalité. Les poutres apparentes dégageaient de la douceur. Les fenêtres calfeutrées respiraient l'intimité. Tout racontait les actes, les litres de sang et les linéaires de fil qui avaient recousu. Anna avait répété les gestes. Elle s'était adaptée. Elle avait essayé. Elle avait appris les vertus des herbes. Elle avait préparé des fioles. Elle avait entendu les témoignages. Ils accumulaient la lourdeur et les tragédies. Anna avait gardé le silence avec ses épaules déformées. Tout était dur, sauf la naissance. L'être qui venait au monde, effaçait tout.

L'enfant. Son corps venait avec sa nudité. Il faisait confiance. Il exposait sa vulnérabilité. Il était la plus belle des guérisons. Maria Lucia, Josefina et Soledad avaient compris cette loi. Elles accueillaient la vie. Leurs cœurs seuls les guidaient. Leur présence calmait. Leur toucher pardonnait. Elles étaient la boussole dans les ténèbres. Les femmes venaient. Elles luttèrent. Les femmes repartaient. Elles vivaient à nouveau.

Abattue mais résolue, Anna pénétra dans la maison à la silhouette arrondie. Une lettre était posée sur l'étagère. Le corps de la jeune femme était couché sur la table. Soledad avait placé Elisa au centre. Elle avait sorti une magnifique couverture, un tissu au liseré doré. La femme décédée était enveloppée dans un drap blanc pur et innocent. Elle était magnifique. Elle était délicate. Anna avait déjà vu cet habit de lumière, il avait entouré Maria Lucia pour son

enterrement. Soledad avait réutilisé le linceul de sa mère pour accompagner la mort d'Elisa. Anna était battue par l'évidence.

Trempée, l'eau de la pluie se confondait avec les larmes de son âme. Anna était face à son destin. Elle devait accepter. Elle était une femme sacrée. Elle comprenait le sens des mots. Se déshabiller signifiait adopter l'humilité. Dans le froid de la pièce, elle ôta ses habits. Progressivement. Doucement. Un à un. Elle retira sa veste en lin, sa robe en coton et la chemisette qui retenait sa poitrine volumineuse. Son caleçon tâché portait les marques du sang mal lavé. Elle détestait le sang menstruel. Elle nettoyait sans retirer. Elle montrait sa répugnance d'être femme. Anna faisait face à son histoire. Elle s'effondra avec la lettre laissée par Soledad.

« Le secret : Elisa est le prénom de mon aïeule. »

Anna se leva. Elle s'approcha du meuble. Elle récupéra graines, fleurs et feuilles. Elle erra jusqu'à la baignoire. L'eau était restée. Elle était glacée. Anna n'avait plus de sensations corporelles. Elle saisit une éponge. Elle appliqua les ingrédients sur sa peau. Les pleurs n'avaient pas cessé. Chaque goutte écrivait sa douleur d'être née. Son échec était imprimé instant après instant. Elle était une femme sans condition, ni consistance. Elle n'avait été ni putain, ni épouse. Elle avait été l'opprimée frustrée. Elle se tourna vers Elisa.

- Je t'en prie Elisa, pardonne-moi.

Elle sortit du bain. Elle s'essuya rapidement. Elle saisit une vieille robe en lin. La pluie s'acharnait sur les alentours. Elle trouva le bois précieusement conservé dans la réserve. Elle répartit toutes les bûches dans la salle. Elle sélectionna les meilleures huiles. Elle déversa. La démence avait conquis ses peurs. Elle décora Elisa avec des fleurs. La composition florale formait un dessin mystique. Elle observa son œuvre. Anna aurait aimé prendre une photographie. Elisa était l'image parfaite de la nymphe. Elle était une fée. Elle était la vierge célébrée par les plafonds des palais de Madrid et Anna l'avait consacrée.

- Voilà mon ange. Tu es prête à partir.

Anna retourna à la réserve. Elle s'empara d'un baril d'essence. Josefina lui avait enseigné cette précaution. Il fallait toujours garder une réserve pour le poêle. Elle vida le récipient. L'odeur

agressive augmenta sa folie. Le liquide aiguïsa les parfums ardents de ses profondeurs démoniaques. La colère la dominait. Ses yeux offensifs se ravivèrent. Elle expira. Elle épousa les détails. Ils étaient sa dernière mémoire, sa vengeance et son sacrifice ultimes.

- Tu m'as bien punie, maman.

Une évidence. Anna prononça ce mot. Josefina était sa mère. Elle soupira avec soumission. Elle s'approcha de l'armoire. Un espace était caché par la cheminée. Josefina gardait ce qu'il y avait de dangereux à l'intérieur. Anna y trouva la bouteille de cyanure de potassium en poudre accompagnée d'un papier. Josefina gardait une instruction pour chaque préparation, la sage-femme conservait un texte qui indiquait ses vertus. Anna ouvrit la feuille et lut le texte retranscrit par l'écriture élancée de son mentor.

« Ayez soin de vous-mêmes et, quoi que vous fassiez, vous me rendrez service, à moi, aux miens et à vous-mêmes⁴¹. »

Josefina avait ajouté une inscription latérale. Son apprentie savait déjà. Le code sacré des femmes devait rester secret. Elle formula les mots à voix basse. Personne ne devait entendre. Les esprits planaient autour d'elle, Anna invoquait leur présence.

- Et si vous deviez m'ensevelir, que la terre soit sur moi. Et si vous deviez me célébrer, que le feu embrasse ma peau. Et si vous deviez me tuer, que la foi soit avec vous.

Maria Lucia et Josefina apparurent. Leurs esprits défunts étaient à côté d'Anna. La jeune femme ne voyait plus. Elle était emportée par une croyance. Les deux femmes voulaient l'empêcher. Anna allait commettre le crime. Elle souriait en serrant la bouteille contre elle. Les yeux hagards, ses lèvres boudaient. Les dernières larmes avaient séché. Elle était dans une transe colérique. Une clairvoyance malveillante dictait ses actes.

- Ma vie était donc stérile. Mon esprit était donc vide.
- *Anna, reviens au cœur.*

⁴¹ Phédon, Platon.

L'entêtement. Anna était emportée par une vision erronée. Elle obéissait à une tradition sans voir, ni comprendre. Elle avait fermé ses yeux à l'amour. Ni Maria Lucia, ni Josefina ne pouvaient la sauver. Anna était arrivée à la fin de la route. Elle s'approcha du meuble. Un seul objet trônait, une boîte remplie d'allumettes. Elle expira de nouveau. La pluie frappa contre la porte. L'orage montrait des signes d'affaiblissement. L'heure était venue. Elle alluma une tige de bois.

- *Anna, le talent, c'est toi.*

La larme était sèche. Le silence était mortel. Anna s'était habillée avec l'échec. Elle s'était condamnée. Elle ignorait le pardon. Elle oubliait les voix et l'inspiration. Josefina et Maria Lucia l'avaient guidée pour opérer Elisa. Le talent était là et elle le refusait. Anna préférait l'orage, le jugement et l'entêtement. Elle s'avança. Anna était le spectre. Elle avait terminé sa mise à nu. Sa nidation avait terminé son voyage. Elle attendait la naissance.

Sans hésiter, Anna lâcha. Le liquide odorant prit feu. Elle contempla le brasier s'animer. Le sol, les buches, quelques tissus... Tout progressait. L'air s'encombra. Le spectacle était magnifique. Anna sourit à Elisa. Sa mort était digne. Telle une Reine, elle était brûlée par le feu purificateur. A cet instant, Anna s'étouffa. L'air devenait insoutenable. Une flamme toucha sa main. Elle cria. Les yeux orbités, elle ouvrit le flacon avec noirceur. L'ombre dominait la maison. Le feu détruisait la médecine des femmes.

- « *Jésus voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, il dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » Puis il dit au disciple : « Voici ta mère. » »*⁴²

Elle avala la poudre blanche. Elle hurla, brûlée par le poison agressif. Anna s'effondra sur le sol. Les esprits autour d'elle l'entendirent prononcer les mots. Son âme s'écroula dans les entrailles de la démence. Spectre dans le feu, le diable dans son esprit.

- *Paix à la sorcière de Cadix. »*

⁴² Jean 19 : 26-27.

Chapitre 3 : Le secret de Magdalena

Magdalena, Andalousie 1888

« S'étant retournée, elle lui dit en hébreu :

« Rabbouni ! », c'est-à-dire : Maître.

Jésus reprend :

« Ne me retiens pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père.

Va trouver mes frères pour leur dire que je monte vers mon Père et votre Père,

vers mon Dieu et votre Dieu. »

Marie Madeleine s'en va donc annoncer aux disciples :

« J'ai vu le Seigneur ! »,

Et elle raconta ce qu'il lui avait dit. »

Jean 20 : 11-18, *La Bible*.

Une aube. Le silence du matin planait sur les toits. Le sommeil animait le rythme du soleil naissant. Ses rayons pénétrèrent la pénombre des derniers rêves. Les premiers mouvements du corps étaient encore perdus dans la profondeur des draps. La lumière perçait entre les battants usés par le temps. Un esprit chuchota à l'oreille. Une tension inconsciente planait. Les lèvres bougèrent avec les paupières. La chaleur inerte était refroidie par l'immobilité nocturne. Brutalement, les yeux s'ouvrirent et la conscience s'éleva à la journée. La peau sortit de sa léthargie. Elle accueillit l'air. Il soufflait sur la nouvelle matinée. Elle se présentait avec un soleil prometteur. Le ventre était délayé. Il était tendu. Une sensation imperceptible cheminait. La créature bougea dans le lit.

Magdalena était une femme voûtée par son âge. Son statut de doyenne du village la portait. Elle méritait ce titre. Elle avait 74 ans. Elle en paraissait 60 ans. Sa sagesse précédait ses rides. Son cœur était lourd de la vie. Son regard profond accompagnait chacun de ses gestes avec une force délicate. Chacune de ses paroles touchait en profondeur. Elle avait connu Maria Lucia. Elles étaient nées la même année, à quelques jours d'intervalle. La mort l'avait emportée avant elle. Elles auraient pu être doyennes ensemble. Son amie décédée aurait été une grande figure. Elle avait une nature décidée. Elle avait un pouvoir inné. Magdalena était timide et dénuée de

charisme. Elle sourit en pensant à son amie, elle avait appris à briller avec les épreuves et l'expérience.

Comme chaque mardi, elle quitta sa maison. Sa demeure se trouvait en périphérie du centre du village. Elle prenait son panier d'osier. Elle mettait son manteau. Son fils lui répétait qu'il pouvait s'occuper des courses. Elle pouvait rester à la maison. Elle refusait au nom de sa dignité. Sa routine émaillait sa fierté. Elle tenait à sa réputation. Elle surveillait sa forme physique. Son âge avancé était une illusion. Elle devait montrer l'exemple. Elle était une figure d'inspiration. Son ton était sec. Elle répondait à son fils qu'il devait s'occuper de ses affaires. Son commentaire était un rituel désagréable. Dans son for intérieur, Magdalena réprimait une remarque brûlante. Son fils célibataire devait se trouver une femme.

Son fils Jorge était beau garçon. Il avait trente-cinq ans. Il était fort. Il était vif. Il était serviable. Il avait de nombreuses qualités pour une femme de la société espagnole. Il ne maltraitait pas leur sexe. Jorge était fils unique. Il était né sans père. Les mains expertes de Maria Lucia l'avaient accouché. Maria Lucia l'avait aidée à garder le bébé. Magdalena lui était redevable pour son fils. Elle avait perdu cinq bébés. Son époux était violent. Il était rustre. Il était mort dans son sang, éventré par son taureau. Magdalena était enceinte. La fin tragique de son mari avait autorisé la vie. Elle était devenue mère. Elle avait eu un fils. Et Maria Lucia avait protégé son destin de mère et de veuve.

Ce matin-là était différent. Un nuage planait avec une mauvaise augure. Magdalena percevait un changement invisible. Elle avait parlé avec force. Jorge avait cédé sans débattre. Elle était fatiguée de leur cohabitation. L'air connaissait son caractère décidé. Il était temps de clore un cycle. Elle devait se débarrasser de son fils. Elle devait manipuler les événements. Il devait accepter une épouse auprès de lui. Elle soupira avec agacement. Son fils était trop passif et incapable de prendre une décision. Elle était coupable. Elle avait été trop lâche avec lui. Elle tiqua. Le soleil sur la plaine était inhabituel. Un bouleversement approchait.

Un matin changeait les indices.

Une vibration transformait le cœur.

Un changement rétablissait l'équilibre.

Sans s'attarder, la vieille poussa le portillon. Elle emprunta le chemin. Elle adressa un regard à la plaine. Elle inspira. Cette étendue l'apaisait. Elle avait connu ses formes toute sa vie. Elle était lumineuse. Elle portait la vigueur des jours printaniers au rythme des abeilles, des papillons et des oiseaux. Ils chantaient à l'unisson. La beauté de son Andalousie bien-aimée vibrait. Elle caressa l'espace avec bonté. Les distances avaient changé en 74 ans de vie. A son adolescence, Magdalena marchait des kilomètres. La bourgade était enserrée entre l'église, quelques maisons et la fontaine. Devenue femme, les demeures avaient grandi. Elles s'étaient rapprochées. Passés ses soixante-dix ans, sa ferme était attenante à l'artère passante. La route menait au centre. Elle avait pesté contre cette invasion de calèches remplies d'habitants qui luttaienent contre la crise agraire et l'industrialisation difficile. Ils envahissaient sa plaine magnifique.

Magdalena était une fière espagnole. Elle aimait sa Reine. Quand Isabelle II⁴³ avait fui après sa destitution, elle avait eu le cœur brisé. Elle appréciait Alphonse XII⁴⁴. Sa mort prématurée avait signé la putréfaction du pouvoir royal espagnol. Elle avait détesté la révolution. Les discours promettaient le progrès. Les idées avaient fusé. Les mots vantaient une société soi-disant plus moderne. Son Espagne avait été sauvée par la dignité de la régente Marie-Christine⁴⁵... Une nouvelle fois, une femme avait agi. Magdalena avait capitulé. Elle s'était rangée à l'avis de Maria Lucia. Les femmes étaient plus courageuses. Elles étaient plus nobles et elles étaient réduites par les hommes à un paraître. Elles n'étaient pas que des épouses et des mères, elles étaient des reines puissantes qui agissaient avec l'invisible.

La femme avait compris. Elle était soumise. Elle était persuadée de l'infériorité de son sexe. L'instabilité royale lui avait appris une leçon essentielle. Les femmes avaient plus d'intelligence. Elles étaient plus fortes. Le sens commun les trompait. Maria Lucia était l'accoucheuse des nobles. Elle avait ouvert sa clinique. Elle gardait les secrets sacrés. Elle s'était entourée de Josefina, cette femme de connaissance. Soledad, sa fille, avait été jugée. Dotée de la puissance de sa mère, elle s'était relevée avec dignité. Elle était devenue forte et une mère admirable. Magdalena savait. La femme était précieuse. Elle était résiliente. Face à elle, l'homme était un être vil. Son corps était violent et son esprit lâche. Son fils était une pâle copie de cette espèce méchante.

⁴³ Isabel II en espagnol (1830 – 1904) est reine d'Espagne de 1833 à 1868.

⁴⁴ Alphonse XII (1857 - 1885), est roi d'Espagne de 1874 à 1885.

⁴⁵ Alphonse XIII (1886-1941), enfant posthume, il devient roi dès sa naissance. La Reine Marie-Christine, épouse d'Alphonse XII règne à sa place de 1886 à 1902.

« Il est temps que je le marie, celui-là. Après tout, un homme bon peut changer le destin de plusieurs générations de femmes. Il pourrait être un sauveur. C'est décidé. Je dois le redresser un peu.

Une résolution. Magdalena avançait vers le village. Elle parcourut les trois kilomètres dans un silence concentré. Le soleil frappait sur la journée qui s'annonçait. Son corps était vaillant. Son esprit était léger. Son cœur semblait dynamisé par sa résolution. Elle était vide de pensées. Elle était remplie d'intentions. Son pas était résolu. Les rues arpentaient les murmures de la ville. Elle foulait le pavé dur. Les dalles avaient été payées par leur église. Les pierres répétaient les rumeurs. Les voix des femmes. Elles étaient les messes-basses, la jalousie et la comparaison. Elles incarnaient la femme réduite à son apparence, ses médisances et ses jolies toilettes.

La doyenne soupira. Le magasin était rempli. L'heure tardive de la matinée répétait une scène habituelle. Les rancœurs recyclaient les frustrations usagées. Elle terminait son chemin. Elle fixait le sol. Elle éloignait les sirènes douloureuses de ses jambes. Son pas affirmait sa force. Son expérience payait. A quelques mètres du but, elle leva son regard. La ville était sombre. Elle était couverte par une malédiction. Un événement se préparait. Magdalena muta. Son intuition criait dans son intérieur. Elle écoutait. Le matin avait prévenu. La plaine avait averti. Son cœur se serra.

Magdalena entra dans la boutique. Le brouhaha se mêla au silence des regards. Maria tirait sur la jupe de sa mère. Elle réclamait son attention. Elle attendait près de ses cuisses. La petite était effrayée par les femmes autour d'elle. L'épicerie était bruyante. Des chaussures abîmées s'alignaient sur les bas reprisés. Les tissus sombres tombaient à différentes hauteurs. La cheville, la moitié du mollet, le pli du soulier, la naissance du genou... Un concert de textiles jouait une symphonie d'ourlets et un défilé de coutures. Les musiciens se chamaillaient. Les voix portaient. Elles agitaient la rangée de cotonnade. Les messes-basses s'échangeaient avec les vêtements d'un refrain habituel.

- Maria, viens avec moi. Reste tranquille, veux-tu.

La petite fille de sept ans avait peur. Les phrases tricotaient des nœuds dans ses oreilles, les mots l'impressionnaient. Elle n'aimait pas cet endroit. Elle devait patienter. Magdalena l'attira vers elle. L'enfant s'exécuta sous les yeux observateurs de sa mère. Soledad remercia la

doyenne du village d'un mouvement de tête. Ce geste coupa les injures. Les voix étaient rèches et les épouses contrariées. Elles n'aimaient pas voir la fille de Maria Lucia. Elle arrivait toujours la première au magasin. Elle était un affront à leur ponctualité. En voyant Magdalena protéger l'enfant, les femmes se turent immédiatement. La protection de la doyenne signifiait le respect. La plus ancienne du village édictait par ce seul geste, la pondération et le silence des rumeurs.

Chaque semaine, chacune se rendait au magasin. Chaque mardi, le ravitaillement remplissait la réserve. Soledad se présentait au magasin du village. Elle arrivait avec l'aube. Elle attendait en jouant avec sa fille à peine réveillée. Pour les femmes, l'attitude de Soledad était suspicieuse. Elle voulait cacher les courses. Elle voulait acheter plus que nécessaire. Tout était destiné à sa panoplie d'amants. Elle les défiait ouvertement. Leur mesquinerie ridicule alimentait leurs médisances. Magdalena entendait. Elle condamnait. Longtemps restée silencieuse, le temps avait changé son attitude. Les accusations continuaient, la vieille interdisait les phrases assassines à l'encontre de Soledad.

- Jalouses ! aboya la femme âgée. Gardez vos mots pour vous et regardez-vous avant de critiquer.
- Oui, Magdalena, répondit une masse honteuse.
- Votre nature est vaine. Vous êtes des femmes méchantes. Le péché est le jugement sans cœur. Où est votre charité chrétienne ?

Pour Magdalena, Soledad méritait le respect. Elle était mère. Elle avait vécu un destin tragique. Elle était forgée d'une force digne de considération. Son air élégant soulignait son nez aquilin. Son visage respirait la renommée de son père. Ses cheveux noirs brillaient sur son teint blanc. Son expression reproduisait l'autorité de sa mère. La doyenne se rappela ses deux parents. Ces figures remarquables étaient considérées comme exemplaires. Ils étaient un point de repère pour le village jusqu'au jour de l'accident. La mort tragique du père avait bouleversé l'équilibre de la communauté. Soledad était âgée de dix-sept ans. Quelques semaines après le choc, sa mère avait envoyé sa fille à Madrid. Elle était persuadée que Soledad allait se guérir de la mort inconsolable de son père. Leur homme était décédé trop jeune et trop vite. Maria Lucia voulait qu'elle prenne sa succession et qu'elle quitte son état de deuil.

Soledad avait rejeté. Maria Lucia avait ignoré. Sa fille devait s'instruire. Elle suivrait son enseignement. Elle était persuadée et obstinée. Soledad finirait par reconnaître. Elle rentrerait

au village. Maria Lucia voyait l'aboutissement de sa vie dans la médecine du ventre. Elle pratiquait son art. Elle entendait la voix. Soledad était son héritière indiscutable. Magdalena avait averti son amie, sa fille était d'une nature rebelle et la ville pouvait la travestir. Maria Lucia avait réfuté avec déni, la cité hébergeait les esprits les plus nobles. L'éducation était une chance. Soledad apprendrait le statut de la femme et prendrait le chemin de la pratique médicale. Magdalena s'était tue. Elle était incapable de comprendre cette obstination. Elle ne voyait que des ennuis. Elle sentait les épreuves à venir pour la jeune veuve et sa fille.

Les années avaient passé. La prédiction de Magdalena s'était avérée juste. Soledad avait rencontré Manuela. Sa vie avait changé. Elle passait. Elle repartait. Elle reniait les enseignements de sa mère. Elle louait sa réussite personnelle. Elle portait des tenues différentes à chaque visite. Elle espérait convaincre Maria Lucia. Ses habits affichaient ses foulards, ses bijoux et son opulence. La matriarche n'était pas dupe. Magdalena non plus. Les femmes violées portaient le même masque, celui du silence de leur soumission. Soledad était comme les autres aux yeux de Magdalena. Elle avait vu Maria Lucia lutter aveuglement. Son amie avait compensé en bâtissant son empire de femme médecin.

La salle arrondie. La chambre gardait les secrets avec le murmure des campagnes. La solidarité agissait. Le bouche à oreille multipliait les visites. Des voitures venaient du Sud, du Nord et même de l'étranger. Maria Lucia continuait à bâtir sa réputation. Elle attirait des pauvres et des riches. Les femmes venaient. De temps en temps, les maris accompagnaient. Les amants amoureux se présentaient rarement. Le village avait rejeté avec outrage. Magdalena s'était éloignée de sa confidente. Comme de nombreuses femmes, elle y avait été obligée par son mari. Le qu'en-dira-t-on avait prévalu. Puis une femme de Madrid était venue. Son lieu était respectable. Un médecin avait suivi et Maria Lucia avait obtenu les autorisations. Josefina était arrivée, la communauté avait plié. Le temple recevait le corps des femmes.

Magdalena était venue voir les deux femmes dans le secret. Elle était condamnée par un mariage forcé avec un homme du village voisin. Il humiliait chaque jour. Il frappait. Elle recevait les coups. La colère meurtrissait. Son corps était l'épave de sa réalité quotidienne. Les hématomes touchaient son âme. Les pénétrations déchirantes étranglaient son esprit. Il assommait avec son poing. Le sol cognait, les fausses couches s'enchaînaient. Le sang s'éparpillait. Il coulait sur ses jambes. Il sillonnait sa peau. Un évanouissement avait emporté son désespoir. Magdalena avait été menée à Maria Lucia. Elle avait réparé. Elle avait nettoyé un ventre habité par les

meurtres. Maria Lucia lui avait apporté de l'huile pour la pleine lune. Trois jours après, Magdalena l'avait croisée, un sourire dessinait son passage. Maria Lucia portait ce halo magnétique. Le soir, son mari était mort, tué par leur taureau. Ses prières avaient été exaucées. Magdalena était veuve, enceinte et libre.

- Tu savais n'est-ce pas ?
- Je sais ce que les femmes doivent savoir, lui avait répondu Maria Lucia.

Les années installèrent un rituel entre elles. Chaque année, Maria Lucia venait à l'église pour le décès de son mari. Magdalena l'accompagnait. Elles parlaient de l'Espagne, du pouvoir royal, de la famine... Elles évoquaient leurs enfants. Soledad était la rebelle. Jorge était le conformiste. La première était insolente, impétueuse et incontrôlable. Le second était invisible, effacé et routinier. Toutes les deux portaient leur responsabilité de mère. Elles priaient avec l'amertume et la lassitude. L'église éclairait la foi de leur cœur. Elles espéraient. Elles attendaient que le temps répare leurs enfants perdus.

Un anniversaire. Maria Lucia et Magdalena s'étaient retrouvées sur le banc de l'édifice religieux. La sage-femme avait évoqué la photographie. Josefina voulait son image figée. Elle s'était résolue. Elle avait accepté. Elle avait confié son cœur réticent. Magdalena avait regardé le halo de son amie. Il disparaissait. Il était résolu. Maria Lucia avait compris. Soledad couperait la lignée. Soledad ne transmettrait pas le secret de son art ancestral. Quelques jours après la photographie, Maria Lucia mourrait. Le mystère entourait son décès. Elle avait laissé une lettre pour Magdalena.

- Tante Magdi, est-ce que je peux avoir ta pelote ? Magdalena sourit.

La petite la tira de ses souvenirs. Ses yeux curieux étaient posés sur elle. Maria avait cette présence simple qui portait une joie simple.

- Je m'ennuie, tatie Magdi.
- Bien sûr, ma chérie.

Elle sortit la laine avec laquelle la petite faisait des nœuds. Elle passa sa main dans ses cheveux avec automatisme. Tant de force et tant de tragédies cohabitaient chez cette enfant. Le décès

tragique de Josefina avait ponctué sa naissance. L'acte démentiel d'Anna avait changé le destin de la clinique. Les rumeurs sur sa mère la promettaient à un avenir sombre. Magdalena percevait un spectre. Elle toussa. La gorge se serra. Magdalena arrêta le flot des pensées. Elle se gronda. Maria Lucia prêchait la maîtrise de ses pensées, Magdalena lui demanda pardon.

- J'ai bientôt fini, Magdalena, annonça Soledad pour rassurer la doyenne.
- Je sais.

Magdalena la regarda avec douceur. Son corps était resté parfait. Elle contredisait la nature. Son accouchement tardif avait épargné ses courbes voluptueuses. Soledad paraissait jeune, mature et impériale. Ses cheveux tombaient sur sa toilette traditionnelle stricte et respectable. Soledad s'habillait comme une veuve. Dès la naissance de la petite, elle avait changé ses robes. Elle se parait de discrétion. Elle vivait sa foi chrétienne. Elle s'était enfermée dans la rigueur, celle que portait sa mère. La maternité l'assagissait. Elle resplendissait avec une discrétion inédite, presque dérangeante. Soledad observa autour d'elle. Elle gênait.

- Regardez-la avec ses sourires, ses jambes s'ouvrent avec ses lèvres, crachaient les plus jalouses.

Les villageoises les plus féroces accusaient sa gentillesse. Elles critiquaient son apparence trompeuse. Soledad était une femme de luxure. Sa maternité n'avait rien changé. Elles étaient persuadées que son attitude dissimulait ses habitudes inavouables. Soledad était toujours Carmencita, elle n'avait pas changé. Pire, elle avait empoisonné Josefina. Elle suçait les hommes la nuit et affichait sa virginité de jour. Pour elles, Soledad était la sorcière de Cadix. Elle était la malédiction permanente.

- Regardez-la prier, sa langue racle sur ses impuretés.

Pour Magdalena, la situation était claire. Soledad survivait pour Maria. Elle portait le deuil de sa vie. Elle goûtait son échec âpre et sordide. Elle avait cru en son personnage. Il était sans concession. Pour lui, elle avait renié sa mère. Devenue mère, elle avait rangé son oiseau, ses cheveux ébènes et ses chants séduisants. Elle avait épousé la rigueur de la maison de sa mère. Elle était devenue le prolongement du parquet et de la peinture. Soledad ressemblait à Maria Lucia, elle avait ressuscité son spectre pour survivre à sa propre mort.

La présence invisible de Maria Lucia rôdait. Elle était postée à côté de Soledad. Souvent, Magdalena sentait son fantôme lui parler. L'esprit de la sage-femme surveillait sa fille. Il la pressait. La sage-femme voulait qu'elle ranime le feu de son temple. Elle implorait pour la résurrection de sa médecine. Après l'incendie, Soledad avait repris la salle. Elle avait honoré sa mère. Elle avait réhabilité le lieu et elle avait engagé une sage-femme désignée par l'hôpital de Cadix et avec cette décision, il pleuvait autour d'elle. Magdalena voyait bien, Maria Lucia hantait les nuits de Soledad.

- Hé, Julio ! Le sucre, c'est pour tout le monde !

La voix de Marina s'était enrayée avec sa colère. Elle rejetait Soledad. Elle détestait cette femme et sa réputation. Marina grogna, Soledad ignore. Elle saisit le kilo avec un air satisfait. Elle l'enfourna dans son panier de course. Elle lança une œillade compatissante au gérant de la boutique. Elle glissa quelques pièces sur le comptoir avec un sourire simple.

Peu importaient ses habits, Soledad restait magnétique. Magdalena s'en amusa. Malgré elle, l'héritière de Maria Lucia vibrait la séduction. Son chemisier noir en dentelles était bien fermé. Il avait l'apparence d'un déshabillé élégant. Il agissait en dépit de la rigueur qu'elle voulait afficher. Le commerçant avait perçu. Il était captivé. Les yeux de l'homme se perdirent. Les formes généreuses de Soledad épousaient son élégance. Son cœur battait malgré lui. Ses mains étaient moites. Son expression bête siégeait sur ses lèvres. A son contact, son autoritarisme habituel disparaissait.

A chaque fois, il se promettait de ne pas céder. La voix sensuelle de cette femme l'hypnotisait. Elle était une sirène. Ses clientes, ses sœurs et les dames du village la condamnaient. Il entendait son timbre suave et il approuvait. Face à Soledad, il oubliait. Il était magnétisé. Son regard s'arrêta sur celui de Magdalena. La vieille riait. Il rougit. Elle s'amusait de la situation. Il reprit son ascendant. Julio expira. Il put faire face aux femmes mécontentes. Il balaya les commérages incisifs. L'emprise de Soledad, il ne pouvait qu'en sourire. A quoi bon lutter. Elle était la Princesse de Cadix à ses yeux. A chaque fois, il cédait à ses charmes.

- Viens Maria, allons-nous-en. La voix était ferme. L'expression autoritaire calma l'ambiance. Merci Magdalena. La doyenne acquiesça.
- Merci tatie Magdi, entonna gaiement l'enfant en lui rendant la pelote.

- Avec plaisir, ma petite. Bonne journée à toi.
- Au revoir Mesdames, continua Soledad en saisissant la main de sa fille.

Son salut tomba dans le mutisme de la boutique. Magdalena soupira. Soledad poussa doucement sa fille en avant. Elle quitta la file en direction de la sortie. Un alignement de regards murmurait l'envie et la peur. Personne n'osait parler. Soledad avait obtenu le pain, la viande et le sucre. Les autres devaient négocier. Ses yeux décidés, elle avançait. Avec ses épaules dressées, Soledad tenait son rôle. Son pouvoir de fascination fonctionnait encore et toujours.

Sur le pas de la porte, elle aida Maria à descendre les trois marches en céramique cassée. La petite avançait doucement sur les pavés avec une joie évidente. Elle était l'innocence pure. Elle lâcha sa mère pour trotter seule. Maria exultait. Elles étaient libres de cette pièce à l'ambiance morose. Soledad sortit à son tour. A son habitude, elle salua Julio. A chaque fois, le directeur du magasin attendait. Son mouvement de main suivait son regard. Sur le pas de la porte, il souriait. Dans le ciel, les nuages s'accumulaient.

- Julio, tu es un idiot ! cria une cliente chargée d'un nourrisson dans les bras.
- Toujours le même cirque et plus de sucre pour celles qui passent après ! craqua Marina excédée.
- Ça suffit, arrêta Magdalena. Soledad est la plus matinale d'entre nous. Elle connaît plus de monde en ville. Elle est plus organisée que vous ! Et ça fait sept ans que ça dure. Et que dire de sa mère ? Elle aussi, était mieux approvisionnée. Si vous avez moins de biens, c'est votre faute, pas la sienne !
- Oui, Magdalena, répondirent les femmes avec honte.
- Ça suffit maintenant. Vous parlez mal. Nous sommes femmes. Nous sommes solidaires. Et nous sommes chrétiennes. Le Seigneur nous a dit : « aime ton prochain comme toi-même », c'est compris ?
- Oui, Magdalena, expira la ligne de jupes.
- Rendez grâce au Seigneur ! Expiez vos bouches. Soledad est votre mère ! Votre fille ! Votre sœur ! Nom de Dieu !
- Oui, Magdalena, dit Marina. Nous sommes désolées.
- Bien.

Soledad entendit les paroles de Magdalena. La justice parlait. Elle s'arrêta sur le trottoir. Elle se retourna et adressa un regard à la femme. La doyenne lui sourit depuis l'intérieur de la boutique. Brusquement, le visage de Magdalena changea. Ses yeux se durcirent. D'un mouvement, elle s'avança vers la fenêtre. Soledad se tourna à son tour. Un visiteur surprise l'attendait. Elle savait. Toutes les femmes du magasin suivirent. La fille de Maria Lucia se redressa. Son cœur agita les bruits de la rue. Magdalena sortit de la boutique sans hésiter. Elle était portée par son corps redevenu léger. Son arthrite avait oublié sa vieillesse.

Ce matin-là. Le visage de Soledad s'éclaira et s'assombrit simultanément. Magdalena reconnut les battements de sa poitrine. Il portait la nostalgie d'un amour. Magdalena sut immédiatement. Soledad avait honte. Elle portait l'humiliation sur son chemisier fermé. Elle était réveillée par le feu du désir. Sa robe était noire. Sa robe était tentation. Soledad reconnaissait son amant. Il était son premier amoureux. Il avait été son protecteur violent. Il avait été le paradoxe des sentiments. Elle était la victime. Elle attendait les coups. Elle espérait les caresses. Elle succombait aux compliments manipulateurs. Il était son présent à perpétuité. Son visage était figé.

Le silence planait. Soledad avait ses yeux fixés. Le chauffeur de la calèche. La voiture était arrêtée devant la maison de sa mère. Elle connaissait cette silhouette. Elle se redressa. Elle afficha sa dignité. Elle présenta son nouveau statut. D'un geste subtil, elle montra. Elle avait changé. Elle était libre. Elle était responsable. Elle était reine. D'une œillade, elle avait menacé. Elle était une tigresse prête à bondir sur une proie. Il racla sa gorge. La fenêtre du salon s'ouvrit. Une ombre lustrée par la cire pour cheveux sourit. La moustache se délectait. La bouche attendait la confrontation.

- Je prends la petite si tu veux, Soledad ? proposa la doyenne du village.
- Soledad, tu es là, énonça l'homme avec un air supérieur.
- Je suis là aussi, murmura subtilement Magdalena à son intention.
- Je sais, répondit Soledad en fixant Carlos.

Les mots inaudibles étaient adressés à la doyenne. Ils suffirent à figer l'homme. Ses mâchoires grincèrent. Soledad se détourna de lui. Magdalena marqua son regard. Les deux femmes puissantes s'imposaient. Carlos, le noble de Madrid, le duc de Tolède et le séducteur de Cadix se cacha. Il fit un signe à son homme. Soledad devait venir. Il pouvait utiliser la force s'il le

fallait. Magdalena cibla. Elle dégaina sa hargne. Ses griffes étaient prêtes à lacérer. Le chauffeur ne bougea pas. Soledad libéra un soulagement, elle se savait protégée. La mère se tourna vers son enfant. Elle réajusta le col de sa robe.

- Maria, reste avec Tante Magdi s'il te plait. Elle va te donner de la brioche, d'accord ?
- D'accord ! s'enjoua la petite. Maria se tourna sans hésiter et prit la main que lui tendait la vieille.
- Viens. Nous allons acheter ta brioche, ordonna la dame sage en poussant l'enfant dans la boutique. Julio s'il te plait. Le commerçant et toutes les femmes accueillirent Maria dans un élan inhabituellement solidaire. Quoi d'autre ?
- Rien. Occupe-toi de Maria, je m'occupe de lui. La voix était ferme et autoritaire.
- Très bien. Rappelle-toi. Je suis là, répéta Magdalena.
- Je sais.

Sur ses talons fins et élégants, Soledad dominait. Sa force combattait avec superbe. Elle affichait sa détermination. Elle était une femme guerrière. Magdalena, les femmes du village et les passants savaient qui était cet homme. Il avait pénétré la maison de Maria Lucia sans autorisation. Il avait la royauté pour lui. L'héritière avança avec grâce vers la porte d'entrée. Le silence était habillé par la rue où la tension régnait. Le dignitaire et la demeure se rencontraient. Soledad poussa la poignée. Elle entra. Après une œillade de Magdalena, elle ferma la porte. La petite sauta bruyamment sur les marches de l'épicerie. Maria arriva joyeusement au niveau de la doyenne.

- J'ai pris la brioche, tatie Magdi.
- Très bien ma chérie. Viens, allons chez Luz la manger.

Magdalena passa une main affectueuse dans ses cheveux. Cette enfant portait une telle lumière. Sa pureté contrastait avec ses origines. Elle ignorait le basculement. Elle vivait dans l'innocence. L'homme qui se tenait avec sa mère dans la maison de sa grand-mère, était son père présumé. Il était jaloux. Il était possessif. Il était imbu de violence. Carlos avait sa position sociale pour lui. Il s'octroyait le pouvoir. Elle se retint de cracher sur le sol. Elle se contenta de défier le chauffeur avec un regard lourd. Elle passa devant lui, son visage était accusateur. Ses yeux avaient planté des épées sur lui. Elle se détourna. Elle l'insultait d'un mouvement d'épaule. Solide et redoutable, la doyenne tapa chez la voisine.

- Bonjour Magdi, qu'est-ce que tu fais là ?
- Luz, je viens avec Maria manger de la brioche. Luz s'arrêta un instant. Elle remarqua la calèche et les yeux autoritaires de la doyenne.
- Evidemment, Señora Magdalena, s'empressa Luz. Je vais faire bouillir de l'eau.

La petite passa devant elle. Magdalena défia l'homme. Deux yeux et une offense le percutèrent. L'homme perdit sa contenance. Elle regarda Julio. Son expression était lourde de sens. Toutes les femmes entendirent le message adressé. Le patron de la boutique acquiesça. Il devait alerter les hommes, le curé du village et la force masculine. Il opina. Il gonfla le torse. Son égo de sauveur était sollicité. Il appela à l'arrière. Il devait se faire remplacer pour exécuter l'ordre de Magdalena. Aucune femme ne parla. Le silence approuva. La doyenne se félicita de leur attitude. Elle entra chez Luz.

A cet instant, un objet tomba. Il fit trembler Luz et le quartier avec elle. Soledad et Carlos parlaient bruyamment. Les yeux de la boutique furetaient discrètement. Ils regardaient en direction de l'employé de Carlos, ce dernier était impassible. Il comprenait. Il faisait semblant d'ignorer. Le village jugeait son maître. Les habitants étaient contre eux. Magdalena avala sa salive. Elle appuya son pouvoir. Elle vociférait avec sa posture. Elle ferma lourdement la porte. Les femmes, le conducteur et la ville étaient à l'affût.

- Luz, emmène la petite à la cuisine, s'il te plait. Donne-lui du sucre.
- Oui, Magdalena.

Maria disparut avec Luz. La jeune femme avait compris. Elle connaissait la doyenne. Elle attendait ce moment. Elle devait obéir. Magdalena regarda la fillette partir dans la cuisine. Elle se pencha. Elle s'approcha du mur et écouta.

- Tu as disparu, assomma Carlos. De quel droit as-tu disparu ! Je te l'avais interdit !
- Tu sais pourquoi j'ai disparu. Soledad resta immobile sur le tapis qui reliait le vestibule au salon. C'est toi qui as choisi. Pendant sept ans. Tu savais où me trouver. Ce n'était pas difficile de deviner.

- Pas difficile ? Tu nous as menti. Tu es une sorcière comme ta mère et tes puces viennent de Soportújar⁴⁶ ! s'insurgea l'homme.
- Ma mère est de Cadix et mon père est de Madrid. Tu sais très bien qui sont mes parents, cria Soledad.
- Tu ne fais que mentir, Soledad !
- Tais-toi Carlos ! Qui cherches-tu à convaincre ? interrogea la femme. Il n'y a personne devant nous. Tout le monde sait d'où vient ma mère ! Tout le monde sait où la trouver ! Combien de tes amies sont venues chez elles, Carlos ?
- Tout le monde sait ? Tout le monde sait ? Carlos fit tomber un vase qui éclaboussa sur le sol. Je n'ai jamais rien su. Seule Manuela savait.
- menteur ! Tu mens comme tu respirez. Toutes les femmes savent. Et les hommes savent encore plus ! Vous connaissez tous la Matrona de Cadix ! Vous savez tous où la trouver ! Dans ce trou habité par les rats et la campagne. Soledad s'esclaffa. Vous lui envoyez vos putains pour tuer vos bâtards. Paix à son âme, ma mère t'a sauvé la vie !

Soledad cracha avec fureur sur le parquet. Cette injure apaisa étrangement Carlos. Il observa une pause réflexive.

- Tu as changé, conclut l'homme.
- Que veux-tu Carlos ? s'agaça la fille de Maria Lucia. Tu t'ennuies avec ta femme c'est ça ?
- Je m'ennuie avec ma femme ! Il rit la gorge ouverte. Je n'ai pas de femme, Soledad, tu le sais bien.
- Tu es marié.
- Tais-toi ! Il saisit une chaise et la fit tomber. Comment oses-tu me parler de ma femme !
- Fais attention Carlos. Ma mère t'écoute. Elle viendra te hanter ! menaça Soledad. Cela ne m'étonnerait pas qu'elle te castre dans ton sommeil !
- Tais-toi, sale pute ! Il haleta.

La femme se contracta avec violence. Impériale. Son regard le défia. Il s'avança vers Soledad. Il exécuta un pas de danse. Il s'approcha du fauteuil placé devant la fenêtre ouverte. Bestiale. Ses cheveux se dressèrent. Elle était prête à se battre. La lionne attendait avec ses griffes.

⁴⁶ Enclave référencée comme « ville des sorcières » à proximité de Grenade.

- Du calme, souffla l'homme qui connaissait la force de Soledad. Calme-toi. Calmons-nous, Solecita.
- Pourquoi es-tu là, Carlos ? reprit la tigresse prête à bondir. Elle ignore le surnom affectueux et trompeur donné par son ancien amant.
- Tu sais très bien pourquoi je suis venu.
- Tu n'as aucun droit, avertit Soledad. Ni sur elle, ni sur moi.
- Une petite en plus. Un garçon, je t'aurais pardonné... Mais une fille.
- Tais-toi ! Soledad avait mugi avec une telle hargne qu'un écho résonna.
- Mais c'est maman ! s'exclama Maria dans la pièce attenante.

Magdalena quitta le mur et courut vers la cuisine. Maria avait délaissé les boîtes. Luz s'était figée. L'eau brûlait sur le feu. Luz semblait désemparée. La petite sauta dans les bras de la vieille.

- Je veux aller voir maman. Je n'aime pas quand elle crie.
- Calme-toi Maria, tout va bien se passer.

La doyenne la repoussa pour l'asseoir. Par maladresse, la petite fit tomber une boîte en métal. Le fracas résonna dans la maison. Ce bruit arrêta Carlos. Au loin, une calèche avait traversé la place centrale. La lumière brillait avec les voix faussement silencieuses du village. L'homme au sang noble comprit. Ils étaient écoutés. Soledad effectua un mouvement vers l'intérieur. Elle s'avança près de la cheminée. Carlos s'approcha de la fenêtre. Il fit un signe à son garde. Il ferma l'ouverture vitrée. L'homme de mains s'exécuta. Il verrouilla la porte d'entrée. Soledad en profita pour prendre Carlos par surprise avec son meilleur poing.

Son amant n'eut pas le temps de comprendre. Il tomba à terre, sonné par la rage. La violence de la mère avait attaqué son œil gauche. Sous le choc de la surprise, le corps toucha le sol. Il se figea, abasourdi par cette agression. Quelques secondes flottèrent, Soledad saisit l'intervalle. Elle s'empara d'une cruche en fer. Elle aplatit des années entières de soumission sur le visage endolori. Carlos cria. Il attrapa sa cheville et Soledad tomba en arrière.

- Maman ! hurla Maria comme si elle voyait la scène se dérouler sous ses yeux. Magdalena la prit dans ses bras où l'enfant se réfugia.

- Va petite. Chut. Là, tout doucement, prononça-t-elle fermement. Ta mère sait se défendre.

Maria resta silencieuse. Elle trembla dans les bras de la doyenne. La fille était partagée entre le courage de rester dans cette cuisine et être le témoin impuissant de la violence. Elle captait. Elle comprenait. Quelques secondes passèrent, Soledad se releva difficilement. Sa jambe gauche était douloureuse. Elle sentait. Elle s'était méchamment cogné le tibia. Elle grimaça en fermant les yeux. Les mots avaient envahi son front douloureux. Elle titubait. Son regard était embrumé par le choc. Elle frissonna. Elle retrouva son ascendant. Carlos était assommé. Il gisait sur le sol. Il était inconscient, sonné par la hargne refoulée de Soledad. Elle s'approcha immédiatement du mur où elle tapa à trois reprises.

- Luz, prends la petite.
- Maria, reste avec moi, ordonna Luz immédiatement. Elle la saisit dans ses bras.
- Maria, je vais voir ta mère. Prépare-toi petite, nous allons partir, c'est compris ?

Sans attendre l'approbation de la fillette, Magdalena sortit de la cuisine. Elle courut dans le jardin situé à l'arrière. Elle ouvrit la barrière que Soledad avait fait construire sur ses conseils. Magdalena avait prédit le retour de Carlos. Elle avait conseillé à Soledad de préparer une issue secrète pour organiser sa fuite. Elle avait érigé un portail en commun avec la complicité de Luz. Le jour était venu d'orchestrer leur plan. Magdalena entra dans la maison de Maria Lucia. Elle trouva l'homme dans le salon, Soledad immobile au-dessus de lui.

- Je l'ai tué, Magdi. Je l'ai tué. Elle était à la fois livide et impassible.
- Non, il respire. Regarde. Elle pointa sa cage thoracique qui bougeait. Dépêche-toi avant que son croupier de chauffeur comprenne qui de vous deux git sur le sol.

Soledad s'exécuta immédiatement. Elle se leva aussi discrète qu'un chat. Elle saisit une mallette dissimulée dans un des meubles de la cuisine. Elle déplaça un tableau. Elle s'empara de documents. Elle vérifia si tout était bien là. Elle grimaça. Elle avait peu d'argent. Elle avait acheté des provisions inutiles à sa fuite. Elle expira. Magdalena captait chacune de ses pensées. La fille de Maria Lucia trouva la chambre. La peluche trainait sur la couverture. Elle la saisit avec contentement.

- Allons-y maintenant, ordonna Magdi.

Soledad accepta. Elle passa devant la vieille. Magdalena ferma délicatement la porte. Soledad regarda une dernière fois le corps de Carlos sur le sol. Elle afficha une moue. Elle regarda la maison. Elle bouda. La fausse barrière grinça. Luz attendait, Maria aussi. Ses lèvres se plissèrent.

- Si puissant... Et si pitoyable. Soledad serra ses doigts sur sa paume. Je te hais. Je te hais toi et ta famille. Elle enfonça ses ongles dans sa chair. Et ta mère aussi. Je te maudis toi, elle et toute ta famille.

Soledad cracha sur le sol. Magdalena la tira par le bras. Elle la poussa dans le jardin avec fermeté. Elle jeta un coup d'œil à Luz. La voisine sortit la petite. Maria se précipita dans les bras de sa mère. Soledad la serra fort. D'un geste, elle lui ordonna le silence. Elle lui confia sa peluche. Maria adressa un sourire pur à sa mère.

- Léon ! s'enjoua la petite en saisissant son ours en peluche.
- Allons-y, maintenant, répéta la doyenne.

Sans un mot supplémentaire, Magdalena sortit du jardin. Elle ferma derrière elles. Elle les mena dans les ruelles. La journée restait clémente, rythmée par les cumulus discrets. Elle arriva près d'une maisonnette du faubourg du village. Derrière une barrière en bois vieilli, des fleurs blanches se gorgeaient d'eau. Une bruyère désordonnée cheminait. Des outils usagés étaient négligemment posés contre un mur. Une fumée blanche sortait du toit. Les murs semblaient écrasés par la toiture en briques rouges. Le tout respirait la sueur. La frustration planait. Quand la vieille poussa le portillon délabré, un craquement hua. Les oreilles sifflèrent. Le métal résonna. La petite fille grimaça en posant ses mains sur sa tête.

L'incompréhension. La moue de Maria cachait sa peur. Elle observait les déplacements. Elle désapprouvait le silence. La petite voulait poser des questions. L'urgence animait les cœurs des deux femmes. Elle marcha dans le jardin déstructuré de cette bâtisse en torchis. Elle entendit les poules dans la cour. Elle chercha la vieille pour lui serrer la main. Magdalena lui adressa un regard rempli de confiance. Victorieuses, elles entrèrent dans sa maison.

Magdalena les précéda. Elle ouvrit la porte. La maison était chauffée par un poêle en fonte. La vieille fit asseoir la petite près du fourneau. Maria apprécia la température chaleureuse. La flamme douce offrait une ambiance bienveillante. La doyenne mit une bouilloire sur le feu. Elle s'assit avec Soledad. La table en bois étalait sa longueur et sa forme rectangulaire. La rigidité du temps imposa l'attente. Elles gardèrent le silence autour d'une infusion.

Un homme entra. Il était vêtu d'une salopette de travail. Il aperçut les deux femmes qui buvaient sans parler. Il remarqua la valise posée contre un meuble. Deux yeux le fixaient, ceux de la petite. Ils étaient verts comme un mystère, ils lui rappelèrent ceux de son chat. Il sentit sa peur et sa frustration. Il saisit la dureté de la scène. Il nettoya rapidement son vêtement et embrassa tendrement sa mère sur le front.

- Bonjour Soledad. Il tendit la main. Soledad le laissa serrer la sienne. Vous avez choisi le bon moment. Je dois livrer des œufs en ville. Vous pourrez dormir à l'auberge, je connais le propriétaire.
- Nous devons partir le plus vite possible, avertit la jeune mère.
- Le temps est contre nous, abonda Magdalena. Je me méfie de la rumeur.
- On part tout de suite, confirma Jorge.
- J'espère que vous n'aurez pas... s'inquiéta la jeune mère.
- Oh... tranquille. Je suis la vieille du village, j'ai tous les droits.
- Mais...
- Calme-toi.

Un silence s'installa. Soledad sentit la pression. Elle pesait sur ses épaules. Les abus de Carlos s'accumulaient dans ses entrailles. Elle retient un gaz en fermant les yeux. Magdalena lui tendit une figue séchée. La mère avala avec gratitude. Le fils observa. Il était figé et ébloui par la femme. Elle affichait une telle force. Il connaissait sa réputation. Les hommes voulaient la séduire. Elle était le fruit interdit. Elle était la prostituée de Dieu. Ils échouaient tous. Le jour où sa mère lui avait parlé d'elle, il avait su. Face à elle, il comprenait. Soledad méritait le respect.

- Que fais-tu encore là ? gronda la vieille.
- Je me change et on y va.
- Va te changer alors, ordonna Magdalena.

- Oui... J'y vais. Jorge s'arrêta sur le pas de la porte. C'est étrange. Vous seriez arrivées une demi-heure plus tard, vous m'auriez manqué.
- A la justice, seuls les innocents sont épargnés.

Magdalena termina sa boisson sur ces mots. Elle se leva et partit dans sa chambre. Elle revint sans prononcer un mot, des objets dans ses mains. Le silence augmentait la puissance de son être. Elle indiqua à Soledad où se trouvait la carriole. Elle prit Maria dans ses bras. Elle chantonna un air apaisant. Elles sortirent dans l'arrière-cour et rejoignirent le hangar. Le cœur serré, Magdalena installa Maria à l'arrière. De la paille entourait des boîtes d'œufs empilées. Une odeur forte planait. Les cochons de la ferme chargeaient l'air. Une senteur nauséabonde flottait. Maria se colla contre sa mère. Elle se réfugiait. Elle expiait sa peine silencieuse. Jorge rajouta une cagette remplie de salades. Il prépara son vaillant destrier sous les yeux rigoureux de la vieille. La doyenne approuvait le courage de son fils. Dans son sang coulaient la bravoure, l'honneur et l'obéissance. Rien n'était plus précieux. Elle avait éduqué un homme.

- Je serai de retour d'ici une heure. La mère acquiesça. Tu peux nourrir les animaux ?
- Faites bon voyage. Magdalena saisit la main de la fille de Maria Lucia. Elle lui remit une poche en cuir avec une Bible contenant une enveloppe cachetée.
- Qu'est-ce que c'est ?
- L'héritage de ta mère.
- Pardon ?
- Soledad. Je te demande pardon. J'aurais dû te le donner plus tôt.
- La lettre brûlée de Josefina. Elle en a écrite deux.
- Oui. Ta mère savait. Soledad acquiesça en recevant les objets. Pars maintenant.

La vieille eut un geste. La calèche démarra. Soledad pleurait. Elle quittait le village qu'elle avait haï. Elle perdait le monde qu'elle avait détesté. Elle partait comme elle mourrait. Dans le brouillard, la charrette quitta la maison. La ruelle défila. Le quartier se déroba. Sous une pluie légère, le passé s'effaça. Les gouttelettes nourrissaient la terre assoiffée. L'eau distillait les souvenirs. La mémoire disparut dans les nappes phréatiques. Trois jours plus tard, une lettre arriva. Elle n'avait ni adresse, ni provenance. La doyenne ouvrit la feuille.

« Magdi.

A ceux qui nous ont donné, donnons à ceux qui en auront besoin pour qu'ils donnent à ceux-là, puis à d'autres et enfin, à ceux qui ont tant donné.

Soledad. »

Magdalena posa la lettre avec un sourire satisfait. Elle était pardonnée. Dans son cœur, elle sut. Elle devait guider les femmes avec l'art subtil de la présence. Avec le don de l'invisibilité, Magdalena devait changer leur vie, Maria Lucia avait bouleversé la sienne. Magdalena pensa à Soledad, Anna et aux femmes du village. Tant de soumission meurtrissait leur destin. La doyenne avait appris à parler. Sa parole était son pouvoir. Elle brillait de lumière. Elle insufflait le changement. Elle était capable de guider avec ses mots. Elle le ressentait, il était temps. Son intuition guidait sa voix, elle devait assumer son rôle.

Elle quitta sa chambre. Elle entra dans le salon où son fils s'activait. Jorge était un homme, elle le voyait. Elle se rappela ce matin où elle s'était réveillée avec la sensation d'une aube particulière. Elle avait su que l'heure était venue de changer leur vie. Sans s'attarder, Magdalena se leva. Elle prit son panier, Jorge sourcilla avec surprise. Sa mère faisait les courses le mardi, jamais le vendredi. Son fils leva les yeux, il était étonné. Son esprit était délivré. Sur son visage, Magdalena sut. Il avait compris.

- Jorge, tu es un homme maintenant. Il est temps de te marier. Et je sais qui tu dois épouser. »

Plusieurs mois passèrent. Le miracle rencontra la réalité. Le temps l'installa. Le secret révéla qu'une lettre était partie sans adresse. Elle était à l'attention de Soledad. L'oiseau rebelle et mystique reçut les mots dans les rêves, avec l'intuition et avec la sagesse du cœur. Elle annonçait le mariage de Jorge et Alba. Cette union offrit un foyer aimant au petit Santiago, cet orphelin qui avait perdu sa mère en couche et dont le père s'était suicidé, emporté par le chagrin et la culpabilité. Un court message accompagnait le carton.

« Tout est accompli⁴⁷.

Magdala. »

⁴⁷ Jean 19 : 30. En hébreu, *τελέω* ou en grec, *Teleô* qui signifie la fin d'un cycle. Dans le contexte biblique, les mots désignent la fin des souffrances, le Messie / le Christ a satisfait la justice de Dieu.

Partie 2 : Le tronc arraché

Maria, 1881

لَهُنَّ لِبَاسٌ وَأَنْتُمْ لَكُمْ لِبَاسٌ هُنَّ

« Elles sont un vêtement pour vous et vous êtes un vêtement pour elles. »

Sourate Al-Baqara, verset 187, *Le Coran*.

Chapitre 4 : Le noble de cœur

Pablo, Alicante 1899

« J'aurais beau parler toutes les langues des hommes et des anges,
si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'amour,
je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante. »
Première lettre de Saint-Paul Apôtre aux Corinthiens.

Le pavé. Le grain du goudron scintillait. L'eau perlait sur l'asphalte. La route séparait les paysages. Elle rapprochait les villes. Elle racontait les distances. Ses pieds posés portaient des chaussures parfaites et un pantalon droit. L'homme était vêtu d'une chemise foncée. La rue renforçait son teint conquérant. Son sourire était ravageur. Son charme était légendaire. Sa virilité naturelle sautait aux yeux. C'était un bel homme et il le savait. Il avait la cinquantaine rugissante. Il exultait. Pablo avait une crinière grisonnante et séduisante.

Depuis sa jeunesse, Pablo avait toujours connu le charisme. Petit, ses pupilles brillaient. Il était coquin, arlequin et maître. Sa canaillerie amusait sa mère. Il obtenait tout avec son humour. Adolescent, son sourire ironisait. Son esprit critique enchantait son père. Homme, sa voix hypnotisait les corps. Il conquérait d'un clignement d'œil. Les femmes le voulaient. Les femmes le désiraient. Les femmes l'attendaient. Elles aimaient tout son être et tout son caractère. Une seule femme habitait son âme. Elle s'appelait Soledad et son cœur appartenait à un autre.

Ce matin-là, Soledad était arrivée en calèche nocturne. L'avenue avait basculé avec une chamade en arrière-plan. La vision resserrée avait noué sa gorge. Il avait ouvert la porte sur ses yeux de chat magnifiques. Elle avait quitté Carlos. Elle avait fui son village et enterré son héritage. Soledad avait coupé. Les démons de son identité n'étaient plus. En la voyant habillée de noir à l'image des femmes mariées, Pablo avait relâché toute sa colère. Son aigreur avait augmenté son désespoir. Elle s'était tant moquée. Ces vêtements étaient pour les femmes mariées. La voir les vêtir lui avait arraché le cœur. Toute sa détresse éclatait au grand jour. À côté d'elle, deux yeux étaient perdus. Ils s'étaient posés sur lui remplis d'un espoir vibrant, en quête d'un sauveur. Il s'était accroupi à son niveau et lui avait touché sa joue avec tendresse.

« Et toi alors, tu dois être Maria, n'est-ce pas ?

- Je suis Maria Manuela Carmen, Señor. J'ai sept ans, répondit l'enfant avec conviction.
- Bien. Je suis enchanté de te rencontrer Maria Manuela Carmen. Je suis Pablo, je...

La salive avait raclé sa trachée. La toux avait rappelé la promesse. Le regard de Soledad imposait un masque. Il savait le mensonge qu'il devait raconter. L'illusion était douloureuse, il devait travestir la vérité. Il éclaircit d'un geste sa voix.

- Je suis Pablo. Je suis... là pour te protéger, Maria. Soledad se racla la gorge avec insistance. Je suis ton oncle, Maria Manuela et Carmen. Sa voix insista sur son troisième prénom, ce rôle maudit que Pablo détestait.

Il avait plongé ses yeux dans ceux de Soledad. Elle avait soupiré. Une gratitude profonde était apparue sur ses yeux reconnaissants. Ils valaient tous les mensonges du monde. La femme était prête à pleurer. Cette phrase était tout ce qu'elle attendait de lui. Pablo s'était redressé. Il l'avait prise dans ses bras pour la réconforter. Son torse puissant, sa pilosité virile et ses muscles fermes avaient consolé. Ils avaient été réduits à zéro par cette accolade. Il avait tout perdu. Sa séduction, sa sensualité et sa sexualité avaient été anéanties. En la prenant dans ses bras, elle devenait sa sœur. Elle obtenait un statut et elle changeait de famille. A cet instant, Pablo avait su. La fatalité avait frappé et il avait refusé le choix de son cœur.

- Là, Solecita, tu es en sécurité ici. Jamais je ne trahirai qui tu es, ni qui est cette petite.
- Je sais Pablo. Je sais.
- Entre donc ma sœur, avait-il ajouté, emporté par l'appréciation de Soledad. Elle lui avait donné une miette de son amour et il s'était oublié. Entre, Soledad... Et toi aussi, Maria Manuela Carmen.

Elles étaient entrées dans sa vie comme une habitude inconsciente. Pablo avait réprimé ses sentiments au nom de la morale. Il avait découvert la vie merveilleuse avec Maria. Il n'aimait qu'elle, il ressentait un amour inconditionnel inattendu. Elle était devenue « sa nièce » aux yeux de son entourage. Ses parents étaient décédés. Pablo avait changé l'histoire de leur famille. Il avait transformé la mémoire. Il avait eu une sœur. Elle avait été envoyée chez une cousine du Nord. Ce personnage fictif n'avait pas eu d'enfants. Les parents avaient envoyé Soledad à leurs soins pour qu'ils l'élèvent. Le secret avait été scellé.

Des années plus tard, cette sœur avait repris contact avec Pablo. Soledad avait décidé de revenir. Sa mère était décédée. Elle voulait retrouver sa famille. Pablo avait répondu. La tristesse les avait réunis. Elle avait décidé de venir. Ils s'étaient reconnus. Soledad avait accepté de rester. Une belle histoire avait été jetée sur le pavé d'Alicante et la vérité avait disparu. Soledad avait changé son nom pour devenir Señora Perez de Flora. Avec l'aide d'un faussaire, Maria avait grandi avec un nouveau nom de famille. Elle était devenue l'héritière inattendue d'un nom noble. Cette enfant bâtarde issue d'un amour interdit était née de la vieille aristocratie espagnole. Tout était possible. Le présent réécrivait le passé.

Une vengeance. Pablo avait gagné un combat. Cette histoire inventée de toutes pièces était une victoire contre Anna, sa mère. La mère de Pablo avait rejeté Soledad. Elle était la fille de « la voyante ». Maria Lucia se cachait. Cette soi-disant sage-femme des Rois, détenait des secrets. Sa matriarche avait refusé. Maria Lucia était l'archétype du démon. Elle était une bruja⁴⁸, Anna en était certaine. Sa mère voulait qu'elle évite Soledad quand Pablo ne pensait qu'à elle. Il l'aimait. Il n'aimait qu'elle. Sa mère avait prédit la déchéance de Soledad. Cette femme était maudite. Cette relation était condamnée, cette femme forniquait avec les maris infidèles et Dieu devait la punir.

Un jugement. Pablo avait contredit, la mère de Soledad était respectée. Maria Lucia était une légende urbaine. Son aura était reconnue dans tout Madrid et dans les milieux les plus respectés. Pablo s'était souvent interrogé sur elle. Un jour, il l'avait rencontrée. Ce jour-là, il avait compris la force de Soledad. Ce jour-là, il avait su. Il ne serait jamais à la hauteur de sa puissance. Il avait renoncé. Anna avait approuvé. Elle avait arrêté de lutter contre l'amour de son fils. Ses parents étaient décédés quelques jours après. Leur accident avait scellé son destin, même la mort approuvait son célibat éternel.

Des années encore plus tard, Pablo avait reçu une lettre. Elle, son amour perdu, lui demandait une accolade fraternelle. Des années encore et toujours, il avait accepté une cohabitation passive. Pablo supportait. L'engrenage avait emprisonné son chemin et son amertume avait pourri. Il avait perpétré la malédiction. Des années enfin, Maria avait grandi auprès de lui. Elle était devenue une jeune femme douce. Dotée d'une force tranquille, elle était sa continuité. Elle

⁴⁸ « Sorcière » en espagnol.

était solide et ancrée. Elle lui ressemblait, elle avait son silence. Avec elle, il recevait l'amour qu'il méritait. Maria était sa récompense.

- Maria, dépêche-toi, cria sa mère qui préparait son sac.
- Encore en retard, s'agaça Pablo.
- On se demande de qui elle tient.
- Maria n'est pas ma fille, grogna Pablo.
- Mais elle est certainement ton miroir, répliqua Soledad avec une risette moqueuse.
- Tu n'as qu'à mieux la réprimander, c'est ta fille après tout.
- Certes. C'est toujours ma faute de toutes les façons.
- Tu... Pablo arrêta une colère frustrée. Je vous attends dehors.

A cet instant, Maria descendit les escaliers en trombe. Elle généra un bruit de tonnerre. Pablo leva les yeux. Sa descente fougueuse augmentait sa fraîcheur dynamique. Sa flamme passionnée contrastait avec sa robe blanche à fleurs. Elle portait une couronne fleurie. Ses cheveux étaient tressés. La densité de sa chevelure noire tombait sur ses boucles d'oreilles en or parées de perles rouges et blanches. Elles symbolisaient ses 17 ans. Elles marquaient la tradition sacrée des femmes de la famille de Soledad. Cet âge préparait la jeune femme à sa majorité. Il la protégeait. Le blanc portait la pureté. Le rouge signait la vie. Le doré appelait la lumière. Et Maria était lumineuse. Maria était son coup de foudre et son amour véritable.

- Doucement, cheval fou, tu risques de tomber !
- Je suis prête, bondit la jeune femme avec un large sourire sur les lèvres.
- Nous allons à un dîner de la paroisse, pas au bal de la comtesse, commenta Pablo.
- Il faut bien qu'elle se trouve un mari, rétorqua Soledad en passant devant eux.
- Un mari ? Et depuis quand ta fille doit se marier ? interrogea l'oncle factice.
- C'est ce qu'elle m'a dit ce matin en choisissant sa robe, expliqua la mère en haussant une épaule. Cela tiendrait à moi, je lui dirais de fuir l'institution !
- Et on sait où cela t'a mené... assomma Pablo avec rancœur.
- Et toi, mon frère, où est-ce que cela t'a mené ? riposta sans vergogne la cinquantenaire désabusée par l'homme qui la jugeait.
- Je n'ai pas à me marier, je suis un homme, cogna le célibataire. Et je peux encore me marier si je le souhaite.
- Alors pourquoi n'épouses-tu pas Micaela ?

Les échanges glacèrent Maria. Elle se faufila vers l'extérieur. Elle s'éloigna des paroles acides de ses deux tuteurs. Leurs échanges étaient âpres. Leur frustration était leur voix profonde. Pablo suivit son mouvement. Il considéra la silhouette de Maria plus épaisse et plus petite que sa mère. Ses pommettes étaient affirmées. Elle portait une noblesse magnétique. Elle était la fille de Soledad. Son cœur se serra malgré lui. Maria était le reflet de son père Carlos. Elle portait son teint blanc. Seule son innocence était un mystère. Il se tourna vers son interlocutrice. Il soupira, Maria toujours l'apaisait. Il laissa sa colère se dissoudre.

- Pour qu'elle vous mette dehors ? Quelle femme voudra garder ma sœur sous mon toit ?

Une œillade ferme afficha son indifférence. Elle posa sa voilette sur ses joues. Elle saisit son sac. Elle sortit dignement dans la rue. Pablo resta penaud et confus. Il ressentait une telle frustration ces derniers temps. Il voyait Maria grandir. Soledad s'éloignait. Elle avait pris un travail en toute discrétion. Elle faisait de l'herboristerie. Elle répétait. Elle prenait ses responsabilités. Elle suivait les pas de sa mère et amassait sa fortune. La peur grandissait en Pablo. Il craignait qu'elles le quittent. Elles étaient sa saveur. Elles étaient sa mission de vie. Il était leur protecteur. Il sortit en soupirant. Ses épaules étaient voûtées par sa lâcheté. Il regrettait son statut. Au lieu d'être le frère, il aurait dû être le mari.

Dans le silence de la rue, la nuit tombait. La famille se dirigea vers la paroisse du quartier. L'heure était à la célébration de Pâques. Impliquée dans la communauté, Soledad brillait. Elle assistait aux rassemblements, aux messes et aux groupes de prières. Elle vivait sa présence. Elle éloignait les jugements. Elle anéantissait le passé. Elle ne souffrait plus de médisance, la rumeur était bienveillante. A Alicante, Soledad était une femme honorable. Elle était comme sa mère et son bruit meurtrissait Pablo.

Devant la porte d'entrée de la salle commune, l'homme expira profondément. Les deux femmes entrèrent avant lui. Il suspendit son avancement. Il arbora une moue vexée. Son cœur était serré. Son estomac était noué. Ses yeux étaient presque mouillés, il avait une sensation désagréable. Sa salive brûlait dans sa bouche. Sous sa langue, une graine acide distillait un goût amer. Entre ses dents, tout bouillonnait. Son sang était une passion. Il souffla à nouveau. Il porta la main sur son estomac. Quelque chose se tramait. Il était certain. Son intuition l'alertait. La terreur passa. Un couple accompagné de deux jeunes hommes arriva à sa hauteur. Les parents le tirèrent de son mal être. Pablo reconnut son ami d'enfance.

- Enrique ¡qué suerte!⁴⁹
- Señor Pablo, mon ami, comment allez-vous ce soir ? entonna l'homme avec chaleur. Il lui tendit sa main.
- Très bien merci, mentit Pablo en saisissant la poignée amicale.
- Mes fils sont impatients de danser... Je suis certain qu'ils ont envie d'inviter Maria.
- Ah... Je ne peux pas refuser, je connais leur père.
- Exactement, s'amusa l'homme.
- Maria est à l'intérieur avec Soledad, précisa Pablo. Il salua la femme d'un mouvement de chapeau et étendit son bras vers l'intérieur. Je vous en prie, après vous.

Ils entrèrent dans la musique joyeuse. La décoration était accueillante. Pablo écarquilla les yeux. L'assemblée était nombreuse, gaie et animée. Il ne s'attendait pas à voir autant de monde. Il comprit que la célébration réunissait plusieurs paroisses autour d'un repas commun. La promesse de danses annonçait des rencontres amoureuses. Maria avait poussé sa mère à venir à cette fête. Elle voulait le mariage. Elle espérait avec son cœur romantique. Pablo grimaça malgré lui. Son malaise intérieur grandissait. Il n'était pas prêt. Tout se précipitait. Maria allait quitter sa maison, il le sentait. Il s'approcha de Soledad. Elle était assise avec deux autres femmes en pleine conjecture. Elles détaillaient les jeunes invités. Elles évaluaient les prétendants.

- Il semble qu'il soit issu de la famille de Jiménez, annonça une des femmes.
- Jiménez, vraiment... bredouilla Soledad en observant Maria. Sa fille échangeait avec un élégant officier à la moustache parfaite. C'est un peu...
- Voyons Soledad, nous sommes issus des meilleurs cépages d'Espagne, piqua le quinquagénaire qui la railla.

L'andalouse préférait gommer les titres. Les différences sociales étaient lourdes à porter. Elles signifiaient son passé. Elles la ramenaient à Carlos. Pablo plongea gravement ses yeux dans les siens. Il la poignarda avec ses iris. Il lui rappelait qu'ils étaient cette aristocratie dotée de renommée et de terres. D'une expression menaçante, il lui ordonna de le rejoindre. Après avoir adressé une salutation aux femmes, l'homme s'éclipsa poliment. Il sortit dans les jardins bercés par la lune éclairée. Il s'empara de son tabac et se prépara une pipe. Les premières bouffées

⁴⁹ « Quelle chance ! » en espagnol.

calmèrent aussitôt son agitation. La porte grinça avec l'ombre sur la nuit. Il devina la silhouette. Soledad le rejoignit.

- Je vois que tu es tendu mon ami, que se passe-t-il ?
- Nom de Dieu, s'agaça nerveusement Pablo. N'en as-tu pas assez de jouer cette parade ?
- Quelle parade, Pablo ?

Les deux yeux de Soledad se plantèrent dans ceux de son ancien amant. Ils pénétrèrent son cœur. Ils désarmèrent sa hargne. Elle l'avait délaissé. Elle avait choisi le courroux. Elle avait préféré la jalousie malade et la possessivité excessive de Carlos. Elle avait choisi la fatalité de son destin. Pablo se rappela les paroles. Vingt ans plus tôt, elle avait craché avec un visage défiguré. Il se souvenait de chaque mot. Chacun était un coup de couteau pénétrant sa chair. Elle l'avait aimé comme elle avait aimé les autres, sans s'attacher. Il n'était qu'un homme. Il était un pantin parmi ses jouets. Il n'avait été qu'un passe-temps. Il n'était qu'un personnage secondaire dans son opéra. Pablo était moins puissant que le fils de Manuela. Soledad devait son éducation à cette femme. Elle avait préféré porter son masque devant l'éternel.

- Je m'occuperai de toi et de tes besoins, avait répondu Pablo, porté par le rêve d'une vie avec Soledad.
- Pour que je t'appartienne ? Jamais de la vie.
- Te posséder ? Je n'en ai rien à foutre, Soledad. Ne comprends-tu pas que je t'aime ?
- Tu m'aimes ? Et Anna ? Dolores ? Tu aimes conquérir ! Retourne à Micaela, menteur !
- Je n'aime que toi !

Pablo avait crié. La voix avait résonné. Les arbres de sa propriété avaient tremblé. L'Espagne avait entendu. Des colombes s'étaient envolées. La déchirure avait coupé son cœur. Le silence s'était couché sur le marbre des escaliers. Il tremblait. Il suait. Il agonisait. Tous s'opposaient à sa liaison. Les mauvais jours, elle était une femme battue comme une autre. Elle était surnommée la Carmen de Carlos. Les bons jours, elle était sa pute toutes les heures. Soledad avait préféré la tragédie à l'amour heureux. La vie s'était arrêtée avec ses insultes. Elle avait tranché avec les mots pour l'éloigner à jamais. Il était resté muet avec le désespoir comme compagnon.

Le cœur mort, il s'était détourné de ses obligations. Il avait contredit son destin tout tracé. Il était parti à Alicante. Il n'était revenu ni chez lui, ni à la cour. L'héritier Perez de Flora s'était retiré du monde. Personne n'avait compris cette retraite prématurée. Pablo s'était réfugié dans le vin. Il s'était découvert une passion et un talent. Derrière les grappes, le breuvage l'enchantait. Il oubliait l'ivresse de l'amour. Il déversait les tourments de son ombre. Il buvait le spectre de sa vie stérile. Jusqu'au jour où une lettre était arrivée... Elle annonçait la naissance de Maria. L'écriture était douce et rêche. Elle lui demandait sa protection. Elle était signée par son autoritarisme. L'ordre transperçait le papier, la force de Soledad édictait son avenir.

« Cher Pablo,

Je n'ai aucun droit de t'écrire ni de te demander ce que j'ai à te demander. Mais toi seul peut comprendre ma situation. Toi seul as un cœur bon. Toi seul m'as toujours respectée. Avec la naissance de Maria, je suis devenue vulnérable. Ma mère est morte. Josefina est morte. Je vis dans ce village, terrée en attendant qu'il vienne à moi... Car il viendra à moi, et ce jour-là, je pourrais enfin le tuer. Ce jour-là, je pourrais venir à toi. Je me mettrai sous la protection que tu m'as un jour offerte. Une protection que je te demande d'accorder à mon enfant.

Elle s'appelle Maria, Manuela, Carmen. Si tu savais... Elle est tout mon contraire. Elle est lumineuse. Elle est simple. Elle est ancrée. J'ai l'impression qu'elle est la meilleure version de celle que j'aurais pu être.

Le jour où il viendra, nous partirons loin de mon village. Je viendrai à ta porte car je sais que c'est la seule qui s'ouvrira à moi. Je deviendrai ta protégée. Je serai ta sœur ... Celle que tu n'as jamais eue, celle que ta mère a toujours voulue. Je sais que tu accepteras de m'accueillir, mon enfant et moi. Je le sais car je te connais. Je le sais car tu es mon seul secours.

Nous nous retrouverons bientôt mon frère.

Soledad. »

Elle n'avait joint ni adresse, ni nom d'intermédiaire. Elle était si sûre d'elle. Elle le connaissait mieux que quiconque. Il était bon. Il lui était fidèle. Il avait refermé le papier dans sa paume. Elle voulait être sa sœur. Soledad lui refusait l'amour, encore et toujours. Les larmes de Pablo avaient coulé sur le chêne de son bureau. Les médailles de sa famille s'accumulaient sur les meubles élégants. Il s'était endormi dans le brouillard de sa douleur. Il avait été réduit au silence. Il s'était réveillé plusieurs années après. La porte avait sonné, une fillette était arrivée.

Il avait ouvert. Il s'était tu. Il avait refermé la permanence de ses sentiments. Après tant d'années, il était à vif. Sa patience frappait son impatience. La cocotte-minute de son cœur était une bombe prête à exploser. Il était temps de déclarer son amour.

Soledad arriva avec ses cheveux doux et ses mains tendres. Il observa ses traits. Elle avait vieilli, elle s'était adoucie. Sa beauté et son charme continuaient d'irradier dans son être. Elle était toujours la Sorcière de Cadix. Elle était l'ensorceleuse. Elle terrassait les cœurs. Elle captait les esprits. Elle conquérait d'un mouvement de cil. Mais elle n'était plus la Carmen de Carlos. Elle était Soledad. Elle était la Princesse d'Alicante désormais. Elle était cette célibataire entêtée et puissante. Il soupira complétement éperdu et perdu. Elle était la femme de son cœur. Il devait arrêter de renier et avouer son crime. Il l'aimait toujours.

- Pablo, qu'est-ce que tu as ? Soledad se tenait devant lui. Elle était inquiète et investigatrice, tout montrait son incompréhension.
- Je t'aime, nom de Dieu ! Voilà ce j'ai ! Il avait exulté avec vigueur. Je ne veux plus être l'oncle de Maria. Je veux être son père. Je veux avoir le droit de lui dire d'enfiler une robe sans décolleté car elle est trop jeune pour se marier ! Je ne veux pas être ton frère, Soledad ! Je veux être ton mari. Je veux te toucher, te prendre dans mes bras et te réveiller le matin ! Je ne veux plus être cet ami qui t'a ouvert la porte sans rien dire il y a dix ans car tu l'avais rejeté dix ans plus tôt !

Il haleta dans la nuit. L'ombre refroidissait avec la lune. Les étoiles parsemaient la profondeur de sa déclaration. La bouche de Soledad s'était ouverte. Elle aspirait l'air. Elle manquait de réalité. La déclaration était impossible. Elle était surprise. Elle n'avait pas anticipé ses mots. Le soir avait apporté l'amour inattendu. Il l'avait déstabilisé. Elle aimait tout contrôler. Face à l'aveu, elle réalisait son aveuglement. Elle n'avait pas réussi à dicter les sentiments à Pablo. L'homme plissa les lèvres. Les larmes montaient. Il avait tout perdu, tout gâché et tout anéanti. Il fit un pas de côté. Il se détourna de la mère de Maria au silence cruel.

- Je t'ai toujours aimée, murmura-t-il dans un désespoir simple.
- Mais Micaela ? Elle répétait son rôle. Elle était Carmen qui jouait une scène.
- Qu'est-ce qu'une Micaela face à Soledad ? Son ton était cassé par l'évidence que son cœur articulait enfin. Connais-tu la Solecita, mon amie ? Connais-tu une fleur sans

odeur ? Un dessert sans sucre ? Un café sans amertume ? Soledad, tu es Soledad. Arrête avec Carmen et choisis d'aimer !

Il s'était tourné vers elle pour la fixer. Elle restait immobile. Il s'approcha pour lui prendre la main. Soledad était sous le choc. Pablo lui sourit. Il décelait sa déception. Elle se vantait d'être perceptive. Elle disait que les autres se fourvoyaient. Elle se découvrait aveugle. Elle avait ignoré une vérité qui était pourtant sous ses yeux. Il garda sa main en mettant un genou à terre. Sa hanche grinça. Il afficha une risette ridicule. L'âge se moquait de lui. Soledad écarquilla les yeux. L'impossible se déroulait sous ses yeux. Elle recevait une demande romantique. Son cœur rebelle n'y croyait pas. Le rythme s'accéléra, la torpeur gagna. Elle retira sa main.

- Pablo, tu es fou ! Nous sommes frère et sœur !
- Quittons cette terre Soledad ! Partons ! Nous pourrions être mari et femme demain. Partons loin d'ici et marions-nous !
- Mais où veux-tu aller, espèce de démon ! Il rit. Au moins elle ne le refusait pas.
- En Oranie, mon amour ! Beaucoup d'Espagnols y vivent, pourquoi pas nous ?

Soledad resta muette. Ce plan était dément. Il improvisait. Il était libre de vivre. Il espérait. Pablo choisissait. Un craquement les surprit. Il se leva avec une grimace douloureuse. Il fit un pas de traverse. Un homme rejoignait le parc pour allumer une cigarette. Soledad se redressa et lança un regard à Pablo. Il signifiait que cette conversation était achevée. Elle quitta les jardins avec son parfum de mystère. L'espoir dans son cœur luttait avec les douleurs de son ventre. Elle semblait s'être évanouie comme la fumée de son tabac. Avec un sourire, il reprit sa pipe. Il la ralluma. Les quelques bouffées étaient les plus agréables de sa vie. Pablo avait parlé. Pablo avait choisi la voix.

Quelques minutes plus tard, il rejoignit la célébration. Le patriarche chercha Maria. Il avait envie de danser avec sa fille. Fort de son aveu, Pablo était capable d'exprimer ses sentiments. Maria était sa fille. Elle n'était ni sa nièce, ni sa protégée. Maria était son enfant. Il l'avait élevée comme la sienne. Il était son père. Maria le savait. Il le savait. Seule Soledad voulait effacer leur lien. Après plusieurs allers-retours, il s'enquerra auprès de Soledad.

- Soledad, as-tu vu Maria ? demanda-t-il doucement.
- Elle était avec le jeune Jimenez, assura une participante. Un bon parti, Señor Pablo, vous avez de la chance.

- Laissez-moi décider, Madame. Il baissa la tête, la femme rougit. Où est-elle bon sang ? Elle se cache pour éviter son vieux Pablo.
- Oh voyons Señor Perez de Flora, vous êtes tout sauf vieux ! Les yeux de la femme papillonnaient. Quelle femme refuserait de danser avec vous ! Et pas qu'une danse !

Pablo afficha un sourire. Il l'adressa à Soledad. La mère s'était relevée. Elle mordillait ses ongles. Ses yeux balayaient la pièce sans s'arrêter. Son inquiétude perçait son visage. Pablo répéta le mouvement. Le constat accompagna l'angoisse, Maria était introuvable.

- Tu as raison, elle n'est pas là, annonça-t-elle gravement.
- Elle n'est pas là, répéta Pablo.

Un éclat de lumière pénétra ses tripes. La douleur gicla aux yeux. Soledad ferma ses paupières. Elle perdit l'équilibre. Pablo la retint de tomber et comprit. La mère de Maria recevait une vision. Il l'observa s'abandonner aux images. Des tremblements jaillirent avec des convulsions accélérées. Les orbites sortaient de ses yeux. La salive jaillissait. Il resserra son étreinte. Il cacha son état. La foule jugerait cette possession inhabituelle. Son cœur coupa les réactions de la femme. Soledad hoqueta. Elle ouvrit les yeux. Elle retrouva son calme. L'ombre s'éteignit.

- Où est-elle, Soledad ? Dis-moi ce que tu as vu ! Soledad écarquilla les yeux. Réveille-toi Sole !
- Ah ! Elle cria et redressa sa tête avec effroi. Soledad se pencha quelques secondes comme prête à vomir. Je...
- Mais qu'est-ce qu'elle a ? hurla une des invitées en reculant.
- Soledad, je t'en prie. Elle se releva. Il posa sa main sur elle avec une tendresse qu'il ne lui avait jamais témoignée. Soledad, où est Maria ?
- Je... Elle sentit la poigne de Pablo. Son esprit reprit le pouvoir. Oh mon dieu ! Maria ! Vite Pablo, elle est dans la ruelle... Sur la rue principale, vite !
- ¡Señora!

D'un geste, Pablo ordonna. La femme saisit Soledad. Elle la prit avec ses bras et l'aida à s'asseoir. Sans perdre une minute, Pablo courut vers la sortie. Des murmures couvraient la mélodie. Les pas de danses s'arrêtèrent. L'assemblée murmurait. Une disparition animait la soirée. Sans s'attarder sur les commérages ni même répondre aux propositions d'aides, Pablo

se jeta dans les rues mal éclairées. Il déboula sur la route principale après plusieurs centaines de mètres haletantes. La ville était animée. La nuit était festive. Les dîners, les réceptions et les félicitations pascales célébraient la nuit. Tout paraissait léger à l'exception de ce pavé muet. L'artère était plongée dans un silence bruyant. Le cœur de Pablo bloquait les bruits. Il écoutait. Il percevait les mouvements. Un instant, son âme vacilla.

Il reconnut un appel. Il emprunta une ruelle sans issue. Derrière des escaliers, devant une poubelle, Maria était étouffée par une main. Une autre main avait soulevé le tissu vierge en mousseline. Les visages étaient rouges. Le pantalon était à terre. La seconde main plaquait avec force. Un esprit malin était couché sur le corps innocent. Le poing de Pablo frappa avec puissance. La mâchoire se décrocha avec la hargne. Il saisit un vidoir en fer de son bras libre. D'un cri, il détacha la chemise de la robe. Il protégea Maria. Il cibra le torse. Il attaqua l'homme. Il hurla avec un mouvement bestial. Son instinct paternel avait protégé.

Dans un réflexe, Maria s'éloigna. Le geste de Pablo la sauvait. Le récipient en métal tomba avec fracas. L'agresseur n'eut pas le temps de comprendre. Il reçut la violence de plein fouet. Le jeune homme vacilla sous le poids du seau. Il atterrit à terre. Sa tête heurta le muret qui clôturait l'espace. Sa bouche gicla de sang. Ses orbites crièrent de douleurs. Le corps musclé et vigoureux était dépassé. Il était soumis à la rage du protecteur. Il expira. Il rendait les armes. Il capitulait de sa vie. Maria s'approcha.

Pablo remarqua son pantalon de lin. Il était sur elle. Il était tâché par un liquide visqueux. Elle était vierge. Il soupira de soulagement. Pablo serra les mâchoires en se tournant vers l'homme. Son pénis était sorti. Exposé, il était encore rempli et déjà coupé du désir. Un instinct imprévisible surgit. Le noble sortit son opinel. Son père lui avait offert pour ses dix-huit ans. Le regard exorbité, les dents scellées et la main ferme, Pablo trancha la verge qui explosa de sang. Des gouttes jaillirent. Elles tachèrent ses joues. Pris dans un accès démoniaque, Pablo asséna poing sur poing.

- Sale monstre. Pourriture ! Tu ne mérites pas de vivre ! Sale vermine !
- Papa ! Arrête ! cria Maria. Je t'en prie ! Arrête ! Il est déjà mort !

Maria se précipita vers Pablo. Sa main appliqua la douceur de son innocence préservée. Le geste du défenseur s'arrêta. Le crime appartenait à la nuit. La nuit était l'agression punie.

Brutalement, Pablo retrouva son esprit. Il se leva au-dessus du corps. Il gisait. Il puait. Le souffle haletait. Ses mains étaient en sang. Son rythme cardiaque en alerte, Pablo réalisa. Il était l'agresseur. Il était le sauveur. Il était la victime.

Immobile, il détailla son apparence. Le jeune homme était âgé d'une vingtaine d'années. Il était flanqué de marques et de sang. Il s'écroulait sous le poids de son acte. Un trait sur son sourire semblait se moquer. Il affichait sa supériorité. Son contentement perdurait. Pablo perçut son égo. Même puni, cet homme restait arrogant. Il était le fils protégé, l'enfant doré et le noble inatteignable. Il pouvait toucher, agresser et violer en toute impunité.

Un instant, Carlos était face à lui. Ce n'était pas l'agresseur de Maria qui mourrait, c'était l'amant de Soledad. Le spectre planait à côté de lui. Carlos lui avait volé toute sa vie. Il lui avait enlevé Soledad avec ses épaules hautaines, son nez aquilin et son menton avancé. Il portait les traits dignes et symétriques. Il incarnait l'éclat andalou. Il correspondait aux canons de beauté. Avec son pedigree de concours, son apparence était répugnante. Un instant, Pablo faisait face à Carlos. Il détestait tout chez lui. Ses yeux, le timbre de sa voix et sa langue vicieuse distillaient sa nature perverse.

- Comment peux-tu te jouer d'elle ? lui avait-il demandé un jour de bal à la cour.
- De quoi mon ami ? avait ignoré Carlos. De quoi me parles-tu ?
- Tu sais bien de « qui » je parle... accentua le jeune homme. La femme qui est plus belle que le matin. Celle qui hante le sommeil de ton épouse. Celle que tu frappes la nuit et ignores le jour... N'as-tu pas assez joué avec elle ?
- Je joue car je le peux, mon ami de la vieille terre. Quel est ton droit de m'interroger de la sorte ?
- Le droit de mon sang et mon devoir d'homme respectable.
- Tu n'es pas respectable Pablo, avait tranché Carlos. Tu te crois amoureux d'elle. Mon ami, tu es amoureux de la conquête comme nous tous.
- Tu n'as que ce mot à la bouche... La conquête. Et l'amour, Carlos ?
- Vous voulez tous une chose. La séduire pour me défier... Vous ignorez la vérité. Soledad m'appartient. Il s'était approché. Pour toujours.

Ce passé douloureux résumait son échec. Quelques jours plus tard, Soledad l'avait refusé. Quelques années plus tard, elle était venue à lui. Elle avait mis Carlos à terre. Elle était une

criminelle en fuite. Il fallait la capturer comme n'importe quel bandit, une récompense était à la clé. L'argent et la vertu en dépendaient. La morale voulait Soledad. Pablo avait désespéré en silence. Le temps avait laissé une colère refoulée opérer. Elle venait d'éclater d'un coup d'opinel. La réalité jaillit sous ses yeux. Pablo trembla au plus profond de ses entrailles. Une nuit, il avait déclaré sa flamme. Une ombre dans la rue, il avait tué. Un meurtre infâme, il avait scellé son destin. Pablo referma ses doigts sur sa paume. Le présent continuait son œuvre décharnée. Il s'interdisait l'amour, encore et toujours.

- Tio⁵⁰, allons-nous-en s'il te plait ! Je t'en prie, allons-nous-en !
- Tu n'es qu'une vermine. Comment as-tu pu ? Tu voulais son sexe. Tu voulais sa vie. Regarde-toi maintenant. Vermine ! Tu t'es cru plus fort qu'elle, charognard ! Il cracha sur lui. A qui appartient-elle maintenant, hein ?
- Allez viens. Allons à la police. Maria le saisit par le bras pour l'éloigner de la haine. Allons-nous-en.
- A la police ? Parce que tu crois qu'ils vont comprendre ? Pablo se détourna en riant. Voyons Maria, tu seras accusée. Tu sais qui est sa famille ?
- Papa, je te jure... Elle s'étrangla en laissant une larme couler. Je serais morte si tu n'étais pas arrivé. Je serais morte, tu m'entends ! Tu m'as sauvée.

Pablo la serra dans ses bras. Elle sanglota quelques instants. La nuit était calme. Les rires occupaient la rue. La fête avait dissimulé le meurtre. Pablo y voyait un signe du destin. Il avait sauvé son enfant. Il s'était battu pour le respect du sexe féminin. L'esprit du défunt flottait. Il avait honte. Il était sale. Il avait tenté. Il avait été puni. Le jeune homme demandait pardon. Pablo frissonna. Il devait veiller sur le corps. Son intuition parlait. Pablo était relié à Soledad. Il partageait ses visions, sa compréhension du monde et ses perceptions invisibles. Pablo s'éloigna de Maria.

- Je ne fuis pas devant la justice, Maria. Mais toi, tu dois fuir.
- Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne vais nulle part sans toi !

Pablo saisit le bras de Maria. Une force sur la peau affermit l'urgence. Il passa la main sur sa robe. Il nettoyait l'attaque. Il assurait que l'immaculée conception garde la virginité. Il la mena

⁵⁰ « Oncle » en espagnol.

dans la rue principale. Sous la lumière des maisons, il sortit les clés. Il les confia à la jeune femme. Son geste récitait sa voix. Elle devait rentrer. Il restait. Il devait protéger le crime. Il ne prononça aucun mot. Face à l'ordonnance muette, Maria capitula. Elle devait quitter son père adoptif qui avait parlé avec silence.

- Va maintenant.
- Tio, je...
- Tio ?
- Mais...
- Je préfère quand tu m'appelles papa. Va maintenant.

Elle lui offrit un sourire timide. Elle acceptait. Elle s'éloigna sans se retourner. Pablo resta quelques instants dans la ruelle. Le combat était invisible, personne n'avait entendu. La pénombre avait gardé le silence. Il observa le cadavre. Son visage abîmé se moquait du sexe coupé et exposé. Le sang terminait de couler. Une flaque pénétrait la terre au goutte à goutte. Il devait couvrir. Il devait cacher. Il regarda le pantalon étalé sur le sol. Il abdiqua. Il devait offrir une sépulture à cet être immonde. Pablo jeta le tissu sur la dépouille. Il s'assit dans le noir et attendit.

Après quelques minutes, il entendit un miaulement accompagné d'un pelage rouquin court et soyeux. Des moustaches fines sur deux yeux ambrés s'approchèrent. Des poils doux se frottèrent contre ses jambes. Pablo s'amusa. Il accueillit ce félin qui le saluait. L'animal continuait de le charmer. L'homme se décida à prendre le chat dans ses bras. Ce dernier lui répondit d'un son agréable. Il manifesta son contentement. Sans attendre, il se logea sur son ventre. Pablo lui offrit quelques caresses. Il sentit son souffle se libérer. Son cœur ralentissait. Sa peau se lavait. Ses émotions se vidaient. Le fauve docile ronronnait. Il se mit à malaxer son diaphragme. Pablo lâcha un rire nerveux.

- Tu es donc là pour moi, toi, hein ?

Le chat répondit d'un mouvement de trombine. Il miaula avant de se tourner vers la chair en décomposition. Pablo eut un sentiment de pitié. Jimenez était défiguré. Des mouches avaient commencé à fréquenter son organisme. Son expression conquérante avait disparu. L'agresseur défunt demandait pardon. Le minou sauta. Il ignora le corps en décrépitude. Il lança un dernier

regard à Pablo. Il repartit comme il était venu. Pablo comprit. Il s'approcha du cadavre. Il ferma les yeux du jeune homme.

- « Ce qui demeure aujourd'hui, c'est la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité⁵¹. »

Tu ne méritais ni la charité, ni la vie.

Que Dieu te pardonne.

Il cracha sur lui. La colère l'emportait sur le pardon. La mort sous ses yeux satisfaisait son égo blessé. Pablo quitta la scène de son assaut. Une fois le corps retrouvé, ils seraient interrogés... Il faudrait peu de temps à la police pour recouper les événements. La scène à la paroisse suivie de son départ précipité mèneraient à lui. Il serait découvert comme l'auteur de cette émascation sauvage. Sa condamnation serait immédiate. Pablo entra dans l'artère de la ville, elle était silencieuse. Minuit était passé. L'heure était venue. Le temps des aurevoirs sonnait avec le calme qui gagnait les habitants. Le sommeil émergeait dans la ville. Il arpentait le pavé tel un spectre lumineux. Il avait sauvé, il avait tué. Quand il arriva à la demeure, son domestique ouvrit avec une expression perturbée.

- Voyons Pédro, nous en avons vu d'autre.
- Señorita Maria a beaucoup pleuré. Señora Soledad est descendu avec un sac et a pris la fuite sans un mot. Depuis, Mariposa brûle des encens et récite des prières en pleurant.
- Señora Soledad a pris la fuite, répéta Pablo comme une évidence.
- Oui, comme vous lui avez dit de faire. Elles sont parties se cacher.
- Elles sont parties se cacher évidemment, sourit Pablo.

Il soupira. L'épuisement pesa sur les épaules. Le crime avait quitté ses tripes. La justice avait gagné son cœur. Il partit s'asseoir dans le salon. L'odeur de fumée asphyxiait l'air. La domestique chantait. Il porta ses mains sur ses cernes. Il sentit un poids se figer entre les omoplates. Une nouvelle fois, Soledad partait. Elle fuyait une maison. Son aveu avait ordonné leur départ. Son crime l'avait expulsé de leur vie. Il s'était contenté de sauver la virginité de Maria. Il avait réclamé sa place de père. Il avait demandé le mariage. C'était ironique. Sa vie

⁵¹ Première lettre de Saint Paul Apôtre aux Corinthiens.

était une farce où l'humour noir jouait le rôle principal. Pablo resta hagard, fondu entre le parquet et le tapis. Un instant, Pedro s'approcha avec une bassine d'eau chaude. L'homme réalisa qu'il était tâché de sang.

- Bien. Il s'approcha de l'eau et commença une toilette. Elles sont parties dans de bonnes conditions ?
- Señorita Maria pleurait ! s'exclama le serviteur. Elle a crié. Elle disait que vous deviez venir avec elle.
- Je vois, comprit Pablo. Soledad craint que sa fille soit comme elle. Coupable.
- Pardon Señor ?
- Peu importe, Pedro. S'il te plaît, fais appeler une calèche.
- A cette heure monsieur ?
- Oui à cette heure, Pedro. Je dois parler avec Señora Soledad avant qu'elle ne parte.
- Mais Señor, Señora Soledad est déjà partie.
- Non Pedro. Le bateau part à six heures, répondit mystérieusement le maître. Hâte-toi veux-tu.

Pablo partit se changer. Vêtue d'une nouvelle chemise, sa peau toute neuve brillait. Grâce à la perspicacité de son majordome, il quitta la maison. Il pressa le cocher. Il avait demandé une petite fortune, il pouvait se hâter. Il devait l'amener au port le plus vite possible. Pablo espérait seulement arriver à temps. La cavalcade passa rapidement. La pression du désespoir se mêlait avec l'espoir de la résolution. Son cœur jouait la sérénade. La raison se moquait. Il savait. Il n'arriverait pas à changer la décision de Soledad. Quand ils arrivèrent à proximité du quai, Pablo découvrit une file de silhouettes voûtées. Des immigrants remplis d'espérance quittaient leur vie. Ces êtres étaient couverts de tristesse. Plusieurs passagers embarquaient pour fuir l'Espagne à la recherche d'un monde meilleur.

Il descendit. Il cria un nom. Il décrivit les deux femmes. Il chercha dans la nuit. Elles étaient son épouse et sa fille. Dix ans de bonheur aveugles se perdaient sous ses yeux. Il découvrit une goélette vétuste. Une masse de manteaux s'accumulait avec des baluchons. Leur vie était résumée à un sac. Il désespéra quand tout bascula. Le son de la voix de Maria éclaira la foule autour d'eux.

- Papa.

Un instant suspendu. La grâce touchait le miracle. Pablo hallucinait. Il entendait vraiment. Une seconde, il se figea. Les murmures autour de lui le regardèrent. Des hommes, des femmes et des enfants l'entouraient. Ces inconnus l'obligeaient à rester immobile. Il devait attendre. Au milieu de cette foule onirique, Soledad émergea. Son visage était blanc. Il accusait avec rigueur. Elle portait un voile. Pablo posa sa main sur un jeune espagnol. Il se retourna. Pablo découvrit son visage. Il avait un large front, des sourcils drus et un nez doté d'une bosse saillante. Ses pommettes étaient carrées. Son menton avancé était doté d'une crevasse au centre. Pablo souffla de soulagement. C'était un homme bon. Il était un homme comme il les respectait.

- Señor, comment t'appelles-tu ?
- Salvador, répondit le jeune homme avec fierté.
- A la bonne heure. Veux-tu t'occuper de ma fille s'il te plait ? Il désigna Maria. C'est ma fleur, ma figue et ma terre. Occupe-toi bien d'elle, veux-tu ?

Les yeux écarquillés, Salvador eut un geste approbatif. Le jeune saisisait la formulation de Pablo. Maria trembla avec le silence. Le jeune homme s'approcha d'elle. D'une posture timide, il érigea une proximité à la distance solennelle. Il retira son couvre-tête. Il se présenta avec respectabilité. Maria accueillit le paysan en fuite. Pablo sourit. Il aimait cet homme-là. Il avait une prestance juste. Il éloigna Soledad. Il devait parler sans la foule.

- Pourquoi es-tu venu ? demanda sévèrement la cinquantenaire.
- Je dois partir avec vous. Et si je ne pars pas aujourd'hui, tu sais que je partirai demain, après-demain, après-après-demain...
- Tais-toi. Soledad était en colère. Et où iras-tu ? Tu ignores où je vais ! Comment veux-tu nous retrouver ?
- L'instinct nous dit tout. C'est ta phrase préférée, n'est-ce pas ?
- L'instinct, s'amusa Soledad. Crois-tu qu'il te dise de quitter ta terre ?

Soledad le fixa intensément. Ses pupilles déchirées étaient émues. Il n'avait jamais vu cette expression. Tout était nouveau. Soledad libérait un aveu. Elle voulait rester. Elle voulait l'accepter. Elle voulait changer de vie. Elle était prête à devenir son épouse. Dans un regard, elle choisissait. Le destin les avait rattrapé. Le crime les séparait. Il décrypta son iris. Carlos se

moquait. Soledad était docile. Soumise, elle était prisonnière de ses croyances. Pablo la regarda passionnément.

- Je l'ai tué Soledad, il ne pourra pas nous retrouver, affirma Pablo.
- Un Jimenez ? Cela va se savoir demain à Madrid et dans l'heure, Carlos sera à Alicante, frappant à ta porte.
- Alors j'embarque avec toi.
- Et quoi ? Quitter ta fortune ? Changer de nom ? Tu as tout à perdre et je n'ai rien à gagner.
- Je t'ai toi, cela me suffit.
- Qui es-tu Pablo si tu n'es pas, Pablo Perez de Flora ?
- Je serai le nom que je me donnerai. Et tu porteras mon nom.

La prison. Le mariage étouffait la liberté, l'amour et son identité. Soledad ferma les yeux. Une larme coula sur sa joue. Pablo n'avait rien compris. Elle n'appartenait pas à Carlos. Elle était possédée par la peur. Elle refusait l'union. Elle reniait le couple. Soledad était habitée d'une malédiction. Elle avait trahi sa mère. Elle avait coupé leur arbre. Pablo lui prit la main avec une force tendre.

- Le seul homme de ta vie est mort et tu le pleures comme sa veuve.
- Tais-toi.
- Pourquoi refuses-tu Soledad ? Carlos ne peut rien. Le crime, c'est le sien.
- *Une femme sacrée sait, c'est tout.* Elle commença à sangloter avec douleur.
- Je t'offre la vie Soledad. Il est temps que tu deviennes une femme.
- Tais-toi.
- Et ta mère, que dirait-elle ? Ta vraie mère.
- Pablo, je t'en supplie, tais-toi. *Ta parole tue mon silence.*

Sans entendre ni comprendre, Pablo la prit dans ses bras. Elle pleura toutes les larmes retenues. Sa blessure profonde avouait. Soledad révélait toute sa vérité. La déchirure qu'elle avait vécue après la mort subite de son père. Il avait interrompu leur bonheur familial, emporté par un accident de route. Effacé par Maria Lucia, le défunt était devenu silence. Sa mère s'était transformée. Elle n'était plus une femme épouse. Maria Lucia avait changé du jour au lendemain. Elle avait affirmé sa médecine. Elle avait oublié son passé. Elle avait embrassé son

destin de sage-femme. Elle était devenue une femme sacrée. Soledad avait refusé pour garder l'image de son père auprès d'elle. Toute sa vie, elle avait voulu parler de son père. Elle avait scellé son deuil avec le masque de Carmen.

- Il est temps Soledad. Tu es l'héritière de ta mère. Pourquoi avoir commencé à faire des préparations ? Pourquoi t'être impliquée dans l'église ?
- Je dois partir. Carlos viendra nous tuer, assura la femme.
- Ta place est auprès de moi, affirma Pablo. Je serai comme ton père, le protecteur de tes secrets. Laisse-moi protéger ton silence. »

Elle se détacha. Pablo arbora une expression fière. Il avait touché son pouvoir. Sa vulnérabilité s'effondrait. Sa nudité s'affichait. Il avait exposé son masque. La cloche retentit. Elle indiquait le départ du bateau. La séparation était inenvisageable et impossible. Un mouvement bascula et il saisit Soledad dans ses bras. Elle ne lutta pas. Elle le laissa la serrer. Leurs esprits s'unirent. Leurs cœurs chantèrent. Leurs âmes s'envolèrent. Au loin, Maria retenait ses larmes. Salvador lui posa la main sur l'épaule. Elle se blottit spontanément dans ses bras.

Un éclair gronda au loin. Les murmures se levèrent. Les inquiétudes sifflèrent avec le matin. Une condamnation éclaira le lever du soleil. Le secret était visible. Il était connu. Il était bafoué. L'heure était venue de faire taire le silence. Il fallait couper l'arbre. Il fallait renoncer. D'un seul souffle, le divin chavira. La mer choisit la fuite. La peur dans le cœur saisit la bourse et une bible. Les doigts palpèrent avec nervosité. Enfourné dans la poche, le ventre libérait la chaleur. Le secret résonna avec le silence.

Chapitre 5 : La princesse d'Alicante

Salvador, Oran 1900

ظَلَمْتُ إِنِّي رَبِّ قَالَتْ قَوَارِيرَ مِنْ مُمَرَّدُ صَرْحٍ إِنَّهُ قَالَ سَأْفِيهَا عَنْ وَكَشَفَتْ لُجَّةً حَسِبْتُهُ رَأَتْهُ فَلَمَّا الصَّرْحَ ادْخُلِي لَهَا قِيلَ
الْعَالَمِينَ رَبِّ لِلَّهِ سُلَيْمَانَ مَعَ وَأَسْلَمْتُ نَفْسِي

« On lui dit :

« Entre dans le palais. »

Puis, quand elle le vit, elle le prit pour de l'eau profonde et elle se découvrit les jambes.

Alors, [Salomon] lui dit :

« Ceci est un palais pavé de cristal. »

Elle dit :

« Seigneur, je me suis fait du tort à moi-même : Je me soumetts avec Salomon à Allah,
Seigneur de l'univers. »

Sourate Al-Naml, verset 44, *Le Coran*.

Une devanture. Un rideau était blanc derrière la fenêtre poussiéreuse. Son chapeau en paille était émaillé par le soleil. A proximité du comptoir, elle recevait sa commande. Ses mains délicates étaient posées sur le bois. Elles observaient les mouvements des boîtes, des ficelles et des pièces de monnaie. Elle portait une attention précieuse et anodine. Le bouton de la chemise flottait entre le poignet et la veste simple. Le lin délicat soulignait le trait de sa silhouette. Elle s'imprégnait de la lumière de la boutique. Son visage de princesse éclairait ses sujets par sa seule présence. La voir était comme recevoir un ordre du patron. Elle était une mission à accomplir, une obligation à honorer et le couronnement de sa réussite.

Il poussa la sonnette qui retentit pour signaler son entrée. La porte se referma. Il ôta son chapeau noir immédiatement. Le temps qu'elle se retourne, il para sa droiture. Le temps qu'elle perçoive le mouvement de ses mains, il s'imposa. Le temps qu'il la salue, son expression était devenue rigide. Elle baissa la tête doucement. Un sourire discret dévoila un léger rougissement. Ses pommettes roses réagissaient. Un éclair s'alluma dans ses pupilles olive. Ses lèvres mimaient une timidité impériale. Elle semblait féliciter sa salutation élégante. Il dégourdit ses épaules tendues. Il manifesta son contentement. Il était satisfait de la rencontrer à nouveau.

- « Señor Salvador, entonna le propriétaire de sa voix chaleureuse. Il était un ami. Un commerçant honnête et un fier italien. Que puis-je faire pour vous ce matin ?
- Bonjour Señor, souffla Maria avec timidité.
 - Bonjour Maria, quel plaisir de vous voir, s'empressa-t-il poliment. Il fait beau aujourd'hui, n'est-ce pas ?
 - Ah s'il fait beau !

Francesco continua la conversation. Il balaya les échanges. Les deux jeunes gens étaient gênés. Leur retenue répondait à la convention. Salvador se plongea dans son observation immobile. Il aurait voulu accélérer la situation. Il voulait affirmer son pouvoir et conquérir cette jeune femme. Cet entre-deux de civilités simple était une obligation frustrante. Il aimait la contempler. Il aimait obtenir son attention. Elle persistait. Elle était peu démonstrative et froide. Il voulait contrôler cette distance. Il soupira. Salvador continuait à la courtiser pour honorer les principes édictés par la société. Il serra son poing en contenant ses mâchoires.

La Princesse d'Alicante. Il la comparait à une couronne des rois. Le jeune homme tenait à ses traditions. La brioche espagnole symbolisait la délicatesse des fruits confits. La figue était la nostalgie de son village. Les dattes étaient la lutte de sa famille. Le miel était la pauvreté qu'il avait fuie. Salvador venait d'une famille de douze enfants. Paysans et campagnards, Salvador n'avait aucun avenir parmi eux. Il avait fui. En Oranie, Maria représentait les bijoux sucrés du gâteau. Elle incarnait cette gourmandise qu'il voulait posséder.

Celle qu'on appelait la Princesse d'Alicante était la mousse briochée. Son parfum subtil était du sucre. Ses joues imitaient les couleurs des zestes de fruits confits. La douceur émanait de sa bouche. Chacun de ses gestes était l'expression de la beauté ronde. Salvador posait son regard, ses pupilles devenaient noires. Il voyait la jeunesse fraîche de la fleur d'oranger. Cette essence aiguisait le besoin de conquête. Dans le magasin, Salvador n'avait qu'une envie, trouver la fève en porcelaine. Il voulait détenir le trésor caché de cette femme. Il voulait dévorer ce dessert appétissant.

Salvador était un homme fier. Il était devenu un homme d'envergure. Ses origines modestes nourrissaient ses ambitions. Il voulait se venger. Il avait débarqué en Algérie pour transformer sa vie. Il n'était pas un homme de sentiments. Il ne s'intéressait pas à l'amour. L'union maritale était une obligation. Il avait pour devoir de choisir une épouse. Il devait se marier et reproduire.

Il devait fonder sa lignée. Salvador avait choisi Maria. Elle voulait qu'il la courtise. Il ignorait ce que cela voulait dire. Il devait lui montrer sa valeur d'homme. Il devait lui imposer qu'elle le respecte. Sa dignité était la plus importante. Une femme devait respecter son statut d'homme.

- Salvador, répéta le gérant. L'Espagnol s'était perdu dans ses pensées. Qu'est-ce que je te sers ?
- Pardon, Francesco, répondit le jeune homme distrait. Je voulais des œufs. Il n'y en avait pas la dernière fois. Le mardi, c'est un bon jour, n'est-ce pas ?
- Tout à fait, répondit l'épicier qui s'approcha des boîtes empilées. Une douzaine ?
- Oui, « per favore », prononça Salvador pour faire honneur à l'italianité du commerçant.
- Prego, répondit Francesco satisfait. Te fallait-il autre chose ?
- Oui, j'ai vu que tu avais reçu de la ricotta...
- De la ricotta fine. De chez moi en plus !
- Cela vient toujours de chez toi Francesco, s'amusa l'immigré.
- Mais c'est parce que c'est la meilleure qualité ! Tu ne voudrais pas que je te vende des produits de mauvaise qualité comme ces arabes, pas vrai ? s'offusqua le fier Italien.
- C'est la terre la plus près de nos côtes, taquina Salvador en observant l'homme le servir. La Sicile est en face. Tout le monde le dit ici, n'est-ce pas ?

La jeune femme reçut son dernier sac. Elle pencha doucement la tête. Elle se laissa intriguer par la préparation à base de lait. Le propriétaire avait sorti le précieux fromage à pâte fraîche. Il découpait une part. Elle semblait découvrir la spécialité italienne. Salvador salivait. Elle émanait une innocence délicieuse. Elle réveillait l'étrangeté de l'attirance et les sentiments qu'il voulait refouler. Elle piquait son cœur. Il n'était plus pauvre. Il n'était plus prodige. Il était conquérant. Il était un homme qui bravait les flots. Il était à bord du bateau, son cœur était agité par les flots impétueux. Il accostait un nouveau territoire et il voulait la victoire.

- Qu'est-ce que c'est ? s'enquerra Maria avec réserve.
- Ricotta, répéta Salvador saisissant l'opportunité de tisser un nouveau lien entre eux. Du fromage de Sicile. Il est à base de brebis celui-là... Cela se voit à la texture.

La preuve. Il pointa une rainure minuscule. Il affirmait son savoir. Elle leva les sourcils pour acquiescer. Elle était intéressée. Elle affichait une gêne évidente. Son expression était interdite. Cette barrière, Salvador voulait la dépasser. Il devait l'anéantir. Elle gardait cette distance avec

son air supérieur. Il n'arrivait pas à le faire disparaître. Il voulait qu'elle se plie à sa volonté. Salvador bouillonnait intérieurement. Elle lui imposait son autorité. Elle décidait du temps qu'elle lui accordait. Il ferma sa main pour contrôler son mécontentement. Elle prit ses courses. Salvador desserra son poing. Il voulait l'arrêter et la retenir. Il voulait lui parler pour qu'elle l'écoute, le voit et cède. Elle devait devenir l'épouse qui confirmait sa réussite. Maria devait être la preuve de son succès.

- Goutez, s'il vous plait. Vous ne connaissez pas, n'est-ce pas ? Elle fit non de la tête. Francesco, coupe une part pour Mademoiselle Maria s'il te plait, s'égaya Salvador. Nous ne pouvons pas la laisser ignorer le goût délicieux de la ricotta !
- Ah, nous ne le pouvons certainement pas !

Francesco saisit immédiatement son couteau et coupa avec précision. Il sortit une assiette. Il coupa un morceau de papier et plaça la pâte avec célérité. Il tendit la gourmandise à la jeune femme. Il glissa un clin d'œil significatif. Son ami rougit. Salvador savait que le gérant avait deviné. Il avait observé l'attention et la timidité qu'il adoptaient face à elle. Le jeune espagnol venait toujours le matin. Le commerçant avait repéré qu'il calculait l'heure. Il se présentait un peu avant 9 heures. Il alignait sa présence à la venue de Maria. Francesco savait qu'il voulait la conquérir.

La plupart du temps, Salvador se contentait de faire un détour. Il passait devant la vitre. Il masquait ses intentions. Francesco voyait clair. Salvador jetait une œillade à l'intérieur du magasin. Il confirmait qu'elle était présente. Son visage comptait comme un enquêteur qui constituait un dossier. Satisfait, il repartait avec une expression narquoise. Une fois par semaine, il venait récupérer sa commande à l'heure où Maria venait. De temps à autre, il s'accordait une exception. Comme ce matin-là, il avait trouvé une excuse pour entrer. Il ajoutait un achat à son budget serré et rigoureusement surveillé. Cela faisait partie de son plan.

- Mademoiselle Maria. Là... Goûtez. C'est très bon ! assura le cinquantenaire bedonnant.
- Merci, Monsieur Francesco. Elle se tourna timidement vers son hôte. Merci Salvador...
- Salvador Munoz, chanta gaiement l'entremetteur. C'est un dirigeant de la coopérative maintenant !
- Francesco, voyons ! réprimanda Salvador avec un embarras hypocrite.

- Salvador n'est pas un ouvrier agricole comme tout le monde, mademoiselle. La jeune femme rougit en acquiesçant.
- Francesco, s'il te plait... formula le jeune espagnol.

L'emballlement du commerçant était à son service. Il raconta sa promotion. Salvador était fier. Il avait été nommé responsable des ajusteurs. Il espérait impressionner Maria. Francesco étala ses qualités. La langue française qu'il avait apprise plus vite que les autres. Sa rapidité et sa vivacité d'action étaient reconnues. Francesco parla de Paolo. Il était une référence respectée. Il était une figure honorable de leur communauté. Paolo louait Salvador à chaque occasion. Francesco l'imitait avec chaleur. Son accent italien surjouait son enthousiasme.

- Il ira loin ! prédit l'Italien avec assurance. Je vous assure Mademoiselle Maria. Salvador est malin... Et il se méfie des Arabes.
- Francesco s'il te plait... modéra faussement Salvador. Il était fier d'être mis en avant.
- Méfiez-vous d'eux, Mademoiselle Maria. Ce sont des dégénérés !
- Je pense que Mademoiselle Maria le sait bien. Les Arabes sont une race inférieure, assura Salvador. Sa voix était enjouée. N'est-ce pas, Mademoiselle...
- Je... balbutia Maria. Je ne sais pas vraiment.

Le silence. Maria avait rougi. Elle baissa les yeux. Elle ne savait pas quoi répondre. Maria restait figée. Il remarqua l'attitude de la jeune femme. Son sérieux était agaçant. Elle exerçait une puissance rigide. Elle voulait le contrôler et le garder à distance.

- Voyons Maria, coupa Francesco. Les Arabes sont des voleurs. Il faut se méfier d'eux, compris ? Il se voulait menaçant.
- C'est évident ! ajouta Salvador. Ces indigènes sont dangereux. Ce sont des animaux sauvages. Nous sommes là pour vous protéger, vous le savez.

Maria approuva en silence. Ses yeux étaient froids. Ils racontaient sa discipline. Ils évitaient de le regarder. Salvador serra ses poings. Elle imposait la distance. Elle lui résistait. Il voulait la soumettre. Il afficha un sourire pincé.

- Ça vous plait ?

- C'est très bon, approuva Maria d'un mouvement de lèvres poli. Vous aviez raison, merci à tous les deux.
- Ah, se satisfait Salvador. Il soupira. Il avait trouvé un terrain d'entente. Je peux vous en offrir. Il lui tendit le paquet que Francesco avait préparé à son attention. Une douceur, ça ne fait de mal à personne.
- Oh non, je ne peux pas, répondit Maria avec empressement. Vous savez que je vis chez les sœurs. Elles ne verraient pas d'un bon œil que je rapporte... votre cadeau et encore moins, ce qu'elles considèrent comme... Un péché. Mais merci pour la part. Elle reprit ses courses d'un geste sec. Si vous me le permettez, je dois m'en aller.
- Bien sûr, Señorita.

Il la salua dignement en retirant son chapeau. Il devait montrer son respect. Il serra la ricotta contre lui. Il observa Maria quitter la salle dans le silence. Elle paraissait flotter sur ses talons discrets. Sa jupe plissée était droite et imposait sa respectabilité. En sortant, elle lui adressa un dernier regard. Le jeune homme resta immobilisé. Il était empreint d'une tendresse qu'il n'avait jamais connue. Il ignore la sensation. Il devait persévérer. Il n'était pas un homme d'émotions. Il devait l'épouser, c'était sa décision.

- Ah, Salvador. L'amour, quand tu nous tiens.
- Je dois me marier, répondit le jeune homme avec une froideur sèche. C'est mon devoir.
- Et quand comptes-tu la demander en mariage ?
- Cela ne te regarde pas.
- En tous les cas, tu le sais... Paolo te présente des jeunes femmes de la paroisse dans la minute.
- Je sais.
- Tu dis ça à chaque fois mais le temps passe. Six mois, Salvador. Cela fait six mois que tu es arrivé. Tu as un bon poste maintenant. N'importe quelle mère voudra te présenter sa fille.
- Mon ami, je sais ce que je veux, déclara Salvador.
- Oh toi alors... s'exaspéra Francesco. L'autorité peut jouer des tours, fais attention... Mon expérience m'a montré qu'il faut savoir faire des compromis.
- Je suis un homme respectable, je mérite d'être obéi.

L'amertume. Son habit gris et ses mains étaient couverts de suie. Son orgueil était malmené. Son statut était misérable. Tous les jours, il portait la fuite. Son déracinement le hantait. Depuis son départ d'Espagne, la saleté le poursuivait. L'éreintement l'étouffait. Les fluides dégueulasses l'enivraient. Tous les soirs, il se rappelait qu'il devait changer son destin. Sa famille avait disparu avec le lever d'une nuit. Il avait tout quitté. Il avait fui la pauvreté de son village. Il avait renoncé à la famine. Il avait trouvé un travail. Il avait emménagé dans un appartement. Il avait accompli sa promesse. Il s'était forgé un nouveau chemin. Plusieurs mois après son arrivée, il avait vu Maria avant le début de la messe dominicale. Il avait interrogé, un ami de travail l'avait appelé la Princesse d'Alicante. Salvador avait entendu la respectabilité et la compétition. Il avait décidé, il devait se marier avec elle.

- Vous êtes d'Alicante ? avait-il demandé comme réveillé par un signe. La foi l'aveuglait, la possession le dominait.
- Je suis une femme qui a immigré pour changer de vie. Comme vous, n'est-ce pas ? avait-elle répondu.

Côte à côte, ils avaient assisté à l'office. Sans échanger un seul mot, ils avaient parlé. Salvador avait senti toute la force de cette femme. Ce silence, il les avait unis sur le banc de l'église. Il n'avait pas pu écouter l'homélie. Il était captivé par l'envie. Elle représentait un idéal. Elle était une femme que les hommes voulaient conquérir. Devant le parvis de l'église, il espérait lui adresser la parole. Maria avait été interpellée par des religieuses. Il avait dû garder le silence et son honneur.

- Vous partez ? Salvador l'avait regardé avec gravité.
- Je vis à la communauté des sœurs trinitaires Señor Salvador, avait répondu Maria avec enjouement. Bon dimanche. Que la paix soit avec vous.

Elle avait disparu. Son orgueil avait été réveillé par cette information. Une enquête avait commencé. Salvador avait lancé des recherches pour la retrouver. Des insomnies avaient perturbé ses nuits. Son corps était nerveux. Son esprit était sans répit. Il ressentait une foule de sensations nouvelles. Son orgueil luttait. Ses convictions profondes étaient défiées. Une femme ne pouvait pas le refuser. Il devait la soumettre. Il devait la conquérir. Il devait se maîtriser. Il avait tant de choses à gérer. Son nouveau travail prenait toutes ses pensées. Il devait gérer ses ajusteurs. Il devait s'occuper de son appartement médiocre. La cuisine, la lessive et le ménage

étaient insupportables. Il n'avait pas le temps de faire la bonne femme. Il voulait apprendre les discours de Jules Ferry et veiller à la suprématie française. Il devait la retrouver.

Un matin, son vœu fut exaucé. Il la croisa dans la rue. Tel un détective, il se rendit invisible. Il avançait avec des pas de chat. Il la suivit sur plusieurs mètres. Elle le mena à la boutique de Francesco. Elle résidait dans un quartier voisin, celui des Italiens. Lui vivait dans le quartier des Espagnols où ils étaient plus pauvres et plus nombreux. Il changea ses habitudes pour faire ses achats chez ce Francesco exubérant mais sincère. Au fil des semaines, il s'était lié à ce personnage attachant. Il lui rappelait son père. Il connaissait la communauté religieuse. Salvador rencontra Paolo. L'homme le prit sous son aile. Quelques semaines après, Salvador était promu. Il était enfin reconnu. Salvador décida de se montrer à Maria.

- Señor Salvador ! Que faites-vous ici ?
- Je viens faire mes courses comme vous, n'est-ce pas ?

Maria accepta sa présence d'un sourire. Avec ce signe, elle acceptait sa cour. Salvador reçut cette invitation comme une confirmation. Il se résolut à la courtiser. Il se décida à passer tous les jours devant la boutique. Il pouvait entrevoir son visage. A chaque fois, elle s'affichait telle une princesse. Son visage de porcelaine était raffiné. Ses lèvres étaient roses et délicates. Elle avait ce voile sur son regard. Il mêlait une mélancolie et une dignité innées. Plus Salvador observait cette figure impénétrable, plus son désir augmentait. A chaque fois, ses démons intérieurs bouillonnaient d'impatience. Il voulait le contrôle, il voulait qu'elle se soumette. Salvador voulait posséder le sourire de Maria.

- Allo la Terre ? As-tu besoin d'autre chose ? La voix lointaine de Francesco le ramena à la réalité. Salvador redécouvrit l'ambiance du magasin où flottait le parfum de l'habitude.
- Non. Merci Francesco, répondit-il avec une nouvelle assurance. Je n'ai besoin que d'une chose désormais.
- Vraiment ?
- Tu as raison. Il est temps que je demande Señorita Maria en mariage, affirma Salvador résolu. Connais-tu son nom de famille ?

- Ah ça non. Personne ne connaît son nom chez les Italiens, c'est secret, expliqua Francesco. C'est bien pour ça que nous la surnommons la Princesse d'Alicante car elle est mystérieuse, argua l'Italien avec taquinerie.
- C'est vrai. Maria est la Princesse d'Alicante, répéta Salvador habité par ses yeux noirs. Voilà pourquoi elle deviendra ma femme. A bientôt mon ami.

Salvador chercha quelques pièces dans sa poche intérieure. Il les posa sur le comptoir. Une expression volontaire le précéda. Il tapa gentiment sur la vitre du compartiment frais. Ce geste traduisait ses remerciements à Francesco. Il quitta la boutique en silence. L'heure était venue. Salvador devait couper court à la situation. Il devait prendre sa vie en main. Il était un homme honorable. Il avait migré en Oranie pour vivre une meilleure vie. Il devait se marier. Salvador connaissait son devoir. Il était temps d'exécuter sa décision.

Arrivé au travail, il demanda à s'absenter. Il voulait quelques heures un mercredi après-midi. Son directeur accepta sans poser de questions. Salvador était un forcené. Il était comme un employé exemplaire. Salvador accueillit l'autorisation avec soulagement. Ce créneau était le seul moment où il pouvait la rencontrer. Il savait qu'elle sortait dans le parc tous les mercredis. Elle surveillait les enfants sans les sœurs autour d'elle. Elle serait seule et disponible.

Le mercredi après-midi en question, il quitta son travail. Il rejoignit son appartement. Il était vide. Tout le monde travaillait. Il apprécia la solitude. Le silence régnait sur le bruit de la ville animée. Salvador passa plusieurs minutes à évaluer son habit du dimanche. Le moindre détail était essentiel. L'impeccabilité du coton repassé était le sésame de sa veste droite. Tout était clair dans sa tête. Maria était venue d'Espagne. Il l'avait rencontrée à l'église. Le destin lui avait choisi une Princesse. Elle devait accepter. Elle devait devenir son épouse. Ils avaient la même terre. Ils venaient du même arbre. Il ouvrit son Ancien Testament.

- « Et la fleur fanée, qui fait l'éclat de sa parure, Sur la cime de la fertile vallée, Sera comme une figue hâtive qu'on aperçoit avant la récolte, Et qui, à peine dans la main, est aussitôt avalée⁵². »

⁵² Esaïe 28 : 4.

Il était le troisième fils d'une lignée de douze enfants. Il était le plus ambitieux. Il était le plus intelligent. Il était le plus petit et le plus trapu. Salvador avait son caractère pour se différencier. Son père était un simple ouvrier agricole. Son cadet était le plus prometteur de ses trois fils. Cet homme pragmatique était soumis aux lois de l'héritage. Il ne pouvait pas aider Salvador dans ses ambitions. Le père acceptait la fatalité, le fils la contredisait. Salvador s'était battu. Il avait obtenu l'aide du curé de leur village. Il était parti travailler dans les vignes. Il avait appris la terre. Il avait réussi la moisson.

- Tu as un nez, avait assuré le propriétaire. Je t'enverrai te former auprès de mon ami. Ton père te laisserait partir à Alicante ?
- Oui, votre excellence.

Le notable avait ri. L'expression était inhabituelle. Il avait été conquis. Salvador était devenu son protégé. Son destin avait basculé. Le jeune homme avait commencé des études. Il s'était révélé talentueux. Il attirait l'attention. La protection du maître gênait. Il avait attisé la jalousie. Il avait été pris au piège. Des faux témoignages l'avaient accusé. Il avait été condamné. Son mentor l'avait renvoyé. L'affront était total. Sans logis et sans repas, Salvador s'était réveillé sans honneur. Une autre route s'était présentée, celle des immigrés.

La fuite. La crise du phylloxéra l'invitait de l'autre côté de la Méditerranée. La France cherchait des ouvriers en Oranie. Les territoires offraient du travail. Désœuvré et frappé par le courroux divin, Salvador avait décidé de partir, son échec était cuisant. Les griffes de l'injustice pouvaient le rattraper, la prison était la porte de son avenir. Salvador devait fuir. Il avait écrit une lettre. Il l'avait postée le jour de son départ. Il avait pris ses quelques économies, son sac et ses vêtements. Il avait vu la barque et il avait embarqué pour une nouvelle vie. Tout avait basculé.

- « Et les arbres dirent au figuier : Viens, toi, règne sur nous. Mais le figuier leur répondit : Renoncerais-je à ma douceur et à mon excellent fruit, pour aller planer sur les arbres⁵³ ? »

Avant de quitter son appartement, Salvador relisait une feuille. La lettre de sa mère l'encourageait à se marier. Il avait l'âge. Il avait les moyens d'entretenir une femme. Le

⁵³ Juges 9 : 10.

déshonneur était un mauvais souvenir. Il avait été effacé par la mer. Son grand frère avait épousé la fille du voisin, leur famille comptait déjà trois enfants. Le deuxième était marié depuis deux ans, il venait d'accueillir un nourrisson. Il était le dernier fils sans femme. Il devait enfanter. Il devait assurer les fruits de sa lignée.

- Quelques mots suffirent pour l'épouser, souffla Salvador. Il réajusta sa chemise et son nœud. Bien, allons-y.

Il poussa la porte avec les chaussures étincelantes, son pantalon repassé et son chemisier blanchi. La résolution était inscrite sur ses talons. Il franchit les rues, les passages piétons et les pavés. Son visage était fermé. La concentration déterminait son succès. Il arriva au parc. Maria était assise sur un banc. Elle surveillait un groupe d'enfants qui jouaient à cache-cache entre les arbres. Elle avait un livre à la main. Elle lisait lentement. Elle était constamment interrompue. Les cris de joie alternaient avec les disputes. Salvador passa plusieurs minutes à observer. Maria dégageait ce statut impressionnant. Elle exerçait son autorité à distance.

- Señorita Maria ?

Elle leva ses yeux. Elle figea son regard sur lui. Elle paraissait à moitié surprise. Elle savait qu'il voulait lui parler. Elle avait palpé son intuition. Elle avait prévu. Elle affichait une connaissance impétueuse. Son expression le déstabilisa malgré lui. Salvador s'arrêta. Il était interrompu dans son élan. Il racla la gorge. Il devait garder le pouvoir. Son statut était respectable. Son travail était impressionnant. Il était un homme, elle devait céder.

- Señor Munoz, salua-t-elle d'un mouvement de tête tout en décalant doucement son bras comme pour l'inviter à s'approcher.
- Je... Je passais... Il s'arrêta. Son rythme cardiaque connut une accélération soudaine. Il sentit son souffle et son esprit s'agiter. Pardon, corrigea-t-il. Je suis venu pour vous parler.

Maria sourit en baissant la tête vers ses mains. Un léger hâle rouge colora ses joues. Elle souffla en relevant ses yeux sur l'espace public. Elle plaça son attention sur les fillettes qu'elle surveillait. Ils étaient occupés à leur compétition. Elle afficha sa droiture distante.

- Bien. Voulez-vous vous asseoir ? Elle pointa la partie vide du banc.
- D'accord, accepta Salvador qui ôta immédiatement son chapeau pour s'installer. Merci.
- Bien sûr.

Ils restèrent muets à contempler. La scène de l'innocence encadrait les jeux joyeux des petites. Maria hissa la main. Une des plus grandes pinçait une plus petite. Prise en flagrant délit, la coupable comprit. Sa mauvaise action avait été repérée. Elle s'éloigna contre un arbre comprenant la punition. Elle observa une minute en retrait. Maria se relâcha et aborda une risette fière. Elle jeta un œil à Salvador. Il signifiait son contentement.

- Vous arrivez à les tenir d'un seul geste, c'est épatant, félicita Salvador.
- Oh je n'y suis pas pour grand-chose. C'est mercredi. Le jour du goûter. Un mauvais comportement et c'est la pire des punitions... Pas de gâteau.
- Ah je vois. Elles sont donc, particulièrement sages aujourd'hui.
- Oui... Enfin, non. Ce sont de bonnes petites. Elles sont bien élevées.
- Evidemment, elles sont françaises, la meilleure éducation du monde, expliqua Salvador.
- C'est ça. Elle bougea la tête d'un mouvement gêné.
- Señorita Maria, je ne voudrais pas vous déranger pendant votre travail... Maria s'apprêta à contester. Salvador l'arrêta d'un mouvement de main. Je suis un homme droit et un homme d'honneur. Je suis venu vous parler, vous comprenez n'est-ce pas ?
- Je suis désolée... Je...
- Je sais. Nous devons respecter les règles, affirma Salvador. Vous devez m'autoriser à vous courtoiser, n'est-ce pas ?

Maria porta son regard au loin, son silence répondit à Salvador. Il serra son poing pour calmer son tempérament. Il détailla son visage qui semblait lui répondre. Elle parlait dans son mutisme. Pour l'homme conquérant, ce nouveau silence signifiait leur lien. Salvador sourit. La fierté se dessina sur ses lèvres, elle consentait en silence.

- Vous êtes bon Señor Salvador, vous méritez une épouse méritante.
- Je sais reconnaître la vertu d'une femme, Señorita Maria.

Maria émit un rire nerveux. Il rhabilla l'espoir. Elle se détacha de la conversation. Elle exerça son œil de surveillante. Elle fuyait. Elle se leva. Elle s'excusa d'un geste. Elle s'approcha des

enfants. Elle trouvait une excuse. Il serra les dents. Il devait garder le pouvoir. Il devait l'obliger. Il pouvait la convaincre.

- Trente minutes, les enfants. L'heure à un jeu calme maintenant. Le jeu de la parole secrète ? Ancien Testament, s'il vous plaît.

Les enfants affichèrent des mines désabusées. Les chérubins obéirent sans discuter. Ils placèrent la balle près de l'arbre. Ils formèrent un rond pour commencer la partie. Chacun devait prononcer une phrase de la Bible avant de transmettre le ballon. Salvador détailla la silhouette de Maria. Elle était petite dotée d'une constitution solide. Ses cheveux ébènes étaient retenus dans un chignon élégant. Sa peau blanche quasi laiteuse contrastait avec la noirceur de sa chevelure. Elle se tourna sur un rayon de soleil. Il perçut ses yeux. Ils étaient emprunts d'une lueur verte que seule la lumière franche dévoilait. Son orgueil bondit. Il oublia sa rigueur. Il devait la convaincre. Elle était l'incarnation de la beauté.

- Señor Salvador, vous devez savoir...
- Oui Señorita Maria ?
- Je ne suis pas d'Alicante. Ma mère était andalouse. Elle a travaillé à Madrid et à Paris pour une aristocrate. Mais voyez-vous, elle se comparait à Carmen, vous connaissez ce livre ? Il fit non de la tête. Carmen refuse l'amour pour la liberté, expliqua Maria. Ma mère n'a jamais cru au mariage vous comprenez ?
- Une femme doit se marier, c'est son devoir.

Il édictait l'obligation. Tout son être imposait. Maria bougea ses lèvres. Elle enfonça sa déclaration dans le sol. Elle semblait confuse. Salvador décela son contentement. Elle semblait fière. Elle avait libéré un message. Elle avait raconté l'histoire de sa mère. Elle se tenait droite et autoritaire. Elle affichait la conscience de sa lignée. Elle exposait ses origines comme un avertissement. Maria était aussi droite que la veste qu'il portait. L'obligation attisait le désir de Salvador.

- Je suis issu d'une famille de paysans Señorita, expliqua Salvador.
- Je sais, s'amusa Maria. Mon père aimait la terre.

Salvador eut le souffle coupé. Elle respectait la terre. Elle acceptait ses racines. Il le savait. Il portait le même arbre. Son cœur reprit la chamade. Il était idiot. Il était incontrôlable. Salvador serra le poing. L'amour était dangereux, seul le devoir comptait. Il se rappela la dignité qui lui était due. Il était l'homme. Il était le sexe supérieur. Salvador devait se le rappeler. Il était l'homme. Il était le bon parti. Il devait la soumettre. Il afficha un sourire pédant.

- Votre père était un homme noble, n'est-ce-pas ?
- Je suis très différente de ma mère, affirma Maria sans répondre. Le mariage est une institution sacrée Señor Salvador... Elle prit sa Bible et lut. La Genèse nous dit : « Au commencement, quand le Seigneur fit la terre et le ciel, il déclara : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je vais lui faire une aide. » Avec de la terre, le Seigneur Dieu façonna les bêtes des champs et les oiseaux du ciel, et il les amena vers l'homme. Le Seigneur Dieu prit de la chair dans son côté, puis il referma. Avec ce qu'il avait pris, il forma une femme. L'homme dit : « Cette fois, voilà l'os de mes os et la chair de ma chair ! On l'appellera : femme ». À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront qu'un⁵⁴. »
- La femme doit se marier pour ne faire qu'un avec l'homme.

L'ordre. La froideur pénétrait sans allusion ni détour. Le ton direct de Salvador répétait le passé. Maria reconnaissait. Soledad était comme lui. Elle préférait la tendresse de son père adoptif.

- Je voudrais une réponse.
- Vous êtes comme ma mère, ironisa la jeune femme.
- Vraiment ?
- Ma mère était une femme pieuse et stricte, Señor Salvador. La parole n'est pas une qualité chez une femme respectable, déclara Maria.
- « J'aurais beau parler toutes les langues de la terre... S'il me manque l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne... »
- « J'aurais beau être prophète et la foi de transporter les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien⁵⁵ », récita la jeune femme.
- Je vois...
- C'était la prière préférée de mon père. Il aimait les textes de Saint Paul.

⁵⁴ La Genèse 2, 18-24. Certains mots sont coupés.

⁵⁵ Première lettre de Saint Paul Apôtre aux Corinthiens (12 : 31 -13 : 8a).

Elle le fixa intensément. Son visage dur le pénétrait. Il était éclairé par la résolution. Elle admettait son devoir. Elle se soumettait. Salvador comprit qu'elle appréciait sa ressemblance à cette mère. Il ne s'était pas trompé. Elle était une femme obéissante. Elle était une femme respectable. Elle avait la foi et respectait l'Eglise. Elle connaissait les devoirs d'une bonne épouse. Un bruit de clappement interrompit leurs échanges. Les enfants applaudissaient en riant. Maria se rappela à son devoir.

- Je termine toujours le jeu avec eux, expliqua-t-elle. Je vous remercie de votre visite Señor Munoz.
- Au revoir Señorita Maria.

Elle s'éloigna. Elle rejoignit les enfants. Ils l'accueillirent avec enthousiasme. Elle claqua à son tour dans les mains. Elle récita la prière avec automatisme. Ils communiaient. L'après-midi se terminait. Ils rassemblèrent leurs affaires et quittèrent l'espace. Ils clôturèrent le temps. Il était resté. Elle suivit le groupe, son regard en biais. Elle se contenta de sourire avec les enfants et partit sans le saluer.

Le soleil rasant de la fin de journée tombait sur le parc. Il resta quelques minutes en contemplation. Il était étreint par l'espoir. Il avait vaincu. L'air était rempli de sa victoire. Il avait conquis la Princesse d'Alicante. Cette femme mystérieuse aux yeux étoilés avait cédé à son charme et à son autorité. Il pensait déjà aux réactions. Ses amis l'envieraient, Francesco le taquinerait et Paolo organiserait leurs noces. Salvador avait gagné, il allait se marier avec Maria.

Une intention initiait la vie.

Une lettre transmettait la vie.

Une demande attirait la vie.

Dès son retour, il s'installa à son bureau. Il sortit du papier, de l'encre et sa plume. Il commença une première lettre à l'attention de son père. La deuxième était pour sa mère. La troisième était destinée à sa sœur préférée. Le cours de ses correspondances détailla son destin sur la feuille. Il se prépara un café. Un sourire sur le sucre ferma les papiers. Trois enveloppes partaient à destination d'une seule et même adresse. Les lignes à destination du passé annonçaient son avenir. Une fois cette opération terminée, il avala l'eau chaude aromatisée. Il prit le temps de

la réflexion pour trouver les mots justes. Dans le silence de son appartement, il reprit le papier, l'encre et l'écriture. Il adressa son courrier à la gouvernante du foyer pour jeunes filles.

Dans un français soigné, il demandait la main de Maria. Il sollicitait l'intendante en charge du pensionnat des sœurs trinitaires. En seulement quelques lignes, les mots se suivaient sur la feuille. Ils changeaient son destin. Salvador suspendait chaque goutte d'encre et chaque tracé de plume. Il pesait tout le poids de l'empreinte sur le fond blanc. Il habillait son devoir. Il signait son contrat de mariage. Il souffla sur le liquide pour le figer. Il n'y avait aucune rature. Sa demande était un ordre. Il y avait une conviction, son statut prévalait. Il porta les enveloppes au courrier. Son avenir était scellé par la cire rouge.

Quelques jours plus tard, il reçut un télégramme. Sœur Michaëla le conviait à un rendez-vous en fin de journée. Elle s'adaptait à sa charge de travail. Elle lui proposait trois mardis successifs à 18h. Salvador répondit immédiatement. Il était disponible dès le premier mardi. Sa main était tremblante. Ses doigts étaient précis. Il contrôlait ses émotions. Il était rattrapé par l'émotion. Sa conviction intime était remise en question. Le doute planait. L'anxiété le testait. La tension l'enchaînait. Son chemin de vie s'imposait à lui. Il bloqua ses pulsions, il devait rester concentré sur sa résolution. Il était temps de se marier. Sa femme s'appellerait Maria, elle était la Princesse d'Alicante et elle lui obéirait.

- Monsieur Munoz, je vous en prie, asseyez-vous. Le ton de la religieuse était neutre. Je vous remercie de votre venue.
- Ma sœur, c'est moi qui vous remercie de faire suite à ma demande.
- Evidemment Monsieur Munoz, assura la Sœur. Je vais être très franche avec vous. Je ne vais pas discuter la raison de votre choix. Mon rôle est de vous alerter.
- M'alerter ? Salvador claqua de surprise. Mais de quoi ?
- Maria est... Une jeune femme étonnante en vérité, admit la femme d'église. Elle est une excellente étudiante. Elle est docile et discrète. Elle est une bonne éducatrice, énuméra la femme de foi. Elle possède les qualités d'une bonne épouse... En apparence.
- En apparence ?
- Maria a un passé compliqué. Pourquoi a-t-elle quitté Alicante ? Vous êtes-vous demandé pourquoi Maria a fui sa ville ?
- Je vous rappelle que j'ai fui moi aussi.
- Oui... admit la sœur. Mais vous avez gardé votre nom, vous comprenez ?

- Pardon ?
- Maria est venue sans nom. Elle n'avait pas de papiers et elle a refusé de donner son nom de famille. Nous ne savons rien de son départ, de sa vie passée... C'est étrange, vous ne trouvez pas ?
- Et alors ? J'aurais voulu faire pareil, avoua Salvador en pensant à son propre passé.
- Je vois.

Le silence. Salvador était fatigué par ce nouveau silence. Il était temps de parler. Il était temps de partager la parole. Il était temps de rompre cet énième silence.

- J'ai cru comprendre qu'elle était venue pour travailler avec vous ?
- Pour travailler avec nous ? La sœur afficha un sourire ironique. Pour nous aider contre la laïcisation française et la chasse aux religieuses que nous vivons en Algérie ? Nous sommes seules dans notre combat, croyez-moi.
- Et Maria est un obstacle à votre cause ?
- Señor Munoz, dites-moi, pourquoi un homme aussi prometteur que vous, veut épouser la « Princesse d'Alicante » ? Vous connaissez la rumeur ?
- Non, que dit la rumeur ?
- Voyons... La sœur était gênée. Vous savez... Maria a fui sa mauvaise réputation.

L'affirmation. Salvador jaugea l'information. La Sœur se leva. Elle s'avança vers la fenêtre pour observer l'activité dans la cour. Elle était nerveuse. La Sœur grignota ses ongles sans s'en apercevoir. Salvador avait du mal à comprendre. Cet avertissement sonnait étrange à ses oreilles. Il était faux. Il cachait une vérité. La Sœur mentait, il en était certain.

- Si elle a fui sa mauvaise réputation, pourquoi employez-vous Maria ? L'esprit aiguisé de Salvador frappa.
- Vous venez de deux mondes différents, continua la religieuse avec agitation. Vous venez d'une famille saine, croyante et unie. Vous venez de la terre. Cela se voit...
- Je sais bien.
- Vous voyez bien que Maria n'a pas d'arbre. Vous devez bien le sentir ?

Salvador considéra les doutes. Le qu'en dira-t-on occupait les pensées de la Sœur. Son orgueil balaya les accusations. Il était piqué dans sa fierté. Maria était surnommée la Princesse pour

une raison. Il avait choisi et personne ne pouvait le contredire. Il était manipulé. Il refusait d'être pris pour un homme naïf. Cette femme le contredisait, il expira avec hostilité. Il n'avait pas besoin de son autorisation. Cette religieuse devait se soumettre. Question d'honneur.

- Votre propos est incohérent, ma sœur. Vous oubliez votre place. Où est votre charité ?
- Je suis désolée Señor Salvador, je vous retiens inutilement, affirma la sœur Michaëla. Elle posa un sourire poli. Allons-y.
- Allons-y ?
- Oui. Le mardi, c'est le dîner des familles. Vous êtes invité.

Elle se leva sous les yeux étonnés de Salvador. Il se figea quelques secondes. Il comprenait pourquoi elle lui avait proposé un mardi. Elle avait prévu sa réaction. Elle connaissait son statut. Elle n'avait pas à lui dicter son choix. Salvador se leva. Une colère grandissait dans ses veines. Son poing voulait traduire son impatience irritée. Il avala son bouillonnement et suivit la direction. La religieuse le guida dans les couloirs. La nuit planait sur la quiétude de l'édifice. Les pensionnaires étaient à l'étude. Tout semblait calme. L'atmosphère contrastait avec la tension entre la sœur et lui.

Dans un silence glacial, ils traversèrent les couloirs. Ils arrivèrent dans la salle commune. Salvador était déjà venu après la messe. Il avait participé à plusieurs célébrations importantes. Quand il entra, il fut surpris. Le bruit chaleureux régnait. Une foule dînait dans une flopée de mots chaleureux. L'ambiance tranchait avec le pensionnat. Le brouhaha régnait joyeusement. Un flot de rires l'accueillit. Il sourit malgré lui. Il était bon d'entendre l'espagnol et l'italien se rencontrer. Les deux communautés se mêlaient avec gaieté.

- Salvador te voilà ! s'avança le chef de l'outillage à l'usine locale.

Une accolade. L'entrain rompit la gêne. Le jeune homme salua les différentes personnes présentes. Il partagea un repas familial sympathique. Plusieurs mères défilèrent accompagnées de leur fille. Personne ne cachait ses desseins. Il garda son flegme habituel. Il dissimula son inconfort. Il avait appris à porter un masque. Il esquissa plusieurs tentatives de départ. A chaque fois, les figures charismatiques du groupe le retenaient. Paolo était là. Il ne pouvait pas refuser son mentor. Il termina le repas entouré de plusieurs gueules enivrées. Elles déplorèrent l'état de l'Espagne et celui de l'Italie. L'exemplarité de la France fut louée. Seule la République honorait

son devoir de coloniser les Arabes. Les préceptes de Jules Ferry étaient récités avec cœur et abnégation.

- Alors, comme ça, tu veux épouser Maria, lança Paolo à la salle vide. Il ne restait que Sœur Michaëla avec lui.
- Oui. Le ton était sec et direct. Salvador expira avec fermeté. Il semble que je doive me soumettre à l'approbation de Sœur Michaëla et, si je comprends bien, à la tienne également ?
- Doucement, modéra immédiatement la figure italienne. Tu es libre de choisir ton épouse. Il se trouve que Maria est sous la protection de Sœur Michaëla. Tu comprends l'importance de son avis...
- Je respecte notre communauté.
- Nous voulons nous assurer de ton bonheur, ajouta l'homme protecteur.
- Et Maria est un mauvais choix ?
- Non, voyons ! Maria est une bonne petite, assura Paolo. Elle prépare son BEP⁵⁶... Elle est très appréciée des parents français.
- Alors, pourquoi ce concile ? s'agaça Salvador.
- Voyons, Salvador... Maria n'a pas de nom. Nous ignorons tout de son passé, continua le patriarche.
- Vraiment ? Et que sais-tu de mon passé, Paolo ? s'amusa Salvador. Nous avons tous fui... Et pas que la pauvreté.

Un blanc punctua la voix irritée du jeune homme. Le duo réprobateur échangea un regard muet. Ils affichaient leur malaise. Ils ne jugeaient pas son secret. Ils acceptaient la vérité indicible. Salvador adopta une pause circonspecte. Il se rappela sa mère. Cette femme diplomate savait calmer. Son attitude conciliatrice modérait les cris. Quand son père s'énervait, elle taisait les émotions. Il opta pour la réserve de sa mère. Il serra son poing avec sa mâchoire tendue.

- Je vous en prie, dites-moi. Quel est le problème ?
- Maria est la fille d'une sorcière, lâcha brutalement Paolo.
- Une sorcière ? répéta Salvador. Un fou rire incontrôlable cassa sa nervosité. Il s'arrêta en observant le sérieux de ses interlocuteurs. Je vois. Vous êtes sérieux ?

⁵⁶ Brevet d'Etudes Professionnelles.

- Tu sais, ces femmes sont redoutées, affirma le patriarche. Les Arabes, ils les consultent en cachette. Elles nous jettent des sorts !
- Tonterías las justas⁵⁷. Ce sont des bêtises de bonnes femmes.

Paolo et Sœur Michaëla baissèrent la tête comme deux enfants pris au piège. Un nouveau silence régna. Salvador se leva en acceptant ce temps muet. Il salua respectueusement ses hôtes. Il regarda la Sœur avec hauteur.

- Comment pouvez-vous former une jeune femme dans votre institution religieuse et croire qu'elle est une sorcière ?
- Fille de sorcière, corrigea la femme de foi. Une malédiction plane sur elle. J'en suis certaine. Demandez de l'aide à un père exorciste, je vous en supplie Salvador.
- Un père exorciste ? Salvador écarquilla les yeux. Il n'en croyait pas ses oreilles.
- Vous avez trop fréquenté nos voisins dégénérés ! s'emporta le jeune homme. Ces Arabes déteignent sur vous, mes amis. Sa voix brûlait. Je comprends pourquoi l'éducation catholique déplaît à la République française !
- Señor, s'il vous plaît...
- Et toi, comment laisses-tu une femme influencer ton jugement ? accusa Salvador. Reprends-toi.
- Salvador, voyons.
- Au revoir, Paolo. »

Sans ajouter un mot, il claqua des talons. Il quitta la pièce. La porte le sépara de ses anciens amis. Elle termina une conversation et conclut une absurdité qu'il refusait d'entendre ni même de légitimer. Question d'honneur.

⁵⁷ Expression signifiant « il y a une limite à la bêtise » en espagnol.

Chapitre 6 : Le choix du Féminin

Pablo, Meknès 1919

« Elle dévorera ta moisson et ton pain,
Elle dévorera tes fils et tes filles,
Elle dévorera tes brebis et tes bœufs,
Elle dévorera ta vigne et ton figuier,
Elle détruira par l'épée tes villes fortes dans lesquelles tu te confies. »

Jérémie 5 : 17, *La Bible*.

Un héritier. Pablo était né un vendredi 13 à 13h et après 13 heures d'un travail douloureux. Il avait vu le jour à Oujda, au Maroc. L'étymologie arabe de cette ville signifiait « se trouver. » Salvador aimait la signification du mot « Oujda. » Il le répétait à son fils et à leur entourage. La ville leur avait permis de trouver la bonne graine pour faire un garçon. Sa naissance honorait la lignée des Munoz du Maroc espagnol. Sa mère avait attendu sa venue. Maria avait vécu une fausse couche traumatique et deux enfants étaient mort-nés. Elle vivait des règles douloureuses et des grossesses difficiles. Pablo connaissait le silence étouffé de son corps de souffrance.

Maria parlait peu. Oujda avait une autre signification à ses yeux. Elle préférait la version berbère du mot. Cette ville était construite sur le sable. Elle détenait une eau fertile. Cette source les avait bénis, elle leur avait donné un héritier. Pablo était leur fils prodige. Sa sœur Madeleine était née quatre ans avant lui. Elle était venue après le décès prématuré de deux garçons. Elle avait connu deux bébés morts et elle avait vu le sang douloureux. Elle avait reconnu l'arrivée héroïque de son frère. Pablo avait grandi tel un prince, un roi et une légende.

Agé de 14 ans, Pablo commença à souffrir des poumons, du dos et des jambes. Des nouveaux maux inconnus s'accumulèrent au fil des mois. Sa constitution s'affaiblissait sans explication. Son corps ressemblait de plus en plus à un spectre. Son teint blanchissait. Sa peau maigrissait. Ses dents jaunissaient. Quand il marchait, il semblait porter une croix. Son visage s'effaçait à chaque parole. Tout le fatiguait perpétuellement. Ses parents se résolurent à le retirer de l'école et il se condamna à la chambre. Dès qu'il fut isolé, Pablo retrouva un semblant de santé. Il se

plongea dans la lecture frénétique des textes religieux. Il s'adonna à l'écriture. Il grattait les carnets, les lignes et les plumes avec passion. Il les consommait à la douzaine.

Le jeune homme était anormalement grand pour son âge. Il se mura entre les quatre parois de sa chambre. Avec ses bras longs et ses grandes jambes, son excroissance le rendait anormalement squelettique. Il observa une retraite spirituelle et reçut plusieurs visites. Des diacres, des prêtres et un clergé élogieux se succédèrent. Tous témoignaient de la vivacité de l'esprit de Pablo. Tous s'inquiétaient de l'héritage familial. Tous voyaient la même source à son mal. La terre portait une malédiction. Ils croyaient en la guérison de son âme au moyen de prières rigoureuses, d'encens et d'un exorcisme absolument nécessaire.

Le mot. Salvador s'emportait à chaque fois. Il s'entêtait. Il refusait d'entendre ces prédications. Ces idioties étaient des croyances condamnées par la Bible. Il s'enfermait dans une posture. Il amena des maîtres d'école. Il chercha des docteurs. Il pesta contre ce Maroc rempli d'arriérés. Le patriarche était le paroxysme de la colère. Une goutte fit déborder le vase de ses émotions tyranniques. Un soir, Pablo accueillit un imam. L'homme d'obédience musulmane répéta. Lui aussi voyait un mauvais œil, il fallait libérer un sort.

- « Tu te laisses manipuler par un indigène musulman, cria Salvador dès que l'homme de foi avait quitté leur jardin.
- Papa, Salim est mon ami. Il veut m'aider, c'est tout, protesta Pablo. Et figures-toi que Haj Mohamed a répété les mots du Père François. Il conseille un exorcisme...
- Pardon ? Salvador bouilla. Son fils prononçait le mot interdit. Son fils invoquait la parole du Père. Son fils comparait un catholique à un musulman. Ne me parle pas de cet homme. Je t'interdis de recevoir d'autres personnes, c'est compris ?

La rage. Les yeux orbités tentaient d'exercer son contrôle. Pablo observa son père. Ses menaces se répétaient avec une autorité désuète. Il puait avec ses mots violents. Il piaillait avec son jugement. Il attaquait pour détruire une peur qui s'imposait à lui comme une évidence. L'adolescent sentit la lassitude. Cet homme serait butté jusqu'à la fin de ses jours. Pablo voyait l'ombre planer au-dessus de lui. L'héritier espérait. Un jour, son père serait libéré. Un jour, Salvador Munoz verrait avec les yeux de la foi.

- Une présence pèse sur moi, continua Pablo sans s'attarder sur les menaces de son père. Peux-tu enfin l'accepter ?
- Et ben voyons... Lui aussi croit à l'ex... xor ... cisme, c'est ça ? La voix de Salvador râpa sur ce mot qu'il entendait depuis quinze ans sans l'accepter.
- El Rouqïia⁵⁸, prononça maladroitement Pablo. C'est dans le Coran, mon ami m'a donné la Sourate. Nos amis musulmans pratiquent aussi l'exorcisme. Pablo sortit son carnet et, sous les yeux effarés de Salvador, récita la phrase. « Et Nous faisons descendre du Coran, ce qui est une guérison et une miséricorde pour les croyants. Mais cela ne fait qu'accroître la perdition des injustes⁵⁹. » C'est la Sourate Al-Isra. Ça veut dire le voyage nocturne. Pablo ferma le carnet. Il fixa son père. Ce dernier émit un rire nerveux. Cela me rappelle l'Evangile de Saint-Mathieu.

Salvador resta muet. Un instant, Pablo vit son père vaciller. Cet homme agraire ne comprenait que la terre et il se trouvait face au spectre de sa vie. Salvador était religieux. Il affichait sa croyance. Elle était la pierre qui devait convertir ces Arabes dégénérés. Quand son père prêchait, son fils s'éloignait. Pablo lisait les textes saints. Il grandissait dans une foi profonde et intime. Son esprit s'ouvrait. Son corps lâchait. Son père croyait qu'il voulait devenir prêtre. Pablo voulait toucher l'essence de son être. Il voulait saisir la vie et transmettre à cet homme. Pablo espérait sauver l'âme de son père.

- « Alors on lui amena un démoniaque aveugle et muet, et il le guérit, de sorte que le muet parlait et voyait. Toute la foule étonnée disait : N'est-ce point-là le Fils de David ? Les pharisiens, ayant entendu cela, dirent : Cet homme ne chasse les démons que par Béezébul, prince des démons⁶⁰. » Pablo avait pris sa Bible pour retrouver l'Evangile de Saint Mathieu. Pourquoi crains-tu autant l'exorcisme, Papa ?
- Ce sont des pratiques de sorcières, prononça Salvador comme un châtiment. La bruja es vieja, fea, celestinesca, repugnante e hipócrita⁶¹.

Entre eux, une peinture descendit. Elle dessina la lune, des femmes et une silhouette animale. Tout était noir, sombre et pervers. Une mère se promenait. Une amante manipulait. La

⁵⁸ Le mot est orthographié « La Roqya » et signifie « exorcisme » en arabe littéral.

⁵⁹ Sourate Al-Isra, verset 82.

⁶⁰ Matthieu 12 : 22-28.

⁶¹ « La sorcière est vieille, mauvaise, célestinesque, répugnante et hypocrite. » Citation anachronique de Carmelo Lisón Tolosana (1992) Las brujas en la historia de España, Temas de Hoy.

méchanceté régnait. L'occulte imposait son charme hypnotique. Le diable se tenait au fond de la salle. Ses cornes se marraient. Le mal avait envahi les murs. La sorcellerie était entrée dans la maison.

- *Où va la mère ?*⁶² La voix pénétra l'esprit du jeune homme, elle parlait à la place de Pablo. *Seules les sorcières accompagnées d'une vieille qui les éduque sont dignes de confiance.*
- La bruja, c'est la femme ridicule ! Idiote, elle se croit puissante, cracha Salvador. Pire, elle se prétend l'égal de l'homme, tu comprends ? L'homme est supérieur, un point c'est tout.
- Tu dis ça... Toi qui voudrait que ta fille soit née homme ! répliqua Pablo. L'aversion silencieuse éclatait. Son père préférait Magdalena. Le fils le savait. Sois rassuré, Magdi est bien plus forte que moi, je suis d'accord avec toi papa.
- Si Magdalena avait été un homme, j'aurais pu mourir tranquille ! s'emporta Salvador avec colère. Mais non, j'ai un fils faible. Sa voix cria. Il fraternise avec les arriérés ! Ce sont eux qui t'ont jeté un sort. ¡Cabrón!⁶³
- Salim est mon ami, il veut mon bien, Papa !
- Un ami ? s'emporta l'immigré espagnol. Les arriérés ne peuvent pas être ton ami.
- Mais papa...
- Tais-toi ! J'ai servi la France, moi ! Et je te dis, ces Arabes sont des voleurs ! Des menteurs ! Des sauvages qui coupent les têtes !
- Mais Papa...
- Il n'y a pas de « mais Papa », coupa Salvador. Les prêtres ont raison, tu es possédé ! Mais pas par un démon ! Tu es possédé par ces Arabes menteurs et hypocrites. Souviens-toi de mes paroles Pablo ! Aucun de ces arriérés n'est ton un ami ! Les Arabes sont des ennemis, tu m'entends ?
- Oui, Papa.

Pablo adopta une posture soumise à son père. Il afficha sa honte. Il parada sa culpabilité. Il savait quand se taire. Salvador était fier. Il détestait que son autorité soit remise en question. De

⁶² « ¿Donde vá mamá? » est le nom d'une représentation graphique. L'imaginaire convoqué évoque l'œuvre de Goya autour de la sorcellerie. La gravure *¿Donde vá mamá?* fait partie de la série *Los caprichos* constituant une satire de la société espagnole de la fin du XVIII^{ème} siècle.

⁶³ « Chèvre » ou « bouc » en espagnol. Le mot désigne vulgairement « le salopard » ou « le bâtard. »

ce père, il ne connaissait que la haine et la brutalité. Il détestait les indigènes. Il vénérât la République française. Il adorait le Général Lyautey. Il approuvait la colonisation. Il était l'orgueil. Il était le rejet. Il reniait l'Espagne. Pablo comprenait l'essence de son père. Il était sans racine. Il avait connu l'humiliation. Son ressentiment avait guidé son identité. Il n'avait pas réussi à planter son arbre.

Plus Pablo apprenait, plus il observait le paradoxe de ses parents. Salvador était le fier soldat. Il rêvait d'obtenir la nationalité française. Il embrassait les valeurs républicaines. Il voulait effacer son hispanité honteuse. Maria exerçait son pouvoir dans l'ombre. Elle cultivait son indépendance. Elle affichait sa féminité secrète. Plus l'époux exerçait son autorité misogyne, plus la femme se murait dans le silence pour mieux agir en coulisse. Magdalena était la sœur déchirée. Elle s'inquiétait pour son frère. Elle vénérât son père. Elle rejetait les mystères de sa mère. Elle détestait son sexe inférieur. Dans cette trinité, Pablo était leur lien. Il était le pilier solide qui résistait dans le désert de leur famille.

- Nous sortons d'une guerre... Nous sommes au service du Général, Pablo ! continuait Salvador. Nous devons incarner sa vision. Nous devons le remercier de sa générosité pour les indigènes ! Salvador monologuait. Bon sang, il négocie même les terres pour eux. Ces troncs-de-figuier sont fainéants et paresseux !
- Papa, le Général Lyautey respecte les Marocains, pourquoi pas toi ? demanda Pablo fatigué des propos de son père. Le Maroc est après tout « un empire historique et indépendant, jaloux à l'extrême de son indépendance, rebelle à toute servitude⁶⁴ ! »
- Tais-toi, avec tes lectures !
- Je cite le discours du Général Lyautey, Papa ! Tu seras le premier à le servir quand il ira se battre contre les Berbères...
- Parce nous devons conquérir le Maroc, idiot !
- Et contre les Espagnols, que feras-tu ?
- Je ne mérite pas un fils comme toi ! Tu es un raton ! Un fellaga⁶⁵ ! cracha Salvador.
- Prends garde à toi Petit Blanc. La voix posa l'insulte. Que dirait le Général de ton esprit de colon, toi l'Espagnol sans terre ?

⁶⁴ Déclaration de Hubert Lyautey à la chambre de commerce de Lyon en 1916.

⁶⁵ Série d'insultes utilisées avant et pendant le Protectorat à l'égard des Arabes. « Raton » vient de « rat » associé à la saleté. Il désigne l'enfant arabe qui vole. « Fellaga » est le « coupeur de route » en arabe, un dérivé de « fellag » qui correspond à « un bandit de grand chemin » en particulier au Maghreb.

L'affront était sanglant. Pablo se figea en entendant ses paroles. Qui avait parlé ? A la porte, sa mère se tenait droite. Elle était digne. Elle défiait son mari. Il avait osé insulter leur fils. Salvador se tourna vers son épouse. Il ferma son visage avec une violence extrême. Les deux conjoints se regardèrent. Pablo était suspendu à leur haine réciproque. Ils n'étaient qu'un tas de frustrations. Leur mariage était un combat permanent. Peu importaient le départ d'Espagne pour l'Oranie, la lutte franco-espagnole et les enfants mort-nés, ils vivaient une guerre de pouvoir. Ses parents étaient deux spectres vides qui avaient partagé la peur mais jamais d'amour.

- Quel Munoz es-tu mon garçon ? murmura Salvador avec amertume. Et toi, quel mensonge es-tu ? Il regarda sa femme. J'aurais dû écouter Sœur Michaëla.
- C'est maintenant que tu t'en aperçois, s'amusa Maria.
- Tais-toi.
- C'est tout ce que tu sais dire de toutes les manières.
- Je le fais pour l'avenir de nos enfants, tu le sais bien. Seule la France leur donnera la protection que l'Espagne nous a refusée, rappela Salvador. Sinon, pourquoi aurais-tu embarqué pour l'Algérie ?

Salvador plongea dans les yeux de sa femme. Cette question revenait comme un vieux refrain. Cette question éternelle, continuelle et omniprésente accusait. Le secret planait. Il surgissait comme un coup de poignard entre les deux époux. Toujours, il revenait au centre de leur famille. Chaque jour et à chaque instant, Salvador accusait. Depuis toutes ces années, il savait qu'elle avait menti. Elle avait fui comme lui. Elle n'avait jamais expliqué pourquoi. Elle n'avait jamais révélé ses origines. Maria avait gardé le silence. Pablo voyait l'ombre flotter au-dessus d'elle. Ce spectre parlait à la place de sa mère quand son mari l'humiliait.

- « Et quiconque aura quitté, à cause de mon nom, ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, ou ses maisons, recevra le centuple, et héritera la vie éternelle⁶⁶. »

La voix de Pablo se posa sur la scène. Salvador et Maria se tournèrent vers lui. Ils observèrent le silence comme un écho lointain. Ils avaient quitté leur terre, leur maison et leur pays. Ils étaient venus au Maroc après leurs fiançailles à Oran. Les accusations de sorcellerie avaient fait

⁶⁶ Mathieu, 19 : 29.

basculer leur rencontre. Maria avait accepté sa demande. Ils avaient commencé leur vie conjugale à Oran. Ils avaient choisi de fuir la ville frontalière avec les bouleversements politiques. L'accord des Confins⁶⁷ avait contraint leur condition. Ils avaient décidé de s'éloigner de l'Algérie et de l'Espagne pour choisir la patrie française. Ils avaient atterri à Meknès. Cette ville était surnommée le petit Paris, le lieu de villégiature de Lyautey. L'ancienne capitale alaouite avait bouleversé leur famille. Leur identité avait basculé. Ils s'étaient propulsés au cœur du Protectorat français. Salvador avait été enchanté.

Son père répétait l'histoire. Il avait rejoint les combattants. Il s'était mis au service d'Hubert Lyautey dès le début de sa campagne de pacification. Son choix lui avait permis un avancement dans sa carrière. Dès 1908, il avait suivi l'aventure du chemin de fer surnommé le babor lebghel⁶⁸. L'effervescence de la colonisation confortait ses instincts autoritaires. La supériorité avait alourdi son esprit. En 1911, il devenait directeur d'une exploitation agricole. Il avait participé à l'effort de la guerre mondiale. Il était l'immigré idéal. Il espérait recevoir la nationalité française par don de sang. Son père avait gagné ses batailles. Lui, son fils, était son échec. Pablo était sa défaite cuisante et une humiliation permanente.

- Tous ces sacrifices n'ont servi à rien, murmura Salvador.
- *Tu as deux vies entre tes mains, ce n'est pas le moment d'avoir des remords*, édicta froidement Pablo, toujours embourbé dans ses pages.
- Pablo peut encore guérir, affirma Maria. Elle voulait détourner la colère de son mari et protéger son fils. Pourquoi es-tu si dur avec lui ?
- Dur avec lui ? répéta Salvador avec ironie. Au moins, je ne cache pas la vérité comme tu le fais.

L'homme la confronta avec un regard impétueux. Pablo observa son père. Il criait des années de non-dits. Des années d'espoirs s'étaient révélées une illusion amère. Sa mère était immobile. Elle était silencieuse dans sa puissance. Les ressentiments se tenaient entre eux.

- Connais-tu ce psaume, Pablo ? reprit Salvador après un temps mortifère.
- Lequel ?

⁶⁷ Accord commun entre le Sultan du Maroc et le gouvernement français pour contrôler la frontière avec l'Algérie signé le 7 mai 1902.

⁶⁸ « Le vaisseau du mulet » en arabe. Ce surnom a été donné par les Marocains au train.

- « Tant que je me taisais, mon corps dépérissait car nuit et jour ta main pesait lourdement sur moi. » récita-t-il. Quelle est la suite ?
- « Je t'ai fait connaître mon péché, je n'ai pas caché ma faute. J'ai dit : « J'avouerai mes transgressions à l'Eternel », et tu as pardonné mon péché⁶⁹ », répondit Maria à la place de son fils.
- Il est temps d'avouer tes péchés, Maria.

Salvador quitta la chambre de Pablo. Il claqua la porte avec autorité. Ses médailles avaient fait résonner son orgueil. D'un mouvement, il saisit sa veste dans le salon. Il bouscula la porte comme un coup de tonnerre. Pablo ferma les yeux. Il soupira avec soulagement. Son père avait fui la maison. Le tourment de colère disparut. Maria souffla avec force. Pablo sentit la tension retomber. Sa mère était à côté de lui. Elle réalisait. Il était temps. Il entendait son âme céder. Son cœur acceptait. Il afficha un sourire reconnaissant.

- Il est temps, Maman.

Une larme. Elle lui adressa un regard profond. Elle lui accordait une compréhension entière, pure et totale. Pablo avait compris ses pensées. Il connaissait son cœur. Elle sourit faiblement. Elle reconnaissait la clairvoyance de son fils. Elle avait toujours su. Elle se sortit péniblement de la chambre. Elle s'approcha du meuble imposant de leur salon exigu. Elle avait choisi cette maison pour lui. Il lui rappelait celui de sa mère. Elle ouvrit la portière du buffet. Elle alla chercher dans une cavité cachée. Sa main trouva une bourse en daim.

Le secret. Elle regarda la poche. Elle ne put s'empêcher un cri ému. Elle avait tant refoulé ce sac. Sa mère lui avait confié la nuit de son départ. Son contenu était sa seule possession. Il détenait la vérité. Elle ne l'avait jamais ouvert. Elle n'avait jamais osé. Elle retourna dans la chambre. Leur chat Léon la suivait. Pablo afficha son contentement. Sous les yeux de son fils, elle ouvrit son héritage pour la première fois de sa vie. Son fils accueillit son félin roux avec paix. L'animal ronronna en appréciant ses caresses. Il se cala contre l'adolescent.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda le jeune homme.

⁶⁹ Psaumes 32 : 3-5.

- Le lègue de la Sorcière de Cadix, répondit Maria sobrement. Il est temps d'accepter son don... Et sa malédiction.
- « Si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu vers vous⁷⁰ », récita Pablo. Et dire que Papa refuse de parler d'exorcisme.
- La présence... C'est ma famille qui te l'a donnée.
- Vraiment ?

Maria acquiesça. Elle soupira. Elle étudia le contenu du sachet. Elle découvrit une lettre, un pendentif avec un porte-poudre, une broche, du fil doré, une aiguille et une petite pince en or. Les mains tremblantes jaillirent avec l'émotion. Son fils posa ses doigts pour l'apaiser. Elle laissa les larmes couler. L'adolescent saisit le sachet. Il regarda le bijou qu'il ouvrit. La matière blanche frotta ses narines et celles de Léon. Il ferma sans s'attarder et saisit l'enveloppe avec curiosité. Il rompit le sceau en cire et sortit les papiers. Sur la première page, un texte partageait la sagesse du *Phédon* de Platon. L'écriture traçait avec précision. Maria reconnut. Pablo devina.

- Ta mère ?
- Oui.

Une note au crayon avait été ajoutée. Elle ferma les yeux en soupirant. Une autre feuille sortit avec son encre vieillie. Les courbes brillaient. Le jeune homme eut l'impression de voir de l'or. Il écarquilla les yeux. Ses iris se remplirent de lumière. L'invisible et l'indicible agitèrent son cœur battant. Son sang bouillonna. Il ferma d'un geste. Il s'attarda sur le premier message. Il regarda sa mère. Elle attendait. Il lut à haute voix.

« Maria. Notre secret est dans ces lignes.

Le temps venu, tu devras toi aussi, recopier ce texte.

Il protège notre lignée.

Ta mère. »

Pablo souffla. Il sentit une pression dans ses orbites. Ses oreilles sifflèrent. Sa tête était confuse. Il avait l'impression de voguer. Sa mère était à côté de lui. Elle était loin. Le chat le guidait. Il voyait une terre avec du feu. Une grotte apparut au milieu des chants. Sa mère bougea. Elle le

⁷⁰ Mathieu 12 : 28.

toucha. Il trembla. Il ferma les yeux. Une terre où des vignes vibraient sous le soleil. Une campagne où une famille peinait. Pablo reconnut son père, ses deux frères et ses neuf sœurs. Cet homme paysan avait quitté sa maison. Sa mère l'appelait au loin. Il ignora. Il entendit le clocher de l'église où une calèche envahit la rue. Un vase tomba avec un écho dans le matin. La porte claqua. Pablo quitta sa transe, Magdalena venait d'entrer dans sa chambre.

- Qu'est-ce qu'il se passe ?

Sa sœur. Léon sauta et détalait hors de la pièce. Magdalena engueula l'animal qu'elle détestait. Elle se tourna fulminante. La droite et la pragmatique avait deviné. Pablo était parti en transe. Magdalena voulait le retenir, sa mère le laissait faire. Elle voyait ce qu'elle avait toujours su. Magdalena s'approcha en colère. Elle posa ses mains sur ses bras et agita son frère.

- Pablo, reviens ! Tu m'entends. Il ouvrit les yeux.
- *La malédiction condamne le masculin à mourir.*
- Mais qu'est-ce que tu racontes ? Magdalena regarda sa mère.

Aucun mot. Le silence parla. La transmission par les gestes traduisait une connaissance invisible. Pablo comprenait le don. Magdalena ignorait. Elle se fermait avec autorité. Elle refusait de recevoir. Le regard de Maria cassa sa frustration. Magdalena se canalisa malgré elle.

- Toi... Tu ne parles jamais.
- Tais-toi. Mon fils se libère. Pablo retrouva ses esprits.
- Merci maman.

Un mouvement. Maria ordonna à sa fille de s'asseoir sur le fauteuil à côté de son frère. Magdalena interrogea. Pablo répéta la consigne. Elle céda. Elle s'approcha de Pablo. Il l'accueillit avec bienveillance. Il saisit sa main. Son sourire était large. Il était heureux. Il attendait ce moment. Sa sœur écarquilla les yeux. Elle découvrait son entrain. Il dévoilait son secret. Il voulait cette révélation. Il savait, il avait toujours su qu'un jour, leur mère leur parlerait. Il était solennel et résolu. Il connaissait l'histoire dans ses tripes. Sa mère s'appêtait à leur raconter.

Maria resta silencieuse quelques minutes. Elle détailla leurs visages. Les traits de sa fille étaient sévères. Magdalena avait un large front et la constitution de Salvador. Elle avait des pommettes saillantes, des yeux noirs et des cheveux drus. Ses traits étaient délicats. Ses lèvres étaient d'un rose franc. Son nez était fin et élégant. Magdalena ressemblait à Maria Lucia. Maria se rappela la photographie dans la maison de sa mère. Elle n'avait connu que la photo de grand-mère et son statut légendaire. Sa mère lui avait raconté pour ses dix-sept ans. Maria se souvenait de chaque mot et elle savait, Maria Lucia vivait dans l'âme de son fils.

Elle regarda Pablo. Cet ange était libérateur. Il portait son secret depuis sa naissance. Il était né pour elle et pour chacune d'entre elles. Il était venu pour Soledad, Maria Lucia et pour leur lignée. Elle soupira. Elle ne pouvait plus reculer. Elle devait sauver son fils. Il ressemblait à Pablo, son oncle factice et le seul père qu'elle avait eu. Ils n'avaient pas le même sang... Et pourtant, Pablo ressemblait à Pablo Perez de la Flora. L'ancien amant de sa mère l'avait élevée comme la sienne et il lui avait enseigné l'amour véritable.

- Tu es Pablo. Tu es là pour nous protéger.

Pablo reçut les paroles. Elles répétaient l'éternité. Il portait la noblesse des Perez de la Flora. Le fils était le contraire de son père. Il était élégant, son père était vulgaire. Il était sensible, son père était brutal. Il avait le teint blanc, son père était basané. Ses arcades sourcilières étaient arrondies au lieu d'être cassées. Son visage était rond et non carré. Quand il était né, elle avait su. Ses épaules ressemblaient à celles des Perez de la Flora. Son fils avait la stature de son protecteur. Depuis sa spondylodiscite tuberculeuse, Maria avait compris. Son fils était un autre corps. Il portait la malédiction. Il incarnait la culpabilité qui avait menée à la tragédie. Maria trembla en pensant au crime, à cette nuit où elle avait failli être violée.

- Je ne suis pas...

Maria s'arrêta. Elle avait les larmes aux yeux. Pablo rapprocha sa main. Sa mère la repoussa d'un geste. Son fils baissa la tête avec respect.

- Je suis la fille adoptive de Pablo Perez de la Flora, annonça Maria. Ton père me maudirait s'il connaissait ma naissance. S'il savait qui je suis, il quitterait le Maroc aussi et retournerait dans son village poursuivre les sorcières avec ses frères.

- S'il savait quoi ? demanda Magdalena alertée par la posture de sa mère.
- Je suis... Elle s'arrêta. Non. Reprenons depuis le début. Je ne vous ai jamais parlé de ma mère, n'est-ce pas ?
- Tu sais bien que non, rappela Magdalena durement. Seul papa parle de son passé.
- Pourquoi as-tu toujours refusé de donner ton nom ? demanda Pablo. De quoi as-tu peur ?
- Parce que je n'ai pas de nom à moi, répondit sobrement Maria. Je suis une enfant bâtarde. Je suis la fille d'un noble dont je ne connais que le prénom.
- Qui ça ? demanda la sœur.
- Carlos.

Maria porta son regard sur la fenêtre. Pablo saisit toute la douleur de sa mère. Ses yeux portaient. Ils étaient la tristesse. Elle voyageait dans un temps où la honte régnait. Il perçut les images. Une maison était remplie de violence. Les non-dits racontaient sa douleur. Les secrets jaillissaient à ses yeux.

- Mon père s'appelait Carlos, commença Maria avec une souffrance évidente. C'était un noble. Il était Duc. Sa mère avait du pouvoir. Beaucoup de pouvoir. Elle était la femme la plus redoutée de la cour espagnole. Ma mère disait qu'elle était la femme la plus influente de son époque. Je porte son prénom, Manuela.
- Manuela, répéta Pablo.
- Elle a pris Soledad, votre grand-mère, sous sa protection.
- Soledad, reprit Magdalena par mimétisme avec son frère.
- Je suis née hors-mariage. Je ne pouvais pas le dire à votre père, affirma Maria. Il n'aurait jamais voulu m'épouser s'il avait su la vérité. Quand il m'a demandé en mariage, Sœur Michaëla lui avait raconté que j'étais une fille de sorcière. Il a réfuté mais j'ai eu peur. J'ai accepté de me marier et nous avons quitté Alger. Personne n'a plus jamais parlé de sorcellerie jusqu'à... ta maladie Pablo.
- Tu lui as menti ? s'alarma Magdalena. Elle connaissait toute la fierté de Salvador. Elle entendait la trahison.
- Je n'ai pas menti. Maria adopta la voix de l'enfant. Je n'ai jamais rien dit.

Pablo rota. Maria soupira avec gratitude. Magdalena ferma son poing. La jeune femme calma sa colère en soupirant. Pablo adressa un regard profond à sa sœur. Il apaisa l'aînée immédiatement. Leur complicité était naturelle et évidente. Leur lien était si fort et si puissant.

Magdalena hocha la tête. Elle souffla doucement. Pablo afficha un sourire de paix. Il regarda Maria avec pureté. Il voulait qu'elle continue son récit.

- Tu es une enfant bâtarde, répéta Pablo. C'était fréquent à cette époque ?
- Je ne sais pas, admit Maria. Je ne me suis jamais sentie enfant bâtarde. J'ai su la vérité à dix-sept ans. Ma mère voulait que je devienne une femme sacrée.
- Une femme sacrée, reprit Magdalena. Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Une femme qui pratique la médecine de l'âme, expliqua simplement Maria. Une femme qui aide les femmes avec leur ventre, leur arbre et leur figuier.

Les deux adolescents rougirent. Leur mère parlait du ventre. Elle évoquait la sexualité, les maux féminins et la procréation. Ces sujets étaient tabous. Le jour de ses règles, Pablo était venu voir Magdalena. Il lui avait apporté une bouillotte. Il avait deviné. Sa clairvoyance avait accompagné sa gentillesse. Il avait apaisé. Maria était restée silencieuse. Elle avait rompu la tradition. Maria n'avait pas expliqué à sa fille. Elle n'avait pas transmis.

- Quand Carlos est venu pour me voir, nous avons fui, poursuivit Maria.
- Te voir ? Carlos le Duc d'Espagne voulait te voir ? L'amusement de Pablo continuait de grandir.
- J'avais sept ans, se rappela Maria. Ce jour-là, nous avons tout quitté pour Alicante.
- Quelle histoire maman ! Tu as du sang noble ! La voix de Pablo était excitée. Ça, je suis certain que Papa aimerait le savoir.
- Non mon fils, il n'aimerait pas. Pour une simple raison. Lui apprendre l'existence de Carlos, c'est lui expliquer qui était Soledad. C'est lui avouer la profession de Maria Lucia. C'est lui parler de Josefina, Ana, Magdalena... C'est lui parler des vraies brujas. C'est lui parler des femmes qui guérissent les femmes.

La vérité. Le jeune homme saisissait la profondeur du rejet. L'exorcisme de son corps purgeait des siècles de condamnations. Pablo saisit le sens de sa quête. Il voulait décrypter la peur des hommes à l'égard de la puissance féminine. A côté de lui, sa sœur s'était murée dans le mépris. Elle partageait le dédain paternel à l'égard des femmes. Elle détestait son propre sexe. A cet instant, Pablo réalisa le fossé. Leur famille était bipolaire et il habitait le camp de sa mère.

- Papa ne doit pas savoir, admit Pablo. Il avait compris la lourdeur du secret.

- Non, il ne doit pas savoir, répéta Maria.
- Ecoutez-vous... Des menteurs. Vous êtes pires que les Arabes.

Elle avait aboyé. Magdalena refusait. Maria baissa la tête avec tristesse. Pablo lui saisit le poignet. Magdalena se ravisa. Il lui tendit les deux lettres. Il espérait toucher l'esprit de sa sœur. Magdalena resta immobile. Elle bouda. La colère colonisait son visage rouge. Le geste de son frère l'apaisa et accepta les deux papiers. Elle ouvrit la lettre ancienne et elle la lâcha tout aussi vite comme électrocutée. Pablo ouvrit la bouche d'étonnement et interrogea sa mère des yeux.

- Je vois, déclara Maria. Tu as le talent.
- Quel talent ? Magdalena était offusquée.
- La puissance, articula la mère. Tu es comme ma mère, tu connais la médecine du ventre à l'intérieur de toi.
- Ce sont des histoires de bonnes femmes, grogna Magdalena.
- Pablo a pu lire la lettre, raconta Maria. Elle regarda son fils. Un homme en plus. Ta grand-mère serait ravie.
- Je ne comprends pas, répondit Pablo.
- Il est temps que je te raconte. Que je vous raconte le fardeau de notre famille... Et sa bénédiction aussi.

Maria prenait le pouvoir. Elle reprenait sa force. Elle acceptait son rôle. Maria commença son récit. Il racontait l'histoire des guérisseuses de sa famille. Elle évoqua Maria Lucia. Elle avait appris avec sa mère. Elle avait reçu l'art de soigner les maux des femmes. Elle avait décrit les fondamentaux de la médecine sacrée. Elle parla des plantes, de l'anatomie, de la lune, des prières, des bains, des pierres, des décoctions... C'était un savoir long et profond. Cette connaissance se transmettait de fille en fille. Soledad avait commencé à lui enseigner ces secrets le jour de ses premières règles.

- Je ne voulais pas t'enseigner, avoua-t-elle. Je... Je suis persuadée que cette tradition nous porte malheur, déplora Maria. Ma mère a toujours pleuré son père. Il est mort dans un accident violent le jour de ses dix-sept ans. Elle était persuadée que c'était à cause de nos dons. Dix jours après mes dix-sept ans... Maria s'effondra en larmes.
- Chut... calma l'adolescent. Tout va bien, Maman.

- Il était beau, continua Maria. Il m'avait offert des fleurs. Il voulait me montrer les étoiles du soir. J'étais innocente. Je voulais me marier. Je croyais que cet homme noble allait me respecter...
- Maman ! cria le fils qui devinait la suite.
- Rassure-toi. Maria prit la main de son benjamin. Pablo, mon père adoptif, m'a sauvé car il y a des hommes d'honneur et tu portes son prénom.

Elle porta sa seconde main sur celle de sa fille. Magdalena écoutait silencieuse. Elle affichait son indifférence. Pablo pleura avec son cœur sans montrer ce qu'il vivait à l'intérieur. Il comprenait ses rêves et ses visions. Les mots expliquaient les textes. Tout faisait sens. Il touchait le secret. Il afficha son contentement. Sa mère hoqueta.

- Je suis désolée mon fils, déclara-t-elle avec peine. Tu es malade à cause de moi.

Magdalena se figea et retira sa main de celle de Maria. Toute sa rationalité éclatait. Elle était comme son père. Elle était bafouée par cet aveu. Elle était humiliée par cette conversation. Pablo observa sa sœur. Elle refusait de toute sa force. Elle voulait anéantir cette mère vulnérable. A son tour, il lui prit sa main pour l'apaiser. D'un regard, Magdalena lut ce que son frère lui demandait. D'un mouvement, elle se tourna vers leur mère en approuvant.

Par ce geste, Maria sut qu'elle pouvait continuer. Elle suivit le flot de ses souvenirs. Elle donna vie à Maria Lucia, Josefina, Anna, Magdalena, Jorge, Santiago et Elisa. Tous ces êtres avaient été au service de leur famille. Tous avaient rendu leur existence possible. Pendant le récit, Pablo retrouva ses couleurs. A chaque prénom, il semblait recouvrer la vie. Il écoutait tous les détails, les personnages et leur histoire. Il décryptait les émotions. Il délivrait son inconscient. Sa lignée maternelle se livrait comme une décoction guérisseuse.

- Voilà ce que je peux partager de notre histoire, mes enfants, conclut Maria. Si j'ai choisi ce moment pour le dire, c'est qu'il est temps. Il est temps que vous connaissiez votre pouvoir. Il n'est pas celui de la terre comme votre père. Il est celui de votre âme. Il est un souffle vital qui vit en chacun de nous ... Et si vous le comprenez, vous pourrez vous guérir avec lui.
- Merci, Maman. La voix sobre de Pablo figea Magdalena.
- Vraiment ? Magdalena était glaciale. Elle se sentait trahie par sa mère. Je ne...

- « Parce que je t'ai dit que je te voyais sous le figuier, tu crois ? » énonça Pablo distinctement à l'intention de sa sœur.
- Pardon ?
- « Tu verras de plus grandes choses que celles-ci. Et il lui dit : En vérité, en vérité, je vous dis : Désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le fils de l'homme⁷¹. »

Pablo se leva et embrassa sa mère. Par cette démonstration affectueuse, il acceptait son récit. Il accueillait sa médecine. Maria lâcha une larme. Elle adressa un regard pur. Son fils exécuta un geste de bénédiction. Comme un prêtre, il donnait son absolution. Le pardon l'habillait de blanc. Son corps décharné incarnait la foi. Pablo ressemblait au Christ. Il était prêt à être crucifié après un long chemin de croix. Sans ajouter un mot, il les quitta pour se rendre dans la salle de bain.

Maria effaça ses larmes. Elle se leva pour clore la conversation. Elle reprit le contenu de la bourse. Elle l'enferma dans le pochon de sa mère. Elle cacha le cuir dans le meuble. Elle cala les portes de bois. Elles clôturaient leur conversation. Elle partit à la cuisine où elle commença à préparer le repas. Magdalena resta assise en silence pendant quelques instants. Elle rejoignit le salon. Elle regarda la pièce vide avec une sensation de vertige. Elle manqua de tomber. Elle s'assit sur le siège de son père. Dans un tournis, elle s'endormit. Léon en profita pour se caler à ses pieds. La nuit tombée, elle fut réveillée par le bruit de la porte. Son père rentrait. Sa clé coïncia comme à chaque fois. Immédiatement, elle se leva.

- Papa. Elle bondit, le chat hurla. Oh toi, dégage de chez moi ! Sa voix s'étrangla, son père ouvrit. Le félin se rua à l'extérieur. Où étais-tu ?
- Cela ne te regarde pas, grommela l'homme toujours en colère.
- Evidemment. Je suis désolée.

Salvador s'arrêta sur sa fille. Il tiqua de l'œil. Il balaya le salon et afficha un air contrarié. Tout semblait identique et quelque chose paraissait différent. Il posa ses yeux sur sa fille. Il soupira avec un mouvement de tête. Il partit dans la chambre de Pablo. Magdalena trembla. Son père vociféra sa colère sur son frère malade. Elle entra dans la cuisine. Maria épluchait les légumes. Sa mère était impassible.

⁷¹ Jean 1 : 43-51.

- Être une femme sacrée et laisser son enfant mourir, c'est ça mon héritage ?
- *Je suis l'héritage que je choisis.*
- Tais-toi. Magdalena quitta la cuisine. Elle rejoignit la chambre. Laisse Pablo tranquille !

Salvador s'arrêta. Il écarquilla les yeux. Sa fille se tenait face à lui. Pablo serra son chapelet dans ses mains avec dignité. Sur sa table de nuit, son évangile était ouvert.

- Qu'est-ce que tu as dit ? Il fulminait.
- Tu as entendu. Laisse Pablo tranquille !

Salvador avala sa salive. Il ne voyait pas sa fille. Il voyait une femme démoniaque. Magdalena ressemblait à la sorcière des gravures. Salvador entendit la voix de ses parents. Tous répétaient la légende et leur procès. Ces femmes se tenaient droites. Elles résistaient à l'homme. Magdalena n'était plus une jeune fille soumise à son autorité. Elle était une vieille femme laide et elle vociférait une formule maudite. Il se rappela les mots à son encontre. Salvador se rappela le procès contre lui. Il avait dû fuir à cause d'elle. Ce nez et cette bouche avaient témoigné contre lui. La femme perverse l'avait accusé et il avait été condamné. Les souvenirs l'étouffaient. Salvador hurla pour la faire taire et Magdalena criait contre lui.

- « Eternel, qui peut, comme toi, délivrer le malheureux d'un plus fort que lui⁷² », récita Pablo sans concession.
- Brûlez en enfer. La voix stridente domina. Tous autant que vous êtes.

Sans ajouter un mot, le père quitta la chambre. Magdalena resta digne. Son visage était porté par la supériorité. Droite, elle affichait sa résolution.

- Eh bien, je peux mourir en paix, déclara Pablo.
- Arrête de dire des bêtises. Magdalena s'approcha de son frère. Elle saisit la chaise pour lui faire la lecture. Que lis-tu ? Ce que tu as récité tout à l'heure ?
- La conversion de Nathanaël. Le figuier vois-tu, est l'allégorie de la foi.
- Je n'ai jamais eu ta piété Pablo.

⁷² Psaume 35 : 10.

- Tu n'es pas prête à mourir Magdalena, expliqua Pablo. Tu as la vie devant toi pour célébrer Dieu. Moi, je prie pour retourner à lui.
- Oh s'il te plaît, s'agaça l'adolescente. Je déteste quand tu parles comme ça.
- Bien, admit Pablo. Permets-moi de parler de nos enfants alors ?
- Nos enfants ?
- Oui. Ceux que tu enfanteras... Il posa un sourire. Ceux que j'aurais aussi.
- Ah, je préfère ce discours, répondit Magdalena en prenant la main de son frère. Dis-moi Pablo. Que veux-tu me dire de nos enfants ? Nous ferons des réunions de famille. Promets-moi que nous resterons soudés. Ils connaîtront leurs cousins.
- Je te le promets, assura l'adolescent. Si tu me fais un serment en échange.
- Evidemment, lequel ?
- Promets-moi de leur donner les prénoms des personnes qui ont sauvé maman ?
- Pardon... Magdalena faillit perdre l'équilibre.
- Oui Magdalena. Les prénoms des personnes qui ont sauvé maman, répéta Pablo.

Il avait saisi la rancœur de sa sœur. Il reconnaissait l'histoire de sa mère et celles d'Anna, Josefina, Jorge, Maria Lucia, Elisa et Santiago. Ces prénoms transmettaient la protection qu'elle avait reçue. Sa voix toucha le cœur de sa sœur et apaisa sa rancœur contre sa mère.

- Pablo, voyons.
- Je le ferai aussi. Je nommerai mes enfants de leurs prénoms. Nous pourrions choisir ceux que nous préférons... Ou peut-être auras-tu deux garçons et j'aurais deux filles, ça sera plus simple.
- Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, piqua Magdalena.
- Pense à eux. Ils nous ont sauvé. Nous sommes en vie grâce à eux. Nous devons honorer leur mémoire.
- Quels sont les prénoms déjà ?

Le déni pris en flagrant délit. Pablo toussa malgré lui. Magdalena l'aïda. Elle tapa doucement sur son dos. La quinte était violente. Les glaires s'accumulaient sans sortir. Magdalena sentit une force la pousser. Instinctivement, elle souleva son frère. Elle passa ses bras sous ses poumons. Elle cala ses mains jointes sur son diaphragme. Elle exerça une pression en se balançant. Son poids partit en arrière puis en avant. La crise de Pablo stoppa nette. Le jeune homme vomit plusieurs caillots de sang sur le sol. Il expira avec soulagement.

- Merci Magdalena.
- Merci ? Pablo, tu craches du sang !
- Celui du Christ, alors.

La maladie témoignait de sa résolution. Il sourit à sa sœur. Il pointa une serpillère. Elle se soumit. Ils nettoyèrent en silence. Après avoir fini, Pablo but de l'eau.

- Ça va tellement mieux. Merci Magdalena.
- Je n'ai pas ta foi, Pablo.
- Je sais que tu respecteras mon souhait.
- Vraiment ?
- Va. Dis à maman que j'aimerais de la soupe s'il te plaît.

Magdalena accepta. Elle quitta la chambre avec un sentiment d'inachevé. Son frère était malade et son frère la condamnait. Le soir fut silencieux. Pablo resta au lit. Personne n'échangea un mot pendant le dîner. Le sommeil scella la nuit, le rituel et une prière. La fenêtre du salon était restée ouverte. Elle glaça les meubles. La maisonnée se réveilla et Maria ouvrit la porte du sanctuaire de son fils. Elle délivra le secret de la pleine lune. Son fils avait pris la bourse et avait choisi le pendentif avec le porte-poudre. Il contenait le poison que Pablo avait avalé.

La chambre était gelée. L'âme de Pablo avait quitté son corps. Il croyait que son suicide pouvait libérer sa sœur. Maria regarda le porte-poudre. Elle explosa en larmes. Soledad l'avait gardée pour se repentir de la mort d'Anna. Elle lui avait raconté sa culpabilité. Cette femme qui avait été initiée par sa mère, s'était donnée la mort elle aussi. Soledad lui avait expliqué la dureté de la médecine des femmes. Pablo s'était laissé emporter à son tour. Son corps de souffrance avait gagné. Sans un mot, elle parut devant son mari qui prenait son café.

- Qui y-a-t-il ? demanda Salvador. Sa mine était fatiguée par leur combat permanent. Il était hargne. Il avait ses armes avec lui. Voyons, parle.
- ...
- Où est Pablo ? Salvador piaillait. Il doit venir aux repas de famille.
- Il ne viendra pas.
- Dis-lui qu'il n'a pas le choix.
- Pablo est mort. Je pars chercher un médecin.

Maria quitta la maison. Elle voulait échapper à la tristesse et disparut. Elle s'occupa du registre, de l'enterrement et de la messe. Elle effaça la fatalité. Elle géra les funérailles de son fils. Elle tua son chagrin. Pendant plusieurs jours, elle ne prononça aucun mot. Le récit de sa vie muette était le choix du silence. Plusieurs jours après le décès de Pablo, Maria se tenait devant le cercueil. Agée de trente-huit ans, elle en paraissait cinquante. Voutée par le destin, elle tenait la Bible de son fils dans les mains. Quand sa fille approcha, Maria plongea ses yeux dans ceux de son héritière. Elle n'avait qu'une fille, comme sa mère et sa grand-mère. Elle montra le texte. Elle lut.

- « Comment se fait-il que vous m'ayez cherché ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ? » Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait⁷³. »

Que voulait-il dire en relisant son texte avant de mourir ? demanda Maria après un temps de silence.

- Maman, Pablo ne savait pas qu'il allait mourir, voyons.
- Tu es aussi rationnelle que ton père, décocha Maria avec acidité.
- C'est toi qui est responsable de la mort de Pablo, tu n'es qu'une bruja méchante !

Maria ferma les yeux. Maria sentit la force mystique qui avait emmenée Pablo. L'esprit du figuier lui parlait. Maria lâcha une expiration. Elle comprenait enfin.

- Je suis désolée pour ton frère et tous tes frères, Magdalena. Tu es notre seule enfant maintenant.
- Pablo est mort le soir où tu lui as parlé, tu lui as jeté un sort ! cria Magdalena.
- Pablo a été libéré. Ne vois-tu pas combien il souffrait ? Magdalena se glaça. Sa colère la dévorait. Elle serra le poing.
- Je suis la fille de Salvador Munoz. Magdalena avait les yeux exorbités. Et je refuse de croire à ces histoires de bonnes femmes. »

⁷³ Luc 2 : 41-52.

Partie 3 : Les fruits pourris

Magdalena, 1902

الْقُلُوبُ تَطْمَئِنُّ لِلّٰهِ بِذِكْرِ اَلَا اللّٰهُ يَذْكُرْ قُلُوبُهُمْ وَتَطْمَئِنُّ اٰمَنُوا الَّذِيْنَ

« Ceux qui ont cru, et dont les cœurs se tranquillisent à l'évocation d'Allah. »

Sourate Ar-Ra'd, verset 28, *Le Coran*.

Chapitre 7 : Une double vision

Salim, Tadla-Azilal 1929

يَتَوَكَّلُونَ رَبَّهُمْ وَعَلَىٰ إِيْمَانٍ رَّادَتْهُمْ ءَايَةُ عَلَيْهِمْ ثَلِيثٌ وَإِذَا قُلُوبُهُمْ وَجَلَتْ لِلَّهِ ذِكْرٌ إِذَا الَّذِينَ الْمُؤْمِنُونَ إِنَّمَا
يُنْفِقُونَ رَزَقَتُهُمْ وَمِمَّا الصَّلَاةُ يُعِيمُونَ الَّذِينَ
كَرِيمٌ وَرَزَقٌ وَمَغْفِرَةٌ رَبَّهُمْ عِنْدَ دَرَجَتٍ لَهُمْ ۖ حَقًّا الْمُؤْمِنُونَ هُمْ أُولَٰئِكَ
لَكَرَهُونَ الْمُؤْمِنِينَ مِّنْ فَرِيْقًا وَإِنَّ بِالْحَقِّ بَيِّنَاتٍ مِّنْ رَبِّكَ أَخْرَجَكَ كَمَا

« Les vrais croyants sont ceux dont les cœurs frémissent quand on mentionne Allah.

Et quand Ses versets leur sont récités, cela fait augmenter leur foi.

Et ils placent leur confiance en leur Seigneur.

Ceux qui accomplissent la Salat et qui dépensent [dans le sentir d'Allah]

de ce que Nous leur avons attribué.

Ceux-là sont, en toute vérité les croyants : à eux des degrés (élevés) auprès de leur Seigneur,
ainsi qu'un pardon et une dotation généreuse.

De même, c'est au nom de la vérité que ton Seigneur t'a fait sortir de ta demeure,
malgré la répulsion d'une partie des croyants. »

Sourate Al-Anfal, versets 2-14, *Le Coran*.

Le réveil. La prière accompagnait le lever du soleil. L'odeur du café embaumait la pièce. Le feu s'était éteint. La salle était chauffée par le sommeil et les ronflements. L'oiseau venait à la fenêtre. Il chantait le matin. La chaumière se tirait de ses rêves. Les corps étaient moins douloureux que la veille. La suavité des draps avait apaisé. Les paillassons étaient étendus sur le sol. Ils coupaient du froid et émanaient une chaleur douce. Un pied sortit des couvertures puis le second. Deux babouches accueillirent les orteils abîmés par la terre. Les jambes s'étirèrent avec la droiture de l'homme. Un bâillement coupable se cacha avec l'haleine épicée par le dîner de la veille. Salim savait qu'il avait encore trop mangé.

Il se leva. Il ouvrit le rideau qui isolait son lit du reste de la salle. Les yeux étaient fermés. Les visages étaient toujours immobilisés par le voyage inconscient de la nuit. Il passa entre les bras allongés de ses quatre enfants. Ses petits dormaient au milieu du grand tapis de laine. Salim manqua de perdre l'équilibre. Comme à chaque fois, le même mouvement le rattrapa. Il s'empêcha de s'effondrer sur Aïcha, son aînée et sa préférée. Il s'avança vers la plaque en fonte.

Sa femme avait déjà fait chauffer le café. Elle était sortie allumer le four. Kahina avait plusieurs commandes de pain à livrer avec le matin. Le maître de maison aspira l'odeur délicieuse. Il afficha un sourire sur la pièce. Il appréciait son royaume pendant quelques secondes précieuses, chaque jour à la même heure. Aux murs, un tissu célébrait les préceptes du Coran. Salim répéta la prière avec automatisme.

74. إِنَّ مَعَ الْعُسْرِ يُسْرًا »

Il souffla. Son bonheur était pur. Il but sa première gorgée de café. Il ouvrit le rideau de l'unique fenêtre. Il éclairait la cheminée et le placard rempli d'assiettes. Comme chaque matin, l'entrée soudaine des rayons de la nuit affectait les enfants. Un filet frais pénétrait immédiatement la maison. Les corps se recroquevillaient. Ils devinaient l'heure du réveil. Salim souriait. Il poussait la porte d'entrée pour rejoindre son épouse. Il laissait l'aube encore sombre réveiller ses quatre bambins. Il sortait marcher avec leur chien. Il revenait et prenait le temps d'échanger quelques mots avec sa femme et le soleil qui annonçait le début du jour. Quand il revenait, la règle était simple. Les paillasses devaient être rangées, la table devait être positionnée au milieu et les enfants devaient préparer le petit déjeuner. Salim entra dans sa demeure.

- Bonjour les enfants, entonna le patriarche une fois dans leur pièce.
- Bonjour papa, marmonna la fratrie endormie.

La petite dernière enroulait les paillasses. Des poches pendaient sous ses iris endormis. Il passa une main tendre sur sa joue. Il l'encouragea à se hâter. Aïcha disposait les bols avec autorité. Les deux garçons faisaient leur toilette de chat à l'extérieur. Salim gonfla sa poitrine. Il était si fier de sa famille. Les voir s'activer chaque matin était sa plus belle réussite. Il posa les pains chauds sur la table. Il mit l'eau à chauffer. Mouloud entra en premier. Il écarquilla les yeux. Son ventre gargouilla avec la salive de l'envie.

- Tu as déjà faim ?
- Evidemment, tonna durement Aïcha. Mouloud est toujours affamé.
- Le soleil perce déjà dans le ciel, répondit-il à sa grande sœur.
- Et alors ?

⁷⁴ « Fa'inna Ma`a Al-`Usri Yusrāan » en phonétique. « A côté de la difficulté est, certes, une facilité ! » en arabe littéral, Sourate As-Sarh, verset 5.

- Alors, nous pouvons manger.
- Tu mangeras quand la famille sera assise, tu le sais bien.

A cet instant, Kahina entra dans l'autre avec son deuxième fils. Elle distribua des pains supplémentaires à la table. Sans un mot, elle s'assit à sa place. Elle positionna Karim à côté d'elle. Le dernier des garçons était malade. Il avait eu une insolation. Kahina avait pris quelques feuilles. Elle les disposa dans un bol. D'une œillade, elle commanda. D'un mouvement, Aïcha lui donna le miel. Salim s'avança avec l'eau bouillante. La quarantenaire solennelle prépara la décoction destinée au malade.

Dans le silence observant, Karim but la boisson en grimaçant. Le breuvage était désagréable et agressif. Il avala sous les ogives autoritaires de ses parents. Le goût était âpre et terreux. Il grimaça. Ses sœurs et son frère soupirèrent avec lui, ils savaient combien les préparations de leur mère pouvaient être efficaces mais difficiles à ingérer.

- Beurk, émit-il après avoir fini.
- Allez, tu as le droit à de l'huile avec ton miel, accorda Kahina.

Sous les yeux envieux de son frère et ses deux sœurs, Karim reçut quelques gouttes d'huile d'olive. Sa mère ajouta du miel, du thym et du citron sur son pain encore chaud. Il afficha son contentement. Elle lui servit une tasse de thé à la menthe. Elle ajouta du miel à la boisson. L'enfant était reconnaissant. Il afficha un large sourire sur ses lèvres. Salim jeta un œil interrogatif à sa femme, l'enfant bénéficiait d'un traitement des plus indulgents.

- Il est malade. Il a besoin d'énergie. Et pas de travail pour lui aujourd'hui, il restera au four. Mouloud ira avec toi.
- Pour de vrai ? s'enthousiasma Mouloud.
- Oui, confirma sobrement Kahina.

Mouloud interrogea son père. Il acquiesça malgré une résistance intérieure. Salim n'aimait pas quand Mouloud venait au travail avec lui. Son aîné était curieux. Il était gauche et envahissant. Il se laissait impressionner par la grande maison. Il était touché par l'air supérieur de la famille Munoz. Il s'écrasait devant son employeur. Il s'enflammait à son contact. Mouloud était capable d'admiration et de colère quand il était face au directeur.

- Tu t'occuperas des oliviers et des figuiers à la place de ton frère, annonça l'ouvrier agricole. Il sourit. Il s'était résolu à la compagnie de son fils.

Mouloud afficha un grand sourire. Son aîné aimait les arbres. Il vénérât la terre. Il était fasciné par la culture irriguée. La corvée de bois l'ennuyait. Ses parents lui attribuaient habituellement la tâche. Il s'y pliait avec honneur et sans passion. Il passait sa journée à couper le bois. Il allait chercher la paille. Il rassemblait les troncs, les bûches et les morceaux de branches. Il activait les feux des maisons. L'après-midi, il livrait son travail avec le pain du soir. Mouloud passait sa journée seul.

Son frère vivait le contraire. Il passait sa journée entouré. Il travaillait avec les ouvriers agricoles. Karim revenait rempli de joie. Ses yeux étaient parés de soleil. Il racontait ses conversations. Il était gai. Mouloud lui portait les traces des fagots sur ses épaules. Il avait ressassé ses pensées. Salim regrettait cette différence. Elle était nécessaire à l'éducation de la nature rebelle de Mouloud.

- C'est un bon matin, Mouloud. Ne le gâche pas avec ton orgueil.
- Oui papa.

- وَقَالَ رَبُّكُمْ ادْعُونِي أَسْتَجِبْ لَكُمْ إِنَّ الَّذِينَ يَسْتَكْبِرُونَ عَنْ عِبَادَتِي سَيَدْخُلُونَ جَهَنَّمَ دَاخِرِينَ⁷⁵

- Oui maman, énonça Mouloud en baissant la tête. Il montra son obéissance. Il manifesta son respect pour la parole du Prophète.

Les yeux de Salim brillèrent à l'intention de sa femme. Kahina était figée dans sa rigidité. L'homme appréciait la foi de son épouse. Sa maîtrise de la langue était impressionnante. Chaque jour, Kahina lisait le Coran en travaillant le pain. Elle récitait les phrases. Chaque matin, elle choisissait quelques versets. A chaque repas, elle enseignait à leurs enfants. Salim lisait mal l'arabe littéral. Son mariage avait été arrangé pour renforcer les liens entre les tribus. Il avait été honoré d'apprendre que Kahina était lettrée. Elle était la fille d'un homme de foi. Elle avait

75 « Wa Qala Rabbukum Ad'uni `Astajib Lakum `Inna Al-Ladhina Yastakbiruna `An `Ibadati Sayadkhuluna Jahannama Dakhirina » en phonétique ? « Et Notre Seigneur a dit ainsi : « Priez moi afin que je vous réponde. Ceux qui s'enflent d'orgueil pour ne pas être Mon serviteur vont certainement entrer en enfer comme vilains et humiliés. » » en arabe littéral, Sourate Al-Ghafir, verset 60.

reçu son enseignement. Elle avait le don de la lecture. Elle connaissait le très saint livre. Salim était un homme béni. Il sourit aux paroles.

- Bien, Mouloud. Ta mère a parlé. Dépêche-toi de manger. Je prépare l'attelage et nous partons, reprit Salim pour signifier son statut. Ses paroles traduisaient son respect à l'égard de sa femme. Son ordre montrait sa place de chef de famille.
- Oui papa.

Ce matin-là, Salim partit de bonne humeur. L'air était frais. Le ciel était clair. Les oiseaux volaient avec les nuages. Tout annonçait une bonne journée. Il prit son fils aîné avec lui. Mouloud était prêt à l'accompagner au travail. Il sentait un changement. L'enfant témoignait d'une docilité inhabituelle. Son attitude présageait d'une bonne entente. Salim savait qu'il avait promis. Il devait honorer sa parole. Ce matin-là, Salim pressentait une journée particulière. Il s'était réveillé avec une étoile dans le cœur. Une sensation forte l'habitait. A chaque fois que son corps se manifestait, la chance lui souriait.

- Salim, cria la dernière recrue de l'exploitation. Mohamed courut vers lui. Tu es là !
- Quoi ? Je suis en retard ? s'alarma l'homme proche de la cinquantaine. Il n'est pas encore 7h.
- Non, non, assura le jeune homme. Il y a eu un changement. Sidi Directeur veut te voir, immédiatement. A ton arrivée a-t-il dit.
- Je suis avec mon aîné, fit remarquer le fidèle marocain en désignant son fils.
- Il peut venir avec toi, assura Mohamed angoissé à l'idée de faire attendre le dirigeant des terres. Le jeune homme de 26 ans s'approcha du garçon. Il lui offrit son aide pour qu'il descende de la charrue. Comment t'appelles-tu ?

Impressionné, Mouloud regarda son père. Le patriarche était déjà à terre. Salim s'était avancé près de leur cheval. Il préparait l'attelage pour le rentrer dans l'étable. D'un coup d'œil, il ordonna à son fils. Il devait répondre à l'employé en charge des animaux.

- Je m'appelle Mouloud, répondit timidement l'enfant de quatorze ans.
- Tu es bien né alors, s'amusa Mohamed. Je suis Mohamed... Moi, je porte le nom de notre Prophète, Al Mahi pas vrai ?

- الكف بي الله يَمْحُو الذي الماضي⁷⁶, répondit Mouloud avec dévotion.
- Je vois... c'est donc vrai... Kahina t'enseigne le Coran et tu le récites mot pour mot ?
- Oui, répliqua simplement l'adolescent.
- Tu as de la chance, le Bien né. Mouloud acquiesça avec humilité. Viens, tu vas rencontrer le patron. C'est un honneur, Mouloud.
- Oui Sidi Mohamed. Mouloud baissa la tête en signe de respect. Salim était satisfait.

Mohamed passa sa main sur la chemise de son nouvel ami. Il observa le tissu impeccable. Il reconnut le caractère irréprochable de la lessive de Kahina. Salim était le seul ouvrier à être toujours le plus présentable. Le jeune homme prit la main de Mouloud. Ils attendirent. Salim termina d'attacher l'animal. Mohamed avança en premier. Il les mena à la propriété principale. Le cœur battant de l'enfant résonnait. L'aîné était submergé par les événements et l'environnement. En suivant les deux jeunes gens, Salim médita sur son pressentiment.

Ce matin-là, Karim était malade. Mouloud le remplaçait pour l'accompagner. Ce matin-là, ils avaient tous les deux mangé un pain chaud rempli de miel. Il avait reçu une chemise propre pour partir au travail. Ce matin-là, le patron le convoquait. Il allait rencontrer le directeur. Ce matin-là, l'adolescent pénétrait l'enceinte élégante avec son père. Le lieu était majestueux et impressionnant. Ce matin-là, Mohamed les dirigeait dans l'allée magnifique. Elle menait au portail de la maison de Munoz. Ce matin-là, le soleil baignait l'heure matinale. Tout était doux, simple et lumineux.

Les champs. L'allée menait à la maison. Salim contempla le chemin vers la demeure du responsable de l'exploitation agricole. Tout était si paisible. Un alignement d'oliviers accompagnait les précieux figuiers. Le patriarche savait combien son fils était friand de ces fruits qu'il avait rapportés au début de l'été. Mouloud avait partagé toute sa gourmandise pour la chair juteuse. Il respira l'odeur matinale. Tout était encore riche de la rosée du matin. Il sentit toute la force de l'endroit. L'étoile était là.

A cet instant, l'émotion changea. Une sensation d'écrasement s'installa. Salim se sentit diminué par l'environnement. La puissance affichée lui ordonnait. Il était un employé, il n'avait aucune

⁷⁶ « Al-Mâhî, celui par qui Allah efface la mécréance », extrait du Hadith : « J'ai cinq noms : Je suis Muḥammad, Aḥmad, Al-Mâhî, celui par qui Allah efface la mécréance, je suis Al-Ḥâshir, celui après qui les gens seront ressuscités, et je suis Al-'Âqib. »

valeur. Il devait se plier à la convocation et se soumettre à l'irritabilité du directeur dès la première heure de la matinée. Le père acceptait, le fils bouillonnait. Son aîné était fier. Ses yeux s'agitaient avec fougue. Salim savait que Mouloud réprimait sa spontanéité. Son cœur se serra. Son fils se laissait déborder. La trahison gagnait du terrain. Les signes changeaient. Salim redoutait d'avancer.

Ils passèrent un portail. Ils entrèrent dans l'enclos de la propriété protégée par de grands murs en pierre. A l'intérieur, l'univers changea. Le sol caillouteux était entouré par des espaces verdoyants, des pots de fleurs et du pollen. Des arbres protégeaient l'ombre. Le soleil montait vers le zénith. Un banc trônait à côté d'une table en marbre. Derrière, une maison à un étage imposait sa façade blanche élégante. Quelques marches en marbre imposaient leur autorité. Une porte bleue ouverte laissait deviner une entrée carrelée de mosaïques. Un homme sortit en entendant leur arrivée. L'intendant se rua vers eux.

Une direction. Julio désigna la maisonnette à proximité de la maison principale d'un geste sec. Mohamed les conduisit dans le logement attendant. La dépendance servait à l'intendant de la famille. La baraque était simple. Elle avait été construite en harmonie avec la demeure principale tout en affichant sa modestie. Elle était le logis du domestique et elle le montrait. Les trois berbères entrèrent. Ils ôtèrent machinalement leur couvre-chef. La pièce leur avait ordonné cette marque de respect. Ils attendirent quelques minutes. Le moment les écrasait avec le silence. Les pas décidés grincèrent sur le sol. La porte se poussa, Salvador entra.

Il parada son torse puissant, ses cheveux grisonnants et ses traits fermés. Les yeux de Mouloud se remplirent de méfiance et d'admiration. Il connaissait peu l'homme qui employait son père. Salim avait rapporté de nombreuses anecdotes. Il avait expliqué les ordres, les insultes et les faveurs du directeur caractériel. L'enfant connaissait l'autorité de cet espagnol réputé pour sa méchanceté. Ce matin-là, il décela un mensonge. A cet instant, Salim poussa son fils d'un mouvement de bras. Mouloud comprit, il baissa la tête en signe de soumission.

- Salim, bonjour, commença sobrement Salvador en entrant.
- Bonjour Sidi Directeur, énonça respectueusement Salim après s'être redressé.

L'Espagnol découvrit les trois bougres marocains. Ils se tenaient timidement dans la pièce trop grande pour eux. Il s'était installé à Beni Mellal un an plus tôt. Il balaya l'endroit. Il découvrait

la résidence de son intendant. Il approuva la qualité du logement. Il se gonfla de fierté. Salim reconnut son orgueil. Le directeur était renforcé dans sa décision. L'endroit était raisonnablement confortable.

La dépendance était dotée de deux fenêtres. Elle comptait une table carrée entourée par quatre chaises, un bureau, plusieurs étagères et deux fauteuils autour d'une cheminée. Une table basse concluait le décor. Une pièce secondaire était délimitée par une arche. Elle laissait deviner un lit près d'une bibliothèque honorable et d'une armoire imposante. Un tableau au mur, deux lampes et deux portes. A l'arrière, la maison disposait d'une cuisine et d'une réserve. A l'extérieur, une cabane préservait un sanitaire et un évier.

- Je n'ai pas beaucoup de temps, commença Salvador Munoz. J'apprécie ton travail Salim. Tu es moins paresseux que les autres, ces rats imbéciles et voleurs.

Un silence plana. Mouloud regarda Salim. Le père lui indiqua de taire ses pensées et de temporiser ses sentiments. L'homme rapprocha son fils de lui pour le retenir. Instinctivement, l'employé avertissait son aîné contre l'animosité de son directeur. Il connaissait le caractère impulsif de Mouloud. La fierté coulait dans ses veines. Mouloud était capable de répondre. L'adolescent pouvait s'opposer aux propos de Salvador Munoz. Il ressemblait à sa femme, il se méfiait des Roumi. Il était un combattant des montagnes. Mouloud gérait la corvée de bois pour cette raison.

- Je vais être direct, reprit Salvador. Je veux que tu gardes la maison en mon absence.
- Oui Sidi, répondit Salim avec automatisme.
- Je dois m'absenter. Ma fille a accouché d'une fille hier. Un peu en avance, précisa l'homme. Son ton mêlait fierté et agacement. Nous partons cet après-midi. J'emmène Julio avec moi pour qu'il nous aide, expliqua le directeur avec une sécheresse autoritaire. Je veux que tu surveilles les hommes en mon absence, c'est compris ?
- Oui Sidi, continua le patriarche. Il pensa à l'organisation familiale. Cette requête allait bouleverser son quotidien. Kahina serait mécontente. Je fais ce que tu me demandes, Sidi Directeur.
- Ce n'est que pour quelques jours. Je reviendrais sans mon épouse, expliqua le dirigeant. Mais tu comprends, il faut surveiller les figuiers. Nous ne pouvons pas manquer la récolte. Tu as vu le succès de notre première récolte.

- Oui Sidi Directeur, répéta Salim d'une voix monocorde.
- C'est ton fils ? interrogea le patron.

Salvador se décontracta. L'homme se pliait à ses ordres. Il était obéi. Il afficha son sourire. Salim confirma. Salvador avança au niveau de Mouloud. Il était un lion prêt au combat. Il testait sa supériorité. Le père trembla en silence.

- Comment t'appelles-tu ?

La colonne vertébrale de Salim se dressa. Il regretta l'apparence de son fils. D'une constitution sèche, l'adolescent avait poussé de plusieurs centimètres en quelques semaines. Il paraissait particulièrement maigre et son aspect renforçait sa timidité. Il paraissait docile quand en réalité Mouloud était un esprit rebelle. Sous les yeux de Salvador, le caractère libre de Mouloud augmenta. Le fils se tourna vers son père avec ses pupilles noires. D'un regard, Salim le pressa de répondre avec respect.

- Je m'appelle Mouloud, énonça le garçon. L'Espagnol imposait son physique. Salvador marquait ostensiblement sa position de chef.
- Et que penses-tu de cette maison, Mouloud ? L'enfant dénigra d'un souffle et interrogea son père. D'un geste, Salim avertit son fils, il devait respecter l'autorité du patron.
- Elle est grande monsieur, déclara-t-il affecté à l'homme face à lui.
- Ah... C'est peut-être vrai. Salvador gonfla son torse. Il considéra la réponse de l'enfant. Elle est suffisamment grande pour toi en tous les cas.

L'âpreté. Salim resserra son autorité sur son fils. La pique était suffisante pour irriter Mouloud. Salvador Munoz affichait son humeur souveraine, cela pouvait faire basculer son aîné. Il contrôla son fils d'un mouvement. Le Directeur ne captait rien et se mit à parler de sa fille. Elle était son unique fille. Salim connaissait un peu Magdalena, l'héritière de ses employeurs. Elle était la fierté de son père. Elle avait donné naissance à un garçon, Salvador avait été intarissable pendant des jours. Avec cette enfant, Salvador affichait son orgueil. Son aînée était son prolongement, sa misogynie avait façonné Magdalena et elle façonnerait la nouveau-née. Le directeur proclamait l'infériorité des femmes. Ce sexe faible était incapable de penser. Il fallait dominer les femmes, définir leur vie et dicter leurs choix. Il avait réussi avec sa fille, Salvador affichait son contentement.

L'acidité. Un silence planait. La désapprobation régnait contre les propos outrageux. Salim rejetait ces mots. Son héritage d'homme venu des montagnes dictait une vision différente. Chez les Amazighs, la femme était puissante. Son épouse Kahina en était la démonstration. Elle était la force incarnée. La sagesse de sa femme était l'étoile de sa vie.

- Il pourra dormir avec toi, déclara le directeur avec emphase. Je ferai préparer un couchage pour lui, nous gardons un lit d'appoint dans le garage. Nora continuera à venir. Je lui dirai de vous nourrir. Et vous aurez de quoi allumer du feu. Les nuits sont froides malgré l'été chaleureux.
- Ce n'est pas...
- Oh, pas de fausse modestie avec moi Salim, coupa Salvador. Cela est mon devoir et ma responsabilité, appuya l'égo dominateur. Tu dormiras avec ton fils. Vous serez nourris par nos soins, c'est entendu ?
- Oui Sidi Directeur, se soumit Salim.
- Et toi Mohamed, peux-tu l'aider ?
- Oui, bien sûr monsieur, répondit le jeune homme.
- Bien toi aussi, tu pourras manger ici, décréta Salvador.
- Oui Sidi Directeur, répondirent les deux employés.

Salvador leva un sourcil. Il s'attarda sur Mouloud. Il détailla la physionomie pitoyable du jeune. Il paraissait décharné derrière sa chemise propre et son pantalon trop grand. Ses pommettes hautes signalaient sa force de caractère. Il portait un combat. Derrière les yeux de l'adolescent, Salvador détecta un esprit conquérant. Il se racla la gorge. Il était ennuyé. Il était mal à l'aise. Salim capta un moment de bascule.

- Et toi Mouloud ? Tu es content de dormir dans cette grande propriété ? Tu seras comme un prince, n'est-ce pas ?
- Oui monsieur. Mouloud baissa la tête.
- Quoi ? Tu n'oses pas me répondre ? piqua Salvador. Un instinct destructeur. Il voulait castrer cet enfant. Voyons, parle !
- Monsieur, balbutia Mouloud. Les ogives de l'Espagnol l'agressaient, son orgueil était touché. Salim gratta sa voix, son fils comprit. Monsieur Sidi Directeur, je suis déjà un prince dans la maison de mes parents.
- Quoi ? Cette maison ne te plaît pas ?

- Elle me plaît. Elle est grande, répéta Mouloud avec une pointe ironique. Chez nous, monsieur, la famille est notre maison... C'est notre arbre, monsieur.
- Je vois. Salvador avala sa salive. Salim décela une peine furtive. Elle passa entre les yeux de l'Espagnol. Tu parles comme mon fils.

Salvador afficha un sourire coincé. Il était contrarié. Le souvenir de son fils l'agaçait. Il apostropha visuellement Salim. Ce dernier reconnut l'expression de son supérieur hiérarchique. Il grimaça intérieurement. Cette attitude était dangereuse. L'Espagnol adoptait ce masque pour humilier ses employés. L'homme comprit, Mouloud lui rappelait Pablo.

- Sidi Directeur, je suis désolé...
- Ne t'excuse pas. Mon fils était lâche et il est mort comme un lâche, hacha Salvador avec hargne. Mais toi, arriéré, ton fils parle avec courage. Sois fier.
- Sidi Directeur, s'il vous plaît, osa Salim qui vit l'opportunité de changer l'idée de son supérieur. Il s'avança devant son fils. Il voulait protéger Mouloud. Il montrait son ascendant. Il anticipait les injures de l'Espagnol. Mohamed peut dormir ici. Il peut surveiller à ma place. Mon fils et moi, on va à la maison.
- Surveiller à ta place ? Hors de question ! La phrase cassa. La colère décolla. Tu veux ma mort c'est ça ?
- Non Sidi Directeur. Salim recula d'un pas, il avait échoué.
- Bien, se calma Salvador. Tu dormiras ici. Et ton fils aussi, un point c'est tout. Salim approuva en cachant son désespoir. Je te fais confiance. Tu es le plus qualifié de cette bande d'attardés, tu comprends ?
- Oui, Sidi Munoz, opina le père de famille.
- Vous les indigènes... Quand comprendrez-vous que vous êtes dominés ?
- S'il vous plaît Sidi Directeur, reprit Mohamed pour compenser la détresse de Salim et le bouillonnement de Mouloud. S'il vous plaît, est-ce que je peux dormir ici ? L'espace est grand, nous avons la place. Nous n'avons pas besoin de beaucoup Sidi Munoz. Cette maison, c'est déjà beaucoup pour nous trois.
- Je n'ai qu'un matelas d'appoint, s'offusqua le fier Espagnol.
- Monsieur, nous sommes de pauvres paysans, un tapis sur le sol nous suffit ! expliqua le jeune homme. J'apporterai ce qu'il me faut, assura Mohamed d'une voix diplomatique.
- Ça te convient, Salim ? interrogea Salvador un sourcil levé. Il exprimait son appréciation pour cette requête.

- Oui Sidi Directeur. Nous dormons simplement. Mon fils couchera sur le tapis, il a l'habitude à la maison... Nos quatre enfants dorment sur le tapis de laine, sourit Salim. C'est bon pour l'éducation, Sidi Directeur.
- Bien, si cela vous convient... Il soupira. Cela ne change rien pour moi. Le dirigeant acceptait sans saisir l'ironie de son employé. Je t'envoie Julio, le pauvre a été réquisitionné par Madame. Je vais le sortir de ses griffes.

Son masque. Salvador arbora un faux sourire. Salim accueillit cet homme avec pitié. Ce pauvre directeur était si malheureux. Il ne respectait pas sa femme. Il détestait ses employés. Il radotait sa gloire passée. Il exposait sa colère. Il cachait ses échecs et son amertume. L'Espagnol quitta la pièce. Il emporta avec lui sa nervosité, son agressivité et ses jugements. La frustration de l'homme figea le temps. Un instant silencieux les immobilisa. Les trois restèrent assommés par les ordres. Salim souffla avec libération. Il afficha son appréhension. Il considéra cette mauvaise étoile.

- Mohamed, je ne peux pas... Kahina me veut à la maison.
- C'est un honneur, Salim. Réfléchis. C'est pour quelques jours. Tu as entendu le Directeur, insista le jeune homme. Tu es obligé. Tu ne veux pas t'opposer à Sidi Munoz... Ses colères a'huya⁷⁷, c'est pas bon.
- C'est un homme respectable Mohamed, tempéra Salim. Il voulait montrer les vertus de la compassion à son fils. Je te remercie, mon ami. C'est mieux si tu dors ici. Kahina... Elle pourrait croire que je fréquente une femme.
- Ta femme sait ton honneur, affirma Mohamed. Il connaissait la droiture de Salim. Il savait toute la clairvoyance de Kahina. Elle comprendra l'obligation.
- Très bien, céda Salim. Mais je sens que cette histoire va m'apporter du souci. Je le sais. Moi qui pensais que la journée serait si belle.
- Mais elle est belle papa, rétorqua Mouloud. Tu vas surveiller sa maison et nous allons récolter les figues ! C'est bon pour nous !

L'entrain de son aîné toucha Salim. Mouloud avait contrôlé ses instincts. Salim sourit en félicitant son fils. La bénédiction était bien là. Il allait partager plusieurs jours avec son aîné. Salim accepta l'évidence. L'obligation était incontournable. L'ordre prévalait, il s'installa dans

⁷⁷ « Al huya » en phonétique. « Mon frère » en darija.

la maisonnette avec Mohamed et Mouloud. Le trio organisa un espace près du bureau pour le jeune homme et l'intendant apporta le lit d'appoint. Salim garda Mouloud près de lui. Il le fit dormir sur un tapis, comme à la maison.

Le confort. Salim voyait son fils changer. Mouloud appréciait l'espace plus élégant. Il s'habitua à la pièce mieux chauffée. Il goûtait aux plaisirs des plats. La cuisinière de la famille était douée. Elle préparait des spécialités espagnoles et françaises. Les yeux de Mouloud salivaient toute la journée en pensant au flan à la crème, au miel et aux gâteaux secs. Toute cette indulgence était mauvaise. Plus Salim s'inquiétait, plus Mouloud adorait.

- Je veux rester pour toujours ! affirma Mouloud. Les quatre premiers jours ressemblaient au paradis. Ses yeux étaient nourris par la chaleur du travail de la terre.
- Quoi ? Et vivre avec cette famille, coupa Salim. Méfie-toi mon fils. Les plats sont bons. La maison est belle... Mais tout ceci est un mensonge. Mouloud baissa la tête, sonné par l'agressivité de son père. Tu sais ce que ta mère pense de cette famille !
- Que dit Kahina ? balbutia Mohamed. Il voulait comprendre l'appréhension de Salim.
- Déjà, ce sont des Espagnols. Tu sais ce que les Espagnols font aux Marocains ?
- Ils coupent les têtes car nous sommes des êtres inférieurs, répliqua Mouloud. Il récitait une leçon apprise par cœur.
- Voyons, cette époque est finie. Avec notre sultan, nous pouvons espérer la paix, tempéra Mohamed.

Sa sagesse. Son jeune âge trahissait sa profondeur. Il témoignait d'un savoir inhabituel. Salim considéra cette perception. L'intelligence de Mohamed brillait avec son humilité. Salim était habillé par la sagesse discrète de la terre, du labour et de la nature.

- Peut-être, s'agaça Salim. Je me méfie des Français. Pourquoi ont-ils nommé le dernier fils au lieu des frères aînés ? C'est le quatrième de la fratrie ! Trois frères avant lui... Ils choisissent le plus jeune pour le manipuler !
- Pas du tout, réprima le jeune. Sidi Mohamed⁷⁸ est bien plus apte. Il pourra devenir le souverain dont notre Royaume a besoin. La voix de Mohamed s'était posée avec une telle droiture. Salim céda immédiatement.

⁷⁸ Mohammed ben Youssef est le quatrième enfant du sultan Moulay Youssef. Il est choisi par les autorités françaises pour succéder à son père en 1927.

- Je me méfie de l'épouse de Salvador, avoua le responsable temporaire de l'exploitation. Madame Maria, elle me fait peur.
- Ah, comprit Mohamed. Tu le vois toi aussi.
- Oui.
- Maman dit qu'elle a une croix sur sa tête, s'empressa Mouloud. Il avait retenu les mots exacts de sa mère. Elle dit : ⁷⁹ وَيَقُولُونَ الذِّكْرَ سَمِعُوا لَمَّا بِأَبْصَارِهِمْ لِيُزْلِفُوا لَكَ كَفَرُوا الَّذِينَ يَكَادُ وَإِنَّ لَمَجْنُونٌ إِنَّهُ

Mohamed écarquilla en entendant l'arabe littéraire parfait de Mouloud. Les mots avaient résonné avec perfection. Une impression plana. Il avait entendu le Coran lui parler directement. Très croyant, l'apprenti n'avait jamais rencontré une telle maîtrise de la langue. Il interrogea Salim d'un regard enthousiaste et impressionné. Le père afficha un sourire gêné teinté d'une fierté éclatante. Son fils était méritant, il le reconnaissait. Le jeune homme eut un geste respectueux. Il signifiait à Mouloud son admiration pour sa connaissance du texte saint.

- Je vais t'apprendre ce que je sais, commença Mohamed. Il se tourna vers Mouloud. Puis vers Salim. Ecoutez-moi bien. Tous les deux. J'observe cette famille depuis plusieurs semaines et qu'Allah le très miséricordieux me soit témoin, je vais vous parler avec bienveillance.

Mouloud se redressa sur sa chaise. Mohamed lui versa de l'eau chaude. Il devait boire de la tisane. Le breuvage apaisait avec la chaleur et faisait parler avec justesse. La voix de Mohamed défila comme les lectures de Kahina. Il était incapable de réciter le Coran. Il connaissait plusieurs sourates sans les mémoriser, mais il était capable de raconter. Il se mit à décrire cette famille condamnée par ses secrets. Les Munoz cachaient des douleurs invisibles et pesantes.

- Le Señor Salvador a quitté Alicante quand il avait vingt ans. Son père était paysan. Il a fui la famine et les mauvaises récoltes, expliqua Mohamed. C'est ce qu'il dit. Je sens qu'il s'est échappé de la justice.
- La justice ?
- Oui. Je ne connais pas les détails. C'est ce que je ressens.

⁷⁹ « Wa 'In Yakādu Al-Ladhīna Kafarū Layuzliqūnaka Bi'abṣārihim Lammā Sami'ū Adh-Dhikra Wa Yaqūlūna 'Innahu Lamajnūnun. » en phonétique. « Peu s'en faut que ceux qui mécroient ne te transpercent par leurs regards, quand ils entendent le Coran, ils disent : « Il est certes fou ! » » en arabe littéral, Sourate Al-Qalam, verset 51.

- Continue, incita Salim.
- Il est resté quelques mois en Oranie et il est venu au Maroc. Il a vécu à Oujda... Puis, il a décidé de partir à nouveau. Il s'est installé à Meknès où il a travaillé pour le train puis pour la terre.
- Je vois, comprit Salim. Il n'était pas dans le Nord alors.
- Non, il n'a pas combattu avec les Espagnols, confirma Mohamed. Lui, il a servi Lyautey.
- C'est de sa femme que maman se méfie, rappela Mouloud.
- « Elles sont un vêtement pour vous et vous êtes un vêtement pour elles. » Sourate de la vache, récita Mohamed.
- Al-Baqara, corrigea l'adolescent. Pas la vache. Al-Baqara, c'est l'animal qui donne le lait à l'enfant qui grandit, ce n'est pas la même chose.

La précision. Salim observa son fils. Sa certitude brillait. Sa nature était bercée par les mots. Il récitait le texte. Il répétait sa mère. Le père soupira. Mouloud personnifiait Kahina avec le feu de sa jeunesse. Son fils était manipulable. Il devait être vigilant. L'étoile devenait noire quand Mouloud affichait sa supériorité.

- Je vois que tu as bien appris le Coran et sa symbolique, admira Mohamed.
- Maman m'a appris. Elle passe son temps à me parler du Coran, expliqua Mouloud. Son père lui a enseigné. Elle veut que je m'en souvienne maintenant qu'il est décédé. Elle dit que je suis l'héritier de sa mémoire.
- Bien et que veut dire le verset que je t'ai cité ?
- Il signifie que l'homme et la femme sont égaux car nous portons la même vie, posa le garçon.
- Tu sais beaucoup pour ton âge. Mohamed interrogea Salim du regard.
- Le père de Kahina était un homme pieux. Il a vécu à la Zaouia, raconta le père. Kahina dit qu'il connaissait bien plus à l'âge de Mouloud. Elle dit que notre fils doit apprendre.
- Je vois. Je veux apprendre moi aussi, Mouloud, annonça Mohamed. Aussi, je vais te partager mon sentiment sur ce formidable verset.
- Dis-moi, encouragea le jeune garçon.
- Pour moi, cela veut aussi dire que l'homme est au service de la femme et inversement.
- C'est possible, pondéra Mouloud certain de l'interprétation qu'il avait reçue de sa mère.
- Si Salvador Munoz est un bon époux, elle se doit d'être une bonne épouse, n'est-ce pas ?

- Mais tu dis toi-même qu'elle a un mauvais œil, répliqua le fils de Kahina.
- Alors demandons la protection de notre très miséricordieux Allah. Lui seul sait et Lui seul peut juger, annonça Salim pour couper la conversation.
- Oui, Salim.
- Oui, papa.
- Et pouvons-nous parler de sa fille maintenant ? s'enjoua Mohamed.

L'employé continua la description de la famille. Salim réalisa son ignorance. Il regretta ses mots difficiles. Le récit méritait la compassion. Son employeur portait un masque pour cacher sa détresse. Salvador avait servi pendant la campagne de Pacification. Il avait renié sa religion pour la laïcité. Il avait obtenu la nationalité française pour Magdalena. Il croyait en la France. Sa fille unique s'était empressée de faire reconnaître ses droits. La jeune femme avait obtenu gain de cause. Ses enfants étaient nés français et elle avait nommé son premier fils Georges. Avec le sceau de l'identité, la famille n'était plus espagnole et leurs origines avaient été effacées.

- Surnommer le patron « l'Espagnol », c'est un affront, conclut Mohamed. Il est plus français qu'un Français de naissance.
- Et le mari de Magdalena, que sais-tu de lui ? demanda Salim. Sa curiosité grandissait avec la conversation.
- Son nom est Roseau. J'ai entendu dire qu'il était italien.
- Il a modifié son nom ?
- A son arrivée. Les Français ont dû vouloir le franciser lui aussi.
- Mais qu'ont-ils tous ces hommes à renier leur naissance ? Salim semblait outré et inquiet. Tant de refus. Changer ses origines, ça apporte la mauvaise étoile.
- Ce sont des figuiers sans racines, expliqua Mohamed. Ils se déplacent. Ils s'assèchent. Ils portent des fruits sans jamais se nourrir de la terre.

Salim porta sa main à son menton avec réflexion. Il observa son fils. L'adolescent commençait à s'assoupir sous l'effet de la verveine locale. Il eut un regard doux et compatissant. Mouloud était un enfant indéchiffrable. Une minute, il récitait le Coran. Celle d'après, il cédait à la tentation du sucre. La minute suivante, il terrassait un arbre. Il était rempli de contradictions. Il brûlait d'un feu violent et incompréhensible. Il devait l'admettre, Mouloud s'était apaisé depuis quatre jours. Salim devait reconnaître. Quand il était éloigné de sa mère, Mouloud redevenait

un enfant. Le patriarche devait songer à trouver un travail pour son fils, Mouloud devait quitter leur maison.

- Tu t'inquiètes pour lui, n'est-ce pas ? conclut Mohamed. Il avait deviné les pensées de son ami.
- Oui. Et non. Il est comme sa mère. Très intelligent. Et sa mémoire... Salim fit un mouvement de main. Tu as entendu.
- C'est un prodige, approuva le jeune homme. Tu devrais l'envoyer à l'école coranique.
- Je n'ai pas les moyens.
- Tu peux demander à la Zaouia de Beni Mellal, ils acceptent les enfants pauvres.
- Son grand-père allait à la Zaouia, expliqua Salim. C'est comme ça que Kahina a reçu son Coran et son éducation.
- Raison de plus, appuya Mohamed. Mouloud a un don. L'enseignement pourrait lui faire du bien... Il pourrait apaiser sa nature impétueuse et modérer son caractère partial. J'irai avec lui. Je veux apprendre à la Zaouia moi aussi.
- Peut-être... En attendant, il est temps de le coucher.

Salim saisit son fils. Son cœur était rempli de pitié. Son enfant avait été projeté dans l'histoire des Munoz. Il craignait que les mots le changent. Il l'allongea sur son lit. Il déposa la couverture qu'il ne quittait jamais pour dormir. Avec du lin et du chanvre, Kahina avait confectionné le tissu. La broderie était en laine fine entrelacée. La délicatesse de l'étoffe traduisait la patience. Le tissage préservait la chaleur et la fraîcheur. Salim s'attarda sur le travail de sa femme. Kahina était douée de tant de talents et de tant de secrets. Elle ressemblait à Maria Munoz. Il trembla, la pensée passa.

Un instant. La révélation se déchargea. Salim retourna à la table. Mohamed avait servi un deuxième bol de lousa⁸⁰. Le visage de son jeune ami fixait la maison élégante du propriétaire. Il était empreint d'une mélancolie subtile. Mohamed portait la sagesse amazighe avec une composition unique. Il semblait hermétique à la révolution que vivait leur pays tout en étant un artisan de sa transition. Salim comprit. Il était l'augure favorable. Il était l'étoile du matin. Mohamed serait le nouvel enseignant de son fils aîné.

⁸⁰ «Verveine » en darija.

- Tu as raison, Mohamed. Ma femme a reçu une éducation religieuse de son père. Elle l'a transmise à notre fils avec respect...
- Mais il est temps pour Mouloud d'apprendre à l'école coranique, n'est-ce pas ? Salim acquiesça. Je m'occuperai de lui, je te le promets... Dès que le patron sera revenu, je lui parlerai de la Zaouia.

Un soulagement. Salim frissonna. Il venait de changer le destin de son fils aîné. Il souffla et retourna dans la chambre attenante au salon. Il saisit une couverture. Il la posa sur le tressage et s'allongea sur le sol. Il ferma les yeux en implorant le prophète et sa protection. Il connaissait mal les paroles. Il était complexé par son ignorance. Il saisit le livre de son fils. Mouloud le conservait toujours à côté de son tapis. Il ouvrit la page. Il ausculta la calligraphie magnifique. Il expira avec humilité.

- Je ne connais pas tes sourates, Allahou Akbar... Je ne connais pas ta langue ou ton écriture. Je ne sais que réciter les mots. Aussi, je te prie d'entendre la seule prière que je connaisse.

Bismillah ar rahman ar rahim, Al hamdou lillahi rabbi al alamine, Ar rahman ar rahim
Maliki youmiddine iyyaka na aboudou wa iyyaka nasta ine ihdina s sirata L
moustakime. Sirata L ladine ane amta alayhime, rayrill mardoubi alayhime wa la da
line. Amine⁸¹.

Ce soir-là, Salim dormit d'une seule traite et d'un sommeil profond. Quand il se réveilla, Mohamed et Mouloud étaient déjà à l'extérieur, en train de prendre leur petit-déjeuner. Avec un sourire sur le visage, il quitta la couverture. Il l'enroula comme ses enfants le faisaient chaque matin. Il n'avait jamais manqué le réveil pour la prière. Son sourire était repenti et heureux. Dans son for intérieur, il touchait toute la force de sa décision. Le destin était de retour.

Quand le patron revint, Salim était impatient. Il voulait retrouver sa pièce, son tapis et ses quatre enfants courbaturés par le froid du matin. Sa femme et ses mystères lui manquaient.

⁸¹ Prière usuelle : « Louange à Allah, Seigneur de l'univers. Le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux, Maître du Jour de la rétribution. C'est Toi [Seul] que nous adorons, et c'est Toi [Seul] dont nous implorons secours. Guide-nous dans le droit chemin. Le chemin de ceux que Tu as comblés de faveurs, non pas de ceux qui ont encouru Ta colère, ni des égarés. »

- Veux-tu le poste d'intendant, Salim ?
- Oh oui, répondit Mouloud naturellement.
- Mouloud, coupa sèchement Salim. Tu sais que c'est hors de question.
- Il y a un problème ? demanda Salvador surpris par la réaction de son employé.
- Sidi Munoz, la voix de Salim commandait. Je dois rentrer. Ma femme... Elle ne veut pas que je vive hors de la maison.
- Ah. Je vois, comprit Salvador. Et toi Mohamed ? As-tu une femme ?
- Non monsieur, je ne suis pas marié.
- Bien. Tu seras l'intendant, c'est compris ?
- Oui, Monsieur. Mohamed baissa la tête avec respect. Son instinct surgit. Est-ce que Mouloud peut rester avec moi ?

La surprise. Mouloud écarquilla les yeux. Salim eut le souffle coupé. Mohamed précipitait le destin. Salvador hocha la tête. Cela lui importait peu. Il quitta la pièce avec sa brutalité habituelle. La porte claqua avec agacement. Un silence s'installa. Mouloud avait les yeux brillants. Salim lui sourit, impassible. Sans ajouter un mot, il commença à rassembler ses affaires. Salim quitta Mohamed et Mouloud. Il avait son chariot, son honneur et l'envie de retrouver son quotidien.

- Papa, papa !

Ses trois enfants accueillirent Salim avec chaleur. Le patriarche avait manqué à l'équilibre de la famille. L'absence de Mouloud avait pesé sur la fratrie. Ils étaient impatients. Ils voulaient le récit de leur séjour. Son chien sauta sur l'attelage pour atteindre son maître. Salim l'éloigna d'un geste. Le père expira sa lassitude et sa tristesse. L'attelage portait ses adieux. Son déchirement brûlait son cœur. Il imposa le silence. Il voulait abréger la vérité.

- Il n'y a rien à dire, affirma Salim. Une grande maison où il fait froid. On mange des plats à la tomate sans goût. Et on travaille. Le travail seul compte.
- Oh, papa donne-nous des détails s'il te plaît, pressa Aïcha.
- Quels détails ? Nous avons mangé, dormi et travaillé. Bientôt, nous aurons une récolte de figes délicieuses. Mais croyez-moi, je n'en mangerai aucune. Je veux manger les pains de votre mère. C'est tout.

Les enfants se turent, ils étaient tétanisés par la froideur inhabituelle de leur père. Kahina apparut. Elle avait détecté la peine. Elle balaya la scène et comprit. Salim descendit du chariot avec un poids sur ses épaules. La décision dévoilait sa honte.

- Où est Mouloud ?
- Il est resté avec Mohamed. Il doit lui apprendre le Coran. Mohamed veut aller à la Zaouïa avec Mouloud.
- Bien. Alors je dois faire envoyer mon Coran à Mohamed pour le remercier.
- Non.

L'ordre. La voix résonna avec la plaine isolée. Les enfants, les animaux et les végétaux s'arrêtèrent. Jamais Salim n'avait contredit Kahina. Pour la première fois, Salim s'opposait à son épouse.

- Bien. Je garderai mon Coran pour mon fils. »

Kahina quitta son mari. Elle retrouva son pain et son four. Avec une fierté nouvelle, Salim s'éloigna de la charrue. Il accueillit les embrassades de ses enfants. Il retrouva sa joie. Il laissa à Karim le soin de ranger l'attelage. Aïcha s'occupa de leur cheval. Fatima l'accompagna. Il poussa la porte. Une sensation de lourdeur s'imposa. La peur revenait. L'ombre était cachée. Il entra dans la pièce. Le soulagement était muselé. Il retrouva l'inscription coranique. Sa boussole du quotidien l'accueillait. Pour la première fois de sa vie, Salim aurait voulu brûler les lettres inscrites.

Chapitre 8 : La reine de justice

Mohamed, Tadla-Azilal 1936

يَعْدِلُونَ وَبِئْسَ بِالْحَقِّ يَهْدُونَ أُمَّةٌ خَلَقْنَا وَمِمَّنْ

« Parmi ceux que Nous avons créés,
il y a une communauté qui guide (les autres) selon la vérité
et par celle-ci exerce la justice. »

Sourate Al-A' raf, verset 181, *Le Coran*.

La vérité. La salle était chaude. Elle enferma des murs transpirants. Les meubles étouffaient et le parquet craquait. Tout était laid, fatigué et sale. Les portes claquaient. Les couloirs défilaient avec les dossiers, les murmures et les moqueries. Les uniformes étaient hideux. Les armes glissaient avec les mains coupables. L'impression de justice planait comme une illusion. Tout était fourbe, pouvoir et contre vérité. Seul le plus gradé semblait dominer la racaille. Mohamed portait sa chemise. Sa peau suait. Il avait l'impression de perdre toute l'eau de son corps. Sa moiteur était un affront. Son interrogatoire venait à peine de commencer.

Face à lui, un homme de loi français. Il était nommé Agent Dupont. Il l'observait. Mohamed avait entendu un de ses collègues l'appeler Mathieu. Il l'avait taquiné sur son nouveau dossier. C'était une farce pour le compte d'un Espagnol... L'officier avait esquivé. Il était venu s'asseoir face à lui. Il était bien décidé à démontrer sa supériorité. Le Français le fixa pour appesantir la chaleur. Ses yeux brûlaient le tissu de ses vêtements. Ils le défiaient ostensiblement.

Mohamed perçait ses pensées. L'homme voulait le dominer. Mohamed était l'arabe. Il le convoquait pour soi-disant enquêter sur le crime de Salvador Munoz. Il était l'intendant. Il jouissait d'une réputation. On disait qu'il était plus puissant que Hercule. Ses bras étaient musclés et son torse était bombé. Mohamed était un indigène à humilier. Sa force devait être ridiculisée. L'homme plongea son regard dans celui du représentant républicain. Mohamed imposait son histoire. Il n'était rien de ces récits fantasmés. Il était un homme de foi. Il était un homme de connaissance. S'il était l'arriéré aux yeux du colon, il était un amazigh fier et courageux. Il venait pour une raison. Il voulait plaider une cause. Il voulait défendre son ami

Mouloud, le coupable du meurtre. Il lui avait enseigné la lecture. Il lui avait montré les étoiles du Coran. Ensemble, ils étaient partis à la Zaouia. Ils avaient écouté les enseignements coraniques. Ils avaient cherché l'écriture. Ils avaient célébré la beauté de leur texte sacré.

Lui, Mohamed, l'homme et l'ami, voulait montrer l'humanité de l'accusé. Lui, Mohamed, l'indigène dégénéré, espérait la clémence. Lui, Mohamed, savait combien ce vœu pieux était ridicule. Lui, Mohamed, était le mystique assagi par sa foi et le passionné attisé par la résistance de ses frères. Lui, Mohamed, était comme les autres. Il admirait la France et détestait les mots que le peuple français employait à son égard. Lui, Mohamed, savait ce que les yeux face à lui pensaient. Ils détaillaient son apparence depuis plusieurs minutes. Ils lui imposaient un silence. Le Français le considérait comme un être inférieur.

« Commençons par le début. Les arabes comme toi, on les exécute sur la place publique.

Le silence plana. Sur la table, des cartes étaient étalées. Elles circulaient entre les Français à Casablanca. Mohamed les connaissait. Elles exposaient des scènes d'exécutions sommaires, des dépouillages et des têtes décapitées par les tirailleurs. Elles photographiaient la brutalité de leur époque. Les clichés étaient cruels. Cette propagande servait la domination des Français pour la soi-disant Pacification de leur pays. La résistance de son peuple confirmait leur infériorité. Ces êtres humiliés symbolisaient la bestialité de leur race. Il les regarda. Il afficha la modération, Mohamed savait se contrôler.

- Oui missieu⁸², se soumit Mohamed. Il opta instinctivement pour une attitude caricaturale de blédard mal éduqué.
- Bien. Mais il y a un hic, annonça l'officier.
- Missieu ?
- Le crime a lieu dans une maison privée. Chez des Espagnols. Des citoyens français soi-disant. Dupont soupira. Et l'arme du crime a disparu.
- Oui missieu, continua Mohamed. Il attendait de comprendre la position de l'agent.
- Tu as été cité comme employé exemplaire. On m'a dit que tu veilles sur la famille... Et que tu parles très bien le Français... N'est-ce pas Mohamed Abd Slimane ?

⁸² Il n'existe pas de « é » en arabe littéral. Les « é » sont prononcés « i ».

L'Agent Dupont interrompit le jeu. Mohamed eut l'impression de retrouver de l'air frais. Il observa le Français. Il avait souri. Son nom de famille, le policier l'avait haché. Il paradait une expression dédaigneuse. Mohamed faisait partie des nombreux marocains identifiés par le prénom de leur père. Il fixa son attention quelques instants sur le dossier. Un mouvement nerveux l'interrompit. L'impatience de l'officier criait. Mathieu Dupont manifestait son attente.

- Seul le Général Lyautey parle bien le français n'est-ce pas, Monsieur Dupont ? ironisa Mohamed. Il avait été épuisé par l'effort de cacher sa maîtrise de la langue de Molière. Parler normalement était une délivrance.
- Tu veux vraiment parler du Général Lyautey, arriéré ? L'intendant reçut les yeux menaçants du policier. Il afficha un geste de pacification. Dupont rongea sa cruauté. Dis-moi plutôt où tu as appris le Français ?
- J'ai grandi à Casablanca. Mon père travaillait au Lycée de Casablanca... Puis le Rif. Mohamed pensa aux affrontements, à la résistance et aux défaites des tribus. Ma mère est d'origine amazighe comme celle de Mouloud. Je suis revenu au pays en 1929.
- De civilisé, tu es devenu sauvage, claqua Dupont.

Devant la police, Mohamed s'était promis de rester digne. Les Français prenaient son peuple pour des retardés. Ils ne comprenaient rien à leur histoire, à leurs traditions et à leur héritage royal. Dupont n'était qu'un représentant parmi tant d'autres. Leur arrogance jouait leur supériorité. Ils étaient les colons et les sauveurs. Dupont n'avait aucun respect pour sa personne ou ses connaissances. Il l'interrogeait pour le piéger. Mohamed était sur le lieu du crime. Il était un ami de Mouloud. En pleine expansion colonialiste, les forces françaises voulaient le condamner. Dupont cherchait à limiter les arabes à leur infériorité.

- Oui, monsieur, répondit enfin le trentenaire qui approchait de la quarantaine. Je suis un échec. Les Français m'ont éduqué et j'ai choisi de rester sauvage.
- Bien, je préfère quand tu coopères.
- Evidemment, monsieur Dupont. Mohamed afficha un sourire contenté. L'officier n'avait pas saisi son ironie.
- Mohamed. Dis-moi un peu à quel point connaissais-tu la famille Munoz s'il te plait ? L'Agent haussa les sourcils pour le pénétrer de son autorité.
- J'étais l'intendant, expliqua Mohamed. Depuis la naissance de Mademoiselle Joséphine. L'intendant précédent est parti avec Madame Magdalena à Rabat. En 1929, quand elle

a accouché. Je venais d'être employé par les Munoz. Je m'occupais des animaux. Sidi Directeur m'a proposé le poste et j'ai accepté.

Dupont pondéra l'information. Mohamed lut son incompréhension sur son visage. Il avait choisi le travail rural à un emploi dans la rugissante ville de Casablanca. Mohamed avait grandi auprès des Français. Il avait été bercé par les discours de Lyautey. Il avait espéré avec la vision de ce général ami des Marocains. Il avait entendu les discours de son peuple libre et rebelle. Il avait suivi les combats du Rif. Ses yeux avaient brillé avec la bravoure du Chef Abdelkrim. Quand les Français avaient choisi Sidi Mohamed Ibn Youssef, le quatrième fils âgé de 17 ans, il avait compris. Les Français ne voulaient pas coopérer, ils voulaient les soumettre.

- Voyons Mohamed, c'est un peu court. Mathieu Dupont se voulait menaçant. Un intendant, ça entend tout, non ?
- Oui, monsieur. Il s'arrêta un instant. Il fit semblant de chercher dans sa mémoire. Il souhaitait aiguïser l'impatience de son interlocuteur. Monsieur Munoz travaillait beaucoup.
- Il travaillait beaucoup, répéta l'officier avec acidité. Vraiment ?
- Oui. Il était Espagnol... L'Amazigh suspendit son propos. Il voulait montrer son patriotisme. Il voulait se montrer digne de la République pour obtenir le passeport français.
- Nous savons tout ça Mohamed, s'agaça Dupont. Je te conseille de ne pas te moquer de moi, al huya.

Mohamed resta quelques secondes figé. Le Français tentait un mot en arabe. Il était comme tous les Français. Ils s'essayaient à leur langue pour mieux les contrôler. Un Français était incapable de prononcer leur langue. Mohamed soupira. La température continuait de monter. L'air avait quitté son esprit. Il considéra la meilleure parade. Il devait se modérer, ne pas répondre à cette démonstration humiliante de l'autorité républicaine.

- Ah vous parlez bien l'arabe, félicita l'Amazigh avec ironie.
- Chouia⁸³, se gorgea l'officier. Il bomba le torse. Il accompagna son expression d'un geste fier.

⁸³ « Chouia » en phonétique. « Un petit peu » en darija.

- C'est bien...⁸⁴خويا. Mohamed sourit et continua le silence. L'agent accepta, la froideur de l'homme faussement poli était évidente. Sidi Directeur, il a perdu son œil gauche pour Lyautey, raconta l'ancien intendant. C'était en 1910. Le Directeur, il aurait tout donné pour Lyautey... Il me faisait penser à mon père, soupira l'homme. Mohamed se rappela l'illusion politique qu'il avait vécue à Casablanca. Tous les deux croyaient en la France.
- Le Général Lyautey s'il te plaît, corrigea Mathieu Dupont agacé. En 1910 ? L'officier pondéra l'information. Il a rejoint la campagne de Pacification dès le début.
- Oui, c'est ça. La Pacification, répéta Mohamed avec lourdeur.
- Tu te moques de moi ! Mathieu Dupont recula sa chaise avec agacement. Il se leva et s'approcha du visage de son interlocuteur. Ne me prends pas pour un imbécile, espèce de dégénéré ! Mohamed sursauta de surprise. Tu te crois mieux que les autres car la mère Munoz t'a dédouané ? Je te fais coffrer si je veux, Sidi Slimane ! Tu m'entends ?

Une protection. Maria Munoz, l'étrange épouse de Salvador était intervenue. Elle avait parlé. Dans son deuil et face à l'injustice, elle avait montré son honneur. Elle avait contredit leurs jugements. Elle n'avait ni épargné, ni condamné Mouloud. Elle avait pris la défense de Mohamed. Elle avait parlé pour lui. Il était l'intendant invisible de leur famille et de leur propriété. Elle le voyait. Elle l'observait. Elle connaissait sa valeur. Elle avait aggravé le paradoxe que Mohamed ressentait à son égard. Il voulait respecter les immigrés qui aimaient sa terre. Il voulait détester les étrangers qui méprisaient son peuple. Mouloud, lui avait tranché.

Mohamed expira avec poids. Les événements des dernières semaines étaient sur son souffle. Le crime avait dévoilé la sépulture sans tête du patron. La dague avait disparu. Les soupçons avaient pesé avec la pluie. L'eau était tombée en trombe. Le ciel voulait nettoyer le sang. Les pieds des figuiers avaient commencé à flétrir. Le toit avait cédé et les murs avaient craquelé. Il y avait les murmures, les suspicions et la honte. Il y avait eu le déchirement. Encore et toujours l'eau se déchainait.

La fin de l'orage avait ramené Mouloud devant le figuier. Il s'était écroulé sous les branches de l'arbre. Ses mains étaient en sang, son visage était défiguré et ses pieds avaient été écorchés par les jours passés à errer. Il avait cherché l'absolution dans la campagne aride. Egaré et désespéré,

⁸⁴ « Khouya » écrit en arabe littéral et se prononçant « al huya. »

il avait confessé. La police avait arrêté l'enquête misérable. Les Français, peu importait la race, ne servaient que la leur. La République rejetait le peuple marocain et les Munoz. Ils étaient une famille espagnole. Ils étaient des immigrés inutiles et sans intérêt aux yeux des coqs fiers et dominateurs.

- Sidi Munoz... C'était un homme fier, coopéra Mohamed. C'était surtout un homme colérique et injuste, compléta l'honorable Amazigh.
- Un homme injuste, vraiment ? Qu'est-ce que ça peut vous faire à vous, les indigènes ?
- Nous n'aimons ni l'autorité, ni l'injustice... Nous les Amazighs.
- Vous n'aimez pas l'injustice hein ? Les indigènes n'aiment pas l'injustice ! Le policier ouvrit la gorge de rire. Il s'adressa à son collègue. Tu entends ça ? Les deux s'esclaffèrent avec dédain. Et le crime, Slimane, vous l'aimez ?
- Oui, nous l'aimons. Quand il est juste, répondit Mohamed. Et c'est Sidi Abd Slimane, monsieur. Aimeriez-vous que je vous appelle... Dupot ?

Mohamed se leva à son tour. Il s'immobilisa face à l'officier avec la tête haute. Il savait qu'il risquait une claque. Il bravait l'ordre. Son honneur bouillait. Il avait sermonné Mouloud. La fierté tuait avec la flèche de l'égo. Il encourageait à la tempérance. Face à ce colonisateur, il réagissait comme lui... Il répondait à l'affront. Il manquait à sa promesse. Il fixa Mathieu Dupont. L'homme considéra la situation quelques secondes. Il acquiesça doucement en reconnaissant son courage. Il lui proposa de s'asseoir.

- Vous avez de l'honneur, Mohamed. De la dignité... J'en conviens. Dupont s'alluma une cigarette après quelques secondes de silence. Et vous êtes protégé. Croyez-moi, si cela ne tenait qu'à moi, vous seriez déjà pendu sur place publique.
- Quel honneur, hacha l'homme amazigh froidement.
- Certes, mesura Dupont. Je vous en prie, continuez.

La fumée flotta. Elle séparait les deux hommes. Elle les réunissait avec la pesanteur de l'entrevue. Mohamed resta quelques secondes debout. Il considéra le calme de l'officier. Il reconnut sa valeur. Il devait montrer sa tolérance. Sa sagesse était son identité. Sa foi était sa voix. Il ferma les yeux. Il visualisa les lettres du Coran. Les chants de la Zaouia résonnèrent. Il accepta de s'asseoir face au Français.

- Sidi Munoz était fier de son service pour la France, continua Mohamed en fixant son regard sur l'homme de loi. Il était injuste avec sa femme et avec ses employés aussi. Mais jamais avec les Français... Il adorait la France. Il citait Jules Ferry. Il vénérât votre Napoléon. Il aurait été Français s'il avait pu.
- Un Espagnol qui se prend pour un Français est aussi ridicule qu'un Arabe qui connaît Jules Ferry, tacla Mathieu avec vexation. Les deux sont des irrégularités de notre civilisation.
- Je suis Amazigh, râpa Mohamed avec une dureté qui figea l'homme de loi.
- Amazigh ? C'est mieux qu'un indigène ? se marra l'homme avec dédain. C'est mieux qu'être Français ?
- Que croyez-vous, Monsieur Dupont ? renvoya Mohamed qui connaissait la réponse à cette question.

Un silence plana. La chaleur suintait avec la confrontation. Mohamed exprimait combien être amazigh était sa fierté. Il incarnait son combat pour sa terre. Son peuple était une somme de tribus unies par leur foi et leur sultan. Il afficha un visage fermé. Sa rigidité répondait à la question de l'agent français. Face à lui, Dupont continuait d'aspirer et de rejeter la fumée de son tabac.

- Vous ne voulez pas être Français, hein ? Dupont éteignit la cigarette. Liberté, Fraternité et Egalité, mon « frère ».
- Je respecte la France, répondit Mohamed après avoir adressé un long sourire mystérieux. Je respecte notre honorable sultan Sidi Mohammed ben Youssef⁸⁵. Je suis le serviteur de notre nation...
- Qui n'existe pas, tacla Dupont.
- Le Maroc est un sultanat. C'est une dynastie comme votre Monarchie.
- Nous sommes une République. Nous avons écrit les Droits de l'Homme, rappela fièrement l'Agent républicain.
- La France voudrait-elle de moi, fidèle croyant et humble serviteur de son sultan ?
- As-tu le choix, indigène ? Dupont le regarda. Nous sommes là pour éduquer les tiens... Et nous avons bien fini par vous conquérir, n'est-ce pas ?

⁸⁵ Nom du roi Sa Majesté Mohammed V.

- Mon père était à Elhri. Mon frère était à Elhri. Ma femme était à Elhri. Vous nous avez battu par la force du nombre, pas par la force de l'esprit, rétorqua Mohamed.
- Je ne vois pas quoi vous parlez ?

Mohamed sourit à l'ignorance de l'homme d'Etat français. Il était un ignare ridicule. Il ne connaissait pas les grandes batailles que leurs tribus avaient menées contre la Pacification française. La propagande française les abreuvait de leur réussite. Elle taisait la résistance de son peuple libre pour l'éternité. Mohamed constatait les limites de son interlocuteur. Parler avec Mathieu Dupont équivalait à échanger avec une coquille dénuée de profondeur.

- Uran t tzemmurin ass a gan t amm unna. Yemmuten, a Lehri tsiwel digun tawuct, récita Mohamed avec calme.
- Ce qui veut dire ? murmura Dupont méfiant. Une insulte ?
- Cela veut dire : « Tu es, à présent, sans force et comme mort. Ô Lehri, la chouette fait entendre son cri lugubre⁸⁶. »
- Un poète maintenant. Décidemment, vous êtes surprenant.
- Vous êtes les vainqueurs que votre histoire retiendra, Monsieur Dupont, coupa Mohamed. Pour ma part, je resterai Amazigh et je crois au jugement dernier de notre Dieu, Allah le Très Miséricordieux.
- Amazigh... Ce n'est pas une nationalité, répondit en miroir l'agent pour piquer l'homme face à lui. Et seule la loi peut te juger.
- « Hier, j'étais intelligent et je voulais changer le monde. Aujourd'hui, je suis sage et je me change moi-même⁸⁷ », édicta Mohamed sans relever le blasphème à l'encontre de son clan.

Un blanc interrompit l'interrogatoire. Le représentant de l'ordre parut décontenancé. Les yeux vibraient en face de lui. Ils étaient nobles. Mohamed avait le visage de sa profondeur. Il émanait le magnétisme de sa connaissance. Le gradé remit sa veste droite. Il bougea sa moustache impeccable. Il posa sa réflexion.

⁸⁶ Poème amazighe. La bataille d'Elhri oppose l'armée française aux tribus amazighes le 13 novembre 1914. Elle est considérée comme un échec cinglant des Français contre les Zayanes.

⁸⁷ Jalal Al-Din Rûmi.

- Revenons-en aux faits. Nous avons un directeur agricole décapité par un arabe. Cet acte pourrait déclencher l'opinion publique, expliqua Mathieu Dupont. Nous sommes les artisans de l'expansion coloniale⁸⁸ ! Nos compatriotes craignent les incivilités des indigènes, nous devons les protéger.
- Et pour les protéger, vous exécutez les innocents... résuma Mohamed. Vous punissez l'indigène sur la place publique, n'est-ce pas ?
- Ce sont des Espagnols. Nous ne sommes pas là pour aider les Espagnols... Dupont laissa planer un doute sur son affirmation. Sauf si nous sommes face à un crime prémédité.
- Je suis venu pour plaider la cause de mon ami, avertit Mohamed. Mouloud était une victime de l'Espagnol. Sidi Munoz, il nous humiliait tous les jours.
- Quoi de plus normal, s'amusa l'officier. C'était son devoir d'homme civilisé.
- Je suis un homme de foi, Monsieur Dupont. Je condamne Mouloud pour son acte. Mohamed affirma sa posture, il ne répondrait pas aux attaques. Mais Sidi Directeur, il l'a poussé à bout. Je comprends Mouloud pour son acte.
- Et quoi ? L'Etat français doit être clément ? Dupont rigola. Vous rêvez.
- Qui jugera les Français qui décapitent les Indigènes ? tacla Mohamed. Qui condamnera vos exécutions sommaires dans la rue ? Vos cartes postales peut-être ? Et vous vous dites civilisés...

Le policier gicla de hargne. Il frappa Mohamed d'un coup de poing. Aussitôt, son collègue le rejoignit. Il était resté derrière son bureau. Il avait observé. Il attendait la violence. Dupont était prêt à bouffer de l'arabe. Mohamed était tombé de sa chaise. Il adopta une posture soumise. Il tourna le dos aux deux officiers et garda les yeux rivés au sol. Son souffle lourd récita une prière. Il donna l'impression d'invoquer une présence invisible. L'officier arrêta son collègue. Les deux restèrent prostrés. La puissance de cet homme agenouillé devant eux imposait le respect.

- Levez-vous, ordonna Dupont.
- Je connais désormais la folie qui a envahi Mouloud et Kahina, avoua Mohamed après quelques secondes. Vous venez de me montrer que moi aussi, je suis le bourreau de vos humiliations.

⁸⁸ Référence directe au discours de Jules Ferry, « Les fondements de la politique coloniale » du 28 juillet 1885.

Mohamed se releva dans un silence qui glaça la salle brûlante. Il afficha une risette honteuse. Le Français lui avait fait perdre sa réserve. Il avait quitté sa dignité d'homme de foi. Il laissa planer ses yeux sur la table. Les cartes sur le bois témoignaient de sa condition. Il était le dépouillé. Il était le décapité. Il était le prisonnier d'une puissance militaire colonialiste. Les armes lui avaient octroyé la victoire par la force. Elles avaient soumis son peuple de pauvres campagnards pieux. Ces fidèles à leur prophète ne connaissaient que la résistance de la terre. Mohamed sentit la fatigue de son échec. Mathieu Dupont lui, était calme. L'homme de loi ordonna à Mohamed de reprendre sa place. Il s'assit sur sa chaise. L'Amazigh passa sa main sur sa pommette douloureuse. Il devait rester concentré sur son objectif. Il était venu pour donner des circonstances atténuantes au geste de Mouloud.

- Les insultes du Directeur, on avait l'habitude, reprit Mohamed. Mouloud a perdu la tête, c'est tout. Il n'y a ni préméditation, ni racisme... Seulement un homme emporté par la passion. Il a écouté son orgueil. La colère l'a dominé. Il suspendit sa déclaration pour figer ses yeux dans ceux du Français. Mouloud Ben Talib est comme vous et moi, Monsieur Mathieu Dupont. C'est un homme d'honneur.

La vérité se posa comme un couperet. Mohamed sentit tout le poids du destin de Mouloud sur ses épaules. Il le visualisa derrière les barreaux. Il était en train de réciter son Coran. Il cherchait à purifier son acte. Il vit le visage de Salim. Cet homme sage l'aimait. Il le respectait. Le geste de son fils l'avait fait vieillir de vingt ans. Il s'était assis sur son lit où il avait mystérieusement perdu la vue. Il avait gardé une couverture, le tissu brodé qui avait appartenu à son aîné. Il pensa à Kahina. Elle s'était enfermée dans sa baraque près des cascades. Elle refusait toute visite. Elle vivait solitaire et condamnée.

- Bien, pondéra Mathieu Dupont. Vous faites un bon avocat. C'est dommage que vous soyez un...
- Indigène.
- Un indigène, répéta l'Agent français. Il étudia le visage de Mohamed avec une certaine approbation.
- Et je sais que Mouloud n'aura pas votre clémence. Il a avoué, reconnu Mohamed. Je suis son ami. Je suis venu plaider sa cause, quoi de plus normal ?
- Vous le reconnaissez enfin. Cet interrogatoire porte ses fruits, sonna l'agent.

- « L'idée noire, la honte, la malice, accueille-les à ta porte avec le sourire et invite-les à entrer. »
- Encore une sourate de votre prophète, nota le policier.
- Vous êtes aussi ignare que votre drapeau, énonça Mohamed.

Mathieu se redressa. Il s'arrêta immédiatement. Il était piqué. L'homme avait des traits secs. Ils étaient soulignés par sa maigreur. Sous son képi, ses sourcils dépassaient avec sa moustache. Elle était son attribut le plus précieux. Son teint blafard accentuait sa rigidité. Sa voix affichait une autorité indiscutable. En entendant les mots de Mohamed, toute son apparence mua. Il était confus. Son portrait était flasque. Il avala sa salive pour maintenir sa dignité.

- C'est de Jalal Al-Din Rûmi, un poète soufi. Un esprit élevé, compléta l'homme libre laissant paraître son admiration pour le penseur né en Afghanistan.
- Que savez-vous de l'altercation entre Munoz et Mouloud ce jour-là ? interrogea Dupont pour reprendre son autorité. Est-ce que votre ami a menacé le Directeur ?
- « C'est au nom de la vérité que ton Seigneur t'a fait sortir de ta demeure, malgré la répulsion d'une partie des croyants », s'amusa Mohamed satisfait. C'est un extrait du Coran. C'est un verset de la Sourate Al-Anfal. Ça veut dire le Butin. Il regarda l'officier. Mouloud a tué car il était victime des affronts de son employeur. Est-ce qu'il a insulté ce jour-là ? Je ne sais pas. Mais Salvador Munoz l'humiliait tous les jours.
- Je comprends, abonda l'homme de loi. Vous croyez aux circonstances atténuantes.
- Je ne sais rien, monsieur. Je ne suis que l'instrument de la volonté d'Allah, le Très miséricordieux, affirma Mohamed. Mais posez-vous la question, un figuier sans racines peut-il donner des fruits ?
- Un figuier ? Quel est le rapport ? Mathieu était décontenancé.
- Vous connaissez les métaphores, vous les Français. Cherchez-donc Monsieur l'agent de la République française. Mohamed éloigna sa chaise. Il se leva. J'ai fini ma déclaration. Est-ce que je peux rendre visite au détenu maintenant ?

Le policier opina. L'incongruité de la situation avait atteint son paroxysme. Si l'Amazigh l'insultait en terminant leur entretien, Dupont parut soulagé. Mohamed comprit. Ses déclarations avaient ébranlé l'officier. Il avait échoué à plaider la cause de Mouloud. Il avait réussi à interroger les croyances de cet homme. Il n'était ni un sauvage, ni un être inférieur. Le Français trembla. Découvrir qu'un indigène pouvait penser était comme manger un fruit trop

jeune. Le goût était amer et désagréable. Sans tergiverser, l'officier expliqua la situation. L'Etat français ne voulait pas ébruiter l'affaire. Son ami serait condamné au bagne.

Avec ces explications, le collègue apporta des papiers. Mohamed découvrit sa retranscription. Sans écouter les détails de Dupont, il se résigna à signer. Il pensa à Mouloud. Il allait passer sa vie en détention. Il soupira. Il rendit les papiers avec une expression de gratitude. Dans sa violence et son étroitesse d'esprit, le Français avait été coopératif avec lui.

- Jamais un Marocain n'est entré dans notre cellule de détention, annonça Mathieu.
- Alors pourquoi m'avez-vous garanti que je pourrais visiter mon ami ?
- Car je pensais vous impliquer dans le crime. Faire de vous son complice... avoua l'agent Dupont. Mais, Monsieur Abd Slimane, je ne pourrais jamais faire de vous un criminel. Votre esprit est digne d'un républicain, je l'admets.
- Et bien... Mohamed afficha un sourire discret et une lueur d'espoir. Nous sommes tous les deux des hommes et non des êtres cachés par leur vêtement.
- C'est de qui cette fois-ci ? demanda l'homme qui avait compris toute son ignorance face à Mohamed.
- Ah... Hélas, c'est de moi.
- Alors, cette fois-ci, je vais m'en souvenir, ricana l'agent Dupont.

Ils partagèrent un rire nerveux. Leur gêne mutuelle conclut leur échange. Le policier le mena dans les couloirs. Il le confia à un collègue. L'officier le conduisit entre de nouvelles portes et de nouveaux visages. L'Amazigh pénétra une salle où tout était figé par sa présence. Il avait l'impression d'entrer dans un sanctuaire réservé. Il s'amusa de la situation. Dans son échec, Mohamed avait fait bouger les procédures. Il bousculait le regard des officiers sur sa race.

Mohamed dut remettre ses papiers, remplir une fiche et confier ses effets personnels. Au bout d'une éternité administrative, il fut admis dans la cellule. C'était une espèce de salle où des barreaux divisaient quatre prisons. Elles étaient vides à l'exception de la dernière. Mohamed aperçut Mouloud. Il était assis contre le mur. La tête se confondait avec le béton abîmé. Dès qu'il s'avança, le jeune homme sursauta, guidé par son instinct. Il se tourna. Il rencontra le regard de son ami. Immédiatement, Mouloud se leva. Il s'approcha de la grille pour s'agenouiller.

- Pardon mon ami. Pardon, j'ai fauté. Je t'en prie Mohamed, pardonne-moi.

Mouloud avait maigri. Ses yeux avaient changé de couleur. Ses cheveux recommençaient à pousser sur le crâne qu'il avait rasé avant de se rendre à la Police. Il avait voulu purifier son acte. Il avait voulu montrer son širā', son sacrifice au monde. Sans sa chevelure noire et dense, il ressemblait à un spectre. Ce pèlerin pitoyable souffrait. Sa peau était parsemée de tâches invisibles. Elles dessinaient le sang coupable. Sur ses lèvres, les écorces de la figue avaient gercé. Avec elles, les cris de Joséphine transpiraient encore.

- Voyons, Mouloud, tu n'as pas à me demander pardon. Seul notre Prophète et notre Seigneur Allah, le grand miséricordieux pourront t'accorder leur pardon.
- Mais je t'ai trahi, mon ami. Toi qui m'as emmené écouter les paroles de la tempérance. Toi qui m'as fait lire notre Prophète avec les yeux du poète.
- Mouloud, s'il te plait...
- J'ai cédé à la colère et à l'envie ! J'ai entendu Sheitan⁸⁹ dans les paroles de mon employeur au lieu de voir en moi !

Mouloud s'effondra en pleurant. Ses larmes se mêlèrent avec les barreaux. Il hoquetait de douleurs. Il récita la sourate du figuier avec un automatisme désarmant. Mohamed eut pitié de son ami. Il était décomposé par la honte. Le courroux avait condamné l'ivresse de son geste. Il se baissa à son tour. Il s'approcha de lui.

- Que s'est-il passé Mouloud. Dis-moi la vérité je t'en supplie.

Le jeune homme lui adressa un regard pur. Ses mots séchèrent immédiatement sa détresse. Pour la première fois depuis le meurtre, il était reconnu. D'un mouvement, il s'assit en tailleur. Il redressa le dos. Il fit entrer l'air à l'intérieur de ses poumons. Il reprit son esprit. Pour la première fois depuis le meurtre, la figue avait disparu de son palais. Il saliva à nouveau. Mouloud se projeta entre les oliviers baignés par le soleil.

⁸⁹ « Sheitan » ou « Cheitan » en phonétique. En arabe littéral : « إبليس, شيطان, الشيطان. » Souvent traduit par diable, il désigne également l'esprit pervers, le démon et plus largement, le processus qui mène à écouter ses ombres et ses peurs au lieu de s'en remettre à Dieu.

- Cet après-midi-là, Madame était partie en claquant la porte. Tout le monde a tremblé... Le patron allait être de mauvaise humeur. Je m'occupais des figes. Mouloud afficha un sourire innocent. Tu sais combien j'aime les figes.
- Tu as un don pour elles, confirma Mohamed.
- La première récolte approchait et comme toujours, Sidi Directeur avait peur. Il sait que nous gagnons beaucoup d'argent. Et nous devons travailler vite, précisa Mouloud. Il est arrivé et il a découvert une fige mûre. La seule, Mohamed, je t'assure ! Je l'avais vue et je savais ce que ça signifiait. Mouloud accompagna sa connaissance d'un geste convaincu. Dans trois jours, il faut couper les figes.
- Je sais Mouloud, c'est comme ça chaque année, confirma le trentenaire.
- Sauf qu'il est venu me chercher. Un fou qu'il était ! Il m'a attrapé et il m'a mis à terre. Il a voulu me frapper mais j'étais plus rapide que lui, décrivit Mouloud. Il a cogné une pierre. Il l'a saisie aussitôt mais j'avais roulé sur le côté et je me suis relevé. Il m'a envoyé la pierre. Il a dit : « Sale arabe. Arnaqueur. Tu n'es qu'un ignare. » Les insultes, je n'en pouvais plus Mohamed ! Je te jure, je n'arrivais plus à les laver le soir !
- Je sais, Mouloud, continua Mohamed en voyant le désespoir réapparaître sur le visage de son ami. Reste avec moi, je t'en prie. Raconte-moi la suite.
- Il a voulu me taper mais là encore, il s'est fait mal avec un arbre. Il allait m'avoir quand elle est arrivée. La voix se cassa.
- Qui est arrivée Mouloud ? Qui ?
- Joséphine. Mouloud s'arrêta.

Mohamed observa un temps de silence. Il savait toute l'admiration que son ami vouait pour cette enfant. Il avait deviné. Mouloud ressentait des sentiments interdits pour la petite fille du patron. Il fut surpris de la savoir dans les champs en plein après-midi. Il cligna de l'œil. Il se rappela la journée. La famille était bien venue ce jour-là. Ils étaient arrivés à l'improviste après le coucher du soleil. Quand il leur avait ouvert le garage, la nuit était déjà tombée.

- Mouloud reprend-toi, voyons ! C'est impossible. Ils sont arrivés le soir !
- Je sais mon ami, ricana le jeune homme. Je sais. J'ai cru voir Joséphine et je me suis senti libéré... Mais c'était Madame. Elle m'a sauvé ! Elle lui a envoyé une pierre et elle est venu le frapper à ma place ! Tu te rends compte ! Jamais une épouse ne doit porter la main sur son mari !

- Mouloud, ce n'est pas à toi de juger, rappela Mohamed. Et moi aussi, Madame m'a sauvé tu sais. Elle m'a excusé du meurtre.
- Oh Mouloud ! Que nous avons été si injustes ! Je l'ai traité de sorcière et Allah, le Très Bienveillant dans sa grande sagesse, m'a puni pour l'avoir jugé.
- Mais non, Mouloud... Nous l'avons jugé, c'est vrai... Mohamed s'arrêta en sentant son cœur s'alourdir. Mouloud avait raison, ils avaient mal parlé de Maria Munoz. Ils avaient maudit. Bien... Que s'est-il passé ensuite ?
- Ils se sont mis à gueuler... Encore une fois. Il est parti comme une furie et elle est venue me voir. Elle m'a recousue avec son fil. Elle m'a donné une tisane. Elle m'a dit de rentrer.
- Je vois. Elle a vu la scène ?
- Elle a tout vu. Et ma mère, quand elle a vu le fil sur ma peau... Elle a su que la sorcière m'avait opéré, ajouta le jeune homme misérable. Et je suis devenu son instrument.
- Tu as agi au nom de l'arbre, je le sais bien mon frère.
- Je serai damné jusqu'à la fin de mes jours, prédit Mouloud avec désespoir. Allah, le Très Juste et Miséricordieux m'a puni. J'ai tué à sa place.
- Calme-toi. A cet instant, l'officier entra dans la pièce. Il signala que le temps s'était écoulé. Je suis désolé, je dois partir.
- وَالَّذِينَ بِالْقِسْطِ الصَّالِحَاتِ وَعَمِلُوا آمَنُوا الَّذِينَ لِيَجْزِيَ يُعِيدُهُ ثُمَّ الْخَلْقَ يَبْدَأُ إِنَّهُ. حَقًّا اللَّهُ وَعَدَ. جَمِيعًا مَرْجِعُكُمْ إِلَيْهِ⁹⁰ souffla Mouloud qui s'allongea sur le sol.

Ses yeux plantés dans le plafond, son abnégation était totale. Il n'avait plus qu'à attendre son jugement. Les mots arrêtaient Mohamed, il se tourna vers l'homme en uniforme.

- Je dois revoir l'Agent Mathieu Dupont, c'est important.

Après de nombreux pourparlers, la persévérance de Mohamed eut raison des obstacles administratifs. Il réussit à retrouver le policier dans le four de sa justice bâclée. Dupont fumait avec un dossier entre ses mains. Son collègue était pendu à ses instructions. Mohamed eut

⁹⁰ « Ilayhi Marji`ukum Jami`aan Wa`da Allahi Haqqaan `Innahi Yabda`u Al-Khalqa Thumma Yu`iduhu Liyajziya Al-Ladhina `Amanu Wa `Amilu As-Salihati Bil-Qisti Wa Al-Ladhina Kafaru Lahum Sharabun Min Hamimin Wa `Adhabun `Alimun Bima Kanu Yakfuruna » en phonétique. « C'est vers Lui que vous retournerez tous, c'est là, la promesse d'Allah en toute vérité ! C'est Lui qui fait la création une première fois puis la refait (en la ressuscitant) afin de rétribuer en toute équité ceux qui ont cru et fait de bonnes œuvres. Quant à ceux qui n'ont pas cru, ils auront un breuvage d'eau bouillante et un châtiment douloureux à cause de leur mécréance ! » en arabe littéral, Sourate Yunus, verset 4.

l'impression d'assister à toute l'ironie de la situation. Il n'était qu'un morceau de papier. Son destin était décidé entre deux bouffées de fumée.

- Mohamed, vous êtes encore là. Quel vêtement portez-vous cette fois-ci ? L'Amazigh eut un geste de tête respectueux de reconnaissance.
- Je porte celui de Kahina, monsieur Dupont. Et celui de Maria Munoz. Elle doit raconter la violence de son mari.
- La violence ? Que voulez-vous dire Mohamed ?
- Cet après-midi-là, ils se sont battus devant Mouloud, expliqua l'ancien employé. Le patron, il passait son temps à l'insulter. Il la frappait aussi.
- L'insulter ? La frapper ? Vous parlez de Mouloud ou de Madame Munoz ?

Mohamed hocha la tête, il parlait des deux. Mathieu s'avança vers cet homme. Il lui accordait son respect désormais. Il reconnaissait Mohamed. Tout son costume portait son apparence. Il était limité par son rôle et son statut.

- Sidi Mohamed, je vais être franc. Que Monsieur Munoz frappe ses employés ou sa femme, ça ne nous regarde pas. C'est son devoir d'homme, affirma Mathieu. Un mari doit contrôler sa femme, c'est comme ça et pas autrement.
- Vous croyez en la supériorité de l'homme sur la sous race, suggéra Mohamed. Dupont acquiesça. Vous auriez aimé Salvador Munoz, il citait vos grandes figures.
- Vraiment ? Qui donc ?
- Jules Ferry. Ou était-ce Victor Hugo ? railla Mohamed en référence aux propos colonialistes des deux hommes. Les races supérieures ont le devoir de civiliser les races inférieures⁹¹, n'est-ce pas ?
- Et l'Europe ne fera-t-elle pas de l'Afrique, un monde moderne⁹² ? interrogea Mathieu. Que voulez-vous Mohamed ? Notre devoir est d'éduquer les indigènes. Et vous êtes un exemple de notre réussite. Félicitations au Lycée français !

⁹¹ Citation originale : « Il faut dire que les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures. » Discours de Jules Ferry, 28 juillet 1885.

⁹² Citation originale : « Au dix-neuvième siècle, le Blanc a fait du Noir un homme ; au vingtième siècle l'Europe fera de l'Afrique un monde. Refaire une Afrique nouvelle, rendre la vieille Afrique maniable à la civilisation, tel est le problème. L'Europe le résoudra. Allez, Peuples ! » Discours de Victor Hugo, 18 mai 1879.

- Vous connaissez les Zaouias, monsieur Dupont ? L'homme fit non de la tête. Ma réussite vient de l'école coranique, pas des Français.
- L'école coranique ?
- Oui. Les Zaouias nous enseignent la parole de notre Prophète. Nous cherchons la Târiqa.
- La Târiqa ?
- La voie qui mène à Dieu.

Un silence plana. Mohamed se doutait de la confession du policier. L'homme était un républicain de la laïcité. Dupont considéra à nouveau l'Amazigh. Il souffla avec ironie.

- Je suis anticlérical comme tout républicain qui se vaut. Dieu n'a rien à faire dans mon travail. Il claqua son dossier. Je ne peux rien faire pour vous à part vous laisser libre.

Mathieu lui désigna la porte. Ce geste remplaçait la hiérarchie entre eux. Si l'agent pouvait respecter l'Amazigh devant lui, Mohamed restait un être inférieur. Il était soumis aux règles de la République française. Il quitta l'édifice de la justice. L'amertume augmentait sa confusion. Il laissa son esprit le guider. Un seul endroit pouvait lui accorder la justice. Après plusieurs pas, le chemin se présenta. Un paysan l'embarqua dans son chariot. Il arriva chez Salim.

- Papa t'attendait, annonça Aïcha.
- Je sais. Je suis en retard, s'excusa immédiatement l'homme.
- « Entraidez-vous dans la bonté et la piété et ne vous entraidez pas dans le péché et la transgression⁹³. » Tu es venu malgré le péché de mon frère, rappela la sœur aînée de Mouloud. Viens.

Aïcha ouvrit la porte. Mohamed découvrit la pièce chauffée par le feu et par la douleur. Les deux cadets étaient au travail. Une atmosphère sordide planait. Les champs étaient remplis de torpeur. Le tapis était tissé par la meurtrissure et la honte. Au fond, le rideau avait disparu. Il laissait paraître les paroles du Coran abîmées par le temps. Salim était assis en tailleur avec un chapelet entre les mains. Il récitait la prière qu'il connaissait. La seule qu'il avait toujours honorée et qui résonnait dans son cœur.

⁹³ Sourate Al-Mā'idah, verset 2.

- Haj Salim. Mohamed s'agenouilla devant lui. Il embrassa sa main en respect.
- Sidi Mohamed, tu es venu, reconnut le vieillard isolé.
- Je suis venu après avoir parlé avec le policier.
- Oh, mon ami. Tu as été accusé du crime toi aussi, trembla Salim. Il redoutait l'autorité des Français. Il craignait sa partialité contre leur peuple.
- Non, rassure-toi, je suis reconnu innocent, rit son ami. Même si le policier aurait aimé faire de moi son prisonnier... Un Arabe de plus derrière les barreaux, tu imagines !
- Mais que s'est-il passé alors ? s'empressa de demander Salim.

Mohamed reprit le récit de l'entrevue avec l'agent Dupont. Il raconta la conversation avec Mouloud. Il retraça les événements, le rôle de Maria Lucia et il parla de Kahina. L'épouse avait déserté le domicile familial l'année où Mohamed avait emmené Mouloud à la Zaouia. Souvent, Mohamed l'apercevait. Elle ressemblait à un esprit de l'eau. Elle imitait l'iconographie d'une prophétesse coupée du monde.

Avec le temps, elle s'était construit une maison de fortune près de l'eau. Elle invitait son fils à rester avec elle. Mohamed avait deviné ses intentions. Elle le détournait du chemin. Kahina voulait contrôler l'âme de son fils. Elle voulait qu'il reçoive l'enseignement de sa famille. Fière amazighe, son sang prévalait. Son arbre dominait. Sa transmission régnait. Elle détestait la nouvelle Zaouia. Elle haïssait Maria Munoz. Elle maudissait les Français. Elle subtilisait Mouloud pour le convertir.

Avec les démons de l'eau, les djinns, elle avait changé de visage. Elle s'était réfugiée dans les bras d'une sorcière. Elle portait son nom. Kahina. Son père lui avait raconté sa force. L'esprit de ⵏⵔⵉⵎⵓⵏ⁹⁴. Ses yeux étaient lavande. Ses cheveux étaient de miel. Son combat était extrême. Elle avait sauvé leur peuple. Elle était la foi pure. Kahina la personnifiait. Elle montrait son essence à son fils. A chaque fois que Mouloud revenait de chez elle, il était en transe.

Le temps avait passé. Les insultes étaient restées gravées dans la terre. Salvador vociférait. Quand Mouloud visitait sa mère, Kahina brûlait les mots. Elle prêchait la parole, les poèmes et les chants. Elle avait troqué les sourates du texte saint pour les formules païennes d'un autre

⁹⁴ « Dihya » en amazigh est « la belle » ou « la gazelle. »

temps... Celui de leur arbre. Elle répétait les murmures des Anciens. Elle endoctrinait Mouloud au nom de la vengeance.

Mohamed prêchait l'inverse. Il évoquait Djalâl ad-Dîn Rûmî. Il répétait la voie d'Ahmad Ibn 'Ata Allah⁹⁵. Il invoquait la sagesse d'Abd al Qadir Al Jilani⁹⁶ au pied de la propriété de Salvador Munoz. Mohamed faisait danser les mots. Il tournait sous les étoiles. Il répétait la poésie de l'âme. Il voyait un ami sous emprise. Le matin, Mouloud honorait la terre. L'après-midi, il était l'eau. Le soir, il était l'air agité. La nuit, il était le feu confus. Mohamed observait la transformation du fils de Salim et il était inquiet. Une nuit, Joséphine avait réveillé la maison endormie. Mohamed avait su. Mouloud avait tué et Kahina avait disparu à son tour.

- Elle ne voudra jamais aller chez les Français, conclut Mohamed en terminant son récit.
- Pourquoi faire ? interrogea Salim avec un discernement incisif. Mon fils est condamné.
- Ils ont l'obligation de faire un procès, assura Mohamed. Elle peut témoigner pour lui.
- Les Munoz sont des Espagnols, mon ami, remarqua Salim. Les Français ne veulent pas aider les Espagnols.
- Leur fille est française, rappela Mohamed en pensant à Magdalena.
- Elle n'a pas de terre, rappela le patriarche. Que fait-on aux gens sans terre ?
- Salim, voyons... Les Français ne connaissent pas cette subtilité.
- L'injustice frappe toujours à la porte de ceux qui n'ont pas de terre, somma Salim avec fatalité. Il n'y aura pas de procès.

La sentence. Mohamed observa un silence. Cette journée d'espoirs stériles avait été une quête inutile. Salim avait raison. La douleur planait avec l'évidence. Mouloud serait condamné. Les Munoz étaient déclassés. Dans un instant prophétique inattendu, Mohamed était clairvoyant. Il percevait le déroulement des événements qui les attendaient. Il atteignait l'essence. Il ferma les yeux. Mohamed crut distinguer son modèle lui parler. Djalâl ad-Dîn Rûmî murmurait.

- *Il y a une voix qui n'utilise pas les mots. Écoute !* Salim avait parlé. Il avait cité le poète persan. Sans le savoir, il avait entendu le dialogue mystique.
- Tu es le chemin, Salim. Que veux-tu ?
- Je veux le retour de mon arbre, formula l'aveugle avec émoi.

⁹⁵ Théologien ash'arite, juriste malikite et cheikh soufi égyptien né en 1260 et mort en 1309.

⁹⁶ Soufi et prédicateur hanbalite, né en 1077 et décédé en 1166 en Iran.

- Alors, j'irai à Kahina et j'irai lui parler de son fils, annonça l'homme. Elle peut lui apporter la justice.
- Mouloud a choisi, Mohamed, répliqua Aïcha avec sécheresse. Il a déshonoré le Coran, notre foi et notre maison.

Impériale. La jeune fille réservée avait outrepassé la coutume. Elle avait parlé avec autorité. Mohamed leva les yeux avec admiration, Aïcha avait pris la place de Kahina. Elle avait jugé. Le visage de Salim laissa percevoir sa fierté. Il posa son regard aveugle sur Mohamed. Cet homme avait changé le cours de leur existence. Sa présence avait révélé l'eau de sa femme Kahina et sa venue venait de transformer sa fille.

- Je suis trop vieux pour parler, trop aveugle pour voir et trop ignorant pour agir. Si tu veux aller voir Kahina, va ! annonça Salim après un temps de recueil. Si tu lui parles, dis-lui que notre famille lui pardonne. Ne cherche pas à la convaincre d'aller aux Français, seul notre Dieu Allah, le Très Miséricordieux est juge de nos actions. Maintenant, prie avec moi. Je te préviens, je ne connais qu'une prière.
- Salim, il n'existe qu'une seule prière... Car il n'existe qu'un seul Dieu.

Les deux hommes prièrent longuement avec ferveur. Mohamed quitta son ami. Son cœur était lourd. L'esprit de Mouloud flottait sur leurs prières. Sa foi s'était convertie à la démente. Son repentir avait rencontré la transe. Mohamed portait les regrets. La culpabilité le guida dans la nuit. Il regarda les étoiles. Il adressa son souffle chaleureux aux mystères.

- « Sachez que Dieu s'interpose entre l'homme et son cœur⁹⁷ », invoqua l'homme avec émotion. Et « Celui qui obéit réellement à Dieu est le cœur. Celui-ci connaît bien Dieu, agit pour Lui et Le cherche toujours⁹⁸ ». Aide-moi à te retrouver. »

⁹⁷ Sourate Al-Anfāl, verset 24.

⁹⁸ Abû-Hâmid Al-Ghazali.

Chapitre 9 : Le messager de Beni-Mellal

Kahina, Tadla-Azilal 1939

الْكُفْرَيْنَ مَنْ وَكَانَ وَاسْتَكْبَرَ أَبَىٰ إِبْلِيسَ إِلَّا فَسَجَدُوا لِءَادَمَ اسْجُدُوا لِلْمَلَكَةِ قُلْنَا وَإِذْ

« Et lorsque Nous demandâmes aux Anges de se prosterner devant Adam, ils se prosternèrent à l'exception d'Iblis qui refusa, s'enfla d'orgueil et fut parmi les infidèles. »

Sourate Al-Baqara, verset 34, *Le Coran*.

Le sable. Tout était sec dans son cœur. Tout était dru dans son esprit. Tout était l'aridité de la roche qu'elle habitait. La branche brillait sur son front griffé par les rumeurs. Elle écoutait les murmures lointains de la cascade alimentée par les regards. Elle palpait leur jugement avec l'aigreur de sa foi destructrice. Elle portait sa dignité avec la peine de son esprit autoritaire. Son fils avait condamné leur arbre. Son fils avait failli à son honneur. Son fils avait rompu l'équilibre. Son fils avait été emporté par les uniformes bleus malfaisants. Ils avaient embarqué Mouloud dans un désert de grains arides.

« Je viendrai te chercher, Sheitan.

La lumière caressait les pierres et le sol ocre. Le ciel perçait le toit abîmé. Le sang gravait le silence de l'âme piégée. Le vide dominait la suavité argentée des feuilles. Tout était déserté, seul et en fuite. L'esprit de Maria Munoz cheminait à côté d'elle. Kahina avait souhaité leur départ, à ces immigrés n'étaient que voyage. Leurs mots vides récitaient leur manque. Leurs corps oppressaient leur exploitation. Les récoltes étaient l'abondance qu'ils volaient à leurs tribus amazighes. Ils étaient les propriétaires du dépouillement. Ils étaient du sable sans grains.

Quand Mouloud avait coupé leur arbre en croquant le fruit, ils étaient partis avec la rapidité de l'éclair. Ils avaient disparu avant même que son fils ne revienne. Seul dans l'errance du crime, Mouloud était revenu et son fils avait été emporté par le vent des barreaux de fer. Elle n'avait pas compris. Pourquoi la petite fille avait découvert le corps ? Pourquoi son fils avait disparu ? Pourquoi la pluie était tombée pendant trois jours ? Depuis Kahina marchait recroquevillée par son échec de femme mère, guide et reine. Leurs spectres hanteraient les graines pour toujours.

- Vous ne faites que couper votre arbre et la justice vous néglige par manque d'honneur.

Après la condamnation, Kahina avait choisi de retourner au figuier. Kahina était partie à la rencontre de la maison abandonnée des Munoz. Plus personne ne voulait habiter le lieu du crime. La rumeur avait alourdi la vérité. Le village avait aiguisé la méfiance. Plus personne ne voulait gérer les figues et les olives étaient restées immatures. Cette terre les avait sauvés pendant la guerre et depuis le coup de sabre, plus personne ne voulait s'occuper de cette culture. Leur culture.

Les voix. Elles disaient que la mère avait orchestré la justice. C'était elle qui avait fait couler avec le sang de Salvador. Les yeux. Ils la jugeaient et ils murmuraient qu'elle était la sorcière. C'était elle l'instigatrice du meurtre de Salvador et plus personne n'avait voulu lui parler. Elle était la véritable criminelle. Elle avait manipulé Mouloud. Ses filles, son fils cadet et leur communauté avaient jeté la pierre. Seuls Mouloud et Salim étaient restés muets. Kahina ignorait leurs pensées. Elle n'arrivait pas à les entendre. La femme devait porter leur silence.

- Tu as emmené tes graines avec toi pour planter ton poison dans nos figes.

Condamnée et jugée. Kahina marchait pieds nus avec sa tunique usée couvrant sa peau sèche. Ses cheveux étaient emmêlés. Son visage était bruni par le sable des vents qui l'agressaient. Son corps était maigre et décharné par l'errance des jours. Des dizaines de kilomètres séparaient la maison des Munoz de sa cabane de fortune près de la rivière. Elle avait parcouru les routes en quarante jours. Sur les pas d'un pèlerinage sacré, elle avait suivi le chemin de rédemption. Elle avait dormi sur le sol avec le froid. Le soleil et la lune étaient ses témoins. Elle avait purifié son vêtement. Elle avait rendu son épée de guerrière pour se confronter aux esprits.

A cet instant-là, elle traversa la route. C'était la dernière. Le chemin caillouteux menait à la plaine donnant accès au portail de la résidence des Espagnols. Elle commençait à palper l'odeur du passé. Elle devinait les mots et les vibrations. Son regard était teinté par la fatalité qu'elle rejoignait. Kahina approchait de la propriété qui avait été occupée par les Munoz, elle avait nourri son fils, son époux et sa famille. A quelques centaines de mètres de l'arrivée, son état était à la mesure de son voyage, résistant et délabré.

- C'est Kahina, la mère du dégénéré, expliqua une voix à une silhouette qui se demandait qui était cette femme qui avançait sur la route.
- Cette femme était près du carrefour hier, répliqua la nouvelle recrue. Tu sais où elle va ?
- Personne ne sait. Elle marche. Elle s'arrête et elle fait l'aumône contre une prière. Puis elle repart, répondit l'homme qui connaissait bien la région. Elle est un peu spéciale. Ne t'occupe pas d'elle, avertit le supérieur.
- Elle paraît si seule. La voix était raclée par la peur et la projection. Ne pouvons-nous pas l'aider ? Le jeune était dynamique et volontaire.
- Méfie-toi d'elle. C'est une folle...
- Voyons, réfuta la recrue.
- Non, ordonna le supérieur. C'est une sorcière. Laisse-la ! Elle va t'attaquer.

Les voix. Kahina divaguait dans l'espace. Elle entendit les paroles. Elle distingua les corps des deux hommes. Ils émanaient ce masculin oppressant et épuisant. Elle écarquilla les yeux pour voir. Des têtes capées par les couleurs de la France se détachèrent comme un mirage. Le souvenir réapparut. Les officiers de la loi étaient venus arrêter son fils écorché. Elle avait vu son aveu et sa tête rasée. Elle n'était pas là, elle était à son étable près de l'eau. Les rêves lui avaient montré le sort de Mouloud. Elle avait su que la justice était venue le hanter. Mouloud avait cédé, il s'était rendu à la loi française.

- Madame, vous allez bien ?

Sur la route, Kahina était avachie par la chaleur, le vent et la terre aride. Le passé disparaissait, la réalité brillait. Les yeux s'ouvrirent, le temps était face à elle. Elle comprit qu'elle se trouvait face à deux représentants de la République française. Une risette parada son dédain. Les gendarmes étaient encore là. Ceux-là restaient à distance. Au début, ils l'interrogeaient. Au fil des jours, ils ne faisaient que parler entre eux et ils la laissaient tranquille. Elle leva les yeux et devina leur candeur, leur patriotisme et leur supériorité. Elle montra son sourire édenté à celui qui semblait s'attarder sur elle et sur son pauvre sort.

- Madame, est-ce que l'on peut vous conduire quelque part ?

C'était un jeune celui-là. Ce nouveau ignorait qui elle était. Kahina avait déjà repéré son air perdu. Son assurance fragile était cachée par ses boutons mal alignés. Sa voix aiguë trahissait

sa maladresse. Derrière son costume se dissimulait un garçon abandonné. L'ordre militaire devait le rassurer. Son métier le sortait de la pauvreté. Il avait pitié pour elle. Ses yeux étaient bons. Elle décela son humanité. Il lui rappelait son fils, ses deux fils. Comme eux, cet officier français était innocent. Elle aurait aimé le protéger.

- « Nous ne t'avons envoyé qu'en miséricorde pour les mondes⁹⁹ », répondit la vieille édentée.
- Pardon, je... Je n'ai pas compris, répliqua le jeune.
- Axenzir¹⁰⁰, proclama Kahina avec un sourire faux.
- C'est probablement le Coran, expliqua l'ancien. Allons-nous-en.
- Ah bon ? balbutia le jeune. Pourquoi ?
- Parce que c'est une sorcière, je te dis !

Les deux détalèrent, pressés par la vigilance de l'officier le plus expérimenté. Il connaissait les environs depuis près de deux ans. Comme tous les autres, le plus gradé la redoutait. Leur empressement conforta Kahina dans son pouvoir. Elle sentit sa poitrine se remplir. Personne ne la pensait capable de puissance. Son corps était pitoyable et pourtant, elle résistait. La femme défiait les jugements et les prédictions. Toujours, elle s'imposait. Avec foi, elle continuait son pèlerinage. Elle voyageait pour réparer l'honneur et les racines de son clan.

- Pauvre figue qui a renié son arbre, hacha-t-elle en reprenant sa marche.

La route était déserte à nouveau. Elle était seule dans cette campagne abandonnée. Un instant, elle saisit un vent au-dessus de sa tête et fronça les sourcils. Kahina suivit leur cheminement qui indiquait un changement qu'elle seule percevait. Sur la chaussée vers la maison des Munoz, elle avait compris l'inéluctable. Après le meurtre, les Espagnols étaient partis et leur absence avait immédiatement allégé l'air, les arbres et le sol. La terre était marquée. Une souillure planait sur le paysage. Les éléments se souvenaient. Sa colère se renforça.

- Tu n'es qu'une sorcière, toi aussi, déclama-t-elle à un spectre invisible. Tu as fait mourir mes racines.

⁹⁹ Sourate Al-Anbya, verset 107.

¹⁰⁰ « Cochon » en amazigh.

Pas après pas, le long de la route esseulée par la peur qu'elle inspirait, Kahina déblatérerait avec vigueur. La nature, les feuilles et les animaux étaient ses interlocuteurs. Le jour était son récit et ses pieds étaient son intonation. Elle n'était plus la mystique emportée par l'eau et les mythes. Elle n'était qu'une mère qui avait perdu son fils sur l'autel de la condition humaine. Elle n'était qu'une femme qui avait touché l'âme de son clan pour en porter le fardeau.

- Egoïsme féminin. Je viens à toi, maintenant.

Un souffle passa sur la plaine. Le portail se tenait dans le fond. Kahina reconnut sa forme. Il n'était plus le mirage qu'elle avait cherché en vain. Le silence était la serrure qui avait enfermé l'âme de son fils. Elle s'arrêta un instant en détaillant cette vision. Tout était calme. La structure en fer triomphait sur l'horizon avec sa peinture usagée. Les oliviers n'étaient plus taillés au millimètre et les figuiers dépérissaient avant la saison estivale. La maison semblait vieille et acculée par la décrépitude. En écoutant le silence, Kahina comprit la vacuité de leur crime. Le silence s'arrêta, l'esprit lui parla.

- *Quelle est ta foi Kahina ?*

¹⁰¹باطن

Kahina, tu es la guerrière de l'honneur. Tu vois les étoiles du temps. Tu as touché l'âme de ton fils. Tu as connu son pouvoir. Tu as reconnu ton pouvoir.

Kahina, tu es la paix de la foi. Tu sais les chemins de l'être. Tu as régi l'esprit de ton fils. Tu as connu sa déchéance. Tu as reconnu ton péché.

Kahina, tu portes la foi que tu choisis.

Kahina inspira. Elle entendait, elle voyait. Le tronc continuait la branche qui portait le fruit. Les feuilles coriaces agitaient l'horizon. La lumière brillait dans le noir. Son fils avait pris la dague. Il avait croqué la figue immature. Il avait répété les mots. Il avait communiqué avec le murmure des ancêtres. Il était venu au Roumi pour défendre leur croyance, leur sang et leur sable. Sur le lit, le drap était la blancheur de la mort. Le visage s'endormait. L'âme quittait le dialogue. La main avait tranché la gorge. Une femme avait jugé. Kahina se pencha pour écouter.

¹⁰¹ « Batin » en phonétique.

- *Nous sommes des femmes sages. Nous pratiquons une médecine qui soigne le ventre des femmes. Nous avons été jugées. Nous avons perdu notre tête, notre cœur et notre corps. L'épée de l'homme soumet la femme.*

Kahina affichait sa dureté. Elle entendait l'histoire. Elle refusait la compassion. Kahina planta son poing dans la terre. Elle s'était assise près du figuier, celui de son fils. Son esprit palpa le passé. Les événements s'étaient enchaînés, subtils et corrosifs. Ils avaient révélé un déséquilibre invisible. Le souvenir hacha la scène. Kahina se plongea dans le passé, celui d'une dispute avec son mari.

- Je veux que notre fils revienne, avait-elle hurlé avec rage après le dîner familial.
- Il est sous la protection du directeur ! avait répliqué Salim. Sidi Directeur veut que Mouloud travaille, tu te rends compte de l'honneur qu'il nous accorde ?
- L'honneur ? Tu parles comme un blédard qui voit le Blanc comme un être supérieur, avait craché Kahina.
- Ce blanc me donne un travail ! Et de la nourriture pour tes enfants !
Un jour, tu ouvriras les yeux et tu verras. Ton Directeur, il nous portera malheur. A toi, à ton fils et à toute notre famille !
- Tu laisses parler ta peur.

Son mari était confiant et naïf. Il était aveugle. Salim était un homme de la terre, un homme du climat et un homme de racines. Il connaissait mieux que quiconque les secrets du labourage. Salim ne savait pas ressentir. Il se pliait aux sirènes des lettres et du statut social. Il vouait une admiration aux personnes éduquées. Il était influencé par son appréciation pour le jeune intendant. Il était sous les ordres du patron. La possession. Salim avait laissé son fils avec Mohamed chez les Munoz sans penser au déséquilibre que cela entraînerait dans son esprit.

- Salim, c'est toi qui est lâche. Tu oublies ton devoir et ta foi.

Ce jour-là, les mots avaient résonné. A l'instant où Salim était revenu sans son aîné, Kahina avait su qu'elle allait devoir quitter son foyer. Elle avait perçu que Mouloud était en danger. L'oraison était venue à elle. Dans ses rêves, elle avait vu les racines pourries, l'arbre coupé et les figes asséchées. Les images la hantaient. Les figuiers allaient arrêter de donner des feuilles,

des fleurs et des racines. Kahina avait eu peur, elle voyait Mouloud se laisser posséder par les mots et la malveillance.

Cette nuit-là, Kahina avait pleuré. Ses trois enfants avaient essayé de la consoler. Elle voulait le retour de son fils. Elle voulait que Mouloud revienne avec eux. Salim aussi avait sangloté avec eux. Il désespérait en silence sans se morfondre de la situation. Ils avaient fini par partager des larmes chaudes et déchirantes. Ensemble, ils s'étaient endormis sur le sol. Ils avaient donné leur détresse à la laine du tapis qui accueillait leurs enfants. Les esprits avaient veillé sur eux. La paix était revenue dans le cœur de Kahina.

Cette aube-là, Salim était venu la rejoindre près du four pour parler, comme tous les matins. Avec l'aurore et le feu qui chauffaient la pâte, Kahina avait compris son destin et sa responsabilité. Elle avait échangé comme d'habitude. Elle avait menti sur son humeur et leur avenir. Elle savait qu'elle partirait. Elle savait que les esprits l'appelleraient. Elle savait. Elle allait devoir organiser la vengeance et la justice de leur lignée. Elle avait parlé à son mari avec le masque du mensonge. Sans lui dire sa décision. La vérité était son silence.

- Salim, nous ne pouvons pas aller contre la volonté de Salvador Munoz, tu pourrais perdre ton travail.
- Merci Kahina, avait répondu Salim soulagé, malgré le poids que faisait peser la séparation sur son cœur.

Son mari était parti préparer le café. Pour la première fois et pour la seule fois de sa vie, Salim avait moulu les grains. Il avait chauffé le liquide pour la famille. Au petit déjeuner, le breuvage était trop amer. Il avait effacé la peine de la fratrie et des parents. Le quotidien avait repris. Kahina se levait pour préparer le pain. Salim partait à l'exploitation. Karim s'occupait du bois. Aïcha cuisinait. Fatima cherchait l'eau et Mouloud revenait une fois par semaine.

Avec les jours, les semaines et les mois, Mouloud changeait. D'apprenti, il était devenu ouvrier agricole. Il avait appris la terre. Avec son travail dans les champs, son aversion pour les Etrangers avait grandi. Il fréquentait les autres employés. Il conversait avec les combattants de leurs campagnes. Kahina voyait son évolution. Son esprit était torturé. Il était arrivé un soir, des nuages planaient au-dessus de sa tête. Chaque fois que Mouloud revenait dans leur foyer, il parlait avec l'agressivité de cet homme à la langue méchante.

- Ce mécréant ignare et autoritaire, il ne fait que beugler !

Pour Mouloud, chaque mot de l'Espagnol vociférer des insultes. Il parjurait. Il dénigrait l'honneur dû à un individu. Pour l'aîné, l'Espagnol ne voyait ni les Arabes, ni les Amazighs comme des êtres humains. Il s'accordait le droit de maudire et de blasphémer. Il commettait l'irréparable avec ses mots. Kahina avait grandi avec la valeur du respect. Elle connaissait les vertus du silence. Elle appréciait la bouche capable de retenir. Elle vénérât une règle, il fallait prononcer la pureté ou se taire.

- Aucun Européen n'est capable de parler le juste, papa.

Mouloud continuait à vociférer. Son père restait impassible, il s'était enfermé dans la soumission. Le mari voulait garder son emploi, il voulait que Mouloud conserve son travail. Il avait un salaire et il s'occupait des figues, c'était un bon enseignement. Il le laissait écouter les rumeurs des campagnes, la frustration du village et la colère des employés. Il se taisait quand Mouloud lâchait ses jugements et Kahina écoutait en tremblant la langue fourchée de son fils.

- Cet européen est un incapable, s'emportait le jeune homme. Que veux-tu faire d'eux à part, les punir !
- Même ceux qui nous tuent le jour, mon fils, notre esprit peut les chasser la nuit, déclarait la matriarche en commençant son repas autour de la table familiale. La vengeance viendra à toi.
- C'est la nomination de Charles Noguès qui l'inquiète, répondit Aïcha qui connaissait la rancœur de son premier frère.
- La pacification est terminée, avait conclu Salim.
- Elle a fini avec le Dahir, avait craché Mouloud.
- Ne parlons plus de politique, demanda le père. C'est un sujet pour les mécréants.
- Et qu'est-ce que je fais pour notre sultan ? avait poursuivi Mouloud. Je me fais insulter par un Espagnol.
- La modération est plus importante, mon fils. N'est-ce pas là l'enseignement que tu as reçu avec Mohamed ?
- Il est difficile de faire pousser un arbre quand l'eau est polluée, expliquait Kahina.
- Karim, combien de bûches as-tu livrées aujourd'hui ?

Salim avait changé de sujet de conversation et Karim avait répondu avec docilité. Il avait récupéré la corvée de bois à la place de son frère. Lui aussi était frustré par les décisions de son père. Il était mieux quand il travaillait aux champs avec les ouvriers. Kahina comprit. Son mari ignorait la colère grandissante de Mouloud. Il croyait toujours aux vertus de son travail auprès des Munoz. En observant son mari, Kahina sut. Salim avait cédé à l'autorité de son employeur. Il s'était laissé écraser. Il ne restait plus qu'elle pour parler à son fils.

Une prémonition. Cette aube-là, Kahina s'était réveillée avec un message, Mouloud tuerait au nom de leur arbre. Ce matin-là, Kahina s'était réveillée la première, comme chaque matin. Son organisme connaissait l'heure du lever des étoiles. Son corps la guidait. Elle se mettait à préparer le pain avec l'arrivée du jour. En sortant de leur maison, elle était remplie des images de son rêve prémonitoire. Mouloud continuerait son travail au champs et l'enseignement à la Zaouia avec Mohamed. Mouloud viendrait la voir près de l'eau où il recevrait la dague de son père. Il rétablirait la justice pour leur peuple et pour les Anciens. Il serait l'arme de leur arbre.

Cette journée-là, l'épouse quittait le foyer après le petit-déjeuner familial. Après un long chemin, elle s'installait à proximité d'une grotte le long de la rivière. Elle trouvait une caverne où la lumière régnait. Kahina se retirait du monde pour recueillir les instructions. Elle avait continué à rêver. La guidance divine s'était présentée à elle. La mission était simple. Elle devait s'assurer que son fils aîné soit prêt à combattre. Mouloud devait apprendre l'art du figuier.

Peu après avoir terminé son installation, elle changea. Loin de son mari, ses enfants et son foyer, elle s'oubliait dans la transe. Elle perdit les yeux de son cœur pour toucher le désespoir de son peuple. Sa voix commença à changer. La couleur de ses yeux noircit. Elle écoutait les appels des défunts décapités par les Français. Elle voyait les crimes et le déshonneur. Le poignard de son fils était dans son cœur. Elle était venue à lui pour implorer son pardon. Elle était convaincue qu'il répondrait à son appel.

- Je vois ta souffrance mon fils, avait-elle affirmé. Tu veux la vengeance et c'est ton droit, mon fils.
- Tu te rends compte qu'il parle de nous comme des inférieurs ! Nous sommes les hommes nobles ! Mouloud avait la rage en lui. Nous sommes plus puissants qu'eux. Que croient-ils, ces mécréants ?

- Apaise-toi, mon fils. La vengeance appartient aux justes, avait professé Kahina. Rappelle-toi cette règle. La vengeance appartient aux justes.
- Je ne comprends pas ce que cela veut dire.
- Cela veut dire que le crime vient à celui qui exerce la volonté de Dieu.

La sentence. Kahina avait parlé, Mouloud avait entendu. Une voix avait vibré entre eux. Il avait accepté de suivre son enseignement. Enfant, il l'écoutait lui expliquer les sourates du Coran. Adulte, il l'écoutait invoquer les récits de leurs ancêtres. Mouloud apprit à vénérer l'esprit de la Terre. Il reçut les mots, les symboles et la poésie. Il communia avec elle et entendit les mémoires renaître au fond de lui. Kahina touchait l'âme déchirée de son fils. Elle nourrissait son être pour qu'il retrouve ses racines.

L'illusion. Kahina se désespérait. Elle voyait l'étoile quitter Mouloud. Ses efforts étaient vains. Leurs ancêtres s'éloignaient d'eux. L'égo de cet Espagnol envenimait Mouloud. Son fils devenait aveuglé par le masculin dominateur des Européens. Il entendait les voix des combattants. Ils mourraient pour défendre leur nation. Il n'écoutait plus la tolérance. Il succombait à son temps et à la flamme de sa jeunesse. Elle voyait son cœur se troubler. Son tronc grandissait avec des rainures écorchées.

Une révélation. Un matin, Kahina se réveilla avec les images d'un rêve. Dans ses songes, elle avait aperçu les courbes d'une femme. Son cœur s'était serré, elle avait eu peur pendant son sommeil. Cette présence avait envouté Mouloud. Ce matin-là, Kahina quitta sa cahute pour visiter la propriété. Elle ne s'était jamais rendue chez les Munoz et la maison se présenta à elle avec grandeur et insolence. Kahina se contenta de rester cachée dans les allées. Elle voulait observer les mouvements. Elle voulait comprendre son rêve.

Un colon. Kahina observa ce républicain qui vociférait. Elle connaissait la voix de Salvador. Salim en parlait souvent. Elle entendit des voix de femmes. Une mère et une fille étaient présentes. Elles nourrissaient une haine l'une contre l'autre. Des non-dits ordonnaient leurs échanges. En se penchant, Kahina écouta Maria Munoz. Elle reconnut son ombre. Cette femme exerçait une médecine du ventre. Kahina avait entendu parler les murmures de la campagne. Elle avait rejeté les rumeurs. Dans la propriété des Munoz, elle comprit. Maria Munoz essayait de soigner les femmes.

Un rire. Le bruit l'appela. Kahina s'approcha des figuiers. Une fillette jouait. Elle devina qu'il s'agissait de la petite fille. Salim avait parlé de cet enfant qui grandissait auprès de ses grands-parents. Kahina avait trouvé la pratique étrange. La femme amazighe avança pour capter qui était Joséphine. Une lumière tomba sur la plaine. Kahina écarquilla les yeux. Joséphine était une figue. Elle portait une racine de leur terre. Son cœur s'accéléra. Son fils avait reconnu Joséphine. Mouloud était aveuglé par son âme.

Kahina se plongea dans la douleur des mémoires. Mouloud avait vu Joséphine, il avait changé. Mouloud avait posé ses yeux sur l'enfant. Son âme avait reconnu la puissance de leur lien. Kahina avait compris l'affection de son fils. Mouloud nourrissait un amour éternel pour Joséphine. Kahina n'aimait pas ce type d'amour. Il rendait fou. Kahina pensait que le crime juste gagnerait. Mouloud exécuterait la justice et les Roumi seraient punis d'avoir humilié leur peuple. C'était la raison de sa colère.

Sans s'attarder, Kahina avait quitté la propriété. Elle était retournée à la rivière. Elle avait compris le trouble de Mouloud. Son cœur s'opposait à sa raison. Il haïssait Salvador, le colon. Son âme lui dictait une reconnaissance. Il aimait Joséphine, l'héritière. Pendant plusieurs jours, elle s'était baignée pour purifier son corps. Son esprit avait lutté. Elle ignorait la marche à suivre. Le chemin était illisible. La lumière nocturne illumina un rêve. Ce matin-là, elle convia Mouloud à partager un repas.

- Mohamed se méfie de la femme du patron... Pourquoi ? avait-il demandé.
- Et toi, te méfies-tu de sa petite-fille ? avait pointé la mère.

Mouloud avait rougi en perdant la parole. Il ne pouvait s'empêcher d'aimer Joséphine. Il avoua qu'il espérait. Dans ses prières, il confiait un espoir que seul Allah pouvait entendre... Sa mère accepta son aveu. Il était temps de libérer l'arbre.

- Que feras-tu mon fils, la prochaine fois que cet homme t'insulte ? Laisseras-tu sa racine pourrir la tienne et éteindre l'arbre de notre famille ? Ou écouteras-tu le cœur de cette petite ?

- Je ferai mon devoir, maman, avait répondu Mouloud avec obédience. « Et tuez-les, où que vous les rencontriez... Telle est la rétribution des mécréants. »¹⁰²
- Le mécréant est l'homme sans foi. Il faut tuer son égo en premier, avait rétorqué la mère.
- Son corps est son égo et je suis son bras.

La phrase suffit à convaincre Kahina, Mouloud était prêt. L'enfant était devenu un homme. Il avait choisi son destin. Il avait entendu l'appel de ses ancêtres et de son honneur. Il s'était détaché des femmes, de Joséphine et même d'elle, sa mère. Il était prêt à agir avec justice et Kahina appela la protection divine.

- Comment fait-on pour tuer l'égo d'un mécréant ? avait-elle demandé avec calme.
- On utilise une lame et on tranche une tête.

Un appel. La sentence avait été prononcée et avec elle, l'esprit avait changé. Mouloud avait commencé à entendre les appels du feu et les poèmes du combat. Il avait trouvé la voie de la lutte et le courage de ses convictions. Il avait posé le poignard. Son cœur était guidé par l'arbre de la justice. Il était parti avec le rituel. Il avait utilisé la dague de leur famille. Il avait exécuté avec obéissance. Le crime avait été juste.

Une trahison. Au loin. Dans sa baraque de fortune, elle avait compris, une malédiction avait sali l'acte de Mouloud. Kahina s'était décidée à quitter son foyer misérable. Elle devait retrouver la mémoire, l'acte et le moment où tout avait basculé. Kahina voulait enquêter et comprendre pourquoi Joséphine s'était réveillée. A cet instant, le ciel avait puni leur arbre. Kahina avait tremblé de toute sa voix. Elle avait dû accepter. Une présence avait opéré et Mouloud était devenu coupable. Elle s'était résolue à l'évidence. Elle devait retourner au pied du figuier de leur crime.

Un instant. Kahina était imprégnée par l'arbre, la filiation et le devoir. Elle était la digne héritière de son père, al-Hajūjī¹⁰³. Son père avait respecté la Zaouia. Son père avait écouté les textes, les rites et les hommes. Il enseignait le Coran à travers les yeux de la paix et de la tolérance. Son père avait touché le ¹⁰⁴النَّصُوف. Il avait toujours cherché la pureté, le chemin et le

¹⁰² Sourate Al-Baqara, verset 2.

¹⁰³ « Al-Hajūjī » en phonétique. Ce titre désigne le sage ayant réalisé un pèlerinage à la Mecque.

¹⁰⁴ « At-taṣawwuf » en phonétique et désigne le soufisme.

jugement d'Allah le très Miséricordieux. Il récitait les enseignements de son arrière-grand-père, de son grand-père et de son père. Tous les jours, il honorait les pèlerins de leur famille. Ils avaient prié, marché et parlé pour la grandeur de l'Islam. Chaque matin, chaque repas et chaque jour elle répétait une seule consigne.

أَلَيْسَ اللَّهُ بِأَحْكَمَ الْحَكَمِينَ¹⁰⁵

Kahina sentit l'eau couler sur ses joues. Son père lui manquait tant. Lui seul l'avait respectée. Lui seul l'avait éduquée. Lui seul avait eu foi en elle... Lui seul respectait le vêtement des femmes comme s'il portait le même. Son père avait été son guide et son étoile. D'un regard, il lui confiait la profondeur de l'âme et le doigté de la vie. C'était un amazigh noble qui portait en lui, l'arbre des hommes libres que son peuple transmettait depuis des siècles.

- Vos hommes ont voulu conquérir le Maroc. Ils ont voulu soumettre notre volonté. Vous avez dirigé notre religion contre nous-même, déclara Khadija. Que le Très Miséricordieux soit mon témoin, je vous enlève la terre de vos racines. Je vous détruis tels que vous êtes, sales envahisseurs.

Elle cracha dans le sol en continuant à creuser le trou. Elle obéissait à sa colère. Seul un rituel de son village pouvait nettoyer l'affront et rendre la liberté à son fils. Mouloud avait été condamné et envoyé dans un bagne du désert pour vingt ans. Il allait payer le lourd tribut pour son acte, mais personne n'allait rémunérer leur souffrance. Personne n'allait leur rendre leur terre, leur dignité et leur religion. Kahina était une femme éduquée. Elle ignorait la politique. Elle avait bien compris le chemin que prenait le monde asservi par les Blancs. Leur foi serait testée. Leur Dieu serait critiqué. Leur texte serait manipulé. Ces mécréants perpétraient leur domination pour la gloire de leur race égoïste.

- « Elle s'élèvera jusqu'à devenir immense et donnera des fruits, comme le fait un arbre. Puis elle déclinera, comme décline l'arbre. Alors la cime de la religion de Dieu atteindra le Maghreb, une cime lourde et altière qui seule se développera encore, tandis que plus rien ne poussera entre ses racines et son milieu¹⁰⁶. »

¹⁰⁵ « Alaysa Allahu Bi`ahkami Al-Hakimina » en phonétique. « Allah n'est-Il pas le plus juste des juges ? » en arabe littéral, Sourate At-Tin, verset 8.

¹⁰⁶ *Kitāb siyar al-a'imma*, Abū Zakariyyā' al-Warḡlānī.

Kahina récita le texte avec une rancœur amère. Elle avait exécuté le rituel qu'elle avait reçu de sa mère. Elle avait agi pour sa foi. Elle avait exercé la Roqya pour obtenir la guérison de son âme et la rédemption de son fils. Immobile, la femme sentait son corps s'enraciner dans le sol. Elle se transformait en arbre. Le processus mutait. Les feuilles poussaient à la place de ses poils. Figée, elle se connecta au rythme de la terre et de ses ancêtres. Un grand sourire apparut sur son visage. Elle ressentait leur arbre.

Un basculement. Une larme tomba. Ses yeux étaient gorgés par le soleil vif. L'astre solaire dominait l'espace de la propriété. Son corps était fatigué par le sel de l'amertume. Il soufflait le vent venu du Sud. Son esprit était vidé par la colère insatiable. Son village portait la rage. Tous avaient été réduits à la pauvreté et aux mots acides. Ils avaient été dépossédés par leur histoire. Tous n'étaient qu'une race, une tête vide et une force soumise aux travaux. Ces Espagnols et ces Français cherchaient sans cesse. Ils s'enfermaient avec l'asphalte brûlant. Leur route séparait les champs. Leur bitume condamnait le temps. Ces Espagnols et ces Français avaient oublié. Amnésiques, ils changeaient la nature et figeaient leur destin avec leurs rues toutes tracées.

Un rappel à l'ordre. Elle rota brusquement. Elle devait laisser les étrangers et leur civilisation à l'écart, elle était venue pour sa famille. Elle commença à chanter en arrêtant de creuser. Depuis quarante jours, elle avait marché. Elle avait dépassé les cascades, les rivières et les champs. Elle était arrivée. Cette propriété dégageait une force subtile qui exigeait le respect. Kahina baissa la tête. Elle était venue avec sa simplicité, son habit et son baluchon. A l'intérieur, un Coran, un livret et des feuilles de textes étaient ses seules possessions. Elle tenait les précieux objets de son père, cet homme sage et incompris.

- Mouloud, tu as tué Salvador et il a libéré les femmes de cette famille de mécréant, pleura Kahina. Ce n'était pas un crime juste.

Un écho. Elle ouvrit son carnet avec les larmes de son échec. Elle trouva la page d'un de ses textes préférés. Elle était venue pour le lire aux âmes présente autour d'elle. Elle retira de la terre de la propriété des Munoz. Elle souffla en souriant. Tout le monde la prenait pour une folle avec sa tunique déchirée et ses pieds abîmés. Elle avait joué le rôle de la mère déchue. Elle avait montré son visage de sorcière. Personne ne devait deviner son pouvoir. Elle avait fait en sorte

de garder le secret. Il était invisible aux yeux, inaudible aux oreilles et indicible aux bouches. Cette bande d'incultes ignorait la vérité. Elle connaissait l'essence.

Un soupir. Elle était la dégénérée. Ils étaient la science. Elle était une femme. Ils étaient les hommes. Elle était païenne et croyante. Ils étaient laïcs et républicains. Ils étaient des êtres vidés de leur âme et de leur vérité. Ils personnifiaient la pire des vies. L'un d'entre eux était mort dans l'injustice de la passion aveugle. L'un d'entre eux avait été décapité dans la violence de la foi. L'un d'entre eux avait rompu l'équilibre de leur humanité. Elle gratta sa gorge. Elle s'adressa aux figuiers qui l'entouraient. Ils étaient les fruits du jugement.

- « Ne pleure pas 'Umar, car Dieu ouvrira une nouvelle porte pour l'islam au Maghreb. Dieu se servira de ces gens pour fortifier l'islam et humilier les infidèles - ceux qui, livrés à la crainte et à l'intellect, périront de leurs raisonnements¹⁰⁷. »
- Jamais les Français, les Espagnols et même les Arabes pourront atteindre notre force. Je suis Kahina. Je suis Zayane. Je suis Amazigh et je porte ma fierté devant vous pour demander la justice pour l'âme de mon fils et l'arbre de notre Terre.

Une femme. Kahina méditait sur leur aveuglement quand elle aperçut l'ombre de Maria Munoz. Elle entendit les rires de Joséphine. Elle s'était demandé tant de fois pourquoi elle avait guidé son fils vers ce crime. Kahina croyait aux valeurs de son peuple. Elle était amazighe. Elle était une femme mystique. Kahina était un esprit de la rivière. Elle s'était trouvé face à Maria, Magdalena et Joséphine. Ces femmes portaient les graines de la terre. Et Joséphine était la sève qui vivait en Mouloud. Ils venaient du même figuier.

- *Crois-tu que j'aie eu le choix ? Crois-tu que nous ayons eu le choix ?*
- J'ai eu le choix. J'ai choisi de combattre pour ma terre.

Kahina se confina entre les murs de son esprit. Elle était assise avec l'esprit de Maria Munoz face à elle. Cette femme était vivante. Son âme était venue lui parler. Kahina savait qu'elle était une femme sacrée. Le meurtre de son mari lui avait rendu son pouvoir. Elle découvrit l'apparence de cette femme. Kahina l'avait aperçue de loin. La distance avait suffi. Elle avait

¹⁰⁷ Abū Zakariyyā' al-Warḡlānī.

su. La proximité était venue. Maria Munoz était belle avec ses yeux curieux. Ils étaient remplis de l'étincelle des étoiles. Ils lui ressemblaient.

- Où es-tu maintenant ?
- *Je suis à Rabat. Ma fille m'a mise dans une dépendance à côté d'elle. Comme celle de Mohammed ! C'est ironique n'est-ce pas ?*
- Que fais-tu maintenant ?
- *Je ne pratique plus. J'ai perdu ma voix. L'or s'est perdu dans le plomb du silence. Je ne suis plus rien à part la cuisine, les petits-enfants et la dague souillée du sang de mon mari.*
- Que veux-tu ? Pourquoi m'as-tu demandé de venir ?
- *Je suis Maria. Mais je suis aussi ma mère, ma grand-mère et toutes les femmes avant moi. Comme toi, nous avons vu le temps étouffer notre puissance.*
- Je ne peux rien pour toi. Je hais vos hommes. Mon fils a commis un crime pour vous tuer, mécréants. « Tamazirt ennex ed ujjan imuyas s uburz. Ur asn i telli iwid itzallan exf iblis. Emk inghan es wass eggid atten tezzâa tawukt inw¹⁰⁸. »
- *Tu as tué l'un d'entre nous. Mais tu n'as pas tué notre lignée.*

Le silence. Un tremblement envahit l'espace. Kahina se transporta dans le temps. Toute l'eau qui avait coulé après le meurtre réapparut sous ses yeux. Elle sua avec les gouttes que Mohamed avait perdues face à l'officier. Elle gigota avec les barreaux en fer qui avaient enfermé Mouloud dans sa torpeur coupable. Elle frémit avec la raideur de Salim devenu aveugle. L'évidence cogna sa tête. Les hommes de sa vie étaient maudits, ils avaient succombé.

- Je suis, moi aussi, une femme sorcière. Je peux tuer votre lignée, cracha Kahina. Donne-moi la plume et je serai l'écume de ton dernier souffle.
- *Je te donne la plume pour que tu sois le pardon. Kahina, quelle est la première vertu d'une femme sorcière ?*
- La figue doit donner des fleurs.

La figue. Elle se répétait comme une fable incessante. Tout tournoyait avec les lettres, les paroles et les textes. Il n'y avait ni Coran, ni légendes. Il n'y avait plus de vérité. Seule la voix

¹⁰⁸ Poème de Taougrat Oulth Aïssa : « Notre patrie que les guépards nous ont léguée avec fierté. Ne sera jamais à ceux-là qui prient Satan. Même s'ils me tuent le jour, la nuit mon écho les chassera... »

de leur terre comptait. Kahina faisait danser les esprits de leur monde pour invoquer leur bras, leur justice et leur clémence. Elle conversait avec ses ennemies. Elle était assise sur le corps de Salvador Munoz, elle volait au-dessus de l'âme de Maria Perez de la Flora. Elle entendit Soledad, Maria Lucia, Magdalena, Anna... Les voix des femmes venaient à elles. Toutes pleuraient.

- *Qui sommes-nous ?* chanta Kahina avec complainte.
Des femmes, des utérus et un sexe qui souffrent. Pourquoi nous as-tu créées pour être inférieures ? Pourquoi nous fais-tu souffrir ? Pourquoi nous as-tu donné le courage du savoir ? Je suis si fatiguée d'être femme. Si fatiguée de ce sang qui coule. Si fatiguée de mes fils qui se battent. M'entends-tu enfin ? Quelle est cette folie et ce désespoir qui me hantent ? Arrache donc mes viscères et laisse-moi mourir de chagrin. Je ne veux plus donner la vie.

La femme arrêta sa complainte. Le sol avait brûlé le sang. Le sang avait libéré la gorge. La gorge avait chanté la douleur. La douleur transforma la femme. Kahina sentit les mots défiler dans sa tête. Elle était les sourates de son Prophète, la dévotion totale à ses paroles et à ses prières quotidiennes. Elle entendit les voix de son éducation, celles qui lui avaient montré la voie de leur terre, leurs tribus et leur force. Elle était toutes les fois, tous les poèmes et toutes les mémoires désabusées de la vie.

Une vision. Kahina cessa sa chanson. Les larmes coulaient sur son visage. Le crime avait déroulé sa sentence. Il avait fait tomber l'orage. Il avait montré la tête décapitée à l'enfant. Il avait désapprouvé leur justice ancestrale. Mère et fils. Ils avaient été condamnés par la justice des Roumi. La République avait emmené son fils sur les chemins de la folie. Mère et gardienne. Elle devait réparer. En plantant la figue dans la terre du crime, Kahina exécutait un acte de pardon. Elle interrompait la malédiction des femmes de la famille Munoz. Elle espérait rétablir l'honneur de sa famille et de son fils.

- Et que votre Dieu me pardonne aussi, implora-t-elle. Car c'est Allah, le Très saint et le Très miséricordieux qui est plus digne de votre crainte !
- *Je te remercie de ton pardon, Kahina.*

Elle referma le trou après avoir laissé une figue, une pierre et un texte. Elle offrait son héritage. En quittant la propriété, Kahina savait qu'elle avait agi avec cœur et dans un esprit de pardon. Jamais elle ne s'était sentie capable d'accorder une telle grâce à des mécréants. Ces étrangers sans racine avaient connu les jugements humains. Les femmes avaient été condamnées pour leur foi mystique. Et elle s'était unie à leur fardeau. A leur secret.

Les pas portés par la joie, elle croisa une calèche. Le conducteur lui offrit de monter à son bord. Le couple partait en direction de son village. Le chemin menait à leur maison dans la montagne. Kahina se rappela son foyer. Elle avait connu le corps de Salim. Elle avait vécu une vie de famille avec quatre enfants. Elle avait fabriqué le pain quotidien. La providence souriait à Kahina. Elle recevait le ciel après avoir demandé un pardon, une prière et un retour.

Quand elle arriva devant leur demeure, elle reconnut la barrière. Le bois séparait la plaine, l'étable et le four. La vie s'organisait à proximité de leur puits. Face à l'Ouest et exposés vers le Sud, les murs ocres étaient apaisés par les couleurs. Leur teinte rougeâtre dégageait une force de résistance inhabituelle. Cette émanation avait toujours surpris Kahina. Son mari était sans éducation. Cet être était peu raffiné mais il était puissant. Il était capable d'ériger une protection. Il avait bâti une maison solide. Il était un époux fidèle et un esprit curieux. Ce travailleur honorable s'était lui aussi perdu. Elle afficha un sourire. Elle poussa la porte qui grinça. Immédiatement, leur chien aboya. Il était joyeux. Il sautait. Il lui offrit un accueil chaleureux. Il reconnaissait sa maitresse.

- Mou-Mou, tu ne m'as pas oubliée.
- Non. Comment pourrait-il t'oublier, tu es sa mère, nota une voix sèche. Dans le soleil, Kahina devina sa fille. Aïcha était devenue une femme.
- Je sais, Aïcha. Je sais. Mais vois-tu, j'ai quitté ceux qui m'aimaient pour punir ceux qui me détestaient... Et j'ai connu la folie, la déchéance et la mécréance aussi.
- Ton voyage t'a menée à destination. Tu as fini ton œuvre, n'est-ce pas, maman ?
- Alors je suis pardonnée au-delà de ce que je mérite.

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre. La mère et la fille pleurèrent plusieurs minutes. Après une étreinte déchirante, Kahina retrouva la couleur de ses yeux, le rose de ses joues et la douceur de ses cheveux. Elle prit le visage de sa fille entre ses mains. Elle inclina la tête avec respect. La possession avait fini sa complainte.

- Bien. Avant que les petits rentrent de l'école, mène-moi à ton père et trouve-toi un mari, il est tant que tu occupes ta vraie place.
- Je vais essayer. Je ne suis pas sûre qu'il y ait un mari disponible dans les environs mais qui sait... Aujourd'hui, j'ai retrouvé ma mère.
- Ton mari est un homme beau et pur, énonça mystérieusement Kahina à son aînée.
- Mon mère toujours mystique, je vois.
- Le mysticisme est la porte des miracles, Aïcha.
- Dieu est Celui qui a élevé les cieus sans piliers, répliqua la jeune femme.
- Si Mohamed ne va pas à la montagne, la montagne ira à Mohamed, cita la mère.

Elles rirent avec complicité le temps de parcourir les quelques centaines de mètres. Les pas connaissaient le chemin. Elles arrivèrent devant la porte de leur logement. Le temps d'un instant, Kahina sembla retrouver son apparence. Son parfum renaquit. Son esprit se raviva. Elle sentit le poids des Munoz s'envoler. Un aigle passa au-dessus d'elle. Les deux femmes l'observèrent devant la porte. Elles eurent un même regard. Elles savaient. Mouloud recevait leurs retrouvailles. Elles prièrent avec l'espoir qu'il les entende. Un souffle s'installa. L'esprit de Mouloud bénissait leur réconciliation.

Kahina poussa le bois. Elle découvrit son foyer. Tout était intact. Tout était différent. L'odeur était plus fine. Les murs avaient été repeints. Le tapis était toujours aussi usé. Il paraissait plus grand que dans son souvenir. Kahina comprit. Le rideau avait disparu. Il signalait son départ. Elle avala sa salive avec émotion. Au fond, Salim était assis près du mur. Il récitait un texte. La femme s'approcha avec discrétion. Elle avait demandé l'intimité à sa fille. Aïcha était restée à l'extérieur. Son époux était son tronc. Elle arriva près du lit.

- Ur da ykkat uzwu akccuḍ aqurar meqqar illan g tizi,
Idda yer bu yfr ammiy illa lehwa gg ixf-nnes ar t isergigi !¹⁰⁹

Son mari. Des larmes coulèrent sur ses joues émues. Ce paysan qui avait eu le courage d'épouser une femme lettrée, portait la foi au-delà des murs. Il récitait les poèmes de leur peuple. Il avait appris l'amazigh. Aveugle et déchu, il avait gardé espoir. Il appelait son retour. Kahina lâcha son cœur. Les pleurs alertèrent Salim. Il détecta une présence.

¹⁰⁹ Poème de Taougrat Oulth Aïssa : « Le vent point ne frappe le bois sec, fût-il en haut d'un col, / Il s'en va vers l'arbre feuillu, celui ayant la joie en tête qui d'amour le fait trembler. »

- Aïcha, c'est toi qui pleures ? s'écria l'aveugle. Que t'arrive-t-il ma fille ?
- Non, Salim. Ce n'est pas ta fille. C'est mon âme qui t'honore.

Salim exhala un son surpris. Il reconnut le parfum, la voix et la prestance. Son épouse était à ses côtés. Une lumière éclaira son visage. Il avait toujours su qu'elle reviendrait à lui. Il eut l'impression de voir son visage. A travers ses yeux aveugles, il reconnut sa femme. Son cœur était transformé, elle portait la lumière à nouveau. Des larmes giclèrent sur sa peau sèche.

- Oh Kahina. Te voilà enfin. Que Allah le Très miséricordieux sois béni !
- Sois béni, Salim. C'est toi. Tu es celui qui a apporté la pureté. Tu as sauvé notre arbre. Que la paix soit avec toi, Salim le Très miséricordieux. »

Les deux époux s'accueillirent mutuellement. Dans un élan de pardon, ils retrouvèrent leur âme, celle qui les avait toujours reliés et qui protégeait la foi de leur lignée.

Partie 4 : Les racines cachées

Joséphine, 1929

« Celui qui a reçu la semence dans les endroits pierreux,
c'est celui qui entend la parole et la reçoit aussitôt avec joie ;
mais il n'a pas de racines en lui-même, il manque de persistance,
et, dès que survient une tribulation ou une persécution à cause de la parole,
il y trouve une occasion de chute.
Celui qui a reçu la semence parmi les épines,
c'est celui qui entend la parole,
mais en qui les soucis du siècle et la séduction des richesses étouffent cette parole,
et la rendent infructueuse. »
Matthieu XIII : 21, *La Bible*.

Chapitre 10 : L'arbre coupé

Antonio, Rabat 1946

« S'ils violent leur serment
après avoir conclu un pacte,
s'ils s'attaquent à votre religion,
Combattez alors les chefs de l'infidélité. »
Sourate At-Tawba, verset 12, *Le Coran*.

La botte. Le soulier sonna sur le sol. Le cuir lustré agrémentait la démarche. Un léger déhanché dévoilait le décalage. Il avait une jambe plus courte que l'autre. Les talons claquaient sur le sol. Les pierres résonnaient avec les murs. La route d'asphalte était loin. Le chemin en terre sillonnait, elle souillait les chaussures. Le pantalon était contrarié. La poussière habillait le tissu et maquillait les espadrilles autoritaires. Le pas continua. Il côtoyait le calme de la résidence et l'arrivée de la nuit. La marche trainait une fatigue et une frustration. Antonio passa la porte de sa maison, las et désabusé.

Dans l'entrée, la lumière était éteinte. L'ambiance était anormalement silencieuse. Il poussa la porte pour pénétrer dans le salon, une seule lampe éclairait leur mobilier en bois et l'air glacé. Personne n'avait allumé la cheminée pour le dîner. La table était déjà dressée. Il déposa sa veste en soupirant. Il s'agaça en constatant l'absence de la famille. Sa femme devait attendre son arrivée avec leurs enfants. C'était la consigne. Il n'était pas plus tard que d'accoutumée. Il était l'heure habituelle. La colère monta de ses entrailles au-delà de ses oreilles.

Le respect avait disparu. Avec aigreur, il alluma un nouveau luminaire. Il expira avec lourdeur. La pièce parut plus chaleureuse. Il s'attarda sur l'apparence de sa demeure. Une salle principale avec un canapé usagé récupéré auprès d'un voisin. Deux fauteuils dont l'un avait le bras mal fixé. Une table basse fabriquée à partir d'un tronc. Un vieux tapis en laine encadrait une grande table en chêne, pesante et sombre. Autour, des canevas brodés pour cacher les tissus et un tableau de marché aux puces. Cette pauvreté vomissait sur lui. Elle était intenable. Il avait quitté la Sicile. Il avait été emporté par les espoirs d'une vie meilleure. Le Protectorat français au Maroc était la promesse d'un avenir radieux. Tout avait été détruit par la violence.

Antonio s'assit et défit ses lacets. Il sentit la douleur dans sa jambe le lancer. Il posa ses yeux en grimaçant. Son œil gauche cligna. Son sourcil était plus lourd, acculé par la cicatrice. La plupart du temps, Antonio oubliait son handicap, résultat d'une infection mal soignée pendant l'hiver 1941. Il attrapa maladroitement quelques buches, les couvrit de petits bois et de papier. L'activité l'apaisa et l'irrita simultanément. Faire naître le feu lui donnait une impression de puissance et Antonio avait besoin d'exercer son pouvoir. S'occuper du feu en rentrant de son travail quand son aîné avait la charge de la tâche était une frustration profonde, Antonio était déjà suffisamment agacé par sa journée et par sa vie.

Les flammes montèrent dans le foyer et la rage avec elle. Antonio se leva brutalement et ses mâchoires se crispèrent. Il ferma le poing et souffla avec force. Son œil s'agitait nerveusement. Ses veines coulaient avec impatience. Le respect avait disparu. Son esprit bouillonnant répétait cette phrase. Sa demeure était vide, esseulée et habitée par sa rancœur. Sa tête était chargée des souvenirs, des images et des mots. Son cœur était alourdi par la culpabilité et l'inconsistance de son existence. Antonio brûlait dans son être comme le feu dans son salon.

Un instant, il entendit un rire. Tout bascula dans son esprit. Les enfants étaient présents. La chambre était animée par une visite. Ses yeux changèrent de la couleur noire en obscurité. L'irritation s'éleva dans ses nerfs et son cœur pulsa son ressentiment. Il savait. Il avait compris et il détestait la situation. Le respect avait disparu. Il vrombit avec emportement du salon vers le couloir jusqu'à la pièce éclairée. Il ouvrit la porte avec violence et découvrit les deux enfants assis contre leur grand-mère. Face à eux, Joséphine et Georges étaient debout. Ils exécutaient des mimes de l'histoire racontée par Maria qui tenait un livre entre les mains.

- « Papa, vous êtes rentré ! La voix de Joséphine s'était exclamée avec un voile inquiet.
- Bonsoir papa, entonnèrent les deux petits.
- Antonio, bonsoir. Maria claqua le livre entre ses mains et baissa sa tête avec respect à l'intention de son gendre.
- Bonsoir Joséphine. Sa voix était glaciale. Bonsoir les enfants. Maria. Il eut un geste poli. Où est ta mère ? demanda-t-il à son aînée.
- Elle est partie tout à l'heure, répondit Joséphine. Elle a laissé les instructions pour le dîner.

- Elle a laissé des instructions pour le dîner, reprit Antonio avec une ironie désabusée. Elle a décidé de me désobéir. Un silence plana, tout le monde était figé, comme immobilisé par la présence d'Antonio. Bien, il est l'heure de dîner.
- Très bien. Allons au salon, se hâta l'aînée en poussant les deux derniers loin de leur grand-mère.

Les quatre enfants quittèrent la pièce. Les deux premiers s'étaient précipités avec leur grande sœur. Georges enfonça ses mains dans les poches. Il fixa son père. Il défiait son père. Il signifiait son mépris. Antonio resta un instant silencieux quelques minutes. Son regard était feu. Il s'empêchait de claquer son fils. Il craignait Maria. Sa belle-mère était assise. Ses membres étaient relâchés par sa posture lâche de vieille femme éprouvée par la vie. L'aîné posa un baiser sur son front et sortit. Les yeux tueurs se posèrent.

- Je vous ai déjà dit de ne pas venir le soir, grinça Antonio.
- Magdalena m'a appelée. Elle a eu une urgence...
- Une urgence... répéta Antonio avec ironie. Une de vos urgences ?
- Magdalena est une bonne épouse, elle vous obéit Antonio. Maria posa le livre sur le lit et se leva péniblement.
- Vraiment ?
- Elle est plus soumise que moi, c'est certain.

Elle le fixa quelques secondes. La sexagénaire déambula péniblement pour atteindre la chaise près du bureau placé à l'extrémité de la chambre. Elle récupéra son châle noir et sa broche. C'était la broche de la pochette. Maria affichait le secret aux yeux de son gendre. Antonio observa son aspect décharné et maigre. Face à lui, elle était un spectre. Elle était l'ombre d'une nuit, cette nuit d'horreur où tout avait basculé... Le crime avait étalé le sang. Il avait renforcé la haine et il avait dénudé son pouvoir. Après la décapitation, Antonio avait pris le rôle de l'homme. Il était devenu le responsable de la famille et il s'était affaibli.

- Quelle histoire avez-vous lue ?
- La mythologie grecque, quoi d'autres ? interrogea Maria en se retournant vers lui. Il était une fois un homme à Beni Mellal...
- Taisez-vous.

Maria se posta devant lui. Elle était plus petite, plus frêle et plus vieille que lui. Son apparence était rouillée, ridée et ternie. Elle paraissait au bord du précipice. La mort attendait, elle résistait. Ses yeux verts se postèrent dans les siens. Antonio frémit malgré lui. Elle le dominait par sa position, son âge et sa connaissance. Elle le contrôlait d'un regard. Dans ses yeux, il y avait la mémoire. Cette mémoire, c'était la tête décapitée.

- J'ai toujours obéi Antonio. Je vous ai toujours obéi, précisa Maria. Mais quand les enfants ne sont pas là, laissez-moi vous rappeler qui je suis.
- Je sais qui vous êtes ! Une sorcière ! Antonio serra son poing pour affermir le peu de pouvoir qu'il avait sur cette femme.
- Une sorcière comme ma mère. La sorcière de Cadix, celle dont on ne doit pas prononcer le nom et la mémoire, répondit Maria. Soyez rassuré Antonio Roseau, son nom est aussi inconnu que votre vraie identité. Laissez-moi rentrer chez moi maintenant.

Ils se confrontèrent visuellement pendant quelques secondes intenses et Antonio finit par céder. Il baissa la tête et ouvrit la voie à la grand-mère. La vieille femme quitta la chambre, passa le couloir et entra dans le salon. Dans un réflexe de contrôle, Antonio fureta dans la pièce à la recherche de traces ou de marques de la magie démoniaque de sa belle-mère. Rien. Le néant. Zéro. Il se résolut à la rejoindre.

- Bonne nuit mamie, déclara Joséphine qui embrassa la vieille sur la joue.
- Buenas noches, flor de mi vida, répondit Maria qui employait son espagnol de naissance depuis le décès de Salvador. Y tu, tambien, mi corazon de miele¹¹⁰.
- Bonne nuit mamie, répondit Paul qui accueillit un baiser chaleureux.
- Arrêtez de les gâter, ordonna Antonio.

L'ordre suffit pour les aligner en silence. Une main droite se posa sur le dossier de la chaise. Un dos s'affermait avec droiture. Les yeux étaient plongés dans le vide face à eux avec les bouches scellées par l'obéissance. Antonio observa la scène depuis la porte et afficha une satisfaction sadique. Une risette apparut sur son visage et il s'approcha de ses quatre enfants. Maria lui lança un regard noir et il perdit son assise.

¹¹⁰ « Bonne nuit fleur de ma vie » puis « A toi aussi, mon cœur de miel » en espagnol.

- Merci pour votre visite, Maria. Il adressa un sourire faux à sa belle-mère et la conduisit à la porte.
- Vous pouvez me réduire au silence. M'ordonner de mentir. Vous pouvez m'empêcher de les voir... édicta Maria sur le pas de la porte. Je serai toujours avec eux.

Elle désigna son cœur et sourit avec lassitude. Antonio afficha une moue insatisfaite en suivant le pas qui trainait. Maria avançait lentement sur le chemin. Il menait à la dépendance de la maison où elle résidait. Elle était trop proche de leur vie. Son devoir l'avait contraint à l'accepter dans sa vie de famille. Il devait admettre qu'elle restait discrète. Elle respectait ses ordres. Pour Antonio, Maria était un rappel constant de son échec. Son poing se desserra et la flamme colérique reprit son ascendant. Il claqua la porte sur la venue de sa belle-mère. Il repartit dans le salon.

Du haut de son mètre soixante-dix, Antonio était un sicilien trapu. Sa charpente était solide. Sa peau était foncée par ses origines méditerranéennes. Ses pommettes étaient aussi dignes que son honneur. Il les portait avec hauteur et défi. Quand il retrouva ses enfants autour de la table, il sentit sa taille s'agrandir et son pouvoir s'affirmer. Il passa derrière Lucie, sa cadette âgée de douze ans. Elle retenait sa crispation avec sa main agrippée au dossier.

Le père posa son index sur son avant-bras. La petite recula immédiatement ses deux épaules pour affirmer sa posture. Il continua avec Paul, son dernier qui frémissait sans se retenir. Il se contenta de passer sa main dans ses cheveux pour le rassurer. Le gamin de dix ans souffla avec un sourire. Avec satisfaction, Antonio retira la chaise à la tête de la table dressée. Il jugea inutile d'inspecter ses deux grands.

- Bien. Dînons.
- Papa, s'il te plait, interrompit Joséphine, le bénédicité.
- Oui, soupira Antonio offusqué par la foi de sa fille qu'elle tenait de sa mère. Sa fille de dix-sept ans effectua un signe de croix. Les trois enfants reproduisirent le geste avec elle.
- Bénissez Seigneur la table si bien parée, emplissez aussi nos âmes si affamées, et donnez à tous nos frères de quoi manger, Amen, conclut Joséphine
- Amen, répéta la fratrie sans le père anticlérical.
- Georges ?

- Oui papa.
- Extrait citant le sage Solon, ordonna le patriarche. Un peu de laïcité dans ce monde de bonne femme.
- Oui papa. Georges racla sa gorge. Il ferma les yeux pour se concentrer.
- J'attends, cracha le père avec exigence.
- Oui... Georges souffla. Il se tourna vers l'autorité paternelle. « Les Grecs demandaient au sage Solon : « Quelle est la meilleure constitution ? » Il répondait : « Dites-moi pour quel peuple et à quelle époque ». Aujourd'hui c'est du peuple français qu'il s'agit. Nous vivons une époque bien plus dangereuse ! Prenons le siècle tel qu'il est. Nous devons mener à bien, une rénovation profonde, qui conduise chaque homme à plus d'aisance, de sécurité, de joie. Nous serons plus nombreux et plus puissants¹¹¹. »
- Bien, se satisfait Antonio. Il doit manquer quelques mots mais c'est suffisant.
- Merci papa.
- Ne me remercie pas. Réussis ton examen, c'est tout.

La famille s'assit. Elle dina en silence comme le voulait l'éducation rigoureuse d'Antonio. Il avait imposé un protocole strict. Selon lui, ce code respectait les pratiques des familles françaises les plus riches et les plus nobles. Il était persuadé de la puissance de la République française et de ses valeurs. Il avait été converti. Il était porté par la supériorité des Français. Leur victoire était incarnée par la figure charismatique du Général de Gaulle. Cet homme avait insufflé la foi d'Antonio dans la nation française. Il voulait continuer son hégémonie face aux tumultes nationalistes. Il voulait faire taire les Marocains et leur sultan qui osaient se réveiller en ces temps troubles et difficiles.

Le fier Italien avait participé à la campagne de 1939-40 après l'agression de la Pologne par l'Allemagne. Il avait humé les arbres et la terre du Nord de la France et de la Belgique avant de se faire souffler par une explosion. Son visage avait souffert le souffre. Les éclats avait endommager son œil. Il avait été renvoyé au Maroc pour contribuer à l'effort économique de

¹¹¹ Extrait du Discours de Bayeux du Général de Gaulle, 16 juin 1946. La citation originale est : « Des Grecs, jadis, demandaient au sage Solon : « Quelle est la meilleure constitution ? » Il répondait : « Dites-moi d'abord pour quel peuple et à quelle époque » Aujourd'hui c'est du peuple français et des peuples de l'Union française qu'il s'agit, et à une époque bien dure et bien dangereuse ! Prenons-nous tels que nous sommes. Prenons le siècle tel qu'il est. Nous avons à mener à bien, malgré d'immenses difficultés, une rénovation profonde, qui conduise chaque homme et chaque femme de chez nous à plus d'aisance, de sécurité, de joie, et qui nous fasse plus nombreux, plus puissants, plus fraternels. »

guerre. Il avait été muté à Meknès, puis à Rabat où il avait lutté pour maintenir sa famille loin de la pauvreté. Il avait supporté les discriminations contre les Italiens menés par Mussolini. Il détestait cet homme vulgaire qui avait orchestré la déchéance de son ancienne nation. Il braillait contre la grandeur perdue de l'Italie. Le Duce avait conduit à la déchéance de sa patrie de naissance. Antonio avait choisi de vénérer sa patrie d'adoption.

Les réminiscences de son enfance le hantaient. Le sourire fermé de sa mère répondait à la maigreur de son père. Tant de faim et de terres stériles avaient guidé sa vie. Il jouait sur le sable, avec les pierres et la poussière de leur famille sans argent ni éducation. Le soleil soufflait sur sa peau irritée par sa condition humaine. Il n'avait pas 20 ans quand il avait quitté le port de sa ville d'origine. Il n'y avait pas d'avenir pour lui à Marsala. Il avait pris ses quelques deniers et ses vêtements dépouillés pour la promesse de la France de l'autre côté de la Méditerranée. L'Algérie était française et il avait su qu'elle lui offrirait un avenir meilleur. Au débarquement, il était devenu Antonin Roseau. Il était resté Antonio au quotidien.

En mangeant les légumes, Antonio répétait les actes de gloire, son don du sang et ses sacrifices pour l'Etat français. Il était son citoyen et son porte-drapeau. Il se devait d'inculquer les valeurs républicaines à ses enfants. Il vénérât la grandeur de son pays. Il marmonna des mots incompréhensibles. Il repoussait les mémoires de l'embarcation, du passage de frontière algéro-marocaine et de son changement d'identité. Il n'était plus Antonio de Marsala. Il était désormais Monsieur Roseau. Il était un digne français honoré d'avoir payé un lourd tribut à la République.

Une oppression. Antonio continuait de mâchouiller pour éviter l'image lugubre de sa famille devant lui. Les enfants se nourrissaient avec leurs pensées et la peur tenace qu'il leur inspirait. Les obus, les sifflements et les ordres se répétaient dans son esprit. Il n'était que les fantômes d'une vie au service d'une époque dure et sans répit. Antonio était en colère contre son temps. Cette vie était inutile. Elle avait été fuite avant d'avoir été guerre. Un crime avait ponctué le désastre de son existence. Il arrêta sa fourchette et jaugea la scène. Il aurait voulu mettre le feu à sa famille et immoler son destin.

- Joséphine... Les deux petits sursautèrent, surpris par la prise de parole du patriarche. Antonio les flécha d'un regard. Taisez-vous et mangez. Ils acquiescèrent avec obédience.

- Oui papa ? reprit la jeune femme pour apaiser la peur de sa jeune sœur et de son petit frère.
- Où en est la conduite ?
- Je n'ai pas encore l'âge, papa.
- Testa dura¹¹².

L'insulte se planta au milieu de la table. Antonio reprit sa fourchette en faisant peser son jugement sur sa famille. Il se concentra sur son assiette en affichant son hostilité. Où était sa femme ? Elle était absente, c'était impardonnable. Les pensées affluaient à nouveau dans son esprit. Il se trouvait seul à table. Encore une fois, sa femme manquait à ses obligations. Magdalena était trop souvent de sortie. Elle laissait Joséphine s'occuper de leur maison et de l'éducation des deux plus jeunes. Antonio ignorait quels étaient ses déplacements et qui étaient ses fréquentations. Antonio refusait de le savoir. Il préférait l'illusion.

- Tu dois être la première française de Rabat à avoir le permis, tu te souviens ? reprit froidement le maître de maison avec emphase et menace. Je ne tolérerais aucun échec.
- Oui, papa. Je prépare le code. Joséphine désigna son grand frère. Georges m'aide beaucoup.
- Georges t'aide ? Antonio ricana. Tu veux qu'il échoue à son examen, c'est ça ? Idiote. Tu es bien une femme. Tu es aussi mauvaise que ta mère. Laisse donc Georges tranquille. Il doit réussir son concours. Il fulmina. Incapable ! Vénale ! Toutes intéressées. Toutes les mêmes.

Un nouveau silence. Georges s'arrêta et resta figé sur son père, il était immobilisé par l'aversion. Il afficha sa désapprobation. A côté de lui, Joséphine s'éclaircit la gorge pour obliger son frère à se détacher de leur père. Elle voulait éviter une nouvelle altercation.

- Quoi ? Je dois me taire maintenant ? demanda l'aîné à sa sœur.
- Tais-toi, enfonce le père.
- Je n'ai pas douze ans comme Lucie. J'ai 21 ans, Antonio, rappela Georges.
- Roseau, corrigea le sicilien en perçant les yeux de son fils avec autorité.

¹¹² « Tête dure » en italien.

- Roseau, lâcha Georges avec mépris. Il souleva sa serviette et la posa sur la table avec hostilité. Je suis Georges Roseau.

Le fils se leva pour défier le père. Antonio bondit hors de sa chaise en tapant sur la table. Les verres tremblèrent. Les deux petits se glacèrent. Ils se fondirent dans la blancheur des murs. Une nouvelle altercation commençait. De nouveaux cris s'annonçaient. La terreur de la violence allait empoisonner la fin de leur repas. Ils avalèrent difficilement leur morceau d'aubergine. Ils fermaient les yeux. Ils imploraient une accalmie miraculeuse quand Joséphine sortit de sa réserve.

- Taisez-vous tous les deux, nous sommes à table.

Les deux se tournèrent vers elle, complètement abasourdis par son ordre. Georges posa un regard sur sa sœur. Il comprit. Il se rassit et reprit sa fourchette pour terminer son plat. Antonio considéra la réponse de son aîné. L'air imposant de sa fille accentuait son chignon strict. Elle portait sa tunique de travail, celle de surveillante dans un pensionnat catholique pour jeunes femmes. Elle y avait obtenu son BEP. Elle était très appréciée par les sœurs. Antonio était fier et teigneux. Elle travaillait pour une institution religieuse qui s'opposait à la laïcité. Seule la séparation de l'église et l'Etat comptait. Sa gorge se serra. Il ne put s'empêcher un sourire douloureux. Il était rongé par son passé. Il était anéanti par son identité.

- Tu as vu cette tête tranchée n'est-ce pas ? L'enfant était restée muette. Tu as vu le sang ? Toujours le silence dans ses deux pupilles profondes. Bien. Tu n'as rien vu, c'est compris ? Elle avait acquiescé. Plus jamais nous n'en parlerons et si on te demande... Grand-père est mort dans un mouvement de foule, c'est compris ? Un nouveau oui de la tête. Personne ne doit savoir. Nous devons nous battre pour notre honneur et le respect, tu m'entends, Joséphine ? Elle était restée soumise. Seul l'honneur compte. Personne ne doit nous posséder.

Elle avait sept ans. Elle avait les larmes sur ses joues. Une ombre vivait au-dessus de sa tête. Elle s'appelait le mensonge. Ils n'avaient plus parlé du crime. Antonio avait fait en sorte que l'incident soit effacé de leur vie. Il avait pris en charge l'affaire et exclut sa femme et sa belle-mère. Il n'était pas question de leur épargner la peine. Il voulait le contrôle. Question d'honneur. Maria Munoz avait compliqué l'enquête en prenant la défense de l'intendant. Il pensait qu'ils

seraient traités comme des Français, le déroulement de l'enquête avait montré le contraire. Ils étaient des Espagnols. Ils étaient des ennemis aux yeux du Protectorat français en opposition avec l'Espagne pour la conquête des terres marocaines.

- Ce que Joséphine demande, Joséphine obtient, murmura Antonio. Il soupira en considérant la scène. Où est ta mère ?
- Papa, pas devant...
- Réponds ! Elle trembla.
- Maman a été convoquée par la police cet après-midi, avoua Joséphine soumise à la voix autoritaire de son père.
- Quoi ? Antonio tapa du poing.

Il quitta la table en jetant sa serviette sur la nappe. Les verres tremblèrent à nouveau, les deux petits avec eux. Il exulta de rage. Il vrombit hors de la maison pour rejoindre la demeure de Maria. Il était prêt à découper sa belle-mère en morceaux.

- Vous m'avez menti ! Il avait hurlé avec terreur.

Maria était assise à sa table où elle avait préparé un bol. La soupe réchauffait sur le feu. La pièce qui faisait cuisine et salon était glaciale. Elle n'avait pas pensé à allumer son poêle. Elle portait une couverture et une écharpe pour vaincre la température. Ils accentuaient son aspect fragile et soumis. Antonio voulut s'approcher. Un voile se posa sur lui. En quelques secondes, il sentit son sang ralentir. Il s'immobilisa face à la femme qu'il craignait tant.

- Pourquoi vous ai-je menti ? demanda Maria en expirant de lassitude.
- Vous ne m'avez pas dit que vous aviez parlé à la police !
- Je n'ai pas parlé à la police.

A cet instant, la porte s'ouvrit. Joséphine entra à son tour. Elle frissonna en découvrant la température glaciale de la maison de sa grand-mère. Elle balaya la scène d'un regard. Elle se figea dans les yeux de son père. Son aveu était écrit sur ses pupilles noires.

- C'est moi, papa.
- Comment ça c'est toi ?
- J'avais besoin de papiers, expliqua Joséphine.

- Besoin de papiers ? répéta Antonio. Quels papiers ? Tout est en ordre, il suffisait de faire comme ton frère, bon sang !
- Georges... Il n'a pas vu papi mourir !
- Pardon ?

Des larmes coulèrent sur les joues de Joséphine. Antonio découvrit toute la blessure que sa fille cachait depuis dix ans. Il serra ses doigts à l'intérieur de sa paume pour pénétrer sa peau avec ses ongles remplis de suie. Son poing était comprimé par le passé et ce qu'il avait voulu taire. Le respect était bafoué. Sa préférée avait rompu le silence.

- Qu'as-tu fait ? Le ton d'Antonio était autoritaire, à son habitude.
- J'ai demandé le jugement.
- Pourquoi ?
- Je voulais voir... Je voulais savoir si... Sa voix s'étrangla.
- Tu voulais voir si Mouloud avait été pendu, continua Maria qui devina l'intention de sa petite-fille. N'est-ce pas ?

Joséphine avoua. Elle admettait ses sentiments réprimés. Elle vivait la torture depuis ses sept ans. Elle avait de nombreux souvenirs avec Mouloud, Mohamed et Salim. Elle avait aimé les histoires entre les figuiers. Elle avait ri entre les oliviers. Elle avait adoré les jeux d'eau. Elle entendait encore les engueulades de l'intendant. Il veillait à la conservation de la précieuse ressource. Elle avait adoré piquer les fruits, les outils et les sacs aux employés. Toutes ces images, elle les faisait défiler devant son père. Antonio était acculé par la vérité qu'il avait cherchée à dissimuler.

- Je me souviens des fleurs... Joséphine s'étrangla en sortant de sa nostalgie douloureuse. Maman n'a plus jamais été la même, papa. Jamais, sanctionna Joséphine avec sentence. Pourquoi n'avez-vous jamais dit qu'il y avait eu une enquête ?
- Je voulais vous protéger, protesta Antonio. Il sentit la trahison exprimée par sa fille.
- Nous protéger ? Car nous sommes de faibles femmes, hacha Joséphine.
- C'est vous ! Il se tourna violemment vers Maria qui sursauta malgré elle. C'est vous qui avez mis ces mots dans sa tête !
- Je n'ai rien dit !
- Tais-toi !

Joséphine avait crié la phrase. Antonio se glaça sur place. Il se tourna vers sa fille. Il écarquilla ses yeux orbités. Il était prêt à la frapper. Il voulait la soumettre. Il devait la réduire en miettes. La broderie accrochée tremblait. Maria récitait des incantations. Le temps s'arrêta, le geste d'Antonio avec lui. L'homme s'aperçut que Magdalena se tenait derrière Joséphine. Sa femme était revenue. Sa femme avait pris la défense de sa fille. Sa femme s'imposait face à lui. Antonio réalisa l'illusion. C'était sa femme qui avait parlé.

- Tu es rentrée, s'amusa Antonio avec ironie. Au bon moment.
- Il est peut-être temps de dire la vérité, décréta Maria. La vieille femme se leva pour couper la soupe sur le feu.
- La vérité ? Il n'y a aucune vérité, ordonna Antonio avec véhémence.
- Taisez-vous et asseyez-vous.
- Pardon ?
- Joséphine va faire manger tes frères et ta sœur maintenant, ordonna la fille de Maria.
- Mais maman !
- Mouloud a été condamné à vingt ans de bagne, abrégé Magdalena. Il n'a pas été pendu car ta grand-mère est intervenue. Son souffle était coupé. Elle regarda Antonio. Et ton père ne lui a jamais pardonné d'avoir parlé pour Mohamed... Maria Munoz a défendu les dégénérés.
- Mais maman, protesta Joséphine à nouveau.
- Tais-toi. Va faire manger tes frères et ta sœur et ne me parle plus jamais de mon père.
- Oui, maman.

La jeune femme sortit en effaçant ses larmes. Le silence revint dans la maison. Le poêle crépitait doucement dans le coin de la cuisine. Antonio avait son regard fixé sur la fonte. Il expiait sa culpabilité, ses ressentiments et son déshonneur. Sa main était tendue avec son corps en rébellion. Son esprit seul maîtrisait son ascendant autoritaire. Il sentait la présence de sa femme à côté de lui. Il s'était marié à Magdalena, l'obéissante. Elle était imprégnée par Salvador, l'autoritaire. Elle agissait sous la coupe de son père, cet homme écrasant. Il imposait son pouvoir dans l'exploitation dont il était le directeur. Quand il avait vu la fille du patron, il avait su. Elle était soumise. Antonio avait décidé, il l'épouserait.

Il était venu voir son employeur. Il avait parlé de son départ de Sicile, de sa volonté d'entrepreneur et des yeux de Magdalena. Il avait comparé la jeune femme à la Princesse de

Meknès. Le père avait souri. Sans le savoir, Antonio avait répété l'expression. Salvador avait dégueulé son amertume. Maria avait été sa Princesse d'Alicante. Elle avait été un piège. Le gérant avait garanti que sa fille était le contraire de sa femme. Il pourrait la dominer comme tout bon mari respectable. Le directeur avait consenti. Antonio portait un nom français. Il était un fervent républicain, ces valeurs comptaient.

- Mouloud a été condamné à vingt ans, répéta Maria avec un regard plongé dans un lointain paysage. La vieille donnait l'impression de le voir. Bien. C'est bien.
- C'est bien ? s'énerva Magdalena. On parle de mon père ! Cet homme fier s'est battu pour la France ! Il a donné le passeport français à mes enfants. Il détestait les Arabes et il est mort assassiné par l'un d'entre eux ! Tu te rends compte, maman ? Maria sursauta en réponse à la haine de Magdalena.
- Du calme Magdalena, ta mère n'y est pour rien, calma Antonio.
- Non, tu es responsable de cette injustice !
- Pardon ?
- Tu m'as entendu, espèce de traître !

Magdalena avait craché. Ses yeux étaient exorbités à son tour. Elle était possédée par la colère des femmes de sa famille. Antonio découvrait son autorité. Son dirigisme se matérialisait. L'attitude de son épouse dévoilait sa vraie nature. Elle était brute et dominatrice.

- Ah tu as bien menti, admit Magdalena. Les tirailleurs marocains ne sont pas payés car ils ne sont pas français. Vengeance ! Ils deviennent nationalistes pour écraser les Français...
- Pardon, bredouilla Antonio sans comprendre le rapprochement.
- Noguès !¹¹³ Juin !¹¹⁴ Tous des incapables. Incapables de mater le sultan. Et ton précieux De Gaulle ! Incapable lui aussi.
- Magdalena, je ne comprends pas, balbutia Antonio. Son épouse rugissait comme un lion possédé par le diable.
- Et Lyautey ! Le seul ! Le grand ! Même papa l'adorait ! cria l'épouse. Qu'a-t-il fait à part laisser le Maroc aux mains des indigènes...
- Magdalena... Antonio se tourna vers Maria qui afficha un sourire.

¹¹³ Le Général Charles Noguès a été résident général du protectorat français de 1936 à 1943.

¹¹⁴ Le Maréchal Alphonse Juin a été affecté à la pacification du Maroc de 1912 à 1914.

- Elle se libère de son démon. Doucement, murmura Maria à sa fille avec tendresse. Tout va bien se passer.
- Rien ne va se passer !

Magdalena ouvrit les bras avec fébrilité. La passion explosait avec démente. Antonio assistait à la pire de ses peurs. Toutes ses craintes s'incarnaient. Elles déroulaient leur venin. Elles s'imposaient. Elles défilaient sous ses yeux. Sa femme était possédée. Il savait que Maria Munoz était une sorcière. Il avait écouté Salvador se confier sur les sorcelleries de sa bâtarde de femme. Il avait échoué lui aussi. Il n'avait pas réussi à dominer cette folle hystérique, elle vivait en chaque femme et il détestait cette nature.

- Ça suffit maintenant, cria-t-il en sortant le son le plus puissant que sa gorge pouvait produire.

La nuit se posa sur les trois membres de la famille. Même les enfants avaient entendu. Dans le salon réchauffé par les flammes du foyer, ils s'étaient glacés de peur. Ils ignoraient la conversation entre leurs parents et leur grand-mère, ils reconnaissaient la violence quotidienne qu'ils vivaient depuis leur enfance. Maria ferma les yeux en priant. Elle répétait mentalement un texte. Le seul que sa vieillesse lui avait donné de retenir. Il contenait le secret des femmes sacrées. Il invoquait la sagesse grecque.

- *Ayez soin de vous-mêmes et, quoi que vous fassiez, vous me rendrez service, à moi, aux miens et à vous-mêmes.* Sa voix se posa dans le silence. Elle prononçait les mots avec l'esprit. *Le soin est vous-même.*

Antonio et Magdalena se faisaient face. Deux lions étaient dans une arène. Ils jugeaient leur force. Ils évaluaient leur expérience. La femelle connaissait les secrets de la chasse, le mâle dominait avec le pouvoir de son rugissement. Ils étaient roi et reine, ils s'étaient blessés dans la lutte pour le pouvoir, le statut et leur sexe. Elle avait mené une vie soumise à son autorité pour toucher l'innocence du mariage et la sécurité de la famille. Comme sa mère, elle avait été trahie. Elle avait été réduite à sa condition d'être femme. Elle était mère. Son identité était écrasée par sa progéniture, par son père et par tous les hommes.

- Ça suffit, répéta Magdalena après un long silence. Cet homme méritait une exécution sur la place publique.
- Je sais. Antonio admit sans rémission ni hésitation.
- Alors ? Pourquoi ? Pourquoi a-t-il été épargné quand tous les Arabes se faisaient punir dans la rue aux yeux de tous et pour moins que ça ?
- Parce que je n'ai pas eu la justice. Ni moi, ni ta grand-mère... Ni même les femmes sacrées avant nous, assomma Maria avec impérialisme. Le ventre est un art du sacrifice.

Elle se leva. Elle prit la casserole pour se verser sa soupe sous les yeux abasourdis du couple. Elle sortit deux autres bols et leur servit du potage. D'un geste, elle ordonna aux parents de s'asseoir. Son pouvoir était revenu. Les deux adultes obéirent comme hypnotisés par sa force mystique. Antonio saisit son sourire amusé. Maria avait toujours été puissante. Elle était bien plus puissante que lui. Elle avait toujours tenue tête à Salvador.

- Je t'ai déjà raconté mon départ dramatique d'Alicante, continua Maria en s'adressant à sa fille. Et je me doute que tu l'as dit à ton mari ? Magdalena acquiesça. Bien. Elle s'assit à son tour. Antonio n'a pas échoué. Pas plus que ton père.
- Vraiment ? Magdalena plongea son regard sur le bol. J'ai passé mon après-midi au commissariat maman... Mohamed lui-même a témoigné contre papa.
- Et quoi de plus normal ? s'amusa Maria. Ton père est comme ton mari.
- Pardon ? Antonio se tourna vers sa belle-mère en retenant son emportement.
- Tu détestes les Arabes. Là, appuya Maria. Ton injustice s'est bâtie sur ta haine. Antonio souffla en haletant. Souviens-toi, Magdalena, nous ne sommes pas françaises.
- Je suis française, mes enfants sont français.
- Maintenant, oui. Hier, non. Maria avala du liquide. Nous sommes un arbre coupé.

L'ironie. Les deux conjoints échangèrent un regard complice. Ils aimaient se moquer des phrases de Maria. La vieille paraissait des affirmations remplies de sagesse. Elles animaient leur dégoût. Elles étaient la confirmation du rejet. L'animosité contre elle se raviva. Le mépris de Magdalena retrouva son cœur sec. Depuis le décès de Pablo, elle haïssait sa mère. Antonio posa sa main sur celle de sa femme. Ils observèrent une trêve. Le geste amusa Maria.

- Ton rejet de ma médecine est l'essence de ton couple, observa la vieille mystique.

- Maman, tu n'es pas médecin. Tu es une folle qui a soigné des femmes dans la plus grande illégalité, rappela Magdalena avec âpreté.
- Et je suis étonnée que cela n'ait pas été cité dans l'affaire du meurtre de mon mari, apostropha Maria comme si elle savait les propos d'Antonio à son sujet.
- Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Magdalena passablement lassée.
- Ton mari a déclaré que j'étais une sorcière, expliqua Maria. Il a même raconté que le meurtre était un règlement de compte entre la mère de Mouloud et moi. Tu te souviens de Kahina, n'est-ce pas Antonio ?
- Voyons, Maria, bredouilla Antonio.
- Ni Mohamed, ni Mouloud ne m'ont accusé de sorcellerie. Ils ont respecté, eux. Ils ont assumé, eux. Maria se dressa face à son gendre et lui adressa un regard profond. Tu récoltes ce que tu as semé Antonio Rosso.

Magdalena retira sa main de celle de son mari. Antonio pencha la tête en se remémorant son entretien avec l'Agent Dupont. Le Français avait reçu l'intendant arabe. Il voyait un crime prémédité. Antonio était persuadé que la famille de Mouloud et Mohamed avaient planifié la décapitation. Ces Arabes voulaient se venger des Espagnols et des Français. Il était persuadé qu'ils étaient des nationalistes dangereux pour la France. Il avait témoigné avec passion pour faire reconnaître son patriotisme. Il avait échoué.

- Votre Mohamed a manipulé la justice française, cracha Antonio.
- Mohamed était un homme respectueux et un berbère éduqué, rétorqua Maria. Et tu n'as jamais été français aux yeux de la justice.
- Taisez-vous ! Antonio frappa du poing.
- Monsieur Roseau, hein ? Maria se leva. Je suis peut-être une sorcière mais, je n'ai jamais prétendu être autre chose. Voilà ce qui vous porte malheur ! A tous les deux. Vous mentez derrière vos masques !

Maria quitta la cuisine pour sa chambre en claquant la porte. Les deux époux restèrent en silence quelques instants. Antonio savait qu'il avait déçu sa femme et que sa fille était meurtrie par la découverte de sa trahison. Il n'avait pas pu contrer le jugement. Les Français n'avaient pas voulu ébruiter l'affaire. Salvador Munoz était un Espagnol assassiné par un Berbère en pleine période de pacification. Il était une victime parmi les autres. La France voulait asseoir sa domination du Maroc, pas rendre justice à des immigrés et des paysans.

- Il y a eu une enquête et une sentence, résuma Antonio. Et il y a eu un article dans la presse.
- Un article dans la presse ? Magdalena afficha une surprise amère.
- La police voulait apaiser les Français, expliqua le père. Mais ils ne pouvaient pas aller plus loin. Pour eux, nous avons eu justice.
- La plus grande injustice, c'est nous qui l'avons commise, annonça Magdalena avec clairvoyance.
- Pardon ?
- Maman est peut-être folle, mystique ou sorcière... Mais elle a raison sur une chose.
- Laquelle ?
- Nous aurions dû dire la vérité aux enfants, admit la fille de Maria. Georges et Joséphine étaient grands. Ils se souviennent. Ils vont devoir mentir à leur époux. Ils vont devoir mentir à leurs enfants.
- C'est mieux, Magdalena, je t'assure. Antonio était certain de son choix. La vérité, c'est quoi ? Un Arabe a tué ton père ! Tu te rends compte du déshonneur pour ta famille.
- Tu as raison. Rentrons.

Le couperet de Magdalena était toujours efficace. Joséphine sursauta. Elle quitta le recoin où elle s'était cachée pour retourner à la maison principale. Elle avait entendu la conversation et Maria le savait. La grand-mère entra dans la cuisine et ordonna au couple de l'aider. Surpris mais habitués à son excentricité, Antonio et Magdalena obéirent. En secret, Maria offrait le temps de la fuite à leur fille aînée. Ils quittèrent la dépendance pour retrouver leurs enfants.

Attablés, ils attendaient le retour de leurs parents en silence. Leur discipline l'exigeait. Magdalena afficha son visage dur et blanc. Ce masque portait une rigidité qu'elle n'avait jamais quittée. Elle cachait l'image du corps de son père qu'elle avait dû identifier devant les officiers. Sa dépouille décapitée hantait chacun de ces traits. Antonio soupira. Le respect avait disparu avec la tête ensanglantée de Salvador Munoz.

- Bien, Lucie et Paul vous pouvez sortir de table, ordonna le patriarche. Les deux s'exécutèrent après avoir interrogé leur mère qui approuva. Georges, Joséphine, nous devons parler de votre grand-père.

Les deux aînés acquiescèrent en baissant la tête. Tous les deux affichèrent un tremblement. Magdalena laissa sa peine percer le masque de dignité qu'elle essayait d'afficher depuis le meurtre. Elle avait cédé, elle avait choisi et elle laissa ses deux lèvres s'étirer pour signifier son soutien blessé. Antonio observa sa femme depuis son siège et comprit le pouvoir qu'elle détenait. S'il était le patriarche, elle avait distillé un pouvoir invisible. Il était pris au piège de son autorité. Il devait garder son honneur. Il allait ordonner à jamais où le respect serait décapité.

- Nous avons demandé de garder la mort de votre grand-père secrète.
- Le crime, tu veux dire, reprit Georges qui afficha sa propre colère. J'étais là moi aussi, je te rappelle !
- Du calme Georges, s'il te plait, implora Magdalena. Nous savons que tu étais là.
- Alors pourquoi papa fait comme s'il n'y avait que Joséphine qui était là !
- Parce que je l'ai vu.

Joséphine serra le poing à son tour en criant à son frère assis face à elle. Il se leva pour lui imposer sa supériorité. Elle lui répondit d'un même mouvement. Antonio tapa sur la table et sa fille se tourna vers lui, prise à la gorge. Elle resta debout en le défiant, la dague flottait, invisible et omniprésente. Georges afficha une expression penaude. Il fourra ses mains dans ses poches.

- C'est vrai. Il se tourna vers sa sœur. Tu l'as vu. Il se rassit. Je n'ai vu que son corbillard fermé. Il adressa un regard à sa sœur pour lui signifier sa douleur et son soutien dans leur épreuve commune. Mais je sais ce qui s'est passé.
- Je sais. Joséphine croisa les bras et souffla. Elle se tourna vers son père. Alors, quel secret vas-tu nous cacher cette fois-ci ?
- Assis-toi s'il te plait, pressa Magdalena. Si tu as un peu de pitié pour ta mère, assis-toi.

Magdalena laissa ses traits fatigués prendre possession de ses pommettes. Ses yeux étaient acculés par une soudaine épaisseur. Ses lèvres s'étaient asséchées et son regard semblait perdu. Sa tête zigzagait dans un vertige. Elle laissa deviner ce qu'elle voyait. Elle était face à la tête de son père. Dans l'espace de la nuit, le sang avait fait couler l'horreur. Elle avait arraché sa fille à une vision. Le crime était entré dans le silence. Elle ferma les yeux en laissant couler une larme de profonde douleur.

- Mamie dort avec la dague sous son sommier, avoua-t-elle. Pas parce que c'est l'arme du crime, pas parce qu'elle a peur ou parce qu'elle veut se venger... Mais parce qu'elle croit que garder le couteau de la mort, c'est épargner une vie.
- Pardon, articula Antonio abasourdi. Ta mère a gardé la dague ?
- Oui.

La simplicité de l'aveu déstabilisa Antonio. La disparition de l'arme du crime avait suscité de nombreuses questions pendant l'enquête. Mouloud avait clamé qu'il ne savait pas ce qu'il en avait fait. Il avait été perdu dans la transe du moment. Sans dague, il était difficile de le condamner. Avec le sabre, le crime était évident. La mère, le père et le fils étaient les coupables tout désignés. Antonio découvrait ce détail de l'absurde dix ans après les faits. L'échec le rattrapait. L'honneur de leur famille avait été perdu à cause de cette arme.

Une dague. Un meurtre avait été emporté par les secrets. Tant de vies avaient été éparpillées par le sang des mots. Les insultes résonnaient. Antonio bouillonnait avec son pouvoir déchu. Les femmes n'étaient que des êtres futiles. Leur sang était inutile et impur. Il puait même quand elles attendaient la progéniture. Son épouse, son aînée et sa dernière n'étaient qu'une malédiction. Il pensa à cette mère qu'il avait quittée sans la connaître. Elle était un masque lointain. Magdalena portait le sien depuis l'assassinat de son père.

Une fleur. Une pensée passa dans son esprit. Elle était la figue qui avait été décrite par les témoignages des Arabes. Elle était le fruit que sa fille adorait. Elle était le jugement de la femme qu'il voulait dominer. Elle était toute sa conception stérile. Son autorité d'homme n'existait pas. Il avait lutté en vain. Toujours, le pouvoir de Maria le rattrapait avec la folie de son héritage. Elle régnait avec son sang qui coulait dans les veines des membres de sa famille.

Une libération. Antonio entendait Georges et Joséphine parler. Maria était dans leur bouche. Magdalena répondait. Elle racontait des sornettes. Elle répétait des sorcelleries. Le patriarche ferma les yeux. Antonio était en pleine mer dans la déchéance de sa fuite. Il était dans le souffle de la guerre. Il était dans la chambre gelée de Salvador. Son fantôme était toujours là. Il avait souffert du silence de son décès. Antonio refoula son émotion interdite. Il devait imposer le peu de pouvoir qui lui restait.

- Tu dis que mamie a témoigné pour Mohamed, compris Georges. Mais nous avons eu justice, Mouloud a été condamné, n'est-ce pas ?
- Oui, admit Antonio sans chercher à discipliner son fils, ce qui était inhabituel. La justice française a fait payer le coupable.
- Mouloud, précisa Joséphine. Mouloud Ben Talib, ouvrier agricole n°17 en charge des arbustes, spécialiste des figuiers. Elle récita le titre que l'Etat français avait retranscrit.
- Oui. Mouloud Ben Talib a été condamné à vingt ans de bagne, articula Antonio solennellement. La sentence entra dans les veines de ses deux enfants. Il n'a pas été pendu comme je l'aurais souhaité...
- Antonio, tais-toi.

Le verdict. Magdalena avait parlé. Elle avait quitté son masque, celui qu'elle portait pour cacher sa peine et la vérité. Elle affichait un nouveau teint, une nouvelle conviction et une renaissance. Elle croisa les mains devant elle en regardant son mari avec dédain.

- Il n'y pas de secret. Il n'y a plus de secret car tout est accompli. Magdalena se leva péniblement de sa chaise. Elle bascula son regard vers son fils puis vers sa fille. Je ne vous ai rien transmis... Aussi, maintenant, je vous le dis. Nous ne sommes rien. Nous sommes un arbre sans racine qu'une dague a coupé.

Les deux jeunes gens restèrent prostrés, c'était la première fois que leur mère parlait comme Maria. Ils échangèrent un regard sous les yeux abattus d'Antonio. Son autorité était une illusion, Magdalena était comme sa mère, sa grand-mère et ses aïeules. Elle obéissait au pouvoir du féminin. Antonio observa Joséphine. Elle aussi trahirait. Elle trahirait son mari, les hommes et le masculin autour d'elle.

- Papa, ça va ? demanda-t-elle comme si elle avait pu lire ses pensées.
- Bien. Vous savez maintenant. Mais l'histoire reste la même. Salvador Munoz est mort dans des circonstances méconnues suite à un mouvement de foule.
- Papa... grinça Georges.
- Tais-toi. Je ne veux plus entendre parler de Salvador Munoz. Antonio referma son poing et tapa avec véhémence au point de faire tomber un verre. Vous pouvez sortir de table. »

Chapitre 11 : La belle de Cadix

Francesco, Rabat 1948

« La belle de Cadix a des yeux de velours,

La belle de Cadix vous invite à l'amour.

Les caballeros sont là.

Si, dans la posada.

On apprend qu'elle danse.

Et pour ses jolis yeux noirs

Les hidalgos le soir

Viennent tenter la chance.

Mais malgré son sourire et son air engageant

La belle de Cadix ne veut pas d'un amant. »

Maurice Vandair et Marc-Cab, *La Belle de Cadix*.

Une porte. Le froid glaçait la rue vide. La grisaille comprimait leur cœur. La douleur sur le pavé frappait leur souffle. Les pas résonnaient sur la pierre. La peur pétrissait les entrailles. Les chaussures murmuraient les menaces. La course avec le matin et avant les premiers rayons du soleil. Il fallait garder un profil bas, marcher normalement et embarquer à bord du bus. Puis le train permettait de rejoindre l'espoir. Personne ne parlait et le silence tuait l'envie de poser des questions aux visages sévères qui ordonnaient. Il pressa son frère et sa sœur. Ses efforts pour les rassurer étaient inutiles, ils étaient terrorisés. Le voyage était inconnu, le passé derrière eux et le futur dans un tunnel. A l'arrivée au port, la voix se détendit. Un son jaillit.

« C'est la mer.

- Oui, c'est la mer, approuva sa mère sans disputer la prise de parole.
- Que c'est beau.
- Oui, c'est beau, répéta la matriarche. Le silence aussi.

La sentence continuait avec la fuite qui poursuivait sa quête. Dans la rigueur maternelle, ils avaient réussi. Ils avaient quitté l'Italie et déjoué les « messieurs en noir » qui voulaient

emprisonner papa. Ils savaient qu'ils allaient dormir dans un nouveau lit et dans une nouvelle maison. Une nouvelle vie les attendait à l'arrivée du bateau dans lequel ils embarquaient. Il pria pour que leur destin change et qu'ils arrivent à destination. La police des mœurs et les dénonciations étaient derrière eux. Il suffisait de traverser la mer pour atteindre ce rêve, ce nouveau monde et cette promesse.

Plusieurs jours après avoir tout quitté, Francesco découvrit pour la première fois les rues de Rabat, sa nouvelle adresse. Le mot signifiait l'attache en arabe. Il avait entendu la légende dans la bouche d'un autre banni par l'Italie. Son cousin lui avait écrit que Rabat était une ville forteresse¹¹⁵ où les animaux devaient rester à l'extérieur pour des raisons d'hygiène. Le « ribat » désignait les attaches qui nouaient les bêtes hors des murs de l'enceinte citadine. Francesco aimait cette histoire, il y voyait une prophétie plus profonde et il formerait des liens dans la capitale administrative du Royaume.

Une nouvelle vie avait commencé. Treize ans plus tard, Francesco Villa fêtait ses 24 ans. Il avait de grands yeux bleus, des cheveux blonds ondulés et un corps de sportif amateur de football. Il avait quitté l'Italie à l'âge de 11 ans depuis la maison de ses parents à Milan vers San Remo puis le Sud de la France et la fuite en bateau. Il gardait un souvenir indélébile de cette nuit où il avait dû abandonner sa chambre et ordonner le silence à son cœur. Il s'était comporté comme son père. Pas à pas, il avait mené sa vie pour assurer l'ascension sociale et économique de leur famille. Il avait obéi à sa mère, il se battait pour la famille. Il traçait son chemin avec volonté pour devenir un entrepreneur indépendant et riche.

- « Je serai comme Rockefeller, disait-il à son frère Julio de cinq ans son cadet.
- Qui ça ? répondit l'adolescent qui admirait inconditionnellement son grand frère. Il le considérait comme un modèle de travail, d'ambition et d'intelligence.
 - John Davison Rockefeller, un Américain qui a fait lui-même sa fortune. Francesco montra une photo dans un article de journal. Ils ont écrit qu'il était un « one self made man ».
 - C'est un mot anglais ? demanda le jeune.
 - Oui.
 - C'est bizarre dans le *Paris Match*, commenta le frère. C'est un magazine français, non ?

¹¹⁵ La racine de Rabat serait en réalité issue de « Ribat Al Fath » qui signifierait le « camp de la victoire », appellation militaire donnée à cette forteresse fondée par les Almohades au XII^{ème} siècle.

- Un jour, j'irais à New York conquérir les Yankees, continua Francesco en observant les photos des « skaille-craie-peurs »¹¹⁶ impressionnants de la ville américaine.
- Mais non, tu dis des bêtises. C'est trop loin !
- Je m'en fiche. On est bien venu jusqu'ici en bateau, je partirais à mon tour ! Je t'assure Julio. J'irais vivre à New York très bientôt et je deviendrais aussi riche que Rockefeller.
- Tu m'emmèneras avec toi ?
- Hors de question.
- Et bien j'irai à Paris et moi aussi, je deviendrai riche comme Rockefeller.

Francesco regarda son frère le quitter en le narguant. Il s'amusa du tempérament de ce dernier. Julio était toujours le plus diplomate, le plus modéré et le plus prudent. Le jeune homme de 24 ans savait combien il était sensible. Le grand frère attribuait ce trait de caractère à cette nuit où ils avaient tout quitté pour s'installer au Maroc. Ils avaient fermé la porte de leur maison pour ouvrir celle d'une vie « chez les sauvages. »

C'était en 1936. Julio avait six ans et leur sœur, quatre ans. Lui était l'aîné, le responsable âgé de 11 ans. Leur père était revenu contrarié. Il rentrait de plus en plus tôt à la maison avec un air sombre sur son visage. Sa mère le regardait, écoutait et attendait. Un jour, la sentence était tombée. Salvatore Villa était listé parmi les dissidents socialistes pour avoir défendu l'idéal républicain et l'éducation pour tous. Les Camicie nere¹¹⁷ suivraient et avec elles, l'emprisonnement du patriarche. Anna, la mamma, décida du sort de la famille. Ils partiraient s'installer au Maroc là où l'industrie prospérait.

La nuit était venue et leur installation à Rabat avait suivi. Leur destin avait changé. Du haut de ses six ans, Julio avait eu du mal à s'adapter aux « gens à la peau foncée. » Une expression qui avait fait rire leurs parents. Ils étaient restés fermés au choc que ce changement de vie avait entraîné chez leurs enfants. Ils avaient troqué leur maison bourgeoise dans une ville civilisée pour une maison abîmée dans une cité étrange. Francesco savait que son père avait des ennuis avec la milice et s'expatrier était la seule issue. Sensible lui aussi, il regrettait les rues pavées de Milan et les églises qui annonçaient l'aurore.

¹¹⁶ Ecriture phonétique de « skyscrapers » signifiant « gratte-ciel » en anglais.

¹¹⁷ Surnom donné à la Milizia volontaria per la sicurezza nazionale, la Milice créée par Benito Mussolini en 1923.

A la place, des tours carrées avec des mosaïques criaient le matin. Les hommes portaient des soutanes blanches et les femmes avaient des voiles carrés. Les rues ressemblaient à des avenues propres où l'architecture était dissonante. Les journaux parlaient de laboratoire urbain, d'art civilisant les indigènes et de Français apportant la civilisation. Il n'avait jamais rien pensé des Français. Son père était de San Remo, proche de la France. Sa mère était de Vérone avec des origines autrichiennes. Les Français, elle avait appris à s'en méfier. Elle leur enseignait la neutralité dans ce protectorat disputé entre Espagnols et Français.

La deuxième guerre avait balayé leur famille. Ils étaient devenus les ennemis et ils avaient appris à affirmer leur respect pour la France. Il avait subi les affronts de son ignorance en classe. Il avait dû apprendre la Marseillaise, les dates des conquêtes de Napoléon et la Gaule de Vercingétorix. Tous ses points de repères avaient été balayés. Le désaveu des Français contre les Allemands avait bouleversé le climat de la ville. Il avait perçu le changement dans les rues et les quartiers. Les jeunes marocains marchaient différemment. Il les avait vus devenir des nationalistes de plus en plus vigoureux. Les Français avaient perdu et Vichy était une farce. La fin de guerre avait réveillé leur nation arabe, les résistants marocains croyaient en un nouveau matin. Le soutien de Mohamed V à l'Istiqlal¹¹⁸ et la constitution de la quatrième République sans De Gaulle avaient eu un effet de poudre. Le Pays avançait vers son indépendance au prix d'une instabilité grandissante et inquiétante.

Le jeune homme soupira en pensant à tout ce qu'il avait accompli depuis leur arrivée au Maroc. Il s'était mis au travail avec son père. Il avait appris les outils, la ferronnerie et la soudure. Il avait nettoyé, vidé et rangé le hangar que son père avait acheté. Avec lui, il était parti négocier les fournitures, la matière et leur première machine. Avec lui, il avait appris à lire et comprendre les commandes. Son père Salvatore était un fier Italien et un ouvrier qualifié. Il n'avait pas grand-chose à part son sens des affaires et sa persévérance. La guerre était venue et Salvatore avait eu du nez, il avait commencé à produire des pièces mécaniques pour les trains. Il avait participé à l'effort de guerre et développé une réputation d'homme sérieux. Avec lui, Francesco avait acquis un savoir-faire reconnu et respecté.

Depuis toutes ses années et en devenant un homme, Francesco avait développé l'esprit d'entrepreneur. Il était guidé par ses ambitions et le désir de prouver sa valeur. Il avait des rêves

¹¹⁸ Premier mouvement politique marocain fondé en 1944 pour obtenir l'indépendance du Maroc.

à foison. Il lui tardait de gagner plus d'argent. Il lui tardait de faire ses preuves et d'acheter sa première maison. Il lui tardait de faire fortune. Il s'égara entre les rues en noir et blanc du magazine en s'imaginant les sensations. Il voulait marcher entre les tours de la ville américaine. Il voulait sentir ses ailes pousser au contact de l'horizon vertical du génie humain.

Secrètement, il voulait fuir la souffrance constante de sa mère. Elle ne s'était jamais remise de leur départ d'Italie. Toujours, elle parlait de leur ancienne vie. Toujours, elle crachait sur le Maroc. Toujours, elle regrettait l'argent facile. Toujours, elle critiquait en invoquant les préceptes de la Bible. Elle prêchait les textes pour s'assurer de leur foi. Pour éviter son courroux, il était devenu l'aîné idéal. Il participait à l'éducation de son frère et de sa sœur. Il exécutait les tâches quotidiennes. Il écoutait sa mère pour qu'elle oublie et qu'elle s'apaise.

- Francesco, je peux te parler ? Son père venait d'entrer dans la chambre qui servait également de bureau et de bibliothèque.
- Papa ?
- J'ai discuté avec le cadre de la CFM¹¹⁹, annonça Salvatore.
- Vous devenez proches maintenant, commenta le jeune homme.
- C'est un homme important, Francesco. Et il m'a dit une chose intéressante. La compagnie a besoin de se développer. Ils veulent des pièces pour leurs arbres et des modèles de coupleurs... Il y a beaucoup à faire.
- C'est bon signe.
- Oui. Et tu dois te former. Si nous voulons avoir une chance de remporter les marchés publics, tu dois avoir les compétences, affirma le père. Tu es visionnaire, tu as ce talent que je n'ai pas... Dieu merci.
- Ah... Je veux bien, mais comment ?
- J'ai un plan.
- Tu as un plan ?
- Oui. Mais ne dis rien à ta mère, elle s'y opposera.
- C'est évident. La Bible interdit le succès, s'amusa Francesco.
- Tu es un bon garçon, tu mérites d'avoir une belle vie mon fils.

¹¹⁹ Compagnie des chemins de fer du Maroc, 1920-1963.

Deux semaines plus tard, Francesco quittait le domicile familial pour Meknès. Salvatore avait trouvé un contact par l'intermédiaire de la communauté des Italiens de Rabat. Il s'appelait Carlo. Il venait de San Remo comme Salvatore. L'homme était un employé de la Compagnie des chemins de fer depuis plus de trente ans. Il jouissait d'une bonne réputation. La rumeur racontait qu'il s'était formé lui-même. Il avait appris auprès des ingénieurs français. Il avait gravi les échelons. Il avait gagné le respect de ses supérieurs.

Au début, Francesco, quoique conquis par l'idée, avait craint la réaction de sa mère. Il ne voulait pas quitter leur foyer si cela allait créer une dispute. Une part de lui voulait travailler. Il voulait gagner de l'argent. L'autre part savait qu'il devait se former. Le jeune homme comprit rapidement les raisons de l'insistance de son père. Carlo lui enseigna les coupes, les arbres et surtout, les dessins industriels. Il excella à effectuer les mesures, les calculs et le tracé des pièces sur les grandes feuilles blanches aussi précieuses qu'un collier de diamant. Au bout d'un mois, Francesco était changé. Ses ambitions étaient claires, il voulait inventer la mécanique de précision pour les trains. Il voulait participer au développement des chemins de fer au Maroc.

- Allez, tire Francesco !

Il frappa le ballon qui partit directement entre les filets. Son équipe leva les bras et le sifflet retentit. Georges surgit vers lui pour lui adresser une tape amicale de félicitations. Le jeune homme d'origine italienne par son père, était devenu un ami pendant son stage au chemin de fer. Il était plus petit que lui et moins adroit au ballon. Il l'avait convaincu de venir jouer. Très vite, Francesco s'était imposé comme un excellent attaquant.

- Bien joué, Francesco ! Tu as mérité ta fête de ce soir !

Après cinq mois passés à Meknès, sa formation était terminée. Il savait tracer des lignes, jouer avec les dimensions et concevoir des pièces. Il avait un talent naturel et l'entreprise était impressionnée par ses qualités, en particulier son mentor Carlo. L'Italien disait de lui qu'il avait un excellent œil mais surtout une compétence rare, il était capable de transformer une idée en pièce mécanique viable. Pour la première fois de sa vie, Francesco touchait l'espoir de la fortune gagnée pour ses compétences.

En retour de son enseignement, Francesco avait dessiné une pièce pour la porte d'un wagon de la CFM. Elle était simple, précise et innovante à travers son double mécanisme d'ouverture intérieur et extérieur. Il fallait y penser et le jeune homme avait dessiné la pièce comme emporté par l'inspiration d'une muse qu'il ne voyait pas. Son prototype avait convaincu et Carlo était revenu enchanté avec une offre de travail. Il voulait lui proposer de travailler à Meknès avec son équipe. Francesco avait décliné. Son ambition était celle d'un entrepreneur, pas d'un employé.

- Alors nous te ferons une grande fête, s'exclama Carlo en apprenant sa décision. Avec tes copains du football.
- Tu ne m'en veux pas, alors ?
- T'en vouloir ? Bien sûr que non ! Ta pièce vaut de l'or. Mon directeur est ravi. Et tu as du talent. Je parlerai de toi et bientôt, les commandes suivront, prédit l'Italien du Nord. C'est ton père qui sera heureux.
- Oui, je l'espère, répondit Francesco avec sa réserve naturelle. J'espère que ma mère le sera aussi.
- Ah la Mamma ! moqua gentiment Carlo. Elles sont nos protectrices et les mains qui nous retiennent pour mieux nous engueuler !
- C'est vrai, avoua Francesco avec timidité. Sa mère le protégeait avec une jalousie de tigresse et aimait le rappeler à l'ordre. Lavorare per la gloria... e per la mamma¹²⁰ !

Ils rirent de bon cœur en sortant du bureau où Carlo avait convié Francesco. Après avoir résisté à l'idée de quitter son foyer, Francesco ressentait la tristesse de rentrer. Il s'était fait des amis, tous des immigrés italiens. Il discutait tous les soirs avec Carlo, ses amis de football et les Italiens qui travaillaient avec lui. Ils parlaient librement de politique et Francesco savait que cela allait lui manquer. Sa mère n'aimait pas ces conversations, elle restait marquée par l'héritage d'une grand-mère autrichienne soi-disant noble. Elle était encore périe par sa ville de Trente, le passé et sa nostalgie.

Francesco soupira en quittant les bureaux, la mélancolie continuait de le dévorer. Il se sentait victorieux au sein de la CFM. Il n'était pas qu'un « Italien » ridicule car il connaissait mal l'histoire de la France et qu'il était un vaincu de la guerre. Il n'était pas qu'un « immigré »

¹²⁰ « Travailler pour la gloire du Roi de Prusse... Et pour la mère » en italien. Cette expression serait apparue au cours du XIX^{ème} siècle et signifie « ne pas être payé » ou « ne pas être justement rétribué pour ses efforts. »

déraciné car il n'avait pas de maison ou de terre comme propriété. Il n'était pas qu'un « ouvrier » sans avenir car il n'avait pas de connaissances et de diplôme. Avec Carlo, il était Francesco, un travailleur talentueux, un jeune homme prometteur et un entrepreneur visionnaire. Retourner à Rabat signifiait retrouver une peau qui n'était plus la sienne.

Il arriva au pensionnat où Georges et ses coéquipiers résidaient. Ils étaient déjà sur le terrain de foot. Avec un regain d'espoir, il quitta ses habits de travail pour retrouver sa nouvelle passion. Avec ferveur, Francesco oublia les préjugés, les contraintes et les angoisses de demain. Il laissa son pied tirer, son buste contrer et sa tête marquer. L'activité physique le libéra. Au dernier coup de sifflet, il ressentit l'espoir se raviver. Une nouvelle page s'ouvrait, il devait croire en lui et en son destin.

- *La ténacité, Francesco, murmura son esprit. La ténacité est une qualité indispensable pour réussir dans la vie¹²¹.*
- Allons-y, l'entraîna Georges qui le sortit de ses pensées. Francesco nous attend ! Je crois qu'il t'a préparé une sacrée fête.
- Je sais, mon ami. Je suis gêné, avoua Francesco.
- Voyons. C'est que tu le mérites. Et ne fais pas cette tête. Je te promets, assura l'ami. Dès que nous arrivons à Rabat, nous formerons une nouvelle équipe de football et nous gagnerons contre toutes les équipes que tu veux.
- Oui, Georges. Pour deux mois seulement alors, s'amusa le jeune homme.
- Ah, ne me fais pas de reproches l'ami, protesta son collègue. Je t'ai dit d'accepter le poste à la CFM, je suis sûr que tu pourrais partir toi aussi.
- Je n'ai pas tes connaissances ni ton éducation, Georges. Rappelle-toi que tu parles à un Italien immigré qui n'a pas le BEP.
- Je t'apprendrai. Cet été. Je t'aiderais à te préparer au BEP, tu verras.
- C'est ça. Allez, allons à la maison, coupa Francesco qui n'y croyait pas. Carlo nous attend.

Georges était un Espagnol et un Italien qui portait un prénom français. Il venait de Rabat comme lui. Il était né à Rabat et il détenait un passeport de la République française. Il vivait à Meknès où il terminait son année de formation auprès de l'entreprise ferroviaire qui l'envoyait rejoindre

¹²¹ John Rockefeller estimait que « La ténacité est une des qualités indispensables pour réussir dans la vie, quel que soit le but à atteindre. »

la fonction publique après sa réussite au concours. Aiguisé par la curiosité et les connaissances de Georges, Francesco rêvait de s'éduquer. Il voulait lire plus souvent, comprendre l'économie et maîtriser les calculs des ingénieurs et ceux des comptables. Pour lui, l'éducation était le sésame. Après tout, Rockefeller avait suivi une école de commerce avant de bâtir son empire.

La soirée se déroula dans les chants et les histoires venues de l'Italie. Les convives voulaient oublier les temps difficiles et effacer les souvenirs de la guerre. La fête était simple et opulente après les restrictions. Francesco avait du mal à réaliser toute la gentillesse dont il bénéficiait. Tous venaient de son pays. Carlo, Georges, Piero, Lorenzo... Ces hommes immigrés, tous solidaires, lui enseignaient la résilience. Tous s'étaient bâtis une vie dans le désordre ambiant. Peu importaient le protectorat et le sultan avec ses velléités d'indépendance. Peu importait l'insécurité qui régnait dans les principales villes marocaines. Seul le moment passé ensemble comptait. Ils étaient innocents et joyeux le temps d'un soir.

- Carlo, je te dois tant, mon ami, déclara le jeune talent légèrement enivré par le vin qu'il n'avait pas l'habitude de boire.
- Rappelle-toi, Francesco, seuls les liens du sang comptent. Nous avons perdu une guerre et la dignité, nous n'avons pas perdu nos racines et notre humanité.
- Oui, Carlo, entonna l'Italien aux yeux bleus. Adieu la pauvreté !
- Mais oui Rock-é-felléré dia Italia, Salute ! Georges se leva pour trinquer et finit son verre d'une traite.
- Salute¹²² ! Francesco imita son ami avec une sensation de vertige. Il avala son verre. New York, j'arrive !

Les hommes éclatèrent de rire. Ils levèrent leur verre après Francesco. Ils trinquèrent à sa santé dans un tintement enthousiaste. Le rêve les emportait avec le vin et la jeunesse de l'Italien. Le jeune homme était grisé par l'alcool et la promesse. A ses côtés, Carlo sortit de sa chaise. Il tapa gentiment dans son dos comme pour calmer ses ardeurs.

- A toi, Francesco. Que ta fortune vienne ici ! Avec nous ! Salute !
- Salute ! répondit la table enjouée.
- Ici ? répéta Francesco comme si la réalité le rattrapait.

¹²² « Santé » en italien. Ce mot sert à trinquer à la santé d'une personne ou d'un groupe.

- Fais que ton père soit fier... Fais en sorte que je sois fier de toi ! L'ami de son père toucha son verre avec bénédiction. Sois riche comme un Italien, avec une belle femme dans ton lit ! La table ricana.
- Une femme ? Francesco essayait de ne pas tituber, la puissance des liqueurs s'emparait de son corps.
- Mais oui mon ami ! Une femme, voyons ! Un bel homme comme toi ! Tu dois te marier, pas vrai mes amis !
- Salute !

Francesco se résolut à s'asseoir pour calmer le tournis. Il trouva de l'eau. Il ingéra sans hésiter. Au loin, une vision parlait à son esprit. Elle ressemblait à une peinture. Une femme partait dans la campagne. Il se demanda où était sa mère à cet instant. Il pensait à son jugement. Elle détesterait cette ivresse. Cette insouciance était contraire à ses principes de vie. Une vision parlait. Elle planait comme une ombre.

- Une femme ? Quelle drôle d'idée ! se moqua Georges. Francesco n'a que le travail et la richesse en tête ! Il veut être le Rockefeller de Rabat !
- Ah l'ambition est bonne mon ami.... Mais crois-moi, Georges, continua Carlo qui était veuf. Une femme est un trésor. Tu verras, toi aussi tu aimeras et tu te laisseras conquérir par leurs petites habitudes.
- Que Dieu me protège, répliqua Georges. J'ai déjà ma mère et mes deux sœurs ! Du vin pour les célibataires !

Georges se leva en manquant de perdre de l'équilibre. Sa maladresse fit rire l'assemblée. Il prit un verre. Il lança une nouvelle série de chansons. La fête les emmena jusqu'au petit matin. La joie de vivre de ses amis emporta Francesco vers de nouveaux rêves. Il termina sa valise avec le lever du soleil. Il quitta Carlo sans un mot. Le matin où il avait quitté Milan, il était interdit de parler. Ce matin-là, il ne savait pas quoi dire, seul le silence l'animait. Il quitta l'homme dans la calèche qui l'emmena à la gare.

Le trajet lui parut long et décevant. L'excitation l'avait quittée. Il sentait la responsabilité l'envahir et le poids de ses parents revenir. Il connaissait son devoir et ressentait l'ennui. Il avait l'impression de toucher la limite de son existence. Il savait qu'il réussirait avec son père. Il

savait qu'il obtiendrait des contrats. Il savait. Il gagnerait de l'argent. Carlo avait perturbé ses plans. Il ignorait la suite de son destin.

Arrivé à Rabat, sa mère l'attendait. Francesco devina sa silhouette depuis le wagon. Anna Villa était la rigueur, l'autorité et la fermeté de leur famille. Il soupira en cachant son mal être par un sourire. Georges lui semblait encore plus excité que la veille. Le vin l'avait endormi pendant le trajet. Il s'était réveillé à l'approche de la capitale. Il avait effacé sa nuit blanche et les abus d'un sourire sur son visage parfait. Son apparence était impeccable. Quand le train s'arrêta, Francesco vit Georges saisir sa valise. Il bondit hors de la voiture avec entrain.

- A bientôt, mon ami. Et ne fais pas cette tête. On joue au football ces jours-ci, je te le promets.
- Bien sûr, George. Retrouve bien ta famille.
- Salut l'ami.

Georges partit. Francesco avala sa salive. La parenthèse de Meknès était fermée. La réalité se tenait face à lui. Sa mère était dans sa robe noire habituelle. Sa colonne vertébrale était aussi droite qu'un bâton. Sous son chapeau, elle portait la colère inhérente à sa personnalité. Elle le prit dans les bras avec distance en balayant ses vêtements, sa coiffure et son teint. D'un geste sec, elle toucha sa joue. Elle la pinça avec agacement.

- Tu as bu. Tes yeux sont gonflés. C'est comme ça que tu consommes l'argent que tu gagnes ? A boire ? La voix était sèche.
- Carlo a organisé une fête pour mon départ. Nous avons bu du vin, expliqua Francesco avec une certaine assurance. J'ai gardé mon argent, maman.
- Certes. Le vin est moqueur. Quiconque en fait excès n'est pas sage, somma l'italienne du Nord.
- Il n'y a pas écrit quelque part dans la Bible, une apologie du vin et de ses vertus pour le cœur ? demanda Francesco en cherchant dans sa mémoire.
- Je t'interdis de parler de la Bible quand je te gronde, frappa Anna. Tu as trop bu hier, un point c'est tout !
- Je suis un homme maintenant, rétorqua le fils. Tu dois respecter l'homme, rappelle-toi.
- Un homme ? Depuis quand es-tu un homme ? s'amusa Anna.
- J'ai 24 ans. J'ai un travail, asséna Francesco. J'ai une compétence maintenant.

- Je vois. Tu as bien appris, cassa sa mère. Sa voix mêlait le mépris et l'admiration. Il est temps de te marier.

Elle passa devant lui. Elle le mena à la voiture. Francesco haussa les épaules sans commenter cette nouvelle injonction au mariage. Il n'avait aucune perspective devant lui à part celle de réussir l'entreprise de son père. La fortune l'attendait, il voulait la cueillir. Plus il pensait aux Etats-Unis, plus il s'engouffrait dans le souvenir. Le déchirement de leur départ planait sur sa vie. Il se voyait comme un être si différent du jeune homme rêveur qui feuilletait le papier glacé de *Paris Match*.

Cinq jours plus tard, Francesco avait repris le travail à l'entreprise parentale. Son vague à l'âme avait disparu. Il était emporté par les obligations, les commandes et ses ambitions. Il avait retrouvé le hangar rutilant animé par le son de deux nouvelles machines et leurs trois employés. L'odeur du fer animait le rythme de l'usinage et les murmures sérieux au-dessus des composites. Il avait décidé de réorganiser le petit atelier autour d'un rayonnage mieux structuré et plus dense. Il voulait agrandir pour stocker de nouvelles pièces. Il était en train d'établir la liste quand Georges le surprit.

- Francesco, toujours au travail.
- J'ai une entreprise à faire tourner, moi.
- Et un match à jouer aussi.
- Vraiment ?
- Oui, ricana le jeune homme amusé par la surprise de son ami. Tu ne me croyais pas, hein ?
- Je doutais seulement, admit Francesco avec un large sourire sur son visage. Il racla sa gorge pour afficher la sobriété familiale. Je suis content de te revoir, mon ami.
- Alors samedi après-midi à 17h. Nous sommes 6 et l'équipe adverse vient de Salé. Ils sont 7... Tu complètes notre tableau ?
- Tu sais bien que oui.
- Je sais oui. Mais je dois m'en assurer, s'amusa Georges. A samedi, 17h !

Georges partit aussi vite qu'il était venu. Grâce à lui, la journée passa rapidement. Francesco était porté par l'excitation du jeu de balle. Le soir, il monta à l'appartement situé au-dessus de leur entreprise. Il découvrit que sa mère avait invité un couple d'amis et leurs deux enfants. Un

jeune homme de 24 ans comme lui et une jeune demoiselle de 21 ans. Sa mère avait été efficace, comme à son habitude. Avec diplomatie, Francesco se laissa porter. La conversation dessinait le sourire du dessert. Sans ajouter une seule remarque après le départ des invités, il s'éclipsa dans sa chambre pour éviter toute discussion.

Le lendemain, il joua le jeu de la fuite. Le mariage ne l'enchantait pas. La candidate de sa mère l'encourageait encore moins. Le samedi matin, il prétextait l'urgence de dessiner des nouveaux coupleurs pour quitter le foyer dès la première heure. L'excuse ne lui permit pas d'éviter un nouveau déjeuner avec un couple d'amis venus avec leur fille.

- Tu m'évites, observa sa mère au café après avoir pris son fils à part.
- J'ai beaucoup de travail maman, répondit Francesco.
- Tu m'évites, répéta la matriarche avec sécheresse. Tu ne veux pas entendre parler de mariage n'est-ce pas ? Il acquiesça. Il suffit d'une et tu ne penses qu'à ça.
- Ce ne sera pas aujourd'hui, déclara le jeune homme en pointant la jeune femme.
- Ni hier visiblement.
- Je reconnais tes efforts, maman...
- Des efforts inutiles ? Ce sont deux jolies italiennes bien éduquées. L'une ou l'autre ferait une bonne épouse.
- Je vais au foot avec Georges, parlons-en après ?
- Georges, le foot, les dessins, le BEP, les pièces... Tu ne penses qu'à ton travail et tes amis désormais, remarqua la femme autoritaire.
- Je pense à mon avenir, rétorqua Francesco. Je travaille pour garantir la sécurité de la famille. Mes amis m'aident à atteindre un meilleur statut. Ça plaira à ma future épouse, maman.
- Une femme doit t'épouser pour qui tu es, pas ce que tu pourrais être, lâcha l'italienne du Nord avec droiture. Tu es mon fils et tu mérites une bonne épouse, une femme travailleuse et droite.
- Comme toi ?
- Ah, va à ton foot avant que je me fâche contre toi, s'amusa la cinquantenaire connue pour sa sévérité.

Francesco s'éclipsa avec politesse. Il courut avec des ailes dans le dos. Il était impatient de retrouver ses amis. Il arriva le torse bombé. Il avait l'impression d'être le roi du monde avec

son pied et son talent. Voilà ce qui l'avait nourri à Meknès. Il était admiré. Il avait touché la sensation d'avoir le monde devant lui. De retour à Rabat, il s'était senti cerné par les attentes de sa famille. Il avait été rattrapé par ses propres ambitions. Il entra dans le stade en plein air. Quelques spectateurs attendaient le début du match.

L'équipe adverse était au complet et Francesco réalisa qu'il était le dernier à arriver. Ses coéquipiers étaient sur le terrain, ils dialoguaient en s'étirant. Face à eux, les adversaires s'échauffaient avec implication. Il réalisa le sérieux de l'événement en lisant le panneau d'affichage, il annonçait la rencontre entre les deux équipes locales. Rempli de fierté, il bomba le torse en balayant la scène. Il trouva Georges en train de se préparer sous les yeux d'une jeune femme.

- Georges, tu ne m'avais pas dit qu'il s'agissait d'une rencontre officielle, grogna l'Italien en s'approchant de son ami.
- Si je te l'avais dit, est-ce que tu serais venu ? Georges lui serra la main avec chaleur.
- Probablement pas, admit Francesco. Ça a l'air bien trop sérieux pour moi, avoua-t-il. Tu aurais pu me prévenir quand même.
- Et pourtant, tu es bien meilleur que tous les joueurs réunis, n'est-ce pas Joséphine ? Georges apostropha sa sœur avec complicité.
- Je ne sais pas, bredouilla la jeune femme. Je n'ai jamais vu ton ami jouer mais tu parles de lui avec beaucoup d'enthousiasme.
- Francesco, je te présente ma sœur, Joséphine. Elle est venue vérifier que je jouais bien au football.
- Oh, Georges, s'il te plait, gronda la jeune femme.
- Oui, bon... elle vérifie pour rapporter à ma mère, avoua Georges désabusé.
- Et bien, mademoiselle, pourrez-vous témoigner auprès de la mienne s'il vous plaît ? Je la crois tout aussi dubitative que votre mère ! avança l'Italien avec un grand sourire.
- Si votre mère le souhaite, alors je témoignerais de vos exploits... Mais pour cela, vous devez réussir votre match, hacha Joséphine avec une certaine distance. Sa voix remplaça Francesco dans sa posture conquérante. Je vous laisse à vos échauffements.

La sœur de Georges s'éloigna sous les yeux ahuris de Francesco. Il sentit son cœur se réveiller. Elle était un mélange de soumission et de caractère. Joséphine n'avait rien en commun avec les deux jeunes femmes que sa mère avait invitées chez eux. Elle avait de longs cheveux noirs, des

pommettes saillantes et des yeux profonds. Elle était mystérieuse et elle était fière. Elle avait des allures de princesse.

« La Belle de Cadix a des yeux de velours
La Belle de Cadix vous invite à l'amour
Les caballeros sont là
Si, dans la posada
On apprend qu'elle danse !
Et pour ses jolis yeux noirs
Les hidalgos le soir Viennent tenter la chance ! »

Ses yeux. Ils étaient mystère. Ils étaient énigme. Ils étaient suspens. Ils étaient le velours d'une flamme et l'ivresse d'une envie. Francesco n'avait jamais vu de tels yeux. Ils racontaient la noblesse, la beauté et l'éternel. La veille, il n'avait vu que les yeux endormis de la candidate de sa mère et maintenant, il comprenait le feu. Les yeux de Joséphine étaient les promesses que les photos des immeubles longilignes incarnaient.

« Chi-ca ! Chi-ca ! Chic ! Ay ! Ay ! Ay !
Chi-ca ! Chi-ca ! Chic ! Ay ! Ay ! Ay !
Chi-ca ! Chi-ca ! Chic ! Ay ! Ay ! Ay !
(La Belle de Cadix)
Ne veut pas d'un amant ! »

Francesco était la fièvre, la chaleur et le rythme. Pour la première fois, les pas froids quittaient son âme. Pour la première fois, il oubliait la déchirure. Pour la première fois, il reliait son ambition à son cœur. Joséphine avait des joues roses sur un teint blanc ferme. Elle portait une royauté, un air de princesse et une contenance qui dictaient le respect. Francisco se demanda à quoi ressemblait la femme de John Davidson Rockefeller. Francesco en était certain, l'épouse d'un milliardaire avait les cheveux d'ébène et des arcanes sourcières bien dessinées comme celles de Joséphine.

« La Belle de Cadix a des yeux langoureux.
La Belle de Cadix a beaucoup d'amoureux
Juanito de Cristobal

Tuerait bien son rival
Un soir au clair de lune !
Et Pedro le matador
Pour l'aimer plus encor'
Donnerait sa fortune ! »

Joséphine. Elle était la sœur de son ami. Il connaissait leur famille, leurs origines espagnoles et italiennes. Ils avaient obtenu leur nationalité française grâce au service du grand-père pour la France. A cet instant, Francesco sut que les efforts de sa mère avaient été inutiles. Il venait de rencontrer sa future femme et rien ne le détournerait de son intention.

« Mais malgré son sourire et son air engageant
La Belle de Cadix n'a jamais eu d'amant !
Chi-ca ! Chi-ca ! Chic ! Ay ! Ay ! Ay !
Chi-ca ! Chi-ca ! Chic ! Ay ! Ay ! Ay !
Chi-ca ! Chi-ca ! Chic ! Ay ! Ay ! Ay !
N'a jamais eu d'amant ! »

L'équipe de Rabat gagna quatre buts contre un, l'Italien en marqua trois. Le grand blond aux yeux bleus impressionna la foule. Il généra des cris d'admiration au sein du public. Les jeunes célébrèrent avec furie en chantant pendant près de quinze minutes, Francesco était en transe. Il avait l'impression d'être au sommet d'un gratte-ciel de New York avec le pouvoir de changer son destin. Avant d'entrer dans les vestiaires, il croisa les yeux de Joséphine. Il lui adressa un sourire charmeur qui fit rougir la jeune femme. Il en était certain désormais, la roue de la fortune avait tourné en sa faveur.

« Toutes les seguidillas !
Et puis dans le clair matin
Elle a pris le chemin
Qui mène à Santa Filla !
La Belle de Cadix n'a jamais eu d'amant !
La Belle de Cadix est entrée au couvent
Mais malgré son sourire et son air engageant
La Belle de Cadix ne veut pas d'un amant !

Chi-ca ! Chi-ca ! Chic ! Ay ! Ay ! Ay !

Chi-ca ! Chi-ca ! Chic ! Ay ! Ay ! Ay !

Chi-ca ! Chi-ca ! Chic ! Ay ! Ay ! Ay !

Est entrée au couvent ! Ah !¹²³ »

A la sortie des vestiaires, Francesco s'assura de saluer Joséphine et d'organiser une session avec Georges pour l'aider à préparer son BEP. Le jeune homme décocha un nouveau sourire conquérant à la jeune femme pour lui insuffler qu'il était prêt à la revoir et la courtiser. Georges avait déjà parlé des officiers, des médecins et des notables qui venaient chez eux. La beauté de sa sœur était réputée et son ami lui avait déjà confié que ses parents espéraient qu'elle ferait un grand mariage. Le jeune ouvrier prêt à conquérir le monde, voulait cette femme pour épouse. Il était sûr de sa réussite et son nouvel objectif le transportait. Les pensées noires s'éloignaient, il obtiendrait la main de Joséphine.

- Sa famille est espagnole ?
- Ne me dis pas que c'est un problème maintenant, s'agaça Francesco. Son père est Sicilien.
- J'aurais préféré une Italienne. Du Nord, précisa Anna avec vigueur. Avec les mêmes origines et les mêmes valeurs que toi !
- Elle a la nationalité française, maman. Nos enfants seront français !
- Quelle langue parlerez-vous ?
- Le français, maman.
- Est-elle catholique ?
- Oui maman.
- Au moins, les enfants auront la bonne religion.
- Et une bonne éducation. Les Roseau sont éduqués. Joséphine a déjà son BEP, expliqua Francesco.
- Une femme avec un diplôme ? Elle sera ta supérieure, condamna la mère.
- Les Roseau nous ont invité à dîner, continua Francesco sans s'arrêter sur les mots de sa mère. Tu sais que je les ai rencontrés quand je suis allé étudier avec Georges.
- Je sais, Francesco. Je suis inquiète, je n'aime pas cette famille.
- Je te prie de la rencontrer avant de la condamner.

¹²³ « La Belle de Cadix » est une opérette datant de 1945 et un air chanté par Luis Mariano.

Quelques jours plus tard, Francesco et ses parents se rendaient chez les Roseau. Ils habitaient une maison dans le quartier des Espagnols de Rabat. La demeure était en pierre coiffée par un bougainvillier aux couleurs roses. Un petit jardin était décoré par des plantes grasses et un grand mimosa. L'arbre animait le parfum délicat de l'enceinte. La porte s'ouvrit. Elle dévoila Magdalena Roseau drapée de noir et de dentelles. La mère affichait la même rigidité qu'Anna Villa. Les deux femmes se saluèrent avec respect dans un silence bruyant. L'image frappa Francesco. Les deux mères partageaient la même aversion à l'égard du mariage de leur enfant respectif.

Une posture. L'entêtement du jeune homme gagna. Quelques mois plus tard, Francesco et Joséphine se mariaient dans une église de Salé. Les deux familles avaient fini par accepter leurs différences. Ils félicitaient l'union des deux jeunes gens. Ils symbolisaient l'entente entre les communautés espagnoles et italiennes à l'heure du Protectorat français. Ils incarnaient l'espoir de l'ascension sociale à travers l'éducation de l'une et le talent de l'autre. Ils souriaient avec leur jeunesse et leur beauté insolentes.

- J'accepte de l'épouser car il est beau, travailleur et, comme tous les Italiens, il a de belles chaussures, avait expliqué Joséphine aux invités à leur mariage.

Le soir, ils se retrouvèrent seuls pour la première fois. Francesco regarda les cheveux, la peau et les courbes de celle qui était désormais sa femme. Il était hypnotisé par son élégance. Son air supérieur et sa droiture imposaient le respect. Elle affichait la même dureté que sa mère. Les yeux doux du jeune époux se posèrent avec un sourire simple. Ceux de Joséphine étaient distants et impérieux. Joséphine était une Reine, plus belle et plus forte qu'une princesse.

- Tu me regardes comme si tu étais envouté, déclara Joséphine prête à se déshabiller devant son mari.
- Je le suis, admit Francesco. N'est-ce pas le but de la lune de miel ?
- Je me méfie des envoûtements et des sorts, avertit la jeune femme. L'épouse doit garder l'équilibre de sa famille. Les émotions sont dangereuses.
- Ma mère et toi avez tant en commun, c'est effrayant, expliqua Francesco en enlevant sa cravate. Elle m'a dit ces mots le jour de notre rencontre.
- Ta mère a une bonne intuition. Et pourtant, elle ne m'aimait pas au début... affirma la jeune mariée avec dureté.

- Mais maintenant, elle t'apprécie. Elle a vu tes qualités, répliqua Francesco qui s'approcha de son épouse.
- Francesco. Je sais pourquoi ta mère ne m'aimait pas, déclara Joséphine. Je ne suis pas Italienne, n'est-ce pas ? Il acquiesça et posa un baiser sur son épaule dénudée.
- Et pourquoi, ta mère ne m'aimait pas ? demanda-t-il à son tour.
- Parce que tu es Italien. Elle voulait que j'épouse un Français. Un militaire ou un médecin aurait été son idéal, pas un ouvrier immigré qui a fui son pays.
- C'est bien ce que je dis, sourit le nouveau marié en prenant la main de sa femme. Nos deux mères sont les mêmes.
- Oh... c'est bien vrai. Maman dit qu'une femme aussi dure a forcément bien élevé son fils.
- Alors, je dois tout à la rigidité de ma mère... moi qui l'ai toujours redoutée, avoua le marié. Et toi, es-tu aussi dure ?

Joséphine regarda celui qui était son protecteur. Elle quitta sa main. Elle se leva pour s'approcher de la fenêtre de leur chambre. Elle porta ses yeux sur la nuit. Elle avala sa salive en pensant au secret qu'elle portait. Le silence l'apaisa. Elle adressa un sourire à Francesco. Son mouvement de lèvres était comprimé. Son mari appréciait ses gestes, il était amoureux.

- Je vais te raconter mon histoire, Francesco. Elle commence avec celui qui porte le même nom que ton père...
- Que mon père ?
- Oui. Salvador, énonça Joséphine en tremblant. Elle n'avait pas parlé de son grand-père depuis trois ans. Salvador Munoz.

Un récit. Des images défilèrent avec les mots. Une description détailla le crime du grand-père. Joséphine avait à peine vu la tête découpée. Elle avait vu le sang sur le mur blanc et elle avait crié. Sa mère l'avait emportée au loin et elle n'avait plus jamais revu Salvador. Il y avait eu les policiers, les rires et l'indifférence. Le troisième jour avait amené les aveux de Mouloud, ce jeune homme qui avait toujours été gentil avec elle. Après le meurtre, il avait fallu fuir. Antonio et Magdalena avaient obligé sa grand-mère à venir avec eux à Rabat.

- Elle est devenue un spectre silencieux, décrivit Joséphine. Elle ne parlait pas et ma mère était toujours en colère contre elle. Notre vie n'a jamais été la même après...

- Le meurtre de ton grand-père ? formula Francesco en comprenant la gravité de l'histoire. Mais ce Mouloud, il a été jugé, non ?
- Oui. Il a été condamné à vingt ans de bagne, révéla la jeune femme avec lourdeur. Mais mon père... Il nous a interdit d'en parler.
- Pourquoi ? demanda Francesco. Il pensa à l'histoire de sa famille, à son père qui avait fui et à sa mère avec son héritage mystérieux.
- C'est un déshonneur, personne ne doit savoir ! hacha Joséphine. N'importe quel arabe aurait pu nous tuer s'il savait su cette histoire !

Francesco trembla malgré lui. Il observa Joséphine. Elle affichait tant de force et d'autorité. Sa femme avait tant de conviction. Il bomba son torse rempli d'un sentiment nouveau. Francesco découvrait son besoin de protéger et Joséphine renforçait cette nature. Il se retrouvait dans son ambition au côté de cette femme amère et puissante.

- Je suis ton mari désormais Joséphine. J'admire ton caractère, ton éducation et ta beauté, adoucit le jeune homme. C'est mon devoir de te protéger.
- Tu ne peux pas me protéger contre le diable ! Les Arabes sont des menteurs, des voleurs et des criminels. Tu seras bientôt directeur toi aussi. Méfie-toi... Un Arabe peut te posséder !
- Sois rassurée. Le jeune marié voulait montrer sa force. Personne ne me fera de mal.

La jeune pucelle s'approcha de son mari. Elle lui offrit un baiser. Dans le secret de la nuit, ils découvrirent la rencontre maladroite et tremblante des corps. Le passage charnel était à la fois plaisir inattendu et un devoir de reproduction. Ils oublièrent leurs origines, leurs peurs et le monde qui les agressaient autour d'eux. Francesco se réveilla avec la conquête en lui. Il avait épousé la plus belle femme du monde. Il posa le drap sur Joséphine. Il partit prendre une douche en chantant.

- La Belle de Rabat va bâtir un empire avec moi. »

Chapitre 12 : La mère au poing

Charles, Rabat 1956

« Tu vois je suis toujours en face de toi,
mon regard tendu vers ta vipère de regard à toi,
tendu comme une main et serrant,
serrant tout doucement, serrant jusqu'à ce qu'elle crève.
Hélas ! pure illusion d'optique.
Façon de parler. Tu ne crèveras pas.
Tu siffleras encore. Mais ça ne fait rien. »
Hervé Bazin, *Vipère au poing*.

Le soleil. L'ombre nocturne s'effaçait. L'esprit murmurait toujours les impressions et les sensations. Tout était confus. Le matin se leva. Les rayons cassaient la profondeur sombre. Les bruits soufflaient sur le sol. Tout reprenait sens. La poussière distillait le début de la journée. Le corps gisait avec ses courbatures. Le froid humide disparaissait. L'astre solaire le réchauffa enfin. L'air devenait plus clément, il adoucissait la peau séchée par la nuit. La respiration reprit conscience. Les paupières bougeaient. Charles se réveillait avec le début de la journée.

L'enfant bougea sa tête et frotta ses oreilles endolories. Il entendit les sifflets. Ils réveillaient l'extérieur. Au loin, la mosquée appela les fidèles. Ses bras étaient engourdis, ses jambes étaient griffées et son visage était gonflé. La pierre avait pris l'apparence d'un tapis de sol, sa dureté s'était dissolue avec le sommeil. Il réalisa qu'il avait dormi en dépit du froid, de la raideur et du choc. Il enleva la veste qui lui avait servie de couverture, ses larmes avaient coloré le tissu rêche de la pâleur nocturne. Il écarquilla les yeux en se demandant s'il était réveillé. Il préférait rester dans les bras de son inconscient.

« Où est-ce que je suis ? J'ai encore rêvé, n'est-ce pas ? »

Il savait où il était. Il espérait que sa nuit l'aurait transporté ailleurs. Il était parti dans un autre pays, loin, très loin de la pierre. Il avait voyagé loin, très loin de l'immeuble. D'un mouvement, Charles se leva avec ses crampes et ses regrets. Il cligna ses yeux endoloris. Il bailla avec

innocence. Il aperçut le matin à travers les trous dans le mur. Les pierres en quinconce annonçaient la journée. Il grimaça avec peine. Bientôt la porte s'ouvrirait. Il remua les jambes pour retrouver un peu de droiture et de dignité. L'engourdissement avait envahi ses os et son sang. Il avait envie de vomir mais il s'arrêta avec sévérité. S'il était malade, c'est qu'il était faible. S'il était faible, il serait puni à nouveau. Il ferma les yeux pour continuer la nuit.

- Je suis toujours dans un rêve, murmura-t-il avec conviction. Je suis toujours dans un rêve.

Une lumière caressa sa joue. Son œil gauche reçut la douceur du matin. Il ouvrit ses yeux sur le spectacle qui s'offrait à lui. Le soleil jouait avec les murs de la résidence endormie. Le silence murmurait les auspices de la journée. Tout était clément et apaisant. Charles sentit comme une force le porter. La nuit passée sur le palier était derrière lui. Il se leva dans un sursaut de forme, les contractions avaient quitté le corps.

- Je suis là. Je suis loin de toi, annonça-t-il avec joie.

L'enfant se mit à ouvrir les bras pour attraper des formes imaginaires. Il sauta comme pour détendre son ennui et sa douleur. Il devait bien s'occuper et se réchauffer. Il capta les ombres qui passaient dans le couloir, elles accompagnaient ses pensées tristes et refoulées. Souvent, il avait l'impression que des voix lui parlaient. Elles écoutaient sa détresse, elles accueillait sa colère et elles lui répondaient avec compassion. Il détestait tellement sa mère, ce monstre rigide qui voulait contrôler et punir chacun de ses mouvements.

- Je te hais. Toi. Toi. Et toi.

Charles pointa les trous devant lui. Il avait l'impression de jouer des claquettes et chacun de ses pas tuait la froideur qu'il vivait au quotidien. Il se déhancha avec l'innocence que sa mère lui arrachait chaque jour. Il ferma les yeux, la musique jouait dans son esprit. Elle éloignait les insultes. Elle chassait les esprits. Charles retrouvait son être et sa nature profonde. Il était lui, son corps et sa joie de vivre.

- Charles, que fais-tu là ? L'enfant sursauta.

Le soulier. Le talon résonna. Le daim abîmé accentuait sa démarche. Un léger déhanché craquait avec un pied qui trainait. La marche était douloureuse et lourde. Des bas noirs tombaient sur la jupe longue. Le tissu solide et résistant jouait avec les formes. Les deux jambes étaient alignées, les os étaient fatigués. La colonne était droite, drapée dans la dignité et l'honneur. Le visage était couvert d'une voilette sombre. Un petit chapeau coiffait une chevelure courte et noire. Sa grand-mère Magdalena se tenait autoritaire et menaçante. Charles quitta son enfance et redevint le fils de Joséphine.

- J'ai été puni. Charles avait relevé son torse et ajusté sa chemise poussiéreuse. Il renifla malgré lui. Maman m'a puni.
- Tu as dormi sur le palier ?

Le garçon acquiesça et s'empressa de passer la main sur ses avant-bras pour enlever les traces sur son vêtement. Sa grand-mère l'observait depuis le fond du couloir. Elle résidait dans l'appartement à côté d'eux depuis le décès de son mari. A chaque fois qu'elle apparaissait, Charles voyait une ombre derrière elle. Elle était grande et élancée au point de toucher le plafond. Parfois, il y voyait des cornes. Parfois, c'était une auréole qui brillait et qui parlait à la place de Magdalena. Il écarquilla les yeux. Ce matin-là, la femme était seule. L'ombre était à côté de lui, sous les traits d'un homme que Charles reconnut.

- Pourquoi as-tu dormi sur le palier ?

Des éclairs éclatèrent devant lui. Charles eut l'impression de recevoir un coup de couteau. Sa voix était coupée. Le ton de Magdalena était sec et autoritaire, à son habitude. L'enfant cligna des yeux pour évacuer les apparitions. La nuit le hantait toujours. Il avait rêvé du grand-père allongé sur le sol avec son débardeur en coton blanc et ses fesses exposées au regard de tous. Il était mort en sortant de la douche. Il avait été foudroyé par un excès de sucre. Charles avait quatre ans. Il avait tout vu à travers les émotions refoulées de sa mère.

- J'ai menti à l'école, avoua Charles du haut de ses sept ans.
- Tu as menti à l'école ? répéta Magdalena avec une certaine surprise.
- J'ai dit que je parlais aux morts... s'empressa d'expliquer Charles. Et le maître, il m'a puni devant toute la classe. Tout le monde s'est moqué de moi !

Magdalena observa l'enfant. Il sentit tout le jugement de sa grand-mère sur lui. Elle considérait l'aveu avec un certain amusement. Il comprit pourquoi sa fille avait puni avec sévérité l'aîné de ses enfants. Les propos de Charles ressemblaient à ceux des sorciers ou des charlatans qui promettaient de transmettre des messages aux disparus. Charles haletait. Il avait sept ans et il était jugé comme un adulte. Son enfance était invisible. Cette femme, ces deux femmes le prenaient pour un homme. Charles avala sa salive avec douleur. Il était retenu par le mutisme de la femme à plusieurs mètres de lui. L'homme invisible à côté de lui, attendait.

- Pourquoi as-tu dit ça, Charles ? Ce n'est pas bien de mentir. Magdalena s'avança avec sa canne. Elle l'emportait quand sa hanche était rouillée par l'humidité matinale.
- Parce que c'est vrai ! Il est là, assura l'enfant. Il te regarde !
- Mais qui, voyons ? s'inquiéta la femme qui tourna sa tête malgré elle.
- L'homme à la gorge coupée !
- Pardon ?
- Il vient la nuit me parler, hurla Charles. Il déteste les sorcières !
- Tais-toi ! Qui t'as appris ce mot ?
- C'est lui ! Charles pointa le vide qui désignait le fantôme.
- Tais-toi. Tu n'es qu'un menteur !

Magdalena avait craché. La silhouette noire était revenue au-dessus d'elle. L'homme, lui, s'était envolé. C'était la sorcière, Charles en était sûr. Elle avait une ombre plus grande que l'univers. Elle était plus vieille que la Terre. Magdalena parlait. La sorcière était là, de plus en plus obscure et de plus en plus terrifiante. Ses yeux brillaient. Elle criait plus fort que sa grand-mère. Elle avançait avec ses griffes. Elle était prête à l'emporter avec lui.

- Charles, tu m'entends ! apostropha la veuve.

Charles écarquilla les yeux. Il fit un pas en arrière. Sa grand-mère avait la même couleur que sa mère. Elles étaient les monstres les plus terribles. Elles étaient pires que ses cauchemars. Il cria de toutes ses forces. Il décampa vers l'extérieur de la résidence. Dans la foulée, il entendit la porte s'ouvrir. Son père avait demandé ce qui se passait. Il surprit la présence de Magdalena devant leur pallier. Il l'appela. L'enfant avait fui avec les pas de la pierre. Tout résonnait encore dans le froid matinal.

Charles descendit les marches au galop, emporté par les larmes et les peurs. Il voyait des fantômes tout autour de lui. Il les reconnaissait facilement. Ils avaient tous la même apparence vide. Ils flottaient comme des rideaux translucides. Il voyait les visages de leur existence sur terre. Il savait immédiatement comment ils étaient morts. Tous voulaient lui parler. Tous le hantaient. Ils le rendaient fou. Il arriva dans le jardin de la résidence. Il se cacha derrière son arbre, le seul qui l'apaisait. D'un mouvement, il monta à sa branche. Il se mit à marmonner des phrases incompréhensibles.

- Charles... Charles !

L'enfant sursauta en entendant son prénom. Son père se tenait au pied de son chêne-liège. Il se présentait devant son refuge. Le fils relâcha des larmes. Son père était son mentor et son bourreau. L'homme âgé d'une trentaine d'années se tenait près du tronc avec un regard inquiet. Ses yeux bleus profonds étaient alertés. Le garçon comprit. Son père n'était plus en colère contre lui. Il passa la main sur ses joues pour effacer l'eau. Il accepta de descendre. Son père le regarda avec attention. Il voulait s'assurer qu'il ne tomberait pas. Sans un mot, il lui tendit la main. Il l'amena près de la porte principale. Magdalena attendait avec son deuil et sa robe accusatrice.

- Charles, je vais prier, déclara la femme avec acidité. Sa voix était glaçante. Je ne suis pas fière de tes mensonges.
- Oui mamie, répondit l'enfant fatigué.
- Tu ne peux pas communiquer avec les morts, personne ne le peut à part les menteurs !
- Oui mamie, se soumit Charles avec douleur.
- Voyons Magdalena... calma Francesco. Charles n'est qu'un enfant.
- Taisez-vous, ordonna Magdalena. Elle regarda Francesco avec une sorte de démente frustrée. C'est de votre faute de toutes les manières !
- C'est de ma faute... répéta Francesco. C'est toujours de ma faute de toutes les manières.
- Oui ! insista la mère de Joséphine. Vous êtes trop gentil avec lui. La nature d'un enfant, ça se dresse !
- Ça se dresse ? Francesco adopta une posture amusée. Je vous rappelle que j'ai éduqué mon frère et qu'il étudie comme ingénieur en France ! Il y a pire comme éducation.
- Vous n'êtes qu'un lâche. Un Italien ! Un traite de la guerre.
- Magdalena, s'il vous plait...

Les murmures reprirent. Charles lâcha la main de son père. Il recula et sentit sa gorge le brûler. Il mit ses mains sur les oreilles en les pressant avec le plus de force possible. Les paroles répétaient les accusations. Il voyait la présence près de sa grand-mère. Il sentait cet homme. Ce n'était pas le papi qui était mort. Un autre homme voulait lui parler. L'envie de vomir le pressa à nouveau. Cette fois-ci, il ne savait comment se retenir. D'un mouvement, il régurgita un liquide acide épais mêlé à de la bile sur les arbustes taillés de la résidence.

- Charles ! Francesco se précipita vers lui. Le gamin avait déversé le fluide et commença à pleurer.
- Il est malade, constata Magdalena. Il a dû attraper la mort pendant la nuit.
- Magdalena, s'il vous plait... s'agaça Francesco.
- Arrêtez, s'il vous plait ! cria l'enfant désespéré.
- Ça va, du calme mon fils, adoucit le père. Tu vas prendre une douche et ça ira mieux.
- Pff... Magdalena désapprouvait la gentillesse.

Charles se redressa en toussant, retenu par son père. Immédiatement, Francesco porta sa main sur le front de son aîné. Il n'était pas fiévreux. Il le tourna vers lui, Charles toussota quelques crachats. Il afficha un sourire satisfait. Sans s'attarder, son père palpa rapidement derrière ses oreilles et contrôla les ganglions sous la gorge. Francesco ne décela aucune trace de maladie. Il porta sa main sur son cœur. Il écouta quelques secondes en détaillant l'apparence de Charles. Il se dégagea. Il soupira avec soulagement, son fils avait retrouvé des couleurs.

- Au moins, c'est sorti.
- Je me suis réveillé, j'avais envie de vomir, expliqua Charles.
- Tu n'as pas mangé hier. Plus la nuit... Francisco oscilla la tête avec culpabilité. C'est la fatigue, décréta le père en s'avançant vers la porte d'entrée. Rentrons.
- C'est la punition réservée aux menteurs, sermonna Magdalena avec méchanceté.
- Ça suffit, interrompit Francesco.
- Pardon ?
- Magdalena, vous avez vu l'heure ? demanda Francisco avec un faux sourire diplomate. C'est l'heure de la messe, vous allez être en retard. Il pressa sa belle-mère en direction de l'église. Bonne journée.
- Bien, concéda la fille de Salvador. Je prierai pour vos âmes perdues, annonça la femme. Après un geste théâtral, la grand-mère s'éloigna.

- Telle mère, telle fille, déclara le jeune père.

Charles adressa un regard pur à Francesco. Il l'interrogea du plus profond de son âme avec une intensité que Francesco capta pleinement. L'Italien lui adressa un sourire bienveillant. Il se baissa. Charles posa ses yeux noirs dans ceux de son père. Dans le bleu profond de leur couleur authentique, il lut le déchirement. Il était malheureux. Francesco s'effaçait devant les deux femmes. Magdalena et Joséphine. Il luttait pour garder une bonne entente. Il avait le visage d'un homme rongé par des valeurs opposées. Son père voulait défendre ses convictions et faire preuve de compassion.

- Charles... Ta mère, ta grand-mère... commença Francesco avec une voix voilée. Tu sais. Elles ont perdu leur père et leur mari très brutalement... tu comprends ?
- Oui, papa.
- Papi Antonio, tu le sais. Il est mort du jour au lendemain, c'est dur, tu comprends.
- C'est pour ça qu'elles sont méchantes ? L'enfant parla dans son innocence.
- Elles ont de la peine. Francesco sourit. Tu ne peux pas parler des morts comme ça, tu sais... reprit Francesco. Ça leur fait de la peine.
- Mais papa, je n'ai pas menti, je te le jure, insista le garçon.
- Je sais, mon fils. Allons-y. Tu dois prendre une douche et te nourrir.
- Oui, papa.

L'aveu de Francesco trancha avec la violence de la veille. Charles repassa les événements dans sa tête. Joséphine avait parlé avec le maître. Elle l'avait à peine regardé. Son expression était remplie de dédain. Ils avaient marché de l'école à l'appartement en silence. Joséphine avait agrippé sa paume de sa main écrasante. Elle avait broyé ses doigts. Sa mâchoire était serrée et ses yeux étaient exorbités par la colère. La porte avait claqué. Les cris de France sa sœur d'à peine un an, avaient percé ses oreilles. Elle s'était mise à pleurer. Micheline regardait sans comprendre. A l'intérieur, le bras avait secoué. Il s'était retrouvé plaqué contre le mur.

La main. Il avait porté sa paume devant lui pour se protéger. D'un côté, les voix avaient repris leurs moqueries et l'homme était réapparu. De l'autre, sa mère gueulait. Sa joue avait rougi après avoir reçu une claque. Sa tête avait cogné le mur. Les cris indistincts de la colère résonnaient dans son cœur. Sa mère au-dessus de lui hurlait un bruit infernal. Sa vue s'était brouillée. Il ne distinguait plus qui parlait. L'homme invisible, la mère et ses sœurs jouaient la

musique violente. Tout le silence s'exprimait et Charles succombait à la cacophonie. Un instant, la pression s'était relâchée et il avait baissé les mains. Les mots entraient dans ses oreilles.

- Tu n'es qu'un menteur ! Un sale menteur ! Un vaurien !
- Maman, pleura Micheline.
- Tais-toi la folle !
- S'il te plaît maman, arrête, murmura Charles.
- Deux possédés, hurla Joséphine. Toi qui voit les morts et toi qui parle aux fées. Dégagez ! Sortez de ma vue, bande de dégénérés.

Ils étaient partis se réfugier dans leur chambre pour pleurer. Le soir, Francesco était revenu. A table, Joséphine avait expliqué la situation. Les explications du maître avaient accompagné les rires moqueurs des enfants. Elle avait subi une humiliation impardonnable et Charles méritait une punition très sévère. Son père avait écouté sa femme avec un certain amusement. La voix avait stridé. Joséphine avait parlé d'honneur. Francesco s'était crispé. Il s'était rangé à l'avis de son épouse, Joséphine l'avait mis dehors. Un menteur ne méritait pas un lit. Il avait dormi sur le palier. Charles avait passé la nuit sur le paillason et Francesco avait laissé faire. Ce matin-là, le père affichait son regret et son impuissance.

- Je suis désolé, mon fils, je t'ai laissé dormir à l'extérieur, c'est méchant et impardonnable, admit Francesco en avalant difficilement sa salive. La vérité, c'est que... Ta grand-mère Anna, elle aussi, elle parlait aux morts.
- Nonna, elle voyait les morts ?
- Mais ne dis rien à ta mère, s'il te plaît, fit promettre Francesco. Elle ne sait rien, c'est un secret !
- Un secret, pourquoi ? avait demandé Charles le cœur brisé par cette découverte. Nonna, elle avait raison.
- Nonna était formidable, mon fils. Tu devrais demander à lui parler, je suis certain qu'elle viendra te voir.

Francesco afficha une risette en pensant sa mère. Elle était décédée peu après la naissance de Micheline. Il l'avait comparée à tort à Magdalena. Anna était rigide pour assurer la réussite de ses enfants. Anna était une femme de convictions et elle était maternelle. Elle assumait son héritage. Elle lui avait raconté les histoires de leur famille. Elle avait entretenu des liens

particuliers avec la mort. Anna croyait que les défunts parlaient. Elle leur répondait. Il n'y avait ni honte, ni rejet. Le jeune père sentit le deuil peser sur lui. Cette grand-mère aurait pu expliquer à son fils. En son absence, c'était à son tour de transmettre.

- Une fois, Nonna m'a raconté que son père était venu dans la nuit. En rêve, expliqua Francesco.
- Moi aussi, le monsieur il vient dans mon sommeil.
- Je sais mon fils. Tu cries souvent et tu nous réveilles en pleine nuit ! glissa Francesco avec complicité.
- Et Nonna, elle vous réveillait aussi ?
- Je ne me souviens pas. Je sais juste que son père venait la gronder la nuit quand elle était trop dure avec moi... Ou avec ton oncle Julio.
- Pour de vrai ?
- Pour vrai, opina Francesco.
- Tu crois que Nonna, elle pourrait venir parler à maman ?

L'appel. Francesco sentit les émotions remonter. Son cœur se serra avec peine. Son fils était innocent. Son fils voyait les défunts. Charles recevait la visite d'Antonio, son beau-père décédé brutalement. Il soupira. Il ne savait pas quoi dire. Francesco avait promis à son épouse. Il protégerait le silence. Il se battrait pour l'honneur de la famille. Personne ne devait jamais dévoiler cet assassinat sordide. Il hantait Joséphine et Magdalena. Et maintenant, il terrorisait son fils.

- Ta maman ne croit pas aux sorciers, Charles, déclara le père. Ta mère et ta grand-mère détestent parler de ça.
- Mais papa... Les morts, ils nous parlent, pas vrai ?
- Oui, ils nous parlent à leur manière, répondit l'Italien. Papi veut probablement te dire quelque chose... Je ne peux pas te dire quoi.
- Pourquoi il ne parle pas à maman ? demanda Charles avec impuissance. Je crois que c'est à elle qu'il veut parler.
- Ta mère ne veut pas parler de son histoire. Et moi non plus, confessa le père.
- Pourquoi ?
- Parce que je croyais que c'était plus sage... Je me suis peut-être trompé. Francesco se releva et observa un silence. Ta mère est catholique... Non, ce n'est pas ça. Francesco

s'arrêta avec une risette amusée. Ta mère dit que ce sont des croyances de « bonnes femmes. » Il soupira. Allons-y. Tu dois te laver et tu dois manger.

Francesco posa la main sur l'épaule de son fils pour le mener vers l'entrée. Ils pénétrèrent le hall blanc. Tout était calme. Tout était immaculé. La résidence était neuve. Ils avaient emménagé quelques mois avant. Charles aimait la propreté des murs. Ils lui donnaient espoir. Sur la peinture, le soleil continuait son réveil. Charles sentit la nuit sur ses épaules réverbérer. Son esprit restait perturbé.

- Papa, retint Charles qui savait qu'il n'aurait pas d'autre occasion dire ce qu'il voyait et ce qu'il entendait. Le monsieur mort que je vois, ce n'est pas papi Toni.
- Vraiment... Francesco ferma les yeux en acquiesçant. Ce n'est pas Antonio ?
- Non, c'est le monsieur de la plaine.
- Le monsieur de la plaine ?
- C'est un homme qui vient me parler. Son père parut surpris. Il a une tête bizarre.
- Il vient te parler ?
- Il me montre des choses.
- Raconte-moi, répéta Francesco avec assurance.

Charles décrivit la grande maison qui revenait dans ses rêves. Il y avait toujours l'orage. Il entendait des cris. Les insultes étaient les mêmes que celles de sa mère. Il pleuvait très fort sur une plaine avec des arbres. Quand il se réveillait, il était terrorisé. Et à chaque fois, à côté de lui, le monsieur attendait. Son visage était figé. Il avait une chemise blanche et une couverture tachée de sang. Sa tête était toute rouge. Plus il revenait, plus il se moquait de lui.

Francesco passa la main sur la chemise froissée de son fils avec un regard rempli de culpabilité. Son père était toujours cet homme mesuré qui se cachait derrière sa femme. Il était le brillant entrepreneur de Rabat. Il travaillait avec les chemins de fer. Il était l'Italien qui avait fait fortune avec ses dessins. Son talent était au service de l'innovation. Il était le travailleur occupé, le directeur bienveillant et le père absent. Pour Charles, son père était inexistant. Il ne faisait rien contre ce fantôme, ce grand-père qui le visitait la nuit. Il ne faisait rien pour faire taire la méchanceté de sa femme qui craignait de parler aux défunts de leur famille.

- Ça va passer, Charles, assura Francisco. C'est normal à ton âge. Demande à ton oncle Julien, lui aussi a fait des mauvais rêves. Tout est parti quand il a grandi.
- Le monsieur, je t'assure, c'est un mort qui veut parler à maman ! affirma l'enfant avec entêtement. Il ne partira pas, j'en suis sûr.
- Très bien. Je te promets d'en parler à maman, jura Francesco avec solennité. Allons manger. Aussi non, moi aussi, je vais être en retard.

Il tendit la main à son fils. Il l'accepta en découvrant la résolution dans le regard de son père. Dans un silence à la fois complice et coupable, ils montèrent les escaliers main dans la main. Francesco donnait l'impression de porter un habit aussi sale que celui de son fils. Sa chemise était blanche et impeccable. Il était prêt à partir pour l'usine où il serait le directeur, le fier gérant d'une entreprise prospère qui employait vingt-cinq ouvriers. Il était propriétaire de son appartement. Il avait réussi. Son vêtement trahissait son apparence trompeuse. Il éduquait ses enfants sans assumer le silence. Il laissait sa femme régenter avec violence. Devant le pallier, Francesco s'arrêta. Il soupira pour ouvrir la porte.

- Récite ta prière avant de rentrer. Le fils regarda son père avec un désarroi profond. Ta mère écoute, avertit le patriarche.
- Oui, Papa. Le garçon se concentra. « Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix. A la place de la haine, je mets l'amour. Je demande le pardon. Et pour mon erreur, je promets de dire la vérité. Car c'est en pardonnant qu'on peut pardonner¹²⁴. »
- Bien.... Ça finira par rentrer, tu as sept ans après tout, accepta Francesco. On relira la prière ce soir à table. Allez, rentre.
- Je connais la Marseillaise par cœur, entonna son fils gaiement.
- Oh, je sais ça... Le père afficha sa fierté. Allez, à la toilette.

Francesco fit un geste de la tête avec une expression fatiguée. Quand il poussa la porte, Charles avait le cœur battant. Il craignait une nouvelle gifle. Une nouvelle insulte était trop difficile à imaginer. Il était épuisé par la peine infligée par sa mère. Il entra comme un spectre qui voulait rester invisible. Joséphine était dans la cuisine, le garçon soupira de soulagement. Les bruits du petit-déjeuner retentissaient avec la radio. Le poste annonçait les nouvelles de la journée. Toujours, sa mère écoutait en tremblant à l'idée d'un nouveau changement. Le départ des

¹²⁴ Prière de Saint-François d'Assise. Charles cite un extrait sélectif de cette prière.

Français l'avait traumatisée. Chaque matin, elle se réveillait avec la conviction qu'un coup d'Etat se préparait. Charles suivit son père qui le mena dans le salon et le fit traverser la pièce.

- Dépêche-toi, Charles. Francesco était nerveux. Ta mère ne doit pas te voir comme ça.
- Oui, papa.

Son père le pressa et le poussa dans la salle de bain avec lui. Il avait préparé sa chemise et son pantalon. Avec vivacité, Francesco ouvrit l'eau chaude. Il l'encouragea à accélérer. Il devait se déshabiller et se doucher. Il attendait dans un coin. Son père avait pris une serviette pour l'aider à se toiletter. Il lui désigna la baignoire d'un geste. Charles s'approcha. Son père lui passa le tissu sur le visage. L'eau était une délivrance. Ce cadeau était le plus précieux de tous. En silence, le liquide effaça les sévices et les disputes de la veille.

Habillé, il portait son honneur à nouveau. Francesco afficha un sourire satisfait et manifesta son soulagement d'une expiration souriante. Il parut heureux de voir son fils propre à nouveau. Derrière son habit, il était l'image d'un garçon de sept ans qui s'apprêtait à aller à l'école. Il lui prit la main. Il le conduisit dans sa chambre. Il devait préparer ses affaires. Charles aperçut Micheline qui attendait. Son père soupira en la découvrant en chemise de nuit assise sur son lit.

- Et toi ? Tu as décidé de faire quoi ce matin ? demanda Francesco à la petite fille.
- Je vais à l'école moi aussi, papa.
- Bien. Mais dis-moi, est-ce une tenue pour aller à l'école ça ? La petite fit non de la tête. Son père afficha un sourire. Où est ta sœur ?
- Avec maman, dans la cuisine, répondit l'enfant.
- Bien. Que vas-tu mettre aujourd'hui ? demanda le père pris au dépourvu... Francesco se tourna vers l'armoire. Il s'occupait rarement des enfants. Où est ta blouse ?
- Maman la pend derrière la porte, expliqua Charles.
- Je vois que tu sais mieux que moi, s'amusa Francesco.
- Les vêtements, c'est l'étage d'en haut pour Micheline, continua le garçon.
- C'est ça, confirma Francesco en découvrant les vêtements pour l'enfant de quatre ans.
- Papa, je peux mettre une jolie robe ? demanda Micheline.
- Nous n'en avons pas, Micheline, répondit le père. Nous sommes trop pauvres pour acheter une robe.
- Une jupe alors ? La joie de l'enfant ne comprenait pas le désarroi du père.

- Bien. Voilà une chemise, une jupe, un gilet et des chaussettes. Il les posa près de la petite fille et lui donna un baiser doux. La petite le regarda avec ses grands iris noirs, une expression heureuse sur son visage.
- Papa, Micheline ne sait pas s'habiller, elle est trop petite.
- Mais si je sais, protesta l'enfant en se mettant debout. Elle prit l'habit et chercha l'ouverture pour la tête.

Le père et le fils rirent en la voyant lutter. Elle finit par trouver les boutons. Sans se laisser décourager, elle commença à les retirer un à un. Charles s'approcha. Il se décida à aider à sa sœur sous les yeux apaisés de leur père. Ce dernier s'approcha à son tour. Ensemble, ils terminèrent de vêtir Micheline. La petite se laissa faire avec obéissance. Le silence était synonyme de simplicité. La tendresse du père apaisait la douleur du fils.

D'un geste, le père pointa le salon où la table était dressée. Le café chaud, le pain, le miel et quelques fruits constituaient le repas rituel. En silence, les enfants rejoignirent la salle à manger où Joséphine attendait. Charles tira la chaise sans la regarder. Francesco aida sa fille à s'installer. Le garçon lança une œillade discrète à sa mère. Elle était impassible. Elle était murée dans le même mutisme que la veille. Dans un silence éloquent, elle ouvrit la Bible. Joséphine voulait donner une éducation catholique à ses enfants. Elle répétait la rigueur de Magdalena.

- « L'Éternel a brisé le bâton des méchants, La verge des dominateurs.
Celui qui dans sa fureur frappait les peuples, Par des coups sans relâche, Celui qui dans sa colère subjuguait les nations, Est poursuivi sans ménagement.
Toute la terre jouit du repos et de la paix ; On éclate en chants d'allégresse,
Les cyprès même, les cèdres du Liban, se réjouissent de ta chute :
Depuis que tu es tombé, personne ne monte pour nous abattre.
Le séjour des morts s'émeut jusque dans ses profondeurs,
Pour t'accueillir à ton arrivée ; Il réveille devant toi les ombres, tous les grands de la terre, Il fait lever de leurs trônes tous les rois des nations. »
Esaïe, Chapitre 14, Ancien Testament, cita Joséphine. Paroles du Seigneur.
- Amen, répondit Francesco en effectuant un signe de croix.
- Amen, répétèrent les deux enfants.

C'était le signal. Les deux bouches juvéniles se précipitèrent vers la nourriture. La vaisselle bougea et s'entrechoqua avec leur entrain et déjà, ils saisissaient leurs tartines. Charles était affamé par la nuit froide, l'absence de dîner et la solitude de sa souffrance. Il ignorait sa mère, seul son estomac comptait. Les fourchettes piquaient et les ventres se remplissaient. Après quelques minutes, Francesco rompit le silence.

- Alors, quelles sont les nouvelles ce matin ?
- Ils ont signé, annonça Joséphine lugubre.
- C'est bien... « L'Éternel a brisé le bâton des méchants, La verge des dominateurs », reprit Francesco en souriant. Une lecture choisie par hasard ?
- Une lecture qui parle de la souveraineté des Nations. Nous venons de perdre la nôtre, cassa Joséphine. L'Apocalypse est à notre porte. J'ai hésité avec le texte du Jugement dernier.
- L'Apocalypse, voyons ma chérie, calma Francisco. Les Français viennent de perdre un Etat qui n'était pas le leur. Laissons une chance au sultan.
- Tu es pour qui, nom de Dieu ? Les Arabes ? s'agaça Joséphine.

Tout respirait l'angoisse dans le corps de Joséphine. Sa peau blanche était ternie par ses pensées obsédantes. Ses yeux étaient ombragés par son anxiété profonde. Elle retenait ses émotions derrière un masque impassible. Avec le temps, Francesco avait découvert les ombres de son épouse. Il était resté subjugué par sa beauté, sa force et son autorité. Son hypnose avait été altérée par le caractère d'une femme qui comprimait le silence de toutes ses forces.

- Joséphine, cela fait des mois qu'on en parle, rappela Francesco. C'est normal qu'ils aient fini par signer.
- Bien. L'épouse souffla en regardant son café. Nous devrions aller dans le Nord.
- Et quoi ? Attendre que les Espagnols signent à leur tour ? Francesco bougea les épaules avec un tremblement moqueur. C'est une question de jours avant que Franco signe à son tour.
- Et tu trouves ça drôle ? Tu as trois enfants à nourrir dans un pays qui va être géré par des sauvages ! sonna la femme avec angoisse.
- Et que proposes-tu ? cingla Francesco. Je ne suis pas français, tu n'es pas française. Nous n'avons qu'une terre... Et c'est ici.

Joséphine serra son poing en expirant lourdement. Charles écoutait la conversation de ses parents en se rappelant la leçon de la veille. Le maître avait expliqué que les Français allaient donner le pouvoir aux Marocains... Au sultan Mohammed. Il leur avait dit que les Marocains voulaient retrouver leur pouvoir perdu en 1912. Ça faisait loin. Ses deux parents n'étaient pas encore nés. Lui, il ne voyait pas trop ce que ça changeait. Son copain Pierre lui avait expliqué que les Marocains étaient des dégénérés qui ne savaient pas gouverner. Il disait que les Français reviendraient.

- Je suis française par mon père et mon grand-père, grinça Joséphine. Et mes enfants sont français. Nous pouvons aller en France comme les autres.
- Et quoi ? Je n'ai pas de travail en France. Nous restons ici, un point c'est tout.

Francesco afficha un sourire hypocrite après avoir répété l'expression que sa femme et sa belle-mère aimaient employer. Joséphine fulmina et se leva pour se diriger vers la cuisine. Charles observa la tension entre ses parents et il s'aperçut que son ventre avait changé. Depuis qu'il avait vomi, il n'entendait plus les cris, les insultes et les mémoires. Il s'était confié à son père et tout semblait avoir disparu. Il parut satisfait quand sa mère revint dans le salon avec des figes séchées. Elle en déposa plusieurs devant son mari et en donna quelques-unes à son fils. Micheline tendit sa main mais sa mère l'ignora.

- Ce n'est pas pour toi, Micheline, décréta Joséphine. Tu es trop petite.
- Fais-lui goûter, s'enjoua Francesco. C'est une bonne idée pour le petit déjeuner.
- Les figes, Charles, contrairement à ce que l'on croit, ne sont pas des fruits, commença Joséphine en coupant le fruit sec en deux. Ce sont des fleurs. Elles sont fécondées par un insecte qui pond les œufs à l'intérieur.
- Fécondé ? Ça veut dire quoi ? interrogea l'enfant innocent.
- Et le mâle meurt pour laisser la femelle sortir féconder ailleurs, déclara Joséphine avec âpreté. « Féconder » Charles, cela signifie « donner des fruits. »
- Je veux un morceau, demanda Micheline avec spontanéité.

Francesco toussa immédiatement, les mots de Joséphine lui avaient fait avaler de travers. L'épouse trancha à nouveau le fruit en deux pour réduire les morceaux avant de les donner à sa fille. Charles observa son père qui avait saisi de l'eau pour faire passer son malaise. Le garçon

bouda sans comprendre. Sa mère donna quelques sections minuscules du fruit à sa fille qui les enfourna dans sa bouche avec un plaisir évident.

- C'est bon, approuva l'enfant de quatre ans.
- Oui, c'est bon, répéta Joséphine. Tu vois Charles, j'ai grandi dans une maison où il y avait des arbustes partout. C'étaient des oliviers... Et des figuiers.
- Joséphine, s'il te plaît, avertit Francesco qui avait saisi l'intention de sa femme. Ce n'est vraiment pas le moment.
- Quoi ? Je raconte mon enfance à mon fils. J'ai le droit non ? Joséphine enfonça ses pupilles dans les yeux azurs de son mari.
- Oh oui tu peux, concéda Francesco. Après l'avoir fait dormir sur le pallier, parlons donc d'enfance et d'innocence.
- Les Français vont quitter le Maroc, Dieu sait ce que ce pays va devenir ! Joséphine se leva. Tu oublies que nous vivons chez les sauvages. Demain, c'est toi qui aura la gorge tranchée !

Charles bondit. Il était terrifié. Il écarquilla les yeux en regardant sa mère. Il était pétrifié par le mot. Joséphine quitta la salle à manger pour rejoindre la chambre où France avait commencé à pleurer. Le silence plana. Charles considéra les figues avec horreur. Il lâcha le fruit sec avec dégoût et resta abruti par l'échange entre ses parents.

- Ne t'inquiète pas, Charles. Personne ne me coupera la tête, assura Francesco.
- Pierre, il m'a raconté que son cousin, il a tué un Arabe dans la rue, haleta l'enfant avec torpeur. Les Arabes, ils sont revenus la nuit. Et ils ont coupé la tête de son cousin. Et les Arabes, ils ont mis la tête dans leur jardin pour venger leur honneur !
- Pierre dit des bêtises. Personne ne décapite plus personne...
- C'est la vérité, s'écria Charles. Je t'assure !

Charles observa son père baisser son regard. Il semblait acculé par les événements. En quelques heures, il avait vécu la signature de l'indépendance du Maroc par les Français, la punition excessive de son fils et l'aveu d'un de ses plus grands secrets. Francesco croyait aux défunts qui parlaient à côté de lui et il savait combien cette vérité le hantait. Sa grand-mère avait exercé comme clairvoyante toute sa vie. Son épouse condamnait ce qu'elle appelait les affaires de « bonnes femmes. »

- Charles, que les morts puissent nous parler ou non, c'est sans importance, commença Francesco. Mais crois-moi quand je te dis que personne ne me coupera la tête, c'est compris ?
- Mais papa...
- Cette conversation est terminée. Francesco se leva affichant un poids sur ses épaules. Prépare tes affaires, je t'emmène à l'école.

Sans ajouter un mot, Charles obéit à son père. Il débarrassa la table pendant que Francesco porta les chaussures à Micheline. Il passa dans sa chambre et récupéra son cartable. Il se mit à chanter la Marseillaise avec automatisme. Ces paroles-là, il les retenait mieux que les prières de sa mère. L'hymne de la France le rassurait. Et maintenant, les Français allaient partir. L'enfant se demanda qui avait raison. Son instinct lui dictait la réponse. Les Français allaient quitter le Maroc et il aurait voulu que sa mère parte avec eux. Il passa dans le couloir et entendit sa mère qui parlait à France pour l'endormir. Joséphine l'appela, Charles se figea avec obéissance.

- Charles ? C'est toi, n'est-ce pas ?
- Oui maman, l'enfant avala sa salive avec une certaine appréhension. Il entrouvrit la porte.
- Je t'ai puni hier, tu as compris pourquoi ?
- J'ai dit que je parlais aux morts, répondit l'enfant.
- Personne ne peut parler aux morts, Charles, tu m'entends ? ordonna Joséphine. Ça n'existe pas.
- Tu as peur des fantômes, c'est ça ? Joséphine afficha sa dureté en entendant le mot.
- Tu racontes des sottises. Pars maintenant, tu vas être en retard à l'école.

Il décala en direction de la porte, trop heureux de quitter sa mère. La pierre de l'immeuble était douce à nouveau. Il avait détesté dormir dans le couloir froid et odieux. Il était heureux de le retrouver. Charles rejoignit l'école sous la surveillance de son père. Sur le chemin, ils ne prononcèrent pas un mot emportés par les bruits de la ville. Le garçon avait le cœur léger. Son père avait reconnu ses visions. Peu importait cette mère cruelle qui l'accusait de mensonges, Charles n'était pas un menteur.

Quand il arriva dans la cour où quelques gamins jouaient au ballon, Charles retrouva sa joie. Il lâcha son cartable avec empressement et se précipita pour courir. Il bondit avec ferveur et

étonna ses copains qui étaient moins alertes que lui. Charles aimait le football, c'était le sport de son père. Il marqua un but et éclata de joie. Il pouvait libérer sa colère. Personne ne pouvait le punir. Personne ne pouvait le contredire, le sermonner ou le museler. Il était libre. Charles se dépensa avec fougue et avec démesure.

- Charles, ça va ? Son ami Pierre s'était approché de lui.
- Mon père dit que les Arabes, ils ne coupent plus les têtes, répéta Charles essoufflé.
- Ton père est italien. Il n'aime pas les Français.
- C'est pas vrai, rétorqua le fils de Francesco. Il me fait réciter la Marseillaise tous les jours pour que je sois un bon français.
- Un Italien ne sera jamais Français, cracha le copain.
- Tu dis ça parce que tu vas partir en France et pas nous.
- Vous n'allez pas partir en France ? Pierre sembla inquiet.
- Non... Mon père veut rester ici.
- Ah... Et il croit vraiment que les Arabes vont pas vous découper ?
- Mon père est gentil, protesta Charles. Personne ne lui veut du mal.
- Ah ça c'est sûr ! C'est ta mère qui est méchante, assura le copain. C'est une folle.
- C'est une cochonne, décocha Charles sans hésiter.
- C'est un démon !
- C'est une sorcière !
- Et qu'est-ce qu'on fait aux sorcières ? décocha le petit français avec amusement.

Pierre interpella les autres enfants. Le garçonnet aimait les histoires de sorcières. Sa grande sœur lui racontait et il répétait. Les gamins adoraient ces anecdotes remplies de magie, de potions et de sortilèges. Tous s'assemblèrent autour de lui. Les gamins étaient excités. Ils connaissaient le rituel. Ils se retrouvaient pour rire. Ils se moquaient avec innocence. Les magiciennes étaient mauvaises. Elles avaient des verrues et des nez crochus. Charles lui savait. Pierre racontait des bêtises. La vérité, il la connaissait. Les spectres venaient la nuit pour dire les secrets aux enfants qui voulaient dormir. Cette fois-ci, il préféra se taire. Charles voulait s'amuser avec ses amis comme un enfant de son âge.

- On les boue ! On les jette ! On les mets dans une marmite !
- Une marmite comment ?

- Une marmite pleine de feu ! crièrent tous les gamins en tapant dans les mains. Ils rirent la gorge ouverte. L'entrain collectif remplit le ventre du fils de Francesco.
- Et comment elle devient la sorcière ? exulta Charles avec excitation.
- Toute brûlée ! Dans la marmite, on l'a mise toute nue et elle a perdu son chapeau pointu, son balai et ses boutons !
- Hiyaaaaaa ! La cloche accompagna les cris.
- Allez les enfants. C'est l'heure de la classe.

Les gamins s'alignèrent avec obéissance. Les groupes se formèrent et chaque maître guida les enfants à l'intérieur. Charles s'approcha de sa place, le poids de la fatigue sur ses épaules. La nuit continuait. Il sentit ses membres trembler. Son cœur battait à toute vitesse. Il essaya de contrôler la douleur thoracique qui envahissait sa poitrine. Son ouïe se coupa, il s'isola dans la sueur, les palpitations et l'effroi. Un crachat s'expulsa. Un vomissement se déversa. Le sang jaillit de sa bouche. Sans s'en apercevoir, il s'effondra et se frappa sa tête contre le bois du bureau.

Trois heures après sa crise, Charles reprit connaissance. Il avait entendu les bruits autour de lui. Il réalisa qu'il était allongé dans une chambre d'hôpital. Sa mère se tenait à côté de lui. Il resta les yeux fermés. L'enfant ne voulait pas que sa mère l'approche, le touche ou le voit. Il ferma les poings et récita une prière, puis deux, puis trois. Il demanda de l'aide à Nonna, cette grand-mère qu'il n'avait pas eu le temps de connaître. La femme apparut avec un sourire. Elle posa sa main invisible sur ses yeux. Elle caressa son œil gauche. La lumière apaisa la chambre.

Le silence calma les paroles silencieuses. Le dialogue muet s'installa entre la mère et l'enfant qui faisait semblant d'être dans le coma. Le souvenir des mots méchants, accusateurs et remplis de peur planait. Charles sentit son œil cligner. Il voulait s'ouvrir. Il résista en implorant Nonna. A cet instant, la porte grinça. C'était Micheline accompagnée de leur grand-mère Magdalena, Charles ouvrit les yeux.

- Charles, tu es réveillé n'est-ce pas ? Joséphine avait une expression angoissée. Elle dévoila son inquiétude.

L'enfant ne répondit pas, son teint était pâle. Sa mère posa une main sur lui avec soulagement et culpabilité. Magdalena sortit pour appeler le médecin et Joséphine la suivit. Micheline

s'approcha du lit de son frère. Charles bougea la tête vers elle avec un sourire. Il était content de la voir. Sa sœur posa ses grands yeux noirs sur lui avec innocence. Charles relâcha les poings. La silhouette avait changé. La tête décapitée avait déménagé, elle était entrée dans la tête de Micheline. Il écarquilla les yeux en toussant. Un reflux inattendu déboula, il vomit de la bile jaunâtre. Des larmes tombèrent sur la fillette qui cria de peur. Elle quitta le lit pour se réfugier dans la jupe de sa mère.

- *C'est ton tour maintenant. La malédiction est une histoire de famille. »*

Partie 5 : Tronc de Figuier

France, 1955

« La mielleuse figue octobrine
seule a la douceur de vos lèvres
qui ressemble à sa blessure
lorsque trop mûr le noble fruit
que je voudrais tant cueillir
paraît sur le point de choir
ô figue ô figue désirée
bouche que je veux cueillir
blessure dont je veux mourir.

C'est dans cette fleur qui sent si bon
et d'où monte un beau ciel de nuées
que bat mon cœur
Aromatiques enfants de cet œillet plus vivant
que vos mains jointes ma bien AIMÉE
et plus pieux encore que vos ongles
Et puis voici l'engin
Et puis voici l'engin avec quoi pêcheur.

JE

Capture l'immense monstre de ton œil
Qu'un art étrange abîme au sein des nuits profondes. »
Guillaume Apollinaire, *La mielleuse figue*.

Chapitre 13 : Un attentat contre sa Majesté

Micheline, Skhirat 1971

« Et pour que je ne sois pas enflé d'orgueil,
à cause de l'excellence de ces révélations,
il m'a été mis une écharde dans la chair,
un ange de Satan pour me souffleter et m'empêcher de m'enorgueillir.
Trois fois j'ai prié le Seigneur de l'éloigner de moi,
et il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse.
Je me glorifierai donc bien plus volontiers de mes faiblesses,
afin que la puissance de Christ repose sur moi.
C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses,
dans les outrages, dans les calamités, dans les persécutions,
dans les détresses, pour Christ ;
car, quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. »
Corinthiens 12, *La Bible*.

Des chuchotements. Des sons embaumaient les voix. Les ombres dans le ciel menaçaient les lumières dans les nuages. Des silhouettes agressives dévoilaient du noir à foison. Toujours des mots parsemaient sa tête. Ils obstruaient la raison. Toujours des peurs gangrenaient son sang. Elles se répétaient en boucle. La peur du vol s'installait. La peur du viol l'obsédait. Toujours des images revenaient. Elles accéléraient ses nuits. Elles défilaient de plus en plus vite. Sa tête se plaquait contre un mur. Son corps se disloquait. Micheline était allongée contre le cadavre de son esprit. Ses yeux fixaient la peinture. Ils divaguaient à travers les résonnances de ses paroles incompréhensibles.

Une grotte. Une montagne. Une nuit.

*Malleus Maleficaru*¹²⁵.

La femme est responsable de tous les maux. Un fil coupe. Ses pores puent. Son âme ment. Son sexe a faim. Elle dévore les hommes à l'ombre de la lune.

¹²⁵ *Le Marteau des sorcières*, de Jacques Sprenger et Henri Institoris publié en 1486 ou 1487, réédité 34 fois.

Micheline ferma les yeux. Elle se plongea dans son esprit. Un tunnel de neurones s'anima. Un labyrinthe de connexion se réveilla. Des portes fermées choisissaient des voies sans issue. Des passages évitaient des mondes parallèles. Le temps était fini et l'espace étouffait. Le corps recevait trop d'informations dans sa tête, elle ne pouvait pas les traiter. Micheline percevait les détails. Les règles de France avaient commencé. Le dégoût de Joséphine jugeait le pénis de Francesco. L'envie de sa peau s'opposait à l'obligation de la pénétration. Le lit conjugal était son devoir d'épouse. Elle cherchait des excuses. Le travail la fatiguait, il empêchait le mariage sexuel du soir.

La voix continuait de parler. Micheline formulait des phrases en latin. Elle murmurait en allemand. Elles avaient été écrites par deux hommes. Ils voulaient condamner les femmes sorcières. Ils voulaient empêcher les pratiques païennes. La sorcellerie était soi-disant une puissance démoniaque. Micheline lisait le texte. Ce vieil écrit du XV^{ème} siècle avait condamné quatorze générations. C'était la malédiction des femmes. Elle circulait dans leur sang, leur mot et leur identité.

Une femme sorcière est un ennemi pour l'homme.

« Qui a dit ça ?

Elle voyait tout. Elle entendait tout. Elle savait tout. Micheline avait compris. Joséphine n'aimait pas le devoir conjugal. Elle était comme sa mère. Elle subissait. Magdalena avait rejeté sa mère. Leur colère se répétait. Elles détestaient leur sexe inférieur. Elles refusaient la transmission. Joséphine et Magdalena avaient eu des fils. Elles avaient procréé un mâle. Elles avaient accompli la reproduction de la violence. Elles s'étaient punies. Ces deux corps vomissaient les hommes et elles étaient femmes à travers leur dictat.

- You make me feel like a natural woman¹²⁶. Je sais le regard des hommes. Il te définit pour te rendre impure et coupable. Hystérique ! Arrête d'être femme.

Micheline détestait savoir. Elle ne voulait pas entendre. Elle ne voulait pas voir. Elle ne voulait pas comprendre. Elle était déchirée par la vérité. Elle était condamnée. La prison des femmes

¹²⁶ « Tu me fais sentir femme », chanson d'Aretha Franklin.

était insupportable. Elle voulait un autre destin. Elle voulait se rebeller. Elle voulait empêcher les pères, les fils et les frères de l'approcher. Elle voulait émasculer les hommes. Elle voulait une figue, une dague et un poing.

Micheline partit en transe. Les images défilaient. Une salle luxueuse était remplie. Un cercle d'admiratrices riait autour d'un homme noble. Il découvrait un visage pur au milieu des femmes superficielles. L'attraction était fatale. Son cœur aimait. Instantanément, la reconnaissance de l'amour opérait. Il la séduisait. Il détenait le pouvoir social. Il était l'héritier riche, le mâle dominant et le séducteur à qui personne ne résistait. Elle avait modéré. Sa douceur était son rempart. Elle savait que leur lien était là, fort et puissant. Les temps les réuniraient. La fusion intangible viendrait avec l'évidence de l'univers. La lumière enveloppa un esprit qui flottait. Un chemin s'ouvrit. L'histoire appelait les sens de la jeune femme.

- Pourquoi es-tu là ?

Micheline voyait les mémoires défiler devant elle. Les cellules racontaient l'héritage de l'humanité. C'était une logique quantique. Chaque atome était comme un nouveau livre. Elle quitta la salle pour une nouvelle histoire. Une femme avait un fil doré. Elle opérait un ventre. Elle sauvait une vie, celle de l'enfant. La mère mourait en couche. La ventrière était accusée de sorcellerie. Son procès était odieux et injuste. La foule avait accusé la sage-femme pour mieux se complaire dans la peur. La médecine des femmes gênait.

- Je suis un mouton noir qui résiste pour la justice de l'âme.

Micheline hoqueta. Elle entendait tout. Elle voyait tout. Elle savait tout. Elle ne voulait plus entendre. Elle se tapa la tête. Elle voulait que les histoires partent. Elle voulait arrêter son esprit. Elle voulait vider ses pensées. Elle ne voulait plus voir. Elle cogna ses yeux. Elle voulait les transpercer. Elle voulait arrêter la vue. Elle voulait vider ses iris. Elle ne voulait plus savoir. L'amnésie aurait été la meilleure arme. Elle devait effacer sa mémoire et vivre enfin.

- Je suis omnisciente, n'est-ce pas ?

- Ça va Micheline ?

Sa sœur. Elle était encore là. Elle était toujours là. Encore et toujours là, elle affichait ses yeux d'innocence et sa joie de vivre. Elle était aveugle. Elle avait un trou dans la tête, personne ne pouvait être toujours heureux de tout. Elle ignorait la noirceur de leur âme, de leur famille et de leurs racines. Elle, Micheline Villa, voyait tout. Elle savait tout. Elle comprenait tout. La grand-mère dans l'appartement à côté d'eux, elle dormait avec un poignard sous son lit. Les grands-parents dans leur atelier, ils cachaient un bébé mort-né dans leurs poumons. Sa mère derrière son masque, elle dissimulait sa haine pour les hommes. Sa fausse admiration pour son mari était un mensonge. Sa vénération violente pour son fils était son jeu sadique.

- Tu as encore pris le tableau de l'entrée ? Pourquoi ?

France se tenait à côté d'elle au pied de son lit. Elle pointa la broderie que sa sœur avait décroché de l'entrée. France ne comprenait pas cette manie. Micheline emportait cet objet avec elle. Elle passait son doigt dessus. Elle caressait la forme. Elle murmurait des bruits incompréhensibles. France savait ce que ça signifiait quand elle le faisait, Micheline était repartie dans ses poussées délirantes. Elle devait s'éloigner d'elle. La cadette se dirigea vers son lit.

- Laisse-moi tranquille avec ton sang.

France se glaça sur place. Elle avait rougi. Elle avait honte. Les règles, c'était interdit d'en parler. Micheline opta pour un rire sadique. Les règles, c'était son nouveau souffre-douleur. Elle pouvait l'insulter, la menacer et la maudire. Le sang, c'était impur. Le cycle, c'était l'infériorité de leur espèce. Micheline pensa à tous les mots qu'elle pouvait cracher à sa sœur. Ses yeux se noircirent. Elle entra dans le couloir de ses visions.

- Une femme est morte avec un bébé dans son ventre à cause de toi.
- Tu dis des bêtises. C'est encore une de tes histoires de sorcières.
- Tu sais ce qu'est une figue ?
- Je ne vois pas le rapport.
- Un mâle qui s'est tué pour laisser la femelle se reproduire.
- ...
- Nous c'est le contraire. Les femmes meurent pour les hommes.
- Tu dis n'importe quoi.

- Je vois tout. Je sais tout, affirma l'adolescente. Aussi non, comment est-ce que je saurais que tu as du sang dans ta culotte !
- Oh Micheline ! France voulut pleurer.
- Va, France. Va te plaindre aux parents ! Gamine !

France arrêta la pleurnicherie qui pointait. Elle se redressa et reprit le livre qu'elle lisait dans le lit superposé de leur chambre. Elles étaient dans la maison près de la mer. Le cabanon était petit. Il était en bois. Il était peint en orange et blanc. Sa mère voulait une autre couleur. Le bleu des autres, c'était ennuyeux. Il faisait humide avec l'océan à côté. Il faisait doux. Le temps était lent et clément. France se concentra sur les lignes. Elle voulait ignorer le changement que son corps avait vécu. Sa mère avait été indifférente. Elle lui avait tendu un paquet de serviettes et l'avait congédiée.

- Maintenant, tu sais pourquoi les femmes sont maudites, avait dit Joséphine avec dureté. Tu n'as plus qu'à te cacher comme nous toutes.

Les mots résonnèrent dans le silence de la chambre d'enfants. Micheline était prostrée contre le mur du grand lit. Elle voyait tout, elle savait tout et elle comprenait tout. Sa mère disait qu'elle était folle. Son père disait qu'elle était rêveuse. Son frère disait qu'elle était la rejetée de la famille. Elle jeta un coup d'œil à France. Elle se tenait face à elle. Elle, elle ne lui disait jamais rien de méchant. Elle avait peur de ses histoires de « sorcière ». France se trompait, ce n'étaient pas des histoires. Micheline en était certaine. Ce qu'elle voyait, c'était la réalité.

France s'était allongée. Elle lisait. Elle paraissait si fragile. Elle était si naïve. Ses deux iris au bleu profond étaient sa frustration. Micheline détestait les yeux enchanteurs de France. Ses joues étaient parsemées de taches de rousseur. Elles semblaient rire avec ses pommettes saillantes et son nez trop grand. France était jolie, elle était la préférée de ses parents. Son père la vénérât. Il riait avec elle. Sa mère la tolérât. Elle lui parlait sans l'insulter. Adolescent, son frère se moquait de sa prédominance nasale pour la faire taire. Adulte, Charles était parti étudier en Suisse. Seule avec la cadette, Micheline propageait la haine qui vivait dans ses tripes. Elle avait une mission. Elle voulait tuer le cœur de sa petite sœur.

- Tu es si bête. Tu ne comprends rien, cracha Micheline.

Micheline sortit des draps de son lit pour expulser sa sœur au loin. L'adolescente resta figée, l'incompréhension sur son visage. L'aînée poussa son épaule comme pour l'écraser contre le mur. Le livre tomba. France se contenta d'attendre.

- Tu n'es pas ma sœur. Tu n'es qu'une illusion, chuchota la jeune femme plongée dans la noirceur de ses pensées. Il y a un squelette dans la terre. Et il siffle. Quand il vient la nuit, c'est pour mieux te hanter.
- Micheline, je connais tes histoires, s'agaça France habituée aux délires de sa sœur. Est-ce que je peux lire mon livre ?
- Tu sais que tu es morte.
- Vraiment ? Comment ?
- Je me souviens des couloirs, des chaises et des crissemets sur le sol. Je me souviens des visages inquiets qui contrastaient avec ceux qui me souriaient. J'ai fini par les confondre.
- ...
- Sans m'en apercevoir, j'ai glissé dans une infinie couverture, un manteau chaud et une source douce. Une main me guidait. Des voix ont chanté et j'ai ressenti de la lumière.
- Tu dis n'importe quoi.
- Toi aussi, tu connaîtras la mort dans ton ventre.
- Oui, Micheline.

France approuvait. Micheline savait qu'elle jouait la domination. Elle était comme sa mère. Elle disait oui pour se débarrasser de son mari. Elle disait oui car elle avait perdu son âme. Joséphine était une silhouette habitée par le noir. France était une âme encore fraîche et vivante. Micheline aurait voulu la dévorer. France était du sang frais. France était une source jeune. Elle pouvait être sacrifiée. Micheline devait boire son innocence. Son sang coulait. Il était temps qu'elle connaisse les ombres.

- Ton sang, France ! C'est celui de Madeleine ! surgit Micheline violemment. Elle se leva pour étendre ses bras vers le ciel.
- Madeleine ? Quelle Madeleine ? demanda France qui avait appris à rester calme et à parler à sa sœur.
- Marie, Anne et Madeleine... Toutes des femmes !
- Ah... La Bible cette fois-ci.

- La vierge, la mère et la pute... Toi, moi et la sorcière !
- Oui. Et alors ?
- Les femmes sont inférieures, France. Souviens-toi !
- Oui. Et alors ?

Au loin, l'éclat de la mer tonna avec l'eau qui explosait sur les rochers. La nuit était tombée et les étoiles planaient sur le cabanon. C'était le surnom donné à la maison en bois que leurs parents avaient achetée en 1953. Micheline avait un an. France n'était pas née. Les fantômes, eux, étaient là depuis des siècles. La terre, le sable et la barrière des récifs chantaient autour d'elles. Les saisons vidaient et remplissaient les bancs d'eau entre les bras des paysages marins. Micheline voyait la beauté qui s'étirait autour d'elle. Ce lieu, il était la libération de son histoire. Elle ferma les yeux, les rêves marchaient avec elle.

- Je vois la grotte. France. Espagne. Navarre.
- Navarre ? De France et de Navarre, s'amusa la cadette.
- Tais-toi. Je vois !
- Que vois-tu ?
- Je vois des mains pourpres, des mains magiques... Des mains en or.
- Vraiment, soupira France qui lâcha l'espoir de lire son livre, le spectacle de sa sœur commençait.
- « L'amour est enfant de bohème », fredonna Micheline.
- « Il n'a jamais connu de loi. Si tu ne m'aimes pas, je t'aime. Et si je t'aime, prends garde à toi ! » récita joyeusement la jeune adolescente qui adorait l'opéra de Georges Bizet.
- Prends garde à toi ! Carmen a tué son amant.
- Ce n'est pas l'histoire voyons.
- Mais si, insista Micheline qui plaça un tissu sur la lumière pour tamiser l'ambiance de la chambre. Elle l'a frappé et il est tombé dans le salon.
- ...
- Il a été assommé. Il est mort après.
- ...
- Chez lui.
- ...
- Et il a maudit. Il a maudit sa propre fille.
- Mon Dieu, c'est pire que d'habitude.

- Je vous maudis, vous les femmes. Je vous maudis vous les mères, les putes et les hystériques ! Je vous maudis Maria Lucia et Soledad ! Que vos hommes meurent sous vos yeux !

France repoussa ses draps pour sortir du lit. Micheline se tenait au-dessus d'elle avec ses yeux endiablés. Sa peau exsudait. La sœur fut stoppée. Elle avait peur. Elle se figea sur place. L'aînée pouvait frapper. Son poing était fou. Elle était en transe. Elle était le délire. France ferma les yeux. Son visage était lumineux. Elle était angoissée. Sa terreur s'imprimait dans ses cellules, pas sur ses traits. Elle apprenait à porter un masque, comme sa mère. Elle croyait en l'amour, comme son père.

- Tu sais que ce que j'entends ?
- ...
- Soledad, Maria Lucia et Elisa !
- Qui ?
- Ces femmes, ce sont des sorcières.
- ...
- Carlos, il est mort ! Salvador, il est mort ! Antonio, il est mort ! Tous morts brutalement. Tous des criminels. Tous tués par nous, les femmes !
- Micheline s'il te plait.
- Les femmes tuent les méchants. Sans que personne ne le sache, affirma la jeune femme avec certitude. C'est ça, la vengeance des femmes.
- Micheline, arrête s'il te plait.
- Tu sais que la guerre tue les hommes. La guerre punit les violeurs. Allez donc à la guerre, bande d'agresseurs. Vos bâtons sont vos fusils et vos grandes morts !
- Micheline, arrête je t'en supplie.
- Chez nous, ce sont les femmes qui tuent les maris. Vengeance !

France désespéra. Elle s'avança et sortit du lit superposé pour se planter près de la porte. Elle saisit la poignée avec discrétion. Elle ne voulait pas que Micheline voie sa manipulation. Elle espérait ouvrir. Sa sœur était dans son délire. Quand elle parlait, elle devenait aveugle. La nuit habillait ses yeux. Son regard partait dans un autre monde. France espérait quitter cette chambre. Elle voulait rejoindre le salon et fuir le délire.

- Toi, France. La Patrie de l'espoir ! Pars ! cria Micheline. Allons ! Enfant de la Liberté ! Le jour de la mort est arrivé. Contre nous de la tyrannie. Le drapeau ensanglanté nous trahit ! Fuis France. Fuis ton sang impur et abreuve ton sillon d'une nouvelle terre !

France bascula la poignée et ouvrit la porte. Un grincement accompagna son mouvement. Le rire démoniaque de Micheline s'ébruita. La jeune femme bondit hors du lit. A cet instant, Joséphine entra dans la chambre. Micheline sursauta. D'un geste, elle enleva le tissu de la lumière. Son cœur battait avec son souffle haletant. De la sueur tombait de ses cheveux et sa chemise de nuit était mouillée par ses actes. Elle se renferma derrière son ombre, sa crinière noire et ses yeux poignards.

La scène. Les ombres avaient disparu. France se tenait essoufflée. Elle était blanche. Elle portait la douleur. Micheline était debout sur le lit. Elle était puissante. Elle tenait son poing avec elle. Dignement, elle porta son récit au-devant de sa mère. La fille de Magdalena trembla malgré elle. Micheline ressemblait à sa grand-mère. La cadette était le portrait craché de Maria.

- Ça suffit, Micheline, prévint Joséphine avec sécheresse. Il est l'heure de dormir ! Tu fais trop de bruit.
- Elle racontait une histoire. France bredouilla. Elle craignait sa mère et sa sœur. Elle ressemblait à Francesco. Diplomate, elle voulait la paix. Ce n'est rien.
- Vraiment ? Et de quoi parlait cette histoire ? lança Joséphine les bras croisés.
- Oh, voyons maman, c'est une de ces histoires de spectres que Micheline aime tant... temporisa la dernière de la fratrie.
- Pas du tout, se rebiffa Micheline. C'est une histoire vraie !
- Ah bon ? France comprit que ses efforts pour épargner sa sœur de la colère de leur mère étaient inutiles.
- Raconte, insista Joséphine. Puisqu'il s'agit d'une histoire vraie !

Micheline bondit sur le lit pour dominer l'espace. Après son saut, elle fit face à sa mère avec une insolence provocatrice. A peine plus grande que Joséphine, Micheline était dotée d'une constitution frêle. Avec la lumière sombre, la jeune femme de dix-sept ans parut soudainement plus imposante. Son physique menaçait sa mère. Joséphine trembla malgré elle. Elle reconnut la violence. Elle connaissait cette autorité depuis ses sept ans. Ses yeux la trompèrent. Joséphine voyait un spectre, Micheline tenait la dague dans ses mains. Elle était Mouloud et elle voulait

lui couper la tête. Elle réprima la peur en serrant son poing et ses dents. Sa mâchoire crissa avec le tonnerre de sa colère.

- Connais-tu la Carmencita ? Elle jette des sorts aux hommes. Elle séduit ses amants... Et elle tue leurs enfants.
- Vraiment ? Joséphine plissa les yeux pour se moquer de sa fille.
- Tu ne connais pas l'histoire, hein ?
- Ce n'est pas l'histoire de Carmen.
- Non. C'est l'histoire de ta grand-mère.

Le ton était rêche. Le ton était vérité. Le ton savait. Micheline comprenait tout. Micheline savait tout. Micheline voyait tout. Sa clairvoyance était le fardeau de sa sœur. Sa folie était l'héritage de sa mère. Elle portait. Elle était la continuité. Elle était le secret qui vivait. Elle était la bouche qui récitait. Elle entendait la vérité. Elle était faible d'esprit, forte de son âme. Joséphine était plissée par les fracas de sa fille. Elle soupira. Les délires et la honte dominaient. Le respect avait disparu et avec lui, le déshonneur était mort décapité. Elle fixa Micheline.

- Ma grand-mère ? Joséphine s'arracha la voix. Tu ne l'as jamais connue, pauvre folle !
- La fille bâtarde de Soledad. Elle est née grâce à Josefina. Maria Lucia regardait... Micheline pointa le ciel. Depuis sa croix brodée !
- Pardon ? Joséphine sentit son rythme cardiaque s'accélérer.
- Carlos, c'était un Duc ou un prince ?

Micheline s'arrêta, Joséphine écarquilla les yeux. Elle se tourna vers France. La benjamine eut un geste qui signifiait son ignorance. France était diplomate. France ressemblait à Francesco. France avait un secret elle aussi. Les idées fusaient dans la tête de Micheline. Qui parlait ? Qui entendait les mots ? Qui savait la vérité ? Une sorcière était méchante. Elle accédait au pouvoir de la connaissance. Une sorcière était puissante. Elle assumait ses pouvoirs de clairvoyance. Une sorcière faisait peur. Elle était plus forte qu'un homme.

- Et l'autre ?
- L'autre ?

- Manuela est née à Trentin. C'était la bâtarde d'un prêtre. Elle est partie avec Maria Luigia à Vérone pour changer de vie. Elle s'arrêta quelques secondes. Elle ferma les yeux. Puis, le sorcier s'est caché dans son église mais Dicaste¹²⁷ l'a persécuté !

Micheline éclata de folie. Un instant suffit. Elle sauta sur le matelas. Les ressorts répondirent à son délire. Ils crièrent un secret resté caché. Elle se mit à taper. Elle se mit à exulter. Les voix tapaient dans son corps. Les nerfs cognaient dans ses pensées. Les veines déchargeaient les traumatismes de ses organes. Toutes les cellules criaient l'inconscient. La psyché avait pris l'autoroute. Il n'y avait plus de blocages. L'accès était direct, il permettait le défoulement, la libération totale et le délire absolu.

- Et toi, Joséphine ? Quel est ton secret ?
- Micheline, descends tout de suite !
- Toi aussi. Toi. Toi. Toi aussi, tu as un secret !
- Tais-toi.

Joséphine saisit le corps de sa fille et l'assit de force. Dans un mouvement de haine, la mère décocha une frappe de son poing. Les doigts écrasèrent la mâchoire. La tête subit la pression. Le cerveau toucha le mur. Micheline fut propulsée. La douleur l'assomma. Un fracas de fer. Les os avaient crissé. Francesco entra. Il découvrit sa fille sonnée et sa femme immobile. Elles haletaient. France pleurait, cachée par la porte. Le père hallucina. Les éclairs brûlaient le ciel nocturne.

- Mais que s'est-il passé ? France était abasourdie, muette et effrayée. Micheline pleurait. Elle leva les yeux vers Joséphine.
- Je te hais ! Elle voulut porter ses mains à la gorge de sa mère mais fut empêchée par son père. Je te hais ! Elle lui cracha à la figure.
- Ça suffit ! Calmati Maledizione¹²⁸ !

L'Italien avait surgi, il était enterré depuis trop longtemps. Francesco saisit les bras de Micheline. France emporta Joséphine. La mère se débattait. Un esprit était avec elle. Elle criait. Le masque était tombé. Sa peau suait. Ses cheveux s'étaient dressés. Ses yeux sortaient des

¹²⁷ Prénom porté par le personnage de l'inquisiteur dans *Malleus Maleficarum*.

¹²⁸ « Calme-toi nom de Dieu » en italien. L'expression reprend l'usage de « malédiction ».

orbites. La violence était fatiguée. Tant de cris. Le feu brûlait. Sa maison était en flamme. Son corps était brûlant. Joséphine était possédée par la folie. Telle mère, telle fille. France céda. Joséphine se précipita sur Micheline.

- Joséphine, non.
- Tu veux ma mort.
- Possédée !

Micheline tomba à terre et se cogna à nouveau. Le sol froid accueillit le front et le cri. France était affolée. Elle se précipita vers sa sœur. Elle s'était évanouie. Francesco saisit le corps de sa femme. Les jambes brassaient le vide. Des cris. Joséphine était excédée. D'un mouvement puissant, le père transporta la mère. Un coup retentit comme une déflagration. Francesco avait ouvert l'eau de la douche. Le bruit avait explosé avec lui. Il avait versé de l'eau glacée pour calmer Joséphine. Il avait puni sa femme comme un enfant excité. Le liquide ruisselait, son épouse tremblait. Francesco frotta ses cheveux pour l'apaiser. La mère expira puissamment. L'esprit de Joséphine se relâcha. La femme s'éteignit.

- Papa.
- Mets ta sœur au lit et ferme votre chambre. Tu dormiras dans le salon.

La nuit tonna dans le cabanon. La honte était sur le visage de la mère. L'épouvante était dans l'être de la dernière. L'échec était dans le cœur du père. Seule Micheline était apaisée. Elle était entre deux mondes. Elle était dans les bons souvenirs. La sœur l'allongea. Elle se trouva seule dans la chambre. La porte se ferma, France partit aider son père. La solitude régna, Micheline était heureuse. Elle était seule. Elle avait atteint l'espace solitaire de la vengeance.

Micheline sait. Le secret. Le secret des femmes. Leur pouvoir secret. Le sexe secret. Celui qu'elle peut vivre seule. Les doigts sur son sexe. Elle masse son clitoris. Elle imagine un corps. Le sien. Il est embrassé. Il est sucé. Il est plaisir. La tension vient. Des contractions. Ça tire. Ça tend. Ça déchaine les nerfs de sa main. Ça prend patience. L'attente devient insupportable. Les femmes aiment leur utérus. Il les rend folle. Folle à la folie. Folle de leur sexe. Folle des sensations. Des cliquetis. L'eau qui sécrète. L'eau qui mouille. La respiration est plus lourde, plus intense et plus vibrante à chaque mouvement de la main. Du doigté.

- Oui.

Micheline sait. Le secret. Le secret du sexe. Le pouvoir du sexe. Le sexe seul. Il manipule la peau, les poils et le toucher. Les connexions neuronales. Il y a un cerveau dans son utérus. Lui, pas de blocages. La vitesse est limitée. Il faut passer les étapes. Il faut monter les marches. L'extase est à ce prix. Parfois la main est trop lente. Parfois l'électron se fait attendre. Souvent l'étincelle veut plus d'images. Elle nourrit la scène. La psyché est sa meilleure amie. Micheline exulte.

- Encore.

Micheline sait. Le secret. Le secret de l'attente. Le pouvoir de l'attente. L'appétit grandit. L'impatience aussi. Mais elle sait la gratification. Elle connaît le plaisir. Il suffit d'un basculement. Il suffit d'un instant. Tous les paramètres s'alignent. Le vagin, l'utérus et le clitoris. Une magie. La chaleur monte. L'onde grandit. Elle se multiplie. Elle irradie. Le sommet arrive. Il est un ticket pour le paradis. La colonne s'ouvre enfin. L'esprit atteint les étoiles. La voie lactée. L'univers infini.

- Qui a dit que le ciel était le plaisir ?

Micheline soupire. Elle caresse les sensations. La libération est si douce. Le corps est si bien. Tout est lointain. Tout est suspendu. Elle sait ce qui rend les femmes fortes. Leur main. Leur sexe solitaire. L'exaltation libératrice. Micheline s'endort. Elle est blottie dans les bras de la vérité.

La nuit. Le sommeil pèse sur la maison. La plage réveilla la mer avec le jour. Le long du sable, les pas avaient foulé le naufrage de la veille. Le père et la fille échangeaient. La famille avait exulté tant de violence. Ils ne connaissaient pas cette nature. La fille était étrangère à cette sœur qui dormait. Le mari était ignorant de cette femme qui cuisinait. Ils cherchaient à se couper de ce monde agressif et inconnu. Ils voulaient la douceur et la tendresse des liens du sang, pas la mort et la peur des différences.

Brutalement, une déflagration retentit avec l'horizon lointain. La tête était lourde. Le réveil était pénible. Le corps avait dû revenir. Elle avait quitté le ciel. Elle était dans sa chair. Micheline

était amère. Son père criait au loin. Il devait toujours l'empêcher de vivre. Il devait la maltraiter. Elle leva l'oreille. Sa mère s'était arrêtée de cuisiner. France avait monté les marches avec angoisse. Joséphine voyait son pire cauchemar se dérouler sous ses yeux.

- C'est la guerre !

Des coups de fusil éclatèrent dans le silence. Ses os s'entrechoquèrent. Son cœur se serra. La torpeur accompagna les voix. Les soldats remplissaient le paysage. Les silhouettes noires sillonnaient avec le soleil. Des policiers venaient la chercher. Elle le savait. Micheline se cacha sous la couverture. Son père ferma les volets en bois. France entra dans la chambre de ses parents en pleurant. Joséphine s'était précipitée. Micheline les entendit gémir. Francesco termina de barricader le cabanon. Dans le noir, il rejoignit les deux femmes et il alluma la radio.

Dans sa chambre, Micheline tremblait. La couverture était chaude. Son corps suait. Elle entendit les murmures. Les phrases s'accumulèrent dans sa tête. Les juges étaient là. Leurs robes aussi. Les accusées défilaient. Les témoignages aussi. Les hommes crachaient. Ils dénonçaient les rites sataniques. Le sabbat. La femme était assise. Elle était digne. Son visage était fier. Elle ne se laissait pas impressionner.

- Je n'ai jamais participé à des sabbats.
- Avouez, Sorgina¹²⁹.
- Je suis Elisa. Je suis une sage-femme. Je suis éduquée et une femme de science. Je n'ai rien à voir avec une sorcière.
- Vous invoquez des esprits, nous avons des témoins.
- Je parle aux ancêtres.
- Aux ancêtres ? Lesquels ?
- Je suis une sage-femme. J'aide les femmes à accoucher. Qui va aider les femmes dans leur travail ? Vous, monsieur ?
- Des femmes sont mortes à cause de vous. Avouez, Sorgina.
- Les femmes meurent oui ! Elles meurent en couche. Elles meurent en avortant. Elles meurent car elles sont violées, battues et violentées. Qui va les aider ? Vous, monsieur ?

¹²⁹ « Sorcière » en basque.

Non. Vous les jugez ! Vous les traitez de putains et vous m'accusez d'être une sorcière car je les aide ! Où est votre charité Monseigneur ?

Micheline était en transe. Elle voyait les images du procès. La sorcellerie était au cœur des débats. Les inquisiteurs accusaient cette femme. Elle était une femme médecine. Ses mains étaient douces. Ses mains étaient expertes. Elle connaissait le secret des plantes. Elle croyait aux divinités de la nature. Elle parlait de résurrection. Mais elle ne citait pas la Bible. Elle parlait d'autres textes. Elle était savante. Elle citait les Grecs. Elle récita un texte par cœur. Les juges étaient impressionnés. L'époque était mauvaise pour les femmes puissantes. Elisa devait mourir sur le bûcher.

- Ils ne savent pas si sa Majesté est en vie.

Dans la pièce voisine, la radio évoquait un possible coup d'Etat. Des invités à l'anniversaire du roi avaient tiré. Il y avait eu des victimes. Les fusillades avaient résonné au loin. Des personnes avaient marché sur la plage. Ils cherchaient à se réfugier. Francesco décréta qu'ils resteraient à Skhirat pendant la nuit. Des soldats patrouillaient. La zone était trop risquée. Micheline entendait le cœur de Joséphine se serrer. Il criait de torpeur.

- Je t'avais dit. Nous aurions dû quitter ce pays de sauvages.
- Joséphine, ça suffit.
- Ces Arabes, ils vont te tuer. Ils vont tous nous tuer.
- Entre Micheline et toi, je me demande comment je vais vraiment mourir.
- C'est toi qui veux ma mort.

Les discussions. Ses parents continuaient la haine. France était partie dans le salon. Elle essayait de cacher son angoisse avec des cartes. Elle jouait au solitaire. Tout était si absurde. Aucun d'eux ne s'occupait d'elle. Une bosse était née sur son front. Son œil commençait à noircir. Un bleu tirait son avant-bras. Elle était les chocs. Elle était ignorée. Elle renforça l'emprise de la couverture sur elle. Elle voulait retourner dans son monde. Elle voulait retrouver Elisa, elle seule donnait du sens. Elisa apaisait son esprit.

- Micheline, ça va ?

Sa sœur. Elle était encore et toujours là avec sa peau tachée et sa peur au ventre. Les cartes n'avaient pas réussi à l'occuper. Elle avait l'angoisse dans les entrailles. Elle avait allumé la lumière de leur chambre. Elle ouvrit la fenêtre. Le volet était toujours fermé. Elle voulait aérer. La maison s'étouffait. Son père avait barricadé pour les protéger. L'air était devenu comprimé. Micheline soupira et sortit de sous sa couverture.

- Tu as entendu ? Il y a eu un attentat contre sa Majesté, tu te rends compte ? Juste à côté. Maman dit que les Français vont revenir.
- Cela fait quinze ans que les Français doivent revenir.
- Ne me dis pas que tu n'as pas eu peur ?

Micheline regarda sa sœur. France avait peur. Elle bouda. Micheline avait peur aussi, mais pas des soldats du Roi ou des rebelles. Elle redoutait sa mère. Elle aimait Elisa. Elle voulait se réfugier avec elle. Elle voulait faire défiler son histoire. Elle voulait savoir pour mieux se venger. Micheline croyait en ses visions. Elle savait qu'elles lui racontaient l'arbre généalogique de Joséphine. L'arbre, c'était la force. Micheline regardait la vérité du figuier droit dans les yeux.

- Tu te souviens du tremblement de terre ? France expiait sa peur.
- L'immeuble tremblait, se rappela Micheline. Tu avais cinq ans, tu étais terrifiée.
- C'était différent.
- Pourquoi ?
- Les coups de fusil, Micheline... Tu as entendu ?
- J'ai entendu pire.
- Je n'ai jamais eu aussi peur.
- Les mots sont pires que les explosions.
- Pardon ?
- Je dois parler à ta mère.

Micheline se leva. France avait tremblé. Tout le monde était encore sous le choc. Sa mère était assise sur le lit. Francesco était dans le salon, il essayait de joindre un ami. Il avait éteint la radio. Il voulait connaître la situation. Il hésitait. Il voulait rester à Skhirat mais il devait rentrer à Rabat. Le travail l'appelait. Le danger était difficile à évaluer. Micheline passa dans la

chambre en l'entendant échanger au téléphone. Joséphine avait les yeux baissés. Elle était pensive. Elle sursauta en voyant sa fille.

- Micheline.
- Maman.

Elles se regardèrent les yeux dans les yeux. Micheline avait la vision lâche. Elle accusait avec les épaules baissées. Elle était l'inquisitrice silencieuse. Elle était l'eau qui s'installe sans dire. Elle était la vipère qui attend en silence. Elle était la lionne tapissée dans l'ombre prête à bondir. Micheline était la vengeresse masquée. Elle voulait surgir sans gloire ni honneur.

- Tu m'as frappée.
- Oui.
- Encore une fois.
- Oui.
- Tu n'as rien à me dire ?
- Pourquoi racontes-tu ces histoires, Micheline ?

Micheline se rappela la transe. Elle avait oublié. Tout revint à sa mémoire. Ses divagations l'avaient distraite. Elle avait entendu la grand-mère parler. Elle avait vu sa fuite. Elle avait su la vérité. Elle trembla. L'adolescente de dix-sept ans se relâcha. Son corps se détendit. Il reprit une apparence normale. Elle quitta les labyrinthes de son esprit. Elle retrouva sa nature. Micheline sourit à sa mère. La honte déchirait l'évidence de leur relation. Elle détestait sa mère. Micheline se tourna et appela sa sœur. France qui observait depuis la chambre s'approcha. Elle s'assit à côté de sa mère.

- D'où vient ta grand-mère, maman ? La voix était douce.
- D'Espagne. Elle s'appelait Maria Munoz.
- C'était son nom de jeune fille ?
- Non... Joséphine avala sa salive. Les larmes montèrent.
- Tu n'es pas obligée de nous dire, calma France.
- Evidemment. Micheline fusilla sa sœur du regard. Tu prends la défense de sa Majesté.
- Micheline, nous avons tous été choqués.

- J'ai dit la vérité, n'est-ce pas ? Maria Munoz était une enfant bâtarde d'un noble espagnol.
- Oui, approuva Joséphine. France se tourna, éberluée.
- La bonne nouvelle... C'est que nous avons du sang noble ! L'adolescente avait les yeux amusés.
- Oh toi !

Micheline s'exaspéra. Sa sœur était toujours optimiste. Francesco raccrocha. Il arriva dans la chambre. Il découvrit la scène. Les trois femmes étaient dans la même pièce. Micheline avait son œil au beurre noire. Joséphine avait la honte sur sa peau. France souriait. Il soupira et s'assit de l'autre côté de sa femme. Il leva les yeux vers sa fille qui était debout.

- Jean confirme. Il est plus sage de rester ici. Il paraît que des militaires sont partis à Rabat.
- A Rabat ? Joséphine voulait quitter cet endroit.
- Il semble que sa Majesté soit vivante, murmura Francesco.
- Ah... Lui, a survécu. Joséphine soupira et leva la tête vers sa fille. Je ne vous ai jamais parlé de ma grand-mère parce que mon père me l'a interdit.
- C'était pour vous protéger, continua le père.
- Parce que tu savais ? Micheline avait décelé la vérité.
- Oui.
- Car toi aussi, tu caches les secrets de ta mère.

Micheline savait. Francesco ferma les yeux. Il avait l'impression d'être à un procès. Il était cerné. Joséphine le regarda. France aussi. Micheline régnait. Elle était la Reine. Elle était sa Majesté. Elle avait réussi son coup d'Etat. Elle avait confronté ses parents. Elle s'était vengée. Les insultes avaient eu raison des humiliations. Micheline savait que l'histoire d'Elisa était vraie. La vérité avait gagné, même les fous pouvaient avoir raison.

- Je suis folle. Je suis bête... Pas vrai ?

Micheline quitta la pièce et déverrouilla fermeture après fermeture, cadenas après cadenas, serrure après serrure. Personne ne bougea dans la maison. Elle ouvrit la porte. Le calme régnait sur la plage. Des passants continuaient d'errer. La fusillade était toujours rugissante. Des

militaires et des chevaux circulaient. Elle sortit et bloqua l'entrée d'un geste. Elle inspira en ouvrant les bras. Elle faisait face aux agresseurs. Ils avaient suivi les ordres. Ils avaient voulu venger l'affront. Ils croyaient en la République. Ils défiaient Dieu, la Nation et leur Roi. Elle souffla. Hassan II était prisonnier, elle était libre.

Les vagues jaillissaient. L'océan était lisse. La journée touchait la course du soleil. C'était l'été. La chaleur était vigoureuse. Elle baissait avec les heures qui passaient. Micheline observa les récifs. Ils racontaient l'angoisse, la terreur et la stupéfaction. Des hommes étaient morts. Ils gisaient sur le sol. Il y avait eu de la violence. Il y avait eu de l'acharnement. C'était sanglant. Elle sourit. Elle voyait le Roi. Ce jeune roi était un quarantenaire dotés de beaux yeux, d'une élocution parfaite et d'un charisme magnétique. Il était face à ces assaillants. Sa Majesté Hassan II était calme. Le souverain était dominateur.

- *Les hommes sont plus forts. Les hommes sont supérieurs.*
- Non ! Les hommes sont lâches. Taisez-vous avec vos esprits méchants.
- *Nous sommes venus te condamner.*
- Je suis venue vous libérer.

Le vent léger souffla. Il apporta les secrets du palais. Le Roi récitait le Coran. Il apaisait les esprits. Il exerçait son pouvoir. Il était divin. Il était suprême. Il était si puissant. Micheline saisit la force de ce monarque. Elle savait que Joséphine le respectait. Francesco aussi. Ils l'aimaient. Ils lui étaient fidèles. Ils disaient admirer la France. Ils disaient tout et son contraire. Ils étaient la haine dans l'amour. Ils étaient le paradoxe de leurs racines. Elle regarda la terre. Le sable devant leur chalet en bois s'étalait. Les herbes grasses s'agitaient. Une couleuvre dormait quelque part dans un fourré. Micheline entendait son souffle serein.

- J'entends tout. Je sais tout. Je vois tout. Micheline exulta. Elle cria au paysage, le monde à ses pieds. Je suis omnisciente. Je suis une sorcière.

La paix. Il était dix-sept heures. Le souverain avait réussi à déjouer ses attaquants. Le maître avait repris le pouvoir. Elle entra dans la maison. Elle ferma serrure après serrure, cadenas après cadenas, fermeture après fermeture. Elle écouta le silence. L'heure était venue de faire parler la victoire. L'heure était venue de faire taire la défaite. Elle rejoignit sa famille toujours immobile dans la chambre de ses parents. Les trois membres levèrent les yeux vers elle.

- *Quelle est la main qui te donne le fruit ?
Quelle est la tête qui t'offre le mystère ?
Quelle est la bouche qui t'embrasse avec la force ?
Seule la demeure du sable déroule la terre.
Seule la maison d'argile intime le devoir.
Seuls l'honneur et la foi guident vers la vérité.
Lève-toi et avertis¹³⁰.
Ils perturbent les esprits des hommes par le délire, la haine et l'amour fou¹³¹.
Et tes vêtements, purifie-les¹³².
Car ce jour-là, tu le verras au jour où tu iras de chambre en chambre pour te cacher¹³³.
Ce jour-là, la vérité te parlera.
Sa Majesté a parlé.
Guide-nous Majesté ! Car je suis ton sujet et ta Princesse.
Je suis ta Belle et ton illusion.
Le chemin de ceux que Tu as comblés de faveurs, non pas de ceux qui ont encouru Ta
colère, ni des égarés¹³⁴.
Je sais que je suis malade.
Tu as raison Reine Mère.
Je suis possédée. »*

Micheline quitta la chambre pour celle des enfants. Sa chambre était son temple passé. Son sanctuaire immaculé était entaché dès la naissance. Elle était née coupable. Elle entra dans le palais de justice où la sentence était tombée. La condamnation avait continué le sort des femmes. Et avec elle, le couperet avait soumis. Des siècles de malédictions continueraient en silence. Micheline claqua la porte et se mit à pleurer.

¹³⁰ Sourate Al-Muddathir, verset 2.

¹³¹ Extrait du *Malleus Maleficarum*.

¹³² Sourate Al-Muddathir, verset 4.

¹³³ Les Rois, 22 : 25.

¹³⁴ Sourate Al-Fatiha, versets 6-7. Des récits rapportent que sa Majesté Hassan II a convaincu ses assaillants par la force de son discours et aurait récité cette sourate avec eux, mettant fin à la tentative de coup d'Etat contre lui.

Chapitre 14 : La vierge de Rabat

Antoine, Paris 1979

« Le Bienheureux Seigneur dit :

On parle d'un figuier sacré impérissable dont les racines sont en haut et les branches en bas,
dont les feuilles sont les versets védiques.

Celui qui le connaît, connaît le Veda.

Ses branches s'étendent vers le bas et vers le haut ;
elles croissent à partir des qualités, ont les objets sensibles pour bourgeons.

Vers le bas ses racines, entraînées par le lien des actes,
se prolongent dans le monde des hommes. »

Chant XV (extraits), *La Bhagavad Gîtâ*.

Deux yeux bleus. Deux yeux parfaits déployaient des pouvoirs hypnotiques. La spontanéité partageait une joie et une innocence délicieuse. Elle avait un amour pour la France rempli d'attentes. Ses paroles brillaient avec son rire bruyant. Ses silences brisaient la retenue. Le dîner se déroulait. Le monde était à refaire. L'avenir était conquérant. Il n'avait pas l'habitude de l'attention. Il était souvent invisible. Cette fois-ci, il était pleinement vu. Elle avait les yeux revolvers. Elle avait les joues roses. Elle était la fille aux cheveux clairs. Elle était différente. Cette étrangère était familière. Antoine était sous le charme de France.

Ils étaient invités à dîner. Un couple de copains avait conspiré pour l'organiser. France était la confidente de Christian, le fiancé de Martine, son amie fidèle. Elle avait insisté. Elle voulait l'aider. Elle l'encourageait à dépasser ses peurs. Elle minimisait sa honte. Elle partageait son secret. Quand elle avait parlé de France, elle en avait fait des tonnes. Martine se sentait coupable. Elle voulait lui redonner confiance en lui. Antoine avait été brisé par Anne, son premier amour. Martine lui avait présenté cette femme volage qui l'avait manipulé. Elle culpabilisait et espérait se rattraper.

Antoine avait été éduqué par les curés. Il fallait attendre le mariage. Il avait trempé la cuillère avec Anne. Il était curieux. La jeune femme paraissait. Elle chantait comme elle récitait des poèmes. Elle représentait l'interdit et le mystère de la femme. Elle avait eu des conquêtes. Elle

était plus âgée que lui. Il devait s'en souvenir toute sa vie. Ses yeux étaient noirs. Ses cheveux étaient ondulés. Sa crinière était sombre. Elle avait le type espagnol. Elle avait des courbes aussi belles que celles d'une actrice. Elle portait une croix. Elle cachait son libertinisme. Antoine avait couché. Le fruit avait germé. Anne était tombée enceinte.

Le couperet. Les nuits d'effroi avaient suivi. Cette paternité, c'était la honte. Il suait dans les draps. Le Christ accroché au mur le regardait. Il avait péché. Il avait porté sa croix jusqu'à l'explosion du secret. Sa sœur avait su. Elle avait été sans répit. Elle avait été pire que les yeux du Christ. Elle avait répété. Toutes ses sœurs étaient venues le voir. Toutes ses sœurs l'avaient menacé. Il devait se marier. Il devait réparer. Anne avait éclaté de rire à la proposition. Elle l'avait utilisé. Elle avait menti. Il n'était rien. Elle voulait rendre un amant jaloux.

Antoine s'était désespéré. Il avait supplié. Anne avait accepté un compromis. Il l'accompagnerait. Il viendrait avec elle pour couper l'embryon. Le curetage était un mot qu'il ignorait. Il avait été horrifié. La jeune femme était sans répit. Anne avait menacé. Il devait venir. Il devait lui tenir la main. S'il refusait, elle irait voir ses parents et elle le dénoncerait. Elle l'humilierait. Antoine avait consenti. Il était coupable. Il était victime d'un chantage. Antoine était parti voir sa tante Mylène.

Sa marraine. Mylène s'était mariée tard. Elle avait l'esprit rebelle. Elle l'avait protégé. Elle aimait ses cheveux blonds. Ils avaient foncé avec l'âge. Elle aimait ses yeux. Il avait dû les cacher derrière des lunettes. Elle aimait son sourire. Il le ternissait avec la cigarette. Antoine était complexe et complexé. L'admiration était difficile à gérer. Il refusait les attentions, les baisers et les compliments. Seule sa marraine continuait. Jeune diplômé, à la recherche d'un travail, il puisait sa force dans le soutien inconditionnel de cette femme. Sans hésiter, elle avait accepté. Sans hésiter, elle l'avait soutenu.

Dans le couloir, Mylène observait. Elle avait trouvé la solution dans le secret d'une clinique. Son visage était doux. Il était toujours doux. Si doux. Elle émanait un halo apaisant. Sa marraine était si différente de sa mère, de ses sœurs et des femmes qu'il connaissait. Elle était l'indépendance. Elle cultivait une liberté traditionnelle. Elle était clairvoyante, Anne ne méritait pas leur aide. Ils étaient présents parce qu'ils étaient « des gens bien élevés. »

- L'opération est terminée.

- Ça s'est bien passé ?
- Oui.

Le regard du médecin était lourd. Sa marraine le chassa d'un mouvement. Mylène se tenait à côté de lui. Il aurait voulu disparaître. Un trou de souris aurait suffi. Un trou de souris était trop grand. Un trou de puce serait mieux. Sa marraine ne jugeait pas. Elle accompagnait. Elle gérait. La copine était sortie. Elle portait un pantalon blanc et une chemise en broderie toute aussi immaculée. Antoine contempla cette blancheur incongrue. Elle mentait au monde. Elle affichait sa virginité. Elle paradait avec son corps intact. Mylène se leva. Ses yeux s'étaient moqués.

- Du blanc, quelle bonne idée.
- Tu te moques de nous ?
- Pourquoi ?
- Rentrons.

Ils étaient partis. Dans la voiture, le silence régnait. Mylène l'avait déposée chez ses parents. Elle avait dit « à bientôt. » Sa marraine avait répondu « je ne crois pas. » Seule cette femme était capable de trancher pour lui. Ils s'étaient retrouvés tous les deux dans la Citroën Dyane blanche. Au fil des rues vers Versailles, Mylène partagea son secret. Elle aussi avait eu des amants avant de se marier. Elle n'avait pas attendu. Elle avait appris une vertu essentielle, celle du stérilet. Elle parla des nouvelles méthodes de contraception. Tous ces mots étaient interdits. Antoine entendait de loin. Il se sentait sale et coupable. Sa foi était bafouée. Il condamnait son ignorance. Il était entouré de sœurs mais il ne connaissait rien au fonctionnement du corps des femmes. Après cet épisode, deux faits étaient rentrés dans sa tête. Il détestait les hôpitaux et il resterait célibataire, pour toujours.

Puis, France était entrée dans sa vie. Elle était là, cette vierge dont il avait toujours rêvée. Timide, les critiques résonnaient. Maladroit, l'indifférence le déchirait. Nerveux, le mépris le dévorait. Antoine était le garçon d'une grande fratrie. Ses six grands frères étaient excellents et flamboyants. Un frère était mort à deux ans, l'autre était un secret. Ce frère invisible était enfermé dans un institut. Il avait cinq sœurs. L'aînée était gentille avec lui. Il avait une jumelle. Elle avait l'intelligence. Il était le raté. Il était le dernier, le turbulent et l'inconnu dans la masse. Depuis quelques mois, il était le coupable. Il était le fils qui cachait un lourd secret.

- L'écrivain, c'est votre oncle ?
- Oui.
- Vous êtes son neveu ?

Affirmatif. Antoine paraissait. Il n'avait pas grand-chose à défendre. Seul son nom était une marque. Il avait fait une mauvaise école, la dixième meilleure école de gestion économique de France. C'était risible. Son aîné avait fait Polytechnique¹³⁵. Le deuxième était diplômé d'HEC¹³⁶. Le troisième était avocat. Il était le médiocre sur l'échelle familiale. Seul son nom était sa réussite. Toute la famille détestait l'oncle Charles. Il était trop rebelle. Ses écrits avaient dérangé. Il avait trop dit sur leur histoire familiale. Son père avait ordonné le silence. Antoine était fier de le rompre. Son père ne l'avait jamais soutenu. Il pouvait le trahir pour séduire France.

- Et vous l'avez connu ?
- Oui. Un peu. Même si... Vous vous en doutez. Il ne s'est pas fait que des amis dans la famille.
- Je comprends. Sa pauvre mère. C'est votre grand-mère... n'est-ce pas ?
- Oui. Elle est décédée, j'avais... Il réfléchit tout haut. J'avais sept ans.
- Ah, sept ans, c'est suffisant pour se souvenir.
- C'est vrai.
- Comment était-elle... Dans la réalité ?

Antoine afficha une risette satisfaite. France s'était dévoilée. Elle était de ceux qui détestaient son oncle. Cet écrivain avait trahi sa mère en exposant sa violence. Il raconta sa grand-mère, sans la raconter. Il la connaissait si peu. Elle était rigide. Elle était dure. Elle était autoritaire. Elle était une mère comme les autres. Sa mère n'était pas différente, peut-être un peu plus gentille. Sa mère était toujours absente. Elle était toujours fatiguée. Antoine avait connu sa mère autant que sa grand-mère, avec la distance que le salon et l'éducation imposaient.

Antoine préféra décrire l'auteur, ce Dieu mythique que le public adulait. Il était le succès des librairies. Il était cette icône de la littérature française. Il avait vendu des millions de livres. Ce rebelle s'opposait à sa classe, véritable produit de la révolution des soixante-huitards. Il

¹³⁵ Ecole d'ingénieurs et grande école française.

¹³⁶ Ecole des hautes études commerciales et grande école française.

vociférait contre sa mère pour rejeter sa race. Il était contre les Bourgeois. Il détruisait ce que ses parents représentaient. Il avait dénigré ses origines. Il s'était placé en victime et il était devenu un modèle. Antoine aimait les victimes. Il était la victime des femmes, lui aussi.

- Ma mère l'a exclu de la famille.
- Pourquoi ?
- Disons qu'il a fait beaucoup de conneries.
- Comme quoi ?
- Il a comparé ma mère à une poule pondeuse ! Il rit avec moquerie.
- Ah bon ? France bredouilla comme gênée. Pourquoi ?
- Nous sommes treize enfants.
- Treize ?
- Oui. Enfin. Nous ne sommes plus que onze. Et j'ai une sœur jumelle.
- Une sœur jumelle ?
- Oui. Elle est médecin. Elle est interne. Elle est bien plus douée que moi.
- Votre mère a été enceinte douze fois !
- Oui. Et j'ai plus d'une trentaine de neveux et nièces.
- Une trentaine de neveux et nièces...
- C'est un domaine où mon père a battu son frère...
- Pardon ?
- Oui. L'écrivain n'a eu que six enfants. A peine la moitié.

Antoine décrivit ses frères et sœurs. Michel, l'aîné était le fils prodige. Il occupait un bon poste, une femme de sang noble et quatre filles magnifiques. Anne, la grande sœur l'avait éduquée à la place de sa mère. Antoine aimait celle qu'on surnommait Anisette. Elle était sa mère par procuration. Elle s'était mariée jeune pour fuir l'éducation qu'elle donnait à ses frères et sœurs. Son deuxième frère Georges était le plus stratège. Il le martyrisait et il était le seul à le gêner. Il était marié et avait quatre enfants.

- C'est probablement le plus dur et le plus gentil avec moi, déclara Antoine avec émotion.
- Il compte pour vous.

Antoine poursuivit. Paul, son troisième frère était décédé en bas âge. Un autre secret s'appelait Francis, le quatrième garçon. Il était caché par la famille à cause de son autisme. Pauline était

forte et volontaire. Mariée à un homme dur, elle avait trois fils. Elle était enceinte et on priait pour qu'elle ait une fille. Antoine se noya dans son propre récit. Avec onze frères et sœurs à présenter, il faisait roman de bonne famille. France buvait ses paroles. Elle entendait la légende de la bourgeoisie catholique française s'incarner sous ses yeux.

- Lucie est mon insatiable jumelle. Elle vient de se marier. Avec un docteur. Cela mets la pression sur la dernière, Cécile.
- Quelle famille. C'est incroyable.
- C'est long. Vous avez tout retenu ?
- C'est trop long !
- Et vous alors, c'est plus court ?

France se lança dans les récits fantastiques de son enfance dorée. Elle avait grandi au Maroc. Elle avait des parents ouvriers. Ils dirigeaient un atelier à Rabat. Ils produisaient des pièces mécaniques pour les trains. Elle avait reçu une éducation catholique. Elle était allée chez les sœurs. A Paris, elle résidait au foyer pour jeunes filles. Elle trouvait la France très froide. Elle détestait Nanterre. Elle faisait des études de droit. Elle espérait finir sa licence et trouver un travail. Elle parlait sans filtre. Elle racontait sa joie de vivre.

Antoine la trouvait si innocente. Il envia sa naïveté. Lui, avait des parents absents. Son père était toujours derrière son journal avec une cigarette à la bouche. Sa mère restait au foyer. Elle gérant les courses. Elle était souvent dans le salon. Le week-end, elle jouait aux cartes, sa gauloise callée entre ses lèvres enfumait la pièce. Ils lui parlaient à peine. Antoine n'avait qu'une seule consigne, il devait faire le moins de bruit possible. Le benjamin devait s'effacer.

- Mes parents sont allés au Maroc.
- Vraiment ? Où ça ?
- Ils ont visité plusieurs villes.
- Vraiment ?
- Oui. Nous avons quelques originaux dans la famille. Des artistes, des voyageurs... Un de mes oncles vit là-bas. A Merzouga, c'est ça ?
- Merzouga ? Je ne sais même pas où c'est.
- Dans le sud je crois. Le désert ?

- Oh... Mes parents n'ont jamais visité le Maroc. Ils travaillent. Ils n'ont pas de temps pour visiter.
- Oui, je comprends. C'est normal.

France avait expiré. Elle était soulagée. Antoine raconta ce qu'il savait du Maroc. Ce pays était une exception. Cette nation était une réussite française et ce grâce au Général Lyautey. Antoine répétait ce qu'il avait lu dans les livres. Ses parents eux, avaient dit du Maroc qu'il était un pays civilisé. Ils regrettaient le départ des Français. Les villes étaient moins belles qu'avant. Les photos le montraient, seule Rabat, la capitale était restée belle, propre et agréable.

- Rabat, c'est ma ville. Je ne connais qu'elle.
- Et Paris, maintenant ?
- Pas vraiment. Mais mon père adore voyager. Il prend les petites routes quand nous allons en Espagne. Il adore Grenade, Alicante, Calpe... Nous avons un appartement là-bas.
- Quelle chance.
- Oh... Ce n'est rien comparé à la richesse de votre famille.

France avait les yeux bleus. Ils étaient grands ouverts. Ils avaient la taille de l'océan. Ils étaient impressionnés par lui. Ils voguaient dans ses récits. Antoine existait. Il était un navire dans son horizon. Il devinait. Il espérait aussi. Ses rêves visualisaient une robe blanche, un nom de famille et un statut social. France livrait ses pensées avec ses yeux. Elle murmurait ses projections. Elle montrait ses idéaux. Il n'avait qu'à les dérouler. Antoine continuait un roman inaudible.

- Je fais du volley-ball en équipe.
- Oh mon père jouait au football tout le temps quand il était jeune. C'est comme ça qu'il a rencontré ma mère.
- Elle jouait au football contre lui ?
- Non, voyons ! s'offusqua France. Son frère jouait dans la même équipe. Maman m'a raconté qu'elle a su qu'elle l'épouserait au troisième but.
- Au troisième but ? Pas au premier.
- Jamais deux sans trois ! Bon. Elle dit aussi qu'elle l'a épousé parce qu'il était beau et qu'il avait de belles chaussures.
- Vraiment ?

- Oui ! Un Italien avec de belles chaussures, on peut l'épouser les yeux fermés !
- Et bien... J'en parlerai à ma sœur.
- Oh, votre sœur devrait épouser un Français, c'est mieux.
- Mais votre père est italien, non ?
- Le meilleur des hommes.
- Si on suit cette logique, ma sœur devrait épouser un Italien !
- Non. Vraiment. Un Français, c'est mieux.

Antoine but une gorgée de vin pour effacer son malaise. Il ne comprenait pas. Il ne voulait pas comprendre. France avait un sourire, un de ces sourires exquis. Ce sourire roucoulait avec ses « je veux vous épouser » ostentatoires. Elle était la fille de son père. Elle admirait son père. Elle était la fille à son papa typique. Le défi naissait. L'instinct reprenait. Antoine voulait la conquérir. La bestialité était aiguisée. Antoine était gêné par le sous-entendu. La victoire était facile. Antoine voulait plaire. Il voulait séduire cette jeune fille fraîche et en fleurs.

- Je vous raccompagne au foyer ?

France accepta. Ses yeux bleus affichaient ses mots naïfs, sa virginité et son admiration. Elle le faisait exister. Il était propre. Il était immaculé. Elle le voyait, il était un Seigneur. Il la regardait, elle était à ses pieds. Quelques jours plus tard, il prenait un café avec Martine. Christian débarqua à l'improviste avec France. L'entremise continuait. Antoine saisit le sourire de son amie. Leur regard complice accompagna le sourire de France. Son torse se bomba. Son pantalon remua. Sa testostérone le titillait. Il était un séducteur. Il était un bon parti. France le regardait. Elle avait ce regard-là. Il était pris au piège. Ce jour-là, il sut que le chemin était tracé.

- Vous, ici.
- Et si on se tutoyait ?
- Mes parents se vouvoient. C'est ça la France.
- Pardon, je ne savais pas.
- On peut se tutoyer. C'est plus moderne.

Quelques semaines plus tard, il dînait avec France. Elle avait une jolie robe blanche. Elle portait du parfum. Elle cherchait un travail. Elle ne voulait plus faire de droit. Elle n'aimait pas les études. France était une jeune femme bien éduquée. Elle riait à ses blagues. Il la rendait

romantique. Elle parla des enfants qu'ils auraient. Elle avait eu cette phrase-là. C'était plié. Antoine rit. Ce soir-là, il sut qu'il devait la demander en mariage.

Le poids. Antoine aimait son oncle Charles pour son courage. Il avait osé défier. Il avait écrit. Il avait braillé mais au moins, il s'était rebellé. Antoine rêvait de différence. Il voulait la liberté. Il voulait s'extraire de ce monde qui l'oppressait. Les conventions imposaient le mariage, la famille et le travail. La vie se résumait à cette succession. C'était acide. C'était la seule réalité qu'il pouvait peut-être réussir. Il doutait. Face à ses démons, Antoine trouvait des réponses à l'église.

Comme tous les dimanches, il rejoignit ses parents à Versailles. L'église était son sanctuaire, son lieu repère. Il en avait fréquenté plusieurs. Celle de son enfance à Nantes. Celle près de leur grande maison de famille à Bougival. Celle de son pensionnat. Celle de la maison de Versailles où ses parents vivaient. Toutes étaient son sanctuaire, son lieu repère. Il aimait l'odeur de l'encens. Le signe de croix était son point de repère. Il appréciait la répétition. Il attendait la lecture. Il écoutait les mots. Il accueillait les Evangiles. Il entendait les prières. Il voyait la foi colorier les colonnes, la nef et les vitraux tournés vers le ciel.

- Papa, est-ce que je suis obligé de me marier ?
- Nous sortons de la messe, Antoine.
- Certes.
- Que prescrit notre Seigneur sur le mariage ?
- « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux ne feront qu'un¹³⁷ », cita le fils en pleine réflexion.
- Tu réfléchis.
- Je m'interroge.
- « Le cœur de l'homme peut méditer sa voie, mais c'est l'Eternel qui dirige ses pas¹³⁸. »
- Certes.
- Tu as déshonoré une fille ?

Antoine blanchit. Son père savait. Non, c'était impossible. Son père leva les yeux de son journal. Les yeux pénétrants de Pierre imposaient l'autorité de son visage fermé. Il afficha un

¹³⁷ Mathieu, 19 : 4-6.

¹³⁸ Proverbes 16 : 9.

sourire avec une tendresse discrète. Il lança un regard à son épouse. Marie portait des iris bienveillants sur son visage éprouvé. Elle cligna d'une œillade autoritaire en aspirant sa cigarette. Sa mère avait parlé. Elle se leva. Elle quitta le salon. Antoine soupira. Ils ne savaient pas. Ils ordonnaient selon les principes de l'éducation catholique.

- Ta mère a parlé.
- L'Eternel guide mes pas.
- C'est ça.
- Papa, les femmes décident-elles de tout ?
- Oui. Nous faisons seulement croire le contraire.
- Je vois.
- Marie-toi.

Cette distance. Le ton de son père résumait son éducation. Son enfance défila. Cette même empreinte était sur lui. Il vivait avec cette même retenue. Il n'avait été qu'une image lointaine. Il avait été un précepteur exigeant. Son père lui rappelait ses surveillants au pensionnat. Il avait la même rigueur. Il récitait ses leçons mot pour mot et lettre pour lettre. Il dérivait. Il recevait un coup de règle. Les doigts se crispaient. Il devait retenir la douleur. Il devait résister. Son père n'avait pas de règle. Il avait sa cigarette, ses lunettes et son autorité pour le discipliner. Sa mère revint avec des chocolats et du café.

- Maman, je vous ai parlé de France.
- La jeune femme du Maroc ?
- Oui.
- Nous allons à Fès à la fin du mois.
- Je sais.
- Tu veux que nous rencontrions ses parents, c'est ça ?
- Oui.
- Tu l'as demandée en mariage au moins ?
- C'est elle qui m'a demandé. Elle a parlé de nos enfants.
- Demande-lui, va !

Sa mère. Son corps était voûté et son ventre était étrangement plat. Elle avait aspiré ses grossesses avec son tabac. Elle avait mis de la fumée sur sa vie. Sa maternité avait affirmé son

éternel vague à l'âme. Elle avait supporté l'appétit de son mari. Les grossesses s'étaient enchaînées par devoir et par amour du devoir. Elle broyait du noir. Elle étouffait sa passion. Elle éteignait son goût de la vie. Elle avait été lessivée par treize enfants. Antoine touchait l'âme de sa mère. Il était le petit dernier. Il était le plus sensible. La sensibilité, c'était pour les filles. Sa mère l'avait regardé. D'un mouvement de cils, elle lui disait de montrer ses émotions. Antoine était soumis et partagé par des sentiments contradictoires. Antoine désirait, il n'avait pas le droit de désirer, il avait péché. Il n'y avait qu'une personne qui pouvait l'aider.

- Tu veux te marier ?
- Je ne sais pas.
- Tu te sens coupable.

Mylène. Sa marraine était la seule qui l'aimait, qui le comprenait et qui le guidait. Elle connaissait son esprit. Elle savait qu'il doutait. Elle entendait ses pensées. Il se dévalorisait, elle récitait une tirade à son honneur. Elle posait ses yeux sur lui, elle détectait ses tourments.

- Tu peux te marier, Antoine, tu n'as pas péché devant l'éternel. Tu as juste mis une fille enceinte hors mariage.
- C'est déjà beaucoup.
- Antoine, nous sommes en 1979 ! La révolution sexuelle a dix ans.
- Je devrais aller me confesser.
- Encore une fois ?

Mylène avait deviné. Antoine acquiesça. Il promit d'écouter son envie et non sa culpabilité. Quelques mois plus tard, il se tenait devant l'autel. Elle portait un voile. Elle affichait sa virginité. Elle avait des fleurs dans les cheveux. Elle avait des perles autour du cou. Elle avait une robe parfaitement repassée. Les enfants d'honneur avançaient. Elle riait. Elle était lumineuse. Ses frères l'enviaient, ses belles-sœurs aussi. Elle était exotique. Elle était classique. Elle parlait avec ses sourires. Elle enivrait le cœur. Elle l'avait hypnotisé. Elle avait ce pouvoir-là. Antoine croyait au mariage. Cet après-midi-là, il était victorieux.

- Ta femme, Antoine, est une vraie beauté. Une tante avait parlé.
- France est magnifique, Antoine. Bravo ! Un frère avait approuvé.
- Félicitations, Antoine, France est une réussite. Un cousin avait consacré son choix.

Antoine avait triomphé du péché devant l'éternel. A peine mariés, ils s'installèrent à Versailles en banlieue parisienne. France avait insisté. Son deuxième frère vivait à Versailles. C'était une ville royale. Elle se trouvait à trente minutes de Paris. Elle était cossue et chaleureuse. Elle était chère pour leurs salaires. Antoine gagnait moyennement sa vie. France découvrit qu'il n'était pas riche. Il n'avait pas le statut de ses frères. Il n'avait pas les mêmes ambitions non plus. Il voulait une femme moderne. Il voulait qu'elle travaille. France avait été déchirée en réalisant la vérité de leurs conditions.

- Tu rêves, ma chérie. Je ne peux payer pour nous deux.
- Je veux m'occuper de nos enfants.
- Nous n'avons pas les moyens. Tu dois travailler.
- Tu m'as menti, Antoine.
- Tu ne m'as jamais demandé France ! Et ta mère travaille, pourquoi pas toi ?
- Ma mère est obligée de travailler. Mon père ne lui a pas laissé le choix.
- Eh bien, ouvre les yeux France. Je suis comme ton père.

La réalité avait explosé à l'innocence de France. Elle pensait épouser un prince, un héritier et un noble. Il portait un patronyme célèbre. Il venait d'une famille traditionnelle. Il n'avait pas un seul denier à son nom, encore moins à son prénom. La vérité était cruelle pour elle. Elle détestait la pauvreté. Sa mère reprisait leur robe. Sa mère achetait solide, jamais joli. Sa mère comptait les dépenses et son père contrôlait après elle. Antoine avait eu les mêmes parents qu'elle. Le premier hiver gela les relations entre les deux époux. La dispute établit un fossé entre ces deux êtres blessés par leurs illusions.

Le couple continua. Ils combattaient leur condition. Ils espéraient. Antoine se prenait à rêver. Les yeux bleus de sa femme ravivaient son étincelle et sa force. France lui donnait l'envie. Avec elle, Antoine apprenait à exister. Elle tomba enceinte. L'angoisse de manquer d'argent commença. Le désir de paternité l'encercla. Il avait éduqué ses cousins. Il en avait soupé des cris, des couches et des vomis. Antoine était prêt. Antoine était déprimé. La vie n'était qu'une série de contraintes. Il commença un nouveau travail.

Antoine remuait sa jambe. Son tempérament était nerveux. Il était tendu et stressé. Il voulait faire bonne impression. Il voulait exister. Il écoutait attentivement le patron, les collègues et les

réunions. Il exécutait sans rechigner. Antoine voulait être un bon employé. Il devait avoir de l'argent. Tellement de factures s'accumulaient. Il travaillait dur. Il faisait de longues heures. Il rentrait fatigué. Ce matin-là, il affichait des yeux ternes. Il essayait de les effacer. La porte s'ouvrit et la secrétaire entra. Le silence plana.

- Antoine, votre femme a eu un accident.

Antoine resta figé. Le jeune homme se bloqua. L'inquiétude accompagna l'effroi. La secrétaire précisa qu'elle allait bien. Son visage se détendit. Le directeur l'invita à sortir. Antoine arrêta de remuer sa jambe. Il se leva avec culpabilité. Il suivit la femme. Dans le couloir, les informations défilèrent. France était à l'hôpital. Il n'y avait ni fractures, ni séquelles. La voiture était rentrée dans le parechoc arrière de leur véhicule. Il y avait un peu de casse. Sa jeune épouse sortait le soir même. Elle devait faire une radio. Il ne fallait pas s'alarmer.

- Bon. Alors je repars en réunion.
- Vous ne voulez pas aller le retrouver ?
- Vous croyez ?
- Je crois, oui.

Antoine soupira. La princesse avait frappé. France était une enfant et une femme enfant. Elle avait besoin de faire un cirque. Elle avait besoin de le ridiculiser devant ses collègues. Elle avait besoin d'exister. La secrétaire lui tendit son manteau. Antoine n'avait pas le choix. Il rangea ses affaires sur son bureau. Il promit de revenir l'après-midi. La secrétaire insista. Il était de congé maladie, il devait aider sa femme dans cette épreuve. C'était une féministe, celle-là.

Antoine prit le métro. Le train de banlieue comptait les stops. Il n'avait jamais pris le RER¹³⁹ en fin de matinée. Tout était calme. Il y avait des sièges libres. Tout semblait propre. Le matin, à l'heure du travail, tout était différent. Il y avait le bruit. Il y avait les regards. Il y avait la pression de l'heure. Tout le monde puait la peur d'être en retard. Tout le monde interrogeait le statut, le salaire et le titre. Le directeur, le responsable et l'exécutant cohabitaient le temps d'un trajet. Dans la trame vide, Antoine était présent. Il existait. Il aurait aimé rester dans ce wagon. Il dû le quitter pour rentrer.

¹³⁹ Réseau express régional d'Île-de-France.

Il poussa la porte de son appartement. France n'était pas rentrée. Il appela le numéro que la secrétaire lui avait noté sur un papier. Il aurait dû appeler avant. Il ne voulait pas aller à l'hôpital. Il détestait les hôpitaux. Il détestait l'odeur. La mort trainait dans chaque couloir et sur le sol monocorde. Les hôpitaux étaient son pire cauchemar. Sa sœur jumelle était médecin. Les hôpitaux lui rappelaient son échec. Le combiné décrocha, France était déjà partie. Il soupira de soulagement. Elle poussa la porte quand il raccrocha.

- Antoine, tu es là ?
- Je viens de rentrer.
- Dieu merci.

France lâcha son sac, son manteau et sa dignité. Elle entoura son mari. Elle voulait ses mains sur elle. Antoine l'enlaça à contre cœur. Il n'aimait pas donner de l'amour. Il n'aimait pas toucher. France resta dans ses bras. Il la serra contre nature. Il entendit sa respiration et compta les secondes. Le parfum eut raison de son détachement. Il sentit son cœur battre. Il capitula et serra avec sincérité sa jeune épouse. Elle pleurait. Elle était bouleversée.

- Voyons, chérie, tout va bien. C'était un petit accident.
- Un petit accident ? Antoine... Comment peux-tu dire ça ?

France se détacha. Elle porta ses mains. Ses yeux étaient rouges. Son visage était marqué. Elle était agitée. Elle s'assit sur le fauteuil neuf. Elle croisa les jambes. Son pantalon était trop serré. Elle commença à mordiller ses ongles. Elle avait les yeux dans le vide. Elle était ailleurs. Antoine expira avec agacement. Il était rentré pour assister à une démonstration d'émotions. Il préférait son travail monotone. Il n'aurait pas dû se réveiller. Il savait qu'il aurait dû rester endormi ce matin-là. Comme tous les matins de sa vie, il aurait dû oublier d'exister.

- Tu vas bien. Tu es en vie. Tu n'es pas blessée, c'est pour ça que je dis ça.
- Et ça t'intéresse ?
- Mais oui, bien sûr ça m'intéresse. Je suis là, non ?
- Ça t'intéresse, hein ! Je vais appeler mon père.
- Appeler ton père ?

Antoine démarra au quart de tour. Les frais de téléphone étaient exorbitants. Les minutes avec son père, sa mère et son Maroc coûtaient chères. Elle était toujours nostalgique. Il devait payer les factures. A chaque fois, il ouvrait les enveloppes, l'eau suait. France travaillait. Elle était hôtesse d'accueil dans une entreprise de retraite. Elle n'était rien. Elle gagnait le SMIC¹⁴⁰ mais elle coûtait une fortune. Ses vêtements, ses produits de beauté et ses appels à ses parents étaient excessifs à leur budget.

- France, je comprends que tu sois bouleversée mais tu ne veux pas prendre un bain ? Ça ira mieux, non ?
- Un bain, hein ?

France claqua la porte de la chambre. Antoine soupira. Il ouvrit. France s'était précipitée sur le combiné. D'un geste, il débrancha le fil. D'un geste, il tira vers lui. France avait crié. Elle écarquilla les yeux. Il était excédé. Il se tenait menaçant. Il était épuisé par l'évidence. Cette femme l'avait obligé à se marier. Cette femme lui avait promis un mariage heureux. Elle était belle, elle était différente de ses belles sœurs. Elle le croyait riche. Elle voulait un confort et des cadeaux qu'il ne pouvait pas lui offrir. Il n'avait pas les moyens de ses frères. France était un rappel constant de sa médiocrité. Antoine était le raté de leur fratrie, il le savait. Sa femme, sa réussite, était devenue la médaille de ses échecs.

- J'ai perdu le bébé.

Antoine haleta. Il bougea la tête. Il mit sa main sur son front. France était enceinte de trois mois. Quatorze semaines. Le choc avait été trop violent. Le fœtus s'était décroché. Elle avait perdu le sang dans la rue, dans l'ambulance et dans la chambre d'hôpital. Les infirmières avaient dit qu'elle était jeune. Elle aurait un enfant bientôt. Elle parlait. Elle racontait tout. Antoine écoutait sans entendre. Il n'avait aucune émotion. Il ne ressentait rien. Il était imperméable à la peine de sa femme. Antoine ne put s'empêcher de rire. Ce rire lâchait son passé. Anne avait avorté à sept semaines, la moitié.

- Tu te moques de moi ?
- Non. Pardon... C'est juste que... Chérie, c'est rien. C'est minuscule à cet âge-là.

¹⁴⁰ Salaire Minimum de Croissance.

- ...
- Je retourne travailler. J'ai des dossiers importants à terminer.

Sans ajouter un mot, Antoine quitta son appartement. Il retourna dans le train vide. Il observa la vacuité. Il était hanté par le couloir. Il voyait les blouses, les instruments et le siège. Le curetage était le sang de la honte. Il avait péché et France payait pour son crime. Antoine empêcha les larmes sur son visage. Il arriva au bureau. Le patron passa dans le couloir. Antoine lui expliqua la situation. Le directeur le félicita d'être parti et d'être revenu. Le jeune homme bomba le torse. Il était un homme. C'était une affaire de bonnes femmes. C'était inutile de s'en préoccuper. La secrétaire à côté entendait. Antoine s'installa derrière sa table. Il sortit les affaires de sa pochette. La secrétaire entra. Elle déposa les dossiers en claquant.

- Ça ne va pas ?
- Quand sa femme perd un bébé après un accident, on reste avec elle et on la soutient.
- Le patron était content, lui.
- Qu'est-ce qui est important Monsieur ? Votre travail ou votre femme ?

Antoine avala sa salive. Il regarda la secrétaire fermer la porte. Le fil de téléphone brillait devant lui. Il soupira. Il attrapa le fichier et reprit son travail. Il remua sa jambe avec ses pensées de culpabilité. Tout se mêlait. Sa mère aurait été absente dans cette situation. Son père l'aurait sermonné. Il pensa à ses beaux-parents. Joséphine était comme eux, dure et sèche. Le travail avant tout. Francesco était incernable, à la fois fier et à la fois prévenant. France était sa préférée. Sa belle-mère se préoccupait de l'honneur. Son beau-père prenait soin des siens. Il arrêta sa jambe. Mylène aurait été présente. Il bondit de sa chaise et saisit ses dossiers. Il quitta le bureau et reprit le train.

- Tu es revenu.
- Je voulais aller récupérer les dossiers.
- Tu aurais pu le dire.
- Je sais. Tu avais l'air si perturbée... Je ne savais pas quoi dire.
- Micheline avait raison, tu comprends.
- Micheline avait raison ?

France se livra sur les prédications de sa sœur schizophrène et la malédiction familiale. Après l'épisode de Skhirat, Micheline avait été envoyée dans un institut en Suisse. Plus personne ne parlait d'elle. Elle n'existait plus. France avait mentionné cette sœur. Elle avait disparu. Ils n'avaient plus eu de ses nouvelles. Elle avait menti. Ses parents l'avaient obligée à mentir. Il fallait garder l'honneur. France se mit à pleurer. Elle s'en voulait. Elle était persuadée que l'enfant était mort à cause de son mensonge.

- Ne pleure pas... Nous avons tous des cadavres dans le placard.
- Vraiment ? Lesquels ?
- Tu sais que...

L'embryon dans la tête. Anne avec une curette. Il pensa au stérilet, aux pilules blanches et aux serviettes menstruelles. Il ne voulait pas tout ça. Il était un homme, le patron l'avait dit. Les femmes devaient garder leur secret. Les femmes devaient gérer leurs corps. Il n'avait pas à raconter. A cet instant, Antoine sut. Il était victime. Il était innocent. La pensée aspira la culpabilité. Il n'y avait pas de malédiction, juste de la malchance. Il s'était convaincu. Il bomba le torse. Le patron l'avait dit. Il était un homme. Un homme n'avait pas d'émotions. Il était temps de dire le silence, celui qui oblige à garder la vérité à l'intérieur de son cœur.

- Tu sais que j'ai frère autiste... Personne n'en parle.
- C'est vrai. C'est un sacré cadavre dans le placard.
- Tu vois...
- Oui. France posa un baiser sur sa joue.
- Les médecins ont raison, assura Antoine. Bientôt, tu tomberas enceinte.

Une pirouette. Une figure de style punctua la métaphore de leur vie conjugale. Le couple reprit son quotidien. Et déjà, Antoine reprenait le chemin de la clinique. Il dût fréquenter la salle d'attente, les sonneries et les blouses blanches. Cette fois-ci, l'odeur sentait la fin. Les visites allaient enfin se terminer. Il poussa la porte. La standardiste le salua. Elle lui pointa la direction, celle du bloc opératoire. Il regarda les fauteuils. Sa belle-mère était là. Il grimaça. Joséphine était assise. Elle tricotait pour évacuer son angoisse. Elle affichait sa colère. Elle était nerveuse. Antoine posa sa main sur son épaule.

- Ah, Antoine. Enfin.

- Je suis venu aussi vite que j'ai pu, Joséphine.
- Pas assez vite.

Distante. Ses deux aiguilles entre les fils lui donnaient une douche froide. Elle désapprouvait. France était à l'hôpital depuis quatre mois. Antoine détestait les hôpitaux. Il venait la voir trois fois par semaine. Pour sa belle-mère, ce n'était pas assez. Il devait venir tous les jours. France était son épouse. France était sa princesse et elle attendait son enfant. Antoine devait venir après le travail. Tous les jours. Le gendre soupira lourdement. Il chassa les pensées de sa belle-mère.

- Où sont les affaires de France ?
- Dans le sac.
- Et celles du bébé ?
- Celles du bébé ?
- Incapable. Tous des incapables.
- Pardon ?
- Je lui ai dit. Je lui avais dit.
- Quoi donc Joséphine ?
- De ne pas vous épouser. Vous êtes égoïste.

Les yeux lourds. Joséphine savonnait. Joséphine accusait. Il était un raté. Il était un mauvais mari. Antoine était réduit à son inconsistance. Il était exterminé par la rigidité de la femme. Elle l'accusait de son manque d'argent. Elle condamnait ses échecs quotidiens. Tout était lourd. Les rêves étaient écrasés. Les obligations avaient gagné. La réalité était souveraine. Il n'était qu'un être sans cœur. Il n'était qu'un homme sans émotion. Il était ce que ses parents, ses frères et ses sœurs disaient. Il n'était rien. Le néant. Zéro. Il frémit en pensant à Mylène. Son poing se libéra.

- Joséphine. Vous êtes la mère de France et je vous respecte. Antoine suspendit sa voix pour changer de ton. Je vous demande de faire pareil.
- Pardon ?
- Vous m'avez très bien entendu. Antoine était directif. Il assumait son rôle. Je suis le mari de votre fille. Je ne suis pas un incapable. C'est compris ?

Joséphine se figea. Antoine sut que jamais personne ne lui avait parlé de cette manière. Il bomba le torse. C'était bien d'être un homme. Il pouvait écraser. Il pouvait réduire au silence. Il pouvait

régner. Sa belle-mère croyait à son infériorité. Elle était le sexe dominé. Elle adopta une moue vaincue. Il avait gagné. Antoine était insensible. Il était autoritaire. Il détestait la sensation, il adorait le résultat.

- Monsieur ?
- Oui ?
- Félicitations. C'est une fille.
- Merci.
- Votre femme est toujours sous anesthésie générale. C'était plus long que prévu.
- Ah...
- Nous avons fait une césarienne.
- Oui...
- Pour éviter l'éclampsie.
- L'éclampsie ? Antoine balbutia à ce mot inconnu.
- L'intoxication était à la limite. Elles ont eu de la chance.
- Ma fille va bien ?
- Oui. Nous avons pu les sauver.

Joséphine avait surgi. Les apparences régnaient. Le docteur avait appris à la connaître. Il afficha un sourire diplomate. France avait été diagnostiquée d'une toxémie gravidique à quatorze semaines de grossesse. L'hospitalisation avait été nécessaire. Le bébé pouvait naître à n'importe quel moment. Il fallait agir dès que l'intoxication commencerait. A huit mois, le processus s'était enclenché. Tout s'était bien passé. La petite était en couveuse. Il devait faire des tests. Elle passerait la nuit en observation.

- Vous avez de la chance, Monsieur. Le docteur les quitta.
- France et la petite sont en vie, déclara Antoine piqué par la réalité.
- Vous avez de la chance, Antoine.
- Oui, nous avons de la chance, répéta Antoine avec un sourire soulagé.
- Vous avez de la chance car la petite n'a pas besoin de ses affaires ce soir, décocha Joséphine. Apportez-les demain.

La Reine mère disparut. Un nuage semblait flotter devant lui. Antoine soupira. Il se demanda un instant si elle avait été là ou s'il avait rêvé sa présence. Le médecin réapparut. Antoine lui sourit, la belle-mère était partie.

- Je voulais vous parler seul, vous comprenez.
- Docteur, je vous écoute.
- Je vais être direct. Votre femme a fait une hémorragie et il y a eu des complications.
- France est en vie n'est-ce pas ?
- Oui. Mais il y avait une tumeur.
- Une tumeur ? Antoine avala difficilement sa salive.
- C'était une boule de la taille... D'une petite figue.
- Ça m'a l'air grave docteur...
- Ça l'était. Nous avons opéré. Tout est fini maintenant. Mais....
- Allez-y, je vous en supplie. Dites-moi la vérité docteur.
- Votre femme ne pourra plus avoir d'enfant. Nous avons dû réaliser une hystérectomie.
- Une hystérectomie, répéta Antoine. La robe blanche d'Anne et l'embryon coupé apparurent à son esprit. Oui, bien sûr...
- Vous comprenez hystérectomie Monsieur ?
- Vous avez retiré l'utérus de ma femme, récita Antoine.
- C'était le seul moyen de la sauver. L'hémorragie était trop grave... Je suis désolé. »

Antoine sentit sa tête tourner. Le docteur l'avait assommé. Voilà pourquoi il détestait les médecins. Ils lui rappelaient son péché. Ils lui montraient sa médiocrité, son échec et sa vie ridicule. Antoine ferma les yeux en implorant les cieux. Il pria pour le pardon. Il demanda la protection pour sa femme. La nouvelle serait terrible. France voulait trois ou quatre enfants. Elle allait être dévastée. La nouvelle allait la détruire. Ils n'auraient qu'un enfant. France n'aurait qu'une fille. Antoine implora pour qu'elle reste en vie. Une lumière passa dans la salle. Les émotions éclatèrent, le jeune père serra le poing pour retenir ses larmes.

Chapitre 15 : Le voile du secret

Magdalena, Rabat 1982

« Puis Jésus leur dit cette parabole :

« Un homme avait un figuier planté dans sa vigne.

Il vint y chercher des figues, mais n'en trouva pas.

Il dit alors au vigneron :

« Regarde : depuis trois ans je viens chercher des figues sur ce figuier et je n'en trouve pas.

Coupe-le donc ! Pourquoi occupe-t-il du terrain inutilement ? »

Mais le vigneron lui répondit :

« Maître, laisse-le cette année encore ;

je vais creuser la terre tout autour et j'y mettrai du fumier.

Ainsi, il donnera peut-être des figues l'année prochaine ;

sinon, tu le feras couper. » »

Luc 13 : 6, *La Bible*.

Une peau. Une odeur planait. Un toucher doux et tendre se posait. Le rythme du cœur en harmonie affichait l'innocence d'un sourire. Des petits doigts sur les yeux offraient un regard profond. La quintessence de la vie se résumait à ces moments. Il n'avait jamais affiché une telle profondeur. Ses entrailles étaient étalées par la nudité des émotions et la brutalité de la passion. Un être avait changé leur vie, leur quotidien et les lieux. Tout était devenu plus léger, plus joyeux et plus simple. Le gendre avait été transformé par la naissance de sa petite-fille. Son gendre, cet homme travailleur et obstiné avait tout relâché. Il était la tendresse émerveillée.

Son arrière-petite-fille. La pauvre allait connaître les hommes, elle aussi. Celui-là lui mentait dès ses premiers jours. Elle n'avait pas de répit. Il la prenait dans les bras. Il lui racontait des histoires gentilles. Il lui achetait de beaux vêtements. Il la cajolait avec des mots doux, des baisers chauds et ses mains en caresses. Personne ne le reconnaissait. Lui, le réservé qui avait caché son affection, se libérait. Il n'était plus pressé par la rigidité de sa femme. Il devenait un amour de grand-père et retrouvait sa nature véritable.

Son arrière-petite-fille. Elisa, la fille de France était sa petite fille à lui. Elle était sa première et son unique petite-fille. France avait été une enfant douce. Pour Francesco, sa dernière fille était la seule à avoir respecté ses parents. Charles avait été le blessé, la victime et l'impétueux. Il s'était engagé dans l'armée française et avait coupé les ponts avec Francesco et Joséphine. Muté à l'étranger, il avait arrêté de donner des nouvelles et plus personne n'avait entendu parler de lui. Micheline était le tabou ultime. Enfermée dans un hospice pour schizophrènes, elle était restée célibataire. Il ne restait que la benjamine. France et ses ovaires coupés avaient donné une seule héritière à leur famille.

Son arrière-petite-fille. Avec sa naissance, Magdalena contemplait l'ironie de sa vie. Elle avait eu quatre enfants pour se venger de sa mère. Elle avait voulu assurer l'héritage de son père et honorer sa promesse faite à Pablo. Georges s'était marié et avait divorcé d'une femme stérile. Il s'était remarié. Sa deuxième femme avait déjà deux enfants. Il n'avait pas procréé. Lucie, à la santé fragile, s'était faite religieuse. Paul s'était marié après de nombreux voyages avec une femme qui ne voulait pas porter d'enfant. Ils avaient adopté une petite asiatique. Que du sang gâché. Seule Joséphine avait porté les espoirs de l'arbre de Salvador Munoz. Celle qui avait vu le meurtre, avait tenté de reproduire leur lignée. Sa figue était un échec. Il ne restait que cette unique arrière-petite-fille.

Francesco ne se tarissait jamais. Il répétait ses louanges. Il renouvelait son amour. Il couvrait France et Antoine de cadeaux pour mieux leur voler leur fille. Il l'amenait avec lui au Maroc. Personne n'osait le contredire. Sa fille n'osait pas dire non à son père et cet Antoine était un éternel coupable. Il avait la tête d'un caniche abattu par sa dernière bêtise. Il n'avait pas su voir la détresse de sa femme. Il avait assisté à son effondrement. Il était resté démuni comme tous les hommes. Magdalena répétait elle aussi. Elle transmettait une croyance éternelle. Les hommes étaient des incapables. Ces lâches étaient toujours absents auprès du ventre de leur femme sauf pour vider leurs spermes et pour lâcher leurs fruits pourris jusqu'à la moelle.

Magdalena mangeait des figues tous les jours. Elles lui donnaient l'aigreur du passé. Fraîches, elles étaient la mémoire du présent. Sèches, elles rappelaient la puissance de son héritage. Elle mastiquait en ruminant leur histoire. Elle avait lu la lettre avant de la brûler avec les démons de leur vie. Elle connaissait le secret. Et maintenant qu'une descendante avait pointé son nez sur la surface de la Terre, elle cherchait l'absolution. Magdalena priait pour la Rédemption de son âme et pour le Jugement dernier. Elle invoquait la Vierge Marie. Elle demandait aux anges

d'écouter ses demandes. Elle voulait couper l'arbre. Elle voulait assécher leur terre. Elle devait assurer la fin de la malédiction. Elisa devait arrêter leur souffrance et Francesco, lui, l'encensait.

Magdalena passa chez sa fille. Joséphine préparait un dessert. Elle lança un regard malicieux à sa mère. Elle avait de la crème et du chocolat. Elle accédait à aux interdits, ces aliments trop chers pour leur budget serré. Elle parla à sa mère dans le silence de leurs échanges. Francesco avait encore cédé. Lui qui avait compté son argent pour assurer ses ambitions, avait changé en un claquement de doigt. Il s'était transformé du jour au lendemain. Il avait été gentil avec ses enfants. Il était adorable avec cette enfant, sa petite-fille à lui. Il était son serviteur, son esclave et son adorateur. Il lui offrait toutes les gourmandises. Joséphine et Magdalena, la grand-mère et l'arrière-grand-mère en profitaient avec elle.

Son arrière-petite-fille était une princesse. Magdalena soupira en regardant cet étalage de sucre et de douceur. Elisa allait déchanter elle aussi. Il allait la quitter. Il allait se lasser. Il allait la dominer. Il était comme tous les hommes, il manipulait. Elle avait commis cette erreur, elle aussi. Elle avait écouté son père pour oublier son chagrin. Elle s'était consolée de la mort de son frère en rejetant sa mère. Elle avait dénigré son enseignement. Magdalena regarda sa fille. Elle n'avait jamais aimé sa fille. Joséphine. Elle se demanda le sens de cet enfantement. Elle avait obéi, elle s'était trompée. Elle soupira en plongeant son doigt dans la sauce à la vanille. C'était un délice.

Son arrière-petite-fille était une héritière. Les papilles de Magdalena se réveillèrent. Elle se dirigea dans le salon. Elle entendit Francesco sur la terrasse. Il marchait de long en large sur le balcon suivi par les rayons du soleil. La petite était dans ses bras. Elle gazouillait de plaisir. Les oiseaux chantaient. Les arbres bruissaient. L'amour bourgeonnait. Magdalena voulait vomir. Cette vision idyllique était insupportable. Elle ressemblait à ces dessins animés que la télévision diffusait. C'était de Walt Disney, un autre Américain que Francesco vénérât avec son Rockéfaiteur.

La vieille s'assit sur le fauteuil et observa la bonne marocaine. Nora était nouvellement à leur service. Elle avait 27 ans. Elle ne se marierait pas. Elle serait toute sa vie au service des autres. Magdalena l'envia. Elle avait un destin simple devant elle. L'arrière-grand-mère soupira. Sur le visage de la jeune arabe, les desiderata de Francesco respiraient.

« Nora, peux-tu faire chauffer la purée ?

Nora, il faut sortir le gilet.

Nora, apporte un chapeau.

Les ordres se succédaient avec la vénération du grand-père pour sa petite-fille. Nora s'activait sans broncher. La marocaine s'empressait avec soumission. Elle aussi était conquise. Elle craignait son patron, elle aimait l'enfant. La bonne le suivait partout. Il la prenait constamment dans ses bras. Il l'emportait avec elle pour faire ses fiches, dessiner ses coupes de pièces mécaniques et trier la matière. Dès qu'il le pouvait, il la collait à son torse. Il lui chantait des sons réconfortants. Et toujours, Nora était avec lui. Francesco entra dans le salon.

- Cet enfant est la gentillesse incarnée. C'est un ange, répéta Francesco.
- Oui missieu, répondit Nora.
- Cette pauvre femme.
- Magdalena, pas de commentaires je vous prie.
- Oui, Francesco.

L'arrière-grand-mère roula des yeux. Nora afficha une risette. Francesco se moqua. Francesco la moquait. Francesco se moquait de tout le monde, seule cette enfant comptait. Il savait qu'elle était la lumière. Il le voyait. Elle était l'espoir. Elle allait changer le monde. Elle allait révolutionner leur monde. Elle avait bouleversé le sien. Elle avait un visage si doux et des yeux si bons. Magdalena le regardait avec envie. Aimer un être avec autant de pureté était une irrégularité dans sa vie, une exception qui lui redonnait la foi.

- Il est temps !
- Il est temps ? demanda Magdi en levant un sourcil.
- Je vais la présenter aux ouvriers.
- Pourquoi faire ?
- Parce que c'est un ange !
- A force de la gêner, elle va devenir un démon.
- C'est impossible, Magdalena. La gentillesse, ça reste, peu importent les tentations.
- Tu es fou. Tes employés vont l'ensorceler. Ce sont des voleurs. Des menteurs !
- On entendrait Joséphine.
- Elle a raison.

- Je me fous de vos histoires de bonnes femmes. Elisa ira avec moi. Je veux qu'elle rencontre mes ouvriers, un point c'est tout.

Le couperet. Francesco coupait. Il glaçait avec ses mots d'amour et son entrain. Magdalena leva les yeux au ciel. Elle avait passé sa vie à détester et se méfier. Son destin avait été assassiné par la haine. Avec Elisa, les vieux démons campaient sous son lit. Elle rêvait sans jamais se souvenir. Elle se réveillait avec un goût de sang dans le palais. La tête tournait. Elle tournait encore. Elle n'arrêtait jamais de tourner. Elle était dans son appartement. Au loin, les pleurs d'Elisa réclamaient à manger. Au loin, le cri de Joséphine résonnait.

Dès le lendemain, Francesco s'exécuta. Magdalena écouta sa fille lui raconter la matinée. Personne n'avait jamais vu Francesco aussi détendu et aussi fier. Chaque ouvrier avait salué Elisa. Chacun avait échangé avec le patron. Tous avaient observé sa joie. Ils avaient ri. Ils avaient félicité. Elisa était restée calme, joueuse et amusée. Francesco avait répété combien elle était parfaite. C'était un ange. C'était un miracle. Tout cet amour, Joséphine et Magdalena ne le comprenaient pas.

- Qu'est-ce qu'il lui arrive ? demanda la fille à sa mère.
- Je ne sais pas, répondit Magdalena au comble du désarroi. Je n'ai jamais vu un homme comme ça.
- Il faut arrêter. Il la gâte trop.
- *La graine gâtée donne un arbre fruitier*, prophétisa Magdalena.
- Maman, il me dit de dépenser l'argent de la caisse pour la petite.
- Il compense.
- Tais-toi.

Joséphine afficha une expression douloureuse. Sa mère évoquait sa ménopause précoce. Elle qui avait toujours détesté ses règles et avait connu une interruption prématurée de son cycle à 42 ans. Sa mère lui avait dit. Elle l'avait voulu. Elle haïssait son cycle. Elle haïssait ce sang. Francesco avait espéré un quatrième enfant. Il avait eu cette joie enfantine quand elle lui avait annoncé. La déception avait suivi. Elle n'était pas enceinte. Elle n'avait plus d'ovules. Joséphine avait un prétexte pour renoncer au devoir conjugal. Elle avait pu oublier la saleté, le sexe imposé et l'absence de plaisir.

- Elisa est un don de Dieu, affirma Joséphine en changeant de ton. Pense à France. Elle ne peut plus avoir d'enfant.
- *Il ne peut pas savoir que sa femme est la fille d'une sorcière*, répéta Magdalena.
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- *Les hommes possèdent. Ne te laisse jamais posséder par un homme.*

Magdalena avait la tête qui tournait. Elle était ballotée dans les airs. La main la baladait. Depuis la fenêtre vers le figuier, le sang coulait goutte après goutte. La main était agrippée à sa folie. Mouloud déambulait. Il était enivré par la foi, l'amour et la vengeance. Magdalena ferma les yeux. Elle avait rejeté. Elle avait jugé sa mère, sa grand-mère et toutes ces mères qui voulaient soigner les femmes. Elle avait comprimé son ventre et détesté son sexe. Elle eut envie de vomir. D'un mouvement, elle quitta sa fille pour aller dans son appartement.

Magdalena traversa le couloir, les spectres du passé étaient autour d'elle. Elle pensa aux nuits de Charles passées sur le tapis. Elle entendit les histoires tourmentées de Micheline. Elle écouta les rires de France remplis de tendresse. Elle faillit perdre l'équilibre. Le cri de Joséphine revenait. Elle l'avait étouffé toute sa vie. Elle l'avait gardé avec une lettre, un poignard et un ordre. Magdalena entra dans sa maison et rejoignit sa chambre. Elle se plaqua contre le sol et se glissa sous son lit. Elle trouva le secret, son secret et sa terreur. Elle repéra une bourse en daim qu'elle retira d'entre les lignes de fer. A côté, le sabre était pris au piège. Elle l'ignora.

Péniblement, elle se tira de sous le lit. Son corps était rhumatismes, lourdeurs et désillusions. La vieillesse était une punition. Elle détestait le cataclysme de son apparence, de sa force et de ses sensations. Magdalena se sentait prisonnière du temps, Elisa en était un rappel criant. La petite lui montrait son échec. Avec sa bonté naturelle, elle lui pointait son enfermement. Magdalena était acculée par son rejet, son refus et la méfiance qui avaient guidés sa vie. Elle trembla malgré elle. La bourse et la dague planaient sur son âme.

- Pourquoi es-tu restée là toute ma vie ? J'aurais dû te jeter... Te brûler, comme la lettre.

Magdalena pensa aux jours qui avaient suivi le meurtre. Antonio avait été si colérique et si dirigiste. Il avait pris la voix de Salvador. Il n'avait eu aucune compassion. Maria s'était murée dans son deuil et son mysticisme. Elle s'était planquée dans le silence. Elle avait coupé sa gorge, sa voix et ses expressions. Magdalena était partie reconnaître le corps à sa place. Elle avait

maudit sa mère. Elle avait maudit cette épreuve. Maria était devenue un spectre, une vieille qui marmonnait des incantations. Magdalena était revenue de la morgue, la mort dans sa tête. La tête coupée était ancrée dans sa mémoire.

Le soir, elle s'était introduite chez sa mère. Quand Maria dormait, elle croupissait dans le noir de ses cauchemars. Magdalena avait retrouvé la cachette grâce à son instinct. Dans l'armoire, Maria avait gardé la pochette avec ses culottes. Ce souvenir douloureux était synonyme de malheurs. Elle avait saisi l'objet. La lettre était à côté, pliée dans un mouchoir en dentelle. La couleur immaculée était tâchée par le sceau de leur sexe. Une petite trace de sang vibrait de douleur. Elle accumulait les cycles. Elle incarnait la malédiction de leur clan. Magdalena était sortie avec son héritage.

Sous la lumière de la lune, elle avait retrouvé. La lettre, le fil, le bijou et l'arsenic contenu dans le pendentif. L'aiguille et la pince en or étaient restées un mystère. Sa mère les avait emportées. Magdalena ignorait où Maria avait pu les ranger. Elle avait soupiré avec indifférence. Pablo avait ouvert cette vieille lettre. Son frère avait lu. Il s'était donné la mort avec la poudre de cette fiole diabolique. Avec fureur, elle avait brûlé les mots. Le secret devait mourir. Elle regarda sa Bible.

- « Tu ne laisseras point vivre la magicienne¹⁴¹. »

La tête tournait, tournait et tournait. C'était un tourbillon, un manège et une spirale à l'infini. L'eau s'agitait et s'aspirait dans les profondeurs. C'était un évier qui se vidait. C'était du sang qui coulait. C'était cette dague terrible et noble. Magdalena entendait un appel au loin. Sa tête était emportée. La mort était dans son âme et dans son cœur. Elle avait la clé. Elle avait la bourse en daim entre ses mains. Elle avait le sésame pour la libération.

Le murmure venait de ses ancêtres. Ses yeux voyaient avec le passé. Les mots prononçaient des croyances d'un autre temps. Le voile brillait sur son regard d'ancien combattant. Le sang brûlait sur son âme de jeune naïf. Tout était indicible et à peine effleuré. Tout était la terre d'un sol trop lointain et d'un sable à ses pieds. Il était la fécondité de sa vengeance, la sécheresse

¹⁴¹ Exode 22 : 18.

de sa vertu et le germe de sa vérité. Les racines du temps survivaient. Rien ne pouvait l'empêcher de toucher sa science, sa loi et son texte.

Credo¹⁴².

Le souvenir. Cette nuit hantait son esprit. Magdalena posa sa main sur sa tête. Elle s'assit sur le lit. Le sommier rebondit sous le poids de son cœur. L'héritage était son fardeau. La connaissance était sa punition. Elle se rappela sa dernière conversation avec son frère. Pablo avait nommé. Pablo avait prédestiné le prénom de ses enfants. Elle avait accepté. Ses quatre enfants vivaient avec son secret, leur secret. Magdalena avait lutté contre lui toute sa vie. Aujourd'hui, il la rattrapait. Les voix se multipliaient dans sa tête. Elle rêvait de Micheline. Elle se réveillait en pensant à Charles. France, sans savoir, avait choisi Elisa pour nommer sa fille. Ils étaient tous rattrapés par leurs ancêtres.

Une larme coula sur la joue de Magdalena. Son cœur était serré. Ses traits étaient ridés. Elle avait gardé les pommettes hautes de leur famille. Elle avait les yeux étoilés de leur beauté légendaire. Elle avait la force de Maria Lucia, Soledad et Maria. Ces trois femmes incarnaient cette trinité autour d'elle. Elle sentait leur présence. Elle lâcha une autre larme chaude et très tendre. Elle déchira sa joue. Sa gorge se noua. Son père était mort décapité. Sa mère avait disparu dans un élan confus. Elle pleura. Une âme lui manquait.

- Pablo, pourquoi m'as-tu laissée seule ?

Elle soupira. Il était temps de dire. Il était temps de dévoiler. Il était temps de montrer. Magdalena était décidée à révéler. Elle devait confier la clé. Elle devait transmettre pour assurer la vie, continuer leur pouvoir et casser la malédiction. Elle se leva péniblement de son lit. Elle posa la broche sur son chemisier et nettoya l'eau du mouchoir taché. C'était celui de sa mère. Elle l'avait gardé intact pendant des décennies. Magdalena souffla. Elle avait un couteau sur la gorge. La pression était forte. Elle devait trouver la voix pour dire. Elle repartit dans l'appartement de sa fille. Francesco était avec la petite, Joséphine était à la cuisine.

- Et si je gardais un peu la petite ?

¹⁴² Formule latine qui signifie « je crois. »

- Tu veux me prendre mon trésor, mon ange et ma vie !
- J'ai le droit d'être avec mon arrière-petite-fille, non ?
- C'est vrai ! Et qui peut lui résister ?

Francesco lui tendit Elisa qui émit un rire joyeux en passant dans les bras de son arrière-grand-mère. Magdalena s'assit sur le fauteuil et resta méditative. Elle observa l'enfant. Ses yeux devenaient verts. Après l'accouchement traumatique, ses cheveux noirs étaient devenus blonds. Ses yeux foncés s'étaient éclairés. Sa peau avait blanchi. Le poison avait disparu. Elle était en bonne santé. Elle était la joie. Magdalena se pencha sur elle et posa sa main sur son cœur.

Le secret est dans la voix qui parle à l'âme.

Magdalena repartit sans dîner et se coucha tôt. Une nuit passa. Une nuit chemina le long d'un tunnel sans temps. Un espace défila. La spirale continuait de se mouvoir. Une toupie dansait dans la maison. Une poésie murmurait dans la chambre. Elle était imprégnée de l'ange. Elle était la réponse d'Elisa. Dans un rêve, la chanson pénétra son esprit. Ses oreilles écoutaient. Dans la cavité de son inconscient, Magdalena laissa le sacré venir à elle. Une sorcière blanche approcha avec un regard doux. Son habit était lumineux. Il guidait une maternité apaisée et partageait un amour inconditionnel.

Vends ton intelligence pour acheter l'émerveillement.

L'intelligence est opinion ; l'émerveillement est vision¹⁴³.

Les danses continuaient, le feu aussi. Les flammes étaient devant elle. Les larmes avaient coulé. L'enterrement de son père s'était effacé dans le flot des échos. Le cadavre de son frère était parti avec la nuit. Son mari avait succombé avec la colère. Les hommes de sa vie étaient morts. Les uns après les autres. Avec violence. Le deuil avait meurtri son cœur de femme. Elle détestait la séparation. Elle haïssait les blessures. Elle maudissait la guerre, la jalousie et la mort. Mouloud était cette dague et son paradoxe. Ils avaient dû fuir une maison, aimer une terre et vivre chez des étrangers. Magdalena comprenait toute son identité. Elle était sans racine, sans figue et sans ventre.

¹⁴³ Jalal Al-Din Rûmi.

Seule l'unité de l'amour et de l'amant est éternelle.
Livre ton cœur à cette union,
Car en ce monde toute autre chose est éphémère¹⁴⁴.

Quand Magdalena se réveilla, une époque était passée. Elisa commençait à marcher, à parler et à pleinement rayonner. Joséphine avait cédé à son charme. Francesco la câlinait dès qu'il le pouvait. Il la cajolait avec dévouement. France venait et, aux côtés de ses parents, elle noyait sa fille de baisers tendres. L'enfant grandissait au soleil. Sa peau nue jouait avec les vagues de la mer. Elle rougissait avec les étoiles de la nuit. Elle n'était qu'émerveillement et amour. Magdalena voyait la leçon de la vie se dévoiler à l'aube de sa mort. Elle se répétait une phrase avec une foi inébranlable.

Tout est accompli.

Un effondrement. Un matin, Francesco se réveilla avec une douleur dans le ventre. Il résista plusieurs jours avant de se signaler au médecin, il faisait une crise d'appendicite. L'opération était urgente. Francesco refusa, il voulait se rendre en France. Il redoutait les médecins au Maroc, ils avaient raté l'opération de sa Majesté Mohammed V¹⁴⁵. La famille décida pour un départ à la clinique où Elisa était née. Magdalena retourna dans son appartement. Le pendentif accompagnait ses pensées. Elle resta figée devant la broderie de son arrière-grand-mère. Elle était un secret, c'était un code. Magdalena réalisa que cet objet était une transmission. Il était sous son nez et elle ne l'avait jamais vu. Le dessin murmurait leur secret. Elle le décrocha du mur avec emportement.

- Nous sommes des malédictions. Pardonne-moi, mon Dieu car j'ai rejeté ta création.

Magdalena jeta la broderie pour se rendre dans sa chambre. La Bible était sur l'étagère. Elle avait l'apparence d'un carnet volumineux. Tout était circonscrit dans ce livre. Au fil des textes, les annotations zigzaguaient. Au fil des paraboles, des croquis agrémentaient les lettres. La Bible des femmes sacrées n'était pas comme les autres. Elle était griffonnée des potions, des formules et des combinaisons de leur médecine. Magdalena avait gardé la Bible de Maria,

¹⁴⁴ Jalal Al-Din Rûmi.

¹⁴⁵ Mohammed V décède suite à une banale intervention chirurgicale le 26 février 1961.

héritée de Soledad. Elle était signée par Maria Lucia. Cette femme légendaire avait tout prévu. L'aïeule avait démultiplié les sources pour garder leur secret.

- Que j'aimerais te parler, maintenant, murmura Magdalena. Tu me parais si loin. Tu es un récit, celui de ma mère... Et je me demande si tu as vraiment existé.
- *Je suis là où tu me demandes.*
- Pablo te parlait aussi, tu sais.
- *Je sais. Et tu le sais aussi.*

La gorge. Elle était toujours coupée. Magdalena ferma les yeux. Le geste de Mouloud était un acte d'amour. Elle l'avait vu et revu tant de fois. Dans ses rêves, il venait. Sur les sourires de Joséphine, il récitait la poésie amazighe. Au plus profond des yeux arabes, il partageait son secret. Ces êtres étaient si différents, et pourtant, ils savaient. Ces ouvriers et ces bonnes étaient des gardiens invisibles de leur histoire. Magdalena avait appris à les regarder. Joséphine les insultait. Francesco les respectait. Ils étaient soumis à leur Dieu. Dans leur foi, ils émanaient un secret... Ils connaissaient l'art du silence.

- Aurais-je dû confier le secret à Elisa ?

Le silence. Il était muet. Il flottait avec la torpeur. Il répétait le secret et récitait la médecine du ventre. Ces enseignements, Magdalena les avait détestés. Sa mère les avait reçus de sa propre mère. Qui les avait reçus de sa propre mère, qui les avait reçus de sa propre mère... De génération en génération. Des secrets avaient confié une pratique ancestrale d'une médecine condamnée par le temps, la science et les croyances. Son essence était exposée aux yeux de tous. Elle était répétée dans le chœur des temples, des églises et des mosquées. La spirale tournait dans la tête de Magdalena. Il était temps de faire parler les mots.

Tant de siècles résumaient les lignes d'un texte saint. Tant de mots avaient réduit le savoir. Tant de prières exposaient la vérité. Elle était subtile et éclatante. Magdalena souffla avec pesanteur. Elle se mit à pleurer. Elle réalisait qu'elle n'avait été que l'habit des hommes. Elle avait porté ce qu'ils avaient attendu d'elle. Elle avait enfanté. Elle avait souffert. Elle avait supporté. Son ventre avait été bafoué par le sexe dominateur. L'homme avait interprété leur texte pour empêcher la lettre de vibrer.

- Pourquoi avoir fait l'Homme tel qu'il est ?
- *Pour qu'il se retrouve et s'illumine avec la puissance des retrouvailles.*

Tant de temps. Elle s'était perdue dans les bras d'une croyance. Magdalena avait été élevée pour rester inférieure. Elle s'était pliée. Elle avait écouté son père. Elle avait copié la société. Elle avait pleuré en silence. Elle avait souffert dans ses entrailles. Elle avait donné naissance après le devoir conjugal. Elle avait été violée par son mari. Il n'avait montré aucun respect à son égard. Son identité avait été construite par le sexe dominateur de son père violent. Son être avait été humilié par le sexe de sa société insipide. Elle aurait dû être garçon. Sa vie aurait été meilleure. Non. Elle n'aurait jamais dû naître. Tant de gâchis brûlait son existence. Pablo lui manquait cruellement.

- Pardonne-moi, mon Dieu, car j'ai péché. J'ai cru que j'étais plus forte. J'ai cru que mon existence avait un sens. Pardonne-moi, je ne suis qu'une femme.
- *Tu es plus puissante.*

La voix. Magdalena ferma les yeux. Pablo lui parlait. Il lui montrait le secret. Les visages continuaient de réciter des prières. Le feu allumait leur cœur et la nuit se balançait autour d'eux. Les rumeurs disaient d'eux qu'ils étaient des démons. Ils croyaient au sabbat. Ils croyaient en plusieurs dieux. Ils croyaient que l'on pouvait parler aux plantes. Ils croyaient que les femmes étaient la création. Ils avaient été réduits au silence. L'homme n'a qu'un créateur et les femmes devaient comprimer leur pouvoir pour être à son service.

- Avant, j'étais une femme puissante et j'ai été réduite à zéro. Regarde ma déchéance, je ne suis rien. Je suis le néant incarné.
- *Tu es ici. Tu es vivante.*

La vérité des siècles. Les larmes coulaient sur un secret simple. Son aïeule croyait que les dieux nous aimaient. Sa sorcière connaissait leur voix. Son mari était un sage. Il la protégeait et il écoutait avec elle. Ils étaient un couple aimant. Ils vivaient en harmonie avec la nature. Des images du passé venaient à ses yeux et elles peignaient une illusion. Le filtre dessinait une certitude. Magdalena balaya les visions. Elle souffla avec désespoir. Francesco était en route pour l'hôpital et elle était désolée du sort réservé à son gendre.

- Je crois en Dieu,
le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ;
(...) Il est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant,
d'où il viendra juger les vivants et les morts¹⁴⁶.

Trois jours plus tard, Joséphine l'appelait. Francesco était tombé raide mort. Il avait été foudroyé par une phlébite. Magdalena entra dans un couloir de désespoirs où régnait la culpabilité. Les spectres racontaient le passé d'une terre au loin. Elle entendait les chants. Elle voyait une grotte. Le secret de leur famille était simple. Leurs lignées portaient la clairvoyance et elles avaient été jugées, expulsées de leur terre et exilées dans un désert de quarante jours. Leur figuier était devenu stérile et elles n'avaient que leurs yeux pour pleurer la malédiction de leur famille.

- « Rabbouni ! Ne me touche pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père¹⁴⁷ », Magdalena haleta en souffrance. Je ne suis pas encore montée vers ma Mère. Mon Dieu, je n'ai même pas pleuré sa mort. Va trouver mes frères, et dis-leur que je vais chercher mes sœurs pour punir celles et ceux qui ont jugé.

La vengeance. La justice était l'échelle de ses sens et de son esprit. Dans le silence de l'enterrement de Francesco, Magdalena sombra dans la folie. Elle qui avait toujours refusé ces perceptions, bascula. Elle voyait et elle entendait. Elle connaissait le don. Elle savait. Elle percevait. Elle voyait Francesco, cet homme protecteur et guérisseur. Il avait fallu que sa fille trouve un homme bon. Il avait fallu que sa petite-fille cherche à réparer. Il avait fallu que son arrière-petite-fille vienne les apaiser. Tous l'obligeaient à pardonner et à se pardonner.

Le deuil. Les jours passèrent. Sa fille était veuve à son tour. Elle connaissait la tragédie. Elle comprenait la libération. Le mariage était un mélange incompréhensible. Il avait porté une fusion illusoire, une soumission pénible et un attachement invisible. Magdalena avait vu sa mère perdre son père. Maria s'était éloignée de Salvador et Magdalena n'avait connu qu'un couple malheureux. Elle s'était mariée sans amour. Elle avait laissé Antonio dans un coin de sa chambre où il était mort. Elle avait ressenti ce lien. Elle avait compris le sentiment de sa mère.

¹⁴⁶ Extrait de la prière « Je crois en Dieu » ou « Credo. »

¹⁴⁷ Jean 20 : 17.

En dépit du rejet, de la haine et des assauts nocturnes... Elle avait aimé son mari. Au moment où la terre recouvrit le cercueil de Francesco, Joséphine avait le visage de ses aïeules.

Depuis son lit, Magdalena voyait tout. La fièvre emportait les couloirs d'une chambre blanche où elle s'était enfermée. Elle parlait aux murs. Elle dialoguait avec les esprits. Elle parlait avec Pablo. Elle échangeait avec Maria Lucia qui lui racontait Elisa, la première femme qui avait été femme médecin. Elle avait donné la graine. Elle avait fait naître leur arbre. Magdalena chuchotait sans cesse. Le temps était sans consistance. Autour d'elle, les thérapeutes diagnostiquaient.

- Votre mère a perdu l'usage de la parole.
- Elle pourra reparler un jour ?
- Madame, votre mère a soixante-seize ans. Ses chances de rétablissement sont faibles.

Le verdict. Dans son univers de mots, Magdalena n'entendait plus. Elle ne voulait plus entendre. Joséphine était revenue. France était avec elle et Elisa trottait à côté. Elles étaient autour d'elle. Toutes les trois formaient sa trinité. Elles portaient l'avenir de leur tronc. Dans son monde, Magdalena ne voyait pas. Elle ne voulait plus voir. Joséphine était un spectre. France était une illusion. Seule Elisa était la lumière. Elle pointait avec son doigt. Elle déambulait avec ses pas de bébé. Elle riait. Magdalena éclaira ses yeux, elle voyait l'enfant.

- Elle réagit à la petite, nota France.
- Vous devriez l'amener plus souvent.

Le conseil. Le médecin avait parlé. France accepta de laisser la grand-mère dans un hospice. Magdalena allait mourir dans une chambre pour étranger. France se sentait coupable. Joséphine était indifférente derrière son masque. Elle avait choisi les habits de la veuve de fer. Elle avait repris l'entreprise. Elle avait porté son dévolu sur Elisa. Elle avait repris les rênes du pouvoir laissé par Francesco. Antoine avait abdiqué depuis longtemps. Il avait laissé la Reine mère régner. L'effet collatéral était la présence d'Elisa au Maroc. La petite suivit son éducation à Rabat auprès de sa grand-mère. Elle venait visiter son arrière-grand-mère avec la même gentillesse que celle de sa mère. Magdalena était face à la libération.

- *Tu as demandé. Tu as voulu la clé. Sois libre.*

Cette voix. Ces paroles venaient de Kahina. Cette femme avait tout vu. Le crime de son fils avait clos leur soumission. Mouloud avait décapité leur malédiction. Elle était revenue pour accorder le pardon. Magdalena touchait le véritable secret. Une injustice devenait la justice du temps. Kahina et Mouloud avaient commis le crime pour punir le mécréant et faire respecter leur arbre. Magdalena comprenait que le bourreau était le sauveur et le sauveur avait été la victime. Un couteau avait agi pour dénoncer. Il avait tranché la tête pour arrêter une transmission.

Que dis-tu ? Que comprends-tu ? Je suis folle. Je ne sais plus où sont mes pensées. Les hommes ont pris ma vertu. Ils ont violé mon corps. Ils m'ont marié pour enfanter. Vidée de mon corps, j'ai renoncé à mon être. J'ai perdu ma puissance. J'ai cru que j'étais une prostituée. J'étais pêcheusesse, coupable et redevable. J'ai élevé mon fils pour qu'il viole. J'ai éduqué ma fille pour qu'elle se taise. Que dis-tu ? Que comprends-tu ? Je suis folle.

Au bord du précipice, Magdalena entendit un coup. Une personne frappait à la porte. Les espaces continuaient de se réduire. La prison était sa maison. Elle grandissait avec les jours. Joséphine était restée en France. Elle était ignorée. Elle était abandonnée. Elle était face à la mort. Elle était face au couteau. Un grain acide brillait sur une lame aiguisée. La figue immature gisait avec du sang sur le sol. Les aiguilles et les pinces libéraient des enfants. Magdalena était hantée. Tout se mêlait. Tout était tourbillon. Tout était sans tête.

Les voix des ancêtres murmuraient. Maria était la mère. Elle avait quitté son village pour fuir un homme. Son père. Le secret de Soledad. Elle était arrivée à Alicante. Elle avait été élevée par Pablo. Son vrai père. Il lui avait appris à compter. Il lui avait appris l'art de la vigne. Il lui avait enseigné la danse. Sa mère les regardait. Elle avait ce masque distant qui voulait la protéger de Carlos. Maria n'avait jamais connu ce père dont elle ne voulait pas. Elle avait quitté sa terre après une nuit de crime. Sa vie avait basculé après la mort subite de ses parents. Elle avait gardé le silence pour survivre au secret.

Magdalena souffrait de migraines. Sa tête était un gruyère. Il y avait des trous. L'eau circulait mal. Les cellules pressaient des neurones. Des connexions changeaient. D'autres saignaient. Elles chantaient une maladie. Les docteurs appelaient ça des attaques cérébrales. Magdalena savait. Son cerveau souffrait des non-dits. Tout ce qu'elle n'avait jamais dit gangrenait son cœur et son cerveau. Petit à petit. Elle n'avait jamais appris à exprimer ses sentiments. Elle

avait accepté d'être muselée par les drames de sa vie. Brutalement. Le silence rattrapait son destin.

Les voix chuchotaient le chant d'une femme. Soledad était l'oiseau rebelle, celle qui avait su jouer. La première à porter le masque. La dernière à avoir pratiquer l'art du ventre. Elle avait été meurtrie par le décès brutal de son père. Elle avait su. Sa mère avait souhaité cette mort. Pour la résurrection. Maria Lucia aimait Marie-Madeleine. Dans le récit biblique, cette femme expliquait le mystère de l'amour. L'homme devait mourir pour que la femme le ressuscite. Le cœur de Soledad s'était arrêtée un soir d'embarquement, choquée par la révélation d'un amour éternel. La pécheresse avait choisi le cycle éternel de la vie et Pablo était mort avec elle. Les deux anciens amants avaient succombé, frappés par la foudre.

Elisa était assise à côté de son arrière-grand-mère. Magdalena avait été transférée dans une maison de retraite après un rétablissement miraculeux. L'héritière de Maria Lucia avait retrouvé la force de vie. Elle s'était accrochée à sa mission. Elle avait compris qu'elle devait transmettre. Personne n'avait d'explications, ni les médecins, ni Joséphine. Sa fille voyait sa mère résister. Elle ressentait de la peine. Joséphine voyait le crime survivre avec sa résilience. Elisa adorait visiter cette arrière-grand-mère vaillante... mais invariablement silencieuse.

La jeune femme avait grandi. Ses yeux étaient remplis de compassion. Elle regardait cette femme avec une bonté pure. Elle lui racontait toute sa vie. Un jour, elle lui parla d'un garçon pour la première fois. Un jeune homme de sa classe était blond. Il avait des yeux bleus. Il faisait rêver toutes les filles. Il s'appelait Olivier Dragon. Il était venu lui parler. Les filles disaient qu'il l'aimait bien. Elle n'avait d'yeux que pour le mouton noir de leur section, un jeune marocain qui venait des montagnes. Il était doué et avait des yeux noirs profonds. Il citait les vers de Rûmi.

Les voix célébraient le don de la sage-femme. Maria Lucia était la source. Elle avait été la première à apprendre à écrire. Elle avait étudié les livres. Elle avait appris les corps. Elle avait disséqué. Elle avait griffonné patiemment avec méthode. Son mari l'avait aidée. Ensemble, ils avaient retranscrit. Ils avaient promis à la mémoire, ils voulaient écrire les savoirs. Elle avait été soutenue jusqu'à ce que son mari réalise la vérité éternelle. Il devait lui enseigner la force. Il devait lui montrer le chemin. Il était parti à la rencontre de la mort. Elle avait crié dans la nuit. Elle avait marché dans la journée avec la dignité de l'amour.

Magdalena savait qu'Elisa allait bientôt terminer sa visite. Elle racontait son histoire d'amour avec son adolescent mystérieux. Elle était spontanée et délicieuse. Elle écoutait son récit inaudible avec l'attention d'un cœur naïf. Elle était si belle. Magdalena se rappela les souvenirs de sa vie. Elle réalisa l'écriture du bonheur. Elle voulait pleurer. Elle avait oublié les bons moments. Elle n'avait retenu que les douleurs. Sa famille avait été le masque. Elisa lui montrait que l'amour authentique vivait. Il avait parcouru la sève de leur figuier. Il était temps de faire parler le secret.

Les voix se taisaient dans le silence de mots éloquents. Elisa était l'étoile. Notre aïeule du XVII^{ème} siècle. Elle a été jugée. Elisa était une sorcière. Les sorcières sont une invention, un récit mythique. Elle connaissait les plantes. Elle détenait un savoir unique. Il était l'essence de notre communauté. Elle savait appeler les Dieux. Elle connaissait le secret de la naissance. Elle pratiquait la sexualité heureuse. Elle s'adonnait au plaisir intime. Elle faisait couler l'eau de son utérus pour nourrir l'amour né de l'union du corps. Elle avait été condamnée car elle vivait pleinement la joie d'être en vie. Elle avait été décapitée devant tous avec une lame. Son secret était simple.

La porte frappa à nouveau. L'esprit de Francesco était à côté d'elle. Il venait lui parler. Il savait maintenant. Il savait déjà, bien avant. Il avait toujours su. Il savait que les femmes parlaient aux morts. Il voyait Joséphine. Elle avait cette intuition qu'elle réprimait. Elle avait cette gentillesse qu'elle castrait. Elle était l'homme de leur couple. Elle était la dame de fer qui allait se révéler à son décès.

- Tu as pris la parole, Magdalena, tu sais ?
- Je suis comme toi, j'aime Elisa.
- Pourquoi l'aimons-nous tant ?
- C'est l'ange qui porte le démon. Elle est Lucifer. Elle va souffrir pour nous libérer.
- Elle est condamnée n'est-ce pas ?
- Oui.
- Je suis mort pour la protéger.
- Ta mort ne fera que réduire sa peine. Elle sera comme les autres femmes. Elle sera déçue. Les hommes ont cette qualité en commun.
- Peux-tu t'apaiser ? demanda Francesco.
- Et toujours, elle pardonnera.

- Pourquoi ?
- Parce que les femmes ont le courage de la mort. Et vous, les hommes, avez le courage de la vie.

La sentence tomba sur le corps de Francesco. Il réalisa que la tête de Salvador était sous le lit. Il avait toujours su. La tête flottait près d'eux. Antonio la ressentait. Et Micheline. Micheline voyait tout. Sa schizophrénie était sa madeleine de vérité. France voyait la vie. Sa matérialité était la réparation des mensonges. Francesco réalisa combien Elisa libérait la malédiction. Sa mort brutale avait protégé cette enfant pour lui donner une chance d'aimer.

- Pardonne-toi. Elisa va vivre, pour de vrai.
- Vas-tu faire ton devoir, Magdalena ?
- Oui. J'écirai une lettre.
- Peux-tu transmettre mon message ?

Une voix. Magdalena lâcha une larme, un cri et une violence. Mouloud se tenait face à elle. Ses mains étaient couvertes de sang. Son cœur était transpercé par un pic. Son crâne était rasé. Il était maigre. Il était blanc et sombre avec ses yeux. Ils avaient toujours été si doux. Ils avaient toujours été brillants. Elle avala la salive. Elle savait. Il avait aimé sa fille. Elle savait. Il avait tué pour venger les indigènes. Elle savait. Il était religieux. Elle savait. Il connaissait l'art des femmes. La fenêtre de sa chambre se referma. Elle accepta.

- Que dois-je écrire, Mouloud ?
- Le jugement appartient aux âmes. J'ai jugé à la place de l'amour. Aussi, je te donne la parole qui m'a guidée et qui m'a sauvée quand je suis mort.
- Je t'écoute.
- Au nom d'Allah, le Bienfaiteur miséricordieux.
Par le [Mont des] Figuier[s] et [des] Olivier[s] !
(...)
Qu'est-ce qui te fera encore traiter de mensonge le Jugement ?
Allah n'est-Il pas le plus juste des juges¹⁴⁸ ?
- Personne ne peut pardonner ton crime, Mouloud.

¹⁴⁸ Sourate At-Tin, versets 1 et 7-8.

- Alors écris. Ecris ta lettre. Le pardon s'écrit en lettres noires.
- Le pardon se chante avec ferveur », affirma l'Italien.

Dans l'air des tremblements, Francesco se mit à fredonner. Des gnaoua¹⁴⁹ s'enclenchèrent. La musique occupa l'espace. Mouloud se mit à tourner. Les spirales infinies dansaient avec les anges. Les démons entraient et sortaient de la chambre de Magdalena. La femme sentit le visage de Maria se pencher sur elle. Il était doux. Il était bienveillant. Sa mère montrait son amour. Tout l'amour émanait de la femme. L'amour était victorieux. Le pardon était chanté. Magdalena entrevit la lumière venue du ciel. Elle entendit les chants au loin. Une infinie couverture forma un manteau chaud comme une source douce, tendre et éternelle.

Magdalena ne posa jamais les mots sur une lettre. Elle ne pouvait plus écrire. Elle ne pouvait plus parler. Seuls ses yeux étaient capables de raconter. Un jour, le dernier jour, Elisa était venue la voir. Elle avait quatorze ans. Elle était une belle jeune figue. Elle avait des joues roses et des tâches ensoleillées sur la peau. Ses yeux verts ressemblaient à des olives. Elle était forte. Elle était douce. Elle était restée cette lumière. Ce jour-là, Magdalena découvrit son arrière-petite-fille. Elle lui donna un regard profond. Tout le récit se déroula.

Nous sommes issues d'une lignée de femmes dotées d'un savoir unique et universel. Notre aïeule s'appelle Elisa. Elle s'est rendue dans une grotte à Logroño¹⁵⁰. Ils l'avaient appelée le mal. Ils avaient inventé une histoire pour diaboliser une foi. Le lieu portait un héritage. Elisa était comme les autres. Elle croyait que les plantes guérissaient. Elle croyait que les Dieux portaient plusieurs visages et qu'ils avaient différents noms. Elle croyait que le corps révélait les secrets de l'univers. Elle savait que l'union sexuelle de l'homme et la femme était le secret de la force. Elle proférait que l'amour était la source de l'âme. Elle répétait que le fruit de l'amour était le souffle primordial. Le secret est la graine de l'arbre sacré. Son amour enseigne le lien éternel, robuste et infini.

Magdalena avait fini. Elisa partit en la saluant avec les mêmes mots. Sa routine était un signe d'amour. Elle l'embrassait sur le front et elle quittait la chambre. L'arrière-grand-mère cligna des yeux. Elle lui disait adieu. La petite l'ignorait. Elle venait de lui donner le baiser de la mort, celui que chaque personne souhaite recevoir avant d'accueillir la grande faucheuse. Magdalena

¹⁴⁹ Style musical marocain.

¹⁵⁰ Ville située en Espagne anciennement au Pays-Basque et où a commencé l'Inquisition.

sourit. Tout était vraiment accompli. Elle prit une feuille et le stylo pour tracer l'éternité. Son geste était le silence et les mots. Elle ferma les yeux. L'amour illumina sa couronne. Un poème résonna dans son cœur.

« Donne-moi la flûte et chante
Et oublie maux et remèdes
Car les hommes ne sont que des lignes
Écrites mais avec de l'eau

أعطني الناي و غن
و انس داء و دواء
إنما الناس سطور
« كتبت لكن بماء¹⁵¹ »

¹⁵¹ « Aatini nâya wa ghanni. Wa n'ssa dâ'ane wa dawâ'a. Innama nnassou ssoutourone. Koutibate lâken bi mâ'a » en phonétique. Poème de Khalil Gibran « Donne-moi la flûte et chante » et chanson célèbre interprétée par Fairuz.

Partie 6 : La fleur du figuier

Elisa, 1981

« Uddalaka Aruni s'adressa à son fils :

« Apporte-moi une figue.

- La voici, Seigneur.

- Ouvre-la !

– La voici ouverte, Seigneur.

- Qu'y vois-tu ?

- Des sortes de petits pépins.

- Prends-en un et partage-le.

- Voici qui est fait.

- Qu'y vois-tu ?

- Rien du tout, Seigneur ».

Alors il lui expliqua :

« Il y a là cette essence subtile, et tu ne la vois pas.

C'est par elle que l'arbre, si grand qu'il soit, se dresse.

Aie confiance !

L'univers tout entier s'identifie à cette essence subtile qui n'est autre que l'atman.

Et toi aussi tu es cela (tat tvam asi), Shvetaketu ». »

Chândogya Upanishad, *Veda*.

Chapitre 16 : La graine du cœur

La figue, 2005

« Et les arbres dirent au figuier :

Viens, toi, règne sur nous. »

Juges 9 : 10, *La Bible*.

L'acier. Le sol était recouvert de copeaux métalliques. Les fenêtres laissaient glisser une lumière rigoureuse. Des lignes asymétriques rappelaient la vision du fondateur. Il avait été inspiré par la villa Savoye, la lumière et le style Le Corbusier. L'entrée ouvrait sur un espace profond organisé autour de grandes baies vitrées intérieures et de poutres de fer. Les lignes pures répartissaient d'un côté, les vestiaires des ouvriers et de l'autre, l'accès au bureau des directeurs. Haute de plafond, la pièce dégageait une ambiance chaleureuse où régnait une autorité évidente.

Le cliquetis des machines ronronnait avec le sérieux des ouvriers. Les visages étaient concentrés sur les coupleurs, les arbres et les écrous à fabriquer. Tout était huilé respectant les ordres stricts de Madame Villa. La sécurité primait, l'urgence aussi. La réputation de l'entreprise reposait sur sa rapidité et sa ponctualité. Les délais étaient une affaire capitale. Les pénalités coûtaient chères à l'éthique irréprochable des directeurs. La patronne hurlait si un employé mettait l'atelier en retard. Question d'honneur.

« Vous êtes des bourricots ! Tous des incapables !

Joséphine pratiquait l'insulte et l'autoritarisme paternaliste. Question de pouvoir. Sa voix emportait l'air comme une tornade capable de détruire un arbre. Les ouvriers baissaient les épaules comme un animal dompté. L'échine soumise, les mots valsaient dans leur tête habituée à la dégradation. L'habitude avait raison du respect. Les employés entendaient les cris sans écouter les injures. Ils se confondaient avec les paroles de la veuve hystérique. Ils exorcisaient le deuil inconsolable.

- Oui Madame.

Un bouleversement. L'habitude régnait. Karim était une jeune recrue. Dès son arrivée, il s'offusqua. Ces pratiques étaient inacceptables. Les anciens formés par Francesco temporisèrent. Ils lui racontèrent le décès tragique du patron. Madame méritait la patience, elle avait réussi à reprendre les activités de son mari avec brio. Elle avait révélé sa nature dirigeante et était surnommée la dame de fer, comme Margaret Thatcher. Cette première ministre du Royaume-Uni avait été une figure d'inspiration pour la petite-fille de Salvador. Elle avait pris la direction de l'atelier en 1982, la dirigeante révolutionnait le pouvoir anglais depuis 1979. Joséphine aimait son visage, son ton et sa carrure prête à tout pour assumer ses fonctions. Karim accepta de se modérer.

- Incapables ! Tous des voleurs ! Khmich, viens ici !

Un ouvrier maladroit avait gâché du fer. Joséphine était enragée. Elle professa cris et calomnies. L'homme maigre baissa la tête. Il laissa la dame se déchaîner. L'assemblée resta silencieuse à côté de lui. Karim lui bouillait, il ne comprenait pas cette attitude. Peu importaient le passé et les épreuves. Il s'avança et osa défendre son collègue. Face à elle, Karim représentait les mineurs en grève en 1984. Elle devait le réprimer avec la violence de sa force. Madame Villa savait piquer, agresser et tuer d'un coup de poignard avec ses mots.

- Karim, les mots, ils passent, assura le doyen. Madame elle va oublier ce qu'elle t'a dit. Mais reste tranquille, d'accord ?
- Tranquille ? Mais Rhakissi...
- Cela ne sert à rien de s'énerver, je t'assure.
- La colonisation est terminée depuis plus de quarante ans, mon ami. Vous avez le droit d'ouvrir la bouche pour vous faire entendre.
- Il faut que je t'explique pourquoi la bouche de Madame Villa crie autant.

Rhakissi prit la nouvelle recrue à part. Il lui expliqua les décès, les factures et l'éducation de la petite. Il loua la personnalité de sa directrice qui avait survécu à de nombreux événements tragiques. Elle appartenait à une génération autoritaire, elle avait un bon cœur. Il fallait respecter son honneur. C'était tout ce qu'elle demandait. Elle avait besoin des injures, sa bouche était son identité. Karim écouta sans conviction. Il accepta de plier. Il promit de laisser la femme beugler sans réagir.

- Elle se décharge, c'est tout. Laisse-la crier, ses mots sont sans importance.
- Un croyant n'insulte pas, un croyant respecte, formula Karim rappelant à son collègue le deuxième hadith.
- Madame, elle croit. Mais pas le même texte que nous. Laisse-la crier sa peine et passe ton chemin.

Karim obtempéra. Il était un bon ouvrier, mais il était têtu. Il voulait faire à sa manière. Il avait été formé par une école reconnue. Elle n'était pas un ajusteur, elle était la veuve du patron. Cela suffisait pour la contredire. Il détestait parler ou se justifier. Il voulait faire à sa manière. Il la défiait d'un regard. Il gardait le silence. Il réalisait les pièces dans le désordre, selon son désir et son œil affûté. Il réussissait toujours à exécuter au millimètre près et mieux que les autres. Il allait voir Bouazza, celui qui pointait. Derrière ses lunettes, le fidèle marocain souriait avec satisfaction avant de lui adresser un regard significatif. Karim avait encore fait à sa manière.

- Tu veux encore te faire engueuler toi.
- Je fais comme on m'a appris, répliqua-t-il en haussant les épaules.
- Et ce que je t'ai appris moi, tu l'as oublié ?
- Je vais plus vite avec la méthode de l'école.
- Mais tu utilises plus de matière... ça, Madame, elle n'aime pas.
- Je croyais qu'elle voulait aller vite.
- Tu cherches les ennuis, répéta Rhakissi.

La plus ancienne des recrues avait parlé en déposant un coupleur pour le pointage. L'homme était grand et maigre. Rhakissi avait des cheveux courts, des rides douces sur son visage et des lèvres qui signaient sa sagesse. Ses yeux profonds grondèrent Karim avec une gentillesse ferme. Sa présence suffisait pour rappeler au jeune homme qu'elle était sa place. La recrue baissa la tête avec respect et murmura une sourate qui demandait pardon. Le sage de l'atelier leva la main en acceptation. Le pardon, c'était à Madame Villa qu'il fallait le demander. A cet instant, une lumière jaillit, Elisa entra dans l'usine.

La beauté suspendue. Elle avait des cheveux d'ange et un sourire enjôleur. Elle émanait une douceur coquine. Elle était leur rayon de soleil. Ils l'aimaient avec le cœur. Karim se figea comme tous les ouvriers. Tous les hommes observèrent un moment de grâce. Certains l'avaient connu bébé, dans les bras de son grand-père. Ils lui avaient appris des mots d'arabe. Ils lui

avaient enseigné les différents matériaux. Ils lui avaient raconté des anecdotes sur Francesco. Toujours, elle venait avec son sourire et donnait de la légèreté à leur journée. Elle égayait l'office alourdie par la rigidité de Joséphine.

- Bonjour tout le monde. Salam alikoum.
- Ah ! Bonjour Elisa, vous allez bien ? Labess alik ?
- Bireir¹⁵², Bouazza.

La jeune femme afficha un grand sourire en s'approchant de Bouazza. Elle le salua avec chaleur puis Rhakissi, puis tous les ouvriers. Karim sentit son cœur se serrer. Elle était la grâce, la tolérance et la bonté. Il se laissa prendre la main. Avec timidité, il répondit à ses salutations. Elle inspirait l'humilité et la bienveillance. Elle échangea en darija avec une application maladroite et touchante. Elle observa le rangement des matériaux et commenta avec douceur. L'employé sentit son orgueil fondre. A cet instant, une ombre passa. C'était la grand-mère qui entrait dans l'atelier.

- Elisa, tu es là.
- Hola mamichette.

Les deux femmes s'embrassèrent avec tendresse. Elles affichaient une complicité naturelle. Elles dégageaient la même force. Le charisme les unissait. Tous les ouvriers connaissaient leur lien. Elisa avait grandi dans cette usine de pièces mécaniques. Elle connaissait ses recoins. Elle rangeait avec eux. Elle aidait Bouazza avec les fiches de salaires. Elle classait les outils avec Messaoud. Elle organisait la matière avec Rhakissi. Elle l'avait accueilli, lui, le jeune, avec une humanité qu'il ne connaissait pas chez une femme ou chez une Française. La petite-fille de la patronne était une exception dans son monde de croyances.

- Karim, comment se passe ton travail ? demanda la jeune femme à son niveau.
- Ah, il n'en fait qu'à sa tête ! répondit Joséphine avec agacement.
- Ah... Tu es têtue comme ta patronne alors, taquina Elisa avec malice.
- Oh toi, tu prends toujours leur défense de toutes les façons, railla la dirigeante.
- Il faut bien que quelqu'un le fasse.

¹⁵² « Comment vas-tu ? - Je vais bien » en darija.

Joséphine rumina sa colère en s'approchant des pièces étalées par Bouazza. Elle compta pour s'assurer que le travail avançait. L'alignement était irrégulier et mal disposé. Elle soupira avec une habitude fatiguée. Elle était entourée d'incompétents notoires. Elle termina le décompte et afficha un sourire contenté, les ouvriers tenaient les délais. Un reflet attira son attention. Son œil tiqua. Elle s'arrêta sur la pièce de Karim. Le coupleur était parfaitement réalisé avec un détail qui faisait la différence. Elle savait. Il avait encore désobéi. Elle serra le poing. Une rage profonde prit possession d'elle.

- Testa dura ! Tu veux ma mort !

Elisa sursauta, l'atelier se figea. Le silence saisit le moteur des machines et la routine de la mécanique. Tout sembla s'arrêter et se suspendre aux yeux noirs de Joséphine. La femme afficha une présence menaçante. Elle s'avança vers Karim avec la main compressée, prête à boxer son ennemi. Elisa parla pour retenir sa grand-mère, sa voix se cassa dans la confrontation des deux lions qui se faisaient face.

- Tu es possédé ma parole ! Sale vaurien !
- Madame, je t'ai dit...
- Tais-toi.
- Mais Madame...
- Fous moi le camp ! Tu n'es qu'une vermine ! Un menteur ! Sale arabe !
- Mamie !

Cette fois-ci, la voix avait percé. Joséphine haletait. Les ouvriers étaient à l'affût, prêts à intervenir. Les armes étaient autour d'eux. Il y avait les marteaux, les scies sauteuses et les pinces puissantes. Tout pouvait mener au crime. Tout pouvait dégénérer. Un éclair de lumière foudroya le sol couvert de suie. La dame de fer flagella. Elle s'effondra et Bouazza eut le temps de la rattraper. D'un coup de vent, Joséphine fût transportée à l'étage pour se reposer et Karim fut renvoyé chez lui.

- Mamie, tu ne peux pas parler à tes ouvriers de cette manière.
- Mon grand-père leur parlait de cette manière, répondit Joséphine qui était allongée sur un lit. Elle buvait un thé sucré que leur bonne Nora avait préparé pour la requinquer.
- Ton grand-père ?

- Salvador Munoz, murmura Joséphine comme emportée par des vieux démons.
- Et papy, comment leur parlait-il ? Je suis certaine qu'il était gentil avec eux.
- Ton grand-père était ferme. Et trop gentil, admit Joséphine avec nostalgie. C'était un rêveur comme toi.
- Cela ne répond pas à ma question.

Joséphine leva les sourcils avec agacement. Elle était blanche et Elisa comprit que sa grand-mère avait besoin de repos. Elle tira le rideau pour couvrir la lumière et favoriser une sieste réparatrice. La dirigeante se laissa porter par l'ordre délicat de sa petite-fille. Ses yeux se fermèrent et le calme gagna l'entreprise. Elisa descendit retrouver les ouvriers encore meurtris par l'affrontement et la chute de la grande dame. Ils étaient plongés dans leur production, leurs yeux pleuraient avec une tristesse invisible. Ils regrettaient Francesco, leur mentor et leur guide. Elisa s'approcha de Rhakissi qu'elle aimait pour son charisme apaisant.

- Il y a eu des jours meilleurs, ils seront de retour, prophétisa l'homme en voyant la mine affligée de la jeune femme.
- Je ne comprends pas son intolérance, Rhakissi. Notre famille doit sa fortune aux « Arabes ». Elisa mima des guillemets pour encadrer le mot. Comment peut-elle vous insulter comme elle le fait ?
- Nous sommes habitués, Elisa. L'arabe, c'est un inférieur, affirma l'homme âgé. L'insulte fait partie de sa domination.
- C'est horrible... Ce que tu dis est horrible, répéta Elisa dépitée.
- Tu ne peux pas changer un âne qui avance à chaque coup de bâton avec une caresse.
- Et pourtant, une caresse respecterait l'animal.

Rhakissi lui adressa un sourire. Avec malice, il sortit son index et l'enfoua dans la machine. Elisa s'amusa. Ce tour, il lui avait fait de nombreuses fois quand elle était petite. Il cachait de la peinture et lui faisait croire qu'il se coupait. Il enfournait le doigt dans une ouverture sous les chaînes métalliques. Il ne craignait rien mais l'effet avait fonctionné. L'enfant avait longtemps cru qu'il saignait sans avoir mal, avec force et honneur. Maintenant, elle aimait le voir rejouer la comédie avec les liens de l'amitié qu'ils avaient tissés au fil des années.

- Je suis désolée Rhakissi. J'espère qu'un jour, mamie vous parlera comme vous le méritez.
- Ton cœur est serré et triste Elisa, le sais-tu ?

- A cause de mamie ?
- Non. A cause d'une tête. Rhakissi pointa la sienne pour accompagner son propos. Et cette tête, elle effraie Madame. C'est pour ça qu'elle crie.
- Je ne comprends pas...
- Si tu veux arrêter les cris, les douleurs et les mauvais esprits Elisa... Crois-moi, il faut enlever la tête dans ton cœur.
- Encore une phrase de sage ça, ironisa Elisa.
- Et Madame, elle doit enlever la tête dans sa tête, compléta l'ouvrier.

Elisa acquiesça avec automatisme en écarquillant ses yeux. Habitée aux mots codés, elle savait qu'elle comprendrait avec le temps. Méditative, elle quitta l'entreprise pour son appartement de Casablanca où elle résidait. Elle terminait son stage qui validait son Master de journalisme. Trois jours passèrent, Elisa, Joséphine et les ouvriers retrouvèrent le rythme du calendrier effréné du travail. Karim n'était pas revenu. Il s'était tout simplement abstenu de se présenter à l'atelier. Bouazza avait conseillé de laisser couler. Il reviendrait, il avait besoin d'argent et d'une référence pour trouver un autre travail.

Le troisième jour, Elisa échangeait au téléphone quand la secrétaire s'approcha avec un post-it, Joséphine Villa voulait la joindre de toute urgence. Elisa raccrocha avec empressement, sa grand-mère ne demandait jamais à être rappelée. La jeune fille sentit le rythme de son cœur s'accélérer. Elle composa le numéro sur les touches en sentant un tremblement profond monter depuis le sol. Elisa pressentit un point de rupture. Derrière elle, une présence invisible parlait. La voix de Karim résonna. Elle ferma les yeux quand la voix de sa grand-mère cassa la réalité.

- Elisa ! Il l'a détruit ! Il a tout détruit ! Joséphine pleurait, elle était hystérique.
- Quoi mamie ?
- Le cabanon ma fille ! Joséphine s'étrangla dans les larmes. Le cabanon a brûlé.

Elisa bondit sur son fauteuil. Dans un désordre meurtri, elle comprit que leur cabane de Skhirat avait brûlé. Le gardien du voisin avait senti l'odeur à l'aube. Il s'était précipité pour éteindre le feu. Les pompiers étaient venus. Ils avaient appelé pour que Joséphine vienne constater les dégâts avec les gendarmes locaux. La dirigeante était incapable de raison, elle s'était enfoncée dans une tragédie passée. Rhakissi avait pris le combiné, Elisa devait aller à Skhirat à sa place. Elisa raccrocha. La secrétaire, ses collègues et sa directrice étaient derrière elle.

- Il y a eu un incendie à la maison, annonça-t-elle complètement sonnée.
- Tu dois y aller, ordonna Bouchra, la directrice du magazine. J'appelle le chauffeur. Tu vas à Skhirat, maintenant.
- Vraiment ?
- Vraiment.

En quelques minutes, Elisa était dans la voiture avec ses larmes et ses tremblements. Des images s'accumulaient dans ses tripes. Elle ressentait la torture de sa grand-mère, cette femme qui l'avait élevée à la place de sa mère. Elle pensa à France. Dès qu'elle apprendrait la destruction du cabanon, sa mère s'arrangerait pour le raser et construire une maison moderne. Depuis plusieurs années, France pestait contre cette cabane en bois trop petite et peu pratique. Elisa éloigna la pensée. Elle pria pour que les dégâts soient limités et que l'héritage de son grand-père puisse être sauvé. Elle pensa à tous les moments vécus dans ce qu'elle appelait son petit havre de paix.

Elle ferma les yeux, un arc-en-ciel la transporta dans les secrets de sa psyché. Elle retrouva le soleil qui chauffait sa peau blanche inadaptée à la chaleur. Son nez fut chatouillé par les odeurs des mimosas en fleurs. Sa main toucha l'eau, sa fraîcheur et les taquinerie des algues. Elisa avait eu une enfance dorée par le rythme doux de la plage où elle passait ses week-end, ses fins d'après-midi et souvent, le temps d'un déjeuner éclair. Joséphine aimait s'évader à la pause pour plonger dans l'eau de la grande plage et revenir aussi vite à l'atelier.

- Quand c'est pas l'heure, c'est déjà l'heure. Joséphine était souriante. Elle avait cette malice dans les yeux et ce goût sur ses lèvres.

Quand elle racontait ces anecdotes à sa mère, France ne reconnaissait pas Joséphine. La tendresse, l'affection et la simplicité étaient étrangères à son langage. France avait connu une femme dure, pas cette grand-mère attentive et joyeuse. Les décès successifs de Francesco et Magdalena avaient changé la femme au cœur fermé. Elle était devenue douce et spontanée, Elisa avait bénéficié de cette transformation. La jeune femme soupira en pensant aux ouvriers.

- Et pourquoi continues-tu à être si injuste avec tes ouvriers ?

Elisa considéra cette nouvelle tragédie que Joséphine vivait. Elle pensa à la confrontation avec Karim. Il n'était pas revenu travailler. Cette jeune recrue avait tenu tête à sa grand-mère à plusieurs reprises. Elle se plaignait de son insolence. Elisa se mordilla les ongles. Elle avait une impression de « déjà vu » qui flottait dans son esprit. Elle ferma les yeux pour évacuer le poids de la tristesse. Son esprit reprit ses divagations.

Dans un jardin, un figuier pleure.

Près d'une maison, un olivier se meurt.

La montagne se rappelle la nuit.

L'eau a arrêté son cours appauvri

Avec le poignard d'une bénédiction

Qui nettoie le passé d'une malédiction.

Elisa sentit la présence d'un jeune homme auprès d'elle, elle en était convaincue. Elle posa ses réflexions. Karim était venu au cabanon. Il avait dû trouver l'adresse. Il était malin. Il suffisait de poser des questions. Tout se savait. Les ouvriers avaient peut-être donné des détails sans s'en apercevoir. Elle avala sa salive. Son cœur était serré par une pression étouffante. Elle avait chaud. Sa respiration s'alourdit au point d'inquiéter le chauffeur.

- Tout va bien, merci.

Elle toussa pour couper les sensations. Elisa ne comprenait pas ces tremblements. Elle agita sa tête en soufflant. Elle posa sa main sur son ventre et se calma. Elle devait se préparer à gérer la scène. La peine de voir le cabanon l'envahissait. Elle devait montrer sa force. Elle était la petite fille de Joséphine Villa. Elle pouvait tout gérer. Quand elle arriva dans le jardin de son enfance, elle sut. Son petit havre de paix avait été détruit par la violence des flammes.

- Madame ? Un officier s'approcha. Bonjour.
- Bonjour Monsieur, merci d'être venu si vite.
- C'est normal. Vous êtes prête ?
- A quoi ?
- A inspecter les lieux avec moi, c'est pour le rapport de police.
- Bien entendu.

Elisa suivit le geste du responsable de la loi. Ensemble, ils pénétrèrent dans la demeure en ruines. Tout était aussi noir que la suie qui habillait le sol de l'atelier. Le bois avait été consommé, la toiture s'était effondrée en grande partie. Elisa observa la noirceur avec un serrement dans le cœur. Elle ne s'imaginait pas qu'une couleur aussi obscure pouvait exister. Ils approchèrent de la chambre des enfants, elle avait disparu. La jeune fille en déduit que le feu avait commencé dans cette pièce, elle était la seule réduite en cendres.

- Le feu a dû commencer dans le lit, pointa Elisa en découvrant des traces d'un foyer à la place du lit superposé. Il ne restait que le métal calciné de l'œuvre de son grand-père.
- Non madame. C'est le gaz, affirma l'homme en uniforme. Venez voir.

Il quitta la pièce dénudée pour entrer dans la cuisine qui avait gardé ses murs et le toit. L'endroit respirait la peinture consumée par les flammes. Elisa observa le frigidaire qui était anormalement resté blanc, quasi immaculé. Elle trouva l'anomalie étrange. A part les joints foutus, il semblait le vainqueur improbable de la guerre menée par l'incendie. L'agent ouvrit la porte où la bouteille était rangée. Il expira une certaine gêne. Il se redressa dignement et afficha sa certitude.

- C'est évident, la bouteille a commencé le feu.
- Il n'y a pas eu d'explosion, la bouteille est fermée et l'intérieur du placard... Elisa désigna l'espace préservé. Regardez, aucune trace de feu.
- Madame, c'est mieux. Je vous conseille de m'écouter, commanda l'homme. C'est un accident domestique. L'autorité insista d'un regard.
- C'est un accident domestique, répéta Elisa avec un sourire emprunté.

La signification. Elle savait. L'ordre était insidieux et direct. Elisa obtempéra sans protester et fut conduite par les officiels à la gendarmerie. La salle exigüe était chaude. Elle enfermait des murs fatigués par le soleil. Les meubles craquaient avec le carrelage moucheté. Tout paraissait las et sale. Les portes claquaient. Le bureau en bois était recouvert d'une toile cirée blanche abîmée par le temps. Des dossiers étaient accumulés près du combiné téléphonique. La moiteur brillait sur un cadre photo où trônait un cliché vieillot d'une famille en tenue traditionnelle. Elle s'attarda sur les visages sévères qui essayaient de sourire au photographe.

- C'est ma famille, déclara l'officier en pointant de son stylo.

- Vous avec une belle famille, Sidi.
- Vous avez des enfants ?
- Non. Je suis trop jeune.
- Vous êtes une belle jeune femme, il faut vous marier, affirma l'homme marocain. J'ai un cousin célibataire si vous voulez...
- C'est gentil monsieur. Je ne veux pas me marier.

L'homme se marra. Il entraîna son collègue. Une femme qui ne voulait pas se marier, c'étaient des propos d'européenne ça. Elisa afficha un masque impassible. Elevée par deux femmes fortes, elle était guidée par un grand besoin d'indépendance et de liberté. Le mariage représentait un écrasement, elle savait que sa conviction pouvait déranger.

- Voyons une jolie jeune femme comme vous doit se marier ! Emmener un Marocain vivre en France avec vous.
- Je suis résidente au Maroc depuis ma naissance monsieur. Un jour, je serai marocaine, assomma-t-elle avec certitude.
- Vraiment ? Et quoi, vous allez demander le passeport marocain ?
- Oui.

Il s'égorgea de fous rires. Le policier était hilare. Elisa attendit que l'officier se calme. La discussion tournait toujours autour de la nationalité. Les frontières. Tracées par les hommes, elles n'étaient que des lignes arbitraires. Elle était fatiguée des passeports qui définissaient son droit à rester ou non dans sa patrie de cœur. Pour résider avec sa grand-mère, France et Joséphine avaient dû réaliser des séries de démarches administratives pour la mettre sous tutelle. Personne ne comprenait cet étrange schéma familial. Elisa avait grandi avec une double image de la mère et une double nationalité invisible.

- Un jour, je demanderai à Sa Majesté, Que Dieu le guide et le protège, le droit d'obtenir la nationalité marocaine. Elisa ajusta sa posture. Sa Majesté a déjà accordé la nationalité par grâce royale, pourquoi pas à moi ?

L'annonce manqua de faire perdre l'équilibre au gendarme. Il fronça les sourcils qui signalaient son malaise. Il dévia avec grandeur pour lui offrir un discours indigeste sur les devoirs de la femme. Elle vivait au Maroc, elle ne pouvait pas rester sans enfant. Elle était française, elle

pouvait se marier avec un Marocain pour vivre en France. Elle était belle, elle devait avoir des enfants. Ces mots, Elisa les connaissait par cœur. Elle avala sans retenir la soupe verbale et signa le papier qui mentait sur la réalité de l'offense. Le silence concluait l'affaire.

- C'est terminé ?
- Vous pouvez partir Mademoiselle. Le gendarme afficha un sourire malicieux. Je vous donne le numéro de mon cousin ?
- Sidi Mohamed, vous m'avez obligé à signer un faux. Je ne vais pas m'abaisser à vous mentir. Je vous le répète, je ne veux pas me marier.

Elisa tourna les talons et quitta la salle. A l'extérieur, elle expia toute la pesanteur de cette horrible pièce. Sa gorge se desserra en voyant un papillon virevolter devant elle. Il était un signe. Elle devait accepter, passer l'éponge et oublier la concession. L'incendie avait été volontaire. Il n'était qu'un vulgaire accident domestique aux yeux de la loi. Elle savait que Karim avait déclenché le feu... Elle accepta que cette fausse déclaration soit le prix à payer pour le racisme intolérable de sa famille. Elle quitta le commissariat et retrouva sa grand-mère occupée avec Bouazza.

- Alors ?
- C'est terminé. Pas d'assurance, pas de dédommagement.
- Nous n'avons pas d'assurance car personne n'a d'assurance à Skhirat.
- Je sais mamie. Nous n'avons pas de titre de propriété non plus, soupira Elisa qui connaissait la situation juridique du cabanon. Un merveilleux héritage de l'histoire, encore une fois.

Elisa pensa à leur maison. Comme toutes les habitations situées sur la plage de Skhirat, son grand-père avait acheté le cabanon sans titre foncier. L'Etat marocain était propriétaire de la plage. La cabane du pêcheur n'était qu'un logement qu'ils louaient à sa Majesté le Roi du Maroc. Elisa trouvait la situation ironique et particulièrement symbolique. Pour elle, cette terre était l'essence même de leur famille, la seule qui les avait protégée et apaisée. Et ils ne possédaient pas cette terre.

Joséphine avait les yeux plongés dans son travail. Elisa eut l'impression qu'elle entendait ses pensées. La jeune femme eut cette intuition que sa grand-mère accédait aux images du cabanon

détruit. Dans le silence de leur conversation, Joséphine dialoguait avec les événements. Elle laissait planer son esprit sur les ressentis de sa petite-fille.

- Et le cabanon ?
- Disons que maman sera contente.
- Il est complètement détruit, n'est-ce pas ? La voix de Joséphine trembla.
- Tu ne pourras pas le reconstruire mamie. Les dégâts sont trop importants.
- *Il est temps de planter pour récolter.*
- J'ai pas compris ce que tu as dit mamie.
- Tu dois prévenir ta mère.

Joséphine s'éloigna. La femme reprit les fiches qui pointaient les heures de ses employés. Elle cachait sa tristesse derrière les chiffres. Elisa lança un regard à Bouazza qui confirma la comédie. La petite fille soupira en s'approchant du combiné. Elle exécuta les chiffres pour joindre la France. Sa mère décrocha et écouta sa fille lui expliquer la situation. Elle était ravie. Sa compassion était sincère tout autant qu'elle se réjouissait des conséquences. La maison en bois serait détruite. Elisa devinait les lignes de la vérité qui se jouaient. Joséphine voulait garder l'esprit de Francesco avec elle, France voulait l'éloigner. Toutes les deux réagissaient au deuil de manière opposée.

- Quand viens-tu maman ?
- D'ici quelques semaines. Elisa ?
- Oui maman.
- Il est temps.
- Je sais.

Quelques semaines plus tard, France débarquait pour entamer la reconstruction du cabanon. Joséphine s'était murée dans son mutisme habituel. La mère et la fille profitèrent de l'occasion pour trier les affaires de l'atelier. Des morceaux de vie s'étaient accumulés à l'étage de l'entreprise. Dans les deux chambres de l'ancien appartement des parents de Francesco, des meubles cachaient des vêtements, des livres et des secrets. Elles organisèrent les piles pour les donner aux ouvriers. Un jour, Elisa s'attaqua à son passé. Elle tria la partie du meuble où elle avait gardé ses cahiers de collégienne. Une carte glissa.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda la mère. Les yeux d'Elisa s'embrumèrent d'une nostalgie romantique.
- La carte de Mouloud. Elle tendit l'image d'une calligraphie arabe à sa mère.
- C'est incompréhensible, railla France après avoir retourné la carte. C'est une langue ça ?
- Da ykkat uzwu akccuḍ aqurar meqqar illan g tizi,
Idda yer bu yfr ammiy illa lehwa gg ixf-nnes ar t isergigi¹⁵³ ! lut Elisa après avoir saisi le carton.
- C'est bien ce que je dis, c'est une langue de barbare.
- C'est de l'amazigh maman, adoucît Elisa. C'est un poème d'amour qui n'a rien de barbare.
- Toi et tes poèmes de toutes les façons.
- Oui maman, je sais. On ne vit pas de son écriture. Je suis journaliste je te rappelle.
- Oh, ce n'est pas ce que je voulais dire, Elisa.
- Oui maman, je sais. On ne se marie pas avec un « arabe ». Je vis au Maroc, statistiquement, j'ai plus de chances d'épouser un Marocain.
- Défie les statistiques.

Elisa leva les yeux au ciel en posant la carte dans son sac. Elle pensa à Mouloud, ce jeune homme marocain atypique qu'elle avait aimé. Sa classe l'avait jugé et isolé pour sa différence. Mouloud admirait les poèmes et parlait aux arbres. Il fermait les yeux en cours et répondait avec excellence sans avoir écouté. Quand il s'ennuyait, il dessinait une bande dessinée sur les lignes de ses cahiers. Il touchait son cœur avec ses yeux et ses mots. Elle s'était mise à lire les poètes arabes car il les aimait. Elle avait questionné les ouvriers sur leur religion pour partager avec lui. Elisa avait ouvert les chemins du soufisme avec lui.

- Tu crois qu'il n'y a qu'un Dieu, Mouloud ?
- Il y a un Dieu pour chaque cœur qui croit, avait-il répondu.
- Comment se fait-il que tu sois si sage ? Tu dis des trucs, c'est improbable je t'assure...
- Le poète dit : « Je suis né trop tard dans un monde trop vieux », déclara l'adolescent.
- Alfred de Musset, acquiesça Elisa qui adorait l'auteur de *On ne badine pas avec l'amour*.
- Je dis que je suis né trop jeune dans un monde trop vieux.

¹⁵³ Poème de Taougrat Oulth Aïssa : « Le vent point ne frappe le bois sec, fût-il en haut d'un col, Il s'en va vers l'arbre feuillu, celui ayant la joie en tête qui d'amour le fait trembler. »

- Ou plutôt trop vieux dans un monde trop jeune.
- Ma sagesse me perdra.

Ensemble, ils découvrirent la complicité de l'âme et de l'esprit. Mouloud initia Elisa aux enseignements qu'il avait suivis avec son père. Il était un pratiquant de la Târiqa et un apprenti en quête de l'illumination. La connaissance des livres n'était qu'un pont vers la connaissance intérieure. Il citait le Coran pour décrypter ses allégories. Il aimait la racine des mots pour évoquer l'essence des interprétations. Il était un illuminé bien jeune et une voix incroyablement puissante. Avec lui, Elisa avait accepté son cœur. Elle aimait écrire et voulait vivre de sa passion pour les mots.

- Tu crois en la réincarnation ? demanda Elisa un jour où ils se promenaient au Chellah.
- Je crois qu'une vie est une vie... Mais une mémoire reste une mémoire, répondit le jeune sage.
- Je ne vis qu'une fois mais je porte des souvenirs qui viennent d'autres vies, interpréta Elisa, habituée au langage codé de Mouloud.
- Tu grandis chaque jour.
- Tu crois que nous nous sommes déjà rencontrés ?
- Nous ne sommes pas des âmes sœurs, répondit doucement Mouloud. Je suis venu pour t'initier.
- Tu crois aux âmes sœurs alors ? s'amusa Elisa qui aimait la perspective l'idée de vivre un amour plus grand et plus pur.
- Ton âme sœur viendra à toi, quand tu seras de retour.
- De retour ? Mais d'où ? Tu vois dans l'avenir maintenant ?
- Quand tu seras rentrée de ta première quête, prophétisa Mouloud. C'est la deuxième qui t'offrira l'amour véritable.
- L'amour véritable.
- Celui qui cueille la fleur. C'est à toi de cueillir la fleur, Elisa.
- Et il y a une troisième quête ? continua la jeune fille avec joie.
- Le fruit de tes mains.

Enigmatique à son habitude, Mouloud s'écarta pour emprunter un chemin ombragé de l'ancienne nécropole mérinide. Elisa afficha un sourire ébahi. Le jeune homme avait cet art incroyable d'incarner le mystère avec panache. Elle resta immobile, son livre dans la main. Elle

soupira et perdit volontairement la page où elle s'était arrêtée. Mouloud lui avait enseigné ce rituel. A chaque moment charnière, ouvrir un livre au hasard apportait une réponse. Elle racla sa gorge et lut à haute voix pour que son ami l'entende.

- « Mon essence après elle se prend à soupirer
Et cependant mon œil ne l'a pas regardée,
Car s'il l'avait perçue, il serait devenu
La victime immolée de cette belle houri.
Mais au premier où je la contemplai
Je fus subjugué sous le coup du regard.
Je dépensai ma nuit sous l'effet de son charme,
Tout éperdu d'amour jusqu'au petit matin¹⁵⁴. »
- Tiens, petit matin. Pour ton âme sœur. Donne-lui quand tu l'auras reconnu.

Mouloud lui tendit une feuille d'olivier. Elisa accepta avec une certaine timidité et déception. Quelques semaines plus tard, Mouloud quittait le lycée pour suivre son éducation aux Etats-Unis où son père venait de s'installer. Elisa avait eu le cœur déchiré. Elle n'avait pas pu lui dire combien elle aimait sa poésie, sa bizarrerie et ses regards absents. Clairvoyant et sensible, Mouloud lui avait envoyé cette carte en guise de déclaration d'amour. Peut-être. Ils pourraient se retrouver au détour d'un retour. Elisa s'était promis d'étudier aux Etats-Unis mais ses plans avaient été déjoués par la vie. France avait imposé des études en France.

- Start spreading the news.
I'm leaving today.
I want to be a part of it.
New York, New York¹⁵⁵.

Elisa chantonna avec automatisme. Cette chanson la transportait à chaque fois. Elle imaginait les skycrapers, la vie rutilante de la Big Apple et les show à Broadway. Elle fermait les yeux et elle s'enfermait dans l'espace imaginaire de la cinquième avenue. Elle était avec Francesco. Lui aussi avait touché du doigt l'American Dream. Lui aussi avait renoncé pour sa famille. Il

¹⁵⁴ *Traité de l'amour*, Ibn 'Arabi.

¹⁵⁵ « Répandez la nouvelle, je pars aujourd'hui. Je veux faire partie de New York, New York. » Chanson de John Kander et Fred Ebb.

avait réussi à bâtir son empire. Elisa tentait de vivre de son écriture. Elle soupira en revenant à la réalité. France était concentrée sur le tri de vieux pantalons.

Sa mère. Elle était un paradoxe vivant. Elle avait été si dure avec elle. France était une maman exigeante et ambitieuse. Elle avait compensé son absence avec des objectifs d'excellence. Elisa n'était pas bonne en mathématiques, elle devait entrer en classe préparatoire pour école de commerce. Elisa détestait les sciences économiques, elle devait intégrer une grande école de journalisme. Elle avait réussi à étudier au CELSA¹⁵⁶. La libération ultime, France s'était apaisée. Elle avait su tisser une relation douce avec sa fille tout en projetant la prochaine étape, Elisa devait se marier.

Le rêve. Avec son sésame en poche, Elisa continuait à rêver. Les Etats-Unis étaient toujours dans ses pensées. Souvent, elle suspendait son attention et divaguait. Elle retrouvait Mouloud. Elle lui donnait la carte et la feuille d'olivier. Il était son guide et la lumière de son cœur. Elisa savait qu'un premier amour restait gravé à jamais à l'intérieur de soi. Mouloud avait laissé une trace indélébile en elle, il lui avait donné la force d'aimer.

- Tu sais que je me suis renseignée maman, annonça la jeune femme en quittant ses projections.
- Sur quoi ?
- Sur un doctorat en journalisme.
- Ah vraiment... France feignait l'indifférence.
- J'ai soumis ma candidature et j'ai passé un entretien téléphonique.
- Quand ? La voix de sa mère dévoila son excitation.
- Avant l'incendie. Bouchra m'a poussé tu sais.
- Ah... La grande directrice du magazine.
- Elle m'a écrit une très belle lettre de recommandation... Elle dit que j'ai toutes mes chances.
- Ah... Ne me dis pas que tu penses refuser pour ta grand-mère maintenant ?
- J'attends le résultat. Je ne sais pas encore si j'ai été admise.
- Elisa, promets-moi d'aller faire ton doctorat, s'il te plait. C'est une chance unique.
- C'est à Columbia State University.

¹⁵⁶ L'École des hautes études en sciences de l'information et de la communication et grande école française.

- Ah.

Elisa savait. France avait ce visage qui cachait la peur et l'exaspération. Sa fille toujours la prenait de cours avec ses plans secrets. Elle avait réussi à se détourner pour suivre son chemin d'écrivain. Et maintenant, elle voulait s'éloigner et vivre le rêve de son grand-père. France eut un geste mécanique d'approbation soumise. Elle avait appris qu'il était impossible de détourner Elisa de ses objectifs... Sauf si Joséphine intervenait. Elle souffla en pliant une robe à fleurs.

- Et moi qui vient de te dire de suivre ta route.
- Mamie me soutiendra, tu sais bien.
- Bien sûr. Ta grand-mère te veut indépendante et loin de moi.
- Maman...
- Et c'est peut-être mieux ainsi. France s'arrêta pour plonger ses yeux dans ceux de sa fille. Mais promets-moi une chose ?
- Quoi donc ?
- N'essaie pas de retrouver ce Mouloud, hein ?
- Maman voyons...
- Epouse un Américain, fais plaisir à ta pauvre mère. Les Marocains, ils sont là pour te posséder.

La pierre s'immobilisa dans le pavé. Elisa soupira avec un amusement amer. Ni sa mère, ni sa grand-mère étaient capables de changer. L'intolérance guidait leur réflexe primaire. Elle se demanda ce qui avait généré cette peur. Les mots se répétaient. La possession faisait peur. Les hommes marocains inspiraient une méfiance organique. Il y avait une clé. Elle était journaliste. Elle aimait enquêter. Elisa venait de comprendre, elle devait retrouver la raison inconsciente de leur haine.

- La tête dans le cœur.
- Pardon ?
- C'est ce qui m'a oppressé.
- Qu'est-ce que tu dis ? Voyons ma chérie, c'est encore un de tes poèmes ?
- *La malédiction d'une tête empêche le cœur de respirer.*
- Elisa ! France coupa l'absence de sa fille.
- Pardon, j'ai parlé sans comprendre.

- Moi, je sais ce que cela veut dire.

Joséphine entra dans la pièce où France et Elisa triaient les affaires. La grand-mère avait un visage blanc. France trembla malgré elle. Elle eut l'impression de revoir sa mère le soir de la confrontation avec Micheline. Elle se rappela cette nuit horrible. Cette dernière nuit avait conduit Francesco à envoyer sa sœur dans un institut pour malades mentaux.

- Maman, tu m'as fait peur !
- *Un jour, je te dirai le secret.*
- Pardon ?
- Ce Mouloud, il me rappelle quelqu'un, reprit Joséphine.
- Qui donc ?
- Le poignard.
- Le poignard ?
- *Quand une figue a jugé, l'olivier est stérile.*
- Maman, arrête s'il te plaît. On dirait Micheline, implora France qui revivait les souvenirs douloureux de son enfance.
- Tais-toi.
- C'est toi qui me dit toujours : « Ma fille, ne répète pas ma douleur. Ne répète pas ta souffrance. Ta fille n'est pas le fruit de ta haine. »
- La haine a gagné. Le cabanon est mort ce matin-là. Joséphine tonna avec une voix funeste. Il a été détruit par le frère de Mouloud.
- Le frère de Mouloud ? Elisa tiqua sans comprendre et s'offusqua pour son ami. Voyons mamie, cela fait des années que je n'ai pas eu de nouvelles de Mouloud.
- *Il est temps de faire parler l'amour Elisa. Tu le sais.* Joséphine regarda sa petite fille avec des pupilles d'un reflet étrangement vert. *Il est temps de choisir l'amour.*

Aussitôt, Joséphine perdit connaissance et s'effondra sur place. L'évanouissement était une attaque cérébrale. La femme de fer fût transportée aux urgences. France et Elisa ressentaient la malédiction peser sur leurs épaules. Joséphine répétait la maladie de Magdalena. Elle s'enfonçait dans le même état de choc. Elle perdit l'usage de la parole. Pour parer à l'imprévisible, Elisa reprit l'affaire à la place de la grand-mère. Elle s'enferma dans le travail, l'oubli et la fatalité. Quelques jours suffirent à condamner la famille, Joséphine décéda après

une nuit où le silence avait emporté son cœur. A l'enterrement, la mère et la fille restèrent seules près de la tombe.

- Tu dois partir, Elisa.
- Qui va s'occuper des ouvriers maman ?
- Je vais trouver. Je vais mandater une personne, recruter un gérant, peu importe... Tu dois vivre ton rêve.
- Maman...
- Tais-toi.
- Pardon ?
- Tu m'as entendu. Shut up comme disent tes Américains. Il est temps d'accomplir ton rêve et Dieu sait combien notre famille en a besoin, tu m'entends ?

Le cœur fût détruit par le silence et resuscité par la parole. France avait ordonné. Elisa reçut la lettre d'acceptation le lendemain. Elle versa de longues larmes avant de répondre. Elle sortit le papier avec devoir. Ses sanglots envahissaient tout son être. Elisa savait que Joséphine aurait voulu qu'elle parte à New York. Sa grand-mère voulait qu'elle découvre les « *scailles-craie-peurs*. » Elle voulait qu'elle voie la ville pour Francesco. Elle voulait qu'elle épouse un Américain pour vivre dans un appartement à Manhattan et faire son footing à Central Park. Elisa souffla.

- Mamie, ne m'en veut pas. Nous allons peut-être devoir fermer l'atelier. Elisa pleurait avec le cœur déchiré. Nos ouvriers vont perdre leur travail.
- *It's time for you to come to him*¹⁵⁷.
- Pardon ?

Elisa regarda autour d'elle. Personne. Aucune présence et pourtant, elle avait entendu une voix. Elle était certaine d'avoir entendu une voix. Elle remua sa tête avec douleur.

- Ma pauvre fille. Tu entends des voix maintenant. Comme ta tante schizophrène.
- *Il est temps de faire parler la voie en toi.* »

¹⁵⁷ « Le temps est venu pour toi de le rencontrer » en anglais.

Chapitre 17 : Le cœur d'un arbre

L'olivier, 2016

« Autant le figuier que l'olivier ne meurent pas sans héritier »

Proverbe provençal.

Un flot. Une évasion dessinait le temps. Une lumière brillait sur la matinée. Le soleil était au loin. Le sable sur le sol s'étalait sur la douceur. Le ciel s'était confondu avec la mer. Les reflets éternels lissaient l'horizon. L'océan portait les êtres avec le rythme de l'eau. Il était en communion avec les étincelles des vagues. Son esprit parlait avec la profondeur de l'horizon quand un mirage apparut avec un sourire charmeur. Une voix s'amusait. Il giclait avec maladresse au large des courants marins en entendant la femme qui approchait. Elle émergea avec ses yeux. Dans le rayon, une sagesse s'établissait dans un regard. Le cœur méfiant fondit. L'inquiétude s'allégea avec l'air doux. Tout se libéra dans la nage des poissons qui orchestrait l'écume bienveillante.

Un instant. Une reconnaissance naissait. Deux êtres se retrouvaient. Leur joie animait le présent et colorait l'océan. Tout se délia avec les nuages de la terre sauvage. Le sol, les racines et le sable dévoilaient leur force. Tout se découvrit avec le ciel de l'eau mystique. Ils nageaient, ils flottaient avec le chant des mouvements. Elle était émue, il le sentait. Elle était partagée entre la réalité et l'espoir. Il s'était présenté d'entre les eaux, elle avait répondu. Un firmament séparait le passé du présent.

« Je suis comme les autres, vous savez... Un homme, un Marocain et un musulman, mais seulement les bons jours !

- Vous ne voulez pas mon passeport, c'est déjà pas mal.
- Ah si j'ai bien compris, c'est vous qui voulez mon passeport.
- Oui, c'est vrai.

Ils avaient ri. Sur la plage apaisée par la fin de la journée automnale, ils avaient observé les vagues en silence. Les rouleaux se déroulaient devant eux. Quelques enfants se baignaient. Quelques femmes prenaient le thé avec des gâteaux. Quelques hommes discutaient avec le café

sucré. D'autres attendaient le foot du samedi. Il avait senti la paix s'installer en lui. Il avait senti l'aboutissement d'une chaleur. Il avait senti son corps se libérer. Et le silence avait achevé sa quête, il était bien à ses côtés.

- Je dois rentrer maintenant. Mes parents m'attendent pour dîner, avait-il expliqué.
- Oui, je comprends.
- Une journée à la plage, c'était pas vraiment au programme. Il sourit. Le meilleur vient toujours avec l'imprévu.
- J'étais heureuse de faire votre connaissance monsieur « citation sage. »
- Moi aussi mademoiselle « l'eau en vie. »

Un halo doux. Ils se comprenaient. Il s'était levé et avait rangé ses affaires. Elle l'avait regardé sans un mot. La course du soleil se terminait. Ils s'étaient croisés dans l'eau, ils avaient passé la journée ensemble. Chakib sentit son corps résumer leur rencontre avec chacun de ses moments. Il avait commencé à se plaindre d'un courant froid. Elle nageait en communion avec l'extérieur. Elle ressentait une fusion avec l'eau, peu importait sa température. Elle s'était moquée de lui. Il se croyait seul avec ses plaintes. Il avait parlé sans l'apercevoir. Il avait rougi, pris en flagrant délit de raillerie. Il s'était excusé.

Autour d'une bouée, ils avaient discuté. La température de l'eau qui était froide, la pollution de la plage qui s'aggravait et les changements climatiques qui menaçaient. Ils étaient partis sur les mutations connues par le Maroc. Sa modernité rutilait, ses difficultés inquiétaient. Ils avaient comparé avec la France, les Etats-Unis et les pays qu'ils avaient visités. Les voyages étaient leur passion. Une ouverture d'esprit les réunissait et très vite, ils avaient compris. Ils partageaient de nombreux points en commun.

Sur la plage, la discussion avait continué. La spontanéité du sable les portait. Ils étaient restés sous le soleil qui grandissait. C'était inhabituel pour elle. D'accoutumée, elle ne restait jamais longtemps à la plage. Elle préférait revenir au cabanon de sa grand-mère. Elle aimait le calme. Elle appréciait l'éloignement de leur maison de la plage. Il l'avait retenu naturellement. Ils échangeaient avec passion. Elle avait vu son livre *Soufi mon amour*, elle le lisait également. L'improbable partage commença. Elle était quelques pages devant lui. Il avait ouvert le livre et choisit une citation. Il avait sorti ses lunettes pour lire.

- « Je ne suis pas un de ces personnages pieux qui passent toute leur vie penchés sur des tapis de prière tandis que leurs yeux et leur cœur restent fermés au monde qui les entoure. Ils ne lisent le Coran qu'en surface. Je le lis dans les fleurs en bouton, dans les oiseaux migrateurs. Je lis le Coran qui respire, caché dans les êtres humains. »
- L'essence même de la foi, avait-elle adouci avec un regard rempli de gratitude.

La béatitude suspendait leur échange. Il déclamaient son amour pour le texte vivant, celui qui définissait les comportements. Une conversation intense sur le soufisme avait suivi. Les versets du Coran étaient la poésie de l'Islam. Ils croyaient en l'interprétation et la pureté des mots. Ils chantaient à l'unisson. Ils partageaient les mots, les valeurs et les sentiments du texte. Leurs langues parlaient, leur âme se reconnaissait.

Derrière la réunion de l'esprit, l'évidence du cœur brillait avec l'astre solaire. La journée continuait, ils se nourrissaient de leurs échanges. La magie opérait avec l'eau qui les avait réunis. Au creux de l'écume des vagues apaisées, le sable caressait leur rencontre. Ils s'étaient assis sur leur serviette et le temps s'était suspendu à leurs mots qui disaient déjà tout. Les phrases racontaient les émotions d'un grand amour, celui qui faisait vibrer chaque cellule, chaque corps et chaque être.

- Les mots du Coran ont un dos pour ceux de l'extérieur et il y a le ventre, pour les gens qui plongent à l'intérieur...
- Une leçon de vie. Il nous revient de chercher l'intérieur et comprendre le ventre, tel est le secret, posa Chakib avec profondeur.
- L'art du ventre, c'est comme une danse... La réunion de deux pulsions contraires. D'un côté, le désir de se sublimer pour quitter le sol et de l'autre, le besoin de garder les pieds sur terre pour s'envoler. Elisa sourit.
- L'image même de l'amour véritable.

L'évidence. Le mot était dit. Avec un filtre ému sur ses yeux, il embraya sur Ibn Arabi et le traité de l'amour. C'était une diversion pour éviter d'aborder la passion qui naissait en eux. Une sagesse mutuelle les guidait. Leur amour naissant apaisait la flamme brûlante qui animait leurs battements de cœur. L'amour les guidait avec le feu de l'exception. Ils étaient emportés par son flot, ses mots et sa poésie.

- La religion est celle de l'Amour partout où ses montures se tournent¹⁵⁸... Le regard, c'est un autre secret du texte coranique. Il faut apprendre à le poser avec les yeux de l'oiseau, l'obéissance du chameau et l'intelligence du poème.
- Mais où avez-vous appris cette métaphore ?

Chakib lui raconta sa vie. Il était issu d'une bonne famille de Rabat. Il avait reçu une éducation religieuse ouverte et tolérante. Il reconnaissait les propos d'Elisa. Ils étaient venus du soufisme marocain à la fois ancestral et à la fois celui impulsé par sa Majesté Hassan II. Pour lui, ils étaient la vérité du texte. Ses parents lui avait transmis cette foi universelle et la foi intérieure propre à chacun.

- Vous semblez surpris ?
- Seul un vrai musulman éduqué à la Zaouia connaît ces subtilités.
- J'ai reçu beaucoup d'enseignements de Mouloud, un ami d'enfance, confia Elisa. Elle eut une absence nostalgique en pensant à son amour adolescent. Il était formidable. Sa sagesse était sur son visage.
- Il vous a offert un enseignement précieux, confirma le jeune marocain.
- Il a été formé à la Zaouïa de Beni Mellal. Il était persuadé qu'il devait me transmettre son enseignement. Elisa afficha une expression émue.
- Ah voilà pourquoi... comprit Chakib.
- Voilà pourquoi ... ?
- J'ai l'impression d'entendre mon père quand vous parlez de votre interprétation du Coran, lança Chakib. Mon père vient de Beni Mellal. Il n'a pas été longtemps à la Zaouia. Mais son père y est allé. Sa mère, mon arrière-grand-mère ... La grande Aïcha mettait un point d'honneur à transmettre une pratique religieuse tolérante, expliqua le jeune homme. Elle disait que l'Islam est une histoire d'amour »
- « Ce n'étaient pas ses vêtements que j'enfilais, c'était sa peau¹⁵⁹ », cita Elisa emportée par la vérité des mots.
- « L'amour est à l'origine de l'existence¹⁶⁰. »

¹⁵⁸ *La religion de l'Amour*, Sheikh Muhyî al-Dîn Ibn Arabi.

¹⁵⁹ *C'est beau la guerre*, Youssouf Amine Elalamy.

¹⁶⁰ *Les Illuminations de la Mecque*, Sheikh Muhyî al-Dîn Ibn Arabi.

Sa poésie. Ses mots étaient ses lettres qu'ils prononçaient avec sagesse. Ils citaient les maîtres soufis. Ils incarnaient une foi. Elisa laissa ses yeux se perdre. Chakib afficha son sourire naturel. Son esprit la taquinait avec une bienveillance insolente. Ses yeux charmaient ses étoiles. Son cœur étincelait de compassion. Il la voyait. Elle l'accueillait dans sa fragilité avec son héritage qui orchestrait ses racines mélangées. Elle était une lumière unique, une surprise que la vie leur offrait. Leur rencontre était un conte qu'ils voulaient écrire et rendre possible.

- Je suis en colère, c'est certain. L'Occident, les Chrétiens, les Français... Nous donnons des leçons. Elle se laissa emporter par sa passion. Regardez nos Eglises, nos écoles et nos maisons. Trop de femmes sont victimes d'abus sexuels et trop d'enfants sont violés par leur village.
- Ouh... Ça pique. La sauce dans les yeux, ça pique ! Il mima un geste comique.

Elle éclata de rire. Chakib afficha une expression appelant à l'apaisement. Il était sage. Il paraissait si jeune. Il dégageait cette solidité miraculeuse. Elle se mordit la lèvre. Elle regrettait son emportement. Elle inclina la tête. Elle ressentait son accueil. Il la recevait telle qu'elle était. Il lui enseignait à parler avec le cœur. Elisa acquiesça en balayant l'espace autour d'eux. Sa taille, il était grand. Il imposait sa stature avec une élégance douce. De ses cheveux coupés courts émanait une brillance douce. Il portait des lunettes. Elles encadraient ses yeux noirs. Eternels, Elisa s'y perdait au moindre regard. Ils lui disaient sa gentillesse. Ils lui racontaient son âme. Ce jeune homme était une connaissance et une reconnaissance. La naissance de ses espoirs réveillait ses rêves.

Elle gratta sa gorge. Elle était joyeuse. Elisa calmait les doutes qu'elle tentait de contrôler. Sa peau était brillante. Elle respirait la volonté avec sa silhouette élancée. Ses cheveux ondulés suivaient le mouvement de la brise. Ses yeux verts enveloppaient la plage. Ils étaient libres, Chakib voyageait à chacun de leurs échanges. Ils se murmuraient leur rêve commun. Cette jeune femme était une évidence. Elle incarnait la nature de son cœur.

- Mais si c'est le cas, alors nous sommes des idiots incapables d'apprendre de l'histoire des Chrétiens, que nous passons notre temps à critiquer.
- Ah, aucun peuple n'est naturellement doué de sagesse et de mémoire. Il semble que nous voulions tous répéter les mêmes erreurs.

- Nous sommes humains. Des incorrigibles humains avec nos vêtements qui pèsent trop lourds... Peu importent les leçons du passé.
- Vous êtes un sage... C'est vrai ou du carton-pâte ? Elle lui pinça gentiment l'avant-bras.

Naturellement, il lui prit la main pour la caresser. Son regard se porta sur la mer, l'eau douce les accompagnait. Il avait un sourire simple sur son visage. Elle mordilla sa lèvre et l'imita. Le silence parlait. Leur histoire laissait parler le silence. Dans les mots, le cœur battait. L'âme résonnait. Elle racontait leur arbre. Il récita les détails de leur chemin et les espoirs qu'ils nourrissaient pour demain. Ils partageaient un rêve, ils croyaient en l'amour entier et pur. Et le sable de Skhirat dessinait les pas qui menaient à l'eau de leur cœur.

- J'aime les métaphores c'est vrai, murmura-t-il avec une paix vibrante. Je préfère parler des poèmes que des guerres entre les hommes.
- Je préfère parler de ce qui me touche... Au plus profond de mes tripes.
- La vérité du cœur seule sait parler.
- Mais vous êtes un véritable livre de citations. En direct mesdames, messieurs, un livre ambulant vous récite des citations gratuitement. Approchez ! Approchez !

L'humour. Dans le toucher doux, ils avaient ri. La conversation avait dévié sur leur histoire. Le beau jeune homme aux yeux de chat avait fait ses études en France et aux Etats-Unis. Il avait travaillé en Australie. Il venait de s'installer au Maroc pour retrouver sa famille. Immédiatement recruté par une grande entreprise de la place, il se plaisait à apaiser sa colère contre son pays. Il trouvait le Maroc parfois si désordonné. Son pays s'entêtait à vivre dans le passé. Il se projetait à grande vitesse dans le futur et son présent était une passivité horripilante.

- Chaque pays est doué de ses défauts. Le Maroc est un bel endroit. Il a beaucoup à offrir, exprima Elisa. Elle considérait la terre marocaine comme la sienne.
- Certains plus que d'autres.
- De toutes les façons, il va falloir vous habituer à ses défauts... N'êtes-vous pas revenu pour vous marier, vivre heureux et avoir beaucoup d'enfants ? Chakib ricana. Oh, ne me dites pas le contraire. Je connais vos grandes familles et comment elles fonctionnent. Votre mère choisira votre femme et vous aurez un beau mariage traditionnel.
- Ah alors... Mon pays a des qualités, finalement.

D'un rire, ils s'étaient plongés dans un silence. L'insécurité d'Elisa avait parlé. Chakib détournait la profondeur pour le quotidien. Ils échangèrent sur les derniers films sortis au cinéma, le dernier concert en ville... L'après-midi avait déroulé son long fleuve de complicités. Le temps avait atteint les couleurs du soleil couchant. Il était parti. Elisa était rentrée au cabanon, le cœur léger. Elle s'approcha de la maison. Son refuge lui souriait. Elle souffla en remerciant sa famille. Sa chance extraordinaire était de vivre grâce à son héritage. Face à la mer et à l'abri du temps, Elisa croyait aux miracles. De retour depuis quelques semaines à Skhirat, elle croisait Chakib. Son destin chavirait.

Les papillons passèrent avec les jours. Elle portait un sourire étincelant. Elle dînait avec une expression rêveuse sur le visage. Elle récitait des poèmes avec son cœur parlant. Elisa semblait flotter dans une autre dimension. Elle était enchantée par le soleil du matin et la douceur des étoiles. Elle s'habillait d'un air absent, même ses chemisiers blancs se boutonnaient sans elle. La jeune femme appartenait à une réalité parallèle. Elle s'asseyait à son bureau en chantant son silence mutin. Elle travaillait sur un nouveau dossier qui encourageait sa rêverie. Elisa menait des recherches sur les arbres marocains. Les figuiers, les oliviers et les arganiers remplissaient ses pensées et son quotidien.

- « Je suis née d'un silence / entre la mer et l'olivier
Le mystère d'une étoile errante / me protège de moi-même
Je suis née d'un silence / entre la mer et l'olivier
Du rythme des vagues / et de l'enfance de la lumière¹⁶¹. »

Elle posa le texte. Il résonnait dans ses tripes. Il dessinait les lignes du visage de Chakib. Il respirait sa douceur et son charme. Elisa plissa les lèvres en pensant à cette rencontre. Son cœur était plus chaud. Son corps était plus reposé. Elle sentait combien cet homme avait touché son âme. Il ressemblait à l'olivier, cet arbre aux couleurs magnétiques qui animaient les paysages d'une tendresse profonde. Elle parla à sa grand-mère.

- Tronc de figuier. Elle murmura l'expression avec douleur.
- *Il est temps de pardonner.*
- Je sais.

¹⁶¹ Poème d'Amina Saïd.

Tant de tragédies avaient heurté le destin de sa famille. Elle lâcha une larme en pensant au décès de Joséphine et à ce qu'il lui avait apporté. Sa grand-mère lui avait légué cette maison pour vivre son destin. Elle résidait au cabanon où elle pouvait assumer son rêve et vivre de son écriture sans se soucier des difficultés matérielles et financières. Elle était reconnaissante de cette femme de fer. Cette femme avait ouvert son cœur trop tard à son goût. Elle s'était rattrapée en lui offrant cette bulle au service de l'appel de son âme.

- Que penses-tu de lui mamie ? Promets-moi de le faire revenir s'il est bon pour moi.
- *Tu connais ma réponse à cette question.*

Elisa formula une prière à sa grand-mère défunte et continua son travail sur les arbres, leur mythologie et leurs merveilleux messages. La nuit l'emporta dans les paysages à l'infini où elle retrouva une ligne d'oliviers cohabitant avec des figuiers. Un portail menait à une maison. Un homme habillé de blanc l'accueillit avec bienveillance. Il lui montra la récolte. Elle était bonne et abondante. Les fruits promettaient d'être juteux et l'huile douce et savoureuse. Son cœur était baigné d'amour et de pureté. L'homme souriait.

- *Elisa, le cœur d'un arbre t'aime comme un figuier qu'un olivier enlace pour les protéger.*

Le lendemain réveilla un sourire confiant. Comme tous les matins, Elisa courait le long de la mer avec l'écho des vagues pour musique. Le soleil caressait ses joues. Le vent contredisait ses mouvements. Elle adorait le son du sable. Son corps se vidait des tensions, des pensées et des questions. Elle partait depuis sa résidence en direction de l'Ouest vers la plage de la Princesse. Quelques kilomètres à peine la menaient à la rencontre entre l'horizon et l'infini où des rochers terminaient le chemin. Elle opérait un demi-tour. D'un geste, elle dépassait le cabanon pour voguer vers la grande plage. Chaque matin, elle achevait sa course par une baignade fraîche.

A son habitude, elle s'arrêta devant l'Amphitrite. L'hôtel clôturait la plage devant la jetée construite par le Roi Hassan II. Elle lâchait ses basquets, son T-shirt imbibé de sueur et son leggings. Poussée par la dopamine, elle se ruait dans l'eau. D'un mouvement sur la nuque, elle posait sa main mouillée pour adapter la température de son corps avec celle de l'eau. Après un saut, elle plongeait dans les délices de l'océan. Son être entier se détendait et la poésie de l'univers chantait en elle. Peu à peu, son esprit faisait dérouler les tâches du jour. Elle organisait

la suite de sa journée. D'un sourire, elle sortit de l'eau. Elle était prête à retrouver son ordinateur quand une voix l'interpella.

- Salam alikoum, Elisa. Chakib s'était avancé vers elle avec un livre dans les mains.
- Chakib ? Mais que fais-tu ici ?
- Bonjour ? Oui ? Non ?
- Pardon. Bonjour Chakib. Je suis contente de te voir. Etonnée aussi. Nous sommes jeudi... Jour de travail ?
- Je dois aller à Casablanca pour l'office des trains. Tu as dit que tu courais tous les matins de 8h à 9h. Je me suis dit que je viendrais te prêter ce livre. Il lui tendit l'ouvrage avec un grand sourire sur les lèvres.
- « Conversations avec moi-même » de Nelson Mandela, elle lut à haute voix. Elle sourit avec reconnaissance. Je le connais, oui. C'est un de mes préférés. Elle saisit l'ouvrage. Immédiatement, elle le feuilleta avec plaisir.
- Ah. J'aurais dû m'en douter.
- Je le relirai, c'est une bonne idée. Merci beaucoup.
- Ah. J'aurais dû m'en douter aussi.
- Quoi ? Je devrais refuser ? Elisa taquina. Ce ne serait pas très gentil de ma part.
- L'exactitude est la politesse des Rois... Et des Reines.
- Certes. La ponctualité aussi. A quelle heure est ton rendez-vous à Casablanca ?
- 10h. Je vais à la Gare de Casa Port.
- Tu devrais y aller, abrégéa Elisa. La circulation peut être difficile.
- J'ai le temps d'une figue avec toi ?

Elisa écarquilla les yeux. Chakib avait apporté des figues fraîches pour les partager avec elle. Elle adorait ce fruit. Il lui parla de la symbolique du figuier. Elle croqua dans la chair avec l'excitation de la saveur et pour cacher sa nervosité. Il parlait de l'arbre sacré, elle qui lisait sur leur enseignement. Toutes ces convergences étaient magiques. Elisa sentit son cœur se serrer, elle devait lâcher. Une voix parlait en elle avec une essence infinie d'amour.

- *Il est temps de partir.* Elle murmura avec absence. Chakib n'entendit que l'évidence de l'heure qui avançait.
- Je sais. Mais je reviendrais. Je dois récupérer mon livre.

- Marhaba¹⁶². Il resta suspendu. Elle comprit et rougit avec des étincelles dans les yeux. Il voulait la revoir. Il avait besoin de sa localisation pour la retrouver. Je suis la maison bleue, près de la mosquée.
- C'est une adresse ça ?
- C'est une adresse à Skhirat oui.

L'évidence. Ils rirent. Ils se séparèrent avec l'espoir du soleil. Samedi, Chakib s'invita pour ne plus jamais la quitter. Leurs discussions interrogeaient l'ordre du monde. Leurs bains de mer affermissaient les corps. Leurs repas nourrissaient leurs envies. Les deux âmes se connectèrent. Ils s'apprivoisèrent avec le temps infini d'une passion inattendue. Après le cocon des liens amoureux succéda la dureté des jugements. Ils se heurtèrent aux attentes de leurs familles respectives.

- C'est un Arabe, il va te posséder, décréta France avec effroi.
- Arrête de parler comme mamie, le temps des colons est terminé.
- Il va te tromper, te manipuler et te trahir, tu verras ! Il te prendra pour première femme et tu n'auras que ton cœur pour pleurer.
- J'aurais un deuxième mariage plus heureux, n'est-ce pas maman ?

Elisa rappela à sa mère son divorce. France s'était remariée avec Paul. Son beau-père était un homme calme. Il était la voix de la paix. Il était solide. Souvent, elle remerciait ce deuxième mari. Il avait changé les échanges au sein de leur famille. France soupira en lâchant les armes, les épées et les peurs.

- Toi et tes grandes phrases. Est-ce qu'il est gentil ?
- Oui.
- La gentillesse est la délicatesse des Rois. Seul un homme gentil sait aimer une femme.
- Moi et mes grandes phrases, hein ?
- J'ai fini par apprendre. J'ai une fille poète voyez-vous.
- Le fruit ne tombe jamais loin de l'arbre. Et ne me dis pas que je suis la fille de mon père l'écrivain, je sais que tu es une grande romantique qui se cache.

¹⁶² « Bienvenue » en arabe littéral qui signifie également, « avec plaisir. »

La mère posa un baiser sur la joue de sa fille avec tendresse. Elle lui demanda qui était ce Chakib qui avait emporté son cœur. France ne cédait pas, elle entrouvrait la porte de l'acceptation avec réticence. Elle rentra pour découvrir son amour aux prises avec des paroles similaires, la mère de Chakib avait rejeté.

- Elle n'est pas musulmane.
- Elle connaît mieux le Coran que toi !
- On n'épouse pas une étrangère Chakib ! Il te faut une Marocaine comme ton frère !
- Toi seule déteste l'idée que ton fils épouse une Française. Tu devrais te féliciter !
- Tu dois épouser une musulmane ! Sa mère avait jugé. Je t'interdis de l'épouser.
- J'épouserai celle que j'aime et celle que mon cœur a reconnu.
- Ton cœur ? Karima souffla. « Jette ton cœur loin devant toi ; et cours l'attraper. »
- « Un cœur dans lequel il n'y a pas d'amour est un arbre dépourvu de fruits. »
- Ce n'est pas avec une guerre de proverbes que tu vas me convaincre, cracha la mère avec amertume.
- Je ne mène pas une guerre pour perdre ou pour gagner, je mène la guerre pour obtenir la paix. Chakib regarda sa mère avec une telle profondeur qu'elle céda.
- Bien. Est-elle croyante au moins ?
- Oui.
- Bien. Une femme qui a la foi fait une bonne épouse. Même si j'aurais préféré qu'elle soit musulmane.

Dans un orage, la lumière de l'espoir avait surgi tout autant qu'il avait brûlé la terre. Les différences avaient tonné, lâchant la foudre enflammée des jugements. Le couple s'était renforcé. Elisa et Chakib s'amusait. Ils regrettaient en silence. L'intolérance était un tronc douloureux. Ils portaient un héritage indigeste qui les inquiétait. Toujours, ils se retrouvaient pour ouvrir la fenêtre de leur cœur. Toujours, ils voyaient au-delà. Dans les bras l'un de l'autre, la chaleur avait réconforté leurs corps. Ils délaissaient leurs sentiments. Ils épuisaient les doutes. Ils écumaient les peurs. Ils savaient. L'évidence était leur force.

- Peut-être qu'ils ont raison. Nous sommes fous.

- C'est évident, hayati¹⁶³. Je suis un arabe musulman ignare. Amazigh en plus ! Je suis un être inférieur aux yeux de tes parents.
- Et je suis une Française immigrée mécréante et hautaine aux yeux des tiens.
- Tu as oublié colonisatrice.
- Tu as oublié... Ah non. Tu as tout dit. Comme toujours, tes mots sont plus précis que les miens.
- Parce que mes sentiments sont plus profonds que les tiens.
- C'est normal. Tu es l'homme et je suis la princesse.

Des rires. Des moments de présent écrivaient les instants éternels. Ils avaient tant de différences. Elisa était plus âgée. C'était une tragédie aux yeux des parents et une menace pour la lignée des enfants. Chakib était issu d'une famille de la terre, une lignée de paysans. Elisa était née d'une famille de la lettre, une lignée de penseurs. Elle était blonde, la peau fragile et le corps svelte. Il était fort, la pilosité drue et une constitution solide.

- Je crois que je dois apaiser nos familles, déclara Elisa un matin après avoir rêvé.
- Que conseilles-tu pour amener la paix entre les Montaigu et les Capulet ? s'amusa Chakib qui trempait son pain dans le café matinal.
- Commençons par écarter l'option du suicide mal orchestré.
- Hors de question, affirma Chakib. J'ai une vie à vivre et elle est avec toi.
- Kbida¹⁶⁴, « Ce que l'amour peut faire, l'amour ose le tenter¹⁶⁵ », récita Elisa avec tendresse. Elle posa un baiser sur son front.
- Certes. Je ne tenterai pas le diable pour autant... Il lui sourit. Je suis certain que ton rêve t'a donné la clé de résolution.
- J'ai vu deux arbres enlacés.
- Un figuier et un olivier, continua Chakib comme s'il avait assisté au rêve.
- Exactement.
- Trouve les racines de ton arbre et tu pourras porter les fruits de la Terre, continua le jeune homme.
- Je me souviens d'une conversation...

¹⁶³ « Ma vie » en arabe littéral.

¹⁶⁴ « Mon petit foie » surnom affectueux en darija.

¹⁶⁵ *Roméo et Juliette*, William Shakespeare.

Elisa se rappela ce jour qui avait mené à l'incendie du cabanon. Rhakissi avait parlé d'une tête dans son cœur. Elle savait. Elle n'avait jamais pris le temps. Depuis toutes ces années, il était temps. Elle devait enquêter sur le passé de sa famille. Elle sentait l'appel du temps. Elle voulait retracer l'arbre généalogique, l'avenir de son cœur en dépendait. Elle était certaine qu'elle pouvait se libérer de la malédiction familiale.

- Je dois retrouver l'histoire de ma famille.
- Bien. Et je dois construire la nôtre.
- Pardon ?
- Il est temps de vivre dans notre maison.

Peu à peu, la famille s'apaisa. La construction de la maison dirigea l'attention sur le chantier à gérer. Chaque mère eut son avis. Chaque pierre eut une histoire à raconter. Le premier mur érigea leur force et leurs choix. Ils bâtissaient un foyer avec chaque décision, chaque lutte et chaque réussite. Autour des arbres du terrain, la demeure reflétait une promesse, celle d'une vie qui commençait. Chaque matin, Chakib choisissait un poème pour bénir le travail des ouvriers. Chaque soir, Elisa rapportait un coquillage, un morceau de verre ou une feuille pour constituer la mosaïque qui inaugurerait leur foyer.

- « Et moi, je suis dans la maison de Dieu comme un olivier verdoyant, Je me confie dans la bonté de Dieu, éternellement et à jamais¹⁶⁶. »
- Sérieux, tu nous récites un psaume de la Bible ?
- Sérieux, c'est un bon psaume pour planter notre olivier.

Chakib ouvrit sa main et montra des graines. Le chantier était quasi terminé. Ils pouvaient s'installer dans leur demeure au fil des derniers ajustements. Elisa accueillit l'intention avec bonheur. Elle donna un baiser à son compagnon pour le remercier. Elle confia les semences à son patchwork d'éléments.

- Nous les planterons en terminant notre mosaïque.

¹⁶⁶ Psaume 52 : 8.

Ils promirent et passèrent le pas de la porte de leur avenir. Le quotidien s'organisa. Elle se rendait à Skhirat pour travailler. Le vendredi, Chakib la rejoignait pour le week-end. Dans son antre, Elisa entreprit un grand travail de reconstitution de leur lignée. Aidée par sa mère, elle découvrit les origines improbables de sa famille. Son grand-père avait fui les Chemises noires. Très peu d'informations existaient sur leurs origines. L'héritage de Joséphine fût plus facile à reconstituer. Son père Antonio avait changé son nom italien pour le franciser. Il était venu de Sicile pour fuir la pauvreté. La mère de Joséphine était d'origine espagnole. Elle avait fui pour l'Algérie. Elle s'était mariée à Salvador, un autre espagnol. Il avait quitté Alicante pour lutter contre la pauvreté.

- C'est fou, tous ces gens qui fuient. Je devrais peut-être fuir la médiocrité de mes Présidents français.
- Mais c'est ce que tu fais habiba¹⁶⁷, avait glissé Chakib. Tu vis au Maroc, je te rappelle.
- Certes... C'est parce que je suis marocaine, affirma Elisa. Et ne me contredis pas, tu le répètes trop souvent à ta famille et tes amis... Je te rappelle !
- Ah. Tu es marocaine... de cœur, d'identité et d'esprit, répondit le jeune homme. Mais je suis ton sésame si tu veux le passeport... Je te rappelle !
- Pfff... Même pas en rêves. Tu ne me seras d'aucune utilité. Je ne serai marocaine que si sa Majesté veut bien m'accorder cette grâce.
- Ah c'est la faute de tes Présidents. Ils n'ont qu'à octroyer la nationalité française plus facilement aux Marocains.
- Mais quelle ironie venant d'un peuple dont la nationalité est la plus dure à obtenir !

Des rires. Ils arrachaient les blessures. Ils réparaient le passé. Ils effaçaient les injustices. Plus Elisa découvrait son passé, plus son amour pour Chakib s'approfondissait. Elle n'avait jamais douté de l'évidence de leur lien. Elle suspendait son cœur avec la prudence de son identité de femme. Elle luttait contre l'héritage de sa famille. Il y avait tant de violence. Les hommes étaient décédés de morts subites. Les déchirures douloureuses avaient révélé une quête d'identité insatiable. Pour les femmes de son arbre, le couple était une prison dont l'homme avait les clés. Chakib avait aboli les barreaux, les murs et les fenêtres.

¹⁶⁷ « Ma chérie » en arabe littéral.

Sa sagesse. Ses yeux de chat avaient apaisé chacune de ses barrières. Il avait réconcilié son esprit. Il avait réparé son corps. Il connaissait les sévices que l'homme imposait au corps féminin. Il redoutait la manipulation du masculin par la force. Il éloignait l'égo orgueilleux. Il se détachait de l'apparence. Chakib était une hérésie, un rêve qui se réalisait et une réalité tangible qui lui offrait le temps. Avec Chakib, Elisa découvrait l'amour véritable. Elle se délectait de leur infini. Les délices du toucher allongeaient les minutes des baisers. Les secondes des mots nourrissaient l'éternité de la présence. Elle aimait.

- C'est une photo de ton grand-père ? Chakib pointa un cliché d'un homme affichant une belle prise de pêche.
- Oui. A Tahiti plage, c'est près de Rose Marie.
- *Tahiti, là où vibrent les onze eaux de vie.*
- Ah bon ?
- Où en es-tu de la lignée maternelle de Joséphine ? continua Chakib sans réaliser la transe qui avait parlé à sa place.
- Sa mère s'appelait Magdalena. Elle est morte quand j'avais quatorze ans.
- Tu t'en souviens ?
- Oui. Mais elle avait perdu l'usage de la parole quand j'étais bébé, expliqua Elisa. Elle n'a jamais rien pu me raconter... C'est fatigant. Elle s'était visiblement disputée très violemment avec sa mère Maria et ma grand-mère n'a jamais rien voulu dire sur elle.
- Maria... I just met a girl named Maria. And suddenly¹⁶⁸... Il embrassa Elisa sur le front. I'm in love and in trouble¹⁶⁹.
- Trouble under the sun means moonlight under the stars darling¹⁷⁰.
- Hm... J'ai hâte que ce soit la pleine lune alors.
- Avec le miel... Et les figues, évidemment.
- Tu oublies l'huile d'olive.

Des mots doux. Des paroles amoureuses célébraient une poésie de l'union. Deux corps guérissaient les désespoirs des générations précédentes. Deux âmes réunies reconnaissaient l'espoir du futur devant elles. Deux êtres apaisés déliaient les pièges des blessures d'un présent

¹⁶⁸ Reprise des paroles de « Maria », West Side Story. « Maria. Je viens de rencontrer une jeune femme qui se prénomme Maria. Et soudain... »

¹⁶⁹ « Je suis amoureux et les problèmes commencent » en anglais.

¹⁷⁰ « Les problèmes de la journée se transforment en espoirs pendant la nuit » en anglais.

trop précieux à vivre. Ils touchaient l'enseignement des livres, des rencontres et des voyages. Chakib et Elisa s'étaient retrouvés dans un espace unique. Le respect effaçait les illusions. Le quotidien nourrissait la terre de l'amour. Ils connaissaient leurs différences, leur parcours et leurs blessures. Ils avaient un credo. Ils s'étaient promis de déverrouiller les mécanismes de défense, de communiquer les peurs et de mettre de la lumière. Et toujours, rire. Ensemble, ils voguaient avec les vagues. Et toujours, ils suivaient le sens du courant.

- Mon père m'a montré les origines de son grand-père et de l'arrière-grand-mère, annonça Chakib après un week-end passé en famille.
- Aïcha, c'est ça ?
- Oui, c'est ça. Elle était mariée à Mohamed, un homme qui a beaucoup fréquenté la Zaouia, expliqua Chakib. Papa est parti là-bas la semaine dernière.
- A Beni Mellal ?
- Oui. Et à la Zaouia aussi. Chakib sortit un carnet de notes que son père avait préparé. Tu sais, je crois que papa t'admire de plus en plus. Je ne l'ai jamais vu aussi sérieux dans son travail de recherche.
- Tant mieux, admit Elisa avec sa simplicité naturelle. Elle feuilleta le livret avec curiosité. Je respecte beaucoup ton père.
- Et ma mère ? Chakib porta un regard amoureux sur sa compagne.

L'intensité de ses sentiments appelait un instant suspendu. La réponse de Elisa jouait une mélodie essentielle. Une note déliait une harmonie. Chakib captait les moments suspendus de la symphonie. Il était le chef d'orchestre. Elisa était tous ses instruments, ses partitions et ses musiciens.

- Je respecte ta mère. Profondément. Elle est comme la mienne. Elisa suspendit ses lèvres. Elle m'aime avec le regard de la société. Elle m'a appris à mieux accepter ce qui est pour moi incompréhensible...
- C'est-à-dire ?
- Exister aux yeux de l'autre est aussi une manière d'aimer.
- Ou est-ce aimer pour exister ?
- Peut-être aussi. Elisa porta sa tête contre celle de son compagnon. Elle embrassa tendrement ses cheveux. Je peux le consulter ?
- Papa l'a préparé pour toi.

Un baiser sur les lèvres scella une promesse invisible. Elle se dessinait dans le ciel étoilé. Le couple grandissait en liens avec le temps. L'espace apaisait leur différence. Les familles se rencontrèrent sous les auspices de la cabane du pêcheur. Avec l'évidence de la relation, le déjeuner se déroula dans un esprit d'apaisement. L'harmonie qu'ils dégageaient distilla le soutien de leurs parents. L'espoir d'une rupture avait disparu. La menace de leur héritage s'envolait. Elisa et Chakib balayaient les prédictions. Ils priaient d'une seule âme emportée par la nuit de leurs corps enlacés.

Elisa avait avancé sur les origines de Maria. L'arrière-arrière-grand-mère avait effacé son nom. Elle avait fui d'Alicante vers l'Algérie. Elle avait rencontré Salvador Munoz, un fils de paysan. Elisa ne croyait pas aux raisons du départ de Salvador. Il y avait un secret, elle en était certaine. Maria avait dissimulé un cadavre dans son placard. La jeune femme désespérait de déterrer la vérité. Sa vie était guidée par cette clé. Elle voulait comprendre son arbre généalogique. Son couple était lié à cet arbre généalogique. Sans l'expliquer, Elisa avait besoin de décrypter. Une solidité dépendait de son travail de recherche. La maison se terminait, elle voulait finir son enquête avant de constituer la mosaïque qui célébrerait leur amour.

- Habiba d'amour, la perfection n'est pas de ce monde. Il est temps de planter notre arbre Elisa, rappela Chakib. Et d'adopter notre chat, tu te souviens.
- Je me souviens, s'amusa la jeune femme. Chakib voulait un chat pour protéger leur foyer, un rouquin de préférence qui s'appellerait Serapis. Elle avait dit oui. Vendredi après-midi ?
- Jumu'ah¹⁷¹, approuva Chakib avec un sourire tendre et complet.

Le vendredi matin, elle reçut un appel de sa mère. France avait retrouvé une coupure de presse grâce à la perspicacité d'un cousin. La famille croyait à l'importance de cette enquête. Elle réveillait la confiance, la compréhension et les liens d'amour. En recevant la photo scannée, Elisa entendit l'orage s'immiscer dans les vagues. Le tonnerre frappa. La scène était inhabituelle. Elle cilla avec le papier dans les mains. Elle avala la salive. Son cœur battait. Une oppression l'écrasa. Elisa passa un appel. Sa requête trouva une réponse immédiate. Elle provoqua un serrement étouffant. Elle découvrit une vérité insoupçonnée.

¹⁷¹ « Vendredi » en arabe littéral.

- Ça ne va pas. Chakib intuitif à son habitude, découvrit sa compagne chamboulée.
- Je... J'ai une mauvaise nouvelle, annonça Elisa sans détour.
- Ah... Elisa lui désigna la chaise face à elle.

Elle avait disposé le carnet de Salim. Elle avait ses notes. Deux papiers trônaient au centre. Elle avait dessiné un arbre généalogique avec les noms, les dates et les événements marquants. Les secrets commençaient à parler.

- Tu as reçu de nouvelles informations ? Chakib était impatient.
- Oui. Et je vais te poser quelques questions.
- Pourquoi tant de gravité ? adoucit le jeune homme.
- Parce que si j'ai raison... Le frère de Aïcha s'appelait Mouloud, n'est-ce pas ?
- Oui, bredouilla Chakib. Où veux-tu en venir ?

Pour la première fois depuis le début de sa relation avec Elisa, il se sentit agressé. Il chercha à rejoindre sa compagne. Elle était fermée. Rigide, elle s'était parée du masque. Elle ressemblait à sa mère, à leurs deux mères éprouvées par le mariage. Elles avaient été écrasées par leur histoire, déshabillées par leurs espoirs déçus et endurcies par leur condition.

- Mais nous ne savons rien de lui, expliqua Chakib en adoucissant à nouveau son ton. Il a disparu en 1936.
- Il a disparu ? Elisa afficha un sourire amère. Elle désigna la coupure de presse récupérée par son cousin et pointa le document. Le sésame. Il ouvrait la boîte à Pandore. Ceci est un extrait de justice. Je l'ai récupéré cet après-midi... Grâce à Pierre, mon ami qui travaille aux archives.
- Ah... Le fameux Pierre que ta mère adore.
- Oui. Le fameux Pierre que ma mère adore car il est le gendre idéal à ses yeux.
- Quand je suis le paria musulman qui lui enlève sa fille.
- Peux-tu lire l'extrait s'il te plaît. Sa voix était tranchante. Elisa n'était pas elle-même. Ce n'est pas le moment de rire, hélas. Chakib s'exécuta après un regard sombre. Une blessure dans son cœur s'ouvrit.
- « Le 21 décembre 1936. PV d'enquête. Homicide de Salvador Munoz. » Munoz, le nom de ton arrière-arrière-grand-mère ?
- Oui. Maria Manuela Carmen Munoz. Nom de jeune fille introuvable.

- Ton arrière-arrière-grand-père a été tué ?
- Oui. Par décapitation.
- Ah oui, c'est violent, comprit Chakib.
- Ce n'est pas le plus grave, déclara Elisa avec douleur.

Elle retenait ses larmes. Le masque craquait. Chakib fronça les sourcils. Son intuition avait la réponse. Il se tourna sur les lettres. Il savait. L'effroi apparut avec les mots. Sa gorge se coupa. Sa voix trancha. Il lut à haute voix pour parler aux spectres autour d'eux.

- « Est déclaré coupable : Mouloud Ben Talib, né le 1^{er} janvier 1916, 20 ans, sans résidence connue. Monsieur Ben Talib est condamné à 20 ans de bagne. » La voix du jeune homme se cassa. Quelle horreur. Il n'a jamais disparu. Il a été emprisonné.
- Tiens... tendit la jeune femme avec une main tremblante.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Mouloud est décédé quelques semaines après. Visiblement, il ne se nourrissait plus. Chakib saisit la mention manuelle ajoutée dans le dossier administratif.
- Je suis étonné que sa mort soit enregistrée. Les criminels marocains n'ont pas droit à une mémoire...
- Il semble que Mohamed, ton arrière-grand-père ait entretenu une amitié avec le policier français qui a géré l'affaire. Un certain Mathieu Dupont.
- Mathieu Dupont, répéta Chakib les yeux dans le vague. Il était submergé par l'océan. La masse d'eau s'était imposée à lui. Monsieur tout le monde a écrit la mémoire de notre famille. Nous... Des paysans anonymes.
- Je vais rentrer à Skhirat ce soir. D'accord ?
- Tu ne veux pas en parler ?
- Non. J'ai besoin d'être seule.
- Elisa, ne pars pas s'il te plait ! Je... Il s'arrêta.
- Je t'ai jamais dit la vérité, Chakib.
- Pardon... Comment ça ?
- Je parle à ma grand-mère. Je suis désolée, j'aurais dû te dire que je suis maudite.
- Ce sont des croyances, personne ne peut être maudit voyons.
- Toi qui connaît les subtilités du divin, écoute une parole de vérité. »

La porte. La tension claqua sur le mot. La malédiction avait gagné. Deux cœurs battaient. Deux esprits combattaient. La vérité les séparait. Leurs aïeux avaient meurtri le temps. Le crime avait scellé leur héritage. Elisa se tenait immobile. Elle était prête à vaciller. Elle voulait partir. Chakib était le mouvement. Il était prêt à dévoiler son secret. Depuis plusieurs jours, il portait une bague avec lui, un bijou synonyme de rêve. La forme d'une rose était destinée à un annulaire délicat et une promesse d'avenir. Elle était l'unique raison qui donnait sens à sa vie et à son être tout entier.

Elisa abandonna leur maison et les pièces de leur mosaïque jamais commencée... La feuille d'olivier offerte par Mouloud resta cachée dans une bourse en cuir. Chakib devint invisible pendant plusieurs minutes, plusieurs semaines et plusieurs mois. Le secret avait arrêté les vagues contre les rochers. Il avait coupé la course des étoiles. Il avait déchiré les liens du cœur. Les deux amants quittèrent leurs corps. Ils s'éloignèrent de leur âme. Ils s'enfermèrent dans le travail. Ils évitèrent leur famille mutuelle. Ils coupèrent le monde et sa symphonie. Un matin glissa une lettre sans signature et sans auteur. L'écriture vibrait le secret.

« L'amour seul, connaît le temps véritable. »

Chapitre 18 : L'arbre d'une âme

Le fruit, 2023

« La femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue,
et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence ;
elle prit de son fruit, et en mangea ;
elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle, et il en mangea.
Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent,
ils connurent qu'ils étaient nus,
et ayant cousu des feuilles de figuier,
ils s'en firent des ceintures. »
Genèse 3, verset 6-7, *La Bible*.

Un cœur. Sa sensibilité captait les nuances invisibles. Son ouïe entendait les battements des espoirs. Son organe vivait au rythme des sentiments. Il accueillait les plaintes, les rêves et les expériences du monde entier. Son cœur était une lumière profonde, il irradiait avec force pour cacher sa vulnérabilité. Il voulait souvent pleurer. La moindre agressivité l'immobilisait. La plus petite l'emmenait sous la densité de l'océan. Il voguait avec l'eau pour réparer ses émotions exacerbées. La société autour de lui n'était qu'une illusion méchante et incompréhensible. Ce cœur était un tout entier... et comprimé par l'existence.

Elisa avait grandi avec les voyages, les rencontres et les milliers de textes qu'elle recopiait avec frénésie. Elle travaillait pour des magazines afin d'échapper à son destin. Elle refusait de répondre à un appel, celui de Joséphine. Il faisait trop mal. Elisa était acculée par la violence de son héritage de femmes. Elle était écrasée par les maux de sa famille. La colère avait bouffé leurs nerfs. Les jugements avaient dévié leur humanité. Les conventions avaient défini leur vie. Elle entendait le cri muet de France. Sa mère souffrait de son éloignement. Elle savait qu'Elisa fuyait.

Le chemin. Il la rattrapa une première fois. Dans un bus qui reliait Mopti à Bamako, Elisa relisait des notes. Elle venait de terminer une série de portraits racontant la vie de la « Venise du Mali. » Comme à chaque fois, elle avait été touchée par les détails des instants. Les barques

sur la rive luttait avec le fleuve. Les odeurs du marché flottaient avec les conversations. Les réunions sur les bancs commentaient la série télévisée. Son âme se laissait porter par cette effusion de mondes parallèles où elle oubliait le sien. Ils traversaient une étendue désertique quand ils s'arrêtèrent au milieu d'un vide apparent. Des voyageurs attendaient sur le bord de la route. Elisa fut appelée par un visage. Un jeune homme élégant portait une daraa¹⁷² dont le bleu contrastait avec l'ocre du sable. Elle n'avait jamais vu une personne si magnétique. Sa seule présence électrisait l'étendue solitaire.

- « Bonjour, je peux m'asseoir à côté de vous. Elisa acquiesça éberluée.
- Evidemment. Il s'installa avec un grand sourire. Ses traits étaient fins et incroyablement puissants.
- Je me présente. Je suis marabout¹⁷³. Et je me suis assis à côté à vous car c'est à vous que je dois parler pendant mon voyage.
- Pardon ?

Le jeune commença un long récit sur sa famille. Il était marabout de naissance. Il avait grandi avec le désert, les étoiles et la connaissance des anciens. Il lui raconta sa tradition. Il lui expliqua le rôle des femmes, des plantes et des animaux dans une cosmogonie invisible. Il parlait avec les mains sans jamais le montrer. Ses doigts dansaient une poésie énigmatique et hypnotique insaisissable. Ses mots agissaient avec délicatesse. Elisa comprit l'effet qu'il produisait sur elle. Il l'obligeait à réveiller son cœur.

- Vous pensez toujours à votre amour, n'est-ce pas ?
- Je ne sais pas, avoua-t-elle. Parfois j'ai l'impression d'avoir aimé un mirage.
- Il vous attend. Mais avant le retour, vous devez réveiller vos mains.
- Mes mains ?
- Oui, vos mains. Soyez confiante, l'homme au turban viendra à vous.
- Mais vous portez un turban.
- Non, moi je porte le tagelsmuts¹⁷⁴ et je suis le désert qui arrose le cœur. Lui, il mets le turban pour réveiller la couronne de votre esprit.
- J'ai dû prendre un abonnement avec la sagesse par devinette dans une autre vie.

¹⁷² Robe longue et ample portée par les hommes nomades du désert du Sahara.

¹⁷³ « Homme pieux ou saint » selon l'Académie française.

¹⁷⁴ Voile de tissu utilisé comme turban.

- Ma mission est terminée, déclara soudainement le jeune. Il se leva et approcha du conducteur qui arrêta le bus. Il descendit et lui fit un signe. Suivez l'homme en turban mademoiselle !

Elisa resta pantois. Elle regarda le bus s'éloigner et abandonner l'homme au milieu de nulle part sans éprouver la moindre inquiétude. Elle considéra les récits du marabout et se hâta pour les retranscrire. Elle nota les détails, les mots et les étincelles de ses lèvres. Son cœur vibrait à nouveau. Il avait réussi, elle sentait une flamme revenir en elle. Elle laissa ses yeux filer avec la poussière de la route. Son esprit voguait entre deux cœurs, celui de Mouloud et celui de Chakib. Elle versa des larmes discrètes, elle était coupable d'aimer une image.

Quelques semaines passèrent quand elle reçut un appel de son rédacteur en chef. Elle était à Bruxelles en train de terminer une série sur les lobbyistes invisibles. Si l'ambiance tranchait avec le Mali, la jungle humaine fonctionnait à l'identique. Au téléphone, son patron l'envoyait en Inde. Elle devait réaliser des portraits dédiés à la pratique du yoga. Son portrait du jeune marabout énigmatique de Mopti avait beaucoup plus. Elle avait un talent pour décrire les « trucs spirituels. » Il la mutait à la rubrique dédiées aux cultures du monde. Elle soupira en pensant à la prédication. Son directeur l'envoyait rencontrer l'homme au turban.

- De quoi as-tu besoin ? Vraiment besoin ?
- De quoi ai-je besoin ? répéta Elisa au maître yogi¹⁷⁵ avec qui elle résidait.
- Et ne me parle pas d'argent. Une fois que tu as compris que tu peux vivre avec peu, sans acheter ou accumuler, tu as compris l'abondance. Tu as déjà l'abondance.
- Vraiment ? soupira Elisa. Elle approuva malgré elle. Joséphine lui avait légué le cabanon et la vente de la maison construite avec Chakib lui avait rapporté de l'argent.
- Tu sais que oui. Je le sais moi. Alors, de quoi as-tu besoin ?

Elisa éclata en sanglot. Son cœur criait de souffrance. Elle ignorait d'où venait tout ce poids. Elle avait été gâtée par la vie. Sa grand-mère l'avait élevée avec force et gentillesse. Son père lui avait donné le don et la persévérance pour écrire. Sa mère l'avait poussée à atteindre l'excellence. Chakib l'avait aimé et réconcilié avec le couple. Elle avait tout eu, tout réussi

¹⁷⁵ Sage ou ascète qui pratique le Yoga.

jusqu'à ce retour de bâton. Elle était en couple avec le meurtrier de son arrière-arrière-grand-père.

- Tu as arrêté n'est-ce pas ?
- Oui.

Le Yogi avait deviné. Il était assis sur son siège en bois. Il dominait une salle chaleureuse où le bois dégageait une essence douce et épicée. Il avait un visage doux coiffé par son turban blanc simple et pur. Il l'accueillait depuis trois jours. Il l'avait vue arriver et avait adopté un grand sourire. La plus belle chambre était prête pour elle. Il lui offrait le séjour. Il l'attendait depuis une semaine. Elle était en retard. Elle avait dû faire un détour par Goa pour visiter un centre populaire. Il avait souri en lui offrant un jus de mangue.

- Je sais que tu parles aux défunts.
- Je suis venue pour suivre ton enseignement, avait-elle répondu pour éluder la remarque.

Ancien entrepreneur, le maître avait changé de vie après le décès brutal de son père. Il s'était ouvert à la voie de la sagesse intérieure. Après un régime drastique, il avait perdu plus de vingt kilos. Il s'était débarrassé des jugements, de l'ambition et du matériel. Dans son antre réservée aux initiés, il aidait les visiteurs à retrouver leur essence. Elisa était une guérisseuse, elle le savait. Il était là pour qu'elle ouvre ses mains. Elisa était clairvoyante, elle le savait. Elisa parlait aux défunts. Il était là pour qu'elle comprenne son pouvoir.

- Tu as des mains en or. C'est en les utilisant que tu pourras réparer ton cœur.
- J'ai cherché à extraire la tête de mon cœur et regarde où cela m'a mené. Je suis interdite d'aimer un homme extraordinaire.
- Ton chemin continue Elisa. Il est temps pour toi de rencontrer la terre.

La jeune femme soupira. Elle acquiesça avec docilité. Les mots l'envoyaient vers une nouvelle destination qu'elle découvrirait avec le fil de sa prochaine mission. Quand elle quitta la demeure parfumée, un poids avait quitté ses épaules. Elisa réalisait que la tête dans le cœur n'était pas la malédiction qu'elle craignait. Elisa commençait à comprendre. Les femmes de la famille avaient des capacités jugées irrationnelles, paranormales voire sataniques.

- Alors où est-ce que je pars ? demanda la jeune femme excitée par la perspective de la prochaine rencontre initiatique.
- Nulle part, répondit le patron. Tu vas rencontrer des hypnothérapeutes à Paris.
- Hein ? Elisa grimaça.
- Quoi ? Tu ne vas pas rester un peu chez toi ?
- Je n'ai pas de chez moi, grogna la jeune femme.
- Ah la nomade. Et bien, tu vas explorer la jungle parisienne, bien plus dangereuse que le Kenya, le Mali ou l'Inde du Sud.
- C'est sûr, soupira Elisa. Un peu de spiritualité dans un monde de requins capitalistes, ça promet.

Elisa partit à la rencontre de Blaise. Jeune talent du Conservatoire de Paris, diplômé d'HEC et récipiendaire d'une bourse de Harvard, le parisien du Marais était un produit de l'excellence française. Il avait plaqué un avenir tout tracé dans une grande entreprise pour se former à l'hypnose et ouvrir son cabinet. Connu pour ses capacités à emmener en voyage, il proposa à Elisa de l'initier à l'autohypnose.

- Je ne vous propose pas une séance. Vous êtes sensible, cela se voit. Je voudrais que vous débloquiez la douleur par vous-même, vous pourrez gagner dix ans de thérapie.
- Vraiment ?
- Vraiment.

Le visage sérieux imposait. Blaise lui montra plusieurs techniques pour ressentir son corps et induire son esprit dans un état modifié de conscience. Très vite, Elisa sentit de la chaleur, des sensations étouffantes et une vague d'images se presser autour d'elle. Blaise arrêta la leçon avec un sourire énigmatique. Il semblait avoir obtenu ce qu'il souhaitait.

- Bien. Vous faites ça chez vous et vous revenez quand vous avez fini. Là, je répondrai à vos questions pour votre papier.
- Ça a le mérite d'être clair.
- Vous verrez, vous ne le regretterez pas.

Le mystère plana. Le cœur reconnu. Elisa avait compris l'appel, elle savait qu'elle devait suivre. Elle devait se plier aux expériences qui lui étaient proposées. Le soir, dans la chambre

de son appartement parisien, elle répéta les gestes. Elle laissa ses mains la guider et son esprit la transporter. Des douleurs dans sa cage thoracique éclatèrent. Elle sentit une pression intense sur son cœur. Elle lâcha des larmes. Sa respiration était haletante, sa détresse était puissante. Elle expira la chaleur de sa bouche comme un appel à l'aide.

Les images défilèrent. Une ligne chronologique s'ordonna sous ses yeux fermés. L'accident de voiture de France avant sa conception. La grossesse allongée à l'hôpital et l'accouchement traumatique. Le décès brutal de Francesco. Les mots méchants des enfants français au centre aéré. Une culotte par terre et un adolescent qui lui touchait les fesses. Elle trembla en dissonance avec son corps. Elisa avait toujours refusé de se souvenir d'un attouchement vécu à la maternelle. Elle soupira en lâchant une larme. Une maison apparut. Des portes s'alignaient le long d'un couloir de récits. Elle toussa en sentant les femmes l'appeler. Elle cracha du sang malgré tout et ouvrit les yeux.

- Je peux voir les mémoires cachées. Mouloud, je peux faire parler les corps. C'est ça, cueillir la fleur !

Une épiphanie. Elisa comprenait le secret. Les yeux couverts de larmes, son cœur commençait à respirer. Elisa observa ses paumes. Elle avait l'impression de voir ses mains pour la première fois de sa vie. Elle sentait la fatigue intense. Elle lui offrait une libération profonde. Elle tremblait avec essence. Elisa se mit à rire avec nervosité. Ce chemin la menait sur la route des pouvoirs mystiques.

- Târiqa.

Elisa quitta Paris, son emploi et son appartement. Elle voulait brûler ses points de repère. Elle était appelée par une voix intérieure. Une petite voix lui disait qu'il était temps. Un rêve avait donné la destination. Elle prit un billet aller simple pour Papeete. Jamais elle n'aurait pensé débarquer à Tahiti. Elle se répétait une phrase en boucle comme une vérité. Elle ressentait comme une prémonition.

- Voir Tahiti et mourir.

Sans difficultés, Elisa trouva des piges et s'installa dans le rythme de la vie tahitienne. Tout était doux. Les chants des ukulélé berçaient la joie de vivre l'instant présent. Le lagon turquoise enveloppait les nuances colorées d'une multitude de bleus apaisants. Les visages étaient souriants avec des mots gentils agrémentés d'un humour simple et bienveillant. Elisa redécouvrait la douceur dans un écrin isolé au milieu du Pacifique. Le destin ne tarda pas à la rencontrer. Au détour du temps, elle fit la connaissance de Tahiri'i.

- Mon prénom, ça veut dire le roi de l'unité, expliqua le Tahu'a¹⁷⁶. Tu es un puzzle ambulante, il faut te réunifier.

Tahiri'i était grand avec de longs cheveux et des tatouages sur les bras. Des cheveux blancs indiquaient sa maturité et sa connaissance. Il avait voyagé dans tout le triangle maori à la recherche de ses ancêtres. Il avait connu la Nouvelle Zélande, Hawaï, les Rarotonga¹⁷⁷, les Fidji, les Tonga, les Salomon, Rapanui¹⁷⁸, les cinq archipels de la Polynésie française... Il avait parcouru l'océan Pacifique avec sa pirogue et son intuition comme feuille de route. Il enseignait la sagesse polynésienne à ceux qu'il reconnaissait comme des « Manu iti », des porteurs du Mana.

- Tu portes le Mana, toi, femme popa'a¹⁷⁹ aveuglée par ton esprit à grande vitesse, observa celui que l'on surnommait Tahiri. Il est temps de débrancher tes pensées et laisser parler tes mains.
- A force de l'entendre, je vais bien finir par intégrer.
- Celui qui parle pour être mis sous silence, doit apprendre à se taire.
- Ah... C'est plus joli que « tais-toi » au moins.
- Toi, tu as la tête dure de ma grand-mère.
- C'est bon signe ?
- Pour le Mana oui. Pour moi, non. Ça va compliquer mon enseignement.
- Promis je vais faire de mon mieux.
- Ne fais pas, sois ! Il est temps d'écouter tes mains. Allons-y.

¹⁷⁶ « Expert » selon l'Académie tahitienne. Le mot désigne également « le prêtre. » Ici, il est employé pour renvoyer à « chamane. »

¹⁷⁷ Nom polynésien pour les Îles Cook.

¹⁷⁸ Nom polynésien pour l'île de Pâques.

¹⁷⁹ « Peau blanche » en tahitien. Ce nom a été donné aux étrangers qui ont la peau brûlée par le soleil.

Direct. Les paroles de Tahi étaient toujours brutes mais justes. Il parlait avec une innocence d'enfant, la raison de l'adulte et la sagesse du guide. Il l'emmena au cœur de Tahiti pour débiter son initiation. Selon la tradition ancestrale polynésienne, Elisa devait expérimenter les onze voyages invisibles. Ces onze étapes essentielles enseignaient un chemin de vie. Pour Tahi, la vie était un océan d'apprentissage. Il fallait apprendre à naviguer pour accéder à la connaissance de soi et à l'amour véritable.

- La première porte : ta naissance. Quelle est ton eau Elisa ?
- Mon eau ?
- Ecoute, femme à la tête dure. « O vai oe ? »

La voix résonna avec l'eau douce à la tendresse émeraude. Le Lac Vaihiria était baigné par la quiétude luxuriante de la nature. Il représentait la fontanelle, ces espaces mous qui se solidifiaient et se fermaient pendant les dix-huit premiers mois après la naissance du bébé. Pour Tahi, le mécanisme enseignait une leçon essentielle. Tout projet, expérience ou rencontre fonctionnait comme une fontanelle. Un espace non formé déterminait la structure définitive future, la sagesse consistait à identifier l'eau. La nature profonde de l'expérience.

- Vaihiria signifie « celle qui porte les étoiles », expliqua Tahi. Tu es une étoile qui venu sur terre, qui décides-tu d'être ?
- Une femme en paix.
- Quelle est ton eau ? répéta Tahi. L'insistance brisa le mental, le cœur lâcha. Elisa hoqueta d'une larme.
- Une eau qui a mal.
- De quoi ?
- D'être en vie, avoua Elisa avec peine.
- Bien. Le bois de ta pirogue, c'est la blessure de prendre chair. Accepte d'être une eau cosmique qui a choisi de naître pour vivre. Avec un bon bois, tu pourras flotter sur l'eau au lieu de couler.
- Je suis une eau de vie ?
- Tu es une eau source, toi seule peut t'aimer. Allons-y, femme à blagues.

Le mouvement continua. Ils quittèrent le lac aux couleurs bleus-vertes pour rejoindre le Fare Hape, un site sacré où ils passèrent la première nuit. Tahi lui expliqua les étoiles et les

constellations selon la tradition polynésienne. Les noms, les mythes et les formes étaient très différentes de l'astronomie européenne. Il lui expliqua que les étoiles étaient nées de deux personnages divins, Rua-tupu-a-nui et Atea-ta'o-nui. Ils étaient des émanations de Ta'aroa, le dieu de la création. Ces astres avaient donné naissance à des « astres navires », des pirogues qui reliaient les différentes parties du ciel. Comprendre la pirogue était un moyen d'accéder à la connaissance des dieux.

- La deuxième porte : les astres parents. Quel est ton équilibre Elisa ?
- Mes deux jambes.
- Un balancier, petite distance. Double coque, distance divine. Tu as deux forces, deux polarités essentielles.
- La tête et le cœur.
- Le mental de ton parcours, l'inné de ton héritage.
- Ah, on va enfin pouvoir parler des grand-mères.
- Le passé est devant toi, le futur est dans ton dos. Ton équilibre, c'est de savoir que ton présent est la rencontre des deux.
- Deux coques pour construire la pirogue ?
- Deux coques pour stabiliser le temps et voguer avec lui. Tu progresses. Allons-y.

Tahi embraya sur le chemin qui descendait vers l'embouchure de la vallée de Papenoo. Ils devaient tout parcourir à pied. Elle savait qu'ils allaient passer plusieurs jours à marcher et camper au fil de l'apprentissage et des routes de l'île de Tahiti. La nature était clémente. Ils étaient en saison sèche et la randonnée s'annonçait bénéfique. Quelques pas à peine, un truck s'arrêta. Quelques mots à peine, Tahi montait sur la plateforme métallique.

- Quoi ? On prend la voiture ?
- Tu vis à une époque moderne, femme à questions. Ce qu'on t'offre, accepte-le. Nous prenons la voiture qui nous propose de nous conduire à notre prochain point.
- Très bien.
- Félicite-toi Elisa, les dieux sont favorables à ton apprentissage.

Elle monta à son tour sans discuter. Le couple les déposa près d'une cascade double. Elisa posa ses yeux sur le cadre enchanteur avec une volupté reconnaissante. Tout chantait la simplicité. Tahi lui expliqua qu'il était sur le site de Faaone et qu'ils allaient remonter la Vahi, une eau

vivante. Un côté représentait le masculin, l'autre était l'énergie féminine. Elisa choisirait le début et ils redescendraient par l'autre côté. Il prédit qu'ils passeraient la nuit au sommet, elle devait ressentir l'équilibre de ses polarités.

- Troisième porte : l'union. Quel amour es-tu ?
- Je croyais être l'amour véritable mais je suis l'amour maudit.
- Victime, ton bois va couler. Tu veux vraiment que je m'énerve ?
- Je suis... Je ne sais pas.
- Bien. L'union, c'est la corde. La corde, c'est le lien qui s'adapte. Il vaut mieux ne pas savoir le pourquoi de l'amour. L'union est inexplicable, intangible et indiscutable.
- L'union tisse le lien invisible que j'incarne déjà, comprit Elisa.
- Bien. Tu te rattrapes. Tu prépares la tente pour rétablir le feu de ton bois.

Tahi la quitta pour s'enfoncer dans la végétation. Elisa savait que tout devait être prêt pour son retour. Cela faisait partie de l'apprentissage. Avec la délicatesse du coucher du soleil, elle laissa le souffle emporter son cœur. Elle exécuta les tâches avec absence. Elle sentait la présence de Chakib. Il priait. Il récitait des textes. Il lui parlait. Elle soupira avec lourdeur. Le temps avait gardé leur vibration. Elle sentait toujours sa présence. Mouloud était loin, ce guide qui partageait la sagesse de Tahiri'i.

Au lever du soleil, ils quittèrent le site et repartirent sur la route côtière. Sans une bribe d'attente, une nouvelle voiture leur offrit un voyage qui les mena le long de la mer magnifique. Elisa goûtait la lumière du matin avec l'odeur du café et des firi firi¹⁸⁰. Elle était portée par la générosité, le partage et l'instant présent. Ils arrivèrent devant une plage coupée par la montagne. Leurs conducteurs les déposèrent devant un tunnel et Tahi la mena près de l'océan.

- La quatrième porte : l'expression. Quel chant es-tu Elisa ?
- Un chant ?
- Seul le chant parle avec ta voix. Je répète, quel chant es-tu Elisa ? Elisa resta muette, touchée par la scène. L'eau claquait sur la roche et l'air pénétrait dans le geyser sous-marin. Bien. Tu as compris. Le chant, c'est la voile qui accueille le souffle. Allons-y.

¹⁸⁰ Beignet à base de lait de coco.

Tahi partit, Elisa resta. Elle ferma les yeux pour communier avec les murmures de l'océan devant elle. Elle sentit sa gorge se remplir d'une tendresse. Tout était brut et abrupt. Elle goûtait la dentelle de l'écume. Elle sentait son sang voguer avec les vagues. Elle était portée par le chant inaudible. Elle sourit à son immobilité. Elle attendait. Son corps devait reconnaître le moment. Un instant craqua et elle rejoignit Tahi. Il leva le pouce en direction de la voiture qui arrivait et elle s'arrêta. Elisa comprenait la force de son guide, il déclenchait la matérialisation de ses besoins d'un geste, d'une pensée et avec la force de son intention.

- Cinquième porte : l'initiation. Que veux-tu apprendre Elisa ?
- A être.
- A vibrer.
- Comme toi quand tu ordonnes à une voiture de t'arrêter.
- Parce que je l'ai vibré. Parce que j'ai équilibré mon passé avec mon futur. Parce que je suis une eau qui sait. Je répète. Que veux-tu apprendre Elisa ?
- A être.
- Bien. Je vais t'enseigner alors. Mais avant, on va manger.

Tahi l'emmena au restaurant de la plage de la Pointe Vénus où il se trouvait. Derrière son burger et ses frites maison, le Polynésien commença à se livrer. Il était né à Cherbourg. Son père était français et sa mère, une polynésienne chinoise. Il avait quitté la France à quatorze ans après avoir fait un rêve. La Polynésie le réclamait. Il avait pris un vol et avait débarqué chez son oncle à Raiatea. Là, un vieux s'était présenté à lui. Il lui avait dit qu'il l'attendait pour l'initier. Sa vie avait commencé.

Tahi avait reçu une initiation bien plus stricte que celle qu'il lui donnait. Il avait dû réciter les constellations par cœur ; suivre les épreuves de l'eau, du feu et de la pierre ; maîtriser l'usage des plantes ; etc. Il avait suivi les « cinq piliers » du Tahu'a. Il devait intégrer son corps, sa nature, son alimentation et son esprit avec son talent, le cinquième pilier d'équilibre. Une fois cette étape passée, le vieux l'avait envoyé en Nouvelle Zélande où il avait appris l'art de la construction de la pirogue. Les rencontres s'étaient enchaînées. Il avait sillonné tout le Pacifique pour comprendre son eau. Il était la corde. Il était revenu et avait rencontré son épouse.

- Tu ne me l'as pas présenté ?

- Parce qu'elle est morte en couche. Elle ne devait pas avoir d'enfant alors son âme l'a appelée.
- Mais c'est horrible, s'exclama la jeune femme.
- Il n'y a que les popa'a pour croire que répondre à l'appel de son âme est une malédiction. Ma femme voulait mourir pour honorer la tradition des '*Ario'i*¹⁸¹. En partant, elle a fait de moi un guide.
- *Les femmes meurent pour les hommes.*
- Ma femme est morte pour me libérer, c'est un acte d'amour. Voilà ton initiation, tu es une apprentie maintenant. Allons-y.

A son habitude, Tahi se leva. Abrupt et autoritaire, il n'avait pas terminé son plat mais il avait décidé, il fallait partir. Il fallait saisir le flot de l'enseignement. Elisa comprit l'essence du temps que Tahiri'i lui montrait. Elle devait rebondir quand l'opportunité se présentait au risque de décaler l'espace-temps. Elle attrapa quelques frites et suivit son instructeur avec respect. Ils embarquèrent pour Papeete où ils dormirent. Elisa retrouva l'appartement qu'elle louait avec délectation. Les jours dans la nature contrastaient avec le plaisir simple d'une douche chaude et d'un sol uniforme. La nuit l'emporta dans un sommeil profond et reconstituant.

- Sixième porte : la difficulté. Quelle est la peur ?
- « Notre plus grande peur n'est pas de ne pas être à la hauteur, c'est notre lumière, et non notre obscurité, qui nous effraye le plus¹⁸² »
- La peur, c'est la séparation. Il n'y a ni ombre, ni lumière. L'Ao et le Po. Le visible et l'invisible. Sois les deux. Sois Havahiki, la vibration profonde qui nous unit.
- Havahiki, répéta Elisa.
- Mahina est le gouvernail et Papeete, la boussole. L'un est visible, ce que tu as appris. L'autre est invisible, ce que tu dois apprendre.
- Havahiki, la difficulté est une illusion car je suis déjà la solution.
- Tu es devenue une bonne padawan¹⁸³, Elisa.
- Sérieux, une bonne padawan ?
- Allez, ce soir, on va faire la fête. Après tout, on est dans la capitale !

¹⁸¹ Groupe dit de baladins, d'artistes. Une des traditions exigeait qu'un '*Ario'i* reste sans enfant.

¹⁸² Citation originale de Marianne Williamson : « Notre peur la plus profonde n'est pas que nous ne soyons pas à la hauteur. Notre peur la plus profonde est que nous soyons puissants au-delà de toutes limites. C'est notre lumière et non nos ténèbres qui nous effraie le plus. »

¹⁸³ Apprenti Jedi de l'univers de *La Guerre des Etoiles*.

Tahiari'i l'emmena dans l'ivresse d'un vendredi soir à Papeete. La fête joyeuse célébra les danses de la joie. Elisa laissa les musiques, les corps à corps et l'alcool l'emporter. Elle n'avait pas l'impression d'être cet apprenti mystique qui recevait un enseignement sacré. Elle était une femme sur terre. Elle se réveilla avec l'eau glacée que Tahiari'i lui versa pour la sortir d'un sommeil trop alcoolisé.

- Septième porte : le choix. La vie ou la mort ?
- Le sommeil et la gueule de bois.
- La mort alors. Tahiarii rajouta de l'eau glacée sur son torse.
- D'accord. Je suis réveillée.
- La vie, enfin. La pirogue a des rames. Allons-y.

Tahiarii avait récupéré un véhicule auprès d'un cousin. Elle était apprentie, il pouvait lui offrir le luxe de choisir le temps. Il la mena près de l'hôtel Intercontinental à Faa'a où se trouvait un ancien site sacré nommé Tata'a. Ce lieu permettait l'envol des âmes. Pour les anciens, les âmes avaient le choix entre la pierre de vie et la pierre de mort. La pierre de vie permettait une nouvelle vie ou de retrouver le corps endormi. La pierre de mort faisait quitter le monde des terriens pour d'autres dimensions. La tradition enseignait une vérité simple. La vie est une répétition, la mort est une aventure.

- Alors, vie ou mort ?
- Mort évident.
- Bien. On va pouvoir se dorer la pilule au Pk 18. En avant.
- Allons-y.

Tahi lui lança un regard amusé. Il était détendu, la puissance d'Elisa était évidente. Elle s'exprimait avec une douceur naturelle et une curiosité soumise qu'il appréciait. Elle était toute la surprise qu'il espérait trouver dans un élève. Il fila vers la plage Vaiava très appréciée pendant les week-ends. Magnifique étendue de sable blanc caressée par l'eau turquoise, le paysage était digne d'une carte postale. Tahi l'emmena se baigner et découvrir le monde merveilleux des coraux colorés. Ils se laissèrent porter par la paix et la suavité de l'environnement.

- Huitième leçon : le repos. Vous appelez ça le lâcher prise. Nous, c'est plus simple. Repose-toi, laisse reposer et tu auras la réponse.
- Les planches qui réunissent les deux canaux.
- Exactement. Ça mérite une gauloise et une Hinano ça.
- Un chamane qui boit, qui fume et qui danse... Tout ce que la spiritualité a de meilleur.
- Et qui fait l'amour ! On fait partie des tantristes nous. On n'est pas des moines qui font des vœux de chasteté.
- Alors. Je veux bien être Tahu'a moi aussi.
- Tu l'es déjà. Allez, on y va.

Tahi sortit de l'eau et se dirigea vers les douches. Elisa regarda le septuagénaire bien bâti marcher avec virilité. Il était toujours puissant. Sa silhouette élancée montrait ses muscles affûtés. Il dégageait un charisme magnétique. Elisa afficha une moue amusée en pensant aux stéréotypes du chamane. Tahi était hors catégorie. Il n'avait pas de costume ou de plumes, seulement des expériences de vie et des principes fondamentaux. Elle se demanda une nouvelle fois comment la vie lui avait apporté cette chance unique quand elle réalisa.

- Tu es déjà chamane, Elisa. Depuis des générations, les femmes sont chamanes. Quand vas-tu intégrer ?

Ils quittèrent la plage pour atteindre Papara. Tahi l'emmena dans une pension près de la plage. C'était un coin pour surfeurs. Le cadre calme continua l'enchantement de leur épopée. L'île était une séductrice. Elisa ressentait sa personnalité. Les enseignements de Tahi imprégnaient son être. Tout commençait à parler. Le vent, le ciel, les animaux... Elle ressentait le mouvement de l'univers, ces lois dont parlaient les livres. Elle touchait le rythme imperceptible de l'espace-temps.

- Neuvième porte : le temple. Que vois-tu ? Elisa retint sa réponse et détailla autour d'elle.
- Une pirogue qui emmène en voyage.
- Lequel ?
- Au-delà de la visualisation.
- Vois ce que tu ressens.
- Le mat.
- Le mat débute et termine le voyage. Allons-y.

Tahi l'emmena le long d'un temple dont il ne restait que quelques pierres. A l'époque de la Polynésie d'Antan, le marae¹⁸⁴ de Mahaiatea était le plus haut de Tahiti mesurant plus de 17 mètres. Dans sa tradition, cet endroit représentait la mémoire et Tahiarai compara l'eau à la neige. Ici, l'apprentissage prenait fin pour se préparer à la responsabilité de l'initiation. Le mât portait les voiles, il était l'axe vertical qui reliait au ciel. Il emportait la pirogue avec la vision. La nuit arriva et Tahi l'emmena sur un marae à l'intérieur d'une vallée.

La magie. Une procession de danseurs apparut au milieu des ombres nocturnes. Le feu jaillit, les chants résonnèrent. Elisa sentit ses jambes entrer dans la terre. Les racines prirent possession de ses mollets et elle eut l'impression que ses cheveux se paraient de plumes. Les mouvements lumineux valsaient avec les vibrations de voix. Seules ses mains bougeaient. Elle était un envol. Elle était une chorégraphie du silence. Les spectres bienveillants se mêlaient aux corps qui célébraient la lune. Les hommes tapaient sur le sol, les femmes glissaient avec l'air. Sans s'en apercevoir, Elisa rejoint les artistes et entra naturellement dans leur procession. Elle était un oiseau, une femme et une âme en communion avec son pouvoir.

- Qu'as-tu vu ? demanda Tahi sur le chemin du retour.
- L'essence.
- Bien. Tu es guide maintenant. Que veux-tu enseigner Elisa ?
- La grâce de la simplicité.
- Nous commencerons demain.

Avec l'étoile, Elisa marcha dans les couloirs des rêves. Tout était lucide et coloré. Elle découvrit sa grand-mère et les femmes de sa famille qui tenaient des fleurs. Un homme apparut. C'était un jeune homme habillé en blanc. Elle reconnut son visage. Il lui apporta un poignard et une bourse. Il l'emmena au-delà d'une porte qui mena à une grotte. Elle vit une femme avec un bébé. Le père se penchait à côté d'elle. Il se transforma en inquisiteur. Il avait changé d'habit pour condamner la femme. Il murmura son secret. Il avait jugé pour protéger la médecine du ventre.

¹⁸⁴ « Temple » en polynésien.

- L'art authentique doit rester invisible. Seuls les cœurs qui voient, peuvent y accéder. C'est le « Tapu », expliqua Tahī qui n'avait pas eu besoin de connaître le rêve pour savoir.
- Le sacré est invisible aux yeux qui voient, comprit Elisa
- Visible aux cœurs qui regardent... Et aux mains qui accueillent. Il est temps de faire parler tes mains. Allons-y.

Tahī l'emmena à la dixième porte, la source Vaima qui signifiait « l'eau propre ». Dans le silence, ils effectuèrent un rituel de purification. Dans l'eau, Elisa sentit ses mains. Elles étaient chaudes et tremblantes. Son regard perdu sur ses paumes fut interrompu par Tahī. L'homme lui prit les deux mains pour les poser sur ses épaules. Il porta son front contre le sien et laissa le temps couler avec l'eau autour d'eux. Elisa entendit les voix qui lui parlaient. Elle capta les mémoires de son guide.

- Tu es la route maintenant. Es-tu prête à voguer à destination ? Elle acquiesça.

Sans un mot, Tahī sortit de l'eau. Elisa comprit. Son « allons-y » appartenait au silence d'antan. Elle apprenait à parler le langage invisible. Elle apprenait à faire parler le silence. Ils terminèrent l'initiation à Teahupo'o. A la onzième porte. Face aux vagues et à l'infinie beauté du lagon, Elisa ferma les yeux. Son cœur s'éleva avec les sensations de l'instant. Elle touchait la liberté d'être femme. Elle savait. Le temps avait disparu. Le silence épousait son être sans un mot.

- Bien. Maintenant que tu dois devenir maître, tu vas devoir apprendre à pratiquer les soins. Je vais te présenter les mots. Tu as compris ?
- Oui.

Sans un mot, Tahī l'emmena à la rencontre de guérisseurs, des femmes et des hommes qui lui racontèrent l'art d'antan. Elisa découvrit les plantes, l'art du massage, la navigation aux étoiles, les légendes polynésiennes, la construction de la langue... Le pèlerinage se nourrissait de nombreux échanges. Dès qu'ils quittaient une personne, Tahī gardait le silence. Elisa écoutait son enseignement et traduisait avec ses mains. Elle chorégraphiait les apprentissages. Elle déployait la sagesse du corps.

- Ton apprentissage est terminé, décréta Tahiarii un matin qui rompit un silence de plusieurs semaines.
- La parole est devenue silence.
- Ah, ça y est... Tu sais parler. Mais je te préviens, toi et tes grandes phrases de guide, ça casse la tête.
- Va falloir rigoler un peu plus, c'est ça ?
- Le sérieux est l'habit du sage, l'humour est la flamme du guide.
- Et c'est moi qui casse la tête, hein ?

Ils éclatèrent de rire avec complicité. Tahi lui donna une branche de miri, du basilic local qui servait à embaumer les défunts dans les pratiques ancestrales. Elisa était guide à son tour. La simplicité de la plante, son odeur et sa délicatesse rappelaient les vertus d'un guide. Elle avait une mission désormais, elle devait choisir son eau. Elle devait incarner une des onze portes pour grandir et vivre son essence.

- J'ai le droit de te poser une question maintenant, n'est-ce pas ?
- C'est ton devoir. Un Tahu'a doit interroger son maître. Tu sais la question que tu dois me poser ?
- Est-ce que je peux être l'olivier ?

Tahi hocha la tête. Ses yeux partirent dans l'horizon. Son esprit s'évada. Ses mains se levèrent et il chorégraphia une phrase comme une danse. Sa réponse était les mouvements de ses doigts. La chaleur de son corps dévoilait sa poésie. Il s'arrêta, ses paumes s'ouvrirent. Il ouvrit ses iris et afficha un large sourire. Elisa expira comme si l'homme avait vidé des années, des générations et des siècles de secret. Ses croyances limitantes empêchaient de faire parler l'amour. Elle sourit, un sourire qui accueillait le présent.

- Tu auras le message, annonça Tahiarii. L'homme de métal te le dira.
- Ah... L'enquête continue alors.
- Merci pour l'enseignement petite popa'a à la tête dure et au cœur tendre. On se reverra ici ou ailleurs.
- Ailleurs ou ici.

Quand Tahi la quitta, Elisa observa l'immobilité du souffle. Elle ferma les yeux pour visualiser. Elle voulait choisir la vie. L'écriture appelait. Elle sentit l'odeur de New York dans ses narines. Elle suivit son intuition et toqua à la porte de Michaël, son premier couple. Ils s'étaient rencontrés dès son arrivée à New York au début de son doctorat. Ils avaient vécu un amour d'artistes, avec les tornades de l'inspiration. Ils étaient restés amis et Michaël était devenu un confident sur qui elle pouvait compter. Elle débarqua avec ses tatouages, ses mains en effusion et son cœur en paix.

- Il est temps que tu écrives ton roman.
- Je sais. Tu m'agaces à avoir toujours avoir raison.
- Cela te libérera. Tu es la corde toi aussi, résuma son ami tout aussi perceptif et intuitif.
- L'homme de métal a parlé, conclut Elisa. A croire que les hommes montrent le chemin.
- Elisa, tu es venue pour vivre une belle histoire d'amour... Une de ces histoires qui inspirent l'âme et qui réchauffent le cœur. Tu dois montrer l'exemple ! Michaël était emporté par sa passion.
- Le cœur n'est pas un choix, il est une évidence.
- Et ne me sors pas que tu as déjà vécu le grand amour et que la malédiction t'a rattrapée.
- La malédiction est une bénédiction déguisée. Tu crois que je devrais porter un costume pour trouver mon cœur ?
- Tu sais où est ton cœur Elisa. C'était ta première fleur, souviens-toi.
- Peut-être... Tu sais, j'ai compris ce que je cherchais en rencontrant Chakib... Il était un révélateur. Il m'a donné la clé pour découvrir le secret.
- Tu es le secret Elisa, résuma Michaël. Ecris ton histoire, tu comprendras ton cœur.
- Avec des lignes écrites à l'encre d'eau.
- Avec des pages écrites avec le cœur. Il lui toucha affectueusement le bout de son nez, un geste qui lui signifiait sa taquinerie. Et tu restes autant de temps que tu veux ici. Elisa afficha un sourire reconnaissant. Elle posa sa main sur celle de Michaël en recevant son offre.
- Ecrire un roman à New York, so chic!

Les jours, les semaines et le temps passèrent. Les gouttes de sueur écrivaient les tripes de son récit. La colère succéda à la tristesse. Elisa délesta le chagrin pour la douceur. Elle posa la sagesse des mots, elle délivra l'eau de son écriture. Quand elle termina son livre, elle se décida à retourner au Maroc. Il était temps de pardonner. Face à la barrière des rochers, l'ait marin était

identique. En ouvrant les volets, Elisa sourit. Toute sa vie avait coulé avec les générations, l'héritage et l'oubli.

- Il est temps de rire, déclara-t-elle. Mon prochain livre, c'est un spectacle pour clown, entendu ?

Un oiseau passa dans le ciel. Un destin. Il lui montrait le retour à ses habitudes. Une bénédiction se glissa ce matin-là. Un matin, comme tous les matins, Elisa retrouva ses basquets, son T-Shirt et son legging. Elle parcourut l'Ouest et l'Est de la plage de Skhirat. A la grande plage, les rayons rasaient l'hiver. La lumière réchauffait les reflets du sable. Elisa partit sans hésiter à la rencontre de l'eau qu'elle aimait tant. Elle s'embrasa dans la froideur de l'écume. Elle relâcha les tensions. Les larmes coulaient sur son corps quand elle sortit de l'eau pour retrouver ses affaires. Une silhouette attendait. Son âme brillait avec douceur. Un cœur pur qui avait attendu et qui ne l'avait jamais quitté. Elle connaissait. Elle reconnaissait. Elle renaissait.

- Bonjour Elisa.
- Bonjour Chakib.

Des secondes de paroles. Des millénaires d'amour les réunissaient à nouveau. Ils s'assirent sur leur serviette. La mer était leur témoin. Le silence succéda aux salutations. Ils restèrent muets. Leurs yeux étaient tournés vers l'eau. Leurs corps s'effleuraient. Le vent soufflait avec douceur. Le soleil montait. La foi du cœur flottait. Les blessures parlaient. Elles perlaient sur le sable. Avec chaque grain, les éclats de coquillage se mêlaient au sel de l'iode. Ils racontaient le temps passé, celui des mémoires inconnues d'un temps lointain. Ils communiaient avec leur chemin. Les mots se posèrent. Ils appartenaient aux âmes. Ils étaient une âme, celle de la figue qui chantait les mots d'un poème.

*« Je suis la figue de braise,
Et mon figuier me porte sur ses blessures
Je suis la figue de miel et de sang,
Fruit de tous les bûchers anéantis¹⁸⁵. »*

¹⁸⁵ Poème de Mohamed Benchicou.

Quelques olives. Chakib avait apporté des zeitoun¹⁸⁶ épicées. Elles s'étaient étalées vertes, noires et avec de l'huile d'olive. Les noyaux se posèrent dans un trou. Ils se plantèrent dans le sable marin. Une phrase s'écrivit sur les graines. Un livre avait connecté leur âme. Une histoire avait confié une sagesse. Elle disait le mystère de leurs retrouvailles. Elle s'interposa dans le poème. Elle donnait de l'espoir aux amants.

*Puisse l'amour vous trouver quand vous l'attendez le moins, où vous l'attendez le moins*¹⁸⁷.

Les noyaux d'olives pénétraient la profondeur. Les mémoires libéraient les racines. L'arbre était un olivier. Le figuier était amazigh, biblique et coranique. Il était transformé. Les mots changeaient la protection. Les émotions célébraient la bénédiction. Il n'y avait ni d'Orient, ni d'Occident¹⁸⁸. Seul le secret connaissait la réponse. Seul le poète pouvait prédire s'ils se retrouveraient pour s'aimer. L'amour tomba sur le sable et l'océan l'emporta avec un arc-en-ciel.

Aime avec ton âme.

Décide avec ton cœur.

Agis avec amour.

¹⁸⁶ « Les olives » en arabe littéral.

¹⁸⁷ *Soufi mon amour*, Elif Shahak.

¹⁸⁸ Référence à la Sourate An-Nour, verset 35 : « Dieu est la Lumière des cieux et de la terre. Sa lumière est semblable à une niche où se trouve une lampe. La lampe est dans un (récipient de) cristal et celui-ci ressemble à un astre de grand éclat; son combustible vient d'un arbre béni: un olivier ni oriental ni occidental dont l'huile semble éclairer sans même que le feu la touche. Lumière sur lumière. Dieu guide vers Sa lumière qui Il veut. Dieu propose aux hommes des paraboles et Dieu est Omniscient. »

Une fleur cueillie à temps

« Notre mort, c'est nos noces avec l'éternité.

Quel est son secret ? Dieu est un.

Le soleil se divise en passant par les ouvertures de la maison ;

Quand ces ouvertures sont fermées, la multiplicité disparaît.

Cette multiplicité existe dans les grappes :

Elle ne se trouve plus dans le suc qui sourd du raisin.

Pour celui qui est vivant dans la lumière de Dieu,

La mort de cette âme charnelle est un bienfait.

A son sujet, ne dis ni mal ni bien,

Car il est passé au-delà du bien et du mal. »

Rûmi.

L'âme qui tournoyait

Le secret, 2023

المعنى¹⁸⁹

Je m'appelle Elisa, France, Joséphine, Magdalena, Maria, Soledad, Maria Lucia et leurs aïeules. Je suis l'auteure de cette histoire. J'ai créé cette généalogie. Je suis cette voix qui a écrit ces mots. J'ai pris la parole. Je suis née de la liberté de l'amour. Je suis venue sur Terre pour choisir la vie. Je suis un narrateur omniscient. Je choisis toutes les identités. Je suis le figuier et je suis l'olivier. Je suis un choix. Je me connecte à la sagesse de l'arbre sacré et je porte un espoir. L'union sacrée est à ma porte. Je prends le chemin de la vie.

J'ai nommé Chakib, Antoine, Francesco, Antonio, Salvador, Pablo et les hommes autour d'eux. Ils sont les mots qui pèsent. Ils sont ces corps qui dominent, séparent et protègent. Ils n'ont jamais la parole. Leur existence seule compte et définit les lois de notre communauté. Ils sont les cœurs qui aimeraient aimer. Ils sont les âmes qui aimeraient guider. Ils sont le versant d'une femme. Leur Princesse, leur Reine et leur Impératrice. Violeurs et violents, ils sont coupables. Amoureux et amours, ils sont la clé. Ils dessinent le chemin d'un renouveau.

J'ai connu un secret. Des secrets et des silences. Ma parole n'a jamais compté. J'ai été réduite à une identité qui a été écrite par d'autres. Des hommes ont su toucher mon âme et sauver mon être. Des femmes ont partagé ma souffrance et défié les lois humaines. J'ai compris la puissance. Je suis venue sur Terre pour changer le destin des êtres. Je crois en l'égalité, la fraternité et la liberté du regard. Je suis une foi. Je ressens l'amour entre deux individus. L'union sacrée est mon souffle de vie et ma mémoire. Je prends le chemin de l'éternité.

Seule l'intention d'amour est.

Ecoute la vérité.

Il est temps de faire parler l'amour.

¹⁸⁹ « Al ma'nà » en arabe qui signifie « l'intention » ou « le sens. »

Arbre généalogique

Maria Lucia – 1818

Soledad - 1841

Maria - 1881

Mariée à Salvador Munoz - 1879

Magdalena et Pablo

Magdalena Munoz - 1906

Mariée à Antonio Rosso – Antoine Roseau - 1900

Georges – 1927, Joséphine - 1929, Lucie - 1934, Paul -1935

Joséphine Roseau - 1929

Francesco Villa - 1925

Charles (1950), Micheline (1952), France (1955)

France Villa - 1955

Antoine - 1952

Elisa - 1981

Lexique

Aïcha – عائشة

Akhi - أخى

Anna – Anne

« Vivante » en arabe littéral.

« Mon frère » en arabe littéral.

« Grâce » en hébreu, חַנָּה (Hannah). Anne, Hanna ou Hannah est un personnage biblique qui prie pour devenir mère et exaucé en enfantant Samuel (premier livre de Samuel). Dans le rituel juif, la naissance de Samuel fait partie des textes lus pour la Roch Hachana. Dans le Coran, certains historiens appellent la mère de Mariam, Hanna ou Anne (Sourate al-Imran).

Antonio – Antoine

« Inestimable » en latin ; « fleur » en grec et « partager » selon la racine grecque νέμω. Le prénom se traduirait par « celui qui est nourrit de fleurs. »

Amazigh

« Homme libre » en langue amazighe ⵎⵎⵉⵔ. La racine est discutée ainsi que la signification qui se traduirait par « l'homme noble » ou « l'homme brave » au lieu de l'homme libre.

Al Ghayb - الغيب

Concept spirituel et religieux qui renvoie à ce qui est invisible.

Al ma'nà - المعنى

Concept spirituel qui évoque l'intention ou le sens.

Ar-Rahmān Ar-Rahīm - الرَّحْمَنُ الرَّحِيمُ

« Le Tout miséricordieux, le Très miséricordieux » en arabe littéral. La racine رحم – R H M désigne l'utérus ou un lieu nourrissant.

Batin - باطن

Concept spirituel qui appelle le mystère secret et qui est caché en opposition à Dahir.

Carmen

« Chant » en latin. Carmen serait dérivée de « censeo » qui signifie « annoncer » et fait référence à la Vierge Marie.

Chakib - شكيب

« Généreux » ou « qui donne beaucoup » en arabe.

Charia – الشريعة

La loi et l'ensemble des règles qui organisent la communauté.

Carlos – Carlo - Charles

« Homme libre » en latin (Carolus) et qui serait issu de l'allemand « Karl » et du proto-germanique « karlaz. »

Coran – القرآن

« La récitation » en arabe.

Dahir – ظهير

Ensemble des décrets notamment royaux au Maroc. Il désigne ce qui est visible et concret.

Darija	Dialecte marocain.
Elisa	« Dieu est plénitude » ou « Dieu est promesse » en hébreu אלישבע (Elisheba).
Francesco - France	« Libre » en latin et issu de l'arabe « Franci. »
Jorge – Georges	« Celui qui laboure la Terre » en latin et issu du grec Γεώργιος.
Josefina – Joséphine	Féminin de Joseph. « Celui qui fait augmenter » ou « celui qui fait croître » en hébreu יוֹסֵף (Yosef).
Kahina - Dihya	Al-Kahina ou Kahéna signifie « devineresse » selon la racine « kohn, kohen » hébraïque et arabe pour « prêtre ». Elle est « Dihya » ou « ⵏⴰⵃⵉⵏ » en amazigh, la « belle » ou la « gazelle ». En arabe, الكاهنة est la prophétesse.
Karim – كريم	« Généreux », « noble » ou « digne » en arabe littéral.
Khouya - خويا	« Mon frère » en dialecte marocain écrit « al-huya. »
Lucia – Lucie - Luz	« Lumière » en latin (Lucianus).
Magdalena	« La Tour » en hébreu מגדל Magdalena est un prénom issu du latin Magdalum apparenté à l'hébreu ou de « migdal » qui signifierait la tour. En référence à Marie-Madeleine ou Marie la Magdaléenne (Μαρία ἡ Μαγδαληνή), le prénom vient de Magdala en Galilée. Marie-Madeleine est une disciple de Jésus dans la Bible.
Maghreb – المغرب	« Couchant » en arabe. Le mot désigne le Maroc ou l'Occident en référence à la position géographique à l'Ouest du pays et de la région par rapport à la Mecque.
Manuela	« Dieu est parmi nous » en hébreu עִמָּנוּאֵל (Imanu'él).
Maria – Marie	« Goutte de mer » en hébreu מֵרִים et de l'égyptien « merit » qui signifie « aimée. »
Micaela – Michaela – Micheline - Michaël	« Qui est comme Dieu » en hébreu מִיכָאֵל.
Mouloud – مولود	« Nouveau-né » en arabe. Mouloud désigne également la Fête de la naissance du prophète Mahomet. L'expression « Mouloud » détient une connotation négative et raciste quand elle est utilisée pour évoquer une personne d'origine magrébine.
Mohamed – Mohammed - « مُحَمَّد »	« Digne de louanges » en arabe (Muhammad).
Pablo – Paolo - Paul	« Petit » ou « humble » en latin (Paulus).
Roumi	« Romain » en l'arabe رُومِي. L'expression désigne les Chrétiens ou les Européens.

Roqya - الرقية

Salim

Salvador – Salvatore

Sirā'

Soledad

Soufisme – لَتَّصَوُّف

Tarîqa - طريفة

Zaïane

Zaouias – زاوية

« L'exorcisme » en arabe.

« Sain » ou « sauf » en arabe سليم. Il serait apparenté à Süleyman dont l'étymologie renvoie à Salomon (سليمان).

« Guérir », « sauver » ou « conserver » en latin (Salvator issu de « salvo »). Salvador pourrait se traduire par le « Sauveur ».

Ensemble des comportements qui montre son exemplarité.

« Solitude » en espagnol.

At-taşawwuf est à l'origine du mot « soufisme. » Son étymologie renvoie à plusieurs racines. La première serait صفاء ou safa renvoie à la pureté. La deuxième الصُّفَّة أَهْلُ ou Ahl al-soufa évoque les personnes qui écoutaient le Prophète et formèrent sa première communauté. Certains relient al-souf (صوف) le vêtement pauvre que les ascètes pratiquant le soufisme portaient. Enfin, le mot partage une étymologie avec « sophia » en grec qui désigne la sagesse. « La voie » en arabe. L'expression désigne les confréries soufistes dans l'Islam.

Tribu amazighe, ⵝⵉⵎⵉⵔ du Moyen Atlas réputée pour respecter les traditions ancestrales et sa ténacité guerrière. Edifice religieux autour duquel se structure une confrérie soufie.